

Luigi **BALZAN**

Des Andes à l'Amazonie

1891-1893

Présentation et commentaires
Jean-Claude Roux et Alain Gioda



GINKGO éditeur

IRD
ÉDITIONS



LUIGI BALZAN, DES ANDES À L'AMAZONIE



LUIGI BALZAN

DES ANDES À L'AMAZONIE
1891-1893

VOYAGE D'UN JEUNE NATURALISTE
AU TEMPS DU CAOUTCHOUC

Présentation et commentaires
Jean-Claude Roux et Alain Gioda

GINKGOéditeur



© Ginkgo éditeur / IRD
(Institut de recherche pour le développement),
décembre 2006

3, rue Beudant 75017 Paris
ginkgoediteur@noos.fr

213, rue Lafayette 75010 Paris
<http://www.ird.fr>



Luigi Balzan
1888

I. L'explorateur Luigi Balzan (1865-1893) en 1888.

HISTOIRE D'UNE REDÉCOUVERTE :
LE JOURNAL DE VOYAGE DE LUIGI BALZAN

par

ALAIN GIODA
(historien du climat et hydrologue à l'IRD)
et
JEAN-CLAUDE ROUX
(géographe à l'IRD)

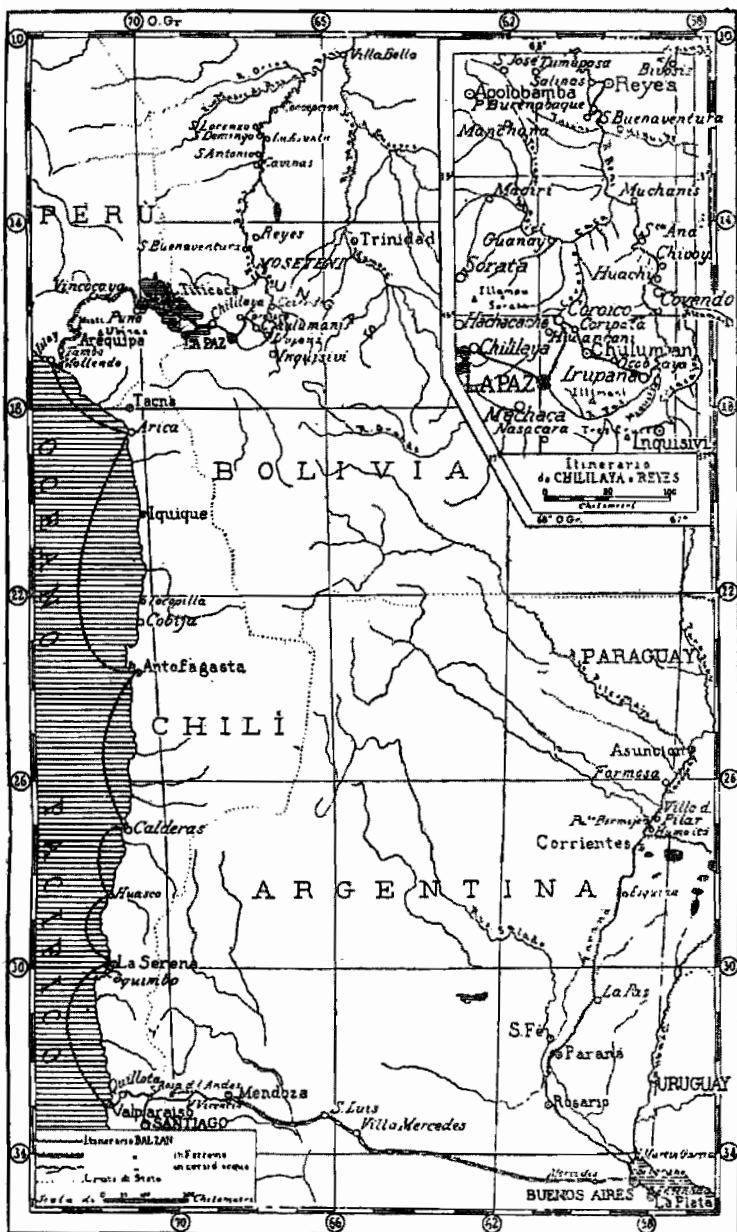
Dans tout travail de recherche, il y a une part de hasard, de chance ou plutôt, comme disent les Anglais, de *serendipity*, c'est-à-dire l'arrivée d'un heureux événement qui n'avait pas été planifié mais qui se révèle fructueux.

C'est sans doute parce que nous nous connaissons depuis 1980 que l'un d'entre nous (J.-Cl. Roux) savait que l'autre (A. Gioda) avait étudié la géographie physique en Italie, qu'il y avait gardé des contacts et qu'il aimait les livres. Il lui parla en 1990 d'une édition rare d'un texte ancien en italien, difficile à obtenir de son côté, sachant qu'il travaillait alors au Pérou : le journal du voyage sud-américain de Balzan. A. Gioda, résidant alors en France, mit à profit son réseau de collègues italiens et il trouva un exemplaire complet de l'édition originale, publiée sous forme de feuilletton, dans le *Bolletino della Società geografica italiana*. Tous les anciens numéros de cette revue se trouvaient dans la Bibliothèque nationale du Club alpin italien et dans celle du Comité glaciologique italien auprès de l'Institut de géologie de l'université de Turin, lui-même situé au dernier étage du palais Carignano de la maison de Savoie, un énorme bâtiment dans lequel A. Gioda avait étudié entre 1975 et 1977. Ce sont les géologues italiens Elena Ferrero de l'université de Turin et Giovanni Mortara du Consiglio nazionale delle ricerche qui l'aidèrent dans cette tâche.

Dès sa première lecture, la relation du voyage nous plut beaucoup, mais prendre la responsabilité de publier pour la première fois en français une œuvre tombée dans l'oubli, y compris en Italie, engageait une responsabilité quant à la valeur de ce texte, sachant qu'il ne manquerait pas d'être comparé avec les journaux d'exploration dont l'époque coloniale fut si friande et qui sont devenus des classiques du genre.

Nonobstant, le récit du périple accompli à la fin du XIX^e siècle par le jeune naturaliste italien Luigi Balzan se détache par la valeur et la fraîche spontanéité de ses observations et témoignages saisis sur le vif par rapport à beaucoup de relations de voyage. Peut-être est-ce dû à sa simplicité narrative voire

LUIGI BALZAN, DES ANDES À L'AMAZONIE



II. Itinéraire de Balzan d'Asunción jusqu'en Bolivie dans le *Bolletino della Società geografica italiana*.

à ses maladresses comme à son absence de clins d'œil complices à de futurs thuriféraires bienveillants ? Foin aussi de théorisation chez Balzan, ses constats sont au premier degré, descriptifs et critiques, sans l'ombre d'une thèse ou d'une prise de position théorique pour la postérité.

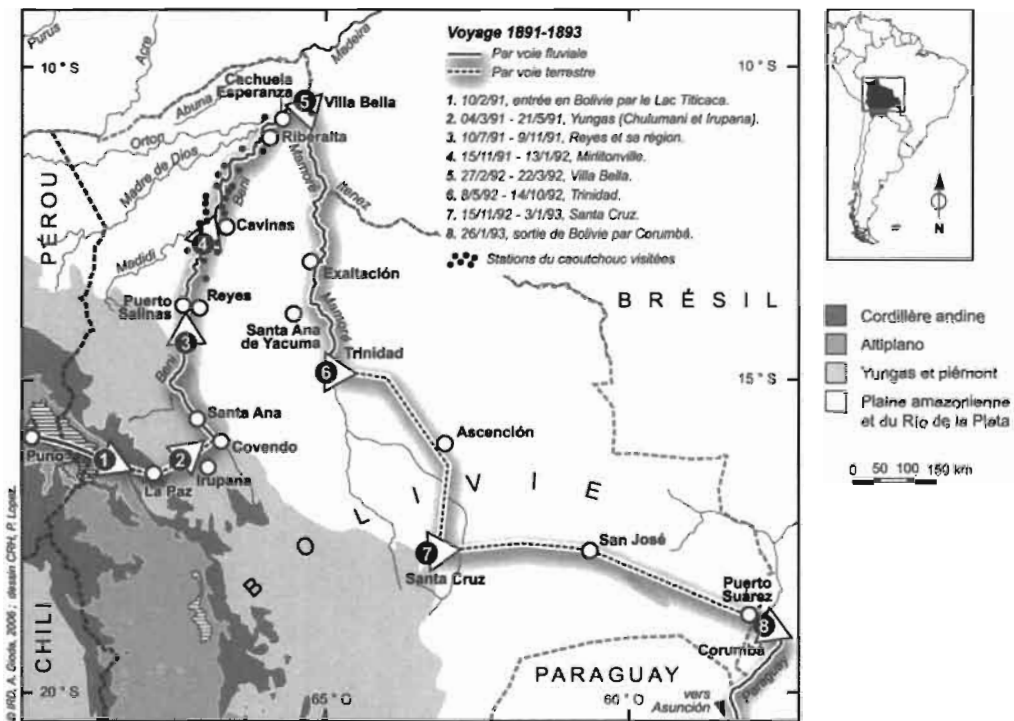
Une fois le texte lu et apprécié, il restait d'importants écueils avant de le rendre accessible au plus grand nombre : un auteur presque complètement inconnu y compris chez les scientifiques et historiens ; une langue, l'italien, peu diffusée dans le monde ; un texte vieilli et donc à mettre en perspective dans le contexte de l'époque ; un thème, c'est-à-dire le voyage scientifique en Amérique latine, qui n'intéressait pas *a priori* les non-spécialistes, d'où la difficulté de trouver un éditeur. S'y ajoutèrent d'autres avatars plus spécifiques que nous évoquerons maintenant.

L'édition originale au temps des colonies

L'édition originale est en partie posthume car Luigi Balzan, l'auteur du voyage, fut fauché par la maladie en septembre 1893, à l'âge de vingt-huit ans, tandis que la fin de son voyage ne sortait des presses du *Bollettino della Società geografica italiana* que dans le volume de 1894 (illustration II¹). Il en découla que l'auteur, lui-même déjà peu connu en Italie car très jeune et vivant au Paraguay, ne put aucunement valoriser son texte, qui resta à un stade quasi confidentiel.

Un autre trait de la mission Balzan est qu'elle est faite par un jeune colon. Or, entre 1861 et 1914, la jeune Italie va voir l'émigration définitive de dix millions de ses pauvres, en particulier vers le Nouveau Monde dont l'Argentine. Luigi Balzan est donc un acteur représentatif de la présence italienne dans le monde à un moment de forte diffusion, conséquence elle-même du boum démographique de la péninsule. Ce fut le plus fort mouvement migratoire européen de l'histoire moderne. Avant 1900, cet exode toucha en priorité trois régions septentrionales de l'Italie dont la petite Vénétie, d'où est issu Balzan, qui fournit 18 % du contingent total, précédant le Frioul (16 %) et le Piémont (12,5 %). Au total, en un siècle, entre 1876 et 1976, trois millions d'Italiens émigrèrent en Argentine. Cette saignée a toujours été mal perçue par les nationalistes italiens et ensuite, plus encore, sous le fascisme.

Enfin, le *Bollettino della Società geografica italiana*, qui publia en italien le journal entre 1892 et 1894, s'inscrit dans un courant, présent alors dans tous les grands États européens de l'époque, celui des revues, certes scientifiques, mais aussi d'inspiration largement coloniale. Luigi Balzan avait reçu une petite bourse de cette même société savante², dirigée alors par Francesco Nobili Vitelleschi (1887-1891) puis par Giacomo Doria (1891-1900), pour entreprendre son périple sud-américain au temps du boum du caoutchouc, une nouvelle ressource qui intéressait fort les entrepreneurs du monde entier et donc les Italiens depuis les années 1860 (illustration III³).



III. Itinéraire complet de Balzan en Bolivie.

Néanmoins, la Société géographique italienne était bien plus active en Afrique orientale où l'ouverture du canal de Suez en 1869 déchaînait les intérêts coloniaux. La mission réussie des explorateurs italiens Bottega et Ferrandi au Soudan, en 1892-1893, n'eut pas de suite politique. Toutefois, l'Italie, qui s'était emparée des ports de la mer Rouge (Assab en 1872 et Massawa en 1885), poursuivra ses ambitions d'un empire colonial en Afrique orientale au XIX^e siècle jusqu'au désastre militaire d'Adoua (1896), face aux Éthiopiens, qui fit chuter définitivement le Premier ministre Crispi, en place, à l'exception de brèves interruptions, depuis 1887. Francesco Crispi, président du Conseil, présente un ensemble de traits paradoxaux que l'on retrouve chez Luigi Balzan et qui montrent la bonne intégration à son temps de notre explorateur. Cet ancien républicain et compagnon d'armes de Garibaldi gouverna l'Italie à gauche, réformant efficacement l'État et combattant l'influence de l'Église, mais en appliquant en économie une politique de droite et en poursuivant le rêve colonial bien avant Mussolini.

Une seconde édition sous le fascisme

Un second avatar, qui pesa sur la reconnaissance du travail de Luigi Balzan, fut la réédition de son texte sous le fascisme, en 1931, par la maison d'édition connue et appréciée Treves, de Milan, qui était toutefois alors sur le déclin. Ce patronage fasciste, car la censure veillait au grain, fut encore plus désastreux que le précédent pour la postérité de Luigi Balzan. Treves avait édité, entre autres, l'écrivain le plus célèbre sous le régime mussolinien : Gabriele d'Annunzio. Ayant comme slogan *Mieux vaut vivre un jour comme un lion plutôt que cent comme un mouton*, le fascisme récupéra avec enthousiasme la geste de Balzan. Il diffusa le culte du héros comme sous les Anciens, Luigi Balzan était mort très jeune, avant même l'âge du Christ, au terme d'une odyssee de plusieurs milliers de kilomètres dans une Amérique restée peu connue.

Toutefois, il faut préciser tout de suite que Luigi Balzan n'explora aucune terre vierge ni n'ouvrit de nouvelles routes à la différence, par exemple, du Péruvien Fitzcarraldo⁴ qui, en 1894, découvrit un isthme permettant de désenclaver le nord de l'Amazonie bolivienne. Balzan parcourut des chemins et des voies d'eau empruntées par des voyageurs, commerçants, militaires, aventuriers et missionnaires car la région était en plein boum économique depuis 1860. Cela ne diminue en rien les mérites de notre voyageur solitaire, mais il faut le situer dans le contexte en reprenant et modifiant un tableau récent.

PRINCIPAUX EXPLORATEURS ET VOYAGEURS
DE L'AMAZONIE BOLIVIENNE AU XIX^e SIÈCLE⁵

1830-1832	Alcide d'Orbigny (Français)
À partir de 1842	Bernardino Vargas, José Manuel Baca (Boliviens) et Philippe Bertrès (Français) (sous la présidence de J. Ballivián)
1844-1847	José Augustín Palacios (Bolivien)
1851	L. Gibbon et W. M. Lewis Herndon (Nord-Américains)
1853	Clements Markham (Britannique)
1861	Quintín Quevedo (Bolivien)
1867	José et Francisco Keller (Suisse)
1868	George Church (Nord-Américain)
1869	Père Jesualdo Macchietti (Italien)
1869	Samuel Mancini (Italien)
1876-1877	James Orton (Nord-Américain)
1878-1879	William Chandless (Britannique)
1879-1881	Edwin Heath (Nord-Américain)
1881-1882	Père Nicolás Armentia (Espagnol)
1881-1893	Antonio Vaca Díez (Bolivien)
1887	Colonel Labre (Brésilien)
1887	Victor Mercier (Français)
1891-1892	<i>Luigi Balzan (Italien)</i>
1893-1894	José Manuel Pando (Bolivien)
1894	Carlos Fitzcarraldo (Péruvien)

Dans la même région, l'explorateur français Alcide d'Orbigny, mandé par le Muséum de Paris, avait bénéficié d'un financement important de l'État bolivien, dès les années 1830, et fut accompagné de tout un système de portage et d'aide militaire. En outre, Balzan fit un voyage dangereux dans un véritable Far West, celui de la frontière du caoutchouc, où l'usage de la Winchester était la règle, alors que d'Orbigny profita d'une période de stabilité en Bolivie sous le gouvernement du maréchal Santa Cruz.

Un rôle important a été joué en coulisse dans cette réédition de 1931 par le frère cadet de Luigi Balzan, devenu depuis les années 1910 l'un des hommes les plus influents d'Italie : Eugenio Balzan (1874-1953), journaliste puis propriétaire jusqu'en 1933 du quotidien milanais de référence de la bourgeoisie transalpine *Il Corriere della sera*, qui correspondrait au *Figaro* en France (Broggini, 2001). D'ailleurs, Arnaldo Fraccaroli (1930) annonça la sortie de cette seconde édition du voyage de Luigi Balzan (1931) précisément dans *Il Corriere della sera* le 14 décembre avec un article claironnant « Un Italien qui voyait loin ».

Enfin, un livre lui fut consacré par Cesco Tommaselli (1933) sous le titre non moins ronflant de *Luigi Balzan, pèlerin entre deux océans*. Nous cherchons encore vainement un trait religieux chez Luigi Balzan, anti-clérical notoire, et, quant aux deux océans, son exploration du Pacifique fut des plus superficielles...

Le livre décrivait la geste de notre explorateur de façon emphatique, une manière de rédiger qu'aurait sans doute réprouvée Balzan, lui si épris de rigueur, mais le mal était fait. Aussi, après 1945 et la chute définitive du fascisme, toutes les conditions étaient réunies pour une longue traversée du désert de l'œuvre de Luigi Balzan.

La traversée du désert

Le parrainage successif du colonialisme et du fascisme était justement redoutable et l'œuvre de Balzan tomba en déshérence. Le temps était aux avancées de l'anthropologie et de l'ethnologie qui reprirent à leur compte le thème des peuples premiers. Dans le monde universitaire, avec le structuralisme et l'influence de *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss, les scientifiques positivistes de la seconde moitié du XIX^e siècle, comme Balzan, furent taxés de rétrogrades, voire de racistes car incapables de comprendre les Indiens (Ruscica, 1978).

La création de la puissante Fondation internationale Balzan (www.balzan.it), dans les années 1950, se fit sans référence à l'œuvre de Luigi. Elle fut exclusivement financée par sa nièce Angelina Lina (1892-1957), seule héritière de la fortune familiale créée par Eugenio Balzan, le frère cadet de l'explorateur Luigi. Elle se doubla d'une aide aux institutions de la ville de Badia Polesine dont était originaire la famille. Aussi, le lycée scientifique public de Badia porte aujourd'hui le nom d'Eugenio Balzan et l'œuvre du cadet tend logiquement à occulter celle de son aîné, l'explorateur Luigi, pourtant le seul connu localement jusqu'à ces dernières décennies.

En ce début de siècle et en Europe, il restait, sous réserve d'inventaire, les quelques traces suivantes témoignant de l'odyssée sud-américaine de Luigi Balzan et de ses apports à la science :

- un buste et le nom d'une rue dans sa ville natale de Badia Polesine, en Vénétie, et une autre rue dans la capitale provinciale de Rovigo ;
- une correspondance de vingt-trois pièces archivées dans le fonds de la Société géographique italienne à Rome ;
- une petite collection d'objets indiens au musée national italien de Préhistoire et d'Ethnographie Luigi-Pigorini de Rome ;
- des spécimens divers dont des fossiles dans le musée d'Histoire naturelle de Gênes (appelé « Giacomo-Doria », il fut dirigé par ce dernier, qui fut aussi l'un des deux parrains de Balzan pour son voyage) ;

– une collection de référence de quelque deux cent quarante pseudoscorpions au Musée universitaire La Specola de Florence, le plus vieux musée scientifique d'Europe car fondé en 1775 ;

– le nom d'un poisson d'eau douce du río Paraguay, prisé en aquariophilie, le *Geophagus balzani* ou *balzanii*.

Certes, c'est peu de choses en absolu, mais c'est beaucoup si on pense que la carrière scientifique de Balzan ne dura que huit courtes années, entre 1886 et 1893, et qu'elle ne se déroula que dans des pays extrêmement isolés et sous-développés. Enfin, en Amérique du Sud, son nom est absent du récent dictionnaire historique bolivien qui, pourtant, fait la part belle aux explorateurs du pays (Barnadas *et al.*, 2002) et malgré un travail à son sujet durant la décennie précédente (López Beltrán, 1993). Toutefois, dans ce continent, l'histoire des sciences et des techniques reste un parent pauvre.

La réévaluation de l'œuvre et de l'homme

En France, la levée d'échec du genre représenté par la biographie remonte aux années 1980 (Dosse, 2005), et sans doute faut-il y voir une retombée de l'école des Annales, qui mit en avant les hommes du commun.

La Fondation internationale Balzan, par la voix de sa secrétaire, nous a encouragés car, derrière les deux fondateurs et ses prix annuels qui en font les Nobel italiens, elle apprécie la trajectoire de l'explorateur de la famille. La quête désintéressée de Luigi Balzan pour la science, symbolisée par son voyage sud-américain, et son enthousiasme se retrouvent chez bien des scientifiques primés par la Fondation.

À nos yeux, Luigi Balzan est un jeune routard, voyageant seul, sans grands moyens économiques, resté poète et désintéressé, mais avec une vraie étoffe scientifique. D'où son surnom moqueur, une pratique très courante en Amérique latine, de « Professeur Chauve-Souris », à cause de son intérêt peu partagé pour ces mammifères volants.

Nous ne sommes pas les seuls à penser ainsi. La Radio 3 de l'État italien (RAI) a inclus Luigi Balzan dernièrement dans son émission consacrée aux explorateurs : *Capitaines courageux*, nommée en référence au livre de Rudyard Kipling. Des extraits de son journal de voyage furent lus à l'antenne le 28 avril 2004.

La sortie du journal de voyage est cependant, pour nous, une borne milliaire car ce fut un travail longuement mûri, fait en parallèle de notre activité normale de recherche, et donc celui de patients artisans d'une résurrection (Gioda et Forenza, 2003 ; Roux, 2005).

Toutefois, avant de cheminer par monts et par vaux dans les Andes et dans les forêts sud-américaines grâce à l'explorateur Luigi Balzan et à son journal de voyage, il nous faut présenter les compagnes et compagnons de route, qui nous ont permis gracieusement de défricher son œuvre libre et oubliée depuis des lustres :

– Geneviève Bourdy, ethnopharmacologue de l'IRD, affectée en Bolivie entre 1995 et 2001, nous a donné la clef pour comprendre les multiples espèces botaniques décrites par Balzan car, derrière son voyage, il y a l'intérêt des Italiens pour les plantes tropicales utiles pour l'économie, à la suite du boum du caoutchouc en 1860 et auparavant encore du quinquina ;

– Clara López Beltrán, historienne bolivienne de l'université San Andrés de La Paz (UMSA), a traduit une grande part du texte comme elle l'a annoté, forte de sa maîtrise de l'italien acquise lors de ses séjours de travail notamment à Turin auprès de la Fondation Einaudi ;

– Ana Forenza, archiviste bolivienne à Sucre, a recherché les traces de l'explorateur dans le fonds des archives et la bibliothèque nationales de Bolivie, qu'elle a animé durant de nombreuses années ;

– Alberto Guaraldo, anthropologue de l'université de Turin et spécialiste des explorateurs italiens du Nouveau Monde, a retrouvé le fil de la vie de Luigi Balzan et a permis de le restituer dans toute sa belle cohérence.

REMERCIEMENTS

En Amérique du Sud, cette étude est dédiée à la mémoire du regretté M. Luis Poggi, consul honoraire d'Italie à Sucre, qui encouragea cette nouvelle publication en français du journal de Luigi Balzan. Le Phi (Programme hydrologique international) d'Amérique latine de l'Unesco, par l'intermédiaire du projet international Archiss (Archival Climate History Survey), a partiellement parrainé ce travail. M^{me} Marcela Inch et le personnel des archives et de la bibliothèque nationales de Bolivie (ABNB) de Sucre ont grandement facilité la recherche bibliographique et iconographique. M^{me} Giancarla de Quiroga, de l'UMSS de Cochabamba, a bien voulu travailler le texte. Enfin, à La Paz, tous les remerciements sont transmis aux botanistes M^{me} R. Chávez de Michel, botaniste de l'herbier national de Bolivie, et M. J. Carlos Guzmán Berindoague.

En Europe, les personnalités suivantes nous ont montré volontiers la valeur de l'héritage scientifique de Luigi Balzan au XXI^e siècle : M^{me} Mara Barison, responsable de la bibliothèque et du musée municipaux de Badia Polesine (Rovigo) ; M^{me} Donatella Saviola, du département Amériques au musée national Luigi-Pigorini de Rome ; M^{me} Suzanne Werder, secrétaire générale de la Fondation internationale Balzan ; M. Luca Bartolozzi, du musée zoologique La Specola de l'université de Florence ; et M. Volker Mahnert, directeur du musée d'Histoire naturelle de la ville de Genève.

En France, on ne saurait oublier le regretté M. Eugenio Rabbia, hydrologue et documentaliste d'origine italienne de l'IRD, pour ses explications des passages les plus techniques au sujet des nombreuses

embarcations employées ou décrites par Luigi Balzan. Nos collègues glaciologues MM. Yann L'Hôte et Jean-Philippe Chazarin, de l'IRD, ont accepté de relire les versions intermédiaires et l'entomologiste médical M. Didier Fontenille a bien voulu donner son éclairage quant aux maladies à vecteur et leurs conséquences. Enfin, M. Yves Rouvière, professeur du CNED à Sète, a lissé les aspérités de la traduction.

Note aux lecteurs

- Afin de ne pas surcharger le texte, nous avons fait les choix suivants :
- les mots d'origine étrangère (y compris des langues natives) sont en italique à la première occurrence seulement ;
 - certains termes nous ont paru devoir être expliqués dans un Glossaire des mots usuels, un astérisque à la première occurrence y renvoie ;
 - les noms et les usages traditionnels des plantes sont décrits dans les Notes ethnobotaniques et sont suivis, à la première occurrence, de deux astérisques ;
 - les notes sont en fin d'ouvrage ;
 - enfin les renvois bibliographiques sont simplifiés en : nom de l'auteur et date de publication entre parenthèses, usage que nous avons conservé pour les notices complètes dans la partie Références.

LUIGI BALZAN : UN REGARD AIGU
SUR UN FRONT PIONNIER AMAZONIEN

par

JEAN-CLAUDE ROUX

Le récit de Balzan est d'abord celui d'un voyage réalisé avec les moyens du bord. Balzan, jeune et modeste professeur de sciences naturelles, voyageait en solitaire. Certes, il bénéficiait d'une allocation de la Société italienne de géographie mais ses moyens étaient mesurés et, bon gré mal gré, ils l'obligeaient à emprunter les modes de déplacement les moins onéreux. Aussi ne comptait-il pas son temps car il était lié aux hasards du cheminement ainsi qu'au gré des moyens aléatoires de communication ; toutes circonstances qui lui permirent de longues et profondes observations (illustration IV⁶).

Notre Italien était d'abord aiguillonné par la découverte d'une réalité nouvelle – celle de la Bolivie andine comme et surtout de son vaste prolongement oriental à la périphérie amazonienne – que son coup d'œil, aigu et curieux, était avide de surprendre. Regard enrichissant venant d'un homme qui avait vécu cinq ans dans un autre pays sud-américain, le Paraguay, quelque peu spécifique – à l'époque au moins – par son double caractère : à la fois insulaire car comprimé entre la masse de deux grands voisins hostiles : le Brésil et l'Argentine ; et insolite par sa situation de république hispano-guarani. De plus, l'approche de Balzan était neutre, car il appartenait à un pays européen sans aucune ambition coloniale en Amérique du Sud, bien que l'Italie d'alors participât largement au destin du continent avec l'envoi de flots intarissables d'émigrants vers le bassin du Río de la Plata (Argentine, Uruguay et Paraguay) et le Brésil.

FRONT PIONNIER, FRONT SANS DROIT

Balzan va découvrir ainsi la réalité bolivienne et sa riche diversité. Il se gardera, en délaissant l'évocation des clichés habituels, de toute complaisance envers le sensationnel : mystérieux lac Titicaca, Altiplano sans fin à l'azur étincelant, sombre grandeur évanouie de Potosi, ou luxe colonial figé de Sucre qui était encore la capitale du pays.



IV. Luigi Balzan en brousse (le plus grand et au centre).

Un témoignage sans fard ni artifice

Au contraire, il va privilégier la connaissance d'un pays profond et donc rural. C'est celui des petits sentiers des vallées chaudes andines, des modestes bourgades égrenées le long du río Beni et à l'existence végétative, des savanes quasi vides d'habitants, déjà parcourues au début des années 1830 par un autre naturaliste, Alcide d'Orbigny⁷ (1839-1843 et 1844). Ce faisant, il nous restitue une certaine vision de l'autre Bolivie, la tropicale restée marginale, la plus mal connue et la plus originalement exotique, celle de l'orient lointain du Beni et de la haute Amazonie.

Cette approche est nuancée par son expérience paraguayenne comme par les déceptions qu'il confie en quittant ce pays en transformation rapide sous l'effet d'une spéculation forcenée qui permet le bradage des terres vierges aux spéculateurs internationaux. Paraguay, un pays qu'il semble avoir aimé, porteur aussi de ses espérances de jeune intellectuel. Or Balzan va retrouver, en terre d'Amazonie, un autre type de spéculation effrénée, celle de l'or noir du caoutchouc⁸, porteuse elle aussi de tous les abus.

Balzan, routard paisible, au cours de son long et hasardeux cheminement, va se heurter à la réalité du quotidien oriental. Ainsi, il va donner, parfois en abusant de détails et avec un souci de précision presque maniaque, la description des activités et de la vie de la Bolivie d'antan. C'est d'abord l'évocation de l'ancestrale culture de la coca**, qui représente toujours une activité lucrative mais devenue bien problématique pour la Bolivie contemporaine, puis l'évocation de la récolte du quinquina**, la fameuse *chinchona*

des vallées chaudes des piémonts andins ; enfin, c'est le tableau, croqué sur le vif, des conditions d'exploitation du nouveau produit roi du moment, alors tant disputé, le caoutchouc.

Balzan est donc présent en témoin attentif, après le renversement économique qui a vu l'abandon du quinquina au profit du caoutchouc. Aussi les *quineros**, qui avaient été les pionniers du cycle de la collecte du quinquina, poussés par la nécessité, deviennent à partir de 1875 les premiers acteurs de l'épopée du caoutchouc bolivien.

Le réveil de la Belle au bois dormant amazonienne

Le caoutchouc est ainsi devenu, en peu d'années, l'élément indispensable d'une nouvelle révolution technique. Toutefois, en cette fin de siècle, seul existe, pour quelques lustres encore, celui d'origine naturelle⁹. Or les plus riches espèces et les plus grandes réserves sont enfouies au cœur profond des jungles disputées d'une Amazonie centrale, paradoxalement restée largement inconnue.

Cycle du caoutchouc qui nous rappelle aussi que la mondialisation économique était déjà en marche. Produits de collectes aventureuses, quinquina et caoutchouc, certes avec des modalités spécifiques, ont soustendu des structures sociales originales, caractéristiques des nouvelles sociétés surgies de milieux géographiques restés marginaux.

Les individus hantant ce milieu ont instauré des codes sociaux spécifiques, avec leurs rituels et, bien sûr, leurs modes de violence comme leurs formes de convivialité. Balzan va se frotter à ce petit monde qui achève alors sa gestation. Un milieu qui est aussi intrinsèquement crapuleux, car cupide et donc violent, d'autant plus qu'il est aussi esclave des cours du marché lointain. Il en connaîtra d'ailleurs un des acteurs, et non des moindres par sa triste célébrité, Albert Mouton qui devait l'héberger.

La société du caoutchouc est formée de migrants que dominent patrons et contremaîtres. Ses premiers pionniers sont issus des rives dangereuses du Madeira, ou bien du front moribond du quinquina de Caupolicán. Santa Cruz, au sud du Beni, est une autre terre d'attraction de pauvres gens attirés par les promesses du caoutchouc. Tous ces déshérités sont des rivaux féroces, tant par leurs intérêts concurrents que par leurs origines variées – rivalités de prédateurs du milieu naturel et de croquants affamés. Le gros des tâcherons est issu, à l'origine, des missions de Mojos et Chiquitos. Ce sont des collecteurs ou les indispensables rameurs car, faute de la moindre route ou piste dans ces jungles inondées, seule la voie d'eau permet le trafic.

Si certains sont des Créoles métissés, indolents mais arrogants, on y trouve une majorité d'Indiens du cru ou venus des montagnes, et soumis à un quasi-esclavage légal qu'ils endurent naturellement. En vérité, ces pauvres hères sont accoutumés depuis des générations à la fêrule ou, dans

le meilleur des cas, au paternalisme pesant des petits patrons qui les exploitent sans vergogne, comme à l'injustice et au mépris des autorités locales, le curé et le *corregidor** (administrateur).

Un milieu de féroces prédateurs

Le milieu social de cet orient est sans âme vraie, car sans éthique. Il se résume à quelques notables, pédants et oisifs, à des curés et des « *doctorcitos** » souvent dévoyés et à de rares fonctionnaires véreux, tandis que la majorité est fournie par des éleveurs métis, rustres, vantards et violents. Tous s'adonnent, exploitent comme exploités, à l'abrutissement fourni par l'alcool et qui est accompagné d'un rustique libertinage devenu de règle lors des rituelles bacchanales qui, sous prétexte de célébrer fêtes religieuses et événements sociaux, voient s'exhiber les appas des souillons de tripots et les charmes frelatés des quelques Vénus délurées de la « bonne société » de ces bourgades.

Pour excuser ces machos mal dégrossis, on doit reconnaître aussi que ces débauches sont pour eux les seules échappatoires à ces *gomales** d'où « l'on ne revient pas », comme au spleen pesant sur ces microcosmes figés formés par les anciennes missions jésuites ruinées. Est-ce aussi la revanche du chaos sur l'harmonie missionnaire ancienne depuis la disparition, en 1767, de l'ordre spirituel et de la discipline collective imposés par ces soldats du Christ que voulurent être les jésuites ?

D'autres auteurs, avant et après Balzan, ont corroboré, voire accusé, les traits et l'éclairage des tableautins qu'il a brossés. Pensons à Ciro Bayo (1911), autre jeune proto-hippie de l'époque mais aussi Espagnol cultivé – il finira sa carrière comme directeur de la Casa Velázquez –, venu en Amérique traquer l'aventure. Citons aussi un coureur des bois, le Français Robuchon, qui disparut plus tard avec sa femme, une Indienne de Cavinás, sur le Putumayo, un enfer du caoutchouc aux confins du Pérou et de la Colombie. Tous partageaient une jeunesse ardente, la soif de connaissance des autres et du monde et la même expérience désespérée de ce vaste baigné voué à l'extraction du caoutchouc qu'était alors l'orient bolivien.

Dans cet enfer vert règne l'anomie de l'arbitraire, donc la violence naturelle engendrée par l'absence de lois, sauf celle de la Winchester ; mais aussi la misère, le dénuement physique, la faim, les épidémies. L'exploitation de l'homme y est faite sans vergogne, accompagnée par la brutalité intrinsèque aux rapides et lucratives prédatons sans frein qui sont favorisées par la spéculation sur les produits neufs, enjeux soudain d'une forte valorisation internationale.

C'est cette séquence triviale d'un orient enfiévré par l'or noir que restitue Luigi Balzan. Cela explique-t-il que ses premiers traducteurs, l'évêque Armentia¹⁰, fin connaisseur des bas-fonds amazoniens, ou Manuel Vicente Ballivián¹¹, intellectuel brillant doublé d'un spéculateur des terres

à caoutchouc, n'aient pas achevé – peut-être de commun accord – la traduction espagnole du récit du jeune et anticlérical Balzan, esprit incisif et iconoclaste pour l'époque ?

L'ORIENT ET LA BOLIVIE : UNE RENCONTRE TARDIVE

Lorsqu'elle naît en 1825, la Bolivie est une pure création spontanée qui a été imposée à Bolivar. Greffé artificiellement au massif andin par les hasards des commodités administratives, le vaste orient reste encore largement inexploré, comme presque exempt de toute mise en valeur, hors des terroirs de quelques vieilles missions jésuites tombées en déshérence.

La Bolivie extérieure : un héritage espagnol

La Bolivie est située dans les Andes du sud et sa partie montagneuse est alors la plus peuplée. L'Altiplano ou *meseta** andine, de 3 600 à 4 100 m d'altitude, constitue son cœur humain et historique mais il est encadré entre deux barrières montagneuses formées par les cordillères occidentale et orientale. Cet enfermement géographique est doublé par une claustration géopolitique depuis la guerre du Pacifique qui lui a arraché, en 1884, son unique province maritime. Cette amputation a achevé de réduire la Bolivie à un bastion montagnard replié sur lui-même car son économie se résume alors à une monoactivité qui fit longtemps sa fortune : l'exploitation de ses mines d'argent à plus de 3 700 m d'altitude, débutée en 1545 à Potosi.

À l'est de la cordillère orientale s'échelonnent les longues vallées chaudes du versant andin qui cèdent graduellement la place aux grandes plaines (les *llanos**), c'est-à-dire au Beni ou pays de Mojos et à la Chiquitania. Ces vieilles provinces furent placées jusqu'en 1767 sous administration jésuite où elles étaient indépendantes *de facto* sous un régime théocratique. Elles sont prolongées, au sud, par le vaste orient de Santa Cruz, qui s'étend des piémonts andins au lointain río Paraguay et borde le Chaco, longtemps resté hostile aux Blancs.

À cette Bolivie, relique d'une vieille présence coloniale diffuse qui s'est ancrée sur une poignée de riches citées, se greffe ainsi une sorte de Bolivie extérieure à la périphérie du bassin amazonien. Elle est peuplée principalement d'Indiens dits barbares, c'est-à-dire indépendants, et son seul et quelque peu périlleux accès est représenté par des voies d'eau dangereuses. C'est le haut Beni, formé par les bassins du Mamoré, Beni et Madre de Dios. Plus au nord se déploient les grands bassins hydrographiques de l'Acre, du Purus, du Yurua et du Yavari, nés des Andes mais enserrés dans des forêts denses restées inexplorées sauf par les Indiens.

Au sud, le Chaco est une vaste et morne plaine traversée par les cours, alors à peine reconnus, du Bermejo, du Pilcomayo et du Paraguay.

C'est un des derniers sanctuaires inviolés des Indiens, hanté par des tribus de guerriers centaures, armés d'arcs et de flèches.

Une frontière, mais totalement fictive, sépare ce vaste ensemble du Brésil amazonien. Elle emprunte le tracé d'une ligne de latitude du Madeira au Yavari, définie approximativement, après de nombreuses péripéties diplomatiques, par le traité de San Ildefonso de 1777.

Ce vaste conglomérat dispose d'une superficie d'environ un million de kilomètres carrés. Sauf de rares explorations portugaises, ces contrées d'eaux et de forêts ont échappé, du fait de leur hostilité physique comme humaine, à toutes les tentatives d'occupation coloniale. L'Espagne, quant à elle, s'est satisfaite, faute d'y rencontrer l'introuvable Eldorado, d'en faire une zone tampon placée sous la houlette des franciscains, jésuites, dominicains ou autres augustins, avec charge de prévenir les incursions des *bandeirantes** venus du Brésil.

José Ballivián, l'Oriental

L'intérêt de la Bolivie indépendante pour cet héritage oriental a été d'abord lointain. C'est seulement sous la présidence de José Ballivián (1841-1847) que le pays a commencé à se préoccuper du destin de cette marge. On découvrait alors que les voies d'eau naturelles de l'orient constituaient d'éventuelles routes de sortie sur l'Atlantique soit par l'Amazonie soit par le grand Río de la Plata, ce qui représentait une expectative capitale pour un pays enclavé. Aussi des initiatives furent-elles prises par l'État, sous l'impulsion de J. Ballivián. La plus marquante réside dans le détachement du Beni (ou pays de Mojos et Chiquitos) du département de Santa Cruz afin de l'ériger en un nouveau centre de colonisation. Dans un Beni presque vide de population, J. Ballivián décida aussi de proclamer la citoyenneté des autochtones indiens, restés soumis à un régime stérilisant de servitude, tatillon et abusif. Ces préalables réglés, J. Ballivián fit engager la reconnaissance géographique des vastes confins orientaux, encore presque totalement inconnus, par des expéditions d'exploration.

Ainsi, le préfet Palacios conduisit la reconnaissance la plus intéressante. Il entreprit, en 1844, une série d'explorations vers les lagunes Rogo-Aguado, puis sur les cours du Madeira et du Mamoré. Ces grands cours d'eau faisaient office alors de voie de communication vers le riche Mato Grosso, avec le río Itenez (Guapore) servant de frontière avec le Brésil. L'expédition de Palacios devait confirmer l'existence de l'infranchissable obstacle à la navigation dressé par les dix-sept *cachuelas** ou rapides, s'étendant de Villa Bella jusqu'à Puerto Velho et coupant sur 300 km le lit du Madeira. Ces rapides rendaient la navigation commerciale difficile et onéreuse car exigeant d'incessants et dangereux portages.

Les écrits de Palacios indiquent que le cours du Madeira est alors occupé par quelques tribus indiennes, tels les Caripunás dont « ... hommes et

chiens ont seulement le pénis attaché par un cordon » en guise de vêtements et de coquetterie. Nul établissement « civilisé » n'existe alors sur le Madeira bolivien, hormis les campements saisonniers de chasseurs de tortues venus du Brésil et l'existence de petits noyaux de colons. Palacios a noté les potentialités du milieu naturel, comme les possibilités d'une navigation à vapeur en maîtrisant le cours du Madeira, mais il ne réussit pas, faute de moyens, à procéder à une prise de possession de cette région qui, après son bref passage, retomba dans l'oubli.

LE BENI : UN PAYS CHRYSALIDE

Une découverte tardive

Le Beni est alors une vaste contrée qui, faute de frontières contrôlées, est parcourue grâce à la voie d'eau par les Brésiliens qui remontent le cours de l'Amazone, et leur avancée est attestée par les toponymes. Par le Madeira puis le Mamoré, les Brésiliens rejoignent l'Itenez ou Guapore pour atteindre le Mato Grosso, après une étape à la formidable forteresse de Fuerte Principe de Beira, achevée en 1783 au mépris du traité de San Ildefonso.

Dans les années 1840, l'ingénieur français Bertrès (1901) note que les frontières du Beni avec le Brésil sont mouvantes ; aussi les intrusions de bandes de Brésiliens en quête de rapines y sont un fléau. Gibbon (1991-1993), un autre voyageur, devait visiter le Beni en 1851-1852. Il signale son isolement du reste du pays. La population est composée en majorité d'Indiens soumis au tribut. Il s'ajoute 2 000 Noirs, esclaves réfugiés du Brésil, qui, note-t-il, sont « ... mieux traités que les Indiens ». Trinidad, la capitale, avec moins de 3 000 habitants, est une agréable bourgade sommeillante. Toutefois, déplore Gibbon, les exilés politiques assignés à résidence par La Paz y constituent une société vaniteuse et oisive aux mœurs relâchées. Cet officier de la marine des États-Unis devait gagner ensuite le Brésil par les cachuelas du Madeira où il signala la présence de tribus d'Indiens géophages parfois agressives. Il consigne la faiblesse du commerce sur le Madeira où l'on ne compterait pas plus de 2 000 habitants « civilisés » sur ses rives. Les ressources de la région sont essentiellement agricoles, avec une production de cacao** (120 t, écrit Gibbon) exportée vers l'Altiplano, quelques cultures de coton, de café, de vanille et des productions vivrières (Bertrès, 1901). Néanmoins, l'élevage y jouit de conditions très favorables grâce aux vastes et fertiles plaines qui entourent les missions. Un troupeau de deux cents bovins, introduit en 1687-1690 par le père jésuite Cipriano Barace, a en effet proliféré. Une autre source de revenus réside dans les ateliers de l'État où les Indiennes font des tissages d'étoffes et des dentelles sous le contrôle des curés ou des édiles locaux.

La population du vaste Beni (avec plus de 300 000 km²) est dérisoire, atteignant seulement 25 000 à 30 000 habitants. Elle est composée en majorité d'Indiens vivant dispersés et de petits noyaux de Créoles groupés de préférence autour des anciennes missions (Altamarino, 1891) ou dans des *haciendas**.

Le sceau de l'expérience jésuite

Les jésuites, en moins d'un siècle, imprimèrent fortement leur marque sur les groupes indigènes (Roux, 2003). Mais leur expulsion, sur ordre du roi d'Espagne en 1767, sonna le glas de leur ordre théocratique. Après eux, le Beni échut à l'autorité civile des gouverneurs et du clergé séculier, système qui allait consommer la ruine de l'économie des missions. Les nouvelles autorités religieuses se satisferont d'y soutirer une rente à leur profit, tout en y menant une vie caractérisée par le goût du lucre et des mœurs relâchées. Grondona (1831), un voyageur français peu connu, devait dénoncer, sans complaisance, avec l'exemple de l'ancienne province jésuite de la Chiquitania, cette dérive laxiste facilitée par un régime d'abus administratifs. À la même époque, l'honnête gouverneur de Mojos, Matias Carrasco, démissionnaire de sa charge, dressait un état désolant de la situation, tout en déplorant l'impossibilité de faire appliquer de quelconques réformes. Ces abus expliquent le rejet par les autochtones des conditions de vie qu'ils subissent. Il en résulte la fuite de beaucoup, avec leurs familles, pour créer de nouveaux villages cachés dans le *monte** (la brousse) ou au Brésil, loin des exactions du clergé ou des autorités.

Une autre conséquence, notée par les préfets, est le recul durable de la démographie départementale comme le déclin de l'éducation et de la pratique religieuse. Enfin, les maladies et les épidémies sont favorisées par de lamentables conditions d'hygiène et expliquent, avec la pratique d'une forte consanguinité locale, la baisse démographique. Par conséquent, l'activité économique est réduite.

Pour La Paz, le Beni se résume à une colonie d'exploitation à caractère rural qui rapporte au Trésor par les moyens suivants : taxes, impôts et, surtout, la vente du bétail qui est sa seule richesse importante. On signale aussi que quelques gouverneurs corrompus n'hésitent pas à vendre en toute impunité, au Brésil proche, des contingents de travailleurs indiens.

Ce tableau demeure inchangé jusqu'aux années 1860, décennie où se produit un fait nouveau avec l'apparition d'un début de navigation commerciale. Plusieurs dizaines d'embarcations, aux équipages formés d'Indiens de Trinidad, se risquent chaque année à transporter peaux, graisses et quinquina de Caupolicán par le port de Rurrenabaque vers l'Atlantique, en bravant les cachuelas du Madeira et les embuscades des tribus indiennes indépendantes. À la fin des années 1870, la période d'immobilité du Beni s'achève.

LE CAOUTCHOUC OU L'ENTRÉE EN MONDIALISATION DE L'AMAZONIE

Le réveil de l'orient amazonien obéit à plusieurs facteurs. Le premier est frontalier avec les revendications brésiliennes. Elles répondent à des ambitions géopolitiques anciennes visant le contrôle de l'ensemble du bassin amazonien, alors menacé par les pressions internationales qui exigent la liberté de navigation. Enfin, en économie, c'est la recherche du monopole du caoutchouc.

En 1867, le Brésil obtiendra de la Bolivie la signature d'un traité de « Paix, Frontières et Commerce ». Par cet acte, la Bolivie renonçait à l'ancienne ligne frontière coloniale du Madeira-Yavari, ce qui donnait au Brésil un accès direct du bassin du Madeira à celui de l'Itenez (Guapore) via le Mamoré. Cette cession entraînait la perte d'un territoire d'une superficie d'environ 200 000 km², mais laissé totalement inexploré et dépeuplé, à l'exception de quelques petites colonies d'agriculteurs et collecteurs sur les berges du Madeira. En échange, le Brésil reconnaissait à la Bolivie sa souveraineté sur l'amont des cours des ríos Purus, Yurua et Yavari, toutefois revendiquée aussi par Lima. Ce traité fut très critiqué en Bolivie, d'autant plus qu'il avait été avalisé par un dictateur de triste réputation, Melgarejo¹².

Le chemin de fer du diable

En 1868, l'encre du nouveau traité de limites à peine sèche, Río de Janeiro dépêcha la mission des frères suisses Keller (1870) afin d'explorer le Madeira et d'évaluer le potentiel économique du Beni. Il en résulta une étude économique des lieux avec le recueil d'une information estimable, pour l'époque, car permettant de proposer des projets de mise en valeur des rives du Madeira et du Beni.

Les frères Keller ont noté la croissance du trafic fluvial bolivien, avec 700 t de marchandises transportées par une soixantaine de barges par an. De plus, le caoutchouc commençait à être exploité sur les berges du Madeira, avec 600 t. Il s'y ajoutait la noix du Brésil**, le cacao et les vastes perspectives ouvertes par la reprise d'un élevage laissé à l'abandon. Les Keller avaient constaté que, malgré l'existence de ces ressources potentielles, la pauvreté de la population était générale et aggravée par les famines et les épidémies qui l'accablaient. Ils avaient critiqué aussi les abus de l'administration comme l'hostilité latente séparant les Indiens et les Créoles.

À partir de ces constats, ils avaient proposé des mesures favorisant l'essor du commerce local en l'attirant vers les grands fleuves brésiliens et l'Atlantique. Cette perspective coïncidait avec une clause du traité de 1867 prévoyant la création d'une voie ferrée unissant le Madeira au Mamoré, en contournant les 300 km de rapides et ouvrant ainsi le Beni au grand trafic.

Ce « chemin de fer du diable » ne vit le jour qu'en 1913, après deux vaines tentatives qui se heurtèrent à la jungle, aux fièvres et aux tribus indépendantes indiennes, entraînant des milliers de morts et de lourdes pertes financières. Paradoxe de l'économie et ironie de l'histoire, en 1910, la chute de l'exploitation du caoutchouc sud-américain avait commencé, due à la concurrence des nouvelles plantations asiatiques, ce qui rendit vite cette voie ferrée obsolète.

La mise en place du boum du caoutchouc

Dès 1870, les premiers pionniers de la collecte du caoutchouc tentèrent de s'organiser pour assurer sa commercialisation, mais les résultats restèrent limités.

C'est à partir de 1875 que commence une étape capitale de l'histoire de l'Amazonie bolivienne, qui est marquée par l'exploitation du caoutchouc. Un médecin de La Paz, Antonio Vaca Diez, en fut un des pionniers. Pour échapper à des persécutions politiques, il avait rejoint son père, le colonel Vaca Guzman, qui était alors un des patrons de la collecte du quinquina. Sur ses conseils, il acheta, en 1876, le *siringal** Naruru, qu'il nomma San Antonio, une propriété située au nord de Reyes et où il commença, avec vingt puis cinquante péons, à exploiter les hévéas.

L'installation à Reyes, en 1877, de Nicolás Suárez, alors modeste et laborieux colporteur, est un autre tournant. Il consent, en effet, des prêts gagés sur hypothèques aux collecteurs de caoutchouc à l'activité naissante. Vaca Diez obtiendra ainsi de N. Suárez un emprunt lui permettant de développer son exploitation. Une collaboration aux amples perspectives s'amorçait ainsi entre les deux hommes, qui deviendront les rois du caoutchouc.

En 1881, les premières productions de caoutchouc sont livrées, soit 7 t environ, et Vaca Diez peut rembourser à Nicolás Suárez le crédit consenti et obtenir d'autres emprunts plus importants pour financer un nouveau projet. En effet, il s'était lié, au cours de ses reconnaissances de terrain, avec des Indiens araonas établis sur les rives du río Orton, en pleines jungles inexplorées, à 500 km au nord de Reyes. Ces Indiens lui envoyèrent ensuite une délégation à Reyes pour l'inciter à venir s'installer chez eux.

Vers les terres inconnues du río Orton

Vaca Diez accepta l'offre, car ses hévéas s'épuisaient sur son exploitation, aussi le río Orton représentait une alternative pour y implanter un nouveau centre d'activité.

Deux motifs le guidaient : disposer de la main-d'œuvre des accueillants Indiens araonas, et utiliser des informations de première main d'un de ses amis, le médecin américain Heath¹³. En explorant la région

– et surtout le cours du Beni –, Heath avait découvert l'abondance des hévéas sur les rives du río Orton et communiqué ses informations à l'aventureux Vaca Diez.

L'initiative prise par Vaca Diez devait déclencher la course des *caucheros** pour s'approprier les riches terres à hévéas du bassin du Madre de Dios¹⁴. Le père Nicolás Armentia (1887-1888) notait l'existence de treize gomales dès 1883 et évoquait ceux de l'Acre qui, à l'époque, restait une contrée presque inconnue des Boliviens. La compétition était rendue d'autant plus âpre que la hausse des cours du caoutchouc se poursuivait en déchaînant les convoitises¹⁵.

Aussi, Vaca Diez contracta un nouveau prêt de 500 000 livres sterling auprès de la maison Suárez afin d'assurer l'exploitation du río Orton. En 1881, il envoyait deux nouvelles expéditions reconnaître le Beni inférieur et les rives du Madre de Dios et préparer l'installation de ses futurs établissements.

Dans une de ses publications (1894), Vaca Diez narre – certes en éludant les détails certainement peu édifiants – son installation dans les nouvelles terres du río Orton. Il dut d'abord « réduire », c'est-à-dire sédentariser dans la terminologie espagnole, les Indiens caripunas, ennemis de ses alliés araonas. Mise en esclavage sur les nouvelles exploitations du caoutchouc ou fuite au loin semblent avoir été leur tragique alternative. Vaca Diez réussit à développer l'exploitation des hévéas qui abondaient tout en jugulant une révolte de ses péons restés sans vivres. Ensuite, il put ravitailler ses travailleurs tout en luttant contre ses nouveaux voisins attirés par son succès : les Salvatierra, un clan redoutable d'exploitants d'hévéas¹⁶. Le résultat, en termes économiques, fut positif. Vers 1890, Vaca Diez non seulement était le seul maître des confins du río Orton, mais il dominait une partie du río Tahuamanu. Après Nicolás Suárez, il représentait la grande puissance du Beni. Enfin, il avait été élu sénateur et il avait fondé la *Gaceta del Norte* pour défendre ses intérêts. Poussé par son succès, il échafauda en Europe, à partir d'une entente avec Nicolás Suárez et le Péruvien Carlos Fitzcarraldo ou Fitzcarrald¹⁷, un autre roi du caoutchouc, de grands projets de colonisation et de production sur le Madre de Dios, l'Inambari et le Manu.

Toutefois, ces projets capotèrent face aux réactions du Pérou et du Brésil, qui lui imposèrent de lourds droits douaniers. S'y ajouta la fuite à Iquitos des quatre cents travailleurs qu'il avait recrutés en Espagne. Peu après, en 1897, sa noyade accidentelle, avec celle de Fitzcarraldo, lors du naufrage du bateau de ce dernier, consommait la fin de ses ambitions devenues démesurées. Les biens hypothéqués de Vaca Diez passèrent à la maison Suárez, son créancier, qui devint ainsi la première puissance économique du Beni.

La maison Suárez : une noble entreprise

Les Suárez étaient les rejetons d'une famille nombreuse de petits commerçants originaires de Santa Cruz (Fifer, 1981). Nicolás, l'aîné, vint faire très jeune du commerce ambulante sur les ríos Itenez et Mamoré pour y trafiquer avec les collecteurs de quinquina, d'où sa connaissance de la famille Vaca Diez. Il eut, lors d'un passage à Cachuela Esperanza sur le río Beni, quasiment à l'entrée des rapides du Madeira, une intuition prémonitoire en percevant la vocation portuaire de ce site vierge appelé à devenir une escale obligée de transbordement. Il décida de s'y établir, ce qui devait donner naissance à une brillante fortune.

Nicolás Suárez s'attacha alors à monopoliser le trafic fluvial pour ses bateaux et à prélever des taxes sur les cargaisons et des droits d'entrepôts ; or le trafic Beni-Madeira allait croissant, passant de 22 embarcations en 1882 à 126 en 1885. D'autres explications à la suprématie de la maison Suárez se trouvent dans l'installation d'une représentation commerciale à Londres, dirigée par son frère Fernando qui fut aussi consul de Bolivie et de succursales à Manaus, la capitale de l'Amazonie du caoutchouc, mais aussi au port brésilien de Belem, ouvert sur l'Atlantique, tout comme à San Antonio, la grande escale du bas Madeira, peu avant les chutes.

À côté de cette maîtrise du commerce, ses efforts allaient tendre, avec le même succès, au contrôle d'une grande partie de la production du caoutchouc. Pour cela, il utilisa deux moyens. L'un était l'obtention de terrains riches en hévéas, sous forme de concessions du domaine public, l'autre résidait dans la saisie des propriétés des patrons endettés et devenus insolvables.

Enfin, les Suárez créèrent un vaste élevage de bovins, pour assurer le ravitaillement des stations d'exploitation ou *barracas** du Beni et de l'Acre. Ils se trouvaient, en 1910, avec le succès de leurs entreprises, en possession de dix millions d'hectares dont une partie débordait au Brésil et au Pérou. En 1913, la maison Suárez contrôlait 60 % de la production de caoutchouc du Beni. Néanmoins, cette date est doublement symbolique. C'est, d'abord, après deux coûteux échecs, la date de l'achèvement de la voie ferrée du Madeira-Mamoré, mais c'est aussi la confirmation de la chute définitive des cours du caoutchouc. Commencée en 1910, la crise définitive de l'exploitation de l'Amazonie, face à la nouvelle concurrence asiatique, fait figure de cataclysme. Le glas de l'empire Suárez avait sonné, bien qu'il ne devienne effectif qu'après 1925.

Une exploitation sans vergogne

Deux types de phénomènes expliquent l'aisance avec laquelle le Beni a été soumis à un système d'exploitation draconien, aussi durable que systématique, lors du boum du caoutchouc.

En premier lieu, la société du Beni était inscrite dans un moule, celui du « commandement » traditionnel, récupéré des chefferies indiennes par les jésuites qui le façonnèrent, non sans une adroite pédagogie, durant un siècle. Deuxièmement, après l'expulsion de ces missionnaires en 1767, le Beni traversa une longue période de décadence générale. Elle a été aggravée par les nouvelles conditions désolantes apportées par l'ère du caoutchouc débutant en Bolivie autour de 1880.

Les rapports des missionnaires concordent, comme ceux des voyageurs ou des témoins administratifs, pour constater les effets visibles de cet effondrement. En 1907, le père Aberasturi déplore l'état d'abandon et de misère des missions de Covendo, Tumupasa et Ixiamas. Consanguinité et mariages précoces y accablent les indigènes. Les jeunes, séduits par les promesses des recruteurs, sont partis travailler aux gomales ou sont employés comme rameurs. Chez les plus âgés, paresse, vol, ivrognerie et endettement sont les vices courants.

Le préfet Aguirre, en 1885, dressait un constat similaire en dénonçant le tarissement de toute activité économique autre que le caoutchouc.

Il apparaît aussi que le régime des missions ne convenait pas à tous les Indiens. Armentia (1883), tout en prenant la défense du missionnaire Ciuret, note que ses ouailles colportent des faux bruits : « Les pères savent fouetter et font travailler, c'est pour ça que mieux vaut vivre dans les bois qu'avec eux. » Le père Sanz (1888) consigne, au sujet des Indiens mosetenes du Beni, qu'ils « ... sont devenus doux à force de corrections et de réprimandes journalières du père ». Vers 1900, selon un autre visiteur missionnaire, le curé de Cavinás s'enrichissait en faisant produire par ses Indiens du riz qu'il revendait à un prix élevé aux péons du caoutchouc, situation identique qu'évoque aussi l'affairiste anticlérical qu'était Vaca Díez, pour la cueillette du quinquina qui était monopolisée par des missionnaires usant et abusant de leur main-d'œuvre indigène gratuite. Le père Cardús (1886), lors d'une visite pastorale des missions, constatait leur état d'abandon assez généralisé. Les causes en étaient l'arrêt des activités du tissage, le peu de soins apportés à l'agriculture et, surtout, les recrutements pour les gomales. Aussi demandait-il l'abolition du recrutement pour la récolte du caoutchouc et l'envoi de nouveaux missionnaires afin de revitaliser les missions sommeillantes. Cette recommandation devait rester lettre morte avec l'extension régulière d'une collecte du caoutchouc toujours plus exigeante en main-d'œuvre.

Un délégué national, J. M. Pando, qui proposa une réforme moralisant l'*enganche** (le recrutement), échoua et, bien qu'ancien président de la République, il dut finalement démissionner. Un autre visiteur des missions, le père Ducci (1895), relate la triste condition des autochtones du Beni : « Ils vivent aujourd'hui sous l'oppression d'une race qui, après les avoir réduits à la misère, les arrache à leurs familles pour les faire mourir dans les gomales perdus du Beni. » Aussi, note-t-il,

les Indiens refusent de revenir dans leurs villages : « Pourquoi aller chercher la mort ? » Ils préfèrent fuir en forêt.

L'esclavage, un vieil héritage reçu des Incas par les Espagnols, est enraciné semble-t-il dans les comportements d'une société où la servitude est considérée comme naturelle. Evans, un explorateur anglais, consigne dans nombre de familles créoles que l'esclavage domestique est de règle : « Beaucoup de propriétaires ont un enfant kidnappé qui est traité comme un animal familier ou, s'il est plus âgé, mis au travail. »

Saucedo Limpias, un écrivain régional, a décrit les types de servitude du Beni : les *criados** ou enfants de Créoles, adoptés et travaillant dans la maison ; les *barbaritos** ou petits sauvages, capturés et élevés chrétiennement par un maître ; enfin, les *contratados** ou travailleurs sous contrat, endettés souvent à vie auprès de leurs patrons. En 1913, Vaca Chavez, préfet du Beni, note que les domestiques sont transmis en héritage ou remis pour dettes aux créanciers, une pratique reconnue par les autorités locales. Ajoutons, enfin, l'existence de lupanars rustiques, mais à tarifs élevés, dans les barracas, qui vendaient les charmes d'Indiennes raziées ou de paysannes pauvres de Santa Cruz.

Ces structures sociales, nourries et développées par la servitude, ont été renforcées par le système de la barraca tel qu'il a fonctionné en Bolivie et au Pérou. Le patron d'une barraca dirigeait, en effet, un magasin d'exploitation où ses travailleurs disposaient d'un compte ouvert, gagé sur leur solde et sur lequel leurs achats étaient imputés. Toutefois, les péons illettrés étaient incités à des achats importants surtout en alcool, aussi les comptes, peu ou mal tenus, avaient tendance en général à dépasser largement les salaires. Aussi, en toute légalité, le péon restait endetté et devait travailler sans jamais recevoir d'argent, ou bien il était payé en caoutchouc qu'il revendait au patron, mais bien en dessous des cours réels. On estime que le bénéfice net du patron pouvait atteindre jusqu'à 70 % de la valeur des produits vendus.

Le colonel Fawcett, bien que parvenu seulement en 1906 dans le nord du Beni, aura l'occasion de déplorer les conditions de vie lamentables des péons lors de ses déplacements sur les fronts pionniers. La chasse aux Indiens ou *correria** permettait aux barracas de s'approvisionner en main-d'œuvre et en femmes pour satisfaire les besoins locaux. Les abus étaient d'autant plus graves que l'impunité était garantie avec l'absence d'autorité et l'isolement ; ces excès sont, écrit-il sans litote, « ... réalisés par des dégénérés cherchant un enrichissement rapide ». Ce jugement est confirmé par un évêque bolivien pourtant très nationaliste, le père Armentia (1883). À Riberalta, capitale du Territoire des colonies, des sociétés de commerce fournissaient des captifs indiens enlevés à la demande des entrepreneurs. Ce sont les recruteurs de l'une d'entre elles qui sont évoqués, en 1895, dans le rapport du délégué du gouvernement Paz qui fait état sur le Madre de Dios de « ... l'arrivée de 114 sauvages chayas, hommes, femmes et enfants amenés pacifiquement ».

Le patron français Mouton, un amphitryon de Luigi Balzan, qui le remercia dans son journal et ne formula curieusement aucune critique directe à son égard, jouissait d'une réputation de fieffée canaille. Installé depuis 1890 sur le río Madidi, ce soi-disant ex-pharmacien parisien était devenu le gérant de la barraca Mirlitonville¹⁸. Il la dirigeait d'une main de fer pour le compte des sociétés Farfán de La Paz et Devès de Paris et il fut mis en cause, en 1896, par les autorités boliviennes. On lui reprochait officiellement, et non sans hypocrisie (car ce genre d'action fut monnaie courante), d'avoir mené une expédition de représailles contre une tribu de Guarayos qui avait assassiné, sur le río Madidi, le neveu de J. M. Pando et l'ingénieur français Muller. Après le massacre d'une soixantaine d'hommes de cette tribu, Mouton aurait rabattu en plus « sept canoës de captifs et un bébé de quatre mois... », selon le rapport rédigé par la Section topographique de Cochabamba.

Ballivián, qui, en 1896, passa à la tête d'une mission d'exploration à Mirlitonville, consigna à propos de Mouton que « ... sa sombre renommée et ses actes cruels se sont élevés jusqu'à la connaissance du gouvernement suprême ». Il comprend néanmoins les problèmes existant ici « ... au milieu de rares bons éléments qui furent recrutés par les agents de la maison Farfán à Arequipa, au Pérou et à La Paz ».

Autre symbole des mœurs de l'orient, le recours systématique au fouet pour punir les plus diverses infractions. Le fouet, notent Balzan, Fawcett et bien d'autres, est d'un usage courant pour sanctionner le mauvais travail des péons. Le patron de la barraca Palestina, lui, fouettait jusqu'à la mort, selon des témoignages. L'alcool, le désespoir, la couardise (car les tribus indiennes indépendantes rôdent autour des barracas) et la rareté des « gens de qualité » (comme le déplorent le général Pando et le D^r Vaca Díez) expliquent cette situation. Aussi la vie est-elle brève sur les gomales, avec les maladies (béribéri, leishmaniose et paludisme), les flèches empoisonnées, les serpents, la malnutrition ou les conserves frelatées.

Dans ces conditions, l'espérance de vie d'un péon n'excède pas cinq ans en moyenne sur les rives du Madeira et elle est limitée à trois ans sur l'Acre. Les Carayanas ou natifs de Santa Cruz recrutés pour les gomales sont conduits au fouet tandis que les femmes sont mises aux enchères publiques lors des foires de caucheros. Cette situation n'est pas vraiment surprenante, surtout si l'on s'en réfère à la lecture des quelques journaux d'époque et à certains commentaires naïfs. Ne lit-on pas, écrit en toute impunité dans la *Gaceta del Norte* de 1889, que « le sauvage est un fauve qui attaque sans distinction ; à un fauve, il faut donner la chasse »... Certes, on ne peut pas faire grief à ce journal, tenu par Vaca Díez, de ne pas produire aussi un point de vue plus humain : « C'est une triste vérité de dire que les sauvages ont reçu dans le passé des offenses allant jusqu'à voir leurs enfants enlevés par les chrétiens. » Toutefois,

en citant des correspondances du Madre de Dios, le journal *El Beni* du 15 octobre 1884 annonçait « la conquête de douze tribus sauvages qui se trouvent maintenant soumises et aux ordres des patrons des barracas ». Cela confirme, si besoin en était, toute la froide et légale réalité des abus commis au Beni du caoutchouc.

Le général Pando (1894), le bâtisseur de la souveraineté bolivienne sur le Beni, ne cache pas des jugements qui seront ultérieurement encore plus extrémistes, après l'assassinat de son neveu par les Guarayos en 1896. « La peste et l'épuisement du gibier achèveront d'éloigner les sauvages non réduits », affirme-t-il. Reste que sa conviction est faite ; bien sûr, Pando dénonce les battues contre les indigènes, mais l'Indien représente un anachronisme par son mode de vie. Incapable de s'intégrer dans le nouvel ordre, il est conduit à disparaître progressivement. Aussi justifie-t-il la façon de commander de Vaca Díez sur le río Orton où ses « péons sont soumis à une discipline sévère et inflexible ». Pando dénonce, néanmoins, les abus propres au Beni. Homme de droit et d'ordre, il a été l'avocat non écouté de mesures de protection légale des travailleurs des barracas « pour continuer cette espèce de colonisation ».

Le père Armentia, au nom de la souveraineté bolivienne, n'a pas hésité à recommander la construction d'un chemin de fer du Madre de Dios à l'Acre. Pour ce père, son intérêt serait, en suscitant la colonisation, de permettre la récupération des « bras indiens » pour les employer au portage ou à la navigation. Les barbares « ... en plus de constituer une tache blanche sur la carte de Bolivie¹⁹, représentent une menace et un danger constant », précise-t-il, somme toute fort peu chrétiennement.

En 1913, alors que la crise de mévente du caoutchouc frappe l'Amazonie, le délégué de l'époque, Arauz, insiste une fois de plus, après d'autres fonctionnaires tout aussi impuissants, pour que des mesures légales assurent enfin la protection des Indiens sous peine de leur disparition « ... même si s'élevait le cri de ceux qui comptent leur fortune par le nombre de bêtes et d'Indiens qu'ils possèdent ».

Le cosmopolitisme

Le recensement de 1909 est significatif. La population du Territoire des colonies, créé en 1893 par son détachement du Beni, est de l'ordre de 60 000 habitants, pour 209 000 km² environ. Il subsiste, estime-t-on, toujours 15 000 Indiens insoumis (contre 40 000 lors des explorations de Pando). Quant à la population dite « civilisée », elle est cosmopolite avec 50 % de Boliviens, 25 % de Brésiliens, 15 % de Péruviens et 10 % d'autres nationalités.

Le commerce, la clef de l'activité, est aux mains d'entreprises étrangères, soit françaises (maison Braillard, sociétés Picollet et Devès), soit allemandes (Seiler, Barber), voire même tchèques (Komarek sur le Mamoré).

La livre sterling est utilisée couramment comme monnaie d'échange bien que décotée localement de 70 %, autre tromperie commerciale.

Villa Bella, le port fluvial et l'entrepôt du nord du Beni, abrite une multitude de colporteurs dits turcs, en fait d'origine libanaise, syrienne ou juive (alors sujets de l'Empire ottoman), qui commanditent un important trafic vers les barracas. Pando a déploré cette situation et les conséquences de la présence d'une « ... population flottante et peu distinguée qui est mélangée avec des Péruviens, Colombiens, Espagnols, Italiens et Brésiliens aux instincts peu pacifiques ».

Les réduits des barbares

Le Beni, c'est aussi ses Indiens, acteurs souvent passifs sinon invisibles dans trop de documents. Ils sont pourtant bien présents car au centre du drame que nous n'avons évoqué qu'indirectement jusqu'ici.

À côté des Indiens convertis, c'est-à-dire placés en réduction sous la houlette missionnaire ou soumis à l'autorité civile, il existait de nombreux groupes d'Indiens indépendants ou *bravos* hostiles à un quelconque encadrement administratif. Le père Cardús les évoque négativement : « Les tribus sauvages qui occupent les frontières étaient nombreuses il y a peu, et quelques-unes si féroces et si guerrières qu'elles ont occasionné beaucoup de dépenses et fait de nombreuses victimes, aussi jusqu'à nos jours ont-elles été le fléau et la terreur des populations de leur voisinage. »

Il y eut plusieurs types de réactions des Indiens face aux Blancs nouveaux venus. Vaca Díez fait état de sa bonne entente avec les Araonas, d'où son installation pacifique, selon lui, sur les rives du río Orton ; Mariaca, un collecteur lettré du caoutchouc – une exception donc –, note l'accueil amical qu'il a reçu de petits groupes d'Indiens cavinás et araonas. Mercier comme Heath, tous deux coureurs aventureux des jungles inexplorées, ne notent aucune hostilité particulière à leur égard. Bien avant eux, sur le Madeira, l'expédition Palacios de 1844, si elle prit des mesures de précaution, ne fut pas attaquée, pas plus que celles de Gibbon en 1852 et des frères Keller en 1867.

Néanmoins, l'hostilité des Indiens n'est pas un mythe. Ainsi, dans une région que Balzan n'a fait qu'effleurer, le cours de l'Itenez, les Indiens, jusqu'en 1936, restent de farouches adversaires des Blancs qui s'aventurent chez eux (Leigue Castedo, 1959). Le père Armentia, Pando et bien d'autres apportent de nombreux témoignages sur les tribus guerrières de Caupolicán, qui n'hésitent pas à dévaster les missions, attaquer les convois et piller les haciendas dont ils emportent femmes et enfants.

Les rapports officiels comme les récits de voyageurs, si on les interprète en restituant leur non-dit, ouvrent quelques pistes. Qui a pâti en premier lieu de l'hostilité des tribus indépendantes indiennes ? En général, ce sont les collecteurs du caoutchouc, caucheros et *seringueros* *, les commerçants ou les membres de missions d'exploration, tous à leur contact direct.

Avec les collecteurs vint la rudesse des rapports sociaux, conséquence de leur basse extraction. Ils accaparaient de plus les cours d'eau, abattaient les arbres, installaient des barracas, créaient des champs dans la forêt, chassaient, pêchaient, etc. Ils étaient donc en compétition directe pour l'appropriation du milieu naturel et de ses ressources avec les tribus locales. À ces contacts initiaux hautement perturbateurs en milieu forestier s'ajoutaient les abus humains ou les malentendus nés de cultures différentes. Après la séduction des filles des bois suivait leur rapt puis, lorsque les représailles survenaient, on déclenchait des expéditions punitives. Un cycle de violence réciproque s'est ainsi instauré. Il a été aggravé par les conditions imposées par les nouveaux termes de l'échange économique mis en place entre natifs et Blancs. L'alcool devenait ainsi, dans le troc avec les tribus, un instrument de pouvoir et de pression, de même que la possession d'armes à feu, de la camelote européenne et des outils en fer.

Si la tribu adhérait au nouveau circuit, elle devait ensuite accepter le travail chez les caucheros, sinon, en cas de refus, les hostilités éclataient et sa destruction menaçait sauf fuite du groupe. Sur le río Purus, les Indiens, face aux razzias des Brésiliens, abandonnèrent tous les villages à portée des canots des seringueros pour se réfugier sur la partie d'amont non navigable des cours d'eau. Il en fut de même sur les rives du Beni où, très vite, les Indiens soit entrèrent dans l'économie de la barraca, soit se retranchèrent dans les forêts et sur les rives escarpées en amont des ríos pour lancer des raids sur les établissements des Blancs.

Vaca Diez, un acteur averti de la scène locale, a relaté les risques spécifiques de la vie des patrons du caoutchouc, souvent en butte à une violence généralisée. La liste est longue de tous ceux, bons ou mauvais maîtres, employés discrets ou travailleurs anonymes qui, dans les gomales ou lors de l'attaque des barracas, furent tués par les Indiens ou victimes de règlements de comptes entre rivaux du caoutchouc. Nicolás Suárez, patron paternaliste avec ses employés, n'a pas hésité à venger un de ses frères, tué lors d'une embuscade des Caripunas sur les chutes du Madeira, en plaçant des bonbonnes d'alcool empoisonné dans le territoire de la tribu coupable.

Un autre facteur qui explique l'hostilité des tribus est l'entrée des Créoles en forêt. Involontairement certes, ils introduisaient les maladies dont ils étaient porteurs et qui décimaient les tribus. Cela explique parfois l'hostilité systématique déclenchée par leur approche. Enfin, un autre type de comportement est à noter. Il est propre à certaines tribus en lutte contre des ennemis traditionnels. Elles recherchaient, en effet, l'alliance avec les Blancs pour les aider dans leurs conflits. C'est le cas probable de l'appel fait à Vaca Diez par les Araonas afin de se débarrasser des Caripunas.

Précisons que, si Balzan daube sur les pratiques des missionnaires, qui ne sont certes pas exempts de reproches graves, ils furent les seuls à tenter de protéger les tribus placées sous leur houlette, à s'efforcer d'améliorer leur mode de vie et à les défendre contre les pressions de l'administration,

les abus des commerçants ou les rafles des recruteurs de main-d'œuvre. La quasi-absence de missions religieuses dans le nord du Beni ou bas Beni, lieu privilégié de l'exploitation du caoutchouc, est très certainement une explication de la gravité durable des excès qui s'y produisirent, comme de l'impunité scandaleuse assurée à leurs auteurs. On comprend mieux ainsi l'exigence formulée à partir de 1880 par les milieux d'affaires et les colons, d'une laïcisation des missions, que ce soit au Beni avec les Guarayos ou dans le Chaco avec les Chiriguanos. Elle exprime une double visée : l'accaparement des terres indiennes et l'appropriation d'une force de travail rare, mais rendue bon marché.

BALZAN REVISITÉ : UN AGENT INCONSCIENT DU COLONIALISME ?

Toutefois, revenons à Balzan, et à ce qui fut l'objet principal de son périple : la quête de richesses botaniques.

L'intérêt pour la botanique, se manifestant avec force en Europe à partir du XVII^e siècle, est-il purement gratuit, se résumant à un engouement des salons mondains ? Ressort-il, au contraire, de préoccupations nettement plus mercantiles (Nieto, 2000) car étroitement liées à une mise en exploitation systématique des richesses naturelles de la planète ?

La recherche de nouveaux produits végétaux devient une préoccupation dominante dans les contacts établis entre l'Europe occidentale et l'outremer à partir des premières grandes expéditions maritimes de découverte (Bourget et Bonneuil, 1999). Après la phase de prospection, l'Europe passe à l'acclimatation des plantes exotiques, que ce soit en Hollande, en Angleterre, en Espagne ou en France, des pays qui inaugurent les premiers jardins botaniques sous la protection royale. Le plus ancien serait celui de La Orotava à Puerto de la Cruz, sur l'île de Tenerife, remontant au règne du roi éclairé d'Espagne Charles III. Au XVIII^e siècle, la recherche devient plus systématique dans les terres lointaines ainsi qu'en témoigne la participation de botanistes à de grandes expéditions scientifiques.

Pour l'Amérique du Sud, signalons, côté français, Jussieu et Bouguer qui accompagnèrent La Condamine, les botanistes Commerson et de La Billardière, qui voyagèrent avec Bougainville et La Pérouse. À l'étranger, relevons de grands noms de la botanique : Banks, Solanger, Forster ou Reinhold, qui suivirent les voyages de Cook.

L'intérêt suscité par la connaissance des vertus des produits naturels et leurs bénéfices économiques sont tels que les pratiques de piraterie deviennent la règle. Dès 1777, Menonville avait tenté de dérober au Mexique des souches de cochenille, tandis que, peu avant lui, le Suédois Forsskal camouflait sous une grille lexicologique cryptée ses trouvailles faites dans la péninsule arabe.

Aussi ne peut-on s'étonner que le président Francia, tyran notoire du Paraguay, ait durablement incarcéré à partir de 1821 le botaniste Bonpland²⁰,

qu'il suspectait d'espionnage économique. Six décennies plus tard, l'ouvrage du Dr Bourgade de La Dardye (1889) ne consacrait pas moins de huit de ses chapitres à la seule description de l'utilité économique des arbres et plantes du Paraguay.

Néanmoins, le résultat est là : poussée par ces préoccupations mercantiles comme scientifiques, la connaissance botanique a avancé à pas de géant. De quelques centaines d'espèces connues au XV^e siècle, on passe à 6 000 au milieu du XVIII^e siècle, et à plus de 100 000 à la fin du XIX^e siècle.

Quant aux conséquences économiques et humaines de ces découvertes et du pillage qu'elles suscitent, on doit signaler, pour l'Amérique du Sud seulement, que deux produits à haute valorisation internationale seront piratés et leurs semences acclimatées avec succès en Asie par les Européens au XIX^e siècle : le quinquina et le caoutchouc. Pendant près d'un siècle, ces deux produits furent, dans cet ordre chronologique, des sources de revenus importants des pays andins (Colombie, Équateur, Pérou et Bolivie) pour le quinquina entre 1820 et 1870, et de l'ensemble des pays du bassin amazonien pour le caoutchouc entre 1870 et 1910.

C'est dans ce contexte mercantile, où la collecte botanique n'a peut-être plus l'innocence d'une douce manie et alors que la conquête coloniale du monde bat son plein, que se situe le périple de Balzan. Toutefois, ne faisons pas de cet intellectuel, généreux et passionné, un complice de ces prédatations. En effet, Balzan apparaît tout au long de son récit comme un débutant zélé, et bien peu comme un botaniste chevronné représentant des intérêts mercantiles. Certaines de ses descriptions floristiques en témoignent car elles sont plus alimentées par un indéniable enthousiasme que par la sûreté du diagnostic.

Balzan est ainsi loin de pouvoir prétendre à l'expérience et aux qualités scientifiques d'un Alcide d'Orbigny, qui explora ces mêmes régions soixante ans auparavant et qui, lui, fut très attaché aux aspects économiques liés au milieu naturel et à son exploitation.

Ces remarques conduisent à s'interroger sur la personnalité de Balzan, du moins telle qu'elle se profile en filigrane dans son texte. On découvre, au fil de sa lecture, un spectateur engagé mais introverti qui, néanmoins, témoigne et prend parti dans le champ social de l'orient bolivien.

Notons chez lui le net sentiment de son appartenance au milieu social et culturel de la bonne société postcoloniale sud-américaine : salutations aux autorités consulaires, visites de courtoisie, politesses aux autorités scientifiques ou aux notables, goût des réceptions dans les salons mondains de La Paz, etc. Balzan est peut-être un routard, mais qui ne s'encaille pas car issu d'un milieu social choisi. On doit noter aussi la distance implicite qu'il établit avec les personnes frustes et de condition modeste qu'il est obligé de côtoyer et de subir, ce qui exclut, chez lui, toute la familiarité typique des Latinos. On sent, que ce soit avec les *rotos** chiliens, les frustes portefaix indiens comme avec les métis (*cholos**) de La Paz, à l'incivilité facile,

ou bien avec les machos avinés des bourgades du Beni, sa retenue voire son dégoût d'honnête homme qui ne se mêle pas. Il l'écrit d'ailleurs : « ... pour un Européen qui entend garder son identité ». Aussi, carnivals, réunions dites sociales ou autres fêtes arrosées sont-ils jugés sévèrement et fustigés. On retrouve cette distanciation dans ses évocations réprobatrices des mœurs locales et de leur cortège de turpitudes : concubinage effréné, enfants illégitimes, conduites dévoyées des femmes, comme des hommes, créoles.

Quant aux Indiens, Balzan témoigne de sentiments ambigus. Autant il est admiratif de leur savoir-faire traditionnel qui nous vaut de longues et complexes descriptions, autant sent-on sa réserve, voire ses préventions envers eux. Ne leur reproche-t-il pas, par exemple, d'accepter des conditions de vie inhumaines leur interdisant tout progrès en agriculture ?

Ce jeune naturaliste, pourtant expatrié depuis cinq ans au Paraguay, se refuse, curieusement pour un scientifique, à toute relativisation des scènes, certes peu ragoûtantes, qu'il observe. Son esprit, bien que critique, ne recherche aucune explication sociologique au vide et à la désespérance que porte cette société croupion de l'orient. Certes, Balzan condamne sans appel les mauvais traitements subis par les Indiens et l'ostracisme social qui les marginalise. Cependant, ses propos sont plus inquiétants lorsqu'il semble considérer à plusieurs reprises que, finalement, une sorte d'indignité naturelle cautionne et légitime l'usage du fouet. On pourrait craindre ainsi que Balzan n'ait adhéré implicitement à certaines thèses empruntées au darwinisme social et qui faisaient florès à l'époque, notamment dans les salons créoles huppés d'Amérique du Sud.

Au sujet de l'Église et ses missionnaires, Balzan passe de la réprobation à l'indignation, seule la mission « progressiste » de Guarayos trouvant grâce à ses yeux. Pour lui, les missions ne sont que de vieilles lunes appelées à disparaître sans appel. On peut regretter qu'une certaine inculture historique l'empêche de s'appuyer sur une vision rétrospective des faits qui n'aurait pu que tempérer et relativiser certaines de ses vives et injustes critiques.

À propos du milieu humain du caoutchouc où sévit une véritable faune, Balzan donne quelques avis pertinents et bien saisis. On peut regretter cependant là aussi que, par manque d'informations plus étayées, il ne nourrisse pas mieux certains de ses passages. S'agit-il d'une rétention volontaire de faits scandaleux que Balzan s'est refusé à livrer afin de protéger l'accès à son terrain d'étude en cas d'un éventuel retour sur les lieux ? Néanmoins, son laconisme envers Mouton, une canaille pourtant notoire, ne laisse pas de surprendre.

Un autre reproche est à faire à Balzan : celui de sa description lénifiante sinon bucolique des conditions de travail du péon des exploitations du caoutchouc, sans aucun souci de ses difficultés réelles. Comment a-t-il pu ignorer que ce péon était soumis à un encadrement strict – sorte de

taylorisme tropical – qui mesurait sévèrement sa productivité ? De surcroît, il était obligé à l'exténuant fumage du latex. Comment Balzan a-t-il pu éluder aussi que ce péon souffrait de mauvaise alimentation et des fièvres ? Qu'il devait, dans certaines zones au moins, vivre avec le fusil à portée de la main, à cause des risques d'attaques des Indiens, des bandits et d'exploitants concurrents ?

Un témoin direct de qualité, ancien médecin des stations d'exploitation du caoutchouc, l'écrivain bolivien Jaime Mendoza (1926), a lui aussi relaté, mais sans fard, la désespérance de ces terres à caoutchouc. Il peint la tristesse angoissante des barracas, un monde dont on ne revient pas, et les affres de son héros accablé par cette vie ignoble : « Pour lui, la vie à la barraca était un martyr prolongé. Il haïssait cet endroit et, chaque jour, il se demandait : *jusqu'à quand dois-je rester dans cet enfer ?* »

LE VOYAGE EN AMÉRIQUE DU SUD DE LUIGI BALZAN
(30 DÉCEMBRE 1890 – 4 FÉVRIER 1893)

Traduit de l'italien

par

ALAIN GIODA

et

CLARA LÓPEZ BELTRÁN

(historienne, Universidad Mayor de San Andrés, La Paz)

Mise en forme et complément historique

de

JEAN-CLAUDE ROUX

Les traducteurs ont recherché la fluidité de lecture et la rigueur scientifique plutôt que la fidélité scrupuleuse à l'écriture parfois difficile du texte original de Balzan, écrit en brousse au coin d'une méchante table, à l'exception des deux derniers envois, rédigés en Italie en 1893 après la fin du périple.

– Dans le texte du voyage, les noms ont été conservés en espagnol ou en portugais, et en langues natives comme dans le journal de Balzan.

– Toujours dans le texte, des en-têtes de sous-chapitres ont été insérées afin de vivifier la lecture du journal, comme les alinéas presque systématiques de l'édition originale ont cédé la place à des paragraphes plus consistants en regroupant le même thème.

Les collaborateurs pour éclairer le texte et le contexte du journal ont été recherchés d'abord par Jean-Claude Roux, qui contacta Clara López Beltrán et Geneviève Bourdy, puis par Alain Gioda, qui joignit Ana Forenza et Alberto Guaraldo.

D'abondantes notes permettent une compréhension et un éclairage du contexte présenté par Balzan. Elles sont principalement dues à Jean-Claude Roux, puis à Alain Gioda, Clara López Beltrán et Geneviève Bourdy.

COMPTE RENDU
POUR LA SOCIÉTÉ ITALIENNE DE GÉOGRAPHIE
DU PROFESSEUR LUIGI BALZAN

PREMIÈRE PARTIE

D'Asunción (Paraguay) à La Paz et Irupana (Bolivie)
via l'Argentine, le Chili et le Pérou

*Santa Gertrudis (Coroico, Yungas,
département de La Paz, Bolivie),
le 26 mars 1891*²¹.

Enfin le jour est venu [le 30 décembre 1890] de quitter le Paraguay – où j'ai vécu quelque cinq années – avec la perspective d'entamer mon voyage en Bolivie.

Crise financière spéculative...

Je laisse un pays dans une situation bien moins florissante que celle qui existait quand je l'ai connu pour la première fois²². À une fébrile période de spéculation et d'activité a fait place une crise terrible, depuis de nombreux mois. Les grossistes, ignorant comment s'achèvera cette dépression, n'importent plus de marchandises ou presque rien. De nombreuses personnes, parmi lesquelles on compte celles qui jouissaient des meilleures positions, se sont vues dans l'obligation de suspendre leurs crédits ou de solliciter des reports de paiement. Les vapeurs accostent presque vides ; quant aux quelques immigrants récemment débarqués, ils s'en repartent. Le gouvernement, qui a perdu son unique source de revenus avec la cessation des importations, se trouve en difficulté pour payer ses employés.

Et pourtant le Paraguay, s'il avait disposé d'une bonne administration, plutôt que de se lancer comme l'Argentine dans la spéculation sur les terrains incultes ou inutiles²³ et d'ailleurs souvent impossibles à localiser, et s'il s'était contenté de promouvoir avec de bonnes lois – par des actions et non des mots – l'immigration et l'agriculture, aurait pu durant cette période doubler sa population et peupler ses campagnes vides, avec des gens robustes et travailleurs !

Je ne dirais pas tous, car ce serait déraisonnable, mais une partie des migrants qui, ces jours-ci, fuyait de la république Argentine se serait dirigée vers le Paraguay, si les nouvelles n'y avaient pas été si mauvaises.

Ce n'était pas sans raison que, peu de mois auparavant, avait eu lieu une inspection sérieuse au siège de la Banque nationale, aujourd'hui propriété de l'État ; il s'agissait de garantir l'émission de très nombreux millions de papier-monnaie, mais elle n'avait permis de trouver que quelques milliers d'escudos d'argent ! Cela était dû à un effet de reconversion monétaire lorsque tous, en échange de leurs billets, avaient exigé de la monnaie d'argent de la banque. Ce fut une lutte sans quartier, qui devait ruiner l'établissement et le pays, provoquée par le favoritisme qui régnait dans la banque.

Le décret, publié les premiers jours de décembre, imposant une parité fixe pour les deux prochaines années, a fait monter le prix de l'or d'environ 350 %, alors qu'en juillet [1890] la devise paraguayenne dépassait de 15 à 20 % en valeur celle de l'Argentine ; mais, en décembre, elle avait atteint la parité et même, à certains moments, elle tombait en dessous. Quand je quittais Asunción, la livre sterling valait seize escudos alors que sa valeur réelle [officielle] était de six !

Il est ainsi aisé d'imaginer le malaise général qui se notait dans la capitale de la république : une bonne partie des propriétaires – je ne sais si c'est à tort ou à raison – exigeait un paiement en or des loyers ; aussi était-il impossible de trouver de l'argent pour faire face à tout type de dépenses, ou bien, si l'on en rencontrait, il n'était pas rare de payer mensuellement de 4 ou 5 voire 6 % d'intérêt ; à cause de la hausse du prix de l'or, même les marchandises de première nécessité arrivaient à des prix très élevés.

Une crise aussi aiguë²⁴ n'était pas seulement due à celle de l'Argentine. Le Paraguay, en effet, au lieu d'ouvrir des marchés en Europe pour ses productions afin de devenir indépendant de son voisin, se satisfaisait²⁵ de négocier ses produits sur le marché de Buenos Aires. Certes, il est vrai que, pour obtenir un débouché direct en Europe, il aurait fallu améliorer la qualité des quelques produits qui pourraient y trouver un marché, et le tabac en premier.

Je me souviens que notre consul royal, le *Cavaliere*²⁶ Legranzi, envoya en Italie, au ministère, l'année passée, pour le compte d'une maison commerciale italienne d'Asunción, le meilleur tabac du Paraguay. On lui répondit qu'il n'était pas consommable, bien que, en Italie pourtant, on ne fume pas un tabac de trop grande qualité ! À l'inverse, au Paraguay, le tabac continue de sécher au soleil, et sans que soient utilisées les méthodes élémentaires qui permettraient d'améliorer un tant soit peu sa qualité, comme on pourrait le faire aisément ; aussi se satisfait-on de le vendre à vil prix à Buenos Aires. Mais aujourd'hui, ce marché est fermé ou quasi fermé au tabac du Paraguay car on doit faire passer au parlement argentin les nouveaux projets douaniers présentés en décembre.

Je laissais donc le Paraguay dans des conditions peu réjouissantes. J'aurais dû le faire en octobre, mais deux raisons m'en avaient empêché : la première était que je ne voulais pas abandonner le collège national avant d'achever l'année scolaire, et la seconde que mon vieil ami Germain²⁷, avec qui je devais entreprendre le voyage, était parti vers Quillota au Chili où on lui avait offert une chaire d'enseignement. Même s'il ne souhaitait pas donner suite à cette proposition, je lui avais conseillé d'accepter cette invitation car il est de bon sens, à son âge, de se reposer en jouissant d'une bonne position plutôt que de courir les bois à la chasse aux papillons.

Départ en bateau

Mon départ était fixé le 30 décembre ; j'avais choisi ce jour-là pour profiter du vapeur *Centauro*, qui était commandé par un compatriote, un bon ami dont j'étais sûr : j'aurais un meilleur voyage qu'avec les paquebots de la compagnie La Platense.

La veille, le 29, j'apportai mes bagages au port et, le matin du 30, avec mes amis, je montai, à huit heures, à bord de la barge qui, remorquée, devait m'amener jusqu'au navire. Quelques amis intimes m'ont accompagné ainsi que notre distingué consul, M. Legranzi. La barge était fort chargée, spécialement de cuirs salés.

J'oubliais de dire que, presque toutes les années, vers le début de l'été, le fleuve est si bas que les gros vapeurs ne peuvent arriver jusqu'à Asunción ; raison pour laquelle ils restent à l'Angostura, à environ deux heures et demie en aval de la ville.

Vers 8 h 30, le petit vapeur qui devait nous remorquer donna le signal du départ et les amis descendirent pour regagner la terre ferme. Je les vis encore un moment agiter leurs mouchoirs, puis le bateau tournant lentement à Itápitápunta (qui signifie en guarani « pointe de la pierre rouge »), Asunción disparut — la ville dans laquelle, comme je l'ai dit, j'avais vécu environ cinq années.

Mais maintenant commence le voyage et je dois en donner le récit.

Itápitápunta est constituée d'une petite colline qui arrive jusqu'au fleuve dont elle forme la rive, avec un escarpement de sable rougeâtre. Le paysage est très beau : en haut, vers la ville, se trouve la colline de Tacumba sur laquelle on aperçoit le cimetière de Mangrullo, avec ses cyprès élevés ; à droite, les rives basses et les bois du Chaco et, à gauche, la corniche rouge, creusée en divers points par les eaux, et sur laquelle pointent quelques petites maisons en paille, à moitié cachées entre les bananiers. Ces derniers, lorsque je les longeais, étaient complètement dépouillés de leurs feuilles par les sauterelles, autre fléau s'ajoutant à la crise et à une forte épidémie de variole qui, ces derniers jours, avaient désolé cette partie du pays qui environne la capitale.

Après trois heures de voyage, sous une chaleur suffocante qui durait depuis un mois (nous avions presque toujours 34 °C dans les chambres), nous avançons toujours lentement, car le petit vapeur était plutôt de faible puissance pour remorquer une embarcation aussi chargée. Après avoir doublé, à notre droite, la colline de Lambaré, couverte de végétation et très chère aux Paraguayens, nous arrivâmes au *Centauro*, ancré tout près des berges du Chaco²⁸, et nous fîmes le transbordement.

Je me souviens que le bateau était à l'ancre face à un *riacho** ou un bras du fleuve qui avait son embouchure à sec, à cause de la sécheresse. Ses rives étaient boisées, les arbres couverts de plantes grimpantes au port tombant et les eaux tranquilles couvertes de *camalotes*** ou jacinthes d'eau, une plante flottante de rivière qui est très commune, aux feuilles arrondies avec le pétiole large et de belles grappes de fleurs violettes qui donnaient au lieu un aspect fort pittoresque. Ces camalotes annoncent la saison des pluies au Mato Grosso²⁹ quand elles descendent le courant des rivières, et donc la prochaine crue du fleuve. De temps à autre, un héron blanc survolait les camalotes, puis se posait, se détachant sur le fond vert de la forêt.

Immédiatement commença le travail car il y avait plusieurs tonnes à décharger du navire et l'on devait aussi vider la barge. Durant la nuit, on ne put dormir à cause des moustiques qui arrivaient par milliers du Chaco trop proche.

Le 31 décembre, à 4 h 45 de l'après-midi, une fois achevées les opérations de transbordement, nous levâmes l'ancre et partîmes. Vers minuit, nous arrivions à Formosa³⁰ sous une forte pluie. C'est un port militaire argentin et le chef-lieu du gouvernorat du même nom dans le Chaco central³¹. La localité est située sur un talus élevé et elle doit son existence et son activité au bataillon placé en garnison.

La nouvelle année 1891 commença par une matinée pluvieuse et maussade. Autour de 9 h 15, nous avons touché Villa del Pilar, petit village sur la rive gauche du río Paraguay et, à 10 h 45, Puerto Bermejo, sur la rive droite, à l'embouchure du cours d'eau³² du même nom. C'est naturellement un port argentin, car la partie du Chaco appartenant à ce pays commence dès la confluence du Pilcomayo³³, c'est-à-dire à une demi-heure en aval d'Asunción.

À midi, la pluie continuant toujours, nous abordâmes sur la rive gauche au poste paraguayen de Humaita où se trouvait jadis une puissante forteresse – le Sébastopol de López le Second³⁴. On aperçoit, à partir du río, les ruines de l'église qui fut rasée par les bombes brésiliennes³⁵. Les berges, tour à tour abruptes et très basses, sont plus ou moins boisées.

Sur le Parana

À 4 h 15 de l'après-midi, nous entrâmes, à partir de la large embouchure du río Paraguay, dans le Parana et atteignîmes Corrientes, capitale de la province argentine du même nom. Corrientes est située sur la rive gauche du río (en ce point, les deux rives appartiennent à l'Argentine) et elle doit son nom au courant impétueux qui traverse son port. On distingue un môle en fer en construction mais, à ce qu'il semble, cet ouvrage ne sera jamais achevé ; en effet, je l'avais déjà vu au même point deux ans auparavant. La ville, que j'avais visitée deux fois dans le passé, est fort triste, du moins pour l'étranger. Elle possède une place centrale très belle où s'élève le palais du gouverneur sur l'un de ses côtés.

Dans les faubourgs, on voit des maisonnettes aux toits faits de troncs du palmier *caranday*^{**}, coupés à moitié et creusés comme des tuiles. Je notai que, là-bas, pour conduire, le charretier ne monte pas comme ailleurs sur son véhicule, mais qu'il chevauche un des animaux de trait. Nous sommes repartis à 6 h 15 du soir. Une demi-heure après avoir quitté Corrientes, nous avons touché Baranquera, sur la rive droite du Chaco, localité dénommée ensuite par courtoisie Puerto M. Juarez Celman³⁶ et qui sert aussi de port à Resistencia, la capitale du gouvernement du Chaco austral où j'avais passé deux mois, en 1886, avec mon ami Spegazzini³⁷.

Le 2 janvier, nous avons touché Goya à 10 h 30 du matin, puis, à 3 h 45, atteint Esquina et enfin, à 10 h 30 du soir, La Paz ; ce sont des localités sur la rive gauche du Parana, les deux premières appartenant à la province de Corrientes et la dernière à celle d'Entre Ríos. Vers 0 h 30, le 3 janvier, nous arrivions à Santa Helena par une belle nuit. C'est ici que le D^r Kemmerich a installé sa prospère fabrique d'extrait de viande et d'autres produits très appréciés.

À 7 h 15 du matin, nous arrivâmes à Parana, la capitale de la province d'Entre Ríos, une belle petite ville bâtie sur une sorte de plateau qui domine le fleuve par une corniche. Cet escarpement est riche en chaux, qui constitue un important produit d'exportation pour la cité. Ensuite, du côté scientifique, il est rempli de fossiles intéressants qui furent magistralement décrits par Ameghino³⁸. Au pied de cette corniche, un peu en aval de la ville, se trouvent les ateliers et le début de la voie ferrée régionale d'Entre Ríos.

Ce fut un plaisir de voir la haute terrasse de la localité de Parana, après le défilé des interminables rives couvertes de saules qui constituent le paysage habituel depuis Corrientes. Après Parana, les rives commencent à se peupler ; gaies villas, haciendas et fabriques attestent du progrès vers lequel chemine l'Argentine.

Vers trois heures de l'après-midi, nous commençons à longer, sur la rive droite, la haute rive de Rosario, avec des villas et des établissements.

On trouve déjà sur le fleuve de gros transatlantiques, parmi lesquels je notai deux italiens. À 4 h 30, nous jetâmes l'ancre dans le port assez animé de Rosario.

Rosario est la deuxième ville de la république Argentine et elle fut, avant la crise, un port très actif. On y exporte de nombreuses céréales et d'autres produits de cette province de Santa Fé.

À six heures, nous partîmes en soirée sous un ciel menaçant. Nous sommes entrés dans un bras du Parana appelé Guazú où se croisent sans cesse des vapeurs, des navires à voiles remorqués et une multitude de goélettes qui, peintes presque toutes en blanc, et avec leur blanche voilure déployée, donnent au fleuve un aspect fantastique. Les rives sont basses et les saules peu nombreux.

J'ai dit que nous avons quitté Rosario le soir, sous un ciel menaçant, et, en fait, vers une heure du matin, le 4 janvier, il s'est déchaîné un ouragan tel que nous avons dû jeter l'ancre, mais il a très vite cessé.

À 10 h 30 du matin, nous passions devant Martín García, une île argentine fortifiée qui domine l'embouchure du Parana et qui abrite des lazarets, mais pas des meilleurs, et un établissement pénitentiaire. Nous sommes passés entre cette île et la côte uruguayenne avec toutes ses collines densément peuplées.

À deux heures, après avoir traversé l'immense Río de la Plata, nous avons jeté l'ancre à La Boca (del Riachuelo) qui est jusqu'à ce jour le port de Buenos Aires.

La Boca, un grand village bâti en majeure partie en bois, est, si l'on peut dire, complètement italien et en particulier génois. Dans ses rues, on n'entend parler presque rien d'autre que le dialecte génois, et c'est là que vit tout le peuple des marins argentins, composé en majorité de Génois.

À droite, en entrant par La Boca, on observe les grands travaux de Puerto Madero, le futur port de la capitale. Deux docks sont déjà terminés et un troisième est en voie d'achèvement. C'est une œuvre colossale et extrêmement importante pour Buenos Aires, maintenant que ces docks sont dotés de toutes les commodités pour le transbordement des navires. Mais il reste un inconvénient, du moins jusqu'à ce jour : l'obligation pour les vapeurs de rentrer dans les docks par le même canal qui conduit à La Boca car, comme il est peu profond, les embarcations risquent de s'y échouer.

Une fois au port, après avoir débarqué mes bagages avec une grande facilité, grâce à l'amabilité de l'administrateur de la douane (car, en Amérique latine, les douaniers sont généralement fort aimables avec les passagers), je les remis à un livreur exprès. Pour un prix modique, il les a portés à l'hôtel, me libérant de l'embarras d'utiliser porteurs et charretiers – une race abominable ! Une fois là-bas, peu après 5 h 10 de l'après-midi, je pris le train de la station centrale du Paseo de Julio jusqu'à La Plata, capitale de la province de Buenos Aires.

Visite à La Plata

Je suis parti visiter cette ville – que j'ai connue quand elle naissait³⁹ – et y rencontrer un ami et ancien compagnon de collège de Venise, Carlo Spegazzini⁴⁰ dont on peut dire qu'il a un cerveau divisé en deux lobes, l'un qui s'occupe de spéculation et d'affaires, et l'autre d'études, spécialement de mycologie ; chacune de ces activités est menée avec une volonté de fer que j'ai souvent enviée à mon distingué ami.

La Plata est, indéniablement, une grande cité construite avec tout le progrès moderne. Elle dispose d'artères larges et très belles avec des pavés, du moins au centre-ville ; de vastes édifices destinés aux bureaux des services publics, mais parfois ces immeubles détonnent par leur étrange architecture surchargée ; de belles places et un bois magnifique d'eucalyptus** dans lequel se trouvent le musée de la province et l'observatoire astronomique.

Néanmoins, après quelques heures, chacun devine que La Plata est une ville morte. En effet, l'ouverture du port de La Ensañada, pourtant prévu pour lui donner un peu de vie, n'a pas eu les effets escomptés ; la crise, inexorablement, l'a frappée au moment où la ville paraissait se ranimer. Les employés de la province, qui doivent s'y rendre pour vaquer à leur office, s'en échappent presque tous les soirs pour retourner à la capitale fédérale. Il serait bon que le projet caressé par Roca prenne forme, et que La Plata se convertisse, comme c'était projeté, en capitale fédérale de la république Argentine. Ainsi elle reprendrait vie et il serait remédié à une injustice ; en effet, il est injuste qu'une ville riche comme Buenos Aires doive entretenir plusieurs provinces soit pauvres, soit pillées par des gouverneurs, à la façon des vautours.

Buenos Aires en crise

Le 5 janvier, à onze heures du matin, je regagnais Buenos Aires. Le long de la ligne de chemin de fer, on voit des villas splendides, avec de beaux jardins et de magnifiques arbres fruitiers. Néanmoins, ô combien se notent, à Buenos Aires, les effets de la crise ! Le mouvement fébrile qui s'observait, les années passées, dans quelques grandes artères, en particulier celles qui sont proches de la Bourse, a pratiquement cessé.

Maintenant que j'ai évoqué tant de fois la crise, je dirai quelques mots sur sa cause.

Généralement, on en rejette toute la responsabilité sur les scandaleux détournements de biens publics commis par l'ex-président, M. Juárez Celman, et consorts. Effectivement, ils sont responsables d'une grande partie de la situation actuelle, bien que ce ne soit pas tant à cause de leurs abus, sinon de la calamiteuse administration qui eut lieu durant les années où sévit ce cousin de Roca. Mais il existe d'autres raisons qui

ont contribué à placer la république Argentine au bord de la banque-route⁴¹ ; ce sont le goût du luxe effréné des Argentins et la stupide et folle spéculation foncière.

S'agissant du luxe, celui qui n'est pas allé à Buenos Aires ne le connaît pas. Il suffit de dire que, durant mon séjour, il ne se faisait pas autre chose que de vendre aux enchères calèches et chevaux de grand prix qui partaient en grand nombre vers la voisine et jeune république du Brésil⁴².

La spéculation foncière avait atteint dans les dernières années des proportions épouvantables. Pour des terres incultes et inconnues, situées entre cinquante à soixante lieues (soit de 280 à 330 km) à l'intérieur du Chaco – où même les petits-fils des acheteurs n'iront jamais –, on payait des sommes très élevées, mais dans l'espoir de les revendre avec un bénéfice. Cette manie spéculative avait atteint aussi le Paraguay, où se dirigeaient des capitaux argentins en quête de terrains qui, une fois achetés, se révélaient parfois inexistantes, ou bien qui, vendus pour trente lieues⁴³, rétrécissaient à trois ! Naturellement, certaines personnes s'enrichirent, mais celles qui avaient conservé leurs terrains lors de l'éclatement de la crise se trouvent maintenant dans une bien triste situation.

Mais, se demandera-t-on, d'où sortait-on tant d'argent pour tant de luxe et tant de spéculation ? La réponse est extrêmement simple : la fausse monnaie, qui était à usage des seuls gouverneurs et amis intimes ou politiques qui se chargeaient de fournir le papier nécessaire. De là, découlent l'absence actuelle de tout crédit et la formidable dépréciation de la monnaie argentine.

Pour revenir au voyage, au retour de La Plata, j'ai eu la chance de rencontrer mon ex-compagnon de collège, toujours à Venise, l'ami très cher Pompeo Trentin, directeur de la Station royale italienne d'œnologie qui donne aujourd'hui de si bons résultats, et je passais avec lui la soirée.

Le 6 janvier, je suis allé, avec Trentin, à La Recoleta⁴⁴. C'est une promenade publique proche du cimetière du même nom. On y rencontre de beaux jardins à l'anglaise et, dans l'un d'eux, il y a une grotte quelque peu bizarre et un petit lac qui ont coûté une fortune à la municipalité de la capitale.

De La Recoleta, en faisant un immense tour d'une heure en tramway, nous nous sommes rendus à la station de la place de la Constitution où se trouve une grotesque réplique d'un château médiéval en ruine, et là nous avons pris un train pour Lomas* de Zamora ou « les collines de Zamora ».

C'est un petit village fort élégant, entouré de belles villas dont quelques-unes sont offertes à la vente, tandis que d'autres ont été déjà bradées à des prix en dessous de leur valeur réelle. Les rues sont en général bordées par des arbres appelés *paraiso*** , qui sont de bel aspect quand ils sont feuillus. Chaque soir, au crépuscule, le corso est animé. Puis, la nuit, alors que nous nous rendions à la station pour prendre le train, nous la trouvâmes littéralement envahie de jeunes filles du pays. Je me demandais comment on

pourrait voyager avec une telle foule, mais les amis m'ont rassuré en me disant que c'était une coutume locale. On aurait cru une exposition, car toutes les demoiselles se mettaient en file et cherchaient probablement un oiseau rare nommé *mari*... tandis que les dandys se promenaient aussi, mais devant ou derrière elles !

Le 7, je me promenai dans Buenos Aires. Cela fait de la peine de voir tant d'édifices inachevés. J'admire l'avenue de Mayo, achevée seulement pour quelques tronçons, et qui deviendra une voie magnifique, bordée de grands bâtiments souvent de style baroque.

Le 8 janvier, j'ai été avec mon ami Trentin à Belgrano⁴⁵ où il habite ; c'est un autre élégant village peuplé presque exclusivement par des étrangers. On y trouve de beaux jardins, avec de superbes palmiers et des arbres fruitiers, et les rues sont ombragées des deux côtés.

Dans la soirée, alors que je me promenais seul par les rues de Buenos Aires, j'ai entendu l'annonce, par les vendeurs de journaux, de la révolution au Chili, ce qui me déplut fort car j'avais décidé de partir le jour suivant pour ce pays...

Départ en train

Le 9 janvier, à 4 h 30 de l'après-midi précisément, j'ai pris le train pour Mendoza⁴⁶. Dès la sortie des faubourgs de la capitale, des champs de maïs et de blé bien cultivés sont apparus ; le blé était déjà moissonné. Le *Populus italica*⁴⁷, qui abonde, m'a rappelé mon pays par ses formes élancées. J'observai aussi la profusion d'une ombellifère.

Le 10, au réveil, j'ai noté que les champs cultivés deviennent déjà plus rares. À la droite du train, on voit une chaîne de montagnes qui n'est que l'extrémité de la Sierra de Cordoba. Plus avant, la campagne est nue, avec seulement des nids creusés dans le sol et beaucoup de chouettes. À trois heures de l'après-midi, nous sommes arrivés à Mercedes, une bourgade importante, où nous avons changé de train. Après Mercedes, des arbustes de légumineuses et d'autres couverts de baies rouges commencent à se voir. On note aussi, par sa très grande abondance, l'une d'entre elles, une composée en fleur aux feuilles vert clair qui, de loin, ressemble à un œillet blanc fleuri. L'ombellifère observée la veille reste présente. Nous avons franchi le pont sur le río Quinto et, dans la soirée, nous sommes entrés dans une zone au relief ondulé formé de petites collines. La poussière soulevée par le train était véritablement insupportable. Enfin, après une longue tranchée, nous sommes arrivés à la station de San Luis⁴⁸, capitale de la province du même nom.

Le matin du 11, à six heures du matin, nous avons atteint Mendoza.

J'ai observé dans les environs de beaux vignobles, enclos par des murs édifiés avec de grosses briques de boue et de paille triturée⁴⁹ de forme rectangulaire, chacune d'au moins un mètre carré et montés en double

rangée. On y voit de grands *Populus italica* et *caroliniana*, avec des petits canaux pleins d'eau courante.

Mendoza ne serait pas une belle ville sans la présence d'énormes arbres, *Populus caroliniana*, qui bordent ses rues. Certaines de ces artères sont larges et empierrées comme en Italie, mais elles sont très mal entretenues, aussi les parcourir en voiture donne le mal de mer. Des rigoles, utiles pour en assurer le nettoyage, courent d'un seul ou des deux côtés de la chaussée. Les maisons sont presque toutes à étage unique et construites en adobe, c'est-à-dire en terre et en paille mélangées, mais la taille des briques est presque deux fois plus grande que celles ordinaires qui sont cuites. Je visitais les ruines du dernier tremblement de terre⁵⁰, parmi lesquelles quelques colonnes et arches de l'église qui sont restées debout, couvertes de poussière.

J'ai vu aussi qu'ici comme à Corrientes les charrettes sont tirées par trois chevaux, et le cocher chevauche celui de gauche au lieu de monter sur le véhicule. Les bœufs cheminent attachés par les cornes, comme au Paraguay, et un homme en habit d'Indien est assis sur le joug, obligeant ainsi les animaux à marcher le museau baissé vers le sol. Sur les troncs des peupliers de la rue, je vis en abondance une chenille qui fabrique sa chrysalide avec ce qu'il reste des feuilles des arbres.

Vers les Andes à dos de mule

Je restai à Mendoza jusqu'au 16 [janvier]. Là, je rencontrai un muletier qui se mit à ma disposition, avec trois mules dont une de selle et deux de bât, pour le prix de 18 pesos, payé en papier-monnaie, pour chaque animal (environ 30 livres de chez nous). À 6 h 15 du soir, nous sommes partis. Nous étions trois compagnons de voyage : un Espagnol, un Uruguayen et moi-même. À tous les trois, les gens de Mendoza avaient bourré le crâne de descriptions d'horribles précipices et de bien autres choses encore, ce qui est inexact comme je le dirai ensuite. Je crois que ces messieurs avaient été si effrayés eux-mêmes, lors de leur premier voyage, qu'ils voulaient prendre une revanche aux dépens des novices de la traversée des Andes.

À la sortie de Mendoza, on suit une grande route bordée d'arbres, *Populus italica*, et de grands potagers. Ensuite, on commence à parcourir une immense *pampa* ou « plaine » que les muletiers refusent de traverser de jour car ils disent qu'il y fait trop chaud. Elle est couverte de petits arbustes de légumineuses et de ceux à baies rouges que j'avais observés dans la pampa de San Luis. Vers huit heures du soir, nous nous arrêtâmes devant des masures et nous sortîmes les provisions que, prudemment, nous avions emportées. Ensuite, nous remontâmes à cheval et poursuivîmes, marchant toute la nuit.

Le muletier m'ayant informé qu'il ne faisait pas froid, j'avais laissé mon manteau dans les bagages portés par une autre mule ; néanmoins, au lever

du soleil, entre le froid et la fatigue, mes pieds étaient si engourdis que je descendis de la mule pour cheminer un peu. La nuit était splendide et, face à nous et sur tout l'horizon, on distinguait les silhouettes obscures des montagnes.

Vers deux heures du matin, le relief est devenu très ondulé et, à trois heures, nous nous sommes engagés dans une gorge entre les montagnes. Le froid était intense et nous voyions dans la pénombre passer des animaux dont le muletier nous a dit qu'il s'agissait de *guanacos**.

À cinq heures du matin, le 17 janvier, ce fut grande joie pour nous que d'entendre chanter un coq ! Nous étions à Villa Vicencio, un petit hameau enserré entre les montagnes et regroupant quelques masures et leurs potagers. Nous y fîmes halte et je me précipitai pour chercher mon manteau. Si le muletier continua sa route, nous décidâmes, non sans bonne raison, de rester là pour nous restaurer et dégorger nos jambes, avec un café et un bon feu. Le baromètre marquait 645 mm, le thermomètre + 8 °C et l'hygromètre 55.

Nous sommes repartis vers six heures, toujours entre des gorges, mais par un chemin plus commode. Je commençai à observer des exemplaires de la flore andine. Diverses plantes dites composées, dont une semblable à l'edelweiss et une autre grimpante, avec de grandes fleurs orangées, une amaryllidacée et un buisson herbacé aux feuilles très dentelées⁵¹, sous lesquelles, au ras du sol, pointaient, voyantes, quelques fleurs blanches, grandes et en forme de clochette, ainsi qu'une légumineuse herbacée, avec de belles grappes de fleurs violettes. J'ai vu aussi plusieurs plants de pêcher sylvestre.

À sept heures, nous montâmes en zigzag une forte côte parcourue par un ruisseau. Ensuite, j'observai des roches aux strates inclinées et des collines faites, au moins en surface, de terre mélangée à de gros cailloux, presque une brèche. À huit heures, nous arrivâmes à un petit relais⁵² dans les montagnes, appelé Los Hornillos ou « les Petits Fourneaux », première étape du voyage. Nous avions parcouru dix-huit lieues, soit environ 90 km. Aux alentours, de nombreuses vaches paissaient à flanc de coteaux ; beaucoup de cactus, des composées et quelques crucifères. Le baromètre marquait 566 mm, le thermomètre + 14 °C et l'hygromètre 45.

Nous sommes restés ici toute la journée du 17 et nous avons repris le voyage le 18 janvier de bonne heure, selon le muletier, c'est-à-dire vers sept heures avec une température de + 7 °C. Une montée sévère débutait peu après le relais. Le muletier était resté en arrière et je vis, non sans inquiétude, qu'une des mules de bât avait son chargement incliné vers le ravin, qui était très profond à cet endroit. Le sentier était très commode, aussi je rejoignis l'animal et l'arrêtai jusqu'à ce qu'arrive le muletier pour rétablir le chargement.

J'observai, dans la matinée, deux espèces de *Taraxacum* et deux d'*Oxalis*** en fleur, le premier les portant de couleur jaune et l'autre rouge, des peuplements de petits cactus et de petits buissons ligneux.

Vers onze heures du matin, le baromètre signalait 540 mm. Ensuite, après une brève bien qu'assez abrupte descente, il oscillait entre 540 et 550 mm. Nous suivions une piste carrossable, très bonne et presque plane qui conduit à Upsallata. J'observai une petite composée à grandes fleurs orangées et aux feuilles rugueuses et une plante semblable au *Rhus*** à fleurs roses, un petit héliotrope et une autre petite plante très abondante, répartie en groupe, à la fleur ourlée de couleur jaune et orangée.

Vers 11 h 45, en arrivant au sommet d'une colline, nous avons vu une grande plaine et les Andes, couvertes de neige.

Sous un soleil ardent, nous sommes entrés dans cette pampa aux douces ondulations, couverte de petits arbustes et parsemée de squelettes de mules et de bœufs. Vers 4 h 30, nous avons aperçu dans le lointain, après avoir dépassé une colline, des arbres, *Populus italica*, et des prés verdoyants. C'est Upsallata, avec ses cultures de luzerne (*alfa alfa****) ou, comme on la nomme vulgairement, herbe d'Espagne.

Nous franchîmes un petit torrent en notant une végétation plus luxuriante : buissons très verts de légumineuses, une *nicotania*** et un *convolvulus*** ressemblant à notre liseron des champs. À 5 h 30, nous étions rendus à Upsallata, le meilleur relais de tout le chemin.

Le panorama est magnifique. Le lieu se trouve enserré entre les montagnes et, derrière la maison, les Andes se dressent, gigantesques. Nous avons parcouru environ douze lieues soit quelque 60 km. Le baromètre était à 613 mm (nous étions descendus sans nous en rendre compte), le thermomètre à + 21 °C et l'hygromètre à 42.

Le 19, nous sommes partis vers sept heures du matin et avons tout de suite rencontré deux pauvres Italiens qui venaient à pied du Chili. Et, hélas, ils sont bien nombreux !

Passé Upsallata, on traverse une pampa jusqu'à ce que l'on atteigne une forte et inattendue dépression produite par le lit du río de Las Cuevas. On descend en zigzag jusqu'à la rivière dont, par la rive gauche, on remonte le cours pour entrer dans un défilé. Sur la rive droite se dresse toujours un escarpement fort abrupt.

Toujours avec le río sous nos yeux, après beaucoup de montées et descentes par une bonne route, nous arrivâmes à 11 h 30 au petit torrent de Pechueta, un affluent du río de Las Cuevas. Il est extrêmement pittoresque car il dévale de la montagne entre des rochers qu'il couvre d'écume. Nous avons fait halte pour déjeuner et, ensuite, avons traversé un torrent par un petit pont de forme semi-circulaire que l'on nous avait décrit comme un des terribles obstacles du voyage.

Après le pont commence une descente. Le chemin continue à être bon et il suit presque toujours le río de Las Cuevas qui reste à la gauche du voyageur se rendant au Chili, en grondant au fond de précipices souvent très profonds et à pic. La flore reste la même.

Pour la première fois, j'observai des *mimulus*** jaunes, un *Tropaeolum*** aux feuilles digitées et à fleurs jaunâtres regroupées en grandes grappes. Quant à la faune, j'ai vu seulement quelques lézards – parmi lesquels un magnifique, de couleur vert foncé, avec la queue jaunâtre – et de rares passereaux. On rencontre par moments de grandes accumulations de terre rougeâtre, une espèce de boue sèche mélangée à de grandes et petites pierres, qui rappellent la description de certaines moraines.

Vers 3 h 30 de l'après-midi, après un petit torrent, apparaît La Costadera, un autre des terribles obstacles du voyage ! C'est une montée extrêmement abrupte et en zigzag, bordée de mauvais précipices, mais suffisamment large, aussi d'ordinaire il n'y a pas d'accidents ici. Cependant, la route doit être un peu plus mauvaise en descente, venant du Chili. Il s'agit d'une nouvelle route qui a été ouverte car l'ancienne, qui suivait les flancs de la montagne, a été coupée par un éboulement. Les chemins suivis par les éboulements se dessinent fréquemment. Ils débutent, presque à la cime des montagnes, pareils au sommet d'un triangle avec de petites pierres, puis ils se développent en largeur, avec des rochers de plus en plus grands et, au fond de la vallée et au pied du versant, ils forment des cônes de gros blocs erratiques. Sur la rive droite du río, on aperçoit les terre-pleins de la voie ferrée transandine, aujourd'hui presque complètement abandonnée à cause de la crise.

Vers 4 h 30 de l'après-midi, nous nous arrêtrâmes un moment dans un petit gîte appelé Las Polvaderas puis reprîmes la route. Je restai en arrière car ma mule ne voulait plus avancer ; aussi je mis pied à terre et je parcourus en cheminant les derniers dix à douze kilomètres jusqu'à l'étape ; j'arrivai ainsi presque à la nuit au relais Punta de Vacas, après avoir franchi un pont sur un torrent.

Nous avons parcouru quinze lieues ou environ 75 km. Durant la journée, le baromètre oscillait entre 575 et 610 mm. Pendant la nuit, dans le relais, il marquait 580 et l'hygromètre était à 45.

Traversée des Andes

Le 20 janvier, nous partîmes tôt le matin car nous devons traverser la cordillère et il est prudent de le faire avant la mi-journée pour éviter d'être surpris par le vent. Mais, toujours à cause du muletier, il fut impossible de partir avant 6 h 20.

Après plusieurs montées et descentes, nous arrivâmes vers 10 h 15 au pont de l'Inca, une arche naturelle très belle enjambant un torrent qui, je pense, était encore le río de Las Cuevas.

En contrebas du pont, il y a des sources thermales et minérales bien-faisantes et il n'est pas rare de rencontrer des personnes du relais voisin qui viennent s'y baigner.

Vers onze heures, nous avons monté une colline et nous nous sommes arrêtés un peu devant un grand dépôt d'entretien des voies du chemin

de fer transandin que toujours on admire en chemin. Nous commençâmes l'ascension du mont de La Cumbre où se trouve le col permettant d'entrer au Chili. La flore ici se réduit au *Tropaeolum* que j'ai déjà évoqué et au buisson vert, aux fleurs blanches en clochette, qui est plutôt commun.

La montée du Cerro de la Cumbre est quelque peu escarpée, avec un chemin étroit flanqué de fortes pentes dénudées. Nous arrivâmes au sommet à 2 h 30 de l'après-midi avec un vent impétueux. Le baromètre donnait environ 3 600 m au-dessus du niveau de la mer et le thermomètre marquait 10 °C. Nous avons fait halte au col derrière un grand rocher, en attendant les mules bâchées. À notre droite se détachait un sommet très haut, couvert de neige, probablement l'Aconcagua⁵³. Peu après, nous commençâmes à descendre à pied, mais le chemin était très glissant car nous avançons par des pentes couvertes de petites pierres. J'admirai les gracieuses petites fleurs du versant chilien et j'entraî dans une des petites maisons de la poste. Certaines disposent d'une porte en fer et elles sont le refuge des facteurs en cas de tourmente de neige.

Arrivés à une sorte de vallon, nous sommes remontés sur nos mules et, durant la descente pleine de pierres effilées, nous avons admiré, à droite, un très beau lac enchâssé entre les montagnes, le lac de l'Inca.

Et nous poursuivîmes la descente. Ce fut précisément dans celle-ci, par un étroit sentier encombré de pierres, que je faillis être renversé, la sangle sous la selle s'étant ouverte. Ces muletiers devraient toujours utiliser des harnais disposant d'une attache sous la queue de l'animal, ce qui éviterait de possibles malheurs.

Dans la dernière partie de la descente, on voit de grandes conduites qui, certainement, ravitaillent en eau une station ferroviaire. Combien doit avoir coûté le transport jusqu'en haut !

La flore andine est magnifique. Je remarquai une amaryllidacée rose, avec les pétales aux bords plus clairs, et diverses belles composées.

Une fois terminée la troisième partie de la descente en zigzag, qui est la plus commode, nous sommes passés devant le relais Juncal, puis nous sommes entrés dans une vallée à la végétation plus agreste. Je notai un beau *Solanum*** violet. Nous avons dû loger, par un caprice du muletier, dans un gîte d'étape peu engageant nommé Ojos de Agua, proche du Juncal. Nous avons parcouru dix-huit lieues dans la journée et le baromètre indiquait 594 mm.

Nous rencontrâmes dans ce relais quelques Chiliens qui, je crois, fuyaient les persécutions du président Balmaceda⁵⁴. Nous avons soupé en leur compagnie et ils me firent goûter la *valdiviana*⁵⁵, une soupe horrible, tellement pleine d'oignons et de piments piquants dont on fait un usage véritablement abusif au Chili et que seul peut supporter, je pense, un gosier araucan⁵⁶. On nous avait préparé une *cazuela** composée de riz, avec du poulet ou de la viande bouillie et quelques légumes.

Durant le jour, j'avais rencontré, dans quelques ruisseaux, des traces de nitrate⁵⁷.

Le 21, dernier jour de notre voyage, nous partîmes à 6 h 30 du matin. Le chemin était excellent. Peu après Ojos de Agua, on commence à suivre le río Colorado, formé par les ríos Blanco et Juncal. Le baromètre monte rapidement. On croise sur le chemin de nombreuses masures ou *ranchos**, disposant toutes d'un petit patio couvert d'une tonnelle de branches sèches. La végétation est plus belle, et on voit des arbustes et des arbres et, à l'inverse des cactus du côté argentin, on y trouve divers *cercus*** . Les *mimulus* jaunes abondent toujours. La couche d'humus est meilleure et plus épaisse.

Pour éviter un tronçon encaissé du río Colorado, nous fîmes un détour par une forte côte ; ensuite nous redescendîmes très doucement entre bois et arbustes.

Vers midi, nous arrivâmes à un beau vallon cultivé où se trouve le relais Guardia Vieja. Nous entrâmes dans le patio et, non sans stupeur, je découvris, assis sous la tonnelle de branches sèches, mon vieil ami Germain ! Il avait fui les possibles tumultes de la révolution et il a inventé des bombardements et d'autres contes afin de me retenir avec lui. Mais je le quittai et, vers 4 h 30, nous arrivions à la douane chilienne de Los Sames, après avoir franchi un pont sur le río Colorado. J'y rencontrai des douaniers fort aimables, et, vers 5 h 30, après avoir emprunté un chemin bordé de potagers et de champs cultivés, nous entrions dans Santa Rosa de Los Andes⁵⁸, but de notre voyage.

Au Chili

Débarassés par un bon bain de la terre qui nous couvrait, nous sommes allés nous promener dans la ville de Santa Rosa, appelée communément Los Andes. C'est une belle petite cité, entourée de collines, qui dispose d'une place centrale ombragée par de hauts arbres de diverses espèces.

Les étriers de voyage des Chiliens ont retenu mon attention. Ils sont faits en bois, ayant soit la forme de chaussures, soit une forme commune, mais recouverts d'un morceau de cuir protégeant le pied. J'ai remarqué aussi des éperons énormes et donquichottesques et certains *ponchos**, aux rayures de couleurs vives, dont je ne sais à quoi ils servent car ils n'arrivent même pas au ventre.

Le 22 janvier au soir, j'ai pris le train pour Santiago, capitale de la république du Chili. C'était un express, c'est-à-dire sans arrêt, mais surtout il roulait à une vitesse inconnue des chemins de fer argentins, sans parler de ceux du Paraguay.

Les alentours de Santa Rosa situés dans la vallée de l'Aconcagua sont vraiment délicieux. Champs cultivés, très beaux vignobles bordés par

des alignements de *Populus italica*, murs couverts de mûres et de ronces, belles collines, enfin un paysage qui rappelle notre pays [l'Italie]. Celui qui travaille la terre est chilien. Il est appelé *guazo* * et son salaire est bien maigre ; c'est à cause de lui que notre agriculteur italien ne rencontre pas ici de travail ou bien, s'il en trouve, c'est pour un salaire tel qu'il aurait mieux valu qu'il reste en Italie.

À une gare avant Llayllay, la locomotive pousse le train qui recule presque jusqu'à Llayllay, mais en suivant le bord opposé d'une colline. À Llayllay, une gare avec un bon restaurant, on change de train. Jusqu'à Santiago, le chemin de fer se faufile entre les collines – soit en les bordant, soit en passant entre elles, avec des courbes très rapides. Un beau pont, qui est nommé Los Maquis, est bâti en courbe et il est supporté par de légers piliers métalliques, ensuite on entre dans un tunnel.

Nous sommes arrivés de nuit à Santiago et je me suis dirigé en fiacre directement à un hôtel. Le jour suivant, je me proposais de visiter la ville.

État de siège à Santiago

Santiago, qui est devenue siège d'un gouvernement dictatorial, est une cité rendue fort triste par la révolution. À chaque instant, on apprend des nouveaux rebondissements, ce qui se répétait depuis que nous avons quitté Mendoza, chaque fois que nous interrogeons les voyageurs que nous rencontrons en chemin. Quoi qu'il en soit, la ville ne me parut pas sympathique dans son apparence, mais il se peut qu'en vivant ici les choses changent. La place d'armes⁵⁹ possède de grands arbres d'espèces variées, avec une fontaine au centre ; elle est entourée de quelques édifices publics dont certains sont anciens. Sur un côté, on rencontre un grand palais, avec des arcades, et un passage semblable à nos galeries [italiennes]. C'est là, et dans les rues voisines, que se trouve le *commerce*. On donne ce nom, dans les républiques du Pacifique, au quartier où se trouvent les magasins et où les dames vont faire leurs emplettes.

J'observai pour la première fois un habit très commun sur la côte du Pacifique. La plupart des dames portent un châle noir sur les épaules, dont elles s'entourent la tête en jetant son coin droit sur l'épaule gauche et en le fixant très serré entre les épaules par une broche. Au Paraguay, on porte aussi le châle noir pour certaines occasions, mais il ne se fixe pas ainsi par-derrière.

Une autre chose que je vis, et pour la première fois aussi, fut la présence de conductrices de voitures du tramway au lieu de conducteurs.

Après avoir parcouru quelques rues de peu d'importance, je me suis rendu, précisément en tramway, à la Quinta normal, un beau jardin où se trouve le musée ; mais le directeur, le vieux Filipi, était absent, aussi je n'ai pu le visiter. Je me suis dirigé alors vers la maison du sous-directeur, le Français Lataste, à qui j'ai présenté les salutations du marquis Doria.

J'ai passé la soirée avec l'ambassadeur d'Italie, M. Castelli, tout en restant dans les environs de cette place parce que l'on m'avait averti qu'au Chili, à cause des rotos ou traîne-savates, gens du peuple dont on dit qu'ils sont de mauvaises mœurs, il n'est pas très sûr de se promener loin du centre-ville.

Visite à Valparaiso

J'ai décidé de me rendre à Valparaiso pour avoir des informations exactes sur les mouvements des navires de la côte du Pacifique. Par conséquent, le matin du 24 janvier, j'ai pris le tramway et je me suis rendu à la gare. J'ai vu ainsi, de jour, la promenade de La Alameda, qui est bordée de nombreux arbres et ornée de statues d'hommes illustres américains, mais, selon moi, cette voie reste toujours en chantier.

Je suis arrivé l'après-midi à Los Andes où j'avais laissé mes malles et j'y ai séjourné tout le restant de la journée, partant le lendemain pour Valparaiso. Pour ce voyage, j'ai dû changer à nouveau de train à Llayllay. Le paysage, de Valparaiso jusqu'à cette station, est attrayant avec un panorama de collines et de champs dont quelques-uns sont cultivés. L'unique localité d'importance se trouvant sur le trajet est Quillota. À peu de distance de Valparaiso, on passe par la station balnéaire de Viña del Mar, qui compte de nombreuses et jolies petites maisons et sert de villégiature estivale à Valparaiso.

On peut dire que l'on commence à respirer à peine sorti de la gare la fraîche brise de la mer car on entrevoit le Pacifique. Le chemin de fer suit toujours la plage. On aperçoit plusieurs usines et des forts armés de gros canons et de mitrailleuses. Vers midi, nous sommes arrivés à la dernière station de Valparaiso appelée El Puerto. Pour me rendre à l'hôtel proche, je n'ai eu qu'à traverser la place de l'Intendance au milieu de laquelle se dresse un grand monument en l'honneur d'Arturo Prats⁶⁰. Prats fut un officier de la marine chilienne qui mourut en combattant le fameux *Huascar*⁶¹, navire qui a été longtemps la terreur des ports chiliens. Certes, il mourut vaillamment en accomplissant son devoir, mais les Chiliens n'ont pas hésité à en faire un héros car, selon eux, c'est un exemple unique. Quelle exagération de l'amour-propre ! Aussi quels monuments devrait-on bâtir, en suivant ces idées, en France au commandant du *Vengeur*⁶² et chez nous [les Italiens] au vaillant Alfredo Cappellini⁶³ !

À propos de Prats d'ailleurs, il s'est passé, il y a un an, quelque chose de curieux et d'amusant : le croiseur brésilien *Barroso* fit escale et les Chiliens lui donnèrent une splendide réception ; peu après accosta la corvette *La Argentina* du pays du même nom, mais l'accueil fut plutôt froid⁶⁴. Malgré tout, les Chiliens ne pouvaient pas manquer à leurs devoirs de courtoisie, aussi les officiers offrirent-ils un banquet en l'honneur des Argentins. Au moment des toasts, un jeune officier argentin

se leva et il commença à évoquer un héros légendaire, honneur de l'humanité, ... Cela mit l'eau à la bouche des Chiliens car l'orateur taisait le nom du personnage, mais tous croyaient qu'il faisait allusion à « leur » Prats. Toutefois, en concluant son discours, l'Argentin annonça : « Messieurs, ce héros, c'est Miguel Grau ⁶⁵ ! » ... L'explosion d'une bombe sur la table n'aurait point produit la stupeur provoquée par ce nom, car Grau n'était rien de moins que le commandant du moniteur ⁶⁶ péruvien *Huascar*, qui fut la terreur des Chiliens !

Valparaiso est une ville fort agréable, située en demi-cercle sur l'espace, en partie plat, limité par les pentes et le littoral. Les rues n'y présentent pas cette très commode bien qu'ennuyeuse régularité qui est le trait de la plupart des cités sud-américaines ⁶⁷. Sur la place de l'Intendance que j'ai déjà évoquée, se trouve le palais homonyme. La place d'armes est assez belle, avec des avenues arborées, un petit jardin et une fontaine en son centre. Il y a aussi, sur un côté de la place, le grand théâtre où joue une bonne compagnie italienne. Le tramway parcourt toute la ville basse avec, ici aussi, des voitures qui ont des conducteurs féminins portant des petits chapeaux de paille qui, je crois, font partie de l'uniforme.

À Valparaiso, j'ai noté que le châle noir est répandu, mais, peut-être parce que je suis resté plus de temps, j'ai vu aussi un grand nombre de dames habillées à la mode de Paris ; en général, on note à Valparaiso un brassage permanent entre gens de pays différents, raison pour laquelle cette ville, à première vue, est plus sympathique que Santiago. Les colonies étrangères y sont assez nombreuses et elles disposent chacune de leur club national.

J'ai fait deux ascensions au Cerro Alegre, en empruntant une espèce de funiculaire à vapeur qui est très incliné. C'est une petite colline, occupée par des petits quartiers élégants, et d'où l'on domine la ville et l'océan. Cette colline est habitée surtout par des Anglais qui y ont une chapelle protestante ⁶⁸.

L'aspect de la ville, pendant les quelques jours où j'y suis demeuré, n'était certainement pas des plus gais. Sur le môle se dressaient des barricades faites de sacs de sable entassés et, à chaque vingt pas, des soldats armés et équipés ; ils étaient là pour répondre à une éventuelle attaque de l'escadre qui s'était mutinée ⁶⁹. Entre la statue de Prats et l'océan, de nombreux curieux s'étaient rassemblés, scrutant l'horizon marin. Le cuirassé *Blanco*, un formidable navire selon les Chiliens, car filant autour de neuf miles à l'heure, apparaissait par moments, mais il retournait au large.

Les motifs d'une révolution

Je dirai deux mots sur les motifs de ce soulèvement. Depuis des mois, il existait une lutte sourde et continuelle entre la Chambre des représentants du Chili et le pouvoir exécutif ⁷⁰. Le président Balmaceda était accusé de vouloir imposer son candidat aux prochaines élections, mais cette

pratique, en vérité, est très courante, voire même habituelle, dans toutes les républiques sud-américaines. Cependant, les rumeurs d'une mutinerie de la navale étaient parvenues au président, aussi décida-t-il de désarmer l'escadre. Les têtes du complot l'apprirent et décidèrent de passer à l'action en s'embarquant sur l'escadre, bien que ne possédant pas les armes attendues d'Europe pour les premiers jours de février. Les rebelles bloquèrent alors quelques ports et en bombardèrent deux, tout en s'emparant d'un envoi d'armes pour le gouvernement, mais sans ses munitions. En riposte, le président proclama la dictature⁷¹ et, par une démonstration de force peu commune, il remplit le pays d'armes et de gens armés. Moralité : le peso chilien baissa autant que l'argentin et le commerce disparut quasiment, comme toute autre activité.

Quoi qu'il en soit, l'accumulation des mutineries qui ont lieu dans tous ces pays m'amène à constater que, maintenant comme plus tard, il est et sera impossible de les gouverner. Même en admettant qu'un colonel puisse être le meilleur homme du monde, s'il est mécontent du gouvernement, il pourra toujours soulever ses soldats et porter préjudice à son pays.

La veille de mon départ, je fus réveillé à une heure du matin par des tirs de canons et de fusils. Le lendemain, j'appris que la vedette à vapeur du *Blanco* avait tenté de faire sauter avec une torpille, dans le port commercial, l'*Imperial*, un vapeur de la compagnie sud-américaine, saisi par le gouvernement, qui était en train de charger des troupes et des munitions à destination du nord du pays. Dans la matinée, montée sur un char, la torpille était exposée au public sur la place de l'Intendance, au milieu de sentinelles, avec une pancarte insultant l'escadre et le Congrès, et au texte, rédigé dans le style utilisé par le célèbre Rosas, au nom des « Sauvages Unitaires⁷² » ! Beaucoup prétendaient que l'affaire de la torpille était un simulacre pour signifier que le parti du Président veillait !

Départ en mer et escales côtières

Pour en revenir au voyage, le vapeur, qui devait partir le 26 janvier dans la soirée, avait retardé sans appel sa sortie au 28. À quatre heures du soir, je me rendis au môle pour embarquer car, après cinq heures, le trafic était interdit dans le port. Alors que j'allais rejoindre le navire, deux coups de canon retentirent en provenance du fort Los Andes, qui est situé dans un saillant du port, sur la plage. Je m'enquis de ce dont il s'agissait : les passeurs me dirent que c'était pour effrayer le *Blanco*.

J'allais oublier de dire que, dans le port, on utilise de grandes chaloupes pour le déchargement des marchandises et, pour les passagers, des yoles légères, de forme élancée et élégante.

Je m'installai à bord de l'*Arequipa*, un très beau navire de la Poste royale anglaise. Nous avons levé l'ancre à la nuit tombée, mais, à peine sortis du port, nous avons vu à tribord le *Blanco* qui, sans feux de position, a tiré

un coup de semonce et nous a arraisonnés. Nous nous sommes alors arrêtés pour permettre à un officier de venir à bord, dans une chaloupe à rames qui dansait vivement sur une mer plutôt formée. Après une heure environ, il repartit en compagnie de dix ou douze jeunes hommes qui, aux cris de « Vivent le Chili et la révolution », passèrent du côté du *Blanco* et des mutins pour prendre part à la lutte alors qu'ils étaient de simples passagers auparavant. Pour notre part, nous continuâmes le voyage.

Le 29 janvier, nous avons touché le port de Coquimbo qui sert de mouillage d'hiver aux flottes de guerre, chilienne et étrangère. C'est un petit port très agréable relié par train à La Serena, une localité située vers le nord, et qui se distingue de loin à travers la végétation ; des vendeuses, porteuses d'excellents fruits, sont montées à bord.

Le 30, nous abordâmes à Huasco, une escale avec une agglomération de peu d'importance, mais qui produit d'excellents raisins de table et dispose d'un petit phare. Le 31, nous passâmes par Caldera, un beau petit port disposant d'un môle et d'un fortin armé d'un seul canon, bâti en fer à cheval et appuyé sur ce même môle au-dessus duquel il dépasse. La baie est très vaste et des trains se dirigeant vers différentes localités de l'intérieur du Chili partent de Caldera.

Le 1^{er} février, nous mouillons à Antofagasta, l'ancien et unique port bolivien devenu chilien⁷³. La ville est située sur une grande baie et au pied de montagnes dans un site très aride. On aperçoit de la mer le cimetière installé à mi-côteau. Dans le lointain, vers le nord, il y a un fort, pas très haut au-dessus de la mer, avec un parapet en terre et deux gros canons. On y tirait à blanc pour un exercice, chose que faisait également un fortin au sud de la ville.

À partir d'Antofagasta, un train se dirige vers les mines de Huanchaca⁷⁴, qui se trouvent en Bolivie, et, d'ici peu, il atteindra quelques-unes des villes les plus importantes de ce pays⁷⁵. J'observai dans le port plusieurs phoques⁷⁶ ainsi qu'une magnifique méduse orangée.

À Antofagasta, on a reçu l'ordre d'éviter les escales d'Iquique et de Pisagua, ports tombés aux mains des mutins de l'escadre qui les avaient mis à sac et occupés ; aussi avons-nous navigué toute la journée du 2 février en regardant de temps à autre la chaîne côtière. Le 3, au matin, nous étions comme prévu à Arica, jadis un port péruvien, mais maintenant devenu chilien.

Arica est un village en bois, comme tous ceux que nous avons évoqués depuis Valparaiso, qui est installé sur une plage aride. Il est protégé vers le nord par un mont ou *cerro* qui tombe presque à pic sur l'océan, et sur lequel une batterie de quatre ou cinq canons est installée. Au pied de l'escarpement du mont, des rochers s'avancent un peu en mer vers le sud. Le train qui mène à Tacna, ville importante de l'intérieur qui est en communication constante avec La Paz en Bolivie, part d'Arica⁷⁷. La baie est grande.

Tout de suite, plusieurs chaloupes nous abordèrent et je remarquai immédiatement la différence du type humain des passeurs par rapport à celui des ports précédents. Au teint olivâtre et au visage mince du roto chilien, succède le visage de bronze du cholo péruvien, aux lèvres lippues et aux cheveux souvent frisés.

Nous avons attendu longtemps à Arica, car les chaloupes du port étaient très peu nombreuses et il fallait débarquer plus de trois cents bœufs qui auraient dû descendre à Iquique. Dans tous ces ports, comme à Valparaiso, on décharge les navires au moyen de petites chaloupes construites dans le sud du Chili ; elles arrivent par cabotage jusqu'à certains des ports du nord où elles sont mises au service des vapeurs. Chaque navire hisse, à son arrivée, des petits drapeaux indiquant le nombre d'embarcations nécessaires pour décharger.

Une heure après, un vapeur venant du sud était en vue. C'était l'*Imperial* qui, trompant la vigilance du *Blanco*, avait quitté Valparaiso quelques heures après nous ; il avait réussi à débarquer plus de mille soldats gouvernementaux au sud d'Iquique. Il est reparti environ deux heures et demie plus tard ; durant son escale accosta un vapeur allemand, avec aux alentours de mille cinq cents passagers qui venaient de Pisagua, fuyant les horreurs de la famine et d'un prochain bombardement par la flotte.

Arica est le dernier port chilien que nous avons touché, mais je dois préciser que tous ces ports ne doivent leur existence que seulement grâce à l'exportation du cuivre, de l'argent et du nitrate⁷⁸. Sinon, ils sont dépourvus de tout, aussi l'essentiel de leur ravitaillement arrive par mer. Presque partout, j'ai vu débarquer de grandes quantités de fruits et légumes. Dans le port d'Arica, j'ai noté de grands bancs de sardines.

Nous repartîmes au soir du 4 février. La côte, à partir d'Arica, n'est plus N-S mais NO-SE. Le matin du 5, à 6 h 30, nous étions déjà à l'ancre dans le port péruvien de Mollendo⁷⁹ qui, en vérité, est plutôt un lieu de débarquement. C'est une petite agglomération, construite en bois sur un terrain qui se trouve un peu en hauteur sur les pentes d'un versant dominant la mer et qui, comme toutes les autres localités de cette côte, est aride et steppique. Ce port est très malcommode, ne devant son existence qu'au terminus du chemin de fer de Puno⁸⁰, une des voies d'accès les plus faciles pour entrer en Bolivie. On nous avait annoncé à notre arrivée que la mer était très calme, pourtant elle dansait à gogo et les vagues déferlaient sur la plage avec un grondement infernal. Puis les chaloupes habituelles, élancées et légères avec leurs quatre rames, vinrent à nous et je débarquai. Nous sommes entrés dans un minuscule port établi entre les rochers et la plage, abrité des coups de mer par une péninsule élevée qui se referme sur la grève. Il y a là un petit môle, et l'on m'a dit que, lorsque la mer est grosse, on débarque les passagers en les hissant sur un panier.

Comme je n'avais pas pu prendre le train qui partait ce matin-là, je suis resté deux jours à Mollendo, dans une auberge tenue par des Italiens.

Les rues sont toutes pentues et couvertes d'une poussière extrêmement fine et très désagréable. Il ne pleut jamais⁸¹ par ici, et les deux ou trois jardins qui existent le doivent à l'irrigation. Les femmes portent toutes un petit chapeau de paille qui ressemble par sa forme aux panamas, mais plus petit.

Sur la péninsule où se situe le port se trouvent quelques petites maisons, et l'on distingue le fort construit par les Péruviens. Il est constitué de poutrelles métalliques pliées et disposées très serrées entre elles de façon à former un bastion aux côtés inclinés vers l'extérieur. L'ensemble présente une forme en fer à cheval et dispose d'un canon.

Entre la péninsule et la plage, qui est située de l'autre côté du petit port, s'alignent des cabanes en bois qui servent de cabines publiques car la mer, qui entre par une brèche entre les rochers de la péninsule, forme ici une espèce de cuvette de bains naturelle.

J'observai un vautour à la tête chauve et rouge et dont le plumage est blanc au-dessous des ailes, les habituelles grandes mouettes que j'avais vues depuis Valparaiso, et beaucoup de phoques.

Le train le plus haut du monde

Le 7 février, à 10 h 40 du matin, je pris le train pour Arequipa. Il est consternant de voir dans quel état de ruine les Chiliens abandonnèrent la gare de Mollendo, guidés seulement par le plaisir de détruire⁸². Elle était construite avec une structure de fer et vraiment belle. Sous chaque pilier de fer, ils firent exploser une cartouche de dynamite pour, ensuite, incendier ce qui restait. Maintenant, les guichets fonctionnent dans de vieux wagons.

De Mollendo, le train suit la côte. Sur la gauche, on voit de grandes masses rocheuses, qui me paraissaient être des calcaires, et des strates de terre et de gros cailloux, semblables à la brèche, et très peu de buissons.

La première station est Mejía, hameau misérable situé sur la côte. Ensuite, on entre dans de grandes dunes et, peu après, on rencontre un peu de végétation. Près de cette localité, on voit quelques saules semblables au *Populus italica*. Passé Tambo, autre hameau insignifiant, on parcourt de grandes courbes qui montent entre les montagnes et l'on voit de petits *Cereus* (cactus arborescents) et des traces de nitrate.

Le tracé de cette voie ferrée est audacieux⁸³, mais elle est bien construite. Sans pont ni tunnel, elle épouse les monts en s'élevant toujours, souvent en longeant les précipices, fréquemment dans les nuages, mais il n'y a jamais eu d'accidents.

Dans le train, formé d'une locomotive et de deux wagons, on discute, on mange et l'on boit sans façon. J'ai noté à cette occasion que les Péruviens usent très fréquemment dans leurs propos du *Oye* (notre « écoute donc ») au lieu du *che* argentin (notre « je dis que »).

Arrivé à la gare de Cachendo, qui est entourée de peu de végétation, le train s'arrête quelques minutes pour le déjeuner. Les vendeuses de fruits et d'autres produits comestibles assaillent alors le convoi. Toutes portent un chapeau et vendent leurs fruits dans de petits paniers ou enveloppés dans des feuilles de figuier. Il est curieux de les entendre s'exprimer car elles parlent très vite et terminent leur péroraison par un cri aigu.

De Cachendo à Vitor, un autre arrêt a lieu, avec de nombreuses vendeuses de fruits, puis on traverse un désert de sable presque plat. Ensuite on continue, toujours à travers des monts très hauts bordés de précipices.

Dans une courbe apparaît, tout au fond d'un ravin, un torrent qui court entre des rives presque à pic, bordées de buissons et d'arbustes ; c'est le río Chili qui arrose, plus en aval, Arequipa.

Plus on avance et plus la végétation des berges du torrent devient belle. Ce dernier commence à couler dans une petite plaine fermée par les collines et qui va en s'élargissant toujours plus. C'est précisément dans cette vallée très belle et fertile que se trouve Arequipa.

Près de la ville, on note des champs de maïs, de beaux vergers, des haies où grimpe le *Tropaeolum* pour retomber en guirlandes. C'est le même que nous cultivons dans les jardins et qui ici pousse avec force, en faisant presque des lianes, sur les rochers longeant le torrent en certains points. Au milieu de ce luxuriant panorama verdoyant, encore plus merveilleux lorsque l'on arrive de pays complètement arides, on note une infinité de croix, plantées de partout, qui font ressembler cette vallée à un vaste cimetière.

Nous arrivâmes dans la soirée à Arequipa⁸⁴ sous une forte pluie. C'est une ville fanatique et intransigeante par excellence dans laquelle, par chance, je n'ai passé qu'une seule nuit. De la gare, on entre en ville en tramway. Le 8 février, quand je partis, je ne pus observer que les rues empierrées bordées des deux côtés par leurs caniveaux et je vis, brièvement, le stupéfiant cône du volcan Misti, d'une altitude d'environ 6 100 m qui se dresse, couvert de neige, au N-NE de la ville. Arequipa a un été très pluvieux, mon baromètre signalait pendant la nuit 580 mm.

J'ai quitté Arequipa à l'heure prévue, le train courant dans les champs par une voie presque rectiligne jusqu'à un beau pont ; ensuite, comme la veille, il serpente pour grimper entre les rochers, tout en longeant montagnes et précipices. Je me souviens que nous étions si complètement enveloppés par les nuages que l'on ne distinguait rien à quelques pas du train.

Nous arrivâmes à 10 h 30 du matin dans une espèce de pampa, une étendue plane située entre les montagnes, où le train s'arrêta une demi-heure pour permettre aux passagers de prendre une collation. Cette étape se nomme Campo de Los Arrieros ou « champ des Muletiers » et l'on se trouve aux alentours de 3 600 m d'altitude.

À 12 h 45, nous franchîmes un pont métallique, un des rares de la ligne, qui traverse une rivière encaissée entre deux falaises. En passant par une sorte de pampa, j'ai aperçu le sommet du volcan Ubina.

À 1 h 30 de l'après-midi, nous rencontrâmes quelques arbustes et de rares fleurs. Un peu plus tard, nous vîmes de grandes pierres éparées et des champs verdoyants avec une herbe courte et, au centre, plusieurs perdrix. Nous arrivâmes à 2 h 15 à Vincocaya, à 4 400 m d'altitude, et, peu après, à Crucero Alto, le point culminant de la voie ferrée, situé à 4 500 m environ.

Passé Vincocaya, on traverse la pampa de Colca, où l'eau abonde et où se trouvent de nombreux oiseaux et des troupeaux de lamas, des animaux si utiles dans ces pays (illustration V).

Cheminant toujours entre les versants des collines, vers 3 h 30 nous entrevîmes des vallons, avec des étangs et des ruisseaux, et nous admirâmes de nombreux moutons paissant l'herbe fraîche. Peu après, à gauche, on commence à apercevoir un très beau lac avec deux îles, qui, me dit-on, s'appelle Cachispascan ; la nature l'a ensermé entre des collines, et un autre se trouve en face, à la droite de la ligne, mais il est plus petit et encore plus beau, et j'ai appris qu'il se nomme Saracocho. Il s'agit de deux noms quechuas, car ici on parle cette langue alors qu'à La Paz on pratique l'aymara⁸⁵ et ensuite, à l'est du pays, on revient au quechua⁸⁶.



V. Indien des Andes et son lama.

On m'a expliqué que les Incas ne purent jamais imposer⁸⁷ le quechua aux Aymaras⁸⁸, ce qui explique l'existence d'une enclave linguistique aymara entre deux zones quechuas.

La localité où se trouvent les deux lacs s'appelle Lagunillas.

Le chemin qui part de Crucero Alto est toujours en descente et il s'abaisse jusqu'à frôler la rive du lac à droite ; ensuite, il longe un ruisseau aux rives ornées de belles petites fleurs. J'ai observé, sur le lac, des petits canards et des foulques⁸⁹.

J'ai oublié de dire qu'à mesure que l'on approche de Vincocaya beaucoup de passagers souffrent terriblement du mal de l'altitude, appelé ici *soroche** et, au Chili, mal de *puna**. En descendant toujours, de Lagunillas, on atteint la gare de Juliaca et, finalement, à la nuit déjà tombée,

on arrive à Puno, ville située dans une anse du grand lac Titicaca⁹⁰. Le train aboutit à un modeste môle où les deux petits vapeurs assurant le service du lac sont à l'ancre.

Sur le lac Titicaca : le nombril du monde

À Mollendo, on peut acheter un passe jusqu'à Chililaya, localité située à l'autre extrémité du lac, et aussi envoyer les bagages, ce qui est très commode. J'ai fait le transbordement, avec plusieurs compagnons de voyage, du train au bateau à vapeur qui devait partir le matin suivant. On nous a servi le souper grâce aux deux *soles** payés à cette fin dans le train.

Dans la matinée du 9 février, nous sommes partis tôt par un grand froid. Le vapeur qui nous a transporté s'appelle *Yapura*. Deux navires identiques assurent tout le service du lac. Ils ont été acheminés depuis l'océan en pièces détachées, à dos de mule, et assemblés à Puno. Ils ont plus de trente ans et doivent leur bon état de conservation à leur navigation en eau douce. Le salon et les cabines sont très étroits.



VI. Balsas de totora du lac Titicaca.

En sortant de Puno, qui se trouve sur le versant d'un coteau, on traverse un petit golfe étroit, fermé par des collines, aux eaux très basses ; c'est là que j'ai vu pour la première fois des *balsas** ou canoës des Indiens. Elles sont fabriquées avec des joncs, une variété appelée *totora*** , liés étroitement en faisceau. On attache fortement les tiges en rameaux et, ensuite, en les réunissant, on les serre aux extrémités pour former la poupe et la proue du canoë. La voile est faite du même matériau. Avec ces embarcations⁹¹, les Indiens traversent le lac en toutes directions (illustration VI⁹²).

Les collines du rivage sont en partie cultivées⁹³ et, du vapeur, on aperçoit les Indiens occupés aux travaux des champs.

La première partie du lac se nomme Pampa de Llave, nom d'un hameau riverain. Là, j'ai souffert de nausées du mal... du lac, dues aux rapides et brèves secousses occasionnées au vapeur par les petites vagues de ce passage. À droite, on aperçoit les pics enneigés de la grande cordillère, avec le Sorata⁹⁴ à gauche, le Huayna Potosí⁹⁵ au milieu et l'Illimani⁹⁶ à droite. Les vagues s'apaisent près de l'île de Titicaca⁹⁷, qui se trouve déjà dans les eaux boliviennes. C'est d'ici, selon la tradition⁹⁸, que vint le premier Inca, Manco Cápac, et bien sûr on y trouve des ruines de monuments de l'époque incaïque.

On passe entre l'île et le rivage par le détroit du Titicaca, ensuite on continue en bordant et en admirant les collines en partie cultivées qui se trouvent au pied de la berge. Après ce passage, les rives se rapprochent jusqu'à ce que l'on atteigne le détroit de Tiquina ; il sépare la partie la plus importante du lac, au nord, de celle qui est la plus petite, au sud.

Nous entrâmes dans ce détroit en ayant, à notre gauche, le village de San Pedro de Tiquina et, à droite, plus petit, celui de San Pablo de Tiquina. Peu après, nous avons jeté l'ancre à quelque cent mètres du port de Chililaya⁹⁹ car il faisait déjà nuit et l'on ne pouvait pas descendre à terre, sur ordre des autorités.

Quand je me suis levé, le matin du 10 février, nous étions ancrés le long du môle en bois du port bolivien de Chililaya, et une multitude d'Indiens aymaras avait envahi le bateau. Après avoir choisi nos porteurs, nous les vîmes s'agenouiller sur le quai, les épaules appuyées sur les malles posées verticalement, passer une courroie de cuir autour de la charge, la placer autour des épaules et la saisir ensuite avec les mains contre leur poitrine. Puis ils se mirent debout, avec leur fardeau sur le dos, pour se diriger vers la douane située sur la terre ferme, après le môle. Cette manière de porter les charges est propre aux portefaix de Bolivie. Pour décharger, ils font le contraire : ils s'agenouillent et lâchent doucement leur chargement qui glisse au sol.

Au milieu du môle, nous avons rencontré une foule d'Indiennes portant des chapeaux noirs et des jupes bleues à larges rayures rouges, qui faisaient courir des petits chariots sur les rails du quai. Elles allaient décharger le vapeur et je les vis travailler ainsi tout le jour.

Le type physique de ces Aymaras n'est pas aussi marqué que celui des tribus du Chaco. Certes, les hommes et les femmes ont les pommettes saillantes et les cheveux longs, lisses et noirs, mais leur peau n'est pas très foncée.

C'était l'avant-dernier jour du carnaval. Sur la place, devant la douane, je vis des Indiens en groupes et à demi souûls, comme la plupart des employés publics de ce village et, quelques heures plus tard, également le capitaine du vapeur, bien qu'il dût repartir cette même soirée. Tous s'adonnaient à la musique et à la danse. Les Indiens sont coiffés de chapeaux noirs ou gris cendré, bas et à petits bords, qu'ils fabriquent avec de la laine de mouton, ainsi que tous leurs vêtements. Sur les épaules, ils portent un poncho à bandes de couleurs très vives, des pantalons noirs en laine, étroits aux hanches et qui vont en s'élargissant jusqu'au genou et, à partir de là, sont serrés devant, mais ouverts derrière, de façon que, lorsqu'ils marchent ou lorsqu'ils dansent, le bas du pantalon soit en perpétuel mouvement. Ils jouaient de la flûte et d'un grand tambour et dansaient en tournant sur eux-mêmes ; leur visage arborait un sérieux si ridicule que cela valait la peine de les voir. Des femmes se mêlaient aux hommes, vêtues de gilets courts aux couleurs vives, avec des jupes bleues à bandes rouges ou bien rouges à bandes bleues.

Je suis allé me promener avec mes compagnons de voyage dans les alentours du village. On voit beaucoup de cailloux ferreux ainsi qu'une fleur du même genre botanique que celle que j'avais vue lors du voyage de Mendoza au Chili. Elle est caractérisée par un port buissonnant, des feuilles festonnées et, près du sol, une couronne de fleurs blanchâtres, mais ici les fleurs sont rougeâtres, et elles croissent dans les champs ; il y avait aussi de grandes quantités d'*Oxalis* et de composées.

On aperçoit beaucoup de masures d'Indiens, des champs cultivés d'orge et de pommes de terre. Sur le lac, se trouvent de nombreuses balsas immobiles, avec leurs filets en forme de nasses, qui sont maintenus ouverts par un cercle de bois, et avec lesquels pêchent les Indiens.

J'ai collecté quelques insectes, parmi lesquels deux *Méloe*¹⁰⁰, et un lézard très beau dont un faux savant du village m'assura que, mangé cru, il était très bon pour le mal aux yeux.

Le soir, on dansait joyeusement sur la place, et un métis d'Indien, soûl comme un cochon, nous dit que nous ne connaissions ni l'orthographe, ni la grammaire car nous avions refusé son alcool, qu'il portait dans une bouteille et qu'il proposait à tous.

Nous avons dormi dans l'unique auberge du village dont on aperçoit, depuis le lac, le nom en gros caractères sur le toit de zinc, mais que l'on ne recommandera pas pour sa propreté.

Le baromètre indiquait une altitude d'environ 3 870 m.

Départ vers La Paz

De Chililaya, nous devons reprendre le chemin (de La Paz) par la diligence. Nous partîmes le matin du 11 février, vers 6 h 30. Nos bagages, chargés sur la voiture depuis la soirée précédente, étaient restés là toute la nuit. Le seul employé de la compagnie de transport qui avait gardé la tête froide s'était retrouvé, la veille au bureau, tout couvert de farine ; en effet, en Bolivie, durant le carnaval, au lieu de s'asperger d'eau comme dans les républiques de La Plata¹⁰¹, on se jette de la farine ; c'est une coutume qui convient bien aux tailleurs¹⁰².

Bien que le chemin de Chililaya à La Paz fût, je crois, de quinze lieues ou 75 km en terrain presque toujours plat, la diligence, en traversant le lit de plusieurs torrents, sauta tant qu'il fallut se cramponner avec force pour ne pas cogner de la tête le toit ou celle d'un voisin.

Vers 9 h 30 du matin, on fit étape à Machacamarca où l'on changea six chevaux tout en prenant une collation. Le chemin passe entre des cultures de pommes de terre (dont en Bolivie il existe de nombreuses variétés) et d'orge, qui se développent toujours à grande altitude. On me montra, à droite, le champ de bataille de Letanias où le tyran Melgarejo vainquit un groupe d'opposants révolutionnaires. Dans une localité appelée Ocomisto, nouvel arrêt pour changer encore une fois les chevaux et, finalement,

vers deux heures de l'après-midi, on nous avisa que nous étions au bord du canyon au fond duquel se niche la ville de La Paz, la plus importante de la république. Je dois confesser que j'aurais préféré arriver en ce lieu sans avoir lu les descriptions réalistes de l'ami Germain¹⁰³, ou, pour le moins, sans avoir été averti par mes compagnons de voyage.

La diligence s'arrêta, à quelques mètres du précipice, pour nous permettre de descendre à pied, au bord de l'abîme. Quelle vue magnifique ! L'Altiplano¹⁰⁴, par où nous étions venus, s'achève abruptement ici et la descente est très pentue jusqu'à une vallée qui est enserrée par l'autre côté de la montagne ; au fond court le río ou mieux encore le torrent La Paz¹⁰⁵, au bord duquel se trouve la ville homonyme. Vue d'en haut, la ville présente un très bel aspect, avec le rouge des tuiles de ses toits entrecoupé par le vert des jardins. Nous sommes remontés dans la diligence pour entamer la descente par une route très large ; d'abord droite, elle présente ensuite de très rapides zigzags pour conduire à la cité. Dans la vallée, la végétation est fort belle et produit des fruits savoureux.

Nous entrâmes dans la ville. Ses rues sont empierrées et bordées de maisons à deux étages, pour la plupart, et aux balcons décorés de pots de jolies fleurs.

Carnaval à La Paz et premiers pas dans la ville et son beau monde

C'était le dernier jour de carnaval ; aussi, dans toutes les rues un peu larges et sur les placettes, des groupes d'Indiens festoyaient. Leurs habits sont plus ou moins semblables à ceux que j'avais vus à Chililaya. Les hommes arborent des chapeaux de laine noire, ornés d'un ruban ou de bandes de dentelle dorée et argentée. Sur le haut du chapeau se dresse en demi-cercle une frise, avec des dorures et des couleurs vives entourées de plumes rouges, jaunes et bleues. En arrière du couvre-chef pendent d'autres ornements de couleurs ou dorés, à l'extrémité desquels se trouve inséré un petit miroir rond.

Les femmes portent la jupe, un gilet de couleurs brillantes et un petit chapeau. La manière dont elles attachent le châle est curieuse, surtout pour les cholas. Il est jeté sur les épaules et noué autour de la clavicule droite en laissant une ouverture pour le bras.

Les Indiens dansent en tournant sur eux-mêmes, sérieux et graves, au son des flûtes et des tambours. La diligence s'arrêta sur une placette où nous descendîmes pour nous diriger vers un hôtel situé sur la place centrale de la ville¹⁰⁶.

La Paz compte quelque 40 000 habitants¹⁰⁷, selon mes informations. La ville est construite au fond d'un ravin où court un torrent qui traverse l'agglomération ; on dit qu'à l'époque de la conquête il charriait beaucoup de sable aurifère. Ses rues sont souvent fort pentues, ce qui rend difficile l'usage des très rares voitures. Aussi cheminer en ville est très

pénible, du moins pour ceux qui ne sont pas nés ici car, à cette altitude – près de 3 700 m –, monter une de ces rues produit immédiatement le soroche, c'est-à-dire une forte oppression des organes respiratoires qui, avec le temps, provoque souvent de sérieuses maladies cardiaques.

La grande place possède une fontaine en son centre. Il a été décidé de la transformer en jardin mais, d'après ce que l'on peut en voir aujourd'hui, le résultat sera inélégant (illustration VII¹⁰⁸).



VII. Place d'armes de La Paz (vers 1880).

Sur un côté, à un angle de la place, le palais présidentiel, haut de trois étages, et ensuite, toujours sur le même côté, le chantier d'une cathédrale commencée qui sait quand, mais dont les murs n'arrivent pas encore à la hauteur du palais présidentiel. Sur un autre côté de la place se trouve une ancienne église transformée en siège du Congrès.

Deux heures après mon arrivée, je fis la connaissance de notre consul royal [d'Italie], le distingué et estimé R. Bertini, natif de Lucques, qui réside depuis de nombreuses années dans le pays et à qui je suis redevable de très nombreux services. Dans la soirée, je connus aussi le D^r E. di Tommasi, de la famille des marquis de Battiloro. C'est un distingué médecin qui, grâce à sa science et à ses bonnes manières, a su en peu de mois capter la sympathie de tous et une excellente clientèle.

Le lendemain débutait le carême, mais le carnaval se poursuivait dans les rues sous prétexte de célébrer sa fin. J'ai vu une troupe travestie de cholos et de cholas. Les femmes, guidées par une vieille, chantaient et dansaient, accompagnées par la musique de cholos jouant du violon, de fifres et de flûtes.

Les jours qui suivirent, je connus plusieurs personnalités distinguées du pays, parmi lesquelles je me souviens de M. V. Ballivián, ministre des Affaires étrangères et fervent apôtre de la géographie de sa patrie ; de M. J. Mendez et d'autres encore (illustration VIII¹⁰⁹). De la part de tous, je reçus un accueil courtois.



VIII. Le géographe
Manuel Vicente Ballivián
(1848-1921).

Un peu de sociologie urbaine

Je constatai qu'ici les personnes éduquées le sont tout à fait, chose qui n'est pas toujours vraie dans d'autres pays où, parfois, présidents et ministres aiment se mêler avec les pires des gens. Par exemple, jamais je n'ai entendu en ma présence parler l'aymara, sauf avec la domesticité, alors qu'au Paraguay¹¹⁰ on discute en guarani sans se préoccuper de la présence d'un étranger, même si celui-ci est un hôte.

À côté du milieu cultivé, il existe à La Paz deux autres classes formées par les cholos et les Indiens. Les premiers, qui ont déjà dans leurs veines beaucoup de sang blanc, n'aiment pas être confondus avec les indigènes et ils parlent espagnol. Chez les femmes cholos, on voit des yeux et des cheveux extrêmement noirs, avec des physionomies qui ne sont pas laides. Ces dames sont particulièrement passionnées par leurs souliers, aussi aiment-elles exhiber leurs pieds chaussés de bottines de satin blanc ou gris cendré. Leur tête est toujours couverte par un chapeau de laine ou de paille. Autour d'elles, un châle. Elles portent une très grande jupe de couleurs vives qui est mise sur une autre jupe d'un coloris différent de façon que, par leur épaisseur, elles s'ouvrent amplement par le bas et prennent une forme presque conique et bouffante. Les jupes sont très ajustées, des hanches à la naissance des cuisses, et se resserrent en se superposant pour retomber en plis. Les femmes cholos s'occupent du commerce de détail, ainsi que je l'indiquerai ensuite.

Les Indiens parlent l'aymara ; leur tenue comporte les traditionnels pantalons noirs ou blanchâtres ouverts par-dessous le genou, un gilet et une courte jaquette noirs, le tout en laine de mouton, et une chemise et des caleçons de coton très larges qui sortent en bas de l'ouverture des pantalons. Sur la tête, ils arborent le chapeau en feutre, à plus ou moins larges bords, qui recouvre un bonnet à pointe – comme celui porté en Europe la nuit – tricoté en laine, avec des bandes de couleurs vives, une chose que j'avais déjà notée à Chililaya. Certains de ces bonnets possèdent des cache-oreilles (illustration IX¹¹¹).

Les Indiens sont soit des *fleteros** ou transporteurs, c'est-à-dire qu'ils conduisent leurs mules, ânes ou lamas de bât, soit des *pongos** ou serfs, qui s'occupent des corvées domestiques les plus ingrates. Ces derniers se louent comme des bêtes de somme, tant et si bien que les autorités ont même dû interdire certaines annonces des journaux qui proposaient¹¹² leur location.

Ils vont chercher l'eau dans des récipients, en cuivre ou en terre cuite, qu'ils portent à l'épaule avec une corde, exactement comme les malles, et ils ont toujours, pièce caractéristique de leur habit, une large bande de tissu enroulée autour des reins.

Il existe une autre catégorie d'Indiens qui est nommée *aparapitas** ou portefaix ; c'est un mot aymara signifiant « porte-moi quelque chose ». Ils s'emploient comme porteurs dans la ville, une activité bien plus répandue que chez nous [en Italie].



IX. Indiens aymaras des Andes.

Des manières de se vêtir

Certaines Indiennes, plutôt que de porter un chapeau, mettent sur la tête une toile doublée, comme le font les Napolitaines et les Romaines. J'ai observé aussi quelques ponchos – spécialement des *mantas** ou couvertures –, avec lesquels on protège de la pluie les fardeaux portés par les ânes et les mules ; ils sont de la même couleur que ceux confectionnés par les Angaytés et Sanapanas, des Indiens du Chaco [paraguayen], c'est-à-dire avec une alternance de larges bandes de couleur marron et blanchâtre. Les *aparapitas*, comme les Indiens en général, enveloppent les objets de poids léger dans une *manta* : ils les mettent au milieu du tissu, croisent deux pointes opposées pour fermer le paquet et attachent les deux autres sur la poitrine en portant le poids sur les épaules. De la même manière, les femmes du peuple transportent leurs enfants, enveloppés dans la *manta* ou un châle, avec juste leur tête hors de cet abri. Quand elles veulent le déposer, elles le font exactement à la façon des soldats lorsqu'ils quittent leur havresac, comme s'il s'agissait d'un chargement quelconque, pas très fragile. Tous les Indiens portent, suspendue en bandoulière, une pochette de laine colorée remplie de coca qu'ils mastiquent en permanence. On m'a dit que certains, pour en atténuer les effets, mâchent avec la coca les cendres d'une plante appelée *chutta* **113.

La coca est l'équivalent du maté** au Paraguay, mais, à la différence de ce dernier, qui est consommé par tous, elle ne l'est que par les seuls Indiens.

Un spectacle remarquable est celui du marché où se rendent les dames, les dimanches matins, pour faire leurs achats. Le marché est divisé en courettes et allées couvertes. Dans l'un des marchés¹¹⁴, on vend seulement de grands paniers remplis de petits récipients, d'autres sont pleins de racines, de feuilles et de fleurs d'espèces variées, de pierres de couleur, de peaux d'animaux et d'étoiles de mer, etc. Tous ces produits font office de médicaments et servent à soigner différents maux. Ailleurs, on vend les fruits, les bonnets des Indiens, les jupes, les petits chapeaux, etc. Les vendeuses sont en général des cholas habillées de leur costume traditionnel. Le dimanche, une annexe du marché est ouverte dans les rues adjacentes. Ici, les cholas et les Indiennes, assises à même le sol des deux côtés de la rue, exposent leurs produits : fruits, *yuca*** (manioc du Paraguay), *chuño*** blanc ou *tunta*** ou encore chuño noir, qui ne sont que des patates déshydratées. Le chuño noir se prépare sur l'Altiplano ou puna, en y exposant les jeunes pommes de terre au gel, ensuite on les baigne dans l'eau, puis on les fait sécher. La *tuntilla*** est un chuño de patates douces.

Le dimanche matin, alors que je descendais de la place centrale pour me diriger vers la pharmacie de M. Bertini, un beau coup d'œil s'offrit à moi, avec les rues bigarrées de jupes rouges, bleues, vertes et jaunes. Quelques Indiens offraient dans des pots en fer-blanc des teintures de couleurs variées qui servent à teindre la laine dont sont faits les bonnets, les ponchos, etc.

Les dames que j'ai vues au marché étaient toutes vêtues de noir, souvent même en tenue de ville, et elles portaient un châle toujours noir autour de la tête et des épaules qui est attaché à la ceinture comme au Chili. Quelques-unes ont la partie du châle entourant le visage ornée de dentelles.

Vie urbaine

J'ai dit que les personnes éduquées ne parlent pas l'aymara¹¹⁵. Néanmoins, elles défendent ardemment son usage car elles le considèrent comme la première langue apparue au monde. L'espagnol parlé à La Paz est très pur, mais on fait siffler fort le *s* et l'on abuse du *pués** qui est placé à tout instant dans les discussions.

Un dimanche, je parcourus avec le Cavaliere Bertini la promenade publique appelée Le Prado¹¹⁶. Elle n'a rien de beau. C'est une avenue bordée d'arbres aux essences très variées : depuis l'eucalyptus jusqu'au cerisier, avec aussi d'immenses sureaux et même un pommier ! Près d'une fontaine, au milieu de la promenade, trône une énorme tête de pierre détachée d'une statue incaïque du village de Tiwanaku¹¹⁷. En revanche,

la vue qui s'étend depuis le pont de La Paz juste avant d'arriver au Prado est vraiment magnifique ; de là, on découvre une partie de la cité, des collines, des montagnes, le bord de l'Altiplano, comme des vergers et des jardins.

Les rues de la ville sont très propres, car ce sont les particuliers qui en assurent l'entretien. De nuit, du moins dans les artères principales et à chaque coin de rue, un vigile est posté. C'est une sorte de gardien de police enveloppé dans une grande capote claire qui le fait ressembler à un fantôme ; de plus, il porte un casque noir sur la tête. Ces gardiens communiquent entre eux par un sifflement, chaque quart d'heure jusqu'à une heure du matin¹¹⁸, puis tout se tait. La sécurité des personnes ne court aucun risque sérieux.

Les seuls qui se blessent ou se tuent sont les Indiens qui, de temps en temps, organisent une rencontre de frondeurs qui s'affrontent par des jets de pierres ; si la police apparaît, les deux bandes s'unissent et commencent à lancer des pierres aux malheureux gardiens de l'ordre.

Les Indiens

Dans l'armée, les soldats sont en majorité des cholos et des Indiens¹¹⁹. Ils sont fort bien vêtus, car chaque corps de troupe utilise deux ou trois uniformes différents ; aussi, au début de mon séjour, j'ai cru qu'il y avait de nombreuses unités. L'infanterie utilise un képi qui ressemble à l'ancien couvre-chef français rehaussé par devant. La cavalerie, l'artillerie et la garde, au contraire, portent une jugulaire, une sorte de *ros* espagnol¹²⁰.

La garde présidentielle, qui est toute vêtue de rouge, ressemble à une escouade de grandes écrevisses ! Dans cette unité, ce sont les individus de race blanche qui sont majoritaires. Ils sont armés de fusils Remington et les soldats de service portent des sortes de sandales fixées aux pieds par des courroies et qu'ils nomment *ojotas**.

Sur la grande place, le jeudi et le dimanche dans la nuit lorsqu'il ne pleuvait pas, j'ai entendu, sous le balcon du Président, les musiques des militaires. Les fanfares ne jouent pas très bien, mais le pire des couacs, c'est de voir les musiciens se diriger vers les trottoirs empruntés par les promeneurs et se livrer tranquillement à des actes commandés par les nécessités naturelles, chose que font aussi les cholos ou les Indiennes dans la rue, sans la moindre gêne ni discrétion ; c'est pire qu'au Paraguay.

Comme je l'ai dit, une grande partie des Indiens se consacre au métier de transporteur en acheminant la marchandise d'un lieu à l'autre. Ils utilisent généralement des ânes au long pelage, une protection indispensable contre le froid de la puna ou Altiplano, et des lamas. Sans cesse, on rencontre dans les rues de la ville des troupes de ces lamas, guidées par deux ou trois Indiens.

Leur pas est aérien et ils avancent, branlant le cou et la tête d'avant en arrière, avec des mouvements ondulants¹²¹. Quand ils courent, leurs mouvements se font plus prononcés et ils détalent quasiment. Ils arrivent souvent de la puna, chargés de deux petits sacs de leur crottin qui est presque l'unique combustible utilisé dans ces localités d'altitude où les arbres sont rares comme dans les villes.

Des mondanités

Un jour, le D^r di Tommasi m'invita à une fête champêtre qui avait lieu dans le jardin d'un ami. Nous nous y rendîmes et rencontrâmes de nombreuses dames, demoiselles et beaucoup de messieurs – des *caballeros** ou « galants hommes » comme on les nomme sur toute la côte du Pacifique. Nous sommes sortis de la maison par d'étroits *andenes** et sentiers pour arriver à un jardin à flanc de coteau où se déroulait la fête.

De là, le paysage était stupéfiant : on voyait les faubourgs de la ville, tandis qu'au loin se détachait, comme une tour – par chance le temps était découvert –, tout le cône enneigé de l'Illimani. Dans le jardin, il y avait de grandes parcelles de fèves, une culture très fréquente autour de La Paz.

L'amusement le plus prisé consiste dans un jeu très à la mode, particulièrement à cette saison. Hommes et femmes se poursuivent, avec les mains remplies de graines d'une plante appelée *romaza*** , une variété de *Rumex*, pour se les jeter sur le visage et dans le cou. Fraîches, elles ne créent pas de gêne, mais, sèches, elles présentent des aspérités qui grattent beaucoup.

Le souper champêtre avait au menu la *huminta*, ou « pâte de maïs moulu », cuite entre deux feuilles de l'épi. On prépare un four de pierres chauffées par en dessous et, quand elles sont bien chaudes, on met la *huminta* à cuire entre deux d'entre elles.

Puisque je parle de cuisine, je dois évoquer le *chairo*, qui est fait avec de l'orge, des fèves, des petits pois, du maïs, de la viande séchée, etc. ; le *charquican** ou viande sèche en lanières ; le *puchero** à la *paceña** , une viande bouillie avec des petits pois, des haricots, du chou, du chuño, des pêches, des pommes, des courgettes et... c'est tout ! À tous ces ingrédients s'ajoutent les piments dont, je crois l'avoir dit, il se fait une consommation abusive sur toute la côte du Pacifique et qui, en plus d'entrer dans la composition de divers plats, se mettent crus sur la table afin de corser à volonté la nourriture.

Nous partîmes alors qu'il était déjà tard, après une danse en couple exécutée avec des mouchoirs au bout des doigts, une espèce de *cueca** chilienne.

La colonie étrangère de La Paz est peu nombreuse et les Allemands prédominent. Les Italiens sont environ une trentaine, qui se consacrent au commerce¹²² et quelques-uns à l'enseignement.

Ainsi les jours passaient, mais il fallait que je parte. Tous les matins au lever, je voyais que l'Altiplano, par lequel nous étions arrivés, était à moitié

couvert par des nuages. En plus, je ne pouvais rencontrer personne avant midi, coutume locale que l'on retrouve au Chili, et qui me paraissait étrange car, au Paraguay, les meilleures heures pour visiter une personne dans sa maison sont les matinées, à partir de six heures ou six heures et demie jusqu'à neuf heures.

À La Paz, j'ai fait la connaissance du père récollet Nicolás Armentia, un Espagnol (illustration X¹²³). C'est une personne fort savante qui a fait de nombreux voyages très intéressants, notamment sur le río Madre de Dios ; je lui dois des informations précieuses. Je rencontrai aussi M. V. Ballivián qui m'offrit l'hospitalité de sa *finca** (propriété) des Yungas. Bien sûr, j'acceptai et, après beaucoup de recherches, je trouvai un muletier avec trois bêtes qui devait m'accompagner et je fixai mon départ de La Paz le 1^{er} mars.

Je reçus aussi la visite d'adieu, que j'ai très appréciée, de monsieur le consul, du D^r Tommasi et de plusieurs autres compatriotes.

À propos du docteur, j'avais visité en sa compagnie l'hôpital où prêtent service, en tant qu'infirmières, nombre de nos compatriotes, des religieuses. Elles mériteraient un monument pour la vie de sacrifices qu'elles mènent dans ce cadre : la salle des malades du lupus provoque des frissons... Je me suis rendu aussi à l'hospice, qui est un modèle d'ordre, de discipline et de propreté ; il est dirigé par des religieuses françaises et péruviennes.

Me revient le souvenir d'une autre chose : pour ne pas perdre la coutume, une révolution, déjà jugulée, avait éclaté à Santa Cruz de la Sierra, à l'est de la Bolivie. Le bruit courut aussi que le gouvernement devrait quitter la ville de La Paz car, dans cet État, le siège du gouvernement est ambulatoire, se déplaçant d'une ville à l'autre¹²⁴, mais il semble qu'il n'en sera rien.

Départ vers les Yungas

Et je reviens à mon voyage.

Quand on part de La Paz pour les Yungas¹²⁵, on prend une route qui épouse le versant de la montagne, d'où son nom de *ladera** ; on continue ainsi un certain temps, ensuite on passe par des petites pampas en franchissant différents ruisseaux. Après plusieurs heures, on arrive dans une plaine que l'on traverse ; s'y trouve un petit lac alimenté par l'eau d'un modeste torrent ; et, si l'on continue de monter doucement, on n'en grimpe pas moins !



X. Le père Nicolás Armentia (1845-1909), explorateur du Beni.

Le chemin ne serait pas mauvais si les pluies continuelles de l'été ne le laissent pas dans un état tel que, pour un tronçon donné — une espèce de pampa —, il faut l'abandonner souvent et faire de longs détours pour ne pas rester captif de la boue.

Dans cette plaine, il n'y a ni arbres ni arbustes.

Arrivé à la pampa où se trouve le lac, on commence une montée en zigzag, pas trop longue, qui conduit au col de la cordillère et, à sa gauche, murmure une très jolie cascade. Le lieu se nomme Alancha, ce qui en aymara signifie précisément « cascade ».

Jusque-là, dans toute la pampa, une bonne chute de neige nous avait accompagnés et mon baromètre indiquait environ 4 500 m d'altitude au passage du col¹²⁶.

Après le col, on entre dans un canyon brumeux, il est profond et enserré entre les parois de la haute montagne. Il ne neigeait pas, mais il pleuvait fort. Le chemin de la descente, avec des marches étroites et pentues, était en très mauvais état à cause des pluies. À chaque instant, on rencontrait des ruisseaux et des petits torrents et, de temps à autre, les nuages s'ouvraient, dévoilant les montagnes sur ma droite, très hautes et si à pic qu'elles semblent vouloir tomber à tout moment sur l'imprudent voyageur. Depuis les hauteurs se précipitent de minces cascades semblables à des fils d'argent. On suit une route, par les flancs de la montagne, jusqu'à arriver à une descente en zigzag, avec des fleurs et un peu de végétation, au pied de laquelle se trouve un relais misérable qui s'appelle El Pongo.

Je me souviens de nombreuses composées et crucifères, d'un *Tro-paeolum* aux feuilles lobées et d'une plante grimpanche aux fleurs rougeâtres en forme de clochettes. Durant le voyage, j'avais observé des cultures de pommes de terre, souvent installées sur des terrains bien escarpés. Nous avions rencontré de nombreuses caravanes formées d'ânes et de lamas venant des Yungas, chargés de coca, ainsi que de nombreux lamas en liberté au pâturage. Nous avions aussi croisé un enterrement indien : beaucoup d'hommes se trouvaient sur le bas-côté du chemin où ils étaient en train de creuser une fosse en silence, tout en mâchant de la coca.

Nous entrâmes dans la cour du relais El Pongo. On m'ouvrit une pièce où se trouvait un lit en bois, avec un sommier fait de courroies en cuir, sans rien d'autre ; nous déposâmes là les malles. Pendant ce temps, le responsable du relais, un Indien, demanda au muletier combien de rations d'orge il voulait pour les mules, mais ce dernier répondit qu'il n'était pas acheteur. Aussi, par dépit, le gargonier vint me dire qu'il refusait de me préparer le souper puisque mon muletier ne voulait pas lui acheter d'orge. Sublime logique ! Mais je pus lui démontrer que mon estomac n'avait rien de commun avec celui de ma monture ! Il en convint et me fit préparer une sorte de soupe. Le baromètre signalait autour de 3 600 m, et nous étions descendus presque insensiblement de 900 m.

Dans les Yungas

Le 2 mars, nous partîmes vers sept heures. Nous descendîmes jusqu'à un autre relais appelé Unduavi, de là nous suivîmes un torrent qui, me dit-on, porte le même nom.

Je notai la présence d'une déjà belle végétation, avec des *Mimulus* jaunes et une fleur blanche très ressemblante, comme la plante d'ailleurs, à un *Cineraria***. Je vis de très beaux colibris avec de longues plumes caudales et qui, je crois, devraient être de l'espèce *sapho*.

À peu de distance se trouvent deux maisons où s'acquitte le péage pour entrer dans les Yungas. À ce point, la voie bifurque avec un chemin, celui de droite, qui continue sans monter et va, par la rive droite du río Unduavi, vers Irupana, localité des Yungas ; celui de gauche grimpe jusqu'à Coroico, autre village de la province des Yungas, aux environs duquel je me rendais.

La montée du chemin que j'ai pris est longue d'une lieue, mais elle est incommode par endroits. Ici, les arbres commencent à apparaître avec, près de la cime, des fougères semi-arborescentes.

Au sommet, une grande croix se dresse et, sous elle, des tas verticaux de cailloux, surtout des bouts d'ardoise noirâtre, et des ossements d'animaux, principalement de mules. Durant le trajet, j'avais déjà vu, surtout dans les plus mauvais passages, ces mêmes plaques d'ardoise dressées dans les cavités des roches. On me dit qu'il s'agit d'une coutume chez les Indiens afin de distraire les yeux et d'éviter ainsi d'être envahi par la fatigue sur le chemin.

Nous fîmes halte au sommet où je vis arriver plusieurs caravanes d'ânes et de lamas. Les Indiens qui les conduisaient ôtaient leur chapeau, et il me sembla qu'ils priaient¹²⁷ tout en cheminant.

La descente fut très longue et malaisée à cause de la grande quantité de pierres encombrant le chemin. Je la fis à pied, sous une pluie battante.

La végétation est extraordinaire : des arbres aux fûts élevés ; des fougères arborescentes très hautes aussi ; des ronciers, l'un couvert de mûres semblables à celles que nous avons en Italie et dont sont friandes les grives ; un arbuste couvert de magnifiques fleurs carmin, une espèce de bambou ; des mousses ; des champignons verdâtres qui ressemblent à des coquillages ; un *culantrillo*** ; la fleur rouge d'une herbacée pareille à une digitale ; et une gracieuse violette** portant des fleurs aux pétales blanc et violet en son centre.

La pluie continuait et l'on voyait, dans tous les vallons entre les monts, des cascades et des ruisseaux, certains très beaux. Les gouttes de pluie, en tombant du haut sur le bord du chemin, faisaient vibrer au-dessous les feuilles des fougères et des mousses. Réellement, c'était un spectacle stupéfiant. La montagne et le chemin par lequel on monte puis on redescend portent le même nom de Sillutincara, qui signifie en aymara

capirotazo, c'est-à-dire « claquement de doigts ». Peut-être sont-ils nommés ainsi parce que les pierres du chemin abîment les sabots des animaux.

Au sommet, mon baromètre indiquait environ 3 450 m.

Une fois achevée la très longue déclivité bordée de précipices, souvent profonds mais invisibles car masqués par l'abondante végétation, on prend un chemin par un versant et, après plusieurs virages d'une descente très douce, on arrive à un gîte d'étape, installé des deux côtés de la route, qui s'appelle Bella Vista. De là, on domine des montagnes couvertes de forêts et l'on entend, venant du fond, la rumeur d'un torrent dissimulé sous l'épais couvert de la végétation. Le baromètre indique environ 2 100 m.

Nous sommes arrivés au relais à 3 h 30 de l'après-midi. Je me suis logé dans une pièce ayant un lit identique à celui du Pongo et l'on m'a servi la même soupe.

Depuis ce matin, nous étions dans la province des Yungas. Le 3 mars, nous partîmes le matin, à 7 h 30. On marche par une petite route assez étroite entre des terrains qui, peu avant Bella Vista, sont plantés ici et là de bananiers ; ensuite on commence à voir des caféiers redevenus sauvages et des orangers.

Le chemin borde toujours la montagne tout en s'abaissant lentement jusqu'aux berges d'un très joli torrent aux rives boisées qui, je crois, appartient au bassin du río Coroico. On y rencontre une petite maison, pas trop laide, faisant partie de la propriété des Sandillani. Plus loin, sur le chemin courant sur les pentes de Huancani, on trouve une petite douane du même nom où sont prélevés les droits d'exportation de la coca des Yungas. Les versants des montagnes sont certes toujours boisés, mais moins que dans la descente de Sillutincara, et la végétation est moins luxuriante. Dans les ravins murmurent de petites cascades et des ruisseaux qui envahissent souvent le chemin. Sur les côtés croissent des caféiers, des orangers et quelques pieds de cacao ; au fond de quelques vallées où coule le torrent, on trouve de la canne à sucre.

À un certain point commence une forte descente qui s'appelle Tuncajenta, ce qui en aymara veut dire « les dix virages ». Après le dernier de ceux-ci, on passe par un pont en bois élevé qui franchit un torrent impétueux et pittoresque, lequel descend, encaissé entre les montagnes ; c'est le Chajro qui se jette par la rive droite dans le futur río Coroico.

Toujours en suivant le chemin à flanc de montagne, on atteint la propriété de Guarinillas, où des maisonnettes se regroupent des deux côtés de la route. On franchit ensuite le río Elena, un autre torrent du bassin du río Coroico, par un petit pont rustique au ras de l'eau. De là, on continue, cheminant sur ce même versant jusqu'à une descente conduisant à un pont suspendu, avec deux câbles en fer jetés sur le río Yolosa qui, plus en aval, grossi du río Elena et d'un autre torrent (constitué par les eaux du río Chairó et d'autres encore), forme le río Grande ou río Coroico. Le pont suspendu oscille beaucoup. On continue, toujours à flanc

de montagne, sur cette rive gauche du río Yolosa, pour arriver à une petite plage, appelée la pampa de Yolosa.

Je vis dans cette petite pampa un spectacle dont m'avait déjà parlé mon ami Germain : une multitude de papillons, surtout des jaunes et des bleus, dans les flaques d'urine laissées par les mules.

Dans ce lieu, les muletiers et les transporteurs venant de La Paz font halte le samedi, avec les marchandises qu'ils apportent à Coroico. Les habitants du village descendent pour y acheter tout ce qu'il y a d'intéressant et le revendre ensuite à leur marché, mais à des prix plus élevés. Il paraît que les autorités voudraient intervenir afin de mettre fin à un tel monopole.

À partir de la pampa de Yolosa, débute une forte montée atteignant environ 900 m et conduisant jusqu'au village ; elle est désagréable car encombrée de nombreux rochers.

À moins du tiers de la montée, on rencontre un replat, avec deux ou trois mesures, et, à gauche, on emprunte un petit chemin sur le versant, étroit et presque entièrement herbeux, qui conduit à Santa Gertrudis, ma destination.

Le versant de la montagne où court ce chemin est boisé et très abrupt, voire, en certains endroits, quasi vertical ; il s'achève dans le lit du río Grande ou Coroico dont on entend le grand bruit et qui souvent se devine entre les arbres.

Parmi eux, j'ai noté un immense *Cereus* et, pour les herbes, un plant de *Vanilla aromatica* (vanille aromatique).

Le chemin dans la montagne devient, plus avant, extrêmement difficile. De fréquents éboulements le rendent dangereux, si bien que la mule doit passer par une sente tracée dans les pierres des éboulis, alors que, de l'autre côté, se trouve un profond précipice dénudé, sans arbres. Plus ou moins au milieu de ce parcours apparaît une petite descente tortueuse, puis on reprend le chemin presque plat à flanc de versant.

Les mauvais sentiers de montagne

Tout paraissait aller bien sur ce méchant chemin jusqu'à ce que nous rencontrions trois blocs de pierre l'obstruant complètement. Si les mules les enjambèrent facilement, le petit cheval *criollo**, que le muletier me faisait monter depuis deux jours comme étant le plus sûr, voulut passer par le bord du ravin. Soudain, je sentis le sol se dérober sous lui et nous tombâmes ; je ne sais comment, mais je me retrouvai sur le dos, dix mètres en contrebas, retenu par chance par quelques buissons, et sous le cheval. Il était si pitoyable que je lui donnais une poussée pour qu'il aille rouler pour son compte, mais il rencontra dans sa chute, lui aussi, un arbre qui l'arrêta après quelques mètres. Resté seul, je glissai encore un peu jusqu'à mettre un pied sûr dans un buisson et j'attendis.

Du bord du chemin, entre les plantes, apparut le muletier, grommelant : « Jésus, Marie ! »

Je lui criai que j'étais indemne, et qu'il vérifiât si le cheval était sain et sauf. Ensuite, il descendit en s'accrochant aux troncs et, par un sentier oblique, il put remonter le cheval qui, lui non plus, ne s'était fait aucun mal. Puis vint mon tour, mais je ne pouvais pas bouger car, si je perdais ce point d'appui, je risquais de glisser encore plus et j'aurais chuté directement de plusieurs mètres. J'avais un arbuste presque à portée de main mais c'était un *palo santo*** , lequel, au moindre mouvement, se couvre de fourmis, terribles par leurs piqûres. Mais finalement, le muletier, en utilisant les arbustes pour s'assurer, me tira avec son poncho jusqu'au chemin.



XI. Vallée des Andes orientales, dessinée par d'Orbigny (vers 1830).

Je continuai à pied car j'en avais assez du petit cheval criollo ! Nous trouvâmes de nombreux autres éboulements mais, finalement, nous arrivâmes, après une courte descente pleine de boue, de pierres et d'ornières, au río Coroico qui court impétueusement entre les montagnes (illustration XI¹²⁸). Nous fîmes passer les mules une à une, sur un autre pont suspendu par des câbles en fer en mauvais état qui oscillait davantage que le précédent. Un jour ou l'autre, si personne ne s'avise à le réparer, il s'en ira dans la rivière !

Ici, il est opportun de dire deux mots à propos des chemins de ces Yungas : il est indubitable que la pauvreté de la Bolivie dépend en grande partie de l'absence de bonnes et commodes voies de communication. Mais si, au moins, on maintenait en bon état celles existant, cela ne coûterait guère, car la main-d'œuvre ne se paie que fort peu et, avec une dépense modique, on pourrait maintenir de nombreuses équipes volantes¹²⁹.

Je me souviens que, dans la montée un peu avant le sommet du Sillutincara, nous trouvâmes un grand tronc d'arbre couché au milieu du chemin, si bien que c'était à peine si on pouvait passer. Il y avait aussi

des cadavres de mules qui effrayaient à chaque instant les vivantes. Sur le chemin de Huancani, nous rencontrâmes un éboulement, avec un arbre renversé qui coupait le sentier ouvert par les mules ; aussi avons-nous dû décharger les nôtres et passer les malles à bras d'homme de l'autre côté. De plus, personne ne s'occupe de jeter le cadavre de la mule dans le ravin, ni d'enlever le tronc, etc. On passe dangereusement, puis on laisse les choses en l'état où elles avaient été trouvées afin que celui qui nous suivra en fasse autant !

Enfin, le pont franchi, on trouve un court mais horrible chemin à flanc de versant plein de boue, de pierres et d'éboulis jusqu'à ce que l'on arrive au niveau des eaux du río Coroico dont on longe la rive gauche. Un peu plus loin, on passe à gué le ruisseau Yarisa qui se jette, par la même rive gauche, dans le Coroico, et l'on recommence à monter à nouveau entre les petits bois et les champs de culture de canne à sucre et de coca, desquels émane une forte senteur.

Je remontai sur ma mule et parvins ainsi sur une petite esplanade où se trouve une finca, avec de nombreux plants de café, qui s'appelle Santo Domingo. Quelques centaines de mètres plus loin, on rencontre une autre finca, nommée Chij-Chipa, avec quelques mesures et une chapelle sur une placette. De là, on emprunte une toute petite piste en côte et boueuse, ensuite on descend un peu jusqu'à un ruisseau, puis on recommence à monter une fois de plus.

Là, le borbier devient vraiment infranchissable pour les chargements. À un certain point, nous dûmes descendre de mule et, un peu plus loin, j'abandonnai la mienne dans la boue pour arriver au sommet de la colline où je trouvai de nombreuses maisons et une chapelle.

Je croyais être arrivé, mais, bien au contraire, j'étais à Murarata, dans le vice-canton de Coroico, d'où l'on voyait en face, sur les pentes d'un autre sommet, Santa Gertrudis.

J'attendis en vain les mules portant les malles, et que j'avais laissées en arrière. Deux heures plus tard, un Noir ¹³⁰ de Santa Gertrudis vint me chercher car j'avais envoyé auparavant un message annonçant ma venue. Je l'envoyai récupérer ma mule et celles bâchées. Il revint environ une heure plus tard avec la mienne seulement, en disant que celles de bât étaient embourbées et ne pouvaient poursuivre.

Bien que trempé et couvert de boue, je pensais passer la nuit ici à Murarata, mais le Noir n'en voulut rien savoir, en disant avoir l'ordre de me conduire à Santa Gertrudis. Il ne me resta rien d'autre à faire que d'obéir.

Ainsi, aux environs de neuf heures, par une nuit obscure, nous prîmes la route. Je cheminai en tête, tenu par la main du Noir, lui-même tirant la mule qui ne voulait, à aucun prix, être montée. Nous descendîmes le mont de Murarata sains et saufs par un chemin boueux en zigzag. Arrivés en bas, nous franchîmes à gué le petit torrent de Santa Gertrudis et nous commençâmes l'ascension de la montagne du même nom sur les pentes

de laquelle, comme je l'ai déjà dit, se trouve la finca. Finalement, vers 9 h 45, j'arrivai tout mouillé et crotté et je pris un café, puis je me couchai. Le matin du 4 mars, j'envoyai de Santa Gertrudis des mulets et des hommes en renfort et, vers à dix heures du matin, mes malles toutes boueuses arrivèrent enfin.

Ici, je mets un point final à cette lettre, me réservant de décrire ces lieux dans une autre missive et de parler de la culture ainsi que de la récolte de la coca.

Votre très dévoué,
LUIGI BALZAN.

DEUXIÈME PARTIE

Irupana et les Yungas (Bolivie)

*Irupana (Yungas, département de La Paz),
le 21 mai 1891.*

Distingué Secrétaire ¹³¹,

J'espère que vous avez reçu ma longue lettre du 27 mars dernier. Aujourd'hui, ainsi que je l'avais promis à cette date, je vous écris quelques pages au sujet de mon séjour dans la province des Yungas où je me trouve depuis deux mois, toujours par monts et par vaux, et que je m'appête à quitter.

*Beauté du paysage des
vallées chaudes*

La finca de Santa Gertrudis, où je résidai, n'est pas une des plus grandes des Yungas (illustration XII). Vue depuis Mururata, elle n'est qu'un petit groupe de masures, avec une maison plus grande de deux étages qui est la résidence du maître – ou hacienda – située à mi-pente de la montagnette du même nom. Cette dernière n'est pas très boisée : des bosquets en bas, où passe un petit torrent, et une forêt basse à sa cime, enfin, en divers endroits, des îlots verdoyants de bananiers.

La vue dont on jouit depuis Santa Gertrudis est très belle. Vers le sud, le regard courant d'ouest en est, le mont Mururata se détache au premier plan, avec ses maisons et ses cabanes au milieu du versant, qui s'abaisse jusqu'au río Coroico vers l'est. Il est séparé de la colline de Santa Gertrudis



XII. Maison de maître d'une hacienda
(Yungas de La Paz).

par un ruisseau. Un peu plus loin, la colline Chij-Chipa se dresse, plus haute que la précédente, vers l'ouest, mais elle est plus basse à l'est. Sur la face tournée au nord, sans aucun arbre et complètement herbeuse, se découpe la colline de Santo Domingo, nettement plus haute que ces dernières. À l'ouest, on voit une éminence encore plus élevée, aux pentes à pic, et boisées ; c'est là que naît le río Yarisa que l'on traverse pour arriver à Mururata. Les collines de Santa Gertrudis et de Mururata s'unissent à l'ouest, en formant un angle aigu qui constitue une avancée couverte de forêts, et où naît le ruisseau de Santa Gertrudis, où est installée une distillerie d'alcool. Plein sud, on voit le mont Uchumachi, avec sa cime élevée ; à l'ouest de celui-ci, sur un petit replat, à 1 700 m d'altitude selon mon baromètre, se trouve le village de Coroico, qui se distingue très bien.

Entre l'Uchumachi et la colline de Santo Domingo surgit, au S-SO, une colline élevée et boisée qui présente, vers le NE, trois petits contreforts bombés. De l'Uchumachi se détache, également vers le NE, une grande crête sur le versant occidental portant la finca de Challapampa. Entre l'Uchumachi et la haute colline boisée, on voit émerger le sommet plat du Mururata, toujours enneigé, ainsi qu'entre cette colline et celle aux pentes abruptes on aperçoit une autre crête couverte de neige, avec beaucoup de précipices et de cônes d'éboulis : c'est le Chachacomani.

Toutes ces collines, parfois boisées, parfois couvertes de la seule herbe des prairies naturelles, peuvent présenter des taches de bananeraies, quelques cases et des bandes de terrains cultivés où pousse la coca, sur laquelle je vais revenir.

La finca de Santa Gertrudis, comme celle de Mururata ainsi que plusieurs autres, est habitée par des Noirs et quelques Indiens aymaras. Les premiers sont très fainéants, chose d'ailleurs plutôt commune dans les Yungas. Étonné de la vie menée par le majordome¹³² de Santa Gertrudis, je lui demandai la raison pour laquelle il ne cultivait pas un peu de légumes et pourquoi il ne possédait pas d'animaux de basse-cour. Il me répondit que l'on lui volait tout et que, de toute façon, il n'y avait rien pour les entretenir ! Pourtant, il ne serait pas difficile d'empêcher le vol, comme il serait bien plus facile encore de posséder des porcs, des poules, etc., car dans cette zone poussent en abondance des plantes à racine comestible et d'autres encore qui permettraient très aisément d'assurer leur subsistance.

La coca : l'or vert des Andes

En vérité, l'unique préoccupation des propriétaires et de leurs gérants est aujourd'hui la coca, et ils ne voient pas au-delà de sa culture.

Avant la coca, on ne pensait qu'au quinquina. Les *cascañeros** ou col-lecteurs pénétraient dans les bois où ils s'exposaient à mille dangers, en

utilisant des chaussures spéciales appelées *polkos*, fabriquées avec un morceau de cuir et la semelle attachée à une chaussette de laine ; ils demeureraient plusieurs jours dans les forêts à la recherche de la précieuse écorce. Dans les savanes, on trouve une espèce basse de quinquina à l'écorce mince. Le quinquina s'est vendu jusqu'à un prix record de 202 *bolivianos** (environ 850 livres), les cent livres [46 kg] d'écorce. Quand le sentiment de l'épuisement prochain des bois riches en quinquina s'imposa, on commença alors à le cultiver, comme à Casilluni, à 6 km de Santa Gertrudis ; mais la crise, occasionnée par des raisons que j'évoquerai ensuite, ne se fit pas attendre. Des sommes énormes furent perdues et le quinquina bolivien, bien qu'excellent, ne vaut plus rien ou presque aujourd'hui. Depuis, c'est avec frénésie que l'on s'est lancé dans la coca.

La coca est un arbuste que j'ai rarement vu dépasser 1,80 m de hauteur, avec des feuilles ovales qui présentent, en plus de la nervure centrale, deux autres voisines qui sont courbes et convergentes à la base et à la pointe. Le fruit est une baie rouge allongée.

Voici comment se cultive la coca.

Elle se sème dans une pépinière, dont on a bien ameubli le sol en enlevant les pierres superficielles ; on l'arrose puis on fait un paillage normal ou avec du *chusi-chusi*** , qui est une espèce de paille native de longue conservation. On construit une espèce de toit de paille à mesure que la plantule pousse. Ensuite, on la transplante dans un terrain déjà préparé, désherbé et épierré.

Avec des pierres ou, à défaut, de la terre, on édifie des plates-formes rectangulaires qui entourent les petits sillons de plantation : elles s'appellent des *camellones** et ce sont elles qui, de loin, donnent l'apparence de stries aux terrains où se cultive la coca. On transplante dans les sillons les petits plants lorsqu'ils atteignent 25 cm de haut. On nomme *corte* le fossé, recoupant en angle droit les sillons, et qui suit la déclivité du terrain. Un grand *corte* a une largeur de 3 *tareas** ou 3 brasses¹³³, soit 9 *varas** [environ 7,5 m]. La *loka** est une mesure de surface de 9 varas carrées [environ 63 m²] et le *kato** représente la plus grande unité utilisée avec 12 lokas carrées¹³⁴.

Les Indiens et les Noirs, propriétaires des *cocales**, commencent la récolte une année après avoir transplanté les plantules ; alors que, dans les plantations de coca des haciendas comme des petits exploitants, elle se fait généralement la deuxième année. On effeuille seulement la plante, sans casser les branches ni ôter les bourgeons. Cette opération se répète trois fois l'an et parfois quatre dans les zones les plus chaudes. Ce sont les femmes qui cueillent les feuilles, et on appelle *mithiri* ou *moturi* l'homme ou le garçon chargé de transporter la récolte dans des sacs qui sont entreposés dans le *matuasi* ou grande salle à l'intérieur de laquelle se trouve un coffre en bois, surélevé par des pieds et appelé *troje*, où la coca est conservée.

Pour sécher les feuilles, on les éparpille dans une cour entourée de murs nommée *kachi*, contiguë du *matuasi*, qui est empierrée avec de l'ardoise du pays. En été, la coca est séchée en trois heures, mais, l'hiver, une journée entière est nécessaire. Il faut noter que le séchage doit être fait en une seule fois. Quand la coca est prête, on prend de grands morceaux secs à la base des feuilles du bananier, ceux qui forment le tronc de la plante, d'environ deux varas de long ; on les étale sur le sol ; on les referme par un coin de fer ; puis on ouvre les deux extrémités en forme de double éventail. Ensuite, on prend un moule en cuir, plus ou moins cylindrique, et l'on place, sur les côtés les plus larges, d'autres morceaux de feuilles de bananier en les repliant vers l'extérieur. Enfin on fait entrer en force, dans cette enveloppe, une sorte de sac de toile, ouvert aux deux côtés, avec des lacets, comme un corset de femme, pour pouvoir le resserrer davantage.

On retourne l'ensemble, on arrange bien les morceaux de feuilles de bananier pour obtenir une enveloppe constituée, pour l'intérieur, de ces feuilles et, à l'extérieur, par un sac en toile. Naturellement, on enlève le moule de cuir. On met l'enveloppe dans une forme hexagonale en bois dur sur laquelle on pose une autre forme identique ; on commence à remplir de feuilles de coca la boîte supérieure et l'on serre au moyen d'une énorme presse, de trois à quatre mètres de haut, actionnée par deux personnes. Quand les feuilles sont bien comprimées dans le moule inférieur, on lève celui du dessus, on ouvre celui du bas et il en résulte que la forme est pleine de coca. On termine en fermant avec les pointes de bananier et la toile de l'enveloppe. On obtient ainsi un tambour de coca qui pèse 50 livres ou un demi-tambour de 25 livres.

Un âne porte deux tambours et une mule quatre. Les 25 livres de coca sèche se vendent, à La Paz, 10 bolivianos en général (autour de 40 livres), mais elles peuvent valoir plus. Les Indiens mastiquent continuellement la coca qui les stimule et, en même temps, calme leur faim. Parfois, pour en tirer un meilleur profit, ils mélangent la coca avec une autre feuille appelée *coboka***, qui est très similaire à la feuille de coca, mais sans les deux nervures convergentes.

La récolte ou *mita* achevée, on nettoie les cocales de leurs mauvaises herbes, avec une petite pioche double au manche court, appelée *chonta***, qui présente un côté en pointe et un autre qui est tronqué.

Il est fréquent de voir un arbre dans les cocales, c'est une légumineuse appelée *siquili***, dont on dit que l'ombrage est favorable à la coca.

Cultivateurs et maîtres des terres

Les Indiens portent généralement des pantalons étroits arrivant à peine au genou et confectionnés en toile du pays, noire en dehors et blanche à l'intérieur, ou vice-versa selon le goût de celui qui le porte. La chemise est faite de la même toile ou en coton, tandis que les ponchos

sont en laine du pays et souvent de couleurs vives. Ils ont des petits chapeaux de laine, à large bord, mais de tour de tête étroit et très dur, qu'ils placent bien droits sur le chef au moyen d'une bride qui passe sous le menton. Ils utilisent aussi une ceinture de couleurs vives pour tenir le pantalon et la *chuspa* ou bourse pour la coca, qui est suspendue à l'épaule gauche.

L'homme qui veut travailler dans une finca reçoit une case ou rancho au toit de paille, un *platanal** ou plantation de bananes. En échange de trois jours de travail hebdomadaire pour le patron¹³⁵, les hommes reçoivent un cocal qui peut produire trois paniers ou arrobes¹³⁶ de 25 livres de feuilles par récolte, voire une quantité encore plus grande. Les femmes, quant à elles, reçoivent la moitié. Mais s'ils travaillent cinq jours de la semaine, les hommes reçoivent un cocal de cinq arrobes et les femmes, toujours la moitié. Les patrons donnent aussi dans ce cas cinq *chalonas* (ou portions de mouton écorché, dépecé et salé) pour chaque récolte soit quinze à l'année, et seulement trois *chalonas* s'ils ne travaillent que trois jours à la semaine. Ces libéralités s'appellent *avios*. Ailleurs, on donne quelquefois, et seulement aux hommes, du fromage, du chuño ou bien d'autres nourritures à la place de la *chadona*.

Les péons ou les paysans cultivent, parfois pour leur compte, sur les versants des collines, le riz pluvial. Le café (qui, dans les plantations de coca, est complètement abandonné malgré son excellente qualité) reste la propriété du patron, bien que les péons en possèdent les plants. Dans les Yungas, on cultive beaucoup de variétés de bananiers : l'ordinaire, ou *manzano*, qui donne la plus grande plante et qui produit un grand fruit jaune ou foncé ; le nain (*enano*) qui est élégant et bas, avec de grandes feuilles et des régimes énormes aux petites bananes ; l'*isleño* à la chair rosée ; le *guineo* parfumé ; le *seña* ; le *palillo*, etc.

Mode de vie

Des bananes, on fait le chuño au soleil. Il y a, d'abord, la *muraia*** , ou chuño de bananes, dans lequel elles sont mises toutes ensemble, serrées les unes contre les autres, avant d'être complètement sèches, afin qu'elles pourrissent un brin. D'une autre façon, si on les laisse sécher entièrement, on obtient la *chila***.

Avec le manioc, qui est largement cultivé, on fait la tunta en le séchant à demi puis en le mettant dans l'eau, pour le remettre à sécher jusqu'à sa complète dessiccation.

On cultive une autre racine appelée *aracacha*** , qui est jaunâtre, avec des feuilles pareilles à celles du céleri, et la *walusa*** (ou betterave rouge), aux feuilles ressemblant à celles d'un arum et à la racine très blanche dont on consomme aussi les feuilles. Avec le tapioca, on fait la *chila* et, de l'*aracacha*, seulement la *muraia*.

Ces quelques racines sèches et un peu de viande salée constituent l'alimentation des péons et des gérants des fincas. Cette mauvaise alimentation est en grande partie la cause de leur caractère timoré¹³⁷ qui a pour conséquence des salaires extrêmement faibles, et cela, joint avec tout ce que j'ai dit auparavant sur la rémunération des péons, est suffisant pour comprendre que l'immigration en Bolivie serait une folie tant que ne disparaîtra pas totalement l'élément indien¹³⁸. L'oranger donne très bien et il est très répandu.

Je restai plus d'un mois à Santa Gertrudis, sous les mêmes nuages chargés d'eau, bien que ce lieu ne fût pas favorable à mes recherches ; en effet, la belle végétation de Sillutincara n'existait pas ici et accéder aux quelques forêts alentour était quasiment impensable. J'y demeurai uniquement à cause de l'impossibilité de transiter par les chemins, qui étaient dans un état horrible à cause des pluies continues.

La colline de Santa Gertrudis, comme les autres, est formée de bancs de pierres de craie noirâtre, avec des traces de quartz ; elle est couverte d'une argile rougeâtre et de terre végétale qui forment une boue horrible. Je notais de nombreux bégonias, divers *adiantos*** et des fougères. Dans les bois, on trouve deux espèces de petits palmiers aux feuilles de formes variées et portant des fruits en grappe ; l'une d'entre elles, qui est naine, est très gracieuse. On y trouve beaucoup de composées dont, parmi elles, un petit *Zinnia* rougeâtre qui, par son abondance, paraît être indigène, des légumineuses élégantes et d'autres encore. Peu d'animaux, peu d'oiseaux, peu d'insectes, très peu de reptiles et presque aucun batracien.

Je visitai la finca Nigrillani en empruntant une route de montagne très étroite. Elle est située à 6 km de Santa Gertrudis ; on y cultive le cacao. J'ai vu aussi une distillerie d'alcool à Mururata – elle a de bonnes machines – et je suis descendu au lieu-dit de La Vega¹³⁹ du río Coroico, sur les rives duquel on cultive, entre autres, le cacao et le riz.

Les Noirs des Yungas en fête

Le mardi après Pâques, j'ai assisté à la fête des Noirs dans le village de Mururata. Ils avaient costumé l'un d'entre eux avec une couronne, un manteau rouge, une jaquette de velours rasé du siècle passé, des pantalons déchirés et les pieds déchaussés... Il était ou prétendait être leur roi¹⁴⁰. Il cheminait, hiératique, un ridicule sceptre dans les mains, sa cape soutenue par des pages.

Ils jouaient de la flûte de bambou et du tambour, quelques-uns avaient des grelots aux genoux et portaient des manches de couleurs vives, attachées aux épaules et qui leur arrivaient au coude. Ils dansaient en buvant de l'eau-de-vie de canne depuis plusieurs jours, chantant une ritournelle monotone qui se répète encore lors des funérailles qui,

s'il s'agit d'enfants, se font de nuit. Cette rengaine est si connue que les négrillons, quand ils pleurent, l'imitent avec une voix pleurnicharde.

Pour aller de Santa Gertrudis à Coroico, il faut emprunter le chemin déjà décrit jusqu'au pont suspendu du río Coroico. De là, on prend une montée ardue jusqu'à une chapelle. Ce sentier est très étroit et, si deux mules se croisent, cela devient vraiment difficile car les pentes sont très escarpées et dénudées. À partir de la chapelle jusqu'au village, le chemin est meilleur et fort peu pentu. La montée vers La Paz est beaucoup plus large et commode, bien qu'elle soit semée de grosses pierres.

En route vers Coroico

Je laissai définitivement Santa Gertrudis le 12 avril. Pour éviter les boursiers de Mururata, je pris le chemin de la distillerie d'alcool, qui arrive jusqu'à Chij-Chipa et qui est un peu meilleur.

Santa Gertrudis que je quittais est à environ 1 350 m d'altitude ; mon baromètre varia de 64,5 à 65,5 mm, la température moyenne était de 23 °C le jour et l'humidité moyenne de 70 %, mais je vis aussi souvent l'hygromètre monter à 80 %.

Coroico est un petit village, qui possède néanmoins de nombreux commerces de coca. Selon ce que l'on m'a rapporté, il compterait un millier d'habitants. Il est distant d'environ vingt-huit lieues (150 km ¹⁴¹) de La Paz et se trouve à une altitude de 1 750 m, à 16° 18' de latitude S et 70° 4' de longitude O de Paris. Je tiens ces deux dernières informations du *Diccionario geográfico del departamento de La Paz* ¹⁴² de M. V. Ballivián, qui donne à Coroico une altitude supérieure à celle de mon baromètre. Le village est mal empierré et possède une petite place avec, en son centre, une fontaine. Les jours d'animation sont les dimanches et lundis, à cause de l'arrivée des Indiens de La Paz chargés de provisions et qui repartent avec de la coca. La paresse des Yungueños ¹⁴³ est telle que, si ces Indiens faisaient défaut, ils ne sauraient quasiment que manger. Ici, toutes les femmes sont commerçantes. Riches et pauvres ont un petit commerce où elles vendent liqueurs, aliments et toutes sortes de produits ; toutes portent le petit chapeau masculin en laine ou en paille.

Je suis sorti le 15 avril de Coroico, avec un muletier qui m'avait imposé de fort sévères conditions économiques. Le chemin à flanc de montagne était relativement bon jusqu'à une finca nommée Santa Bárbara où nous nous reposâmes. En passant au pied du pic Uchamachi, nous aperçûmes des Indiens qui allaient et venaient par les canyons (*quebradas**, nom qui est justement donné aux gorges profondes qui se trouvent entre deux montagnes), portant toujours leur petit étui de coca et la machette pour débrousser les plantes du chemin.

Ces Indiens sont, en général, de grands marcheurs, capables de porter sur l'épaule des charges énormes, de la manière que j'avais déjà vue

à La Paz, c'est-à-dire enveloppées avec un poncho, dont les deux pointes libres sont attachées sur la poitrine.

Au-delà de Santa Bárbara, et après avoir vu au passage les plus belles fincas des Yungas, telles Miraflores, Capellania et autres, on trouve, à peine franchi le sommet d'une colline, les *ciénagas**. Il s'agit de grandes frondières qui s'étendent tout le long de la piste et à l'ubac des collines, et sur lesquelles il est difficile de passer en chevauchant à mule car la boue, qui est collante et tenace, fait chuter l'animal très facilement.

De ces bourbiers, de 10 à 15 m de long, nous en rencontrâmes pour le moins cent ! Et l'on prétend que c'est un chemin royal ! Une affirmation qui ne doit pas surprendre dans un pays où l'on nomme demoiselles les femmes mariées avec enfants, et fillettes les femmes de un à cent ans¹⁴⁴ !

Enfin, les fondrières disparaissent et, peu à peu, on commence à descendre par une petite piste encaissée et pentue, un peu boisée sur les côtés, jusqu'à un ruisseau très pittoresque, avec ses rives arborées, qui court sur le fond et dont on me dit qu'il charrie beaucoup d'or et s'appelle Peri. On passe ensuite un pontet et l'on commence l'ascension assez raide qui conduit jusqu'au village de Coripata.

Dans la journée, j'observai sur les flancs des collines beaucoup de *gine-reum*** et, peu avant l'arrivée au village, dans un vallon de la colline où courait un peu d'eau, se trouvaient des *equisetum*** gigantesques, mélangés avec d'autres plantes, particulièrement des grimpanes. Nous avons parcouru dans la journée huit lieues.

Visite aux bourgades des vallées

Coripata est un village nettement plus petit que Coroico ; il est perché sur le sommet d'une colline, ou plutôt sur son dos, et c'est un important centre de commerce de coca.

Le 16 mai, vers dix heures, nous partîmes pour Chulumani, la capitale des Yungas. On descend quelque cinq kilomètres jusqu'au río Tamampaya. La descente, pour arriver jusqu'au gué du río, est si abrupte – mais seulement sur de courts tronçons – qu'il faut descendre de la mule. Elle est boisée et presque à pic. Le río, ou plutôt le torrent, ne pouvait pas se passer à gué ce jour-là. Heureusement se trouvait avec nous le propriétaire d'une finca située de l'autre côté, dans une petite plaine formée par le torrent, et il a tendu une *maroma* pour le traverser.

La *maroma* est un filin d'acier tendu d'une rive à l'autre d'un cours d'eau impétueux, le long duquel on fait passer une poulie en fer. Suspendue sur ce filin se trouve une nacelle portant les personnes et les charges que l'on fait passer en tirant sur une corde attachée à la poulie.

Nous traversâmes ainsi avec nos équipages et, quant aux mules, elles se jetèrent à l'eau et, à la nage, atteignirent sans encombre l'autre rive. Nous nous arrêtâmes une heure à la finca, qui disposait d'un moulin hydraulique

et d'un pressoir ou *trapiche** un peu primitif servant à fabriquer de l'eau-de-vie de canne.

De là, on monte en zigzag entre les arbres pour emprunter, entre les bois, un sentier toujours à flanc de montagne, souvent très étroit et quasi invisible à cause des hautes herbes qui se referment sur le chemin. Ensuite, on descend un peu jusqu'à un petit torrent, puis on reprend la montée.

La végétation s'est un peu transformée ; on trouve divers arbres de la famille des légumineuses semblables à d'autres que je vis au Paraguay. La montée est longue, souvent étroite et escarpée, parcourue de ruisseaux, jusqu'à un hameau appelé Huanané. De là, on traverse ensuite une colline et l'on emprunte une belle route commode jusqu'à Chulumani et, en cheminant sur le versant, on jouit, depuis Coripata, d'un horizon un peu plus dégagé. Au loin, on voit le village d'Irupana et, à gauche, se dresse une colline bien cultivée portant coca et bananiers.

Nous avons parcouru environ six lieues.

Gens et coutumes de Chulumani

Chulumani, capitale de la province des Yungas, compte 2 000 habitants environ. Elle se situe, d'après mon baromètre, à 1 750 m d'altitude et, selon M. V. Ballivián, à 16° 20' de latitude S et 69° 52' de longitude O de Paris. La population se consacre au commerce de la coca. L'agglomération est mal située car juchée sur le versant d'une colline escarpée, aussi ne peut-elle s'étendre. Les costumes sont identiques à ceux de Coroico. On y rencontre les mêmes femmes avec le petit chapeau masculin, bien qu'elles changent de modèle selon la mode. On trouve toujours les mêmes petites boutiques pour les dames de toute classe sociale.

Le dimanche, la place prend un aspect pittoresque et curieux quand s'ouvre le marché avec tous les produits venus de La Paz ; Chulumani, comme Coroico, n'aurait rien à manger si tout n'était pas apporté de là-bas. Beaucoup de femmes, des cholas, sont assises sur le sol, abritées du soleil par de grands parasols de toile, face à leurs paniers pleins de divers fruits : la *chirimoya*** ou anone, à la peau écailleuse et à la pulpe blanche, très parfumée, renfermant les graines ; des oranges ; des bananes ; des figues de Barbarie ; des pêches ; le *pacay*** ou espèce de légume [*sic*] provenant d'un arbre ressemblant au siquili, long et étroit, qui a ses graines enveloppées dans une pulpe blanche, douce et fraîche. En plus, il y a des fromages, de la viande séchée, des vêtements d'Indiens, etc. Dans une autre partie du marché, des Indiens, eux aussi assis par terre, en file, exposent à la vente les paquets venant de La Paz qui contiennent les fruits, etc. Sur la place déambule une foule composée d'Indiennes et de Noires, aux jupes de couleurs vives, portant une sorte de cape ou manta faite d'un lainage fin d'environ 50 cm de large aux couleurs brillantes, avec un bord de satin

souvent à ramages, jetée sur les épaules et attachée à l'une d'elles. Il y a aussi et toujours le petit chapeau.

Les Indiens de la pampa ou puna portent des pantalons ouverts derrière, de la jambe à la cheville, et le poncho sur les épaules. Ceux des alentours ont aussi des pantalons très étroits jusqu'à la cheville et vont enveloppés dans une manta à rayures de couleurs vives, avec le fameux chapeau dur et le cheveu long et serré à la nuque par un cordon.

Le dimanche de Pentecôte, le 17 mai, j'ai vu sur la place plusieurs troupes de figurants indiens qui venaient accompagner la procession des croix de leurs églises, certains avec des pantalons noirs ouverts jusqu'au genou, un gilet ou une jaquette courte et noire, avec dessus une espèce de cuirasse en peau de jaguar ; le chapeau bas, rehaussé de couleurs vives avec des rayures dorées et une breloque qui pendait par-derrière et dans laquelle était enchâssé un petit miroir. D'autres Indiens portaient des plumes au chapeau, une jupe longue de la ceinture jusqu'aux pieds, blanche, plissée, ouverte sur le devant et, sur une épaule, bien visible et retombant aussi jusqu'au dos, une sorte d'étole formée de plumes bien arrangées de perroquets ou d'autres oiseaux.

La passion provoquée par ces plumes est telle qu'elles sont très chères, ce qui prouve la rareté de ces oiseaux dans la province ; aussi un couple d'aras¹⁴⁵ du Beni ou de Cochabamba coûte jusqu'à 60 pesos¹⁴⁶, soit environ 150 livres. En conséquence, ces oiseaux sont bien soignés afin de pouvoir leur ôter les plumes de temps en temps.

Ainsi vêtus, les Indiens vont faire le tour de la place en jouant de la *quena* (une espèce de flûte de roseau), accompagnés d'un tambourinaire au costume moins voyant. Ils tournent en dansant, s'arrêtent en cercle, sautillent¹⁴⁷ et ils finissent par prendre une sérieuse cuite, toujours jouant, durant des heures et des jours, encore et toujours les mêmes notes ! On les appelle « enjuponnés » (car ils portent la jupe) ou bien *quena-quena*, du nom de leur instrument.

Quelques Indiens, nommés *taqui-taqui*, « vieux-vieux » en aymara, s'habillent comme des anciens, avec des masques au long nez et des barbes blanches bien fournies ; ils jouent aussi de la flûte, avec un accompagnement de tambour et ils arborent des grands chapeaux extraordinaires¹⁴⁸.

D'autres encore vont, jouant de la *zampoña** – dont il existe diverses tailles – tenue de la main gauche, tandis qu'avec celle de droite ils battent un tambour attaché au bras gauche, dansant sur eux-mêmes et courant à petits pas.

Certains danseurs imitent une bataille de taureaux¹⁴⁹. J'ai déjà dit que c'est de cette façon qu'ils accompagnent les croix de leurs chapelles. Ils les apportent dans l'église, où ils écoutent une messe, non sans avoir payé au curé un droit d'entrée qui varie selon la taille de la croix !

Et ces fêtes, qui durent plusieurs jours et qui sont fériées, se renouvellent fréquemment !

La nuit, on ne peut dormir, à cause de groupes de joueurs de *tuna** (des désœuvrés) qui parcourent la ville en jouant du *charango**, une petite guitare à douze cordes, et en chantant une rengaine très ennuyeuse dans laquelle se répète à chaque instant le refrain : *Palomitaaaaaa ! Petite colombeeeeee*¹⁵⁰ !

L'ivrognerie est un vice très commun même chez les gens bien élevés. Les gens se soûlent souvent avec de la *chicha*** , une boisson acide faite à base de maïs fermenté. On fabrique aussi la *chicha* avec le fruit du cacao maïs, bien que très bonne, elle est indigeste. Le *guarapo*** est une autre boisson extraite de la canne à sucre.

Ici, toutes les fêtes ou les messes sont accompagnées d'une grande débauche de pétards et de fusées, pour le plus grand plaisir des enfants et pour la frayeur des chiens.

La manière dont les Indiens pratiquent les funérailles de leurs morts est curieuse. Ils les enveloppent dans un linceul noir, qu'ils attachent sur deux grands bouts de planche que deux d'entre eux portent sur l'épaule, et en route jusqu'à l'ultime demeure !

Une riche finca des Yungas

J'ai visité Villa de Ginebra [Ville de Genève], une finca où, il y a cinq ou six ans de ça, on avait planté du quinquina à grande échelle, ce qui entraîna pour les propriétaires la perte de milliers d'écus¹⁵¹. L'ingénuité de ces gens est incroyable car ils pensent à produire, mais sans se soucier en rien d'améliorer les moyens de transport¹⁵². En effet, la ruine de ces pays est due à l'absence de bonnes routes, lesquelles sont, à dire vrai, difficiles et coûteuses à réaliser en l'absence absolue de terrain plat. Aussi le gouvernement bolivien ne pense qu'à réaliser des voies de communications rapides et directes vers le Chili¹⁵³. Espérons que le destin ne lui réserve pas une mauvaise surprise !

On cultive le café, qui rend bien. Mais réussira-t-on à en sauver l'exploitation ? Voilà la question, car le café des Yungas est certainement l'un des meilleurs pour sa qualité.

La situation de Villa de Ginebra est splendide. Elle est proche d'un bois, avec de l'eau à suffisance, dispose d'une belle vue jusqu'aux hautes montagnes de Wiri qui lui font face et bénéficie d'un climat délicieux. Ici, le maïs, comme à Chulumani, donne bien. Un compatriote y vit depuis plusieurs années, et c'est l'un des rares étrangers qui résident dans les Yungas, bien que les Italiens soient au total 607 en Bolivie.

Pour rejoindre la Villa, on descend la montagne de Chulumani, puis on monte, en face, un coteau, que j'ai signalé à mon arrivée comme étant bien cultivé, ensuite on tourne par un sentier à flanc de versant de l'autre côté de Chulumani. Le chemin est bon en cette saison. Je visitai aussi d'autres fincas et, à l'une d'entre elles, on arrive par des mauvais chemins, étroits et raides.

La végétation, très exubérante, est toujours faite de fougères, d'arbustes à feuilles persistantes, dont celui ressemblant au rhododendron dont j'ai déjà parlé, avec la violette blanche des Andes et les bégonias. Je notai aussi la *ambaiba*** et le *keajo*** aux grandes feuilles blanchâtres, avec des incisions profondes et digitées, et qui a un tronc évidé portant des nœuds comme une canne. La *ambaiba* donne un fruit long et mince dont la pulpe ressemble à la figue. J'ai vu aussi la *caigua***, une plante grimpante donnant un fruit ressemblant au poivron qui s'utilise beaucoup, spécialement dans les soupes.

Il y a peu d'animaux sauf quelques ours¹⁵⁴. Les monts sont d'ardoise et d'argile rougeâtre.

Au sujet des animaux, les habitants des Yungas apprécient beaucoup la chair du serpent à sonnette.

Vers Irupana et les grands ríos

Je demeurai presque un mois à Chulumani et ses alentours, grâce à la gentille et généreuse hospitalité du juge du pays. Ici l'hospitalité existe vraiment et l'on ignore ce qu'est une auberge.

Mon logement donnait sur la place, qui dispose d'une fontaine en son centre et qui compte plusieurs arbres. Depuis mon arrivée à Chulumani, le temps avait changé entièrement, aussi les jours et les nuits furent magnifiques sous un ciel merveilleux.

Il fait un peu plus chaud à Chulumani qu'à Coroico, bien que je n'aie jamais vu le thermomètre dépasser les + 25 °C dans mon logement. L'hygromètre oscillait entre 50 et 60 % d'humidité.

Le 19 mai, je suis parti de Chulumani pour Irupana à 2 h30, ayant obtenu cette fois les mules dans de bonnes conditions. Aussi, j'avais envoyé le chargement de mes bagages deux jours auparavant.

L'honnêteté des Indiens ici est si connue que l'on peut leur confier quoi que ce soit, en étant sûr que cela arrive à bon port.

De Chulumani à Irupana, le voyage est bref, avec seulement six lieues, mais très fatigant. On descend du village par un chemin en zigzag pas trop mauvais, jusqu'à un petit torrent appelé Huajtata. De là, on monte de 350 m, ensuite, on descend par une piste pleine de gros cailloux et de pierres de quartz, jusqu'à un cours d'eau un peu plus important que le précédent, qui est le Solacama. Il y a un pont suspendu, mais comme le río était bas nous l'avons passé à gué. De là, on remonte de nouveau d'environ 350 m, par une pente très longue et difficile. Je notai, en divers endroits, des traces évidentes de salpêtre, qui blanchit le terrain, et des plants de *ginereum*.

Du Solacama, on voit le village de Ocobaya situé sur le sommet d'une colline par où l'on descend, et qui est très allongée comme presque toutes les collines des Yungas.

Avant de franchir le torrent, je trouvai, à ma gauche, une plantation de canne à sucre, propriété d'un Français¹⁵⁵, où régnait la fièvre tierce¹⁵⁶. Ayant achevé la deuxième montée, on descend de nouveau jusqu'à un troisième ruisseau appelé Puri [Peri], petit comme le premier, et, finalement, on prend la montée assez longue mais bonne d'Irupana, où j'arrivai à 7 h 30 du soir, sous un clair de lune magnifique.

Irupana est bâtie à 1 850 m d'altitude, selon mon baromètre, et à 16° 25' de latitude S et 69° 46' de longitude O de Paris, selon Ballivián. Elle est située sur un emplacement magnifique et jouit d'un bon climat. La localité est établie sur un replat où pourrait s'installer une belle petite ville mais, au contraire, elle est en pleine décadence et compte à peine 1 000 habitants. La vue dont on jouit est excellente, l'horizon est dégagé d'un côté et fermé par les sommets de l'autre et, dans le lointain, on aperçoit les cimes élevées des Andes. On y parle beaucoup le quechua car nombre de gens viennent de Cochabamba en apportant de la farine et d'autres produits. Ils vont vêtus de toutes petites jaquettes qui arrivent à peine à la ceinture. Sur la place se trouve une fontaine, entourée de quatre très beaux saules qui ont la forme du peuplier d'Italie.

D'Irupana, on peut atteindre La Paz sans passer par Chulumani en suivant le río La Paz, mais cela n'est possible qu'en saison sèche, c'est-à-dire en hiver [austral]. Non loin de là, on extrait l'or¹⁵⁷ de divers ríos.

Je termine ici. On peut comprendre, du peu que j'ai écrit, la topographie de la province des Yungas. Seulement des canyons ! C'est-à-dire seulement des versants abrupts, sans aucune vallée évasée, des précipices où courent des torrents aux eaux très abondantes, qui changent de nom à tout moment ce qui rend très difficile la compréhension de l'hydrographie de cette région.

Aujourd'hui, je pars pour le río Miguilla où j'embarquerai sur les radeaux (balsas) pilotés par des néophytes¹⁵⁸, des Indiens mosetenes¹⁵⁹, pour me rendre aux missions.

Votre obligé,
LUIGI BALZAN.

TROISIÈME PARTIE

D'Irupana à Covendo (Bolivie)¹⁶⁰

*Reyes (département du Beni, Bolivie),
le 1^{er} août 1891.*

Distingué Secrétaire,

Je vous ai expédié d'Irupana, dans les Yungas, le compte rendu de mon voyage et de mon séjour dans cette province.

Le rapport que je vous adresse ce jour traite du voyage par les ríos Bopi¹⁶¹ et Beni¹⁶², et de ma visite aux missions des Indiens mosetenes qui sont toutes établies sur la rive droite du dernier cours d'eau cité [le Beni].

On se fera une idée exacte du chemin parcouru en examinant la carte de l'Amérique méridionale de Petermann¹⁶³. Cherchez Irupana, à l'est de La Paz, et tout près, vous verrez le río Bopi, qui court N-NO pour se jeter dans le río Beni dont les missions sont riveraines.

Vers les terres chaudes du Beni

Le 21 mai, j'avais décidé de descendre d'Irupana à Miguilla. On m'avait assuré que les convertis¹⁶⁴ devant me conduire à Covendo viendraient au village, mais je ne voulais pas faillir à ce que l'on m'avait demandé par écrit au couvent des missionnaires de La Paz : être à Miguilla le 21. Le plus important était donc de trouver un mulétier et des mules. Le corregidor, principale autorité du village, m'avait prévenu, bien que je fusse en possession d'un passeport du gouvernement, qu'il n'obligerait personne à me fournir des bêtes de somme. Cette attitude s'expliquait par un drame qui s'était déroulé peu de jours auparavant, dans une vallée étroite ou un ravin du río La Paz : un malheureux jeune officier avait été assassiné alors qu'il poursuivait deux déserteurs ; or, ce gouverneur avait fait prêter à la victime une mule qui ne fut retrouvée que par chance.

Quelle inconscience de faire effectuer la chasse aux déserteurs par un officier isolé et ne connaissant pas le chemin !

J'eus l'idée, le 20, d'envoyer à Miguilla un messenger, un *propio* comme on dit par ici, pour aviser le missionnaire de ma prochaine arrivée, mais on m'avait demandé pour cela 5 bolivianos, soit quelque 20 francs, une somme fabuleuse ! Quand on voit un étranger, on en profite toujours. De plus, que ce soit dit une fois pour toutes, la Bolivie est le pays des difficultés, aussi arrive-t-il que l'on ne puisse pas y obtenir le nécessaire, même avec de l'argent.

Enfin, à 10 h 30, le 21, arriva un muletier de Cochabamba que j'avais engagé le jour auparavant par le biais de sa femme, une vieille mégère, qui m'avait imposé un prix salé : 3,5 pesos par mule. Au moment où, pour la seule commodité du transporteur, nous étions en train de charger les bêtes, il était déjà quatre heures. On m'avisait que les *chunchos**, ainsi que l'on nomme les néophytes de Covendo, étaient en train d'arriver. Cela m'enchantait car il était évident qu'ils resteraient au moins un jour dans le village d'Irupana, ce qui me permettrait d'atteindre commodément Miguilla avant eux.

Nous sommes partis à 4 h 30 de l'après-midi. À la sortie du village d'Irupana, on entama une montée en zigzag, et ce fut durant cette ascension que nous rencontrâmes les convertis. Ils se rendaient à Irupana pour vendre le peu de chose qu'ils apportent des missions : des balais, mais qui ne sont rien d'autre que des bottes de petits joncs attachés en faisceau, quelques singes, des cuirs, etc., qu'ils échangent pour du pain, qu'ils aiment beaucoup, et des articles de mercerie.

Le baromètre marquait 586 mm au point le plus élevé. Le chemin était très bon car nous étions entrés dans la saison sèche. Une fois la montée achevée débutait une route sur la pente toute couverte par de belles forêts dont les branches, qui se refermaient sur le passage, étaient toutefois très enchevêtrées. Ici et là, on trouvait des fondrières qui, bien que profondes, furent franchies par les mules sans difficulté. J'observai plusieurs bégonias, une *myrtacea*, commune dans les Yungas et portant des grappes de fleurs rosées, un arbuste avec des grappes de petites fleurs blanches ressemblant au muguet, des orchidées terrestres aux fleurs blanches, roses ou mauves en grappe, un *calceolus* jaune, différents keajos et un petit bambou.

La vue vers Irupana est magnifique. La petite ville s'aperçoit dans une belle plaine et, au loin, vers le nord, se dressent les collines de Chulumani et la cordillère.

En empruntant un chemin étroit à flanc de montagne, on voit, tout au fond, une autre plaine cultivée en maïs et plusieurs maisonnettes, tandis que l'horizon, au SE, est fermé par d'autres crêtes dénudées entre lesquelles, dans le lointain, le plus haut sommet est couvert de neige. Vers 6 h 30 du soir, nous arrivâmes à une maisonnette juste à côté d'un champ de maïs, propriété de mon muletier ; nous y passâmes la nuit, après avoir

parcouru deux lieues. L'endroit se nomme Esquircane. Le baromètre indiquait à ce point déjà une descente de 100 m et il marquait 593 mm.

Le 22, nous partîmes à 9 h 15 du matin. On suivit le chemin descendant insensiblement les versants entre les bosquets et donc on vit de nombreux arbres, arbustes, épineux tels des cactus, des *cereus*, etc. Par endroits, la piste est très mauvaise parce qu'étroite et encaissée mais, heureusement, elle est sèche.

Après presque une heure de cheminement, on entama une forte descente aux courbes serrées, mais facile bien qu'encombrée de pierres. Ce sont les troncs d'arbres qui peuvent être dangereux car, fréquemment, ils empiètent sur le chemin, aussi les malles chargées sur les mules risquent de les heurter et de faire chuter l'animal, et même de le précipiter dans le ravin. Un jeune, ou un aide, qui accompagnait le muletier, devait retenir les mules quand il se présentait quelques-uns de ces troncs au bord du sentier, car les mules se dirigent toujours là où la voie est libre, sans se préoccuper de ce qu'il peut y avoir au-dessus d'elles.

Avant d'entamer la pente dans son secteur le plus raide, je vis déjà une petite portion du cours d'eau – celui que je devais suivre en bateau –, enserré entre les montagnes. Parvenu à la dernière colline que l'on descend par un chemin aux zigzags très serrés, plein de pierres et bordé de plantes épineuses, je pus découvrir dans son ensemble la plage encaissée entre de hautes montagnes et où s'unissent les ríos La Paz et Miguilla.

Vers midi, nous étions en bas. Nous traversâmes ensuite une vallée très large, toute pierreuse, puis passâmes à gué le río La Paz, car il avait peu d'eau en raison de la sécheresse prolongée. Un quart d'heure après, nous arrivâmes à la tente où séjournait le missionnaire. Nous l'avions déjà aperçue d'en haut ainsi que les balsas des convertis, mises au sec sur la plage.

Arrivée au río La Paz

Je me présentai au frère¹⁶⁵ de la mission ; il m'attendait déjà et me combla d'amabilités durant les vingt-quatre heures que nous passâmes ensemble.

Le point où je me trouvais, juste à la confluence des ríos La Paz et Miguilla (la tente était dressée dans le coin formé par les deux rivières juste avant qu'elles ne s'unissent), s'appelle La Espia [« L'Espionne »]. On me dit que ce nom provenait de postes de gué que les habitants d'Irupana et des environs y avaient établis, jadis, pour surveiller l'arrivée des Indiens mosetenes qui faisaient de fréquentes et dangereuses incursions jusqu'ici, cela bien évidemment avant leur conversion par les franciscains.

Né du glacier de Chacaltaya¹⁶⁶, au nord de la ville de La Paz, le río homonyme, ou plutôt le torrent, court, encaissé entre les sommets, *grosso modo* de l'ouest. Ses eaux sont boueuses, jaunâtres, sans poissons, riches en salpêtre, à en juger par les dépôts laissés sur le sable. Le río Miguilla naît

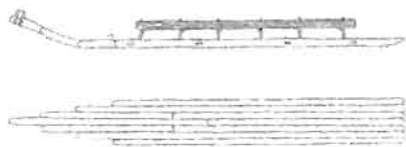
dans la cordillère d'Anaca, une chaîne andine. Il vient du SE, apportant des eaux cristallines et riches en poissons de l'espèce appelée *sabalo**. L'étroit canyon, par lequel il arrive, porte une belle végétation pour la courte portion qui se voit à partir de La Espia, tandis que le ravin du río La Paz est très aride. Après la confluence de La Espia, la rivière, issue de la confluence des deux cours d'eau, court, encaissée entre de hauts sommets plutôt arides, d'après ce qui se voit dans le petit champ de vue au N-NO.

Le baromètre indiquait 675 mm à La Espia. La descente, à partir d'Esquir-cane, est donc très forte : environ 1 000 m de dénivelé en quatre heures.

La tente du missionnaire était dressée sur un sable très fin et entre de gros cailloux, comme je l'ai dit, dans le coin de berge formé par les deux torrents juste avant leur confluence. À côté, on voyait le chargement entassé destiné à la mission de Covendo : beaucoup de caisses et de très nombreuses boîtes en fer-blanc remplies de sel. Le 20, sept balsas étaient arrivées et elles avaient été tirées à terre, comme je l'ai déjà dit, et mises en file indienne. Elles avaient été renversées sur un flanc et soutenues dans cette position verticale par les pagaies des rameurs, plantées deux à deux de chaque côté.

À propos de ces radeaux, qui sont appelés *penne* en langue mosetene, il faut noter que ce sont les uniques embarcations aptes à naviguer par ces torrents. Je pense qu'il est assez important d'en donner ici une description minutieuse.

Suit donc un long passage où Balzan décrit les éléments constitutifs du radeau et la technique usitée, soit pour les embarcations simples en bois (balsas) soit les doubles (callapos). Il ne nous a pas paru nécessaire de reproduire cette description de trois pages, très technique et de peu d'intérêt dans l'économie de l'ouvrage.*



XIII. Schémas de Luigi Balzan d'une balsa de bois du río Beni.



XIV. Callapo sur le río Beni (1903).

En revanche, comme souvent un dessin vaut mieux qu'un long discours, nous disposons de deux schémas de balsas, de la plume de Luigi Balzan, que nous reproduisons ici et d'une photographie de 1903 d'un callapo (illustrations XIII¹⁶⁷ et XIV¹⁶⁸).

Et je retourne à mon voyage.

Nous fûmes, avec le frère, vers une maisonnette située à presque un kilomètre de sa tente. D'abord, on chemina par des forêts de cassiers (*gavias***), ensuite, on longea le río Miguilla entre des saules aux larges feuilles et des equisetums gigantesques, puis on continua à travers bois. Il y a seulement quelques années, l'étroite vallée de Miguilla¹⁶⁹ était très peuplée, mais maintenant la fièvre tierce a fait mourir ou fuir tous ses habitants et, seule, reste habitée cette maisonnette. Il n'y fut pas possible d'obtenir ni une poule ni un œuf, bien qu'il y en eût, et même en offrant de payer sans discussion le prix demandé.

Nous regagnâmes la tente, puis nous jetâmes dans le río Miguilla une cartouche de dynamite, ce qui nous permit de pêcher dix sabalos de bonne taille, d'environ 30 à 35 cm. Entre-temps, les convertis commençaient à arriver d'Irupana. Nous dînâmes puis préparâmes chacun notre lit, sous la tente installée sur le sable fin de la plage.

À la nuit tombée, les néophytes vinrent prier près de notre tente. Nous bavardâmes encore un peu et nous cherchâmes ensuite à dormir. Toutefois, tandis que la rumeur monotone de la rencontre des eaux du Miguilla et du río La Paz nous facilitait le sommeil, les moustiques¹⁷⁰, que j'avais presque oubliés, faisaient leur possible pour nous l'ôter, mais un fort vent finit par les éloigner.

Préparatifs de départ vers le Beni

Le 23 mai, nous nous levâmes de bon matin et, déjà, les convertis s'employaient à préparer les petites choses qu'ils avaient achetées à Irupana. Le pain, entier ou coupé par le milieu, était mis, par leurs soins, sur des feuilles de bananier posées au sol pour le sécher au soleil, sinon l'humidité durant le voyage l'aurait fait pourrir. Moi-même, j'emportai pour le voyage du biscuit acheté à Irupana. Les blocs de sel étaient enveloppés dans des feuilles semblables à celles du bananier, mais plus petites, provenant d'une plante que les naturels appellent *geitgne***. Après leur avoir ôté la nervure centrale, les Indiens les attachent avec le liber.

Entre-temps, comme n'arrivaient pas les trois radeaux restés en arrière, le frère s'était résolu à me faire partir le même jour avec deux autres embarcations ; les gens des derniers radeaux, pendant un à deux jours, devaient rester de toute manière en chemin pour débroussailler les terrains (*chacras**) où poussent les bananiers qui subviennent à l'alimentation des convertis, sachant qu'il n'y a pas de lieu habité jusqu'à Covendo.

Nous, nous devons poursuivre notre voyage directement. On répartit la marchandise entre les capitaines des embarcations et on aida au montage des callapos car, pour descendre le río, on n'utilise pas de radeaux isolés, qui seraient trop dangereux.

Cette opération est très simple. Une fois les radeaux mis à l'eau, on en choisit deux, plus ou moins identiques (j'ai oublié de dire que les plus grands mesurent 10 à 11 m de long). Ensuite, on cherche trois troncs droits, de saule ou d'un autre arbre, d'environ 10 cm de diamètre voire un peu moins, et on les place de façon à ce qu'ils recoupent perpendiculairement toute la largeur des deux radeaux, l'un à la poupe, l'autre à la proue et un autre au milieu.

Puis on les appuie sur les autres troncs du radeau pour les y attacher fortement avec les cordages habituels. Pour cela, on entoure les cordes autour des clous plantés à l'intérieur des chontas, et qui sont laissés un peu à découvert, à de courts intervalles entre l'un et l'autre des troncs du radeau.

Il arrive parfois que les deux plats-bords des radeaux soient si rapprochés qu'il est difficile de passer entre eux le cordage pour les fixer au clou intérieur. Dans ce cas, on place sur un des troncs de petits clous de chonta, parallèles au plan horizontal du radeau, et l'on passe un cordage en dessous d'eux. La ligature est beaucoup plus forte sur le point où le pieu de traverse qui passe sur les deux radeaux enlace les deux perches extérieures (*voladoras*) – qui deviennent ainsi intérieures (et restent au centre du radeau double) – des deux balsas unies par la proue. Ce point étant celui de plus grand effort pour que le callapo ne se défasse pas. Le radeau double ou callapo se nomme *ciappa* et les troncs qui le constituent, *ciappatagges*.

Parfois, on attache d'autres petits bâtons se terminant en fourche aux pieux verticaux de chonta ou *cseroc*** qui soutiennent les deux *guarachas* par la partie interne des deux balsas ou callapos, et sur eux on place des perches horizontales appuyées sur la fourche comme pour faire la *guaracha*, c'est-à-dire une tente.

Sur les perches horizontales, on attache des cannes de *charo*** coupées à demi, parallèlement à l'axe longitudinal du callapo, de façon qu'il se forme une troisième tente couvrant la partie centrale du callapo, c'est-à-dire les plats-bords extérieurs des deux balsas unies, qui restent un peu hauts par rapport aux deux tentes latérales. Celle-ci n'a pas de bords latéraux saillants et sert à placer les choses délicates. Sur les caissons latéraux dits *guaracia** (ouverts à la proue et à la poupe), les convertis avaient posé des petits rameaux de feuilles de saule et d'autres plantes. Ces feuilles devaient, selon eux, protéger le chargement de l'eau, mais le résultat est pire car, quand elles se mouillent, ce qui est inévitable, elles gardent ensuite l'humidité sous les affaires. Sur les feuilles, les Indiens arriment les caisses en faisant passer sur elles les cordages habituels, formant une sorte de filet à très grosses mailles en l'attachant à quelques-unes des pointes qui dépassent des bâtons horizontaux du caisson ; tout cela pour qu'aucun objet ne tombe à l'eau à cause d'un mouvement brusque du radeau.

Le lendemain matin, les néophytes avaient confectionné beaucoup de cordages. Ils sont très habiles à cette tâche. Ils s'assoient sur le sol et fixent

la corde entre le pouce et l'index d'un pied, en tenant à la main le liber mouillé dont j'ai parlé ; ils font trois ficelles qui, réunies et torsadées ensemble, forment une corde d'environ 1 cm d'épaisseur.

Vers midi, mon radeau double était prêt et nous partîmes à 12 h 30, en laissant La Espia. Ce point, d'après les renseignements que j'ai sous les yeux, se trouverait vers 16° 29' de latitude S.

Les dangereux rapides

Quelques mètres après le point de départ, la rivière Miguilla, aux eaux cristallines, s'unit au río La Paz dont les eaux troubles la rendent jaunâtre. Quelques mètres en aval encore, après la confluence, on rencontre le premier rapide, petit et de faible importance, mais, si je le signale, c'est pour évoquer la manœuvre que font les convertis quand le lit du río forme un coude, chose qui est très fréquente. En effet, la force du courant dans le rapide pourrait facilement faire heurter le callapo contre la rive opposée qui, en général, est toujours constituée par la paroi rocheuse d'une montagne ; aussi, le callapo resterait échoué sur les rochers car l'eau, dans les rapides traversés le premier jour de voyage, est peu profonde ; ou bien il pourrait être renversé ou retourné par le courant et fracassé.

Peu avant le rapide, les néophytes approchent l'embarcation de la rive qui forme la partie extérieure du coude, et trois hommes de proue sautent à terre en portant au sec les cordages qui sont attachés à l'extrémité du tronc central placé en travers, unissant les deux balsas, et qui sont toujours enroulés à l'avant des troncs de la balsa.

Deux autres hommes placés à la poupe font de même, en sautant sur la rive avec leurs cordages. Les trois derniers hommes restent sur le callapo. L'équipage de l'une de ces embarcations, sur le río Bopi, compte toujours huit hommes.

Une fois à terre, les deux hommes de proue halent les cordages de façon que le callapo vire sur lui-même, en présentant la proue au courant, et qu'il descende la poupe en avant. Ensuite, ensemble, ils laissent aller le callapo tandis que les trois hommes qui sont à bord, deux à la proue et un à la poupe, avec de longues perches, le tiennent à distance des rives, qui ne sont rien d'autre que des plages de sable et de cailloux en pente douce et qui redeviennent le lit du río à la saison des pluies.

Souvent, le callapo s'échoue et, tandis qu'à terre ils le remettent dans le sens du courant avec leurs cordages, les trois hommes qui sont à bord se mettent à l'eau pour alléger l'embarcation et la faire avancer. Si leurs efforts sont insuffisants, comme cela arrive souvent, alors un des hommes à terre doit venir les aider. Passé le rapide, le callapo est tiré à la plage pour permettre aux cinq hommes restés sur la berge d'y rembarquer, puis ils le font virer, en replaçant la proue à l'avant, et la navigation reprend. Exécuter cette manœuvre se nomme « passer au cordage¹⁷¹ ».

La position qu'occupent les huit hommes sur le callapo est la suivante : à la proue, c'est-à-dire à l'avant de chacune des deux balsas formant le callapo, quatre hommes se trouvent debout, deux par proue et l'un contre l'autre ; les trois hommes qui doivent sauter à terre pour les manœuvres tiennent toujours, ainsi que je l'ai dit, le cordage enroulé à proximité des pieds et attaché à une extrémité de la poutre centrale.

Dans les positions décrites, tous utilisent la pagaie et, lorsqu'ils ne s'en servent pas, ils la tiennent devant eux, la pale appuyée sur le callapo. Avant de l'utiliser, ils trempent toujours son manche dans l'eau. Ils sont habillés du *tipoy*** dont je parlerai plus tard, et quelques-uns portent le caleçon, et ils rient continuellement.

Au deuxième petit rapide, proche du premier, alors que les néophytes sautaient à terre, ils virent, entre les roseaux, un chevreuil (*venado**).

Il commençait à grimper le versant de la montagne, mais, après avoir débarqué, j'ai pu l'atteindre d'une balle, à la grande joie des convertis qui aiment la viande de brousse.

Le río court toujours en restant encaissé entre des pics élevés et arides, parsemés seulement d'arbustes souffreteux ou d'épineux. Entre le lit actuel de la rivière et les sommets se développent de petites plages de sable fin argileux et de galets portant fréquemment des traces de sel ou de salpêtre. On note, par endroits, des roselières, là où s'achève la plage et commence le talus.

Retrouvailles avec la beauté pure de la nature

Je vis des oiseaux qui volaient d'un rocher à l'autre, au ras de l'eau, et ressemblaient à des hirondelles. Les sommets sont toujours formés de roches schisteuses et dénudées, sur leurs parois inclinées on voit des milliers de nids de *pompilus*. Quelle splendide collection d'araignées des sables pourrait-on faire si on pouvait les atteindre ! Sur les côtés, de nombreux ruisseaux cascudent en produisant de l'écume quand ils se jettent dans la rivière.

À 3 h 30 de l'après-midi, nous dûmes nous arrêter à cause du vent très fort qui souffle dans ces parages tous les après-midi. Nous campâmes sur le sable de la rive gauche qui est protégée par une montagne tombant à pic, après un petit rapide identique aux nombreux autres déjà franchis auparavant.

À la tombée de la nuit, le vent cessa, les néophytes dressèrent de nouveau la tente, ils s'affairèrent ensuite à la préparation de leur dîner ; il consiste en bananes plantain rôties et en poisson, leur nourriture quotidienne, et à laquelle ils ont ajouté la viande du chevreuil. Le lieu dans lequel nous nous trouvions était enserré entre des montagnes élevées et l'horizon était très fermé. Le baromètre marquait 681 mm. Après le dîner, les Indiens firent la prière, puis se couchèrent, et je les imitai en m'allongeant sur le lit de feuilles qu'ils m'avaient préparé sous la tente.

Le 24, à 5 h 15 du matin, mes convertis récitaient déjà, selon leur habitude, leurs prières. Le baromètre indiquait 684 mm. Nous déjeunâmes un brin et, à 6 h 15, nous repartîmes. Le drapeau italien, pour la première fois peut-être¹⁷², flottait en ces lieux sur mon callapo et la rivière tortueuse.

L'aspect des sommets était le même que la veille. Vers 8 h 30 du matin, nous rencontrâmes sur la droite la confluence avec le petit ruisseau Suri, aux eaux cristallines, après un pic descendant en paliers vers le río La Paz. Le Suri naît dans un lieu appelé Agua Caliente, dans la cordillère de Las Tres Cruces¹⁷³, du côté d'Inquisivi. Quelques centaines de mètres plus loin, on voit tomber, d'une gorge située à gauche, les eaux d'un ruisseau des plus pittoresques. Une fois doublé le Suri, on commence à noter un regain de la végétation et l'horizon est plus dégagé, car les sommets – sauf quelques-uns presque à pic – descendent en pente plus douce vers le cours du río.



XV. Passage des rapides à la cordelle.

Vers dix heures du matin, nous entrions dans une gorge ou *encañada** nommée Meñique. C'est en ce point que le fleuve éventre, on peut le dire, la chaîne des montagnes qui forment, de part et d'autre, de hautes parois à pic. Le río s'engouffre avec violence dans l'étroit passage rendu dangereux par les grosses pierres qui pointent au milieu de l'eau, à l'entrée et à la sortie de la gorge. Malgré tout, le passage du Meñique ne serait pas dangereux si le chenal était rectiligne ; or, au contraire, il est en forme de Z. Si l'équipage n'était pas aguerri, il serait très facile de heurter les parois latérales ou les rochers du milieu du cours d'eau, ce qui ferait chavirer l'embarcation. Cela s'était produit pour l'une d'entre elles qui se rendait à Miguilla, peu de jours auparavant.

Après le deuxième coude, les néophytes, profitant d'une très petite plage au pied du rocher à pic situé à droite, exécutèrent la manœuvre du « passage à la cordelle », et nous sortîmes sains et saufs de la gorge (illustration XV¹⁷⁴).

Légèrement plus en aval, on rencontre un autre petit rapide où nous nous échouâmes et tardâmes un peu à nous dégager. À cet endroit, le río forme, à droite, une plage assez large et presque au sec, avec très peu d'eau, et qui retourne ensuite au río qui est en pente très douce. Sur cette plage, nous aperçûmes un grand sac de cacao, épave du chavirage du radeau dont j'ai parlé plus haut.

Passé le Meñique, le paysage commence à se dégager et nous arrivâmes vers 11 h 15 au Tãmanpaya. C'est un torrent important qui vient de la gauche en apportant les eaux cristallines d'une grande partie de la province

des Yungas, particulièrement celles des cantons de Chulumani et d'Irupana ; il est formé principalement¹⁷⁵ par le vrai Tamanpaya, que j'avais franchi en venant de Coripata à Chulumani, et par le Solacama, que j'ai passé entre Chulumani et Irupana. Le cours d'eau, qui même après sa confluence avec le Miguilla conservait le nom de río La Paz, devient, après celle du Tamanpaya, le río Bopi [ou Boopi].

La végétation est déjà belle : on note plusieurs *ricinus*, des arbres au tronc élevé et tirant sur le blanc ; des *tillandsias* ; de petits et de grands palmiers *motacú*** ; diverses broméliacées, arborant des fleurs en épi ou en panache, installées comme des parasites sur les arbres et sur les rochers ; différentes amaryllis à moitié dissimulées entre les buissons, présentant des pétales de couleur rouge sang et veinés de vert en leur centre ; une espèce de plante basse, portant des fleurs de mimosa rouges ; beaucoup d'orchidées mais pas en fleur ; des ficus, etc., etc.

Les montagnes descendent toujours fortement jusqu'au río et sont boisées et défendues – peut-on dire – à leur base par de gros rochers. Les lianes atteignent l'eau et on passe souvent avec le callapo sous la frondaison des arbres.

À un certain point, on découvre à gauche un étroit chemin qui borde les flancs d'un mont et un petit pont : c'est celui qui conduit de Chulumani, la capitale des Yungas, à Asunta. Par moments, il semble que le río n'a pas de débouché ; des sommets en fer à cheval l'enferment de toutes parts. Le paysage est splendide. Je me souviens d'un coude du río, avec des roches à droite ; d'une corniche à gauche, où se trouvait, du temps du grand commerce du quinquina¹⁷⁶, un petit village nommé Charobamba ; d'un rocher au milieu du río qui, une fois dépassé, présente la forme de la proue d'un cuirassé prolongée par un puissant éperon.

Vers 1 h 30 de l'après-midi, après avoir franchi plusieurs zones de grands rochers, nous vîmes, à moitié cachée par la végétation et dans une énorme niche, une magnifique cascade d'au moins 40 m de haut qui doit être encore plus belle en saison des pluies. La végétation se fait de plus en plus exubérante : ce sont des *bombax*, des *keajos*, des *ambaibas* ou hauts palmiers au tronc mince et au très élégant toupet de feuilles, et enfin des fougères arborescentes, qui ornent les forêts des montagnes. Au milieu de cette végétation, on trouve de nombreuses dindes sauvages, une espèce de gallinacés à la chair excellente, et, pendant des branches, de nombreux nids, parfois deux ou trois, qui sont groupés et ressemblent à ceux du tisserin, de *uchis**, une espèce de geai de couleur café avec la queue jaune. Des perroquets de différentes espèces passent à tout moment sur le río en jacassant et en faisant du tapage dans la forêt, tandis que d'autres oiseaux, aux formes et couleurs variées, volettent sur les pierres des berges couvertes de mousses.

Les roches me paraissent de nature schisteuse et, par moments, on voit s'écouler, produisant de l'écume entre les blocs de pierre, des ruisseaux

pittoresques. Les escarpements sont formés de gros rochers enrobés de terre argileuse et ils donnent par endroits des éboulis de plus ou moins grande hauteur. Les petits rapides se succèdent sans cesse : aussi souvent reste-t-on échoué ou bien passe-t-on en cahotant contre les pierres. Dans les parties plus larges, les rives sont déjà couvertes de roseaux appelés charos. Ce roseau est d'aspect élégant, avec sa tige haute, couronnée de feuilles disposées en éventail et aux pointes repliées vers le bas, et portant un énorme panache blanc.

Ce jour-là, nous reçûmes, à droite, les eaux du ruisseau Arcopongo qui vient de la cordillère du même nom dans la région d'Inquisivi, puis celles du torrent San Bartolomé qui, une fois dépassé, voit le Bopi former un Z très étroit, avec deux tourbillons pas très dangereux, mais qui obligent les bateliers à manœuvrer à la pale pour les franchir. Enfin, on note le Luinuni, qui est issu aussi de la montagne d'Arcopongo, ainsi que d'autres petits ruisseaux de peu d'importance. À gauche, à côté du Tamanpaya, l'unique cours d'eau digne d'être signalé est le Cajones, qui naît dans les montagnes d'Asunta, au NE de Coroico dans les Yungas, et qui débouche presque en face du Luinuni.

Nous passâmes devant le débouché du río Cajones, à 4 h 15 de l'après-midi. Ce torrent est connu pour ses placers d'or¹⁷⁷. Face à la confluence, à droite, je vis, dans le bois et sur les pentes des petites collines, un sentier qui arrive jusqu'aux bords du Bopi. Je sus plus tard qu'il fut ouvert pour atteindre le río Cajones afin d'y exploiter près de son cours terminal plusieurs zones d'alluvions aurifères. Ce sentier vient d'Asunta, localité où nous arrivâmes à 5 h 30 de l'après-midi.

Un beau domaine

Nous amarrâmes le callapo sur la rive droite, à une large plage après laquelle commence une petite montée couverte, entre autres, de palmiers motacú, de cacaoyers, et qui conduit à la demeure de M. Belmonte et à sa colonie¹⁷⁸. J'y accédai et le maître des lieux vint me recevoir cordialement. Actuellement, peu de personnes vivent à Asunta, mais je fus surpris par l'activité de M. Belmonte, qui a su transformer ces monts déserts et couverts seulement de forêts en de grandes plantations de cacao, café, coca, quinquina, etc. Ces produits rapporteraient beaucoup d'argent s'il existait des voies de communication faciles et commodes. Vers dix heures du soir, je suis allé dormir sous la tente placée sur la plage, où soufflait un vent qui éloignait les moustiques. Le baromètre marquait 702 mm.

Le 25, je me levai à 5 h 15 du matin (baromètre à 705 mm) et me rendis à la maison de M. Belmonte, qui m'offrit une intéressante petite collection d'ophidiens, et, vers sept heures, nous partîmes. Du côté de la localité, c'est-à-dire à droite, la rivière est enserrée par de basses collines qui s'étendent très loin et dont l'altitude augmente graduellement.

Face au village, le río coule en serpentant entre de larges berges caillouteuses, couvertes d'énormes troncs charriés par ses eaux, qui sont entaillées en rive droite par un ruisseau. À gauche, on voit, à quelques centaines de mètres de la colonie, des maisonnettes et des vaches pâturant dans une petite plaine verdoyante, enserrée par les vallées et les montagnes. C'est la localité centrale d'Asunta. Sa latitude, selon le missionnaire N. Armentia, est de 16° 5' S, et sa longitude, selon le dictionnaire géographique de M. V. Ballivián, est de 69° 48' O de Paris.

La végétation est ici encore plus belle que dans les autres lieux visités ; les rives sont couvertes de charos et, sur les arbres, on distingue de nombreux philodendrons. À gauche débouche le torrent Evenay, qui naît à peu de distance du Cajones et, plus en aval, le Chaquiti issu de la montagne d'Arcopongo.

Vers neuf heures du matin, nous arrivâmes au premier rapide important, un des plus dangereux de cet itinéraire et appelé Ciaría¹⁷⁹. Nous amarâmes le callapo sur la rive gauche, car il fallait mettre à terre tout le chargement pour le transporter, par un sentier à travers bois, jusqu'en aval du rapide. On passe ce bois en franchissant un ruisseau appelé aussi Ciaría, aux eaux fraîches et cristallines, et l'on arrive à une large berge limitée par de hauts rochers à pic tandis qu'en face, sur la rive droite, s'élève un sommet élevé et aux pentes raides. Après avoir transporté tout le chargement, mes huit néophytes sont retournés par le même chemin au callapo vide pour lui faire franchir le rapide. Je l'apercevais très bien depuis le point où je me trouvais, à côté des caisses du chargement. Le río, étroit en ce lieu, se précipite, en suivant une courte pente, entre de grands rochers qui soulèvent, avec un bruit terrible, des vagues d'écume. Le rapide n'est pas très long, mais il est très dangereux à cause de nombreux blocs de pierre sur lesquels l'embarcation peut se briser. Après quelques minutes d'attente, j'ai vu le callapo arriver au rapide, puis disparaître entre les vagues tandis que les néophytes, debout ou avec un genou à terre, s'employaient à pagayer de toutes leurs forces pour éviter les pierres, et cela en criant ainsi qu'ils font toujours quand ils traversent un mauvais passage. Passé le rapide, le callapo rencontra le gros remous qui suit toujours une chute, puis il vint accoster à la rive où je me trouvais.

Le passage avait été un succès. Seulement, un des madriers externes s'était un peu ouvert lors d'un choc contre une pierre. On l'arrangea comme on put et nous rechargeâmes l'embarcation pour, vers 10 h 15, reprendre la descente.

Mon drapeau flottait toujours sur les eaux du Bopi. Le cours d'eau continuait sa course entre les sommets. Plus nous avançons, plus nous rencontrons des plaines situées entre le lit de la rivière et les reliefs. Nous nous sommes arrêtés un moment à Sicuani, qui se trouve sur une large étendue plane sur la droite, car l'équipage voulait sauter à terre pour chercher des bananes dans les plantations et les jardins qui existent en ce lieu.

Deux rivières sortent sur la droite, l'une appelée Grand Sicuani, l'autre Petit Sicuani. Nous avons poursuivi la route. Sur la rive droite du río gisaient les restes d'un moulin en bois qui fut utilisé pour presser la canne à sucre.

Il y a quelques années, Sicuani était peuplée, de même que toutes les berges de ce río, que l'on pouvait nommer alors un emporium du quinquina. L'on voit, toujours sur la même rive droite, après avoir passé Sicuani, un lieu-dit appelé Puerto Rico, où vivait aussi une population de cascarilleros ou collecteurs de quinquina. Ce jour-là, j'ai vu une loutre¹⁸⁰ dans la rivière.

Vers cinq heures du soir, nous arrivâmes au deuxième grand rapide, qui est appelé San Fernando ou Sivi. Il est tout encombré de gros rochers comme celui de Ciaria, bien qu'il soit moins dangereux. Nous nous amarâmes à droite et l'on déchargea pour refaire l'opération effectuée au premier rapide. Ici, on franchit un petit ruisseau aux eaux claires, nommé San Fernando (et il n'est pas facile de le passer sans chuter car les pierres sont couvertes d'algues qui les rendent glissantes), ensuite on chemina sur un alignement de grandes pierres et l'on aboutit à une plage étroite sur laquelle on déposa le chargement. Le callapo, entre les cris des Indiens et le mugissement du rapide, passa avec succès et il accosta sur la plage où nous avons porté le chargement et où nous nous disposâmes à passer la nuit.

À cet endroit, le río fait un virage à angle droit, ensuite se présente, imprévisible, un autre rapide périlleux qui se découvre à partir de la plage. Entre ces deux rapides, à gauche, un rocher perpendiculaire s'abaisse jusqu'au río, élevé et quasi nu, en formant un saillant en angle droit. Outre les différentes plantes le couvrant, se trouvent des centaines de perroquets qui s'agitent, inquiets. À droite, après la petite rive sableuse où nous avons passé la nuit, le río a laissé une plage étendue, parsemée de grosses pierres et enserrée par la forêt.

Le 26, nous nous levâmes de très bon matin (baromètre à la cote 716) pour franchir ce deuxième rapide appelé Spina. Les convertis allèrent l'inspecter à partir d'un îlot situé à droite et qui le domine ; il est placé devant un petit bras d'eau rempli de galets et face à une grande roche abrupte. Ils revinrent une heure après, en affirmant qu'à cause de l'accumulation de nombreux blocs de pierres il était impossible de franchir cet obstacle avec le callapo.

Ensuite, tandis que quelques-uns s'occupaient à défaire le chargement et à démonter les balsas, d'autres portèrent les caisses en passant par la berge encombrée de grosses pierres, puis par un autre sentier dans le bois qui est presque plat jusqu'à une plage sableuse, plus bas que le rapide. Je me rendis là pour les attendre. Sur le sable gisaient les corps de nombreux gros coléoptères. Après une heure d'attente, je vis arriver le callapo entre les grandes vagues de la sortie du rapide, que l'on ne peut pas apercevoir à cause du bois qui s'étend jusqu'au río. Ils avaient franchi le plus

mauvais passage, avec les balsas séparées, puis ils ont reformé le callapo. Vers dix heures, on recommença à charger et on repartit.

C'était le dernier jour de notre navigation sur le Bopi et ce fut aussi le plus mauvais, comme si le río, regimbant d'avoir à se perdre d'ici peu dans le Beni, voulait grossir dans sa dernière partie. S'il est court en terme de distance, il paraît très long à cause des difficultés matérielles de la navigation. En effet, c'est là que débutent les rapides les plus dangereux.

La végétation, dans cette zone, est grandiose par sa luxuriance. Le río court entre des sommets bordés de grands arbres et de bois, mais sans aucune plage. On trouve diverses espèces de curieux palmiers que je devais revoir à Covendo, d'étranges philodendrons habités par des perroquets et des dindes qui voletent entre les branches.

Après une courte navigation, nous franchîmes le rapide Nacacheja, au milieu de grandes ondes. Ensuite, c'est le Pognoja où des vagues très fortes recouvrirent le callapo, son chargement — comme l'écrivain de bord jusqu'à la poitrine! — et firent tomber un des hommes d'équipage de la proue, mais par chance sur une balsa. Puis nous passâmes le Chericherija, un rapide important qui doit son nom à un ruisseau débouchant à droite. Ce ruisseau est appelé ainsi à cause d'un arbre abondant dans cette localité, aux graines colorées et noires que l'on utilise pour confectionner des colliers.

Vient ensuite le passage du Bo(c)hoi, ainsi appelé du nom d'un ruisseau qui débouche à gauche et se franchit avec la manœuvre du « passage à la cordelle ». Ensuite, apparaît le (V)uajaniboco qui, lui aussi, doit son nom à un autre ruisseau à sa gauche, situé en bas du rapide. Il ne peut être franchi avec la cargaison ; aussi, nous accostâmes et échouâmes le callapo sur les cailloux de la rive gauche.

On enleva plus de la moitié de la charge et le callapo entra dans le rapide. C'était angoissant de le voir disparaître entre les vagues, lancé à une folle vitesse. Peu après, les convertis sont arrivés en passant par la rive sur de grandes pierres ; ils portaient la cargaison pour la remettre sur l'embarcation échouée juste en face de l'embouchure du (V)uajaniboco. À peu de distance, on rencontre le rapide I(t)coja et ensuite le Pereja que l'on peut franchir sans débarquer. Peu avant d'atteindre le courant qui précède le rapide, les eaux du río semblent mortes ; aussi les convertis postés à la proue étudient-ils le passage et communiquent-ils leurs observations au capitaine qui est à la poupe. Ensuite, on entre résolument dans le mauvais passage en criant au milieu des vagues.

Plus loin apparaît le Pereja d'où l'on voit le point nommé Chispani, ancien lieu de rencontre des cascarilleros, puis l'on trouve le grand rapide nommé Scititigis-ci, un des plus dangereux car le plus long et en coude. Nous nous amarrâmes aux rochers, à gauche, pour décharger entièrement le callapo. Je restai là seul et l'embarcation repartit. Elle entra dans le rapide et disparut. J'attendis environ une heure et demie ; finalement les convertis arrivèrent à pied, car ils avaient dû ouvrir un sentier dans

le bois par où nous passâmes ensuite en transportant la cargaison. La forêt était magnifique. J'observai des plantes très curieuses, parmi lesquelles des hépatiques¹⁸¹.

Le sentier était suffisamment large et plat et, après une demi-heure, nous arrivâmes au callapo et recommençâmes à le charger.

Par chance, les rapides suivants, bien qu'importants, peuvent tous se franchir sans décharger. Le premier est l'Izozoja, ensuite le Ciagnami, avec de grandes pierres, puis le Nafaja, avec aussi des bancs de pierres, le Pignethi, avec un coude à gauche et trois grosses pierres, et qu'il faut passer à la cordelle. Puis on trouve les rapides d'Amonia, du nom d'un ruisseau qui vient de la gauche, puis le Porachi ou Scira, ce dernier est d'une certaine importance.

Je me souviens aussi d'un petit passage difficile, situé sur la rive droite et dont je n'ai pu savoir le nom, où le río tape contre une grande pierre creusée de marmites de géants. Les convertis, après l'avoir dépassée, crachèrent contre la roche en lançant des paroles probablement injurieuses.

Les derniers grands rapides franchis, l'horizon se dégage. Les pentes des sommets sont plus douces et couvertes de forêts où l'on découvre des arbres chargés de fleurs de couleur rose (des *bombax* ?).

Les parties de terrains plats, entre le cours d'eau et le pied des sommets, sont de plus en plus fréquentes et de grande extension, tandis que l'on commence à souffrir horriblement des moustiques.

Au soir, nous arrivâmes à la confluence du río Bopi avec le Beni. Le premier débouche dans le second, en un dernier tronçon resserré, à droite, par un escarpement aux parois verticales et, à gauche, l'horizon est dégagé sur une plaine boisée. Nous campâmes juste à la confluence, sur une plage située sur la rive droite du Beni. Le lieu se nomme Guachi comme la grande plaine des alentours.

L'horizon, pour la première fois depuis mon arrivée au río La Paz, est dégagé. Derrière nous, à l'est, s'étend une chaîne de monts orientés du sud au nord ; ce sont les montagnes de Las Misiones.

En face, vers le nord-ouest, on voit les ultimes reliefs du río Bopi et la haute terrasse de la rive gauche de ce río qui est couverte de charos et de palmiers. Entre les reliefs, à l'est, et le río Beni se trouve, ainsi que je l'ai dit, la plaine de Guachi.

Nous avons parcouru trente lieues depuis La Espia, c'est-à-dire environ 170 km, avec une descente de 500 m de dénivelé, et en nous dirigeant vers le N-NO, sans compter les courbes dessinées par les ríos. Une fois démonté le callapo, qui était devenu inutile pour naviguer plus avant, nous dînâmes. Je vis passer une énorme chauve-souris et je collectai, sous la tente, beaucoup de grands *Brachinus*¹⁸².

Durant le jour, j'avais aperçu, sur les rares plages du río, des cabanes faites de feuilles de charo où les néophytes avaient passé la nuit lors de précédents voyages effectués en remontant le Bopi.

À Guachi, le baromètre indiquait 721 mm.

Le 27 mai, nous nous levâmes tôt. Le baromètre marquait 724. Il fallait remonter le Beni pour rejoindre la mission de Covendo, distante d'environ six lieues à partir de la confluence du Bopi, vers le sud.

Pour remonter ces cours d'eau, on n'utilise jamais le callapo ou radeau double qui est trop lourd, mais la seule balsa. On attache trois cordages à la pointe de la perche centrale, derrière la planche appelée *hoimú*. Trois hommes sautent à terre et halent la balsa avec un cordage chacun ; le quatrième, car l'équipage compte quatre hommes, descend aussi à terre, équipé d'une longue perche de charo ou *docchiucchi* **, il l'appuie contre la table qui est placée sur la proue ; ainsi, soit à partir de la plage, soit en entrant dans l'eau, il écarte du bord en la poussant la balsa quand elle risque dans son avancée de s'approcher trop de la rive.

La navigation en plaine, monotone et lente, n'offre rien à signaler. Les berges du río sont basses avec des arbres de l'espèce *palo de balsa* **, des charos, des palmiers, de gracieuses légumineuses grimpanes aux courtes grappes de grandes fleurs rouges ou de petites fleurs violettes. Les berges sont rarement très boisées ; on aperçoit toujours les collines. Partout, on trouve de petits rapides dont le franchissement fait transpirer les trois haleurs et celui qui évite que la balsa ne heurte la rive. On voit voler des hérons blancs et quelques mouettes.

En soirée, mes néophytes voulurent absolument abandonner le bras principal du río pour entrer dans un autre, plus petit à droite, qui était presque à sec, et où ils durent, à chaque rapide, ouvrir le chemin à la balsa, en enlevant plusieurs gros cailloux puis la traîner en force sur les pierres restantes. Nous dormîmes sur une plage, en rive gauche, pas bien loin de la mission. Le baromètre marquait 722 mm.

Le 28 mai, nous partîmes encore de nuit, vers deux heures du matin, et, après quelques heures, déjà de jour, nous aperçûmes la mission [de Covendo]. Elle est située à l'abri sur la rive droite du Beni, entourée de collines boisées sur une espèce de haut plateau très beau, dominant le río d'une hauteur de vingt à vingt-cinq mètres. On voyait sur la plage de nombreuses balsas tirées au sec et, sur la partie élevée, les femmes de la mission qui venaient accueillir, prévenues par nos salves, leurs époux et fils, absents depuis déjà un mois car ils étaient partis le 1^{er} mai et ils avaient mis vingt jours pour remonter le Bopi jusqu'à La Espia. Nous passâmes un dernier petit rapide, en remontant entre les rochers jusqu'à nous trouver face à Covendo, puis nous traversâmes le río pour accoster au pied du chemin conduisant au plateau. Je montai vers l'esplanade, traversai une partie plantée d'orangers chargés de fruits et de palmiers motacú, puis j'arrivai au village, qui était alors déserté, car tous étaient partis au port, et me présentai au missionnaire qui m'accueillit très gentiment.

De Covendo à Reyes (Bolivie)

*Reyes (département du Beni),
le 15 août 1891.*

Cher Monsieur le Secrétaire,

La mission franciscaine de Covendo

Covendo, la mission des Indiens mosetenes, fut fondée par le missionnaire italien Angelo Baldovino en l'an 1842. Elle fut située d'abord à Guachi [Huachi] face à l'embouchure du río Bopi, à 15° 39' de latitude S, selon le missionnaire N. Armentia, et à 69° 24' de longitude O de Paris, d'après le dictionnaire géographique de M. V. Ballivián.

Ses habitants s'appelaient alors Madalenos ou Magdalenos, et l'on m'a expliqué qu'ils devaient ce nom à une dame, prénommée Madeleine, enlevée par ces Indiens lors d'une excursion qu'elle faisait habituellement par le río Bopi jusqu'aux environs d'Irupana. La localisation de la mission n'était pas des plus saines, aussi, en 1862 à la suite d'un incendie qui la détruisit, son siège fut déplacé à son emplacement actuel¹⁸³. Néanmoins, un destin funeste semble s'acharner sur elle puisque, en 1887, une terrible épidémie de variole réduisit sa population à quarante familles, contre la centaine qu'elle comptait à sa fondation¹⁸⁴. À peu près à la même époque, une femme y mit le feu involontairement, réduisant en cendres non seulement toutes les cabanes du village, mais aussi le couvent et l'église dont seuls les murs restent encore debout. On comprendra facilement que le feu détruise ces missions lorsque l'on sait que tous les toits y sont en feuilles de palmier ou de canne charo, tandis que les parois des cases des néophytes sont en tronc de cette même grosse canne charo.

Covendo, ainsi que je l'ai déjà dit, est située sur un joli plateau, à 15° 46' de latitude S et 69° 20' de longitude O de Paris, selon Ballivián. Bien qu'enserrée par des collines, la mission dispose d'un horizon

assez largement dégagé, notamment vers le SE. Au nord, le torrent Covendo se jette dans le Beni et y délimite le plateau. Le climat est plutôt chaud et il le serait encore plus sans le relatif voisinage des glaciers et des sommets enneigés de la cordillère. Les phlébotomes ou *jevenes** abondent, le jour rendant l'endroit malsain. La fièvre tierce y règne, notamment à la saison des pluies, de novembre à mars. De plus, la dysenterie et d'autres maladies tropicales y sont communes.

Une affection curieuse qui existe ici est la toux. Quand les balsams reviennent d'un voyage sur le río Bopi, tous les hommes en sont affectés, ce qui ne surprend pas car l'humidité dans la vallée de ce cours d'eau est extrêmement forte ; il suffit de dire qu'en ouvrant les caisses de marchandises destinées à la mission qui étaient arrivées avec moi, on retrouva tout mouillé bien que la marchandise ait été enfermée dans des boîtes en zinc complètement scellées ! De plus, les hommes passent tout leur temps dans l'eau. Plus curieux encore, après un ou deux jours, les femmes et les enfants – et même le missionnaire – se voient affectés par cette même toux¹⁸⁵. Alors que j'avais échappé à cette affection à Covendo, j'ai subi la loi commune à Santa Ana.

Les produits cultivés et récoltés par les néophytes consistent principalement en cacao, café, coca, maïs, riz, bananes, manioc, coton, haricots de différentes variétés, etc. La mission est dirigée par un missionnaire du collège des missions de La Paz¹⁸⁶, qui dispose d'une autorité absolue.

Le gouvernement donne mensuellement à chaque missionnaire 25 bolivianos (environ 80 liras) et le préfet des missions, nommé pour six ans, jouit d'un complément de 20 autres bolivianos par mois¹⁸⁷.

J'ai dit que le missionnaire gouverne ici en maître de droit divin¹⁸⁸, car il est l'unique autorité du village. En effet, le cacique, le capitaine et les majordomes que lui-même nomme ne font rien d'autre que de transmettre ses ordres aux autres Indiens.

L'unique punition appliquée aux néophytes se résume au fouet. C'est un châtiment pour le moins peu humain, et encore moins évangélique, mais (il est douloureux de le confesser) c'est aussi l'unique peine utile avec ces gens-là, dès que l'on veut les priver de la liberté des bois et les réduire à vivre en société. Il existe aussi une cellule de prison, avec un billot pour attacher les condamnés.

Le village est orienté de l'E-NE à O-SO, presque d'est en ouest. Derrière ses maisons, on voit des sommets boisés que j'ai déjà évoqués et qui s'étendent vers le nord tandis qu'en face, du côté du río, après une grande plaine, on trouve d'autres reliefs courant toujours en direction du nord. Vers le sud, l'église, restée inachevée à cause du dernier incendie ; à l'ouest, le couvent avec deux étages qui, lui aussi, a vu sa construction arrêtée ; au nord, un autre couvent tout neuf et, à l'est, un hangar pour les charpentiers délimitent une cour abritant des orangers, des figuiers, des jacquiers (ou arbres à chirimoyas) et des vignes vierges qui donnent une belle pergola. L'église

et les deux couvents ont leurs murs en adobe : j'en parlerai plus avant. Derrière le nouveau couvent se trouve un autre grand espace fermé qui sert d'enclos aux nombreuses brebis, aux poules, etc.

Le village s'étend face à l'église, c'est-à-dire à l'ouest. Il est formé de plusieurs alignements de cases vers le sud, et d'autres vers le nord, qui laissent entre elles une grande place, fermée vers l'ouest par d'autres cases, et au centre de laquelle se dresse une grande croix. Les cases des convertis qui ne sont pas contiguës sont confectionnées avec des cannes de charo attachées verticalement, chacune jointe à l'autre sur une armature de bois, couvertes de feuilles du palmier motacú. Dans chaque habitation vivent une ou deux familles disposant d'une porte commune faite d'épaves de balsas appuyées aux murs de la maison.

Près de chaque case se trouve une petite dépendance construite avec de gros troncs assemblés en cônes ; c'est le poulailler, indispensable en de tels lieux à cause de la grande quantité de vampires¹⁸⁹ qui sucent le sang des animaux et même les empoisonnent. La journée, on voit errer, d'une case à l'autre et sur la place, de nombreux canards, poules et cochons. J'observai que presque tous les porcs sont infectés par la cysticerose¹⁹⁰ ; heureusement les convertis mangent leur viande bien cuite. Traversant le patio du couvent et la place centrale, coule un canal construit par le père Armentia lors de son séjour à Covendo. L'eau provient du río Covendo, mais arrive de loin, à travers bois.

Le système missionnaire

Tous les matins, le missionnaire célèbre la messe dans l'ancienne école, qui a été transformée en chapelle depuis l'incendie. Si les néophytes ne sont pas tenus d'y assister en semaine, personne ne doit manquer les dimanches et jours de fêtes. Les hommes s'agenouillent à gauche et les femmes à droite. Le sol est en terre battue et couvert de nattes. Durant l'office, les garçons et les filles chantent le catéchisme, accompagnés par un orchestre composé de violons, d'octavins¹⁹¹ et d'une basse infernale qui gâche tout ce que les autres instruments peuvent sortir de bon. Un garçon marque la cadence avec un petit drapeau et tous sont placés sous la direction de l'instituteur qui fait office aussi de maître de musique et de chanteur soliste.

Le cacique¹⁹², le capitaine¹⁹³ et les majordomes¹⁹⁴ ont leur place réservée sur un sofa en bois à côté de l'autel où brûlent des bougies faites d'une cire collectée par les néophytes¹⁹⁵.

La messe achevée, trois groupes se forment hors de l'église : d'un côté, les autorités indigènes arborant leurs bâtons de commandement¹⁹⁶, d'un autre, les femmes et, enfin, les hommes du commun qui se réunissent devant la porte de la chapelle. À la sortie du missionnaire, tous lui adressent le bonjour en espagnol, qui commence, ainsi que toutes les salutations qu'ils lui

adressent, par une invocation religieuse, les bras croisés sur la poitrine – posture qu'ils adoptent toujours pour converser avec le missionnaire. Puis celui-ci donne ses ordres aux majordomes, au capitaine et au cacique, qui les répercutent à haute voix à l'ensemble des gens qui, ensuite, se retirent pour déjeuner¹⁹⁷.

Il est curieux de voir les femmes ôter, dès leur retour à la maison, la chemise blanche de fête, utilisée pour aller à l'église, qu'elles portent sur celle de tous les jours, qui est en général de couleur violette.

Vers huit heures du matin, un tambour appelle les gens au travail. Les néophytes doivent travailler alternativement une semaine pour la mission et la suivante pour eux. Dans leur semaine libre, ils s'emploient à cultiver leur jardin ou, de préférence, à chasser et à pêcher, ce qu'ils font du reste tous les dimanches et jours de fête de l'année.

À midi, les enfants sortent de l'école, vont se placer devant le couvent et saluent le missionnaire en déclamant à haute voix la date du jour. En fin d'après-midi, les filles, après avoir chanté l'Ave Maria avec des voix gracieuses, se rendent devant l'église et, à voix basse, souhaitent la bonne nuit au missionnaire ; les garçons font de même en ajoutant un « À demain ! » Avant la tombée de la nuit, le cacique, le capitaine ou un majordome se présentent pour rendre compte des travaux, puis tous se retirent dans leurs cases. Vers huit heures du soir, la cloche sonne le couvre-feu.

Tous les samedis après-midi, les mères de famille vont ramasser du bois pour le couvent, tandis que celles qui sont mariées mais sans enfants comme les célibataires (en vérité les premières sont traitées comme les secondes) apportent à l'église les nattes, lavées et mises à sécher depuis le matin, et elles changent les fleurs de l'autel.

Le missionnaire dispose de trois garçons à son service, qui lui font aussi la cuisine, et un majordome assure leur supervision.

La façon dont ils nettoient les plats avant de les disposer sur la table, que ce soit devant le missionnaire ou un invité de passage, est très singulière : avec la salive et l'aide de leur tipoy ou chemise, qui ne brille pas particulièrement pour sa propreté ! Il faut bien, forcé et contraint, s'accoutumer à cet usage.

La nourriture se compose de riz et viande de brebis, parfois de la viande de brousse offerte par les convertis. Lorsqu'ils reviennent du Bopi, ces derniers ont aussi l'obligation d'apporter du pain en cadeau au missionnaire et, pour les fêtes, ils envoient leurs femmes lui offrir des œufs ou d'autres produits. Manioc et bananes plantain braisés remplacent quotidiennement le pain.

Les industriels Indiens mosetenes

Les Mosetenes ont la peau bronzée, mais moins foncée que celle des Indiens du Grand Chaco¹⁹⁸. Je pense qu'il est difficile de définir un type physique spécifique car j'en ai vu certains au nez camus et d'autres au nez

aquilin, ou avec la peau plus ou moins foncée, etc., etc. Ils sont de taille moyenne et, en général, leur stature est peu robuste. Ils sont pratiquement imberbes, leurs cheveux sont noirs, luisants, durs et raides et leurs pommettes fortement saillantes (un caractère ancestral qui s'est conservé). Ces Indiens souffrent d'une étrange maladie de la peau, encore plus commune dans les deux autres missions situées au nord¹⁹⁹, qui provoque des taches noires et blanches sur l'épiderme des bras et des jambes²⁰⁰. Ils adorent la chicha, breuvage largement consommé par toutes les couches sociales des républiques du Pacifique. Elle se prépare avec de la farine de maïs ou de manioc qui, d'abord, se mastique abondamment et se mélange, ensuite, avec de l'eau chaude. Enfin, elle est filtrée par une espèce de tamis carré de 8 cm de profondeur, soutenue par quatre piquets qui se croisent à leurs extrémités et qui est appelé *sciannachic*. La chicha de maïs se nomme *ta(n)ra scioc(n)ge* et celle du manioc *hoi scioc(n)ge*. L'alimentation des Mosenenes se compose principalement de bananes plantain, puis de manioc ; et ils adorent la viande.

Tout leur temps libre est consacré à la pêche et à la chasse, ainsi que je l'ai déjà dit. Quelques-uns utilisent le fusil, mais d'autres conservent encore l'arc, appelé *coige* et les flèches – *i(i)me*. L'arc de 1,70 m de long, un peu arrondi vers l'extérieur, est de section rectangulaire et aplatie. Il est fait en bois du palmier appelé *chonta*. Il est mince à ses extrémités, dont chacune dispose d'une rainure anguleuse, étroite et profonde afin de pouvoir fixer la corde. La corde, appelée *(t)cé***, est faite à partir de l'écorce d'une plante au tronc creux et noueux, aux feuilles ressemblant à celles du figuier, bien que leur pétiole soit plus long. La pointe des flèches est généralement de forme variable, mais la hampe est toujours formée par la tige centrale, le rachis, de l'épi des fleurs de la canne de charo, qui est légère et sans nœuds. On les collecte, puis on les redresse un peu en les exposant au feu.

À l'extrémité inférieure, on attache des plumes ou *pa(g)n*, qui sont faites avec les ailes d'un oiseau au bec rouge, avec une protubérance osseuse qui est aussi colorée en rouge sur la mandibule inférieure [*Mitu tuberosa*]. On ôte les barbes des plumes en leur laissant un support de peau afin de les maintenir unies, et on en colle un petit morceau à la partie inférieure de la tige grâce à une laque obtenue d'une résine recueillie dans les bois, d'une couleur rouge, extraite des graines de l'*urucú*** ou *uruca* (*Bixia orcilana*), qu'ils nomment *pognipú***. On utilise aussi, mais plus rarement, une laque noire appelée *tiná***. À la base de la flèche, on colle deux morceaux de plume qui imitent une hélice. Une fois les plumes collées sur le bois avec la laque, on les attache en passant entre les barbes un fil très fin et on fixe l'extrémité du lien par plusieurs tours. Le fil se nomme *co(o)mori* et il est produit par l'écorce d'une plante grimpante. Ensuite, on enveloppe la base de la flèche avec un fil de coton, en général de couleur violette, pour qu'elle ne se fende pas et, avec un autre fil, on ligote l'extrémité supérieure où doit entrer la pointe du dard qui est faite, comme l'arc, en palmier *chonta*.

Chasse et pêche

Pour chasser singes et petits mammifères, la flèche est en général de section triangulaire, avec ou sans barbules sur les trois arêtes. La flèche utilisée pour la pêche est de section ronde, très longue avec de grosses barbules saillantes, et l'empenne est dépourvue de plumes. Pour les oiseaux, le trait est sans pointe car il se termine par une grosse boule (comme il est d'usage général chez tous les Indiens, y compris dans le Grand Chaco²⁰¹). Enfin, pour la chasse au gros gibier, ils insèrent dans la tige creuse (de type bambou) un bâton mince de chonta, non aiguisé, et lui fixent une sorte de pointe de lance en fer, après l'avoir fait entrer dans une rainure. La lance est très pointue, ovale et de canne de charo très dure. Quand ils vont à la chasse, ils ne portent pas l'arc avec la corde tendue mais laissée libre à une extrémité, avec une attache permettant de la fixer vite pour pouvoir bander l'arc en cas de nécessité.

Ils pêchent, ainsi que je l'ai dit, à l'arc et en faisant preuve d'une grande habileté, et ils se servent aussi d'un poison appelé en espagnol *barbasco*** , qu'ils extraient d'une plante, et qui leur sert à intoxiquer les petits poissons dans les flaques d'eau (illustration XVI). Également, à certaines époques de l'année, comme en mars, ils fabriquent des pièges à poissons ou *chapapas*. Ce sont deux haies parallèles faites en charo qui, en basses eaux, permettent de rétrécir la



XVI. Retour de pêche en pays mojo.

largeur d'un cours d'eau, en général à hauteur d'un ressaut, obligeant ainsi les poissons à passer par la petite ouverture laissée par le piège en aval. Les poissons sautent le ressaut pour tomber sur un lit flottant en charos ou guaracias où ils demeurent captifs. Ensuite, les Mosetenes les font sécher et les conservent pour pallier le manque de viande fraîche.

L'artisanat féminin

Les femmes ne sont pas très belles, surtout lorsqu'elles ont dépassé les vingt ans. Elles portent seulement un long tipoy, appelé *oscio*, alors que presque tous les hommes ont adopté, en plus, l'usage des pantalons. Elles font des nattes carrées entièrement en charo, nommées *tovo*, de plus de 1 m² grâce à des nervures de feuilles tressées sur une armature constituée de quatre bâtons. Avec les jeunes feuilles du palmier motacú, elles tressent des paniers de deux formes : les uns sont petits pour pouvoir les suspendre aux cloisons *ociorcit* ; les autres plus grands et ovales, dits *umbu*, servent à porter les produits du jardin. Il existe des éventails faits avec les mêmes feuilles : certains, qui sont triangulaires, sont obtenus en tressant les folioles jusqu'à la base : *ffit* ; d'autres ont aussi la même forme, mais un peu courbes au-dessus : les folioles ne sont pas tressées et forment presque des rayons à leur pied. Il y a aussi des tamis ronds, peu profonds et concaves, servant à aérer les tas de riz : *pasci*.

Elles filent le coton, *baacná***, selon un mode particulier. Leur fuseau, *vichige*, est un bâtonnet de bois d'environ 50 cm, fin et pointu à chaque extrémité. On fait pénétrer une des extrémités dans un morceau de bois de même origine, noir et dur, de forme rectangulaire et aplatie, qui se nomme *cioigne* et qui représente la tête du fuseau. Les fileuses, assises par terre, placent à leur droite un bâton lisse et le frottent avec la cendre blanchâtre d'une plante. Ensuite, elles font passer une extrémité du bâton entre le pouce et l'index du pied droit, qui est distant de 5 cm du *cioigne*, et elles appuient l'autre extrémité sur le bâton lisse. Ceci fait, avec la paume de la main [droite], elles impriment un fort mouvement de va-et-vient au fuseau, en le frottant contre le bâton lisse. Avec l'autre main [la gauche], elles soutiennent et font avancer le coton déjà enroulé et fixé à l'extrémité du fuseau qui passe entre les doigts de pied et reste dans la partie centrale du fuseau. Après deux ou trois allers-retours, elles donnent un coup fort dans un sens et laissent aller le fuseau qui, grâce à son volant ou *cioigne*, poursuit un moment sa rotation enroulant ainsi le fil.

Avec le coton filé *buma*, les femmes font de grandes bobines de fil qu'elles savent teindre de belles couleurs : bleu, violet, jaune, rouge, extraites de plantes. Elles le tissent pour en faire des sacs et d'autres petites choses, en se servant des métiers rustiques consistant en deux bâtons placés horizontalement et de bâtonnets en charo.

Elles fabriquent aussi des marmites en terre, un travail qui leur est propre, comme celui de l'élaboration de la chicha.

Les bébés sont portés dans une musette ou dans une poche retenue par une ceinture qui passe sur le front de la femme, tandis que l'enfant reste sur les épaules de la mère. Cette bourse, nommée *sarai*, est fabriquée par les femmes, qui la tissent avec du fil de coton, alors que d'autres, plus

petites et de même forme, appelées *chip*, sont portées suspendues au cou par les hommes. Les enfants plus grands sont portés à califourchon sur la hanche et soutenus par un bras placé derrière leurs épaules, comme chez les femmes au Paraguay.

Le vêtement de tous les jours, commun aux deux sexes, est une sorte de chemise plus ou moins longue, en cotonnade, qui se nomme *tipoy*, nom générique sous lequel il est connu dans tous ces villages [de l'orient bolivien]. Plus rarement, les femmes utilisent du coton tissé au village. Jadis, cette chemise était confectionnée avec l'écorce d'un arbre, le *bibosi*** . C'était une enveloppe fermée sur un côté et ouverte de l'autre. Sur les empiècements les plus longs, on laissait deux orifices ouverts aux angles de l'enveloppe et, à mi-distance du fond, on pratiquait une fente horizontale de 25 cm, ornée sur ses bords d'un petit ruban cousu sur l'ourlet, et voilà le *tipoy* achevé. Par les ouvertures latérales, on pouvait faire sortir les bras et, comme la chemise était très large, le fond supérieur retombait sur les bras, à la façon de manches, en les recouvrant jusqu'au coude, tandis que la tête sortait par la fente du milieu.

Mœurs indiennes

Comme presque toutes les langues indiennes, le mosetene est monosyllabique et à tons. Lorsqu'un d'entre eux raconte un fait, on l'écoute, puis on répète son dernier mot en ajoutant : *aah, aah*, qui veut dire « oui, oui ». Il m'a semblé noter l'absence totale du *l*. Les *z, g, sc* se prononcent comme en italien, ce qui est très difficile pour les Espagnols ; les *e, u* et *i* sont fermés comme en français et reviennent fréquemment.

Dans la journée, à chaque appel de cloche, les Indiens doivent prier et ensuite saluer l'étranger présent ou le missionnaire, même s'ils ont déjà conversé avec eux ce jour-là. Les missionnaires ne se préoccupent pas d'enseigner en espagnol²⁰², si bien que la seule langue utilisée est le mosetene.

Les garçons vont à l'école où on leur apprend à chanter et prier, mais très peu à lire et écrire²⁰³. Le maître d'école a rang de majordome, avec droit à un bâton de commandement. Ce sceptre est en bois sombre et a un pommeau en argent ou en métal argenté. Celui du cacique est orné, lui, par une figurine dans sa partie supérieure. Le Jeudi saint, on reprend ces bâtons, qui sont à nouveau remis aux intéressés le Samedi saint, lors de l'office, au moment du Gloria. De cette façon, le missionnaire peut se prévaloir de la vacance de la charge pour remplacer un majordome qui n'a plus sa faveur.

J'avais déjà dit que les Mosetenes ne sont pas très vigoureux. Les raisons en sont diverses : l'insalubrité du climat ; la chicha qu'ils boivent souvent presque en putréfaction ; le fait que tous soient plus ou moins apparentés au sein de la mission ; les mariages dans la même classe d'âge et leur précocité²⁰⁴.

Les garçons sont mariés à seize ans et les filles à quatorze, mais peu d'enfants survivent²⁰⁵ ! Néanmoins, il est vrai que le mariage précoce est l'unique moyen pour éviter des désordres dans les missions. Aussi, lorsqu'un Indien atteint les seize ans, le missionnaire le convoque avec ses parents et l'interroge sur la fille qu'il veut épouser. La jeune fille est appelée avec sa mère pour savoir si elle accepte l'impétrant comme époux. Si la réponse est affirmative, l'affaire est conclue, sinon on demande au garçon de chercher une autre future. Avec ce système, il arrive des incidents amusants ou de curieuses incompatibilités.

Ainsi que je l'ai fait remarquer, les hommes et les femmes mariés sans enfants sont considérés comme des célibataires lorsqu'il s'agit de prêter service.

Les femmes, en particulier, aiment beaucoup orner leur cou avec des colliers qu'elles confectionnent avec différentes graines : celles du *chercheri*** , dont j'ai déjà parlé, qui sont rouges et noires ; celles d'*amisch*** , de couleur vert-noir, en forme de petits haricots, et qui dégagent une odeur forte et agréable quand elles sont sèches ; celles de *o(c)tocto*, en forme de petites perles noirâtres et cylindriques, et qui sont parfois assemblées en alternance avec des dents de singe, etc. Elles mettent aussi à leurs bébés des colliers où elles attachent des queues d'écureuil, des plumes et des becs d'oiseau et des petits *sciuccu*** , dont je parlerai plus loin.

Le lit, comme tous ceux de la mission, est constitué de quatre piquets plantés en terre, formant un rectangle, sur lesquels on pose quatre autres barres de chonta ou tout autre bois, de façon à former une armature sur laquelle on fabrique un sommier ou guaracia, un peu comme celui des balsas, mais sans bords fermés, et sur lequel on étend une natte. On voit ces guaracias aussi dans le patio de la mission et entre les cabanes. Les mêmes, mais plus hautes, servent pour sécher au soleil toutes sortes de produits.

La construction des cases

J'ai dit au début que les couverts des toits de la mission sont généralement faits de palmier motacú. On va chercher ses grandes feuilles, après avoir fabriqué l'armature du toit, qui est faite de charos, disposés parallèlement au faite du toit et fixés, à courte distance l'un de l'autre, à plusieurs pieux de bois qui, depuis le faite, descendent jusqu'aux parois. Ensuite, on coupe les feuilles en morceaux, puis elles sont attachées aux charos, en commençant par le bas et de façon parallèle aux pieux. On continue ainsi par rangée, l'une après l'autre, chaque morceau de feuille du palmier motacú fixé à peu de distance d'un autre, jusqu'au haut des cloisons, de manière que les morceaux d'une rangée recouvrent avec les folioles au moins jusqu'à la moitié de ceux de la file

inférieure pour des questions d'étanchéité. Au faite du toit, parallèlement à la solive qui le forme, on met des feuilles entières de motacú qui sont attachées à l'aide de lianes à des bâtons. Ces longs bâtons passent légèrement sous la solive faîtière pour traverser le toit de part en part.

Certaines maisons, en particulier celles du couvent, sont, elles, recouvertes de feuilles de charo. Celles-ci sont repliées également sur des charos mis parallèlement au toit, en commençant aussi par le bas, de façon à ce que les feuilles d'un charo supérieur recouvrent au moins la moitié des feuilles du dessous. Le faite est toujours recouvert par des feuilles entières de motacú.

Près de la mission, on voit de grands abris où les néophytes fabriquent des briques et des tuiles. Ils disposent de deux ou trois fours pour les cuire, car on envisage de remplacer par des tuiles les toits de palme et de charo, du moins pour le couvent et l'église.

À l'est de la mission se trouvent de grandes fosses rondes, de deux mètres de profondeur, où l'on prépare la terre pour fabriquer les adobes. Je dois préciser qu'en creusant ces fosses on a rencontré de nombreux squelettes d'anciens Indiens. À côté de leurs crânes, il y avait de petites marmites ayant peut-être contenu de la chicha, et plusieurs haches de pierre dont je conserve certaines. Il est curieux de noter que ces haches sont identiques à celles que l'on m'avait offertes dans les Yungas, déterrées dans l'*estancia** de Santa Gertrudis. Selon ce que l'on m'a assuré, ces dernières sont elles-mêmes similaires à celles qui furent utilisées, jusqu'il y a peu, dans le bas Beni, ce qui ferait penser à une origine commune de toutes les tribus du centre boréal de la Bolivie.

Mais revenons aux adobes. Pour leur fabrication, on ordonne aux femmes de ramasser de la paille qui, une fois séchée, se taille en brindilles à la faucille. Ensuite, on jette ces brins de paille dans la fosse où est déjà préparée la boue, puis on la foule aux pieds jusqu'à ce que le tout soit bien mélangé et compact. Le mélange obtenu est apporté dans une cour où se trouvent divers moules de bois jumelés et posés à terre. On met le mélange dans les moules en le foulant fortement. En le sortant du moule, on obtient deux adobes contigus, mesurant généralement 60 cm de long, 30 de large et 15 de hauteur, que l'on laisse sécher au soleil.

Cette sorte de brique est commune dans toutes les républiques du Pacifique. À Covendo, ce ne sont pas les Indiens mosetenes qui les fabriquent, mais quelques péons recrutés à cet effet par les missionnaires.

Les néophytes s'approvisionnent en articles indispensables, tels couteaux et cotonnades, que le missionnaire fait venir de La Paz. Ils les troquent avec les produits de leur terroir ou les paient avec ce qu'ils retirent de la vente du sel. Tous les ans, lorsque les balsas vont à La Espia, elles rapportent à la mission, parmi les marchandises, de nombreuses boîtes en fer-blanc remplies de sel qui sont distribuées équitablement entre les hommes ; on en donne cependant quelques-unes de plus

au cacique, au capitaine et aux majordomes. Les néophytes vont au moins une fois l'an, en empruntant le chemin que j'ai parcouru, au port de Reyes²⁰⁶ où ils vendent le sel et, avec l'argent obtenu, ils paient ce qu'ils doivent au missionnaire pour les produits venus de La Paz.

Une leçon de botanique

Derrière la mission, vers l'est, se prolonge encore un peu la petite plaine fermée vers le NE par le río Covendo et par la forêt pour ses autres côtés. Cette plaine est semée de palmiers motacú, qui sont envahis de plantes parasites, parmi lesquelles j'ai noté beaucoup de vanilles (*Vanilla aromatica*), et d'autres plantes aussi, dont de nombreux pacays que j'ai évoqués dans les Yungas et qui semblent spontanés. La plaine est toute couverte d'herbes folles. C'est ici que coule le petit canal, creusé du temps de la visite du père Cardús et dont j'ai déjà parlé.

Lorsque l'on suit le río Beni vers le sud, les bois qui entourent la mission ne sont pas très difficiles à parcourir, bien qu'il faille traverser souvent des ruisseaux pittoresques ou passer par-dessus de gros troncs jetés à terre ou se plier en deux pour passer sous eux (je parle pour moi). On y voit des plantes magnifiques : des *Bombax* aux fleurs roses, encore d'autres *Bombax* très hauts ou au tronc renflé à la base ; des arbres énormes, à l'écorce blanchâtre, qui paraissent soutenus par de grands contreforts, qui sont le prolongement de leurs racines et qui laissent entre eux des cavités ou des niches ; des plantes parasites très belles, surtout parmi les hépatiques ; enfin, au bord des ruisseaux, des cheveux-de-Vénus aux très grandes folioles, des fougères grimpantes, et une grande variété de palmiers.

Parmi les espèces forestières, je me souviens du fameux palmier motacú, appelé en mosetene *mannai***, qui porte de grandes feuilles pennées sans épines, aux folioles en petits paquets et au tronc recouvert, spécialement à sa cime, d'amas de feuilles mortes entre lesquelles naissent diverses plantes parasites. Son infrutescence est une énorme grappe, souvent de port pendant, et les fruits sont ovoïdes, de la taille d'un petit œuf de poule, et renferment, sous leur écorce ligneuse, trois amandes semblables au coco. L'inflorescence est enfermée dans une énorme bractée ou gaine²⁰⁷ ligneuse, de forme ovoïde et pointue, qui s'ouvre sur un côté quand les fleurs s'épanouissent, et qui, une fois séchée, sert d'appât pour la pêche. Du fruit, on extrait aussi de l'huile.

Il y a aussi le palmier *csibó***, au tronc plus fin que le précédent. Il est recouvert, depuis ses racines jusqu'à une grande hauteur, de palmes tombées où prolifèrent des plantes parasites. Sa feuille est grande, en forme de plume (pennée). Les folioles ont le dessous blanchâtre, le dessus vert foncé, et elles sont disposées en rang, épaisses et rigides, seulement un peu repliées à l'extrémité sur les deux côtés. La nervure centrale de la feuille possède des épines en sa partie inférieure. Le fruit est plus petit que celui

du mannai, un peu de forme ovale, avec une extrémité en pointe et une enveloppe ligneuse fine et très noire. Les Indiens découpent ce fruit pour en faire des bagues gravées d'entailles et souvent incrustées de petits morceaux de nacre.

Je me souviens du palmier *itapasci*** , petit, mince, couronné de quelques gracieuses feuilles sans épines, aux folioles bien alignées. Son inflorescence est un racème composé d'innombrables petites fleurs jaunes très odorantes qui sont réputées posséder des vertus médicinales. Les femmes portent souvent, pendue au cou, cette grappe de fleurs. Arrivé à maturité, le racème est rouge et couvert de fruits en forme de haricots, à l'écorce mince et noire. Plusieurs racèmes naissent, légèrement plus bas que la base des feuilles de chaque palmier.

Le palmier *ocdo*** est inerme²⁰⁸ ; son tronc est très haut, droit et mince, légèrement renflé en son milieu, avec les racines un peu découvertes jusqu'à environ 30 cm au-dessus du sol. Il est couronné d'un petit nombre de feuilles, toutes situées à la même hauteur au sommet du tronc, avec une base longuement engainante qui forme un tube un peu renflé en son centre. La gaine de la base des feuilles sert aux néophytes pour construire un type de bassine rectangulaire, en pliant les deux bords du limbe et en les cousant. Ces récipients s'appellent aussi *ocdo*. Les feuilles sont pennées et, quand la plante est jeune, les folioles découpent, à intervalles réguliers, la feuille jusqu'à la nervure centrale, d'où le limbe est mince à la base et bien large et dentelé à son extrémité comme une aile de papillon. Lorsque les feuilles sont vieilles, elles s'ouvrent en de nombreuses folioles à la base commune et avec une forme triangulaire. Les fleurs jaunes, disposées sur un long racème, sortent d'une bractée tubulaire, incurvée et pointue, au port retombant. Il naît deux ou trois racèmes sur le tronc, là où se termine le tube formé par la base des feuilles. Le fruit est rond et gros comme une cerise.

J'ajouterai le *vichiri*** , également sans épines, au tronc extrêmement mince, haut et régulier car de même diamètre sur tout son long. Ce tronc est soutenu complètement hors de terre par des racines échasses d'environ 2 m de haut, disposées en cône et qui y sont insérées de façon alternée. La dernière, c'est-à-dire celle qui atteint la plus grande hauteur, est généralement de couleur café. Ces racines sont recouvertes d'épines coniques. Les feuilles, qui naissent toutes au même niveau, sont similaires à celles de l'*ocdo*, mais elles sont plus petites, avec les folioles plus nombreuses et plus fines, disposées en panache. Ces feuilles ont aussi une base engainante qui donne un tube mince, assez long et sans renflement. Le racème est plus petit que celui de l'*ocdo*, et les fruits sont ronds.

Il y a ensuite le si utile palmier *chonta*, *v(u)ai*** en mosetene, au tronc mince, haut, couvert d'anneaux d'épines, à l'exception de l'espace séparant deux anneaux qui correspond certainement à la zone d'insertion d'anciennes feuilles maintenant disparues. Les feuilles pennées, qui donnent une couronne gracieuse, ont une nervure centrale épineuse et elles sont décorées

de minces folioles groupées. Ces palmiers forment des petits bosquets de trois ou quatre individus.

Le palmier *chioomi*** ou *chiommi* est semblable à la chonta, mais sans épines et il est assez haut. Les fleurs du racème sont contenues dans une grande bractée ou fourreau qui est jaune à l'intérieur.

Le *cazzan(r)é*** est très curieux car les feuilles pennées ne forment pas une couronne supérieure, mais naissent du pied du tronc. Avec leur base couverte d'épines, elles laissent apparaître le tronc, lui aussi très épineux.

Le palmier *aritchi*** atteint une hauteur d'environ 3 à 4 m. Il a un tronc mince, tout couvert d'une sorte d'écorce fibreuse et épineuse. Les feuilles, également épineuses, sont pennées et les folioles laissent des espaces vides, très étroits, sur le rachis central. L'inflorescence est un petit racème aux fruits ovales, quelque peu pointus et gros presque comme des œufs de pigeon.

Le *cocopé*** n'a que 1,50 m de haut et un tronc très dur couronné de seulement quelques feuilles pennées, décorées de folioles alternées en forme de lance très pointue. De taille moindre qu'un petit pois, les fruits sont noirs, ronds et ils naissent à la tige du racème, lui-même de couleur rouge.

Le *zaveth(t)***, sans tronc, est formé d'un groupe de feuilles palmées ouvertes en éventail, aux pétioles très longs. Les folioles sont rassemblées en quatre groupes divisés entre eux par une incision atteignant le niveau du pétiole, tandis que, dans chacun des groupes, les petites feuilles ou feuillettes sont divisées seulement vers la pointe. Avec les très jeunes feuilles encore repliées, on fait des chapeaux.

Le *palo santo de hormigas*** est une plante très commune que l'on rencontre depuis les Yungas. Il est mince, haut et très droit, avec de petites branches courtes et garnies de grandes feuilles pétiolées, ovales et lancéolées. Le tronc est ligneux, mais creux à l'intérieur ; un canal de 8 cm de diamètre se prolonge jusqu'à l'extrémité des plus petites branches attachées au tronc. À partir du canal principal, de petits diverticules débouchent sur l'écorce en la parsemant de petits trous alternés. J'ai pu en couper une branche dont je conserve des morceaux. Toute la plante est remplie de grandes fourmis jaunes qui, au moindre choc, sortent et mordent, causant une douleur aiguë. Du reste, en forêt, il y a d'autres fourmis, en particulier quelques-unes, jaunes également, qui mordent horriblement.

Vers les plages du río Beni, la végétation est plus basse et clairsemée jusqu'à entrer dans les charos ou *avri(c)ré*** en mosetene (quand le charo est coupé, il se nomme alors *sciri***) qui signalent la proximité de la rivière.

Les collectes du Professeur Chauve-Souris

Lors de mon séjour à Covendo, j'ai récolté sept espèces différentes de chauve-souris, de beaux batraciens « discodactiles²⁰⁹ » ainsi que d'autres variétés dont un énorme crapaud, des poissons aux formes étranges, des

sauriens et des ophidiens. Un de ces serpents était grand, de couleur verte, avec le ventre jaune et des taches blanches cerclées de noir. Il est rare et vit toujours accroché dans les branches des arbustes, sans bouger. Une balsa me l'a apporté, depuis la rive opposée du río, sans qu'il ait tenté de fuir ni de bouger de sa branche. Certains le disent très venimeux. On m'a procuré d'autres serpents vivants, enfermés dans un tube de bambou²¹⁰. Il y avait fort peu d'insectes, à cause de l'hivernage qui ne leur est pas favorable.

Je dois évoquer maintenant un oiseau très curieux qui vit en forêt et dont il y avait un exemplaire domestiqué dans la basse-cour de la mission. Il s'agit du *corcovado*²¹¹ ou « bossu » en espagnol, qui est un gallinacé de la taille d'un coq. Le haut de son dos forme une bosse sur le cou, ce qui justifie son nom. Il est de couleur châtain foncé et le cou présente des reflets violets, la tête est de velours noir et l'extrémité supérieure des ailes, vert foncé métallisé, avec les parties intérieures blanches ; aussi, les ailes fermées, il forme une tache blanche jusqu'à sa queue, très courte. L'animal s'habitue très bien à la vie domestique.

Celui que j'ai vu dans la basse-cour ne faisait rien d'autre que d'agacer les autres volatiles ; quand on jetait quelque chose aux poules, il arrivait en courant, le cou étiré en avant et criant *cech-kec, kec, kec*, pour l'unique plaisir de les empêcher de manger. Il était très ami d'un coq rouge tandis qu'il détestait un autre coq de couleur blanche. Si par hasard les deux coqs s'affrontaient, il prenait position, le cou étiré, comme un juge. Si son favori gagnait, il ne bougeait pas, mais s'il perdait, il baissait le cou et se collettait avec le coq ennemi en faisant de grands sauts quand il venait au-dessus de lui. Quand quelqu'un s'approchait, il ouvrait les ailes, baissait son corps et lançait un cri qui résonnait comme *qui-qui-qui* et les convertis disaient alors qu'il saluait. Il tentait aussi de pénétrer dans l'église lorsqu'il entendait chanter et faisait preuve de sa plus curieuse qualité : celle d'être ventriloque. Il commençait par quelques coups secs qui s'achevaient par un bruit sourd et prolongé comme le roulement d'un tambour lointain.

J'ai souvent parlé du palo de balsa et du cordel. Il n'est pas inutile d'en donner une brève description car ces arbres abondent à Covendo. Le palo de balsa, ou *ca(ha)gnéré***, est une Bombacacée arborescente à l'écorce lisse et blanchâtre. Le tronc est peu ramifié, les feuilles sont grandes, avec de longs pétioles, subcordées, quelque peu acuminées²¹² et avec quatre grandes indentations, deux par côté. La fleur est grande, courtement pétiolée, avec un grand calice duveteux composé de cinq pétales crème, les étamines enveloppées en spirale autour du stigmate. Le fruit est l'habituelle capsule qui renferme de nombreuses graines enveloppées dans un coton jaunâtre ressemblant à de la soie. Le tronc, jusqu'à l'âge de quatre ans, sert à fabriquer les balsas mais, après un an de service, ces embarcations ne peuvent plus servir de longs voyages. Cette plante commence à croître à partir d'Asunta, sur le río Bopi.

Le *palo de cordel*** est aussi une Bombacacée qui se nomme *occojd***, ainsi que je l'ai dit. Le jeune tronc est couvert de légères protubérances presque rectangulaires, verdâtres et dures, et il se divise en trois (triconomie), comme ses branches. Les feuilles longuement pétiolées sont palmées, composées de sept folioles sublancoélées disposées en éventail. La fleur est grande et, lorsqu'elle est fermée, elle ressemble à la cupule d'un gland mais lisse, portée par un pédoncule long et large. Les cinq pétales, blancs à l'intérieur et de velours marron à l'extérieur, sont frisés vers le bas. Les innombrables étamines sont filamenteuses et libres dans leur partie supérieure, à la base elles sont unies en cinq faisceaux. Chacune d'entre elles semble, de l'extérieur, divisée en deux. Le stigmate est long, simple et mince. Le fruit est une capsule allongée, de 20 cm sur 6 cm, présentant une section pentagonale qui est directement unie par sa partie basale à la plante. Il contient un très grand nombre de graines rondes, enveloppées de coton ou d'une sorte de soie végétale jaune cendré.

Une autre plante digne d'intérêt est le *palo de poros*** qui, grâce à ses calebasses, fournit les néophytes en assiettes, verres et bouteilles. C'est un grand arbuste très ramifié, à l'écorce rugueuse et de couleur blanchâtre. Les feuilles, presque cunéiformes, se terminent par une pointe aiguë et sont implantées en faisceaux épars au niveau des nœuds de la branche. La fleur, qui ressemble à une grande campanule, a un pédoncule court, un calice de texture herbacée et fendu en deux, une corolle subcampanulée presque unilabée et au limbe aux cinq indentations rugueuses, un tube au pli profond d'un côté, près du calice : elle est de couleur verdâtre avec des veines brun rouge. Les étamines sont didynames²¹³ et les anthères²¹⁴ marron. Le pistil est long et dépasse les étamines. Les stigmates sont bifides et péta-loïdes. L'ovaire est supère²¹⁵. Le fruit, courtement pédonculé, est gros comme un melon, avec une écorce dure, rempli d'une pulpe blanche contenant les graines. Il en existe deux variétés : celle qui présente un fruit oblong ou sciuccú, avec lequel, en pratiquant un trou en haut et en le vidant, on fait des bouteilles appelées aussi sciuccú ; l'autre possède un fruit presque rond et piriforme, qui se partage en deux pour faire des assiettes ou des verres. Cette deuxième variété s'appelle *erepa*, du même nom qui sert à désigner tous les ustensiles qui se fabriquent avec elle, et ses fleurs présentent plus de veinules rouges que l'autre.

Le *pacay*, dont je connaissais seulement le fruit, a un tronc et des branches épineux, les feuilles grandes et paripennées²¹⁶, avec un nombre réduit de grandes folioles subovales non pédonculées, mais avec une séparation entre les folioles et le rachis. La fleur est un calice ou étui et la corolle est d'un seul tenant, dentée sur le bord et de forme tubulaire. Les étamines sont longues et forment un pompon.

Et c'en est fini de Covendo. Je noterai seulement que, durant mon séjour, le baromètre avait oscillé entre 717 et 722 mm sous un ciel souvent incertain ; l'hygromètre entre 55 et 65 mm, mais il atteignait parfois 70 à 75 ;

le thermomètre arriva à un maximum de + 30 °C et, une seule fois, à un minimum de + 18 °C, lors d'un vent de SO.

Le nombre de familles vivant à Covendo est de quarante-cinq.

Je transcris aussi quelques noms et nombres en [espagnol] et en mose-tene [les voyelles fermées, comme en français, sont indiquée par un tréma] :

eau	<i>agua</i>	OGNÌ
terre	<i>tierra</i>	HAC
soleil	<i>sol</i>	(T)ZUNG
lune	<i>luna</i>	I(G)VUA
étoile	<i>estrella</i>	O(N)RITA
rivière	<i>rio</i>	OGNÌ
père	<i>padre</i>	TATA
mère	<i>madre</i>	GNOGNÒ
frère	<i>hermano</i>	(G)VO(CH)IT
sœur	<i>hermana</i>	(G)VO(CH)IS
feu	<i>fuego</i>	(T)ZÌ
maison	<i>casa</i>	ACCA
nuage	<i>nube</i>	AGGNÉ
pluie	<i>lluvia</i>	AGGNEÌ
tonnerre	<i>trueno</i>	P(I)RÜRÜ
foudre	<i>rayo</i>	idem
fusil	<i>escopeta</i>	idem
éclair	<i>rayo</i>	MAIMAHÉ
homme	<i>hombre</i>	SOGNÌ
femme	<i>mujer</i>	(F)PEEN
gros	<i>gordo</i>	MABBÉ
sec	<i>seco</i>	MARATI
haut	<i>alto</i>	MUTCÉ
bas	<i>bajo</i>	IT(T)IÀ
long	<i>largo</i>	MUTCHIA-I-CAÌ
court	<i>corto</i>	IT(I)À
vieux	<i>viejo</i>	PIRET
garçon	<i>muchacho</i>	(G)NANAT
jeune fille	<i>muchacha</i>	(G)NANAS
un	<i>uno</i>	IRIS
deux	<i>dos</i>	P(A)NÀ
trois	<i>tres</i>	CIBBIN
quatre	<i>cuatro</i>	(G)VUAPEGNÉ
cinq	<i>cinco</i>	CANNAM
six	<i>seis</i>	EBEÛM
sept	<i>siete</i>	CO(V)ATIGÉ
huit	<i>ocho</i>	CHEN-CAN
neuf	<i>nueve</i>	ARATAI

dix	<i>diez</i>	TAC
onze	<i>once</i>	TAC-IRIS-IAN
vingt	<i>veinte</i>	P(A)NÀCHITÀC
vingt et un	<i>veinte y uno</i>	P(A)NÀCHITÀC-IRIS-IAN
trente	<i>treinte</i>	CIBBINTÀC
quarante	<i>cuarete</i>	T(Z)ISQUITAC
cent	<i>cien</i>	AC-CHI-TAC
deux cents	<i>doscientos</i>	P(A)NATAC-CHI-TAC

Descente du río Beni

J'avais décidé de quitter Covendo le 14 juin, après la messe. Le callapo était prêt depuis la veille et, sur la balsa de gauche, les Indiens avaient construit l'armature d'un abri ou *foddaisis*. Ce travail est réalisé ainsi : on ouvre les cannes charos à moitié, l'une d'elles est attachée à un *scerac* ou piquet vertical qui soutient la guaracha, ensuite on plie le charo jusqu'à ce qu'il forme une courbe d'un mètre de haut sur la guaracha et on l'attache à l'autre extrémité au *scerac* opposé. La même opération se répète avec deux autres cannes. Ensuite, sur les trois charos recourbés, on attache d'autres tronçons de cette même canne, un passant par le point le plus élevé de chacune des trois arches et deux autres de chaque côté, soit cinq renforts transversaux. Le *toldo** (abri) ou *foddaisis* est achevé et l'on peut le couvrir avec une toile pour se protéger du soleil et de la pluie. Le mien était monté à la proue de la guaracha sur une longueur d'environ 1,50 m, mais l'emplacement et les dimensions du *foddaisis* sont variables.

Pour descendre le río Beni, on ne construit pas le callapo avec le même soin que pour le río Bopi. On utilise à peine deux troncs pour unir les deux balsas et on ne les attache pas aussi serrés, car il n'y a plus de rapides dangereux et, en conséquence, les caisses du chargement ne sont plus arrimées.

En me dirigeant vers l'embarcadère, j'ai contemplé une dernière fois la vue splendide que l'on a depuis la plaine vers le sud ; les collines s'ouvrent dans le lointain, formant un vaste horizon, tandis que le río Beni va, serpentant entre les bois et, à cause du faible débit, se divise en plusieurs bras qui ont de 20 à 60 m de largeur.

Avant de l'oublier, je dirai que le río Beni se forme à six lieues²¹⁷ au sud de Covendo, par la rencontre des ríos Quetoto ou Cotagages (qui naît des eaux des provinces d'Inquisivi et de Hayopaya²¹⁸) et Altamachi (provenant aussi de la province de Hayopaya, département de Cochabamba), qui se réunissent à ce point.

Le matin, vers 8 h 30, je hissai le drapeau [italien] et nous partîmes, au milieu des rituelles salves de fusil de l'équipage tirées aux dépens comme aux arrivées. Pour descendre le río Beni, l'équipage est de quatre hommes seulement, car il n'y a pas de périls notoires, et une des balsas avait été laissée à notre port d'arrivée.

Cette fois, nous suivîmes le bras principal du río. Vers dix heures, il devint étroit, sans aucune plage, souvent obstrué par les troncs charriés par le courant, et il courait entre les bois.

Sur les berges, on apercevait plusieurs convertis qui, profitant du dimanche, chassaient et pêchaient. Les petits rapides, bien que nombreux, ne sont pas redoutables et c'est seulement à leur passage qu'il faut manœuvrer un peu pour diriger le callapo tandis que, sur les eaux calmes, les hommes, deux par balsas, restent assis à leur poste, sur la proue ou la poupe, sans bouger.

Vers midi, après un coude du río, j'observai à droite une colline de terre rouge, chose très commune dans le pays des missions. Les rives sont toujours recouvertes de cannes charos sur lesquelles grimpe un plant de haricots aux grappes de fleurettes de couleur violette. Beaucoup de hérons se montrent sur les plages et l'on voit aussi quelques *capiguaras**.

À 1 h 45, nous passions devant l'embouchure du río Bopi, laissant Guachi à droite [pour entrer dans le Beni]. À 3 h 15, nous rencontrons un petit rapide, avec de nombreux bras, et un coude du río très marqué. L'horizon, à l'E-SE, est très ouvert tandis qu'à l'O-NO il y a des collines basses descendant jusqu'au cours d'eau. À 4 h 10, nous laissons, à droite, un lieu jadis habité nommé Chiboy. Au fond du panorama, on voit des montagnes peu élevées et toutes semblables qui se développent de l'E-SE à l'O-NO, et, devant celles-ci, des collines allongées et plus basses et enfin, au premier plan, une étendue plane couverte de bois jusqu'au río. À l'ouest, d'autres petits reliefs laissent l'horizon dégagé. Vers cinq heures, nous rencontrâmes des rochers à notre droite dont quelques-uns descendent jusqu'au río et, vers 5 h 45, nous campâmes sur la rive gauche. L'horizon était complètement bouché par les montagnes.

Dans la journée, j'eus l'occasion d'admirer la dextérité des néophytes pour pêcher à la flèche. Ils voient le poisson là où aucun d'entre nous ne le détecterait, puis ils le suivent avec la pointe de la flèche, l'arc tendu et, au moment opportun, ils le transpercent avec une rare précision.

De temps en temps, on rencontre sur les berges les habituelles petites cabanes en charo qui servent pour passer la nuit au retour, quand on remonte le río et que l'on avance moins vite.

Tandis que l'on était en train de dresser la tente prêtée par le missionnaire, la même que sur le Bopi, les néophytes allaient et venaient à la recherche de cannes charo et de lianes pour la fixer, etc. Derrière la tête, ils portaient, oscillant, un couteau dont le manche était attaché à un fil enroulé autour du crâne. Le majordome du callapo choisit ce moment pour s'approcher de moi et pour me questionner d'un air candide : « Vous, un *gringo**. » En effet, ici, on distingue immédiatement une personne de race européenne que l'on appelle gringo. Probablement les Indiens l'apprent-ils à Irupana par un Bolivien qu'ils nomment, lui, *mata(v)ua*, spécialement s'il est de basse condition.

Le baromètre marquait 725,5.

Le 15 juin (baromètre à 726,5), nous partîmes vers six heures du matin, moment où je notai un talus en brèche rougeâtre et, à 7 h 30, je vis des collines boisées à gauche, très proches du río, et puis d'autres encore sur la droite. Un peu plus en aval, à droite, on rencontre une plaine à cannes charo, où l'on aperçoit des plantations de bananiers, un grand arbre au centre et des balsas mises à sec sur la plage. En face, à gauche, on voit une autre plaine identique devant laquelle débouche dans une courbe du cours d'eau, le Piquendo, un ruisseau de peu d'importance.

À partir de là, on découvre déjà la mission de Santa Ana²¹⁹. Après la plaine de droite, le río baigne le pied de plusieurs collinettes basses couvertes ponctuellement de végétation, mais par ailleurs souvent dénudées et rouges sur les versants. Le río passe au travers de rochers et forme un rapide dans un coude à leur pied. Ensuite, on arrive à la base d'une terrasse, haute de 25 à 30 m ; la mission y est installée.

Il était environ 8 h 30 du matin et nous avons parcouru seize lieues depuis Covendo, toujours vers le NO, avec une déclivité de 80 à 100 m.

Mission de Santa Ana

Je parlerai peu de cette mission (située selon Ballivián à 15° 29' de latitude S et 69° 32' de longitude O de Paris) parce que les coutumes, comme tout le reste, y sont plus ou moins identiques à celles déjà notées à Covendo, et on les retrouvera ailleurs.

Santa Ana a été la plus fortunée des missions du pays mosetene en ce qui concerne les incendies et les épidémies. La variole de 1889 est passée directement de Covendo à Muchanes²²⁰, plus au nord, qui a été décimée. Il y a trente-sept familles. Le village est orienté de l'est vers l'ouest. À l'est s'élève l'église, avec une petite tour ; le couvent est à gauche et l'école à droite. Devant l'église, il y a une grande place, avec une croix au centre et, sur les deux côtés, au sud et au nord, se trouvent les alignements des cases des convertis. Ces cases sont séparées les unes des autres et sont à peu près construites comme à Covendo, avec la seule différence que celles de Santa Ana sont rectangulaires alors qu'à Covendo les cloisons sont arrondies sur leur largeur.

Le río court presque d'est en ouest, au sud de la mission, en passant au pied de la terrasse que l'on doit descendre par un sentier mal commode.

Santa Ana fut fondée en 1815 par le missionnaire espagnol Andrés Hertero, le créateur du collège franciscain de La Paz. La terrasse où est bâtie la mission s'abaisse vers un terrain plat situé en contrebas, avec une grande plage, où la rivière forme un coude vers le nord. Là, tout près, débouche sur la rive gauche un petit torrent, le Suapi, qui, comme le Piquendo, naît des Yungas. Depuis la partie haute de la terrasse, on aperçoit le replat de

la rive gauche dont j'ai parlé plus haut et qui est couvert de charos et de bananeraies. Derrière celui-ci et la mission, on voit des collines boisées. L'horizon est plus resserré qu'à Covendo car il ne s'ouvre qu'un peu vers l'E-SE. Le climat y est aussi plus chaud et les moucherons piqueurs ou similies abondent durant la journée.

L'appel matinal au travail se fait, à Santa Ana, avec une cloche et non avec un tambour comme à Covendo. Le capitaine et un majordome en charge des femmes sortent de leurs cases et ordonnent le début du travail, le premier aux hommes, le second aux femmes.

Il n'y a pas de four à brique, mais les charpentiers travaillent assez bien.

J'ai noté les mêmes maladies qu'à Covendo, bien que celle des taches sur la peau soit la plus répandue. Les Indiens ont l'habitude de rire à gorge déployée quand on leur raconte les malheurs qui arrivent à quelqu'un, même s'il s'agit d'un parent proche.

Les petites filles vont à l'école dans un petit atrium fermé par une cloison, face à la porte de l'église. Là, elles filent tout en chantant le catéchisme. Quelques-unes sont très habiles pour la fabrication de modèles réduits de balsas, en utilisant les mêmes matériaux que les grands ; aussi jouer aux *balsitas* (petites balsas) est courant chez les enfants, surtout après la pluie. Un autre jouet que j'ai vu se fabrique avec la gousse d'un arbuste nommé *tite(c)zoz* autour de laquelle ils attachent un fil et, quand ils le déroulent rapidement, cela produit un bruit semblable à un vent fort.

À Santa Ana, j'ai pu faire de splendides collections de rats, de petits marsupiaux (les femmes en portent souvent un, qui est tout petit, accroché à leurs cheveux), de chiroptères et de plusieurs petits lièvres²²¹, qui ont la peau si délicate que, même chez les adultes, il est extrêmement difficile de l'enlever sans la rompre. Les convertis ont une technique pour l'ôter ; ils font un trou à une patte et soufflent dedans fortement jusqu'à ce que l'espace sous-cutané se gonfle, ensuite ils enlèvent toute la peau de la carcasse à partir de la bouche qu'ils élargissent par deux entailles.

Le piège qu'ils utilisent pour chasser le lièvre est aussi curieux. C'est un nœud coulant au bout d'un fort bâton élastique et de 2 m de long, fiché dans le sol. On attache, à la moitié de la cordelette du nœud, un bâtonnet de 15 cm de long qui reste suspendu en l'air.

Au pied du bâton, à 1 m de distance, on construit, avec des bâtonnets très fins et rapprochés, une enceinte circulaire de 15 cm de diamètre et de hauteur. Face au bâton, on dispose un archet qui ne dépasse pas la hauteur des bâtonnets de l'enceinte au milieu de laquelle il est planté. On plie le bâton central de 2 m et l'on dispose le lacet autour des bâtonnets constituant l'enceinte du piège et l'on fait passer le petit bâton de la cordelette sous l'archet en l'appuyant à l'intérieur sur un morceau de banane. Naturellement, le petit bâton reste en place parce que le grand bâton élastique le tire de l'autre côté et le fait appuyer avec force sur le bout de banane. Quand l'animal touche le fruit, il fait ainsi sauter

le bâton qui est au-dessus. En sautant, le lacet qui entourait l'enceinte surprend l'animal et la capture.

J'ai vu aussi un rongeur nommé *tara-tara* pour son cri, mais dont le cadavre était en mauvais état. Il a le corps d'un écureuil, la queue d'un rat et des glandes ventrales remplies d'un liquide fétide²²². Il mange la nuit les jeunes pousses des bambous. Près de la mission, on chasse souvent des écureuils roux, des singes hurleurs de couleur rouge, et d'autres animaux. Les pécaris, jadis très nombreux, ont pratiquement disparu. Le poisson abonde et, avec un coup de dynamite, nous avons pêché une fois dans le río Piquendo cinquante sabalos de 25 à 40 cm de long.

Mon attention fut attirée aussi par une espèce de palmier que je ne connaissais pas encore, appelée *caaná* **, de quelque 6 m de haut, au tronc épineux, aux feuilles pennées avec les folioles regroupées, cunéiformes, et dentelées aux extrémités et à la base élargie, où des fruits forment une longue grappe.

Durant mon séjour à Santa Ana, le climat a été mauvais et les fréquentes pluies firent monter les eaux du río qui couraient, rougeâtres, à cause des nombreuses collines de terre rouge dont j'ai parlé. Le baromètre oscilla entre 727 et 731 et le thermomètre entre + 25 °C et + 30 °C, descendant une seule fois, après un coup de vent du sud, à + 19 °C. L'hygromètre se maintint entre 70 et 80 et, une seule fois, il descendit à 55.

La fin annoncée des missions

Et maintenant, avant de quitter les missions des Mosetenes et bien que, comme je l'ai dit, Muchanes soit presque détruite, je dois dire quelques mots sur leur rôle actuel.

Quand on recherchait le quinquina, il est indubitable que ces missions étaient fort utiles ; l'on obtenait de larges profits en transportant ce coûteux produit. Sur le río Bopi, un callapo de deux balsas (car sur le Beni, on peut en faire avec trois balsas) transportait des chargements de 9 à 10 quintaux, chacun étant de 100 livres. Sur le Beni, avec des balsas sèches, c'est-à-dire pas trop alourdies par l'eau (car sur le Bopi, à l'inverse, il faut naviguer vingt jours pour atteindre La Espia), on peut transporter de 20 à 25 quintaux. Mais, maintenant que le cycle du quinquina s'est achevé car la demande en Europe de ce produit a disparu, il ne subsiste en général que ces deux voyages annuels jusqu'au Bopi, soit un pour chaque mission, où des produits de consommation courante pour les deux villages sont transportés. L'apport de ce trafic, par conséquent, est inutile au commerce national.

En ce qui concerne les convertis, je crois que l'unique chose qu'ils ont apprise de la permanence des missionnaires, c'est la prière²²³ : aucune industrie ni sentiment moral ne sont notables. Si la peur de l'enfer disparaissait chez eux, ils redeviendraient sûrement les sauvages des anciens

temps, et je donnerai un exemple : j'avais soigné une famille d'une fièvre tierce grâce à des pilules de quinquina. Lorsque je demandai aux néophytes, par l'intermédiaire du capitaine, des flèches pour ma collection, tous m'en apportèrent et, naturellement, je les ai payés comme promis ; et bien, le seul qui se refusa à m'en céder, en ma présence et devant le missionnaire, fut le chef de famille que j'avais soigné²²⁴ !

Observations au fil de l'eau

Je partis de Santa Ana le 29 juin, après la messe, sur un callapo formé de deux balsas, avec quatre hommes de la mission. Le baromètre, qui, à la mission, signalait 700,5 mm, marquait 733 au pied de la terrasse.

À dix heures du matin, nous nous mettions en route. Le río court, tortueux, en s'insinuant entre les collines et laisse les terrains plats et boisés du côté de la courbe interne de ses coudes. Les petits rapides se succèdent. On voit beaucoup de martins-pêcheurs et de hérons. Sur les rives, surtout celles qui sont rocheuses, croît un arbuste étrange dont le tronc, les branches et les feuilles sont horizontaux car il est souvent ployé par le courant du río.

Il y a d'innombrables vols de perroquets. Un peu avant d'entrer dans un petit rapide, nous aperçûmes un jaguar sur la plage gauche du río qui est dans une courbe et avec des collines à gauche. C'était la première fois que j'en voyais un en liberté, après six ans de vie en Amérique. Il s'est lancé dans le courant et, poussé vers le rapide, il l'a franchi en nageant, la queue dressée hors de l'eau, et il est arrivé sur la rive opposée pour disparaître dans la forêt.

Sur les rives boisées, on voit beaucoup de palmiers *scibó*** et mannai et très peu d'ocdó.

Vers le soir, nous entrions dans une sorte de gorge où le río court, encaissé entre de grosses pierres sur les berges, et l'horizon était très fermé. Nous avons campé dans la gorge sur une petite plage de la rive droite. Le temps était menaçant. Le baromètre était à 736,5 mm.

Le 30 juin, nous partîmes vers 6 h 30 du matin, avec le baromètre à la cote 735. La rivière reste encaissée entre de hautes montagnes et parsemée de rochers sur ses berges. Nous avons vu six capiguaras et j'ai pu en abattre un, à la grande joie de mes convertis. Vers 7 h 45, nous laissâmes sur la berge gauche un talus élevé de roches rougeâtres déchiquetées, très raide avec des contreforts en forme de gros éperons. Les Indiens m'ont dit que jadis la mission de Muchanes avait été installée à cet endroit. À 8 h 30, nous laissons à la droite l'embouchure du río Inicua, qui naît entre les collines de la région des missions, mais se trouvait alors presque à sec. L'horizon commençait à s'ouvrir. Vers neuf heures, je remarquai une montagne basse, isolée et boisée dont les flancs étaient en partie tapissés de pans de terre rouge. À droite et à gauche, on aperçoit de hautes montagnes. Peu après, sur les roches et à droite, on voit des

rochers en forme d'éperons qui descendent jusqu'au río. Ensuite apparaissent les montagnes plutôt élevées. Déjà près de Muchanes, sur la gauche, on voit des rochers et, à droite, une grande plaine avec quelques taches de bananiers et des champs d'arachide sur la plage de gauche.

Vers 2 h 30 de l'après-midi, nous entrions dans un bras du río ayant un fort courant, encombré par des troncs. Nous l'avons remonté sur quelques centaines de mètres et avons campé en rive droite, sur une plage où étaient dressés des abris de charos sous lesquels nous avons passé la nuit. C'est le port de Muchanes dans lequel le pullulement des mouches piqueuses ou simulies qui volettent de jour est insupportable. Le baromètre était à 736,5 mm. Nous avons parcouru, depuis Santa Ana, quinze lieues en direction du NO avec une déclivité de 80 m, selon le missionnaire Armentia.

La nuit fut bonne, et nous l'avons passée dans les coassements des cra-pauds et des grenouilles, dont certains ont la voix sourde et très forte.

Muchanes, une mission quasi abandonnée

Le 1^{er} juillet, nous nous levâmes de bonne heure ; le baromètre indiquait 737,5. Mes convertis avaient fait rôtir le capiguara, découpé en différents morceaux, sur un gril en charo.

J'avais décidé de passer la journée à visiter Muchanes, aussi nous en prîmes le chemin car cette mission, au contraire des autres, est à l'intérieur des terres. Le sentier jusqu'au village est bon. Après plusieurs centaines de pas entre charos et bambous, on entre dans la forêt et l'on passe sur des galets un ruisseau presque à sec, le Piñendo. Ensuite, on prend un sentier qui monte légèrement et l'on arrive, quinze minutes après le départ de l'embarcadère, à une avenue bordée d'orangers qui a dû être très belle, mais qui est maintenant recouverte d'herbes et d'arbustes, et à partir de laquelle on distingue la place et l'église.

La mission de Muchanes fut fondée en 1807²²⁵, sur un terrain un peu surélevé, entre le Piñendo et l'autre ruisseau, le Muchanes ; tous deux s'unissent avant de déboucher sur le Beni. Ce fut la mission mosetene au sort le plus malheureux, car elle fut déplacée trois ou quatre fois d'un lieu à un autre. Finalement, en 1887, la variole réduisit sa population à six familles, qui ne sont aujourd'hui plus que quatre.

Sa position géographique, selon Ballivián, est de 15° 10' de latitude S et 70° 7' de longitude O de Paris. C'est le village le plus beau des trois missions mosetenes, avec son église à deux petites tours, son couvent bien construit à droite et, à gauche, son école parfaitement aérée avec de grandes fenêtres. Il s'y ajoute plusieurs petites maisons en adobe et au toit en palme servant de cuisine, d'entrepôt, de prison, etc.

L'unique survivant des autorités était le capitaine. Immédiatement, il me fit apporter, en cadeau, des œufs par les femmes. Je ne restai à Muchanes

que quelques heures et, aidé par les néophytes, je récoltai trois cent cinquante chauves-souris de trois espèces dont une que je ne possédais pas encore, très grande et noire avec une membrane en forme de feuille sur la narine, ainsi qu'un petit marsupial²²⁶ nouveau pour moi et divers rats. La nuit, je me retirai au port pour dormir.

Selon les convertis, le cours d'eau où est situé cet embarcadère est un bras du Beni dans lequel débouche le ruisseau formé par la jonction des ríos Piñendo et Muchanes.

Le 2 juillet, nous partîmes très tôt. Le ciel était menaçant et le baromètre marquait 739. Nous entrâmes dans le Beni, ses eaux sont dominées sur la gauche par des rochers qui descendent jusqu'à l'eau ; roches qui, lorsqu'elles sont partiellement dénudées, montrent des strates inclinées et qui, en d'autres endroits, sont cachées sur des couches de terre rougeâtre. La végétation est la même que d'habitude : arbres couverts de plantes grimpanes qui retombent en festons ; bambous qui se détachent par leur vert tendre, palos santos de hormigas aux nombreuses grappes de fleurs rosâtres. Sur la plage, il y a des hérons et de curieux canards et, de-ci de-là, des cabanes de charo, témoignages d'anciens passages.

Après quelque deux heures de voyage (on dit qu'il y a deux lieues depuis Muchanes), on laisse à la gauche l'embouchure du río Caca [ou Kaka], aux eaux claires ; c'est le plus important affluent du Beni jusqu'à Reyes. L'horizon est bien ouvert tous azimuts. Le río Caca se joint au Beni au milieu de montagnes qui disparaissent peu à peu avant la confluence. Il est formé principalement par deux rivières : celle de Coroico, qui a sa source dans la cordillère de Chucura près de Pongo, dans les Yungas, que j'ai évoquée déjà ; et le río Mapiri, formé par divers torrents qui dévalent de l'Illampu et des montagnes d'Apolo. Le río Caca est l'artère la plus fréquentée pour atteindre La Paz à partir de Reyes. On y navigue sur des balsas identiques à celles des Mosetenes et pilotées par des Indiens lejos²²⁷ qui descendent au pays du Beni pour les construire et vivent dans le village de Guanay²²⁸, riverain du Mapiri. En aval de la confluence avec le río Caca, on voit sur le Beni de nombreux troncs arrachés par le courant et ensablés à cause de la baisse des eaux. À droite, on commence à apercevoir des sommets élevés jusqu'à proximité du río, tandis que ceux de gauche s'éloignent.

Deux heures plus tard, nous laissions sur la gauche l'embouchure du río Quendeque encombrée de gros rochers. Après la confluence apparaît à gauche une colline isolée à l'angle des deux cours d'eau, suivie plus en aval de hauts sommets qui s'étendent jusqu'aux rives du Beni. À droite aussi les hautes collines arrivent jusqu'aux berges. Le río Beni, qui depuis Covendo courait vers le nord-ouest jusqu'au río Quendeque, se dirige en aval au nord, de façon presque rectiligne.

Nous croisâmes trois balsas d'Indiens lejos qui remontaient le río. À Quendeque débute la gorge du Beu, un canyon enserré dans les montagnes qui, ainsi que je l'ai dit, encadrent les deux rives du río. Alors que

nous entrons dans la gorge, un vent très fort venu du nord soufflait et la pluie menaçait. Les montagnes arrivent jusqu'au cours d'eau et sont défendues à leur pied par de grands rochers entre lesquels on voit parfois de petits ruisseaux qui dévalent en grondant. On franchit plusieurs petits rapides.

Après une heure de navigation dans la gorge du Beu, avec un horizon encore plus étroit que celui rencontré sur le Bopi, on atteint un passage périlleux, le Beu proprement dit, mais que les Mosetenes nomment La Cruz. Ils m'ont assuré que ce goulet s'est formé depuis quelques années seulement, à cause de la crue exceptionnelle d'un ruisseau qui sort de gauche dans ce mauvais passage, et à l'embouchure duquel s'est déposé un véritable amoncellement d'énormes blocs de pierre dont plusieurs ont été charriés jusque dans le lit du Beni, d'où cet étranglement du cours du río Beni dans la gorge du Beu.

Ce ruisseau est appelé par les Mosetenes Curuz-Tumsi. Les blocs qui constituent le défilé provoquent de grandes vagues et ils forment un saut qui occupe presque tout le lit du río qui est très resserré (peut-être 50 m de large), ne laissant libre qu'un étroit chenal, avec un courant violent entre le dernier rocher charrié par le ruisseau et la rive droite.

Mes quatre hommes me débarquèrent avec plusieurs caisses en rive gauche près du ruisseau, examinèrent le passage et remorquèrent le callapo un peu en amont du grand rapide en le halant avec des cordes. Puis ils traversèrent le fleuve pour maintenir l'embarcation contre la rive droite et, enfin, hurlant, à genoux, ils entrèrent dans le courant et passèrent le défilé sans accident. Le gros remous de la sortie du défilé transporta le callapo un peu loin en avant, mais le courant le poussa vers la rive gauche. Toutefois, grâce au ressac, il retourna au pied du ruisseau où nous pûmes recharger les caisses.

La quantité de mouchérons piqueurs qui se trouve sur la gorge du Beu est incroyable.

Au départ, il fut nécessaire d'entrer immédiatement dans le courant et il commença à pleuvoir ; par chance les caisses étaient recouvertes de feuilles de bananier.

À quelques mètres en aval du passage du Beu se trouvent à droite de hauts rochers qui tombent presque à pic sur le río. De l'un d'entre eux se précipite, en temps de pluie, une haute cascade au pied de laquelle, me raconta un néophyte, vivait il y a longtemps un grand serpent qui mangeait les gens ; mais Dieu survint et le tua.

Sur un autre de ces rochers, à environ 15 m de haut, il y a la marque d'une croix rouge produite certainement par les infiltrations d'eau entre les couches rocheuses verticales et qui, à cause de la chute d'un bloc d'une de ces couches, est devenue visible. Je questionnai le néophyte pour savoir qui la fit et il me répondit : Dieu²²⁹.

On poursuit la descente, toujours enfermé dans la gorge étroite, en rencontrant plusieurs petits rapides parmi lesquels je me souviens d'un

qui était plus fort dans un coude. Il bruinait toujours. Dans les bois couvrant les montagnes, je notai beaucoup de palmiers ocdó et une autre espèce, que je ne connaissais pas encore, appelée en mosetene *baignoigé***, au tronc mince et droit, aux feuilles pennées avec des folioles pendantes et à la base engainante et tubulaire. Je vis aussi différents singes, une loutre et beaucoup de mouettes de diverses espèces.

À la tombée de la nuit, peu avant de sortir de la gorge, les néophytes me montrèrent, à droite, un rocher presque dénudé, aux très hautes parois verticales, et à moitié caché entre les arbustes. Au centre de ce bloc se trouve une sorte d'orifice ou de grotte, avec une corniche creuse en forme de fenêtre et créée par la chute d'un pan d'une couche rocheuse. Ils me dirent qu'à l'intérieur se trouve peut-être l'ancre du diable car, si on fait du bruit en passant devant, on entend des cris. Le franciscain de Santa Ana m'en avait déjà parlé en précisant qu'un autre missionnaire, descendant à Reyes, avait exorcisé le lieu et que, depuis lors, on n'entendait plus ces vociférations. Le fait est qu'à mon passage (peut-être à cause de mes péchés véniels), quand les néophytes donnèrent exprès de forts coups de rame, on entendit à nouveau des cris qui, du reste, ne sont que ceux d'un quelconque rapace nocturne²³⁰.

Nous sortîmes de la gorge du Beu alors que la soirée s'était déjà installée et nous campâmes sur la berge d'un bras de la rive gauche du Beni, profitant de la présence de quelques tentes en charo. On devinait la sortie de la gorge, couverte de nuages dans ses parties les plus hautes, et à moitié dérobée de la vue par les rideaux de pluie. On voyait tous azimuts et le baromètre marquait 742 mm.

Le 3 juillet, le temps était toujours menaçant et le baromètre indiquait 745 mm. Nous partîmes rapidement du bras du río où nous avons passé la nuit, car nous rencontrâmes tout de suite un petit rapide.

À droite, après plusieurs collines basses – aux versants presque dénudés, dont les roches et terres étaient rougeâtres –, se prolongeant en éperons dans le río, et qui étaient les ultimes contreforts des montagnes de la gorge du Beu, nous laissons sur la droite l'embouchure d'un ruisseau sans importance appelé le Suapi. À partir de ce point, le río Beni poursuit son cours, en formant de nombreux méandres parsemés d'îlots souvent couverts uniquement de charos ou de saules, soit d'autres espèces : beaucoup de palos de balsa et de palmiers ocdó, vichirí et scibó, mais partout la végétation est envahie par les habituelles plantes grimpantes. À droite et à gauche se jettent dans le río Beni plusieurs très petits ruisseaux. À droite, parallèlement au río, mais séparées de lui par une grande plaine, on voit différentes collines allongées, basses et uniformes que j'avais déjà aperçues la veille en soirée, en sortant de la gorge du Beu. Ensuite, après un court moment et toujours en descendant, d'autres collines découpées, dont certaines montrent leurs versants en terre rouge, se présentent, toujours sur la droite. À gauche, une grande étendue plate se développe. Des petits rapides

se retrouvent toujours et je me souviens de l'un d'eux, tout encombré de troncs et peu distant de l'embouchure de l'Apichima qui se jette en rive gauche du Beni. À trois heures de l'après-midi, je vis [à gauche] des montagnes un peu éloignées et, à droite et vers le nord, d'autres hauts sommets qui laissaient voir une trouée : l'entrée de la gorge de Bala.

Il pleuvait et les néophytes descendirent une fois à terre pour cacher dans une cavité un régime de bananes pour le retour. Vers 3 h 45, nous laissâmes à droite l'embouchure du Quiquibe et, peu après, à gauche, celle du Tuichi qui, né dans la cordillère de Cololo dans la zone du Caupolicán²³¹, est navigable en balsa. Le Tuichi débouchait en formant plusieurs ramifications qui charriaient des eaux rouges, un signe de pluies récentes dans la cordillère. Dans son parcours terminal, sa rive gauche est bordée de montagnes basses qui, en aval de sa confluence avec le Beni, descendent jusqu'à ce dernier, avec des versants à pic, souvent dénudés et rougeâtres, mais portant une végétation au sommet. L'eau rouge du Tuichi se mélange, d'abord en formant de grandes taches, dans l'onde verte du Beni, pour ensuite réapparaître en très grande partie vers la rive gauche tandis qu'à droite l'eau reste claire.

Nous campâmes vers quatre heures de l'après-midi sur une plage de la rive droite, face aux rochers des versants à pic.

Comme la pluie menaçait, nous avons préparé tout de suite plusieurs tentes en charo. Le toit des nôtres était confectionné par une armature de cannes recouverte de leurs feuilles pliées et donc doublées. Néanmoins, quelquefois, on en fait de beaucoup plus simples avec trois cannes de charo. On attache une canne horizontale, placée en hauteur aux extrémités de deux autres bouts de bâtons fichés dans le sol, et l'on appuie sur celle-ci les éventails entiers de feuilles formés par l'extrémité d'une tige de charo, lesquels retombent en avant en protégeant le dormeur. Les liens sont faits avec la nervure centrale de ces mêmes feuilles de charo. Tandis que les néophytes pêchaient à l'arc, je vis passer une belle *Platalea rose*²³², beaucoup de hérons et d'autres échassiers. Alors que nous étions en train de renouveler les feuilles de bananier qui recouvraient les caisses, je découvris, en ouvrant un coffre, que des fourmis y avaient fait leur nid ! Le baromètre était à 747 mm.

Le 4 juillet, dernier jour de navigation, nous sommes partis à 6 h 30, avec le baromètre à la cote 749,5.

Les eaux du río sont toujours vertes à droite, jaunâtres au centre et rouges à gauche. Les berges hautes des deux rives s'élèvent progressivement jusqu'à deux hautes collines formant l'entrée de la gorge de Bala, déjà aperçue la veille. Nous y entrâmes. La colline de gauche est abrupte, rocheuse et couverte d'arbres, de fougères arborescentes et de palmiers vichiri et baignoigé ; elle est revêtue à son pied de mousses entre lesquelles murmurent de petites cascades. Les deux cimes de la gorge étaient invisibles car sous des nuages bas. Le río est étroit et maintenant totalement rouge. Il faisait froid, signe de chutes de neige sur les montagnes d'Apolo.

À droite, derrière les montagnes riveraines, on voit d'autres hauts sommets, coniques et escarpés, et l'on entend continuellement la rumeur des petites cascades. Après quelques minutes de parcours dans la gorge, on rencontre deux grandes montagnes élevées, les dernières de ce genre, qui tombent à pic, mais un peu en arrière par rapport aux berges du río, et dont les parois rocheuses sont en partie dénudées tant en rive droite qu'en rive gauche.

On continua la navigation durant une heure et demie, entre des montagnes basses et rarement à pic au-dessus du río et qui font place, sur de brefs tronçons, à de petites plaines. Plusieurs ruisseaux, surtout en rive droite, descendent vers le río. À gauche, on voit des cabanes, à côté de leurs parcelles cultivées et de leurs jardins, puis, à la fin de la gorge, ce sont les deux rives qui

sont ainsi occupées. En rive gauche se dressait un bananier rose et, face à lui, sur la plage du río je vis un gros cougar²³³ ou puma. Finalement, on rencontre deux hautes collines, toutefois pas aussi élevées que les précédentes et couvertes de végétation et, à leur pied, revêtus de mousse,



XVII. Hôtel de Rurrenabaque (1907).

de grands blocs de pierre avec une petite cascade à droite. Après ces collines, d'autres suivent, toujours plus basses jusqu'à ce qu'à quelques centaines de mètres en aval on débouche de la gorge et que l'on aperçoive les cases du village de San Buenaventura, qui dépend de la province de Caupolicán, elle-même dans le département de La Paz, et qui est situé au pied des dernières hauteurs où la gorge de Bala est entaillée. Sur la rive droite, mais légèrement en aval, lui fait quasiment face le village de Rurrenabaque ; il dépend du département du Beni et sert de port à Reyes. Rurrenabaque est installé aussi au pied des collines qui forment les derniers contreforts des Andes.

*La porte du Beni : Rurrenabaque*²³⁴

Selon le missionnaire Armentia, nous avions parcouru vingt-cinq lieues depuis Muchanes, avec une déclivité d'environ 90 m.

Dans l'attente de mon départ pour Reyes, je me logeai à Rurrenabaque (illustration XVII²³⁵).

Les deux villages occupent une position très pittoresque et ils sont situés [presque] en face l'un de l'autre, séparés par un cours d'eau d'environ 180 m de large.

Ces deux villages sont très pauvres et construits sans aucun plan. Ils doivent leur existence au fait que San Buenaventura est le point de départ du chemin qui conduit à La Paz via Tumupasa, San José, Apolo et Pelechuco²³⁶ et, aussi, parce que c'est à Rurrenabaque que font escale les balsas qui arrivent de Guanay par les ríos Caca ou Beni.

Les cases ont leurs cloisons faites de troncs fichés dans le sol, côte à côte, et elles sont parfois entièrement garnies de nattes à l'intérieur.

Les toits sont en feuilles du palmier motacù et ocdó. La façon de construire est différente de celle pratiquée dans les missions. Sur des barres en bois qui descendent du faite du toit jusqu'aux murs, on attache les nervures centrales des feuilles entières, avec les folioles par en dessous, en commençant à partir du bas des murs vers le haut et en plaçant ces nervures côte à côte.



XVIII. Edwin Heath
(1839-1907), explorateur
du bassin du Beni.

San Buenaventura doit se situer à 220 m d'altitude et sa latitude est de 14° 26' S, selon Armentia. Quant à sa longitude, elle doit être proche de celle de Puerto Salinas, à quelques kilomètres plus au nord sur le río, soit environ 70° 51' S, selon la carte du D^r Heath²³⁷, qui explora le río Beni en 1880 (illustrations XVIII et XIX²³⁸).

Je dus rester une semaine à Rurrenabaque dans l'oisiveté la plus absolue, à cause de la mauvaise saison et de l'absence d'alcool²³⁹.

J'obtins un petit poisson appelé localement « tapir », de 12 cm de long et si fin que l'on m'a assuré qu'il pénétrait par les voies anales et urinaires²⁴⁰ en produisant de fortes hémorragies si on tente de l'extraire ; en effet, il est doté de chaque côté de la bouche de sortes d'épines osseuses. Je vis aussi un grand nombre de vautours qui nettoient le village et, vers le soir, une phalange de *Pha-neus*²⁴¹ qui volaient avec un fort bourdonnement.

La langue la plus parlée est le tacana de Tumupasa, car presque tous les péons en sont originaires. On dirait qu'ils parlent la bouche pleine et l'on entend des inflexions de voix qui ressemblent au dialecte napolitain.

Si les hommes ne présentent rien de particulier ni de beau, il n'en est pas de même pour les femmes, qui sont grandes, fortes et droites, avec une démarche franche et décidée, et portent l'habituel tipoy sur un jupon.

Se soûler est une chose normale à Rurrenabaque, mais j'en parlerai à nouveau en évoquant le village de Reyes.

Je pus partir finalement le 10 juillet, vers 7 h 30. Le trajet de Rurrenabaque à Reyes est de huit lieues et l'on chemine vers le N-NE.

L'inférieure piste de Reyes

Je crois qu'il est difficile à quiconque de se faire une idée de cette piste sans la connaître. Je dois noter que j'arrivai à la saison sèche mais, par un étrange hasard, il ne cessa cette année-là [1891] de pleuvoir, d'où une situation pire qu'en période des pluies.

En partant du port, on chemine sept lieues et demie au milieu de la forêt. Au début, le chemin est correct, mais après environ une demi-lieue,



XIX. Carte de Heath (1883), la première du bassin du Beni.

on commence à entrer dans la boue qui arrive toujours à mi-garrot de l'animal et l'on continue ainsi, sauf sur un tronçon sablonneux et sec, qui apparaît après une heure de marche. Après avoir parcouru sept lieues, on arrive à la pampa de Reyes. Par chance, j'étais accompagné car nous laissâmes souvent le chemin charretier de deux mètres de large pour prendre des sentiers un peu plus secs par endroits, mais qui sont si étroits qu'à tout instant on risque de se cogner les jambes contre un arbre, et souvent un palo de hormigas, ou bien on peut y laisser son chapeau, des pans d'habits ou des morceaux de peau aux épines. De même, on peut craindre que l'animal ne bute contre les troncs cachés par la boue et ne tombe.

Environ une heure après le départ, on passe par un trou d'eau

qui arrive jusqu'au poitrail de l'animal et, après quatre ou cinq heures de cheminement depuis le village, on rencontre une autre mare, large et très étendue, qui est un *curichi**, nom local donné ici à toutes les lagunes, celui-ci s'appelle le Turucucu. Un pont passait dessus cette étendue d'eau et il y passe encore, mais il est en mauvais état car ses deux tabliers d'accès sont tombés ; aussi faut-il avancer de quelques mètres dans l'eau, marcher sur les travées effondrées, pour pouvoir accéder au tablier tandis que les animaux passent en nageant.

La végétation de la forêt est celle de la région des missions. Je relevai seulement un palmier inconnu de moi, un genre d'aritchí, appelé *marayahú*** , d'environ 3,50 m de haut, sans épines sur les feuilles penchées, et au fruit en grappe très épaisse, petit tel un grain de groseille et de forme pointue.

Le Turucucu franchi, on chemine encore environ deux lieues par la forêt, toujours dans la fange, et l'on atteint une clairière enserrée dans le bois et couverte de hautes herbes, d'où l'on distingue, à droite, les collines de San Buenaventura et de Rurrenabaque. C'est la pampa Chatarona. Celle-ci franchie, on poursuit d'une lieue dans le bois et l'on traverse la lagune Simapio, dangereuse par sa boue profonde, si on ne connaît pas un passage un peu plus sec, mais où l'eau arrive toujours au ventre d'un animal.

L'endroit où se franchit la lagune Simapio est étroit, bien que certains affirment qu'elle est très grande. Finalement donc, après cette dernière lieue dans le bois, on arrive à l'immense pampa de Reyes.

Elle ressemble beaucoup aux prairies naturelles du haut Paraguay à herbes hautes, beaucoup de *Bombacaceae* de petite taille, chargées de grandes capsules pleines de soie végétale de couleur cendrée, et un arbre aux fleurs jaunes qui, là-bas, se nomme *para-todo***, quoique j'ignore s'il est de la même espèce.

Le chemin de la pampa est presque sec, et c'est en de rares endroits qu'on franchit plusieurs petits curichis. L'un d'eux entoure le village de Reyes, avec un seul côté ouvert à l'est, mais, en général, pour éviter de le contourner, on le traverse en entrant dans l'eau profonde de 1 m à 1,50 m. Je finis ici par me tremper les jambes, malheureusement trop longues [dans mon cas et par rapport à celles des Indiens]. Nous arrivâmes à Reyes vers quatre heures.



XX. Transport à bœufs dans le Beni.

Mes bagages ne sont arrivés que bien des jours plus tard, car les charrettes qui en assuraient le transport ont tardé deux jours et demi depuis le port de Rurrenabaque jusqu'à Reyes, parce qu'elles s'étaient renversées trois fois. Vous pouvez imaginer combien ils étaient couverts de boue !

Les charrettes, tirées par deux paires de bœufs éreintés par la charge, sont basses et disposent de deux roues en bois d'un seul tenant taillé à la hachette (illustration XX²⁴²). Elles mesurent 1,20 m de long pour 2 m de large, voire un peu plus, et elles supportent de 25 à 30 arrobes de 25 livres chacune²⁴³. Le chargement est enroulé dans une peau de vache placée sur le fond de la charrette constitué de simples bâtons.

Cela suffit pour aujourd'hui ! J'enverrai la prochaine de mes lettres de la région du caoutchouc via l'Amazone et le Para, et j'y parlerai de Reyes, dont je peux vous annoncer dès maintenant que c'est la ville des beuveries permanentes...

Votre très dévoué,
LUIGI BALZAN.

CINQUIÈME PARTIE

De Reyes (Bolivie) à Villa Bella (frontière brésilienne)

*Villa Bella (confluence du río Beni avec le Mamoré,
10° 25' latitude S, limite de la république de Bolivie
avec les États-Unis du Brésil),
le 20 mars 1892.*

Distingué Professeur [Doria],

Dans ma dernière missive, du 10 août de l'an dernier, je vous ai narré mon arrivée à Reyes ; je poursuis la relation de mon voyage à partir de ce point.

J'étais à Reyes depuis sept ou huit jours quand mes bagages, restés à Rurrenabaque, arrivèrent par la charrette (*carretón**) que j'avais louée. Ces véhicules à deux roues, d'un gabarit proche de nos charrettes à main, sont d'une conception très primitive. Leurs roues sont faites d'une seule pièce, elles sont larges au moyeu et plus minces à la circonférence, aussi tranchent-elles la boue du chemin comme des couteaux. On comprend ainsi en quel état sont réduits les chemins forestiers, avec le passage continuuel de ces roues dans des terrains rendus marécageux par l'humidité et détrempés par les pluies. Les caisses et le chargement sont en général posés sur une peau de bœuf, elle-même étendue sur la plate-forme de la charrette avec ses bords repliés vers le haut, de façon à ce qu'ils forment une espèce de paquet de cuir (*pelota**), indispensable pour passer dans la boue et l'eau.

Le chemin de Rurrenabaque à Reyes, en terrain sec, se parcourt en un jour, avec une charrette chargée et tirée par quatre bœufs. Le poids que l'on peut transporter dépend de l'état du chemin.

Reyes : un microcosme débilitant

Et maintenant, je dois évoquer Reyes, localité qui passe pour une des plus importantes de la province du Secure qui appartient au département du Beni, et qui, en vérité, mérite d'être connue.

Reyes fut fondée vers 1700 par les jésuites²⁴⁴, près du site actuellement occupé par le port de Rurrenabaque. Une fois les jésuites expulsés [en 1767],

le village fut gouverné par des curés séculiers et les autorités civiles. En 1810, il fut déplacé vers son site actuel, qui se trouve à 14° 16' 34" de latitude S. Plus tard, on voulut installer une nouvelle Reyes près du río, à une lieue environ de Rurrenabaque, mais des oppositions s'élevèrent et rien ne se fit.

Tous ces renseignements me furent communiqués par le curé du village, à qui, bien sûr, j'en laisse la responsabilité.

La localité est entourée, ainsi que je l'ai dit, par un curichi, large et profond, qui laisse un unique petit passage vers la terre ferme en direction de l'est.

Pour faire comprendre quelle race de gens habite ce village, je signalerai d'abord que l'eau de ce petit bras mort est naturellement stagnante ; de plus, non seulement elle alimente hommes et bêtes, mais elle sert aussi au lavage du linge et à la baignade.

À ce propos, la manière de se baigner des Indiennes est curieuse. Elles mettent les pieds dans l'eau et font passer le tipoy, leur éternel habit et la grande tunique des femmes de ces villages, au-dessus de leurs bras. Ensuite, tandis qu'elles s'accroupissent dans l'eau, elles remontent le tipoy, en le roulant sur leurs bras et en le serrant étroitement, puis le posent sur leur tête où il est ramassé en un tout petit paquet. Le bain achevé, elles défont le tipoy en se relevant et, de leur tête, le font glisser le long du corps.

Le village est orienté du sud au nord, avec une très légère pente vers l'est. Les maisons, disposées selon un plan en damier, sont faites soit de simples cloisons de canne de charo, soit de murs en boue appelés au Paraguay « murs français ». La structure de ce type de mur est faite de piquets de bois, très resserrés entre eux afin de retenir la boue que l'on entasse dessus pour en remplir les espaces et les recouvrir. Les toitures, à l'exception d'une maison particulière qui dispose de tuiles, sont toutes, y compris l'église, soit en feuilles de palmier motacú liées de façon très serrée parallèlement au faite du toit, soit en paille dont les bottes sont attachées normalement au sommet du toit sur des poutres fines et fixées parallèlement à celui-ci.

Hormis deux maisons qui disposent de planchers, le sol est en terre battue et il n'est pas rare de rencontrer dans les chambres vipères et énormes mygales (*apasancas*), voire même, pour ces dernières, quelques-unes dans son lit.

La population, très fluctuante²⁴⁵, peut s'estimer à 1 000 habitants. La quantité de chauves-souris qui habitent sous les feuilles de palmiers ou sur les bottes de paille des toits de Reyes est innombrable. Je me souviens de la deuxième soirée passée dans le village. Je vis, de la place, sortir du toit de l'église une longue procession noire et interminable qui se détachait nettement sur le fond orangé du ciel au couchant.

Le défilé des chauves-souris dura de nombreuses minutes et, quand les dernières furent sorties du toit, la colonne se désagrégea et chacune alla chercher sa pitance nocturne dans la lagune qui entoure le bourg. L'espèce, qui vit en si grand nombre sous le faitage de l'église et de la maison au toit

de tuiles, est *Nyctinomus*, au pelage rouge foncé et à grandes oreilles. Du reste, je collectai à Reyes six autres espèces de chiroptères [chauves-souris], dont une magnifique, fort grande, au pelage velouté de couleur orange et aux oreilles pointues et très longues.

Comme il est de règle dans tous les villages boliviens, il n'existe à Reyes ni hôtel ni restaurant ; aussi l'étranger de passage est-il conduit à demander l'hospitalité aux habitants – hospitalité qui est, il est vrai, cordiale.

Les bacchanales des Créoles oisifs

Sur les habitants de Reyes, je m'étendrai un peu.

La population aisée de Reyes est presque totalement composée de Cruzeños, c'est-à-dire de natifs de la ville de Santa Cruz de la Sierra, située au sud-est de la Bolivie. Je ne connais pas encore cette cité, mais je souhaite aux Cruzeños qu'ils ne soient pas du même acabit²⁴⁶ que leurs concitoyens installés à Reyes.

Pour commencer par les mauvais côtés des Boliviens en général, il faut confesser que peu de localités dans le monde peuvent se vanter comme Reyes d'abriter une telle quantité d'ivrognes. Ce qui surprend le plus est que le vice de l'alcoolisme est localement un motif de quasi-fierté alors que, partout dans le monde, celui qui en est affligé cherche à le cacher.

Aussi faut-il toujours avoir à la main une bouteille d'alcool de canne²⁴⁷ pour honorer ceux qui viennent vous rendre visite. La meilleure façon de se libérer de visites d'importuns est de passer outre et de ne rien offrir, ainsi vous n'êtes pas tenu de les recevoir une seconde fois.

Les jours de fête publique ou privée, tous se réunissent dans la maison de l'unique autorité du village, le corregidor, ou chez celui qui est fêté, où accourent les amis et parents (et ils sont presque tous apparentés). On commence à bavarder et à inviter les présents à boire un verre d'alcool de canne, qui est la boisson la plus commune. Puis, l'un d'entre eux fait un signe à un autre, en tendant un verre bien rempli. Ce geste oblige cette personne à prendre le verre à la suite de celui qui l'a offert et à en boire la moitié ; il le remplit de nouveau et le passe à un troisième qui, après en avoir bu la moitié, invite un quatrième larron, et ainsi de suite. On laisse donc toujours la moitié de la coupe remplie par courtoisie pour obliger le prochain ami à l'achever.

Cette coutume, stupide et peu hygiénique, se poursuit jusqu'à la nuit ; aussi est-il facile de deviner en quel état se trouvent alors le maître de céans, les amis, les amies et les autres présents.

Au paroxysme de la fête, les disputes ne sont pas rares, pas plus que les coups de revolver et autres bagatelles du même type, car, dans cet état, les hommes sont très vaillants.

Les habitants éduqués²⁴⁸ de Reyes sont en général oisifs. Les hommes sont soit des gens du caoutchouc (des *gomeros**), qui viennent pour

quelques petites affaires et passent leur temps à vaguer d'une maison à l'autre, parfois en se soûlant ; soit des éleveurs ou *estancieros** qui, eux, s'abandonnent complètement à l'oisiveté, à l'eau-de-vie (*aguardiente*), au jeu, ainsi qu'à leur passion des combats de coqs.

Quelques-uns sont habiles et pourraient être de bons ouvriers sans l'alcoolisme qui les possède. Les femmes, en général, se consacrent au petit commerce, vendant du sucre, du saindoux, parfois du pain et des bougies qu'elles fabriquent souvent elles-mêmes, en immergeant à plusieurs reprises dans le suif la mèche de coton.

Qui connaît les petits villages des campagnes de mon pays [l'Italie] sait que les commérages se tissent entre Pierre, Paul et Jacques, bien que là-bas tous soient pris par leurs occupations quotidiennes. Ici, avec l'oisiveté qui prédomine, tout ce qui se peut inventer et raconter sur les autres est incroyable. La plupart des habitants ont un sobriquet, coutume qui n'épargne personne ni même les étrangers de passage. En ce qui me concerne, au bout de quelques jours, ils m'appelaient le Professeur Chauve-Souris car je chassais ces animaux.

De temps à autre, il se publie aussi des pamphlets²⁴⁹ et des libelles en vers ; il faut les lire pour connaître les stupidités ou les ignominies incroyables qu'ils contiennent, mais leur auteur passe pour un grand homme ; on dit qu'il dépeint bien les caractères, en vérité c'est un *tinte-rillo** ; ce qui n'empêche pas qu'une personne offensée, de temps à autre, lui donne une bonne correction ou pire encore.

Une activité végétative

Tous les éleveurs possèdent, à distance plus ou moins proche du village, des exploitations assez primitives où ils cultivent la canne à sucre. Ils en extraient le sucre, la *chancaca*** , qui est une espèce de mélasse de seconde qualité et de couleur brune, et l'eau-de-vie. On pourrait penser que le temps qu'ils passent dans leurs terres est consacré au travail. Non, au grand jamais ! Il leur faut goûter l'eau-de-vie qui s'y fabrique, et pour cela s'enivrer !

Les produits régionaux coûtent très cher. Les deux ou trois boutiques ayant pignon sur rue ici vendent, mais au prix fort, les marchandises importées de La Paz ou du Para²⁵⁰, ce qui se justifie car les coûts du transport sont très élevés²⁵¹. Les habitants, en réaction, traitent toujours d'usuriers les boutiquiers, mais eux-mêmes augmentent continuellement les prix des produits locaux et achètent aux colporteurs, qui profitent de la curiosité soulevée par la nouveauté et vendent plus cher que les magasins.

La main-d'œuvre de Reyes, en revanche, est très bon marché. Les péons ont un salaire de 5 pesos par mois, soit 14 liras, et les femmes 4 pesos, soit 11,20 liras.

Les indigènes, qui forment la classe des péons, commencent à devenir rares à Reyes à cause du travail du caoutchouc sur le río Beni, où beaucoup ont été recrutés en grand nombre, et plus ou moins par tromperie²⁵².

L'indigène de Reyes, c'est-à-dire l'Indien maropa, a un beau corps et il est plutôt grand et robuste. Sa moralité était et reste très bonne mais, d'un côté, le curé le domine et, de l'autre, les gomeros, pour l'attirer, l'encouragent fortement à se soûler²⁵³. Les jours de fête, il est impossible de rencontrer un Indien à jeun. Si l'on recourt à l'autorité publique – l'administrateur –, on le trouvera ivre, ou bien il rétorquera que c'est jour de fête et que l'on doit laisser boire les Indiens, même s'ils s'étaient engagés auparavant à effectuer un travail.

Les fêtes sont fréquentes car le curé, lui aussi, doit se procurer de l'argent ! Si, ensuite, suivant l'exemple de ses supérieurs, un Indien s'enivre lors d'un jour ouvré, alors le patron et l'autorité recourent à l'unique loi de ces villages, le fouet, bien que cette peine soit officiellement interdite²⁵⁴ comme tant d'autres choses ici. Il est impossible de dormir la nuit qui précède ou qui suit chaque fête, à cause du bruit régulier des tambours des Indiens qui accompagnent à la flûte de bambou leurs airs monotones.

L'Indien maropa est vêtu d'une chemise et d'un pantalon, plus rarement d'un tipoy. Cependant, les femmes portent toujours le tipoy sur un jupon. Elles transportent les lourds fardeaux sur la tête ou, durant les voyages, dans un sac profond ou *mari*, soutenu par une courroie entourant le front, et la charge est alors portée sur le dos.

La langue rappelle le tacana dans beaucoup de ses mots – c'est le parler courant de l'autre côté du río Beni, dans plusieurs localités autour de Rurrenabaque, à Tumupasa et à Ixiamas. Elle comporte quelques sons difficiles à prononcer. Je me souviens de l'un d'entre eux qui est le *r* mélangé avec un *z* ; le *j* (jota espagnole) et le *d* grec. Je donne ici différents exemples.

Père : TATA ; mère : CUA ; fils : EMBACUA ; fille : EMBACUAPUNA ; frère aîné : UDI ; cadet : LAU ; sœur : LANA ; oncle : R(Z)UNR(Z)U O XUXU (le *x* représente la *j*, tous ces noms étant écrits en orthographe italienne).

Tous ces Indiens comptent jusqu'à 6, avec des mots empruntés de l'aymara et légèrement modifiés.

Il est rare de rencontrer à Reyes un Indien libre. Tous ont un patron, et l'on peut dire qu'ils sont en quelque sorte ses esclaves, à cause des sommes importantes qu'ils lui doivent. Or, augmenter cette dette est très facile car, d'une part, les salaires sont très bas et, d'autre part, il y a la boulimie propre à l'Indien qui veut tout ce qu'il voit, sans s'interroger sur le prix car peu d'entre eux le comprennent, ce qui les pousse à accumuler des dettes de plusieurs centaines de pesos qu'ils ne pourront achever de payer durant toute leur vie.

Les indigènes sont d'abord agriculteurs²⁵⁵, ils cultivent la canne à sucre, le maïs et le riz dans des propriétés, ou encore ils sont bouviers, donc ils s'occupent du bétail. Je ne dis pas de l'élevage²⁵⁶, car ce type d'activité organisée de façon rationnelle²⁵⁷ n'existe pas dans ce pays.

Les bêtes errent dans la pampa de Reyes et se vendent à vil prix : une vache ou un veau peut valoir 5 à 6 pesos (environ 15 livres). Seuls les bœufs qui sont dits *trapicheros**, c'est-à-dire qui font tourner le pressoir des moulins à canne à sucre, et ceux qui tirent les charrettes, valent plus cher.

Une industrie directement liée à l'élevage réside dans la fabrication du *charque** qui est produit dans les estancias. Le charque est une viande de bœuf, coupée en tranches très fines, qui est ensuite salée et séchée au soleil. On peut dire que jusqu'à maintenant la vie de Reyes a dépendu uniquement de la vente de charque pour les gomales. Mais les collecteurs de caoutchouc ont commencé à faire venir dans leurs exploitations – de Reyes ou d'Exaltación sur le Mamoré – de grands troupeaux de vaches²⁵⁸ pour disposer de viande fraîche et faire du charque. Aussi peut-on prédire que Reyes finira par disparaître²⁵⁹ de la carte de Bolivie...

Le charque est comestible quand il est frais, mais ensuite il devient répugnant car, le temps passant, il se remplit de larves d'un dermeste²⁶⁰. Parfois, il sent mauvais quand on a économisé le sel pour le conserver à cause de la cherté de ce dernier à Reyes (9 pesos les 10 kg de sel, soit environ 1 lire le kg). Pour 75 livres espagnoles qui correspondent à 3 arrobes²⁶¹ de viande fraîche, on obtient en moyenne 1 arrobe de charque ; ainsi, un animal en donne de 3 à 5 selon sa taille.

Beni, terre sans droit

L'autorité publique de Reyes, le corregidor, n'est soutenue par aucune force publique, à l'exception de quatre Indiens, appelés « juges », fuyant généralement devant la moindre arme. Si l'on connaît le peu de sérieux de ce délégué – presque toujours ivre – et l'absence de volonté des habitants pour le soutenir quand il faut arrêter un délinquant, qui est en général un parent ou un ami proche²⁶² (et ils le sont tous), on comprendra quel type de garanties individuelles existe à Reyes.

Aussi est-il rare que les délits soient punis, y compris les plus graves. On en parle pendant quelques jours puis, si le coupable se laisse capturer, on l'incarcère pour un temps dans une prison dérisoire dont il peut s'échapper à sa guise, et tout s'arrête là²⁶³. Ainsi, l'étranger, fraîchement arrivé, se voit obligé de serrer la main d'un assassin notoire qui a commis ce délit dans une autre province et qui vit tranquillement à Reyes. De même, provoquer des blessures graves, tout comme frapper jusqu'au sang, n'est pas considéré comme un délit, et spécialement battre une femme, ce qui pourtant arrive à tout instant.

Je dois préciser qu'à Reyes tous sont parents ou *compadres**. Être un compadre ou une comadre ici n'est pas, comme chez nous [les Italiens], un acte sans conséquence. Le parrain ou la marraine peuvent s'attendre à être dérangés par leurs « filleuls » qui leur demandent de l'argent ou tout autre service.

À Reyes, il existe aussi, comme dans beaucoup d'autres régions d'Amérique espagnole, la coutume de veiller les morts, mais c'est surtout un prétexte pour boire de nombreux verres d'alcool ou *copitas*.

Quant à la moralité publique, il vaudrait mieux ne pas en parler. L'amour libre règne en maître²⁶⁴. Des femmes, bien que de la meilleure société, ont eu des enfants qui portent deux ou trois noms de famille différents, et cela sans avoir été mariées deux ou trois fois ; des jeunes filles sont acceptées dans la bonne société alors que l'on sait qu'elles ont vécu auparavant avec un ou deux hommes dont elles ont des enfants ; le curé lui-même en a quelques-uns et ne cherche nullement à les dissimuler²⁶⁵.

Cela n'empêche pas que les neuvaines et autres pratiques religieuses soient très courantes et que l'on traite de « franc-maçon » (horrible insulte dans cette région) l'étranger qui ne va pas à la messe²⁶⁶.

La syphilis est une maladie commune à Reyes avec d'autres stigmates qui sont très courants en Bolivie, où ils se nomment *espundia** et ne sont que des infections de type syphilitique.

J'ai vu aussi beaucoup de mères abandonnant leurs enfants, souvent légalement et donc devant les autorités ; ainsi renoncent-elles pour toujours à pouvoir les reprendre dans leur famille²⁶⁷.

Mais, pour caractériser définitivement le village, il suffira de citer ce qui se passe avec le courrier. Il y a un an encore, ce service était assuré par une maison de commerce locale et il était excellent. Un étranger, installé à Reyes (et des rares qui vivent ici, mieux vaut ne pas en parler) écrivit à La Paz en signalant que le propriétaire de cette maison se permettait de confisquer des lettres. En conséquence, ce dernier renonça à continuer d'assurer ce service et, depuis lors, les commerçants envoient, chacun pour son compte, les sacs postaux à Tumupasa, où il existe toujours un service régulier depuis La Paz. Mais le plus beau est de voir arriver le courrier de Tumupasa. Le premier qui le reçoit ouvre le sac et laisse un reçu pour un certain nombre de lettres, puis il le passe au second. Il arriva également, plusieurs fois durant mon séjour à Reyes, que le corregidor qui ne voulait pas à juste titre s'occuper de la poste, et le responsable de la maison de commerce, auquel était adressé le courrier venant de Tumupasa, soient... pochardés tous les deux !

Pour l'ensemble de ces raisons, on comprendra facilement que la vie à Reyes n'est pas un « lit de délices » pour un Européen qui entend maintenir son identité.

L'unique chose qui peut le distraire, le dimanche, est le spectacle des Indiennes qui vont à la messe, avec leurs tipoys multicolores et leurs rubans dans les cheveux.

J'assistai aussi à une représentation de théâtre amateur, sur la place publique, à l'air libre... Mais je me refuse d'en parler !

La vie matérielle n'offre pas non plus de grandes facilités. Certes, il y a de la viande de bœuf fraîche tous les jours de la saison sèche, mais pas de pain²⁶⁸. On ne cultive ni légumes ni fleurs car ils ne poussent pas bien.

Même pour les oignons, on préfère les acheter à des prix élevés aux Indiens mosetenes qui parfois viennent des missions. Il y a de beaux oranges, mais la qualité des fruits n'est pas très bonne. Les moustiques et autres animaux, telles les puces, qui empoisonnent la vie quotidienne, ne sont pas très nombreux, mais le *pique** est courant.

Observations sur le milieu naturel

Sur la place et dans les cours, on voit toujours un grand nombre de vautours noirs ou *gallinazos*, comme à Rurrenabaque, qui sont chargés de nettoyer le village. Ils progressent en sautillant et, lorsqu'ils voient un chien manger un morceau de viande, ils l'encerclent en commençant à lui piquer du bec la queue. Le chien furieux abandonne alors sa proie, et l'un de ces rapaces s'envole avec elle.

Dans la pampa, il y a beaucoup de serpents venimeux, surtout des crotales, et des oiseaux de proie.

Je notai un petit palmier appelé *motacuchi*** , aux folioles éparses et irrégulièrement implantées sur le pétale, sans tronc et avec une petite grappe de fleurs. Je découvris aussi, proche de la lagune, une magnifique passiflore aux grandes fleurs écarlates.

On rencontre les grandes fourmilières des fourmis coupeuses de feuilles, du genre *Atta*, appelées ainsi parce qu'elles marchent en transportant, dressés sur la tête, de grands bouts de feuilles découpés au préalable. Ces fourmis tracent de petites galeries. Souvent, les nids sont couverts de fourmis de toutes tailles : petites ouvrières, soldats à l'énorme tête et grandes femelles ailées.

J'étais arrivé à Reyes avec l'intention d'y demeurer quelques semaines et de poursuivre ensuite par le río Beni ou par le Yucuma. Je pensais être sûr d'y trouver de l'alcool à bon marché et en grande quantité, ainsi que l'on me l'avait assuré à La Paz et dans les Yungas. Mais, bien que j'aie dû rester deux mois à Reyes, c'est uniquement la dernière semaine que j'en pus obtenir soixante bouteilles, de seulement 31° Cartier²⁶⁹ et à prix élevé. De plus, à cause de la tromperie dont je fus victime à Chulumani, une partie de la collection faite chez les Mosetenes fut perdue²⁷⁰.

La plus haute cote barométrique atteinte durant le séjour fut de 758, elle était accompagnée de la température la plus basse, soit 18 °C avec 50 % d'humidité, suite à un orage venu du sud²⁷¹. Ces observations furent notées à six heures du matin, le 5 août. La plus basse cote barométrique fut de 745,5 mm, avec un vent du nord à six heures du soir. Le thermomètre monta jusqu'à 33 °C en août, avec un vent du nord. La plus forte humidité fut de 82 % et, tous les matins à six heures, elle atteignait 80 %.

Le 16 août, à 6 h 40 du matin, on perçut à Reyes une forte secousse sismique qui dura plusieurs secondes. Le baromètre indiquait 750 mm,

la température était de 25 °C, l'humidité de 83 %, et l'on notait une absence totale de vent et la présence de brouillard (phénomène rare que je n'ai observé que ce jour-là). Je ne pourrais pas préciser la direction de la secousse, qui me parut ondulatoire. Des informations obtenues *a posteriori* me font penser que ce séisme venait de l'E-SE, car il a été fortement perçu dans cette direction alors qu'il ne fut pas ressenti sur la côte du Pacifique. C'est un fait étrange car, à l'E-SE de Reyes, s'étendent uniquement les immenses plaines de Mojos.

Le 10 septembre, je partis pour Puerto Salinas²⁷². On m'avait parlé de l'horrible état du chemin ; aussi, je préférerais le faire à pied. Mes bagages avaient été dépêchés le jour auparavant, avec un charretier ivre.

Le sentier de Reyes à Salinas est de cinq lieues, soit environ 25 km. Je partis à 10 h 30 du matin. Sorti du village et la lagune dépassée, on traverse la pampa durant environ une heure et l'on atteint le début de la forêt (*boca del monte*). Là, la route assez étroite devient un lit de boue où, pour certains tronçons, il est impossible de passer. Je pris donc des sentiers ou *desechos** dans le bois. Une heure après être entré dans la forêt, on atteint un ruisseau appelé Guaguauno, qui se franchit à cheval quand il y a peu d'eau, mais, à la saison des pluies, on le traverse soit en nageant soit sur le tronc d'un arbre déraciné qui sert de pont. Trois quarts d'heure plus tard, on rencontre un terrible grand bournier fangeux, nommé *cacatará*²⁷³, d'où nous vîmes une mule bâchée sortir difficilement ; elle avait été abandonnée car considérée perdue par ses muletiers. Après encore trois quarts d'heure, on atteint une petite clairière. De là, on chemine une heure jusqu'à la bifurcation d'un chemin et on trouve un site dégagé pour camper (*pascana**). Une autre heure est encore nécessaire pour arriver à Puerto Salinas.

La forêt est triste : aucune fleur, sauf celles d'un arbuste aux feuilles ovales et coriaces et aux fleurs au calice rouge et à la corolle ourlée de blanc. Il y a de nombreux plants de cacaoyer, des palmiers motacú, *chonta loro*** ou sciibó en langue mosetene, aux épines énormes de 25 cm de long contre lesquelles, pour éviter la fange, le cheval frotte les jambes de son cavalier, et encore de la boue de partout.

Puerto Salinas n'est rien d'autre qu'une barraca sur le río Beni. Un ruisseau, sorti du bois, forme une sorte d'anse où accostent les embarcations. Il y a plusieurs constructions, certaines proches du ruisseau, d'autres, 300 m en aval sur les berges du río Beni, et qui appartiennent à la compagnie Mouton²⁷⁴. Je dus me loger dans une de ces dernières et attendre quelques jours pour continuer ensuite jusqu'au bas Beni, la région du caoutchouc. Mes bagages, qui étaient partis le 9 septembre, arrivèrent sur une charrette, pour une partie le 14 et le reste le 16 ! Si l'on se souvient que le trajet est de 25 km, dont 5 d'un terrain plat, une pampa qui se parcourt en une heure, ce sont sept jours qui ont été nécessaires pour venir à bout des 20 km restants. Les charrettes étaient tirées par quatre bœufs

chacune et transportaient seulement au total 300 kg pour les deux attelages. On rencontre fréquemment des carcasses de bœufs restés à moitié enlisés dans les fondrières de cet horrible chemin.

En attente du départ pour le Beni du caoutchouc

Ainsi que je l'ai dit, je pensais pouvoir descendre le río quelques jours après mon arrivée le 10 septembre. J'attendis inutilement jusqu'au 26, le jour où arrivèrent de Rurrenabaque, sur les balsas, les hommes destinés à l'exploitation de l'entreprise Mouton & C^{ie}²⁷⁵, et avec lesquels je devais faire le voyage de descente. Le 16 puis le 21, le río avait beaucoup grossi et les claquements de pans entiers de berges, qui, arrachés par le courant, s'effondraient dans les eaux, m'avaient fait accourir plusieurs fois à la rive en croyant qu'il s'agissait de salves d'armes à feu, ce qui, dans ce pays, est la manière de signaler son arrivée en barque. Le 28 septembre, le patron de la société Mouton arriva enfin, venant des gomales, c'est-à-dire des zones de collecte de la gomme²⁷⁶. Il m'était encore impossible de descendre par le río car les callapos, étant depuis longtemps dans l'eau²⁷⁷, peinaient pour maintenir à flot leurs équipages et les cargaisons durant le voyage ; quant à moi, je ne pouvais partir seul, en laissant mes bagages à Salinas. Aussi me dit-on d'attendre quelques jours supplémentaires à Salinas.

À Puerto Salinas, il n'y a pas de population permanente. N'y séjourner, et seulement pour plusieurs jours, que ceux qui partent travailler dans les forêts du caoutchouc ou en reviennent. Les moustiques, les simulies et les taons y sont insupportables, y compris de jour. Le río, face au port, court d'ouest en est et le panorama, surtout au crépuscule, est très beau car le soleil descend derrière la crête bleutée des collines de Rurrenabaque, qui se voient de loin. De Rurrenabaque à Salinas, la distance est de cinq lieues et l'on peut y descendre en cinq ou six heures. Sur le parcours, il y a un passage, appelé Altamarani, qui est dangereux à cause du courant et des nombreux troncs enracinés dans le lit du río qui ne laissent ouverts que des chenaux étroits.

Mes bagages étaient empilés, car je pensais partir d'un moment à l'autre, aussi j'étais presque condamné à l'oisiveté. Pour meubler l'attente, je me mis à chasser les papillons qui abondaient, particulièrement le long du chemin dans les flaques de boue. Je me souviens de diverses espèces dont une magnifique, aux ailes au fond noir et toujours en battement même quand elle se pose.

Dans les bois abondent le bibosí, grand arbre soutenu par des contreforts qui partent des racines et dont le liber est utilisé pour fabriquer l'étope servant à calfater les embarcations comme pour confectionner les chemises portées par les Indiens ; de petites et gracieuses variétés de papayers** ; des palmiers sciibó aux grandes épines ; des motacú ; deux espèces d'arichtí déjà vues chez les Mosetenes et, sur le

chemin de Rurrenabaque, un autre grand palmier, à grandes feuilles, aux folioles très régulièrement disposées et n'ayant pas de tronc. Enfin, le cacaoyer foisonne²⁷⁸.

Je revins plusieurs fois à Reyes, à pied et à cheval, rencontrant le chemin dans tous les états possibles : soit bon, après plusieurs jours ensoleillés, soit mauvais à partir des premières pluies de novembre. Finalement, en début de ce mois, les personnes que j'attendais depuis si longtemps arrivèrent et je pus partir.

Deux mois perdus à Reyes, et encore deux autres mois gâchés à Puerto Salinas ! Il est vrai que, durant mon séjour dans ce dernier lieu, plusieurs embarcations étaient parties pour le bas Beni, mais je dois confesser que je n'aime pas voyager avec des assassins échappés de prison ou des ivrognes, dont certains furent retrouvés échoués sur des plages où l'embarcation s'était mise en panne jusqu'à ce que soient dissipées les vapeurs d'eau-de-vie. Voilà de quel acabit étaient les capitaines des bateaux qui avaient descendu le río !

Durant le temps passé à Puerto Salinas, le baromètre ne monta que rarement à 750 mm et le vent dominant fut de nord. Le thermomètre arriva à un maximum de 33 °C à l'ombre, avec une humidité d'au moins 82 % tous les matins, sauf de rares fois où elle descendit au-dessous de 60.

Pour descendre le río Beni depuis Salinas, on utilise le callapo, un moyen de transport très lent, surtout quand le río est en période de basses eaux ou que les barques sont saturées d'eau. Pour remonter le río, on ne peut utiliser le callapo. Le río s'écoule lentement, libre de rapides, et les plages sont toutes sablonneuses car on laisse les derniers rochers à Rurrenabaque.

L'art traditionnel de la construction navale

Les embarcations qui naviguent sur le Beni n'ont qu'une seule coque. Elles ont le fond d'une seule pièce, un peu concave, étroit, rehaussé à la poupe et à la proue. On installe à la poupe une fausse quille triangulaire qui suit la ligne centrale de la coque et sur laquelle on attache le timon qui reste très incliné sur l'axe de l'embarcation. Les bordures des embarcations, très inclinées, sont faites de planches.

Pour fabriquer ces embarcations, voici comment on procède.

On cherche dans les bois un *palo maria****, un arbre superbe atteignant souvent 30 m de haut avec un gros tronc bien droit, quelquefois de 10 à 12 m de longueur²⁷⁹. Son bois est rouge foncé, résistant et fibreux et, sous l'écorce, coule une abondante résine. Quelquefois, on le remplace par l'*itauba***, au bois tirant sur le jaune, et l'on m'a dit que les coques provenant de cet arbre dureraient plus longtemps que celles faites en palo maria.

Une fois l'arbre abattu, on coupe le tronc et on le fixe à terre par des chevilles en bois, afin que la partie qui correspondra à l'enveloppe extérieure du fond de la future coque du bateau reste toujours tournée vers

le haut et ne se déplace pas lors des travaux postérieurs. Puis on enlève l'écorce et, pour le faire, on incise à la hachette tout le long de la ligne de l'axe du fond extérieur de la future embarcation. Ensuite, on fait la même opération transversalement, en suivant la circonférence du tronc, en séparant chaque incision d'environ 1,50 m. Enfin, à l'aide de pieux servant de coins, on fait sauter l'écorce entre les différentes incisions, laquelle vient en grandes plaques. L'écorce ôtée, on marque de nombreuses lignes sur le tronc qui indiquent le tracé longitudinal de la coque à l'extérieur, l'inclinaison de la poupe et de la proue sur le fond de celle-ci et sur la circonférence, puis on commence à façonner l'arbre à la hachette en suivant ces lignes.

Les Indiens, accoutumés à la construction de ces embarcations, travaillent avec un coup d'œil merveilleux, n'ayant d'autres instruments de mesure que leurs paumes et leurs bras.

Lorsque l'on a fini de tailler le fond de l'embarcation, d'abord comme je l'ai dit à coups de hachette, puis avec une petite pioche au tranchant droit, il a une section bien ronde dans sa partie centrale et légèrement anguleuse sur la ligne médiane des parties inclinées de la poupe et de la proue. On perce, avec une vrille, des orifices de trois à quatre doigts de profondeur sur les lignes incisées qui vont d'un bord à l'autre de la coque et qui sont séparées d'environ 50 cm. Chaque ligne comprend en général quatre orifices. Ensuite, le tronc est retourné et l'on commence à le creuser intérieurement, d'abord à grands coups de hachette puis avec la petite pioche, jusqu'à mettre à découvert tous les orifices pratiqués de l'extérieur, ce qui permet d'avoir une coque de la même épaisseur de trois à quatre doigts pour toute sa superficie. Les trous s'obturent ensuite par des clous en bois enfoncés en force.

Pendant ce temps, on dépose du bois de chauffe tout le long d'un côté du tronc évidé, on allume le feu tandis que l'on couvre de boue l'intérieur de la coque pour le préserver de l'action des flammes. Ensuite, on retourne l'ébauche de l'embarcation sur les charbons de bois, de façon que la partie extérieure de la future coque soit à nouveau à l'air libre et que le feu brûle à l'intérieur de la partie évidée dont les bords ont été surélevés bien au-dessus du sol. J'ai oublié de dire que, si le tronc était vieux et sec, on l'immergeait plusieurs jours avant de procéder à cette phase de chauffe. Quand le feu a attendri suffisamment l'ensemble de la coque, on la retourne de nouveau en appuyant seulement ses extrémités sur deux poteaux de façon qu'elle soit à environ 1 m de hauteur. On remplit la coque de gros morceaux de bois qui pèsent de tout leur poids sur le fond et, ensuite, l'on attache les deux extrémités de l'embarcation, pour empêcher qu'elles ne s'ouvrent, au moyen de grosses lianes ou de liens en cuir passant par deux échancrures cannelées pratiquées sur les bords des flancs, pas loin des deux pointes. Dès que la coque est bien chaude, on commence à faire lever sur ses flancs des deux côtés, doucement et sans secousses, en utilisant de gros poteaux de bois fendus à une extrémité, et qui agrippent les bords

de la future embarcation comme des tenailles. Ainsi, les flancs de la coque s'écartent sans se fendre. De manière naturelle, en ouvrant et en abaissant les flancs par des leviers, leurs extrémités, restées solidement attachées, se rehaussent obligatoirement. On laisse refroidir l'ensemble en gardant le lest à l'intérieur, qui sera ôté quand la coque sera bien froide et qu'elle ne pourra plus se refermer. Enfin, on retaille les bords à la largeur désirée, comme les deux extrémités, de façon à ce que les flancs de la coque y forment un angle légèrement ouvert. La fabrication de la coque est maintenant achevée.

On cloue, à l'intérieur de la coque, des traverses courbes qui sont fixées par des clous en fer doux dits de *caverna*, c'est-à-dire d'« intérieur ». Elles assurent la résistance de la coque et elles ont un petit trou en leur centre pour laisser s'écouler l'eau. Ensuite, on cherche du bois pour fabriquer les traverses du bordage. Il faut voir le gaspillage qui se fait alors ; quand l'Indien rencontre une bonne branche, il n'hésite pas à abattre l'arbre entier. Il est vrai qu'ici le bois ne coûte pas grand-chose.

Les planches utilisées pour garnir les bords sont en palo maria, ou mieux encore en itauba. Leur nombre sur un bord est fonction de la plus ou moins grande ouverture de la coque et de la taille de l'embarcation. Généralement, il y en a cinq de chaque côté. Les traverses sur lesquelles sont clouées ces planches sont fixées sur le fond intérieur de la coque par les clous en fer doux dits de *caverna*. La partie externe de la traverse est entaillée à intervalles réguliers et à angle droit pour y fixer les planches. Le dessus de ces dernières est cloué sur le dessus des planches inférieures avec des clous en fer doux dit de *costure*. Sur les petites embarcations, tous les clous sont de *costure*.

À l'intérieur, on met sur les traverses de la coque, et contre les bords, des lattes de bois comme renforts tout le long de l'embarcation, excepté à la poupe où se fixent sur les bords deux planches assez larges, longues d'environ 2 m, percées de trous proches les uns des autres. À l'extrémité de la poupe, on installe un petit morceau de planche faisant office de pont pour le timonier qui reste toujours debout et, à la proue, un autre plancher identique, et l'embarcation est achevée.

Quand le départ est proche, on construit, à la poupe, un abri d'environ 1,50 m de hauteur en passant d'abord de longs piquets dans les trous des deux planches latérales. Sur ces piquets, ensuite, on dresse le toit fait, comme souvent ici, de feuilles de motacú coupées à moitié et attachées horizontalement jusqu'aux bords de l'embarcation. Cet abri reste ouvert à la proue et à la poupe, les deux sorties étant en forme de demi-cercle. Celle de la poupe est un peu plus basse que celle de la proue et elle s'achève là où commence le petit pont du poste du timonier. Dans l'abri, au niveau des bords de la barque, on construit un plancher en canne charo où s'assied le passager et, dessous encore, il y a un second plancher, à une paume de main du fond de la coque, où une partie du chargement est

entreposée. Dans la partie libre du pont, située vers la proue, toujours à une paume de distance du fond de la coque et en laissant libre un espace d'1 m devant l'abri qui permet d'écoper l'eau qui pourrait entrer, on construit un grand plancher en charo pour mettre le chargement, qui reste ainsi protégé de l'eau stagnant toujours un peu au fond du bateau. Le chargement est aussi protégé par des couvertures en peau, en cuir ou en toile caoutchoutée et on laisse toujours 20 cm de libre par rapport aux bords de la barque pour qu'il ne soit pas mouillé par les vagues. Les bancs pour les rameurs qui se placent en regardant la proue (ils utilisent des rames d'1,50 m de long aux pales de 30 à 15 cm de large) sont en canne charo. Seul, le banc de la poupe qui s'appuie sur l'entrée de l'abri est taillé dans une planche²⁸⁰.

Les embarcations, d'environ 5 à 6 m de long pour 1,50 m de large, qui transportent jusqu'à 200 arrobes, ou 22 quintaux, s'appellent *monterias**, et elles ont six à huit hommes d'équipage. Celles d'environ 6,50 m à 8 m pour 2 m de large qui chargent jusqu'à 300 arrobes ou 33 quintaux se nomment *gariteas**, avec un équipage de huit à douze hommes. Celles mesurant jusqu'à 11 m pour 3 m de large et de 300 à 800 arrobes, ou 33 à 88 quintaux, sont nommées *batelones** et elles sont manœuvrées par douze à dix-sept personnes, plus le timonier, si elles remontent le río car, à la descente, on peut réduire le nombre des bateliers. Avant chaque voyage, on doit calfater les jointures du bois avec l'étoupe qui s'extrait du liber du bibosí ou, le plus souvent, du noyer du Brésil.

Et je reviens au voyage.

Enfin le départ vers le pays du caoutchouc

L'embarcation avec laquelle je devais descendre la rivière était prête et chargée depuis plusieurs jours déjà : c'était un vieux batelón peu sûr, car il avait la coque si usée qu'il n'aurait pas résisté sans s'éventrer lors d'un choc contre un tronc planté au fond du río, ce qui est le plus grand danger quand on descend le río Beni en basses eaux.

Il transportait environ 50 quintaux. L'équipage, qui avait pour destination les exploitations du caoutchouc de Mouton & C^{ie}, n'avait jamais vu une rame ni un batelón, à l'exception de trois indigènes : le pilote et deux pointeurs, c'est-à-dire ceux qui rament à la proue et marquent la cadence de la marche. Par chance, il y avait peu de troncs au milieu du río où l'embarcation était mouillée, prête à descendre afin de profiter au mieux du courant.

Le 7 novembre, je quittai définitivement Reyes où j'étais allé prendre le courrier et, le 9, je partis sous une pluie persistante à 9 h 30 du matin. Après trois ou quatre méandres du río qui étaient plutôt grands, nous rencontrâmes vers midi les naufragés d'un callapo de l'entreprise Mouton qui avait quitté Salinas la veille. À cause d'une négligence, l'embarcation

avait été précipitée par le courant sur un grand tronc, au milieu du río et émergeant de six à sept mètres, et elle avait chaviré. Un des hommes, ne sachant pas nager, était resté agrippé à ce tronc toute la nuit, jusqu'à ce qu'au matin un autre arbre, arraché par le courant, heurtât le premier et le fit tomber à l'eau. Néanmoins, il put alors se cramponner tout de suite à ce nouveau tronc qui descendait et par chance, peu après, il s'en fut heurter une *palisada*, d'où ce naufragé put atteindre la rive. On nomme palisadas les amoncellements de troncs morts, charriés par le courant, aux pieds des talus que l'on rencontre toujours à la hauteur de la rive concave des méandres des ríos et où, précisément, la force du courant est plus forte en hautes eaux.

Nous tardâmes bien deux heures et demie, le temps de recueillir les naufragés et le peu d'effets qui avaient pu être sauvés et de les transporter jusqu'à l'autre callapo qui avait navigué de conserve avec l'embarcation perdue. Je dus prendre dans mon batelón quelques hommes et un peu de chargement ; aussi l'embarcation, déjà lourde, ne dépassait que d'une paume de ma main, voire moins encore, le fil de l'eau. Un vent fort s'était levé et nous embarquâmes par les bords l'eau de nombreuses vagues ; il y aurait eu danger si nous ne nous étions pas rapprochés du talus de la berge pour nous mettre sous le vent. Quand le vent se levait et que les vagues se formaient, un autre péril résidait dans la mauvaise visibilité des troncs immergés à fleur d'eau²⁸¹ qu'il était facile de heurter.

Nous arrivâmes à six heures du soir à la confluence avec le río Sejuba, qui est un affluent de rive gauche du río Beni. Sur la berge gauche dudit río, dans son tronçon final, se trouvait un campement constitué d'un groupe de cabanes où nous passâmes la nuit. De là, on allait vers Tumpasa²⁸², à deux jours de marche. Je dormis dans la cabane cette nuit-là, comme je le fis toujours durant ce voyage.

Tout le monde était trempé jusqu'aux os car il avait plu tout le jour et l'on fit une flambée pour sécher les vêtements.

Le 10 novembre, nous nous réveillâmes à quatre heures du matin. Les hommes firent du café dans un grand chaudron et, à six heures, nous partîmes. Le río Beni ne présentait rien de particulier ; la forêt et toujours la forêt, tandis que sur la rive poussaient des palmiers motacú et chonta loro. À dix heures, nous accostâmes pour déjeuner et, à douze heures, nous reparîmes. À 1 h 40, nous laissions à gauche l'embouchure du río Terene. À quatre heures, nous passions, avec un courant très fort, au milieu de nombreux troncs dressés dans le lit de la rivière.

Le niveau de l'eau montait et le río charriait de nombreux troncs morts accumulés contre les palisadas, mais remis en circulation par le courant, un peu comme les ríos Paraguay et Parana qui transportent, lors de la montée de leurs eaux, des camalotes.

Vers 5 h 45, alors que nous allions accoster, nous évitâmes, pour quelques centimètres, que notre bateau fût transpercé sur un tronc enraciné, ce qui

nous aurait fait certainement aller par le fond. À cet endroit, le courant était très fort. Nous amarrâmes l'embarcation par la proue et la poupe, car nous étions dans une zone de remous, un coude de la rivière où les eaux étaient précipitées par un fort courant contre la berge et tourbillonnaient avant de rejoindre celles, plus calmes, de l'aval. Aussi, elle tirait à hue et à dia, risquant de heurter un de ces énormes troncs qui descendaient le río à quelques mètres de nous.

Le 11, nous partîmes à 5 h 15, par une magnifique matinée. Peu après, nous apercevions, sur la droite, une forêt et une croix, entourée de bananiers, plantée sur une terrasse voisine. À 8 h 35, nous doublâmes un grand callapo qui descendait à la dérive sans équipage, et chargé de bananes et de flèches. À dix heures, nous abordâmes en rive droite.

Le bois était rempli de cacaoyers et j'y rencontrai un palmier que je ne connaissais pas qui, me dit-on, s'appelait *cuzi*** . Le pilote et deux pagayeurs de proue, partis à la chasse, rapportèrent sept grands singes noirs (peut-être *Mycetes niger*²⁸³). Nous repartîmes vers une heure. À deux heures, nous laissâmes à gauche le río Enapurera ; puis, à 3 h 10, nous passions devant l'embouchure du Tequeje ; à 5 h 30, nous arrivions à l'embouchure de l'Undumo, ces deux rivières étant aussi à notre gauche. L'endroit était si beau que je décidai d'y passer la nuit. En se jetant dans le Beni, le río Undumo forme une plage bordée à quelques mètres des bois de saules et c'est en vérité magnifique.

Mes gens étaient ravis de pouvoir remplacer par un des singes chassés le matin le menu habituel : riz, viande séchée et bananes vertes.

Le 12, nous partîmes à 5 h 45 par une belle journée. La rivière conservait toujours le même aspect. À 10 h 30, alors que nous avions accosté depuis une demi-heure, déboucha par la gauche une embarcation du type monteria qui, arrivée à notre hauteur, nous salua de plusieurs salves de fusils, puis accosta pour nous rencontrer. C'étaient des employés de l'exploitation de caoutchouc, où nous nous rendions, qui conduisaient à Reyes trois individus accusés de complot et de tentative d'assassinat des employés d'une barraca, et aussi du saccage et de l'incendie de ses bâtiments²⁸⁴. Le meneur, qui était catalan, avait déjà reçu, comme acompte, trois cent cinquante coups de fouet sur le fessier, le deuxième, un Chilien, deux cent soixante-quinze, et le dernier, un Péruvien d'Arequipa, deux cent cinquante !

Nous repartîmes à une heure de l'après-midi. À 3 h 20, nous laissons, à gauche, une lagune avec une grande ouverture sur le río et, à 4 h 20, une autre assez semblable. Vers 5 h 15, nous arrivions en rive droite sur une grande plage entourée de bosquets de saules et avec de nombreuses cabanes. Le site était magnifique et nous y passâmes la nuit. Une multitude de tortues nouvellement nées sortaient du sable.

Le 13 novembre, nous partîmes à 5 h 15 du matin par un temps splendide. À 6 h 30, nous entrions un moment dans l'embouchure du

río Negro, un affluent de rive droite. Nous étions à 13° de latitude S. À dix heures, nous dûmes lutter un peu pour passer, au travers d'un très fort courant, à la hauteur d'une accumulation de troncs d'arbres située dans une courbe resserrée du río. À une heure, après avoir déjeuner, nous repartîmes et, à 6 h 30, après une longue recherche, nous rencontrâmes enfin un lieu de campement pour la nuit à droite, sur une haute terrasse au pied de laquelle nous vîmes un canoë très bien taillé dans un tronc d'arbre, appartenant aux employés d'une exploitation du caoutchouc proche. Je vis des casiers étranges en canne charo, avec une ouverture sur le dessus. On me dit qu'ils étaient utilisés pour conserver vivantes les tortues, qui sont très prisées par les indigènes.

Le 14, nous sortîmes à 5 h 10 du matin. Le temps était au beau fixe. À 6 h 30, nous laissâmes à droite, sur une haute terrasse de terre rouge, la première barraca du río Beni, en partant de Salinas. Elle se nomme communément Peña Guarayos et officiellement Irupana ; elle est la propriété d'un certain M. Nicanor Alcázar qui dispose de trente collecteurs de caoutchouc²⁸⁵. On voit neuf à dix cases et de grandes parcelles, ouvertes au milieu de la forêt et portant, entre autres, des cultures de maïs et de manioc.

À 8 h 30, nous laissons à gauche le Vira, un ruisseau où je vis, à son débouché, de nombreuses balsas. Ici, tout proches, se trouvent les gomales du sieur Alcázar. À dix heures, je notai un fait curieux. De notre position, nous voyions le río de l'autre côté du bois, tandis que, pour arriver à ce point, nous devons descendre un certain temps. Que ce méandre est donc resserré ! Lors d'une prochaine crue, le río s'ouvrira probablement un passage par cette étroite langue de terre et coupera le méandre.

À 11 h 45, nous arrivions, sur la rive gauche, à Santa Rosa, une ancienne barraca abandonnée dont il n'existe plus qu'une belle bananeraie dont profitent les gens de passage.

À deux heures de l'après-midi, nous repartîmes. En saison sèche, face à Santa Rosa, le lit du río emprunte un goulet rocheux dont le chenal passe à droite, vers l'autre berge. À trois heures, nous atteignîmes l'embouchure du río Madidi que nous devons remonter. Nous étions à 12° 33' de latitude S et nous avons parcouru, depuis Salinas, soixante-deux lieues, soit plus de 300 km. Nous entrâmes dans le Madidi.

Pour remonter une rivière, on doit se maintenir le plus près possible de ses berges, avec le risque de déranger les guêpes qui nichent dans les saules surplombant les eaux et de subir leurs douloureuses piqûres. Il faut alors aller vite ou accélérer à la force des bras. Pour cela, les Indiens sont experts ; ils pagaient très haut pour faire claquer fortement la pale dans l'eau. Parfois, ils donnent un coup de pagaie fort et un autre plus léger, ce qui leur permet d'économiser leurs forces.

Les méandres du río Madidi sont plus courts que ceux du río Beni, mais tout aussi tortueux. Nous arrivâmes à un point où je ne savais plus

dans quelle direction le fleuve s'écoulait. À 5 h 15, nous accostâmes sur la rive gauche, dans un bois rempli de cacaoyers.

Le 15 novembre, nous partîmes à 4 h 15 du matin. À sept heures, nous arrivions à une autre terrasse nommée Cayubaba, où une barraca de M. Alcázar avait été abandonnée par peur des sauvages. Nous fîmes halte ici quelques instants et laissâmes des vivres à des hommes de l'entreprise Mouton & C^{ie}. À quatre heures de l'après-midi, nous commençâmes à apercevoir la barraca de Mouton où nous arrivâmes à 4 h 30, au milieu des salves de bienvenue.

Mirlitonville, une barraca du caoutchouc

L'établissement²⁸⁶ du Madidi où j'arrivais était en tout début de construction²⁸⁷. C'était seulement à l'hiver suivant, en début de saison sèche, en mai, que l'on envisageait de débiter les activités proprement dites de l'exploitation du caoutchouc.

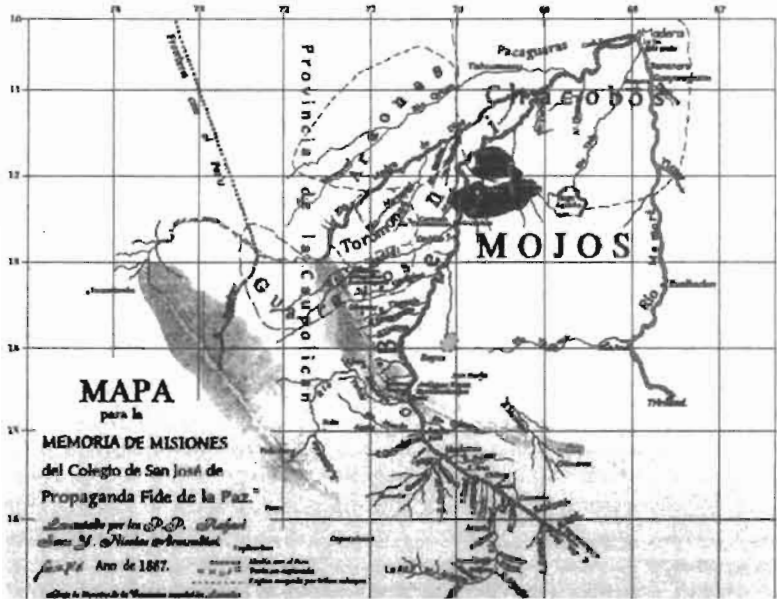
Le río Madidi est peu connu et sa largeur moyenne est de 50 à 60 m, mais on dit qu'à plusieurs journées de navigation, en amont de son embouchure, il devient plus large. Ses eaux sont toujours rougeâtres et deviennent encore plus teintées en période de crue. Comme toutes les rivières de ce pays, son cours est très tortueux et il est orienté en général du O-SO à E-NE.

La station, qui dispose déjà de très grands et nombreux bâtiments, de dépôts et dortoirs pour les travailleurs, etc., est magnifiquement située sur une terrasse dominant d'environ 10 m le niveau des basses eaux. Toutes ces terrasses constituent le simple prolongement de collines ou de reliefs peu élevés qui bordent le río. Ce sont les uniques endroits où l'on peut établir une activité pérenne comme une station car toutes les terres basses sont inondées de janvier à mars.

Sur la rive droite du Madidi, qui correspond aux immenses plaines d'Ixiamas, les collines et les terrasses sont rares²⁸⁸ alors que, sur sa rive gauche, elles sont fréquentes. On peut supposer que ces étagements sont le prolongement d'une sorte de plateau central qui expliquerait la ligne de partage des eaux entre les affluents du Madidi, qui sont des cours d'eau de faible importance, et ceux du Madre de Dios.

Le mois d'août dernier [1891], Mouton dirigea une expédition, remontant le Madidi en batelón durant huit jours, à la recherche de sec-teurs riches en caoutchouc²⁸⁹ et des fameux sauvages guarayos²⁹⁰ qui avaient fait fuir les habitants des missions de Cavinás comme l'unique entrepreneur du caoutchouc installé sur le río. Selon les informations que M. Mouton a eu l'amabilité de me communiquer, il y a vingt-trois méandres en remontant de la confluence Madidi-Beni jusqu'à la nouvelle barraca de Mouton, c'est-à-dire neuf jusqu'à l'ancienne barraca de Cuyubaba, et quatorze de cette dernière jusqu'à Mirlitonville. Ces vingt-trois méandres du Madidi peuvent se franchir en dix ou onze heures à la rame.

Depuis la barraca Mirlitonville jusqu'à un petit ruisseau appelé Uaki, dans le territoire des Cavinatas, il y a encore vingt et un méandres, toujours en remontant ; depuis Uaki jusqu'au río Acha, un autre ruisseau à la gauche, il y a encore trente-six coudes et, de là jusqu'à la confluence du Madidi avec le Chunini, on compte trente-sept autres méandres ; au total, ce sont quatre-vingt-quatorze boucles depuis la barraca Mirlitonville jusqu'à cette confluence. Ensuite, Mouton a remonté, durant un ou deux jours, les deux bras, le Madidi et le Chunini.



XXI. Carte des pères Sanz et Armentia du bassin du Beni (1887).

La rivière apparaissant sur la rive gauche, désignée sous le nom de Chunini sur la carte²⁹¹ dressée par le missionnaire N. Armentia (explorateur du Madre de Dios), serait le Madidi proprement dit, car elle est de la même largeur que celui-ci jusqu'à la confluence et charrie les mêmes eaux rouges. Au contraire, le cours d'eau, suivant la rive droite, serait peut-être le Chunini, car il est beaucoup plus étroit et profond, avec des eaux absolument limpides et verdâtres (illustration XXI²⁹²).

De plus, la distance de l'embouchure du Madidi à la confluence avec le Chunini doit être reportée plus à l'intérieur que celle qui est indiquée par la carte évoquée. En fait, si environ douze heures sont nécessaires, soit une journée, pour remonter les vingt-trois méandres situés de la confluence Madidi-Beni jusqu'à la barraca Mouton ou Mirlitonville, qui se trouve immédiatement au nord de la mission de Cavinatas, on doit employer, en ramant sans désespérer, au moins quatre jours et demi pour

remonter les quatre-vingt-quatorze coudes qui existent de la barraca Mirlitonville jusqu'au point le plus en amont atteint par l'expédition Mouton d'août 1891, soit la confluence Madidi-Chunini. Néanmoins, cette distance – indiquée par le missionnaire Armentia comme par Petermann lui-même (dans sa carte de l'Amérique méridionale) – correspond à un trajet de seulement deux jours et demi, si on le compare à celui entre la confluence Madidi-Beni et Cavinassas, mais, ne connaissant pas le Madidi en amont de la barraca Mouton, je ne peux vérifier la validité de ces informations.

Revenons à la situation de la barraca Mouton : elle est, comme je l'ai déjà dit, fort bien située ; le sol est très drainant et, après les pluies torrentielles de ces régions entre décembre et avril, il suffit d'une heure de soleil pour le sécher. Sous une couche de terre végétale d'environ 40 à 50 cm, il s'en trouve une plus épaisse de 1,50 m à 2 m de sable rougeâtre ; puis encore un horizon comparable à une brèche aux cailloux de formes hétérogènes et ferrugineux et, encore tout en dessous, du sable rouge dans lequel on voit des poches argileuses jaunes. Le río court au pied de la terrasse du N-NO au S-SE en formant un angle droit aux deux coudes, en amont et en aval de la station.

Quand on installe une nouvelle barraca, le premier travail est d'abattre le couvert forestier de la terrasse, non seulement sur l'emplacement nécessaire aux bâtiments, mais aussi pour assurer la ventilation du lieu et faire fuir les moustiques comme pour y établir les plantations vivrières. On entasse l'herbe coupée, on y met le feu de sorte qu'il ne subsiste plus que des troncs d'arbres à moitié carbonisés. Les feux en forêt ne sont possibles que de juin à octobre ; de plus, il est indispensable de bien choisir son jour et d'évaluer vers où tire le vent, car les toits des cases sont en feuillage qui s'enflamme très facilement. Il est très difficile, le reste de l'année, d'incendier la forêt à cause des pluies presque continuelles.

Les plantes cultivées sont la banane, le manioc, le riz et le maïs. Les bananiers, qui sont transplantés jeunes, mettent neuf ou dix mois pour donner leurs fruits, selon la grandeur des jeunes plants. Généralement, on met en terre des plants d'1,50 m de haut ou guère plus. Le manioc, qui se multiplie en mettant en terre des boutures de 20 cm environ de longueur, avec trois ou quatre bourgeons, donne huit mois après des racines comestibles. Le riz est semé sans irrigation en septembre, en faisant des trous dans le sol, séparés les uns des autres de 50 à 60 cm, et en mettant dans chacun d'eux entre vingt et vingt-cinq grains ; ensuite, il se récolte le mois de février suivant. Le riz est pluvial grâce aux précipitations qui commencent dès novembre, c'est-à-dire quand la plante est déjà haute. En fait, le riz se sème jusqu'à la mi-janvier. Celui qui est semé en septembre s'il est fauché à la base après la première récolte, peut en donner une deuxième, et, coupé une seconde fois, une troisième. Le maïs, qui se sème aussi en septembre dans des trous remplis chacun de trois ou quatre

grains, se récolte en février. On peut en faire une seconde récolte de mars à juin. Certes, on a l'habitude de semer, mais pas en champs entiers, ainsi les quatre produits cités ci-dessus sont plantés souvent ensemble sur le même terrain en mélangeant le maïs avec le manioc, et le riz avec les bananiers. Sur les terrains ayant été défrichés pousse toujours une grande quantité d'*alkekengi*** ou *portulacas* à petites fleurs verdâtres, et une petite plante à fleurs blanches qui, de loin, rappelle la violette, y compris par ses feuilles, qui sont cependant plus vertes et plus coriaces. C'est l'unique fleur que j'observai dans la forêt où on finit par se lasser de ce sempiternel vert sombre jamais égayé par la couleur des fleurs.

Parmi les arbres les plus abondants, le principal est le noyer du Brésil (*Bertholletia excelsa*) au très gros tronc droit et aux grandes feuilles qui forment une imposante canopée. Le fruit est de la grosseur de la tête d'un enfant, dur et ligneux, et il contient beaucoup d'amandes triangulaires, elles aussi avec une coque dure qui est écrasée de deux côtés et ronde sur le troisième. Ce sont les noix du Brésil, qui contiennent beaucoup d'huile. Elles sont excellentes mais peu digestes. Avec le liber de l'arbre, qui s'obtient en détachant et en tirant fort de grands bouts, comme des écailles, de son écorce et en la battant bien, on fabrique une étoupe excellente pour calfater les bateaux. Il faut citer aussi le palo maria dont le tronc sert à faire les coques des embarcations. L'*achobó*** au tronc épineux possède un latex toxique, très dangereux pour celui qui l'abat s'il gicle dans ses yeux et qui, jeté dans les eaux des lagunes, soûle les poissons qui flottent à la surface. Ce latex s'appelle *soliman*** . Le bibosí possède des contreforts ligneux montant à plusieurs mètres du sol. S'y ajoutent des *Bombacée* elles aussi gigantesques, avec aussi leurs contreforts. Ces arbres sont souvent ornés, spécialement le bibosí, de grosses lianes, de philodendrons et d'autres plantes parasites. Le cacaoyer, qui porte ses fruits sur le tronc, abonde de manière extraordinaire. On en rencontre deux ou trois espèces à l'écorce plus ou moins rugueuse et aux fruits blancs ou noirs. Ici, je ferai remarquer que de nombreux arbres de ces jungles portent leurs fruits sur le tronc, comme le cacaoyer — généreux artificie de la nature permettant que les organes de dissémination et de reproduction arrivent à maturité alors qu'ils seraient exposés à tomber, encore verts, si les fruits étaient portés par les branches qui s'entrechoquent lors des fréquents et forts coups de vent. On note aussi que, quand soufflent les vents qui accompagnent les orages venus du sud, il est dangereux d'être en forêt parce que les arbres, ou du moins leurs branches, tombent fréquemment.

Le palo santo de hormigas n'est pas très fréquent.

Je citerai aussi le *tajibo*** , arbre droit, de haute taille et au bois très dur, qui s'utilise dans la construction des maisons. L'*ajo ajo*** est un grand arbre appelé ainsi pour sa forte odeur d'ail. Ses cendres contiennent beaucoup de potasse et servent pour fabriquer du savon ordinaire. Au contraire

de ce que prétendent les missionnaires du pays mosetene, qui m'assurèrent qu'il ne poussait pas au sud du village de Rurrenabaque, le palo de balsa est abondant dans les abattis, endroits dépourvus de gros troncs où il y a eu des plantations. Le *palo amarillo*** est un arbre mince de bois jaune très dur. L'ambaiba (*Cecropia palmata*) pousse sur les berges des cours d'eau et donne des fruits comestibles en forme de doigts fins, avec une pulpe ressemblant à celle du figuier. Enfin, je citerai le *platanillo*** , ou arbre du voyageur, qui pousse en groupe. C'est une plante élégante aux feuilles similaires à celles du bananier, mais qui sont opposées et recèlent, dans leurs bases engainantes, une grande quantité d'eau fraîche qui jaillit en abondance sous la pointe du couteau. Parmi les lianes, je citerai le *chameiro*** que les Indiens mastiquent avec la coca et qui, selon ce qui se dit, possède des vertus curatives en cas de coups et blessures. Il existe d'autres lianes qui sont utilisées pour faire des cordes.

En ce qui concerne les palmiers, le motacú abonde. Il y a aussi la chonta loro, aux énormes épines, ou scibó des Mosetenes, avec un tronc très dur servant de piliers pour les maisons et dont l'inflorescence ou plumet pousse entre les feuilles ; le vichirí, aux racines aériennes, appelé ici *palma garronuda*** dont les feuilles, chez les jeunes plantes, sont ornées de folioles larges sur leur marge supérieure festonnée ; l'arichtí ou *warayahú*** aux gros fruits ; la *chonta fina*** ou v(u)ai des Mosetenes ; et le bagnoigé, très élégant, aux feuilles regroupées en panache terminal et aux bases engainantes et tubulaires. Les folioles, de couleur vert glauque, sont totalement retombantes. Le fruit est rond, très petit, et se trouve sur une grappe composée de chatons, et les nombreuses grappes naissent au pied des feuilles tubulaires.

J'ai vu aussi deux espèces de palmiers encore inconnues de moi : une chonta aux grandes feuilles, ressemblant au motacú, c'est-à-dire aux folioles en groupes irréguliers mais ici blanchâtres, ornées sur le pétiole de longues épines, et qui est encore armée jusqu'au tronc par des anneaux de grandes épines très resserrées ; la seconde, au tronc large et sans ramification, ressemble à une énorme canne, mais sans épines, et ses feuilles, elles aussi dépourvues d'épines, apparaissent à une bonne distance de la pointe. Ce dernier palmier est identique à la forme du motacú et il est très élégant. Je n'ai pas vu les fruits de ces deux espèces.

La faune

En ce qui concerne les animaux, on rencontre quelquefois en forêt la gazelle²⁹³ ou venado ; le grand fourmilier ; le coati, avec deux espèces ou variétés différentes, avec un pelage plus ou moins foncé ; le paca, sorte de grand cobaye de couleur grise avec des taches blanches ; l'*acuti* [atèle ou singe araignée] ou singe noir ou *marimono* ; le *manache* [ou singe hurleur],

de couleur rougeâtre et dont le cri s'entend de loin ; le singe siffleur ; le singe jaune et d'autres encore ; des pécaris de deux espèces différentes : le pécaris dit *tropero*, qui vit en grandes troupes²⁹⁴ ; le petit *taitetu* dit à collier qui, lui, vit en petits groupes²⁹⁵ ; enfin, le paresseux. Dans les rivières, on trouve le capiguara et l'*anta* ou tapir. Tous se mangent, sauf le paresseux. Quant aux oiseaux, abondent le canard noir²⁹⁶ à la chair excellente, plusieurs hérons, des bécassines, des perdrix de diverses espèces, le *muntun** (*crax**), de la taille d'un dindon, à la bonne chair et portant de belles plumes noires et au bec rouge, bordé d'une courte crête cornée de même couleur.

On trouve encore deux ou trois gros faisans, avec la *pava** *colorada*²⁹⁷ ou rouge, la *campanilla*²⁹⁸ ou « petite cloche », appelée ainsi à cause d'un appendice qui pend du cou, et la *guaracacha*²⁹⁹ qui est la plus petite, des perroquets verts, des aras³⁰⁰, des petites *cotorras* ou perruches. Toutes ces espèces sont comestibles.

Dans les rivières, il n'est pas rare de rencontrer des caïmans. Parmi les serpents, je vis la vipère *loro**³⁰¹ ou « perroquet », qui est très venimeuse, verte à taches blanches et noires, vivant dans les arbres, enroulée dans les branches car elle se meut difficilement ; le terrible *apucarara* ou *surucucú** des Brésiliens (*Lachesis rombhaeta* Neuwied³⁰²), d'une couleur tirant sur le jaune, aux taches rhomboïdales obscures des deux côtés de la colonne vertébrale, chaque tache renfermant deux ocelles de couleur jaune. Son ventre est blanchâtre, ses écailles dures et proéminentes, et ses crochets à venin atteignent presque 2 cm de long. L'exemplaire que je vis avait été tué à 200 m des habitations et il mesurait 2,50 m de long. De nombreuses espèces d'*Elaps*³⁰³ se rencontrent et abondent dont celle rouge à ventre blanc. Il y a aussi une magnifique vipère, aux yeux noirs sur fond marron et aux reflets violacés, nommée *ioperolobo*, ainsi que de nombreux autres serpents non venimeux.

Au sujet d'un des oiseaux cités, j'ai vu une chose curieuse avec le crax au bec rouge, qui est commun : il y en avait deux à la barraca, et un coq les avait recueillis pour les élever et les protéger sous son aile où ils pouvaient à peine se cacher.

Les cases de la barraca, comme toutes celles du río Beni, ont des piliers faits de troncs de tajibo ou de chonta loro. Les cloisons sont en canne de charo, appelée sur ce río *chuchio*** , et les toits sont en feuilles de palmier motacú qui se partagent en deux par le pétiole et qui s'attachent, de trois en trois au milieu, parallèlement au faite du toit, sur des poteaux qui descendent jusqu'aux cloisons. Tous les liens sont tressés à partir de morceaux d'écorce (liber) de palo de balsa et le revêtement du faite est fait de feuilles entières de motacú, entrelacées de deux en deux et attachées aux bâtons qui passent sous le toit par de fines lianes, qui sont très abondantes en forêt.

L'exploitation des travailleurs

Les maladies les plus fréquentes à la barraca sont les ophtalmies purulentes, la dysenterie et les plaies infectées³⁰⁴. Ces deux dernières sont provoquées par la crasse et le laisser-aller des employés péruviens de l'exploitation. Il est inutile de recommander à ces gens-là de se laver et de ne pas manger du maïs cru car ils n'écourent jamais personne, même quand ils sont malades. Aussi les dysenteries se prolongent-elles durant des mois et des mois et peuvent se conclure par la mort.

Il faut aussi tenir compte du tempérament particulier qu'il est nécessaire de posséder pour travailler avec de tels individus, y compris les indigènes. L'homme est valorisé comme une machine, et il est d'autant plus apprécié qu'il est jeune, car on calcule qu'il a ainsi moins de possibilités de mourir³⁰⁵. À un homme qui gagne au mieux de 10 à 15 pesos par mois (soit de 25 à 37 livres par mois) en sus de sa nourriture, on donne 100 pesos, voire plus encore, en produits vendus par la barraca, ce qui explique que son compte est perpétuellement à découvert³⁰⁶. Si le péon se convertit en esclave, le patron, lui, est exposé à perdre son argent par le décès de son employé ou par sa fuite — une situation courante. Si on rattrape un esclave, c'est le fouet qui est appliqué sur les parties charnues du postérieur et la sanction n'est jamais inférieure à cent ou deux cents coups et, même, on arrive souvent à trois cents. J'ai dit plusieurs fois fouet, mais ce n'est pas vraiment cet instrument qui est utilisé au Beni, mais une corde en cuir nommée la *guasca* que l'on fait administrer par les indigènes, après avoir mis le sujet au sol en lui tenant les épaules et les pieds.

L'alimentation fournie aux travailleurs est composée de riz, de manioc, de maïs, de bananes plantain qui se mangent vertes, bouillies ou cuites à la braise quand c'est la saison, et du charque quand on en trouve. L'Indien est naturellement moins difficile pour son alimentation car il connaît la forêt comme sa poche, prend son fusil et va chasser. C'est précisément parce qu'il connaît bien la jungle que ses tentatives de fuite sont dangereuses. En effet, seuls ses compagnons peuvent suivre ses traces jusqu'à le retrouver (leur mobilisation est cependant très difficile à réaliser³⁰⁷). Aussi, quand une embarcation part pour un voyage, spécialement pour Salinas, s'il faut emmener un Indien peu sûr, on fait en sorte que sa femme et ses enfants restent à la barraca. Néanmoins, si les Indiens sont peu exigeants pour la nourriture en général, ils le sont au contraire pour les paiements en nature. Les plus endettés exigent le plus car, pour eux, le prix est secondaire pourvu qu'ils obtiennent tout ce qu'ils voient. Dans les barracas, on rencontre des Indiens de diverses races : Moropas de Reyes, Tacanas de Tumupasa et d'Ixiamas (ces derniers ayant le plus de propension à fuir, même des lieux très éloignés de leurs villages). Il est vrai aussi que la bonne foi des patrons de barracas n'est pas proverbiale et qu'à l'occasion ils sont très satisfaits quand ils peuvent enlever³⁰⁸ un ou deux péons à leurs voisins.

Pour les Indiens, il est nécessaire d'être toujours bien pourvu en eau-de-vie ou d'avoir au moins du maïs, afin de fabriquer la chicha pour les fêtes où ils dansent, accompagnés de leurs inséparables tambours et flûtes. J'ai vu de très nombreuses danses et je me souviens d'une, la *callawaya*³⁰⁹, un curieux ballet à pas sautés et aux figures variées qui en font une espèce de quadrille.

Cavinas, mission abandonnée

Comme je l'ai dit auparavant, la barraca de Mouton & C^{ie} se trouve immédiatement au nord du village et de la mission abandonnée de Cavinas³¹⁰, où je me suis rendu à plusieurs reprises. Le village, situé sur une colline, est quasiment ruiné. Les uniques constructions restant encore sur pied, bien qu'en mauvais état, sont l'église, qui menace de s'effondrer, et le couvent. L'église de ce qui fut la localité de Cavinas est très grande et ses murs, comme ceux du couvent, sont en adobe. Toutefois, ce sont les toits des maisons qui retiennent le plus l'attention. Au lieu d'être en motacú, qui présente un aspect peu élégant à l'intérieur (selon ce qui me fut assuré par les Indiens de la barraca Mouton), ils sont en feuilles tendres de palmier garronuda ou vichirí. Ces feuilles sont pliées en deux sur de légères claies de canne, et bien serrées les unes contre les autres. Les claies sont attachées parallèlement au sommet du toit, sur des piquets qui descendent jusqu'aux murs comme les feuilles du motacú et forment un toit plus léger, très élégant intérieurement comme extérieurement et plus régulier. Les Indiens n'utilisent que des feuilles de motacú pour couvrir la partie la plus haute et les bords inférieurs du toit, car elles sont les plus longues, laissant mieux s'égoutter l'eau. J'ai vu aussi, dans les habitations abandonnées, des ustensiles de cuisine en céramique qui sont fabriqués à Cavinas et avaient été vernissés au feu, avec du sable, fin et qui conservaient encore leur brillant.

Selon le père Armentia, la mission fut fondée en 1764³¹¹ sur la lagune nommée Naruro, qui se trouve sur la rive gauche du río Beni, à treize miles au nord de la confluence Madidi-Beni. Toujours selon lui, les Indiens de Cavinas sont originaires de la rive gauche du río Madre de Dios, et leur langue serait un mélange de tacana, d'araona et de paca-guara. En voici un aperçu appris de la bouche d'un d'entre eux vivant à la barraca.

Père : TATA ; mère : ECUAHA ; fils : EBACUA ; fille : EBACUUNA ; frère : USSI ; sœur : NASSI ; oncle : CUCU ; pied : EUACHI ; bouche : ECUATSA ; maison : ETARE ; étoile : PURANI ; lune : BADDI ; soleil : EXETI (le *x* vaut la *j* espagnole) ; nuage : QUEXIXI ; pluie : NEI ; tonnerre : TIRITIA ; foudre : TAXITA ; éclair : PUPUPUIA, etc, etc. Les chiffres de 1 à 10 sont pris de l'aymara, excepté le 1 : PEIEDDI ; et le 9 : PUSCURUCU ; le 2 : BETA, est emprunté au tacana.

Il semblerait que les Cavinass n'aient jamais été d'un caractère facile et qu'ils en aient fait voir de toutes les couleurs au missionnaire Giuseppe M. Ciuret, qui vécut parmi eux, de 1842 à 1885, presque totalement isolé du reste du monde³¹². En 1885, les Mosetenes vinrent le chercher, car il était devenu impotent, pour l'amener à La Paz où il mourut l'année suivante. En 1887, une épidémie de variole décima la population du village et, peu après, les quelques survivants, approximativement vingt familles, s'installèrent, par peur des sauvages guarayos, à la barraca Guanay³¹³ sur la rive droite du Beni, à une lieue du río. La distance séparant la station de Mouton de l'ancien village de Cavinass est de 5 km environ. Le chemin est bon et l'on passe seulement un petit ruisseau près duquel j'ai vu les premiers hévéas et, au-delà, il y a une petite clairière dans la forêt, et enfin, au pied du village, on rencontre un autre ruisseau qui va se jeter dans le Madidi, à peu de distance en amont de la barraca. La position géographique de Cavinass, selon Ballivián, serait de 12° 40' de latitude S et de 67° 20' de longitude O de Greenwich.

J'avais laissé Salinas, avec l'intention de rester seulement quinze à vingt jours sur le río Madidi, sauf si avait lieu une expédition vers les sources du río, à laquelle je me serais joint pour tenter de connaître les fameux Guarayos³¹⁴. Toutefois, M. Mouton, qui devait retourner à la barraca quelques jours après moi, y arriva finalement trente-cinq jours plus tard et on n'évoqua plus jamais, après son retour, une expédition dans un futur proche. Par conséquent, je décidai de profiter de la première occasion pour descendre le río Beni, d'où il me serait plus facile de rencontrer une embarcation se dirigeant jusqu'au Mamoré.

Les deux mois passés à la barraca Mouton ne furent que de peu de profit pour mes collections. Les insectes ne sont pas abondants, si l'on excepte quelques espèces arboricoles, qui sont toujours les mêmes. De plus, il est impossible, dans tout le Beni, d'avoir un bon péon qui vous accompagne en forêt car ils sont tous au travail. En vain, je promis de payer aux indigènes les animaux qu'ils tuaient s'ils me les apportaient entiers. Plutôt que de gagner quelque chose, ils préféraient les manger à leur mode, c'est-à-dire rôtis avec la peau. Néanmoins, je récoltai de nombreux ophidiens intéressants et plusieurs exemplaires d'un batracien cornu (*Calliphris* ?³¹⁵) d'une peau de couleur rose aux dessins noirs et avec une large raie dorsale verte qui, je crois, est aussi très intéressante. J'ai pu obtenir six squelettes d'Indiens cavinass, des exemplaires certainement très rares³¹⁶.

Lors des derniers jours passés à la barraca, j'avais épuisé le peu d'alcool obtenu à Reyes. Durant mon séjour, deux crues du Madidi apportèrent, coincés entre les troncs d'arbres flottants, dix à douze canoës vides de Guarayos dont un plein de bananes mûres. Ces embarcations sont faites à partir de troncs évidés au feu ou grâce à des outils en fer, probablement volés sur un lieu d'exploitation du caoutchouc. Les troncs sont taillés obliquement à la proue et de façon arrondie à la poupe.

Le thermomètre ne monta jamais à plus de 33 °C à l'ombre, à une heure de l'après-midi, ni descendit à moins de 21 °C, le matin. Une grande humidité de 75 à 80 % régnait les matinées. Le baromètre oscillait entre 753 et 747 mm. Les pluies furent très fréquentes. Les moustiques et les phlébotomes ou jejenes furent nombreux dès les premiers jours de décembre.

En route, enfin !

Le 13 janvier 1892, une monteria de Mirlitonville était en partance pour une barraca du río Beni, aussi profitai-je de cette opportunité. Arrivé à ce point du récit, je me dois d'accomplir un devoir, celui de remercier M. Albert Mouton de toutes ses amabilités envers moi³¹⁷.

Nous partîmes à midi. Après la barraca abandonnée de Cayubaba, je pus me rendre compte de l'étrange cheminement du cours du río qui, d'ailleurs, avait déjà retenu mon attention lors de sa remontée. Après trois méandres en aval de cette barraca, le río, qui court de O-NO à É-SE, fait un coude très resserré et il vire pratiquement de sud à nord. Presque à la fin de ce tronçon sud à nord, et en face de nous en descendant le courant, on aperçoit deux bras qui, dirait-on, semblent être ceux du río, mais c'est une illusion car celui-ci, après un autre coude très étroit, poursuit vers S-SE.

À 3 h 15, nous arrivâmes à l'embouchure du río Madidi qui, très grossi et rapide, poussait ses eaux rouges jusqu'au milieu du río Beni en charriant des troncs de toutes tailles. À 3 h 50, nous passâmes devant la barraca Guanay³¹⁸ (la deuxième sur le Beni, en venant de Salinas) qui est en rive droite, sur un plateau descendant doucement jusqu'au cours d'eau, d'après ce qu'il paraît en la regardant du río. La pente est semée de maïs. Plus en aval, le talus de la terrasse de terre rouge est à pic. J'ai vu trois bâtiments sur la terrasse et deux à proximité. Le propriétaire est un indigène de Guanay, un certain Miguel Apuri, qui dispose d'environ dix hommes pour saigner³¹⁹ les hévéas. À côté se trouve la nouvelle Cavinás, ainsi que je l'ai déjà dit.

À 5 h 30, après un fort coup de vent du nord qui balaya la monteria, nous arrivâmes à la barraca Todos Santos, sur la rive gauche. Elle appartient à M. Santos Farifias, un Bolivien. Il y a cinq ou six cases identiques faites de chuchio et de palme, avec une quinzaine d'hommes travaillant à l'extraction du caoutchouc³²⁰.

C'est là que nous passâmes la nuit.

Instructif séjour dans une barraca

Le 14 janvier, nous partîmes à sept heures du matin bien que le pilote soit malade avec une très forte fièvre. À 8 h 10, nous arrivions à la barraca San Antonio, elle aussi en rive gauche. Elle comprend de nombreux bâtiments et, sur une placette donnant sur le río, on voit des vaches et des animaux de selle. Son propriétaire, M. Antonio Roca³²¹, natif de Santa Cruz,

m'invita très gentiment à demeurer chez lui jusqu'à ce que je trouve une embarcation descendant le río, aussi j'acceptai avec reconnaissance. Il possédait environ soixante hommes qui exploitaient les hévéas et il m'offrit de me faire connaître ce travail du caoutchouc – mon souhait depuis longtemps.

Le 16 janvier, nous partîmes à cheval et, après une heure de chemin, nous arrivâmes au gomal.

Les gomales, il faut les chercher. Des coureurs de bois, les *rumbeadores** (marcheurs ou guides), qui connaissent bien l'arbre à caoutchouc, partent en reconnaissance. Dès qu'un peuplement suffisamment dense de ces arbres ou gomal est trouvé en forêt³²², on le signale au patron qui envoie une équipe, avec un nombre suffisant de péons, pour ouvrir son accès.

Il y a deux types de gomales : ceux qui sont dits de *manga**, où les arbres sont distribués dans un carré, puis ceux de *surco**, où les hévéas sont disposés en longueur, dans un rectangle assez étroit. Arrivés sur le terrain, le *rumbeador* et les péons doivent s'employer à ouvrir les *estradas** ou layons d'accès, une tâche qui s'accomplit bien évidemment en saison sèche. Pour cela, le *rumbeador* chemine en servant de guide et précède un péon, le *sendeador**, qui ouvre une sente dans la forêt à coups de machette. Les autres manœuvres suivent en file indienne et ouvrent en débroussant, à partir de la sente, un layon d'au moins 1 m de large (ou estrada) qui doit être assez large pour permettre d'y marcher rapidement.

L'estrada et le paysage de l'exploitation

Cette estrada court d'un hévéa à l'autre en serpentant et elle tourne autour de chaque arbre à caoutchouc. Si un arbre est trop éloigné et le détour à faire trop grand pour le relier aux hévéas les plus proches, on dégage, depuis l'estrada jusqu'à lui, un layon secondaire, ou antenne, qui s'appelle une « tache » ou *mancha*³²³. Néanmoins, quand on ouvre une estrada, on fait le possible pour qu'elle soit « de retour » ou *de vuelta*, c'est-à-dire qu'elle fasse une boucle complète permettant de revenir directement à son point de départ. C'est nécessaire pour la commodité du travail, comme on le verra ensuite.

Si l'estrada a été bien conçue, les layons secondaires de *mancha*, menant aux arbres isolés, restent sur le côté extérieur de la boucle. Parfois, certains hévéas restent en dehors de l'estrada principale et l'on fait alors une *mancha* de *vuelta*, c'est-à-dire une petite estrada annexe qui s'ouvre à partir du layon principal. Quand le bois à hévéas, au lieu d'être de *mancha*, est de *surco*, donc avec les arbres en file, on doit faire des estradas droites en ouvrant de grands layons rectilignes. Mais elles sont rares car incommodes. Une estrada³²⁴ réunit en moyenne cent vingt hévéas par le layon principal et ses antennes, s'il y en a, rejoignant les arbres périphériques. Il existe des estradas de cent cinquante à cent soixante arbres, et même plus, mais elles restent peu fréquentes³²⁵.

On comprendra facilement que, dans un bois à hévéas en exploitation, le nombre d'estradas³²⁶ dépend de la densité des arbres.

Il faut être expérimenté pour s'aventurer dans ces chemins car s'il est de règle qu'une estrada, donc un layon principal, n'en croise jamais une autre, il existe des sentes qui les relient et c'est là qu'un novice peut se perdre (illustration XXII³²⁷).

Toutes les estradas partent comme autant de rayons depuis un point, le centre, où les péons et le majordome ou encore le contremaître vivent dans des cabanes couvertes de motacú, installées dans une clairière au milieu de la forêt.

Une fois l'estrada tracée et la saison ouverte, le péon qui en a la charge (il y en a un pour chacune) doit entamer la saignée des hévéas. Pour cela, il commence par poser des godets au pied de l'hévéa, ou *entichelear*, en nombre proportionnel à sa taille. Ce godet ou *tichela** est un petit récipient en fer-blanc d'une contenance de 1/4 à 1/8 de litre, en forme de cône tronqué, mais aplati sur le côté s'appuyant sur l'arbre, et qui a sa partie supérieure plus évasée.



XXII. Saignée d'un hévéa.

Les godets se fixent sur le tronc de l'arbre approximativement à 45 cm l'un de l'autre sur la circonférence, si bien que le nombre de godets varie selon sa grosseur. Les arbres les plus gros en ont jusqu'à 12. En général, on dit qu'une estrada contient de 450 à 500 godets, nombre bien sûr variant en fonction de la grosseur des hévéas et de leur densité dans la forêt, d'où une moyenne guère supérieure à 3 godets par arbre. Dans des barracas très pauvres, on utilise, à la place des godets en fer-blanc, des récipients locaux, les *tabocas*, simples tronçons tubulaires du bambou *tacuará***.

Lorsque l'estrada est déjà équipée de godets, on commence à saigner les arbres durant une semaine environ, sans récolter le latex. Cette action s'appelle *llamar la leche** ou « appeler le latex ». On saigne ainsi : le péon, pourvu d'une hachette nommée *machadiño**, au tranchant de 1,5 cm

de longueur et mesurant, pour le fer, 10 ou 12 cm, porte un bon coup sur l'écorce, obliquement et de bas en haut, l'entaillant sur environ 1 cm afin que le latex descende directement de la blessure jusqu'aux racines. Certains péons font sauter l'écorce, mais l'entaille est plus difficile à cicatriser. Pour « appeler le latex », tous les matins, on donne plusieurs coups de hachette en fonction du nombre de godets portés par l'arbre, en commençant du haut, puis en descendant le long du tronc, comme nous verrons plus avant.

Pendant la première semaine de ce traitement, l'arbre ne donne en général pratiquement pas de latex. La deuxième, il donne déjà une certaine quantité de produit que l'on peut commencer à collecter, mais ce n'est qu'après quinze jours que le rendement devient optimal. Maintenant peut débiter la saignée quotidienne. Le péon part tous



XXIII. Un péon du caoutchouc de retour de son travail.

les matins quand le jour pointe. Il porte un grand seau cylindrique en fer-blanc surmonté d'un cône tronqué, quelques livres de glaise compactée et sa hachette. Arrivé au premier hévéa, il laisse le seau à son pied et il entaille l'écorce d'autant de saignées, tous les 45 cm, que l'arbre peut porter de godets. Sous chaque entaille, il positionne un godet qu'il colle à l'écorce, de son côté aplati, avec la glaise afin que le latex s'écoule parfaitement dans le petit récipient.

Cette opération effectuée, le péon passe au deuxième arbre et, successivement, il répète l'opération jusqu'au dernier hévéa qui, comme je l'ai expliqué, se trouve proche du premier car le parcours est une boucle.

Ensuite il se repose ou, s'il estime qu'un temps suffisant a permis l'écoulement du latex, il retourne à nouveau dans l'estrada qu'il a tracée, prend le seau, enlève les godets du premier arbre et verse leur contenu dans le plus grand récipient (illustration XXIII³²⁸). Il opère de même avec tous les autres arbres à caoutchouc de son circuit jusqu'à ce qu'il arrive au *desfumador** ou fumoir, qui est au centre de la station (on comprend ainsi pourquoi les estradas rectilignes sont inconfortables, car l'ouvrier, au lieu de les parcourir deux fois, doit faire à quatre reprises le chemin).

Un travail fatal : le fumage du caoutchouc

Le fumoir est une petite cabane couverte de feuilles de palmier dont le toit ressemble à une tente militaire, avec une entrée triangulaire qui se ferme par un abattant. Sa hauteur utile est en général de 2 m au centre

pour 3 m de long, sauf quand deux péons, voire plus encore, le partagent pour travailler et, dans ce cas, le fumoir est peu plus grand. Dans le fumoir, il y a des petits fourneaux en céramique, en forme de cloche, comportant en haut une ouverture circulaire de 10 cm de diamètre environ qui sert d'orifice de sortie à la fumée ; en bas se trouve une autre ouverture carrée, de 10 cm de côté.

En haut, proches de l'orifice circulaire, sont placées normalement deux anses pour pouvoir transporter commodément le fourneau.

Ce fourneau joue un rôle très important et on le nomme *buyon*³²⁹. Il mesure environ 40 à 50 cm de haut et autant de diamètre à la base. Le péon porte dans le fumoir son seau rempli de latex et se prépare pour l'importante opération du fumage, c'est-à-dire la solidification de la gomme par coagulation. Pour cela, il prépare un petit foyer sous le four. Celui-ci est alimenté avec les matières végétales suivantes : graines ou mieux encore fruits entiers et petits morceaux de bois du palmier motacú, de noix du Brésil, de petits morceaux de bois d'un autre palmier nommé *maco* **, ou bien d'arbres comme le tajibo ou encore le *gavetillo* **. Tous ces matériaux produisent une intense fumée noire qui, si elle est excellente pour solidifier le latex, est très nocive pour les poumons du péon. L'opération du fumage doit presque toujours se réaliser dans le fumoir car, à l'air libre, le vent empêcherait que la colonne de fumée s'élève verticalement comme nécessaire.

Le feu allumé et le fourneau mis à chauffer, le péon peut alors transvaser, du seau en fer-blanc, le latex dans une vulgaire bassine en bois ou tout autre récipient, ensuite il va s'asseoir près du foyer. Face à lui, de chaque côté du fourneau, sont plantés deux bâtons terminés par des fourches qui sont à 70 ou 80 cm de hauteur et sur lesquelles s'appuie transversalement un long bâton. Pour opérer, le péon pose sur le bâton long un autre, bien plus gros, qu'il tient d'une main et qu'il peut tourner. Avec sa deuxième main, il répand, petit à petit, avec un godet ou tout autre récipient, du latex sur le bâton qu'il tient et il le passe sur le fourneau de manière à ce que la fumée enveloppe la gomme versée et la solidifie. Il répète cette opération jusqu'à ce que le latex de la bassine récolté dans la journée soit épuisé. Le latex se solidifie autour du bâton en formant une grosse boule, grâce au mouvement de rotation que lui donne le péon. Quand cette dernière a atteint un poids d'une vingtaine de kilos environ, on ôte, en le faisant glisser, le bâton qui avait été enduit au préalable de boue pour éviter l'adhérence du latex, et l'on apporte la boule, la pelota, à la barraca où le patron l'enregistre. Ces boules de caoutchouc sont nommées *bolachas* * ou *churuños* *, chacune est marquée des initiales du péon qui l'a confectionnée.

Jusqu'à une date récente, les boules de caoutchouc se confectionnaient en versant le latex sur une spatule, de forme carrée ou ronde, au manche pouvant atteindre plus d'un mètre de long.

Ce système, en plus d'être pénible pour le péon car il doit rester debout et soutenir, à la force du poignet, la spatule dans la fumée, a aussi l'inconvénient de l'exposer encore plus à la fumée, qui est très nocive pour les organes respiratoires³³⁰.

La collecte du latex

Mais revenons en arrière pour compléter les informations au sujet de la saignée. Supposons que le péon ait donné les premiers coups de hachette, un par godet : la plus grande hauteur qu'il pourra atteindre, avec son outil de 80 cm de long, sera de 2,80 m. Les jours suivants, il reproduira les mêmes entailles en suivant une ligne verticale, mais un peu plus bas de la première incision faite le jour précédent, en général de trois doigts, et ainsi, petit à petit, il arrivera jusqu'à la base du tronc de l'hévéa. Il continuera en faisant, sous chaque godet, une deuxième ligne de saignées, au droit de la première, parallèle à celle-ci, et séparée de seulement trois doigts. Ces lignes verticales s'appellent des « réactions » et elles donnent un aspect étrange aux arbres saignés.

Ce système de saignée en ligne verticale ou « réaction » est très utile, car il permet de conserver l'arbre en vie et de vérifier le bon travail du péon. En effet, le majordome ou contremaître n'a seulement qu'à compter le nombre de saignées fraîches qui doivent correspondre aux journées de travail.

Si la timbale pleine reste exposée à l'air trop longtemps, le latex se solidifie spontanément ou bien, s'il pleut, il se mélange à l'eau et se coagule ; dans les deux cas, il donne le *cernambi**. Cette réaction se produit aussi avec les restes de latex dans les godets ou dans les divers récipients employés.

Au début de l'extraction du caoutchouc, le *cernambi*, qui a une apparence grumeleuse, était utilisé par le personnel pour l'éclairage car il brûle très bien. Plus tard, il s'est vendu à vil prix et, actuellement, il coûte la moitié du caoutchouc raffiné après son fumage. Les péons sont obligés d'apporter le *cernambi* recueilli et de le remettre à leur patron, mais celui-ci rétrocède la moitié de la somme à laquelle il le vendra au collecteur. Lorsqu'il pleut, on ne fait pas de saignées pour deux raisons : la première parce que l'on ne recueillerait que du *cernambi* ; et la seconde est que l'eau de pluie dissoudrait la glaise durcie, entraînant la chute des godets.

Dans les estradas, on trouve des variétés d'hévéas donnant des quantités variables de latex ; si certaines remplissent la moitié du godet en un jour, d'autres débordent très vite en rejetant un latex qui, non fumé, se transforme en *cernambi*. Mais les arbres de cette vigueur sont rares et ils ne résistent pas longtemps aux saignées fréquentes car ils meurent rapidement. Quant à ceux qui ne donnent pas ou trop peu de latex, leur exploitation est vite abandonnée³³¹.

La production des estradas est, bien évidemment, inégale. Elle dépend de la densité des hévéas dans la forêt, de leur qualité comme de l'ardeur au travail du péon. On calcule qu'un péon, ou une estrada³³², produit normalement de 300 à 450 kg de latex par récolte annuelle ou *fabrico* *. En fait, on ne saigne les arbres qu'à partir des premiers jours d'octobre jusqu'au début de février (première partie du *fabrico*) et, ensuite, de mai jusqu'en août (deuxième partie du *fabrico*). Durant le mois de septembre, les péons sont occupés aux plantations vivrières car ils peuvent alors faire facilement des brûlis et semer. De février à avril inclus, ils s'occupent des récoltes et ils voyagent, les déplacements étant favorisés par les hautes eaux. Durant la saison des pluies, les estradas sont presque toujours inondées car il est connu que l'hévéa pousse dans des milieux recouverts par les eaux durant une partie de l'année. Néanmoins, les époques de crues sont irrégulières ; la saison des pluies n'a pas de date fixe, aussi peut-elle avancer ou retarder l'époque de la collecte du caoutchouc. Une fois achevé le travail de récolte sur la première partie de la zone mise en exploitation, on ôte les godets, on les rassemble et on les rapporte à la barraca.

Si le centre de l'exploitation n'est pas trop éloigné, les péons retournent à la barraca, le samedi soir, pour s'approvisionner en vivres et s'il y en a, en charque ou, à défaut, en maïs, riz, bananes, chuño de banane, chuño ou manioc. Si le centre est très éloigné de la barraca, ils ne viennent que tous les quinze jours, voire moins fréquemment encore, en apportant leurs boules de caoutchouc.

Ainsi qu'on le voit, le labeur des employés du caoutchouc n'est pas très lourd³³³. Un bon péon a achevé sa tâche à midi et peut ensuite penser à son repos, à la chasse ou à la recherche du combustible pour le fumage. Il est nécessaire d'avoir de bonnes jambes et de cheminer rapidement, c'est pour cela que les jeunes gens sont préférés pour le travail des bois à hévéas.

Les modalités de l'exploitation

En plus des péons, certaines exploitations comptent des individus appelés *fregueses* *, qui ne dépendent pas directement du patron car ils ne sont pas ses salariés³³⁴. L'exploitation leur fournit les vivres de première nécessité, leur attribue des estradas à exploiter pour leur compte et leur achète le caoutchouc raffiné, c'est-à-dire fumé, au prix en général de 10 pesos (25 livres) les 11 kg. Quant au cernambi, ils peuvent le vendre librement. Quelques-uns des *fregueses* ont leur propre main-d'œuvre salariée, mais des péons peuvent aussi parfois travailler pour leur compte en association avec eux.

Le prix du caoutchouc³³⁵, payé par les commerçants qui l'achètent dans les stations du río Beni et de ses affluents, est sujet à des variations brutales car il dépend du cours fixé en Europe³³⁶. Son prix le plus faible a été

de 6 pesos, soit autour de 15 livres, pour 1 arrobe, soit plus ou moins 11 kg. Cela était vrai au tout début de l'exploitation sur le río Beni, vers 1877, mais, en ce temps-là, le caoutchouc devait être transporté en charrette à Reyes aux frais du producteur car, ainsi que je l'expliquerai ensuite, on n'utilisait pas encore le río Beni, qui restait partiellement inexploité. Le prix maximum atteint jusqu'à ce jour a été de 19 pesos, soit 45 livres, toujours pour ce poids d'1 arrobe d'environ 11 kg. Durant mon séjour à la barraca de San Antonio, on offrait de payer le caoutchouc 15 pesos, soit environ 37 livres, bien sûr toujours pour 1 arrobe.

L'arbre à caoutchouc croît, semble-t-il, du 13° de latitude S jusqu'à l'équateur³³⁷. C'est une *Siphonia* ** de la famille des Euphorbiacées, au moins pour celle que j'ai connue au Beni et le long du Madidi. L'arbre atteint vingt mètres de haut lors de son plein développement. Les collecteurs distinguent trois variétés principales du caoutchouc : la *morada* ou « violacée », la *colorada* ou « rouge » et la *blanca* ou « blanche ». Ces trois variétés ont les feuilles à longs pétioles, composées et trilobées. À propos de la violacée, on dit que ses folioles sont plus petites que chez les deux autres variétés.

Il y a trois graines dans les fruits qui ont la taille d'une grosse noisette et ils sont très semblables à ceux du ricin par leur forme et couleur. Les termes de violacé, rouge et blanche correspondent aux couleurs approximatives du bois de l'arbre mis à nu sous l'entaille du péon. Le plus grand hévéa que j'ai vu à San Antonio pouvait porter neuf godets ; il avait environ 1 m de diamètre, mais on m'assura que certains autres arbres portaient jusqu'à douze godets. Les variétés dites violacée et blanche sont celles qui donnent le plus de latex.

La durée de l'exploitation d'un hévéa, et donc d'une estrada, dépend de la distance laissée entre les saignées. Sachant que cette distance sur la circonférence du tronc est de 45 cm et que la hauteur maximale de la première saignée est de 2,80 m, on incise une première ligne verticale ou « réaction » de trente-deux entailles jusqu'au pied de l'arbre. On estime la durée effective de travail annuel dans l'estrada à cent quarante jours et il y a quatre « réactions » par an. Les entailles sont localisées à deux doigts, soit environ 3 cm, l'une de l'autre, ce qui laisse la place à quatorze ou quinze nouvelles incisions entre deux godets ; avec une cadence de quatre, voire cinq « réactions » annuelles, on obtient une durée d'exploitation de trois années pour un arbre et donc pour une estrada. Au bout de ces trois années, l'écorce est tellement tailladée que l'arbre n'a plus une seule partie indemne.

On laisse alors reposer l'estrada pendant plusieurs années – six ans voire plus encore –, avant de recommencer les saignées. Entre-temps, on cherche à proximité et on ouvre, s'il s'en trouve, l'exploitation de nouveaux bois à hévéas, sinon on abandonne la barraca³³⁸.

On fabrique, dans les centres d'exploitation, des chaussures en latex et des toiles imperméabilisées. Pour obtenir les premières, on applique plusieurs

couches de caoutchouc sur un moule recouvert de glaise pour éviter que le latex ne s'y colle. Cette forme de chaussure se termine par un manche pour pouvoir l'exposer sans danger à différentes passes de fumage au-dessus du fourneau. Pour les toiles imperméabilisées et aussi les ponchos, on étire bien la toile sur un cadre et on lui applique les couches nécessaires grâce au fumoir.

Les boules de caoutchouc ou bolachas ou encore churuños perdent du poids au séchage. Par exemple, pour 20 livres de latex frais, la perte peut atteindre 8 livres, aussi le vendeur donne-t-il souvent à son acheteur les 20 livres de caoutchouc bien sec pour éviter les litiges. Pour obtenir ce résultat, on laisse sécher quelque temps au soleil et à l'air libre les boules qui, de blanches, deviennent couleur café. Si la boule est fraîche, on lui applique une tare de 10 %.

L'esclavage pour dettes

Celui qui voyagerait au Beni et s'informerait des pratiques commerciales des patrons du caoutchouc serait surpris de découvrir l'importance de leur endettement. Pourtant, les dépenses strictement nécessaires ne sont pas excessivement importantes³³⁹.

Il est vrai que les patrons doivent s'approvisionner en marchandises pour satisfaire les besoins de leurs péons, mais ils vendent cher³⁴⁰. Il est vrai aussi qu'ils doivent couvrir leur consommation alimentaire durant plusieurs mois jusqu'à ce qu'ils produisent eux-mêmes de quoi se nourrir mais, tout compte fait, le prix du caoutchouc a été très rémunérateur ces dernières années³⁴¹.

Toutefois, cette surprise causée par l'ampleur de leur endettement dure peu, pour qui connaît ce pays sans en avoir adopté les mœurs. Le jeu et surtout l'alcool sont les deux vices qui absorbent une grande partie des gains du caoutchouc. Les commerçants qui remontent par le río Beni avec des batelones chargés de marchandises le savent très bien, comme ils savent très bien pousser les patrons du caoutchouc dans leurs orgies éthyliques. Aussi, leurs chargements comportent en grande partie des liquides infâmes qu'ils baptisent des noms de bordeaux, chambertin, médoc, champagne, cognac, vermouth, etc., etc., breuvages qu'ils sont sûrs de vendre en échange très souvent d'un paiement en nature, le caoutchouc lui-même.

J'ai vu des fregueses, ou travailleurs libres, payer 50 bolivianos, soit 150 livres, pour une dame-jeanne d'alcool et la boire en trois jours au milieu de la plus brutale soulerie, tout en vociférant contre un patron qui est pourtant adulé quand tout le monde est sain d'esprit. J'ai vu aussi des patrons et des employés de la barraca dépenser, durant les deux ou trois jours où ils firent la noce de façon ininterrompue, plus de 1 000 livres en vins et spiritueux ! Plus d'un m'a raconté, avec le plus grand calme, en plus de sommes énormes gaspillées en liqueur dans les barracas³⁴², l'ampleur de celles perdues au jeu : 500 livres et plus encore en une seule fois ! De cette façon, leur endettement est compréhensible³⁴³.

Fouet, Winchester et l'ordre du Beni

La loi est nulle et non avenue dans le Beni³⁴⁴. Le droit est celui du plus fort, aussi, lorsqu'il survient un problème causé par l'occupation, jugée indue, d'un bois à hévéas ou tout autre litige, il n'est pas rare que les adversaires proposent un duel pour le régler à la Winchester, qui est l'arme préférée sur le Beni³⁴⁵.

Heureusement, souvent l'alcool vient à faire défaut, aussi ces provocations criminelles se dissolvent en même temps que les vapeurs éthyliques qui les ont produites.

Les cas de péons échappés, puis retrouvés assassinés, généralement sur ordre de leur patron, le long des ríos ou dans la forêt, ne sont pas rares. Parfois, le meurtre d'un patron d'une barraca survient aussi. Si ses auteurs sont pris, ils périssent sous le fouet. Je développerai ci-dessous, sans donner de noms, un cas récent.

Pour une question de femmes, qui sont plutôt rares par ici pour les péons, un individu, du reste déjà connu à Reyes comme étant un rebut de la société mais qui, à cause de la complaisance des autorités, restait toujours en liberté, avait juré de tuer de nombreuses personnes dont le patron d'une barraca importante.

Un jour, tandis que ce dernier passait dans un batelón en contrebas de la berge, l'individu en question tira vers lui dix coups de carabine Winchester, blessant un péon et une enfant, la fille du patron, je crois. Son forfait commis, il prit la fuite mais, peu après, il fut approché par traîtrise et invité à visiter une barraca appartenant à un frère de l'homme qu'il avait tenté d'assassiner et qui l'attendait là. Il s'y rendit, fut capturé et, quelques jours plus tard, on lui infligea trois cents coups de fouet sur le fessier, me semblait-il, puis on le jeta vivant et ligoté dans le río. Toutefois, comme il avait réussi à se détacher, on le tua d'une balle à sa sortie de l'eau. Ce fait divers récent s'est produit en décembre de l'an passé [1890] et il est bien connu de tous.

On comprend que, en l'absence de toute autorité, il est difficile d'envoyer les coupables à Reyes à cause de la forte perte de la force de travail que cela implique³⁴⁶. On devrait pour cela utiliser des péons de l'exploitation, qui ne travailleraient pas alors pendant près d'un mois. De plus, les autorités de cette capitale provinciale laisseraient s'enfuir les accusés ou bien trouveraient un motif pour leur élargissement, par exemple en arguant que le délit a été commis dans une autre province, et donc hors de leur compétence, chose qu'elles ont déjà faite³⁴⁷.

La barraca étant à l'écart de toute autorité et isolée sur la rive gauche du río, le maître des lieux doit user, pour sauvegarder ses intérêts et sa propre vie, des moyens les plus rudes en comparaison avec d'autres pays, mais les actes de barbarie doivent être jugés comme tels. Certes, on peut tuer un homme devenu enragé, mais on ne peut le torturer et ensuite le jeter vivant et ligoté dans le río.

Retour à la paisible nature

Mais, avec tout ça, je me suis beaucoup éloigné des excursions botaniques que j'ai pu faire, grâce à la gentillesse de M. Roca, au centre d'exploitation et où j'ai pris de nombreuses photographies³⁴⁸.

Dans le bois, j'ai vu divers palmiers déjà connus : le motacú ; la chonta loro ou sciibó ; la garronuda ou vichirí ; l'aritchí ou marayahú et la chonta, qui a de très nombreuses épines sur le tronc, que j'ai dit avoir vue la première fois dans les forêts du río Madidi.

En plus de ceux-là, j'ai vu deux palmiers nouveaux pour moi. Un d'entre eux, appelé *maco* par les Tacanas, est magnifique : sans épines, très haut, le tronc lisse et avec d'immenses feuilles à folioles disposées en lignes régulières des deux côtés du pétiole, bien droites et vertes. La base des feuilles est très grande et en forme d'étui. L'inflorescence est une grappe de chatons qui naît à 1 m de la base des feuilles. Le fruit est noir, avec un noyau strié de la taille d'une belle olive. L'autre palmier non plus n'a pas d'épines, il est de très grande taille, avec un tronc presque lisse, les palmes à foliole sont disposées en petits groupes irréguliers, comme pour le motacú, mais plus voyantes et plus grandes car atteignant de 4 à 5 m de long. L'inflorescence est une grappe à bractées très grandes, qui naît au milieu des feuilles. Le fruit est acuminé ou bien de forme pointue et il est plus petit que celui du motacú, à qui ce palmier ressemble beaucoup. Néanmoins, il se distingue facilement de ce dernier par son tronc qui n'est pas noueux.

J'ai retrouvé un palmier qui, d'après ses palmes, me sembla celui vu communément dans la forêt de Salinas où, toutefois, il n'avait pas un port arborescent. Il a le tronc fin et les folioles linéaires et aplaties, bien rangées en deux files et parfois par groupe de deux.

Quant à la faune, le gibier est rare près de San Antonio car c'est une ancienne barraca. Un jour, sur le chemin allant à un centre d'exploitation, on a tué une variété de surucucú (serpent) ; je crois que c'était un *Lachesis muta* d'environ 2 m de long. Il se distingue de la variété *rombheata*³⁴⁹ par son ventre jaunâtre et ses grandes taches qui se trouvent des deux côtés de sa colonne vertébrale ; elles sont noires, bordées de jaune clair, sur le fond jaune foncé de sa robe écailleuse. Il a des crochets à venin de presque 2 cm de long, qui sont placés de chaque côté de la gueule, et que j'ai conservés.

Les centres d'exploitation de la barraca San Antonio sont très dispersés et certains très éloignés. Les habitants de la barraca sont presque tous de Tumupasa ou des Indiens tacanas, dont la langue, avec le maropa, est la plus répandue le long du río. La langue tacana est à la base du maropa parlé à Reyes et elle se retrouve en grande partie dans le cavinas.

Les Indiens aronas³⁵⁰, qui vivaient jusqu'il y a peu sur le Madre de Dios et les ríos voisins, parlent un tacana peu différent, selon ce que l'on m'a dit (illustration XXIV). Quant aux fameux Guarayos, qui ne sont pas les véritables Guarayos³⁵¹, car cette race vit à l'est du Mamoré sur les ríos

Blanco et San Miguel, on ne sait quelle langue ils parlent puisque personne n'a pu en approcher. Pour cette même raison, l'on ne connaît aussi plus le vrai nom de la tribu³⁵².

Je traduis ci-dessous les mêmes noms que j'avais notés en maropa et cavinas :

Père : TATA ; mère : CUARA ; fils : EBACUA ; fille : EBACHIEPUNA ; frère : CUNU ; sœur : DUDU ; oncle : XUXU ; pied : EUATR(S)I ; bouche : ECUATR(S)A ; maison : ETE ; étoile : ETUBAI ; lune : BADI ; soleil : IOL(R)ETI ; nuage : BEPA ; pluie : NAI ; tonnerre : TIRI ; éclair : DARARA ; foudre : (S)CIERU (S)CIERU ; etc., etc. (J'ai dit déjà que le x indique la j espagnole et les lettres entre parenthèses sont presque muettes.) Les chiffres sont : PEADA, 1 ; BETA, 2 ; les 3, 4, 5, 6 sont pris de l'aymara ; les 7, 8 et 9 se disent en espagnol et le 10, PEARATUNCA, est presque de l'aymara.

Les femmes tacanas adorent les tipoyos noirs. Ainsi que je l'ai dit au début, il y a dans la barraca des bœufs de trait et

de selle qui sont très commodes pour apporter les vivres aux centres d'exploitation comme pour apporter les boules de caoutchouc vers ces centres quand ils sont éloignés. Ces animaux, néanmoins, sont encore très chers dans le Beni où une vache vaut jusqu'à 100 pesos, c'est-à-dire 250 livres italiennes, alors qu'elle ne coûte que 6, ou tout au plus 7, pesos à Reyes. Aussi, a-t-on commencé à faire



XXIV. Indiens du bas Beni (1906).

venir de grands troupeaux de bétail du Beni, depuis Reyes et le Mamoré. Souvent, le bétail est transporté, en petits groupes, soit sur un callapo où il est enfermé dans des sortes de cages, soit sur un batelón.

À peu de distance de la barraca San Antonio, vers le sud-ouest, commence la lagune Naruro qui arrive jusqu'à côté de la barraca Todos Santos. De San Antonio, on dispose de la vue sur une longue portion du río Beni qui, ici, court presque du nord au sud.

La première quinzaine de janvier, époque généralement extrêmement pluvieuse, fut au contraire cette année très agréable, et les nuits, surtout, furent toujours splendides. Les péons continuaient à saigner les estradas pas encore inondées. Lors des jours de grand vent du nord, le baromètre descendait jusqu'à 747 mm et montait jusqu'à 755 quand arrivait une tourmente du sud, ce qui se produisait généralement de nuit, et elle était accompagnée par la pluie. La température maximale, observée à une heure de l'après-midi, fut de 35 °C à l'ombre. Les simulies qui sont si irritantes (par leurs piqûres) n'existaient pratiquement plus – en tout cas je ne les vis point durant mon séjour – et la présence de moustiques la nuit était tolérable, mais cela ne signifiait pas que l'on puisse abandonner la moustiquaire, plus indispensable que le lit dans ces contrées.

Chicha et fête

La seconde quinzaine de janvier, période que je fus obligé de passer à la barraca San Antonio (c'est toujours la même histoire dans ces pays où l'on ne sait jamais quand on pourra partir), fut, comme la première, assez sèche³⁵³. La saignée des hévéas se poursuivait.

Le 2 février, la fête de la Chandeleur devait être célébrée dans la barraca, aussi les femmes des péons étaient-elles très affairées à la confection de la chicha. Comme je l'ai expliqué précédemment, la chicha est une boisson préparée avec du maïs. On commence à mettre du maïs tendre dans un récipient, puis on le conserve toujours humide jusqu'à sa germination. Quand la plantule a 2 cm de long, on broie fortement les grains germés jusqu'à les réduire en farine. Cette opération est faite de nuit par les femmes et elle commence à deux ou trois heures du matin pour s'achever à l'aube. Les grains sont pilés sur des grandes plaques de bois, ayant la forme d'un demi-disque et appelées *batanes*, au moyen d'une pierre – chose ici très rare, ce qui lui donne sa valeur – ; aussi cette opération cause-t-elle un bruit monotone dû à la répétition des coups et qui, il faut le dire, n'est pas très agréable en ces heures très matinales. Une fois le grain moulu, on prend un peu de farine et on l'enveloppe dans une feuille très semblable à celle du bananier, mais plus petite, nommée en tacana *apaina*** . On cuit le tout jusqu'à ce que l'on obtienne une pâte plus ou moins dure. Le restant de la farine est versé, petit à petit, dans une marmite que l'on laisse sur le feu jusqu'à ce que l'eau ait bouilli. Ensuite, on la retire du feu et on la laisse refroidir tandis que l'on mastique la pâte enveloppée dans la feuille, puis on la jette, bien remâchée, dans la même marmite. Quand la préparation est bien froide, on la passe au tamis et la chicha est prête. Quelquefois, après l'avoir tamisée, on la fait bouillir une seconde fois. Après un jour ou deux, la chicha prend un goût très fort, signifiant qu'elle est à point pour que ses vapeurs montent à la tête des Indiens et de ses consommateurs en général, s'ils la boivent en grande quantité.

Mais retournons à la fête. Après deux ou trois nuits de martèlement sur les batanes, le jour solennel arriva. Dans la case des péons, on dressa des petits autels garnis d'images pieuses, de mouchoirs, de bouteilles... La matinée commença par des salves de fusil et des danses et, à la nuit, il n'y avait pas, dans toute la barraca, un péon qui ne se fût pas enivré de chicha. J'ai assisté à l'exécution de l'habituelle danse des gens de Reyes, avançant et reculant à petits pas, accompagnés par des flûtes de roseau et l'inévitable tambour. L'air est toujours le même et ils le jouent continuellement, des nuits et des jours entiers, sans se lasser, ne dormant que quelques heures. La danse aussi, toujours la même, est seulement interrompue par moments par deux pirouettes et une ritournelle de la flûte. Certains dansent le *puli-puli*, danse d'origine quechua (qui signifie

« pauvre-pauvre »), qui consiste à se promener, l'un derrière l'autre, avec des mouvements ridicules des pieds et du torse, scandés par un monotone battement de tambour accompagné à la quena, un instrument de roseau qui se joue comme une clarinette, mais qui émet un son de flûte.

La danse la plus typique que j'ai vue fut celle des *macheteros** ; j'y reviendrai quand je décrirai les coutumes des villages du Mamoré ou de Mojos.

Au fil de l'eau, le défilé des barracas

Le 3 février, les danses et la consommation de chicha continuaient encore et c'est seulement en soirée qu'elles cessèrent toutes deux.

Le 4, profitant d'une barque qui descendait vers une barraca, je pris congé de mon amphitryon que je remerciai des gentilleses reçues. L'embarcation était prête depuis la veille, aussi sommes-nous partis dans la nuit noire à 2 h 15 du matin.

À 3 h 48³⁵⁴, nous arrivâmes à Maco, à la rive gauche du río. C'est une toute petite barraca³⁵⁵, avec à peine trois ou quatre travailleurs. En cet endroit, il est très dangereux d'accoster à cause d'un fort tourbillon qui renvoie en amont, avec le risque d'être projeté sur un énorme amas de troncs d'arbres (ou palisada) accumulés par le courant. Nous repartîmes presque tout de suite, à 4 h 10.

À 6 h 10 du matin, il faisait déjà clair et nous laissâmes à la gauche la barraca Fortaleza³⁵⁶, située sur une haute terrasse et aux nombreuses cabanes. Quarante hommes y travaillent. À 7 h 45, nous dépassâmes, toujours à gauche, la station Ayacucho³⁵⁷ avec plusieurs cases et vingt-cinq collecteurs de caoutchouc. À 8 h 25 apparut, à droite, Carnavales³⁵⁸, établissement installé sur une plage basse où se trouvent diverses constructions et où vingt-cinq travailleurs assurent l'exploitation ; à 8 h 45, à gauche, Santo Domingo³⁵⁹, avec trente-cinq hommes ; à 9 h 10, à droite, California³⁶⁰ avec plusieurs maisons, une barraca abandonnée actuellement ; à 9 h 45, à gauche, Etea³⁶¹ qui est la barraca présentant, vue du cours d'eau, le panorama le plus pittoresque de tout le Beni. En effet, ses habitations se répartissent du pied aux pentes d'une éminence de 25 à 35 m de haut, couronnée par la forêt et qui se transforme en aval en une terrasse étagée descendant vers le río. Quarante-trois péons y travaillent. À 10 h 10, nous accostâmes à la station San Lorenzo³⁶² où œuvrent vingt-cinq hommes ou machadifños, comme on les appelle ici, du nom de l'outil qu'ils utilisent [la machette ou sabre d'abattis]. On y trouve une maison de deux étages, mais au toit couvert de feuilles de palmier comme les autres. Nous partîmes à 2 h 20 de l'après-midi, après un fort orage. La barraca est en rive gauche.

Le río Beni, qui depuis Salinas suivait une orientation vers le nord, prend à partir d'ici une direction NE qu'il conserve jusqu'à son embouchure avec le Mamoré.

Le 4 février, à 4 h 30 de l'après-midi, nous arrivâmes au but provisoire de notre voyage : la barraca Esperanza³⁶³ où nous devions séjourner plusieurs jours. La station d'exploitation commence à renaître. Son nouveau propriétaire pense faire saigner l'hévéa par trente hommes. La barraca a été abandonnée durant plusieurs années à cause de l'assassinat de son ancien patron et fondateur par ses péons, pour une question de femmes (comme toujours par ici). Le châtiment des coupables a été souvent la mort et il a donné lieu à des vengeances répugnantes dans lesquelles le fouet fut utilisé sans aucune retenue. La barraca est en rive droite. Je n'ai pas pu pénétrer dans la forêt (parce qu'ici, bien plus encore que dans les barracas fonctionnant depuis longtemps, il eût été vain de trouver un homme qui pût m'accompagner³⁶⁴). Néanmoins, je remarquai, dans la forêt avoisinante, en plus des palmiers déjà cités dans ce texte (comme le motacú ou *Attalea excelsa*, la garronuda, le *maracayú***...), un autre que je ne connaissais pas encore, appelé par les Indiens *biata*** . Le tronc est mince et presque lisse, droit ou gracieusement courbé, couronné d'un certain nombre de feuilles largement pédonculées, rondes, disposées en éventail et divisées en deux parties par une incision qui atteint le pédoncule, avec un rebord fortement dentelé. Ce palmier gracieux, qui commence à se développer par ici, donne un aspect nouveau et élégant à la forêt. Il y abonde aussi un palmier appelé *cuzi* (*Attalea speciosa*), déjà rencontré le long du río, avec le tronc et le fruit similaires à ceux du motacú, mais ce dernier est plus rond et la bractée qui protège l'inflorescence est plus mince. Ses feuilles et les folioles sont vert clair sur leur partie inférieure, disposées symétriquement en face l'un de l'autre, et positionnées verticalement.

Le baignoigé des Mosenes, appelé par ici *assahy*** (*Euterpes edulis*), est très commun, tout comme un autre palmier aux feuilles semblables. Toutefois, il s'en distingue facilement car ses feuilles ne naissent pas à la même hauteur en formant un étui en forme de tube à la base mais, au contraire, elles sont quelque peu séparées. J'ai déjà dit que la graine de la *Siphonia elastica* ou hévéa ressemble énormément à celle du ricin, tout comme le fruit. Toutefois, ce dernier est beaucoup plus gros, de la taille d'une pomme et avec un long pétiole, un trait qu'il partage avec les fleurs. Le fruit se différencie de celui du ricin par sa membrane extérieure qui ne présente pas de piquants. Il est déhiscent³⁶⁵ et on entend un petit bruit quand on l'ouvre.

Les nouvelles maisons de la barraca Esperanza ont un toit en feuilles de palmier *biata* qui ont bel aspect. Le sol est recouvert de troncs fendus en deux du palmier garronuda, une précaution excellente contre l'humidité, mais favorisant l'invasion de fourmis légionnaires, une espèce d'*Éciton* noir³⁶⁶, qui envahit de temps à autre les pièces.

Finalement, le 18 février, arrivèrent les embarcations avec lesquelles nous devions descendre le río Beni. Nous partîmes à 4 h 30 de l'après-midi. À 5 h 30, nous nous éloignions sur la gauche d'une terrasse très haute

et de couleur rouge, ainsi que toutes celles de ce río, qui présentait différents niveaux comme si elle était décorée de promontoires étranges signalant les différents éboulements des pans du talus dans les eaux. À 5 h 45, nous accostâmes en rive gauche à la barraca Blancaflor³⁶⁷ où travaillent vingt-cinq hommes ou machadiños. Nous y avons passé la nuit.



XXV. Un bateau à vapeur bolivien du bassin amazonien.

Le 19, peu avant notre départ, le vapeur *Braillard* arriva. C'est le deuxième navire de ce type³⁶⁸ connu de par cette région et le seul actuellement qui navigue sur le río Beni (illustration XXV³⁶⁹). C'est une grosse caisse difforme, mue par de petites roues à aubes à la poupe, et qui a déjà fait perdre de nombreux milliers de pesos à ses propriétaires³⁷⁰.

Nous partîmes à 11 h 10 du matin. À 2 h 05, sous un fort orage, nous entrâmes dans la petite rivière Jenecoya, plus connue sous le nom de Biata³⁷¹. Nous étions à 11° 44' de latitude S et la distance parcourue sur le río Beni, depuis l'embouchure du Madidi, était de trente et une lieues. Le courant du Biata, se jetant à droite dans le río Beni, était presque nul car ce dernier avait beaucoup grossi, bloquant l'écoulement du premier. Ses eaux sont noires, mais transparentes, et donc jamais comparables à celles du Beni, qui sont terriblement boueuses à cause surtout des apports de deux affluents, le Tuichi et le Madidi. Toute la forêt des berges était inondée. La largeur du río Biata est à peine la moitié de celle du Madidi et peut-être moins encore. L'inondation des bois, les lianes souvent couvertes de fleurs et les jacinthes d'eau ou camalotes aux grappes de fleurs violettes, si communes sur le río Paraguay, donnaient à la navigation sur le río Biata un aspect vraiment pittoresque. Sur ses rives abonde un palmier qui croît dans les terrains inondés et que j'avais déjà identifié, bien que plus rarement, à la barraca Esperanza : c'est un maracayú ou, du moins, c'est ainsi que l'on nomme par ici tous les palmiers petits et épineux. Il atteint à peu près 5 m de haut. Son tronc est fin, couvert d'épines, avec des anneaux larges, et ses feuilles, en forme de plumes, sont ornées de folioles élargies, lancéolées et disposées en petits bouquets souvent distants les uns des autres. L'inflorescence est une grappe composée de chatons aux fruits très petits et ronds. L'inflorescence est défendue en première ligne par une bractée épineuse, comme chez l'arichti des Mose-tenes, déjà décrit antérieurement.

À 4 h 15, nous arrivâmes à la barraca Biata, située en rive droite de la petite rivière et sur une berge élevée, à l'abri des inondations. Quinze péons

ou machadiños y travaillent. Nous y passâmes la nuit alors que tombait une grande pluie qui ne se termina que le lendemain matin, le 20 février à onze heures.

Nous partîmes vers le Beni le 20, à 12 h 15, entre les arbres qui croissent sur la berge et où, comme sur les ríos Madidi et Beni, l'ambaiba (*Cecropia palmata*) foisonne, chargé de fruits en grappes et de forme digitée. Plusieurs arbres portaient aussi de nombreux nids suspendus, semblables à ceux de notre passereau européen l'accenteur mouchet³⁷², mais, dans ce cas, il s'agissait de ceux d'un oiseau jaune et noir appelé *tojo**, de la taille d'un merle, et que l'on m'a dit être bon chanteur.

À 2 h 15 de l'après-midi, nous étions à nouveau sur le río Beni [que nous descendîmes]. À 4 h 15, nous laissâmes à droite la barraca de Mamorebey³⁷³, alors abandonnée. À 6 h 05, nous dépassâmes, à droite, un îlot nommé Capiguasa³⁷⁴ en empruntant le bras de gauche. À 6 h 45, déjà à nuit tombée, nous débarquâmes à la barraca Copacabana³⁷⁵, située sur une haute terrasse allongée en rive gauche, et où trente-cinq hommes travaillent. J'ai omis dans ce compte rendu le nom de nombreuses localités correspondant à des barracas abandonnées depuis longtemps et dont il ne reste plus aucune trace³⁷⁶.

Le 21 février, à sept heures du matin, je partis seul sur une des barques. J'observai, pour la première fois, un palmier sur les rives, dit royal**, qui est caractérisé par un haut tronc très robuste, couronné de feuilles en éventail et profondément incisées. À 10 h 20, nous laissâmes à gauche les cases de la barraca Exaltación³⁷⁷, de peu d'importance, où seulement quelques hommes travaillent. Toute proche, à la fin du coude du río, on voit la barraca Concepción³⁷⁸, en rive droite, où nous arrivâmes à 10 h 45. C'est une des plus importantes du río Beni. Elle occupe une large extension de terrain sur une terrasse très allongée. On y observe plusieurs groupes de maisons et une distillerie d'alcool, à proximité d'une grande plantation de canne à sucre. Les murs des bâtiments occupés par le propriétaire sont en adobe et blanchis, une chose rarement vue par ici ; soixante-dix hommes y travaillent, organisés et parfaitement disciplinés. Le patron ne permet pas que les péons des autres exploitants communiquent avec les siens, aussi fait-il passer les embarcations de l'autre côté du río où il a fait construire [en rive gauche] une case de passage pour les voyageurs. Je passai la nuit à la barraca.

Le 22, à sept heures du matin, je repartis. À dix heures, nous arrivâmes à l'embouchure du petit río Genesuya [ou Genehsuya], affluent de droite que nous remontâmes pour chercher de l'eau potable. La distance parcourue, depuis la confluence Beni-Biata, était de dix-neuf lieues et nous étions à 11° 23' de latitude S. L'embouchure se situe sur une plage basse où poussent deux espèces de saules très communs dans tout le Beni : l'un est grand tandis que l'autre est petit, mais tous deux ont des feuilles vert clair et charnues. Tout près de là, nous préparâmes

la collation, alors qu'une forte averse nous trempait, pour repartir à 12 h 25. Les plages, maintenant inondées, deviennent fréquentes dans cette partie du río, où les voyageurs s'approvisionnent en milliers d'œufs de tortue en saison sèche.

De-ci, de-là, on observe des terrasses de couleur rouge, plus ou moins hautes, même dans les méandres du río, que j'ai noté pour compléter la carte de ce cours d'eau³⁷⁹. À 11 h 15, nous passâmes un îlot ; puis, à 3 h 20, un deuxième avec des saules et, à 3 h 30, un troisième tout boisé. À 5 h 50, nous débarquâmes à droite, dans la forêt, afin d'y passer la nuit. La quantité de moustiques était effrayante et je n'ai pas souvenir d'avoir entendu leur vol bruïsser aussi fortement.

Le 23, le pilote se réveilla à 1 h 30 du matin. Ayant dormi dans la cabine, je ne pus mettre le nez hors de la moustiquaire que lorsque l'embarcation se trouva au milieu du lit du río ! Nous partîmes à 1 h 45. Les hommes ne ramaient quasiment pas car nous descendions le courant. Tous étaient des Trinitaires, c'est-à-dire des gens natifs de Trinidad, la capitale du département du Beni. À 7 h 15, nous accostâmes, à gauche, dans le site de l'ancienne barraca San Nicolás, où nous allâmes chercher des bananes car elles abondent toujours dans ces nombreuses stations d'exploitation du caoutchouc abandonnées entre le río Geneshuya et Riberalta, une portion du río devenue actuellement quasi déserte. Nous repartîmes à 8 h 25 et, à 9 h 25, nous laissions à droite l'embouchure du río Ivon ou Yvon.

Depuis le Geneshuya, il y a vingt et une lieues et nous sommes à 11° 5' de latitude S. On devine, à partir du río, plusieurs cabanes et quelques-unes sur les berges du Beni, plus en aval, au-delà de l'embouchure de l'Ivon. La barraca Ivon emploie vingt travailleurs. Elle est la propriété de M. Augusto Roca³⁸⁰, le plus grand producteur de caoutchouc du río Beni³⁸¹ et de ses affluents ; ce monsieur possède ses principales exploitations sur le río Madre de Dios. À onze heures, nous doublâmes une île boisée, puis, à 12 h 10, nous arrivâmes à la confluence avec le Madre de Dios dont le lit est trois fois plus large que celui du río Beni.

Riberalta, ville-champignon du caoutchouc

Il y a cinq lieues entre le río Ivon et l'embouchure du Madre de Dios, située à 11° de latitude S. Le Madre de Dios est un affluent de rive gauche du Beni. Le río Beni devrait logiquement perdre son nom car il devient tout-puissant, après avoir reçu le Madre de Dios, et il le serait plus encore sans l'obstacle formé par l'île couverte de forêt qui se trouve face à la confluence. Nous longeâmes la rive droite et nous arrivâmes au pied d'une très haute terrasse [de 20 à 25 m de haut] sur laquelle sont bâties les maisons de Riberalta³⁸². Le courant est très fort.

Riberalta n'est pas une barraca du caoutchouc car il s'agit d'un groupe de maisons appartenant à des commerçants de gros qui achètent la gomme des ríos Beni et Madre de Dios et réceptionnent les marchandises qui arrivent par l'Amazone ou le Madeira³⁸³. Des masures sont occupées par de petits négociants gravitant autour des grandes sociétés de commerce. Je logeai dans la maison des MM. Velasco et Henicke³⁸⁴, la plus importante compagnie commerciale de Riberalta.

Le Madre de Dios, débouchant juste en face du village, n'est exploré que depuis une douzaine d'années ; toutefois, les centres d'exploitation s'y sont multipliés et certains sont très importants³⁸⁵. Une grande quantité de caoutchouc d'excellente qualité est exportée des rives de ce río, mais le trafic est y moindre que celui enregistré sur le Beni.



XXVI. La barraca Orton.



XXVII. Antonio Vaca Díez,
le premier roi
du caoutchouc bolivien.

Le 25, nous sommes partis à huit heures du matin car l'autre embarcation qui avait appareillé plus tard [de la barraca Copacabana le 21 février] nous avait rejoints. À 8 h 15, nous laissâmes, à droite, une toute petite barraca nommée Alianza et, à neuf heures, j'observai une île basse couverte de saules. À 10 h 20, nous vîmes à gauche la barraca Orton ou Orthon³⁸⁶, la plus importante du Beni car cent soixante-dix péons ou machadiños y travaillent (illustrations XXVI³⁸⁷ et XXVII³⁸⁸). Il y a notamment une maison de deux étages au toit en tôle de zinc. C'est la seule de ce genre tout le long du río, mais elle est bien peu adaptée au climat³⁸⁹. À 10 h 35, nous laissâmes, à gauche, le tronçon terminal d'un étroit affluent du río Orton où travaillaient les péons de l'exploitation homonyme. La barraca Orton se trouve à 10° 48' de latitude S et elle est distante de six lieues de l'embouchure du Madre de Dios. À 11 h 45, nous accostâmes en rive gauche à la barraca Progreso où trente hommes s'activent. En face, il y a une île et le fleuve est très large.

Nous repartîmes à 2 h 30 de l'après-midi. Je vis, sur une terrasse en rive gauche, le palmier ocdó des Mosetenes et que l'on nomme ici *barriguda*** , à cause de son tronc renflé, et que je n'avais pas revu depuis Rurenabaque. À 6 h 30, nous fîmes halte sur la rive droite à la barraca Recreo, qui est en construction. Le propriétaire pense y faire *picar* ou saigner les arbres par vingt hommes.

Le 26, nous partîmes à cinq heures du matin. À 5 h 50, nous passâmes à la droite d'une grande île boisée, nommée Boger par l'explorateur du Beni,

le Dr Heath. À 6 h 45, nous laissâmes à gauche un îlot avec des saules et une île plus grande, couverte de *Cecropia palmata*. À 7 h 45, nous passâmes, en la laissant sur la droite, une île longue et basse avec une saulaie et, à 8 h 05, nous entrâmes dans le chenal – presque un goulet – du dangereux rapide de Cachuela Esperanza. Avec seulement une paume de la main au-dessus de la ligne de flottaison et les plats-bords en bien mauvais état, la barque menaçait d'embarquer les vaguelettes provoquées par le goulet.

À 8 h 30, on découvrait déjà clairement, à droite, les maisons qui dominent le rapide et ses vagues. Le grondement s'entendait parfaitement. Nous passâmes du côté de la rive droite en la bordant pour ne pas être entraînés vers le rapide et, à 8 h 45, nous entrâmes dans l'embouchure d'un río à droite, à quelques mètres des premiers remous, où nous mîmes en sécurité les deux embarcations. Depuis le río Orton, nous avions parcouru vingt-six lieues et nous étions à 10° 29' de latitude S.

Avant l'exploration du Dr Heath, les collecteurs de caoutchouc ne passaient jamais par l'embouchure du Madre de Dios par crainte d'imaginaires sauvages. Cette embouchure est à seulement deux jours de navigation, en descendant, de la confluence Beni-Mamoré. Néanmoins, auparavant, on sortait le caoutchouc de la forêt par l'amont du réseau hydrographique du Beni. Pour cela, on remontait difficilement durant trente jours ce río jusqu'à Salinas [Puerto Salinas]. De là, on charriait le caoutchouc jusqu'à Yacuma, soit encore quatre ou cinq jours de voyage terrestre. Ensuite, pour descendre le Yacuma, il fallait ajouter cinq autres jours de navigation et, finalement, on empruntait la voie fluviale du Mamoré pour rejoindre le Brésil [via le Madeira]. Bref, on employait, au total, cinquante jours pour réaliser ce qui se fait maintenant en deux ou trois journées.

Le nom d'Esperanza [soit « Bonne Espérance »] donné à ce fort dangereux rapide vient d'une plaisanterie moqueuse³⁹⁰ d'un Indien, compagnon du Dr Heath³⁹¹, qui, si je me souviens bien, s'y noya peu après !

Les bâtiments de Cachuela Esperanza n'appartiennent pas aux patrons du caoutchouc, mais ils sont les propriétés de Nicolás Suárez³⁹², un des principaux commerçants de ces ríos (illustrations XXVIII³⁹³ et XXIX). En saison sèche, la cachuela forme un saut de plusieurs mètres sur la gauche de la section du río mais, à la saison des pluies, elle n'est qu'un grand rapide donnant une série d'immenses vagues allant d'une rive à l'autre, sans laisser deviner un seul rocher. Néanmoins, les pierres abondent du côté droit et on peut observer parfaitement la barre rocheuse qui, traversant le Béni, est à l'origine du saut. Par conséquent, il faut décharger complètement les barques et transporter les marchandises à pied jusqu'à la fin du rapide, soit quelque 700 m en aval. En saison sèche, on transporte les embarcations par cette même voie terrestre. Les nôtres passèrent par la voie de l'eau en dansant – et pas qu'un peu –, mais



XXVIII.

Nicolás Suárez.

complètement déchargées et avec un équipage renforcé, en longeant la rive droite, l'unique passage possible. Un homme, manœuvrant une pagaie à large pale, s'était posté à la proue et il aidait le timonier à diriger la barque. Arrivée



XXIX. Nicolás Suárez, dernier roi du caoutchouc bolivien, au milieu des siens autour de Cachuela Esperanza.

à l'embarcadère aval, qui est un havre naturel au pied du rapide, la barque fut chargée de la seule moitié de la marchandise et du caoutchouc, par crainte des fortes vagues du remous. Puis on l'a fait descendre au fil de l'eau encore plusieurs centaines de mètres en aval. Enfin, on l'a déchargée à nouveau, laissant marchandises et caoutchouc dans la forêt toute proche pour remonter le río avec elle et prendre l'autre moitié de la cargaison.

Nous embarquâmes le 27 février à 12 h 15. Le mouillage, en aval du rapide, est très pittoresque. On y voit une grande quantité de troncs d'arbres jetés là par le río et bien polis par les vagues des remous, des arbres à moitié submergés et la forêt toute proche. À 12 h 45, nous abordâmes en rive droite, là où commençaient les eaux calmes et où était restée la moitié de la cargaison. Nous la chargeâmes et repartîmes à 1 h 50. À deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes, selon la carte du D^r Heath, à la section la plus large de tout le río Beni. À droite, on y voit un joli îlot boisé et, entre lui et la rive, les vagues des rapides, conséquence de rochers submergés. À 2 h 15 apparurent un autre îlot et un nouveau rapide. J'observai à droite une petite ondulation de terrain, encore couverte de forêt. Finalement, à 4 h 20 de l'après-midi, nous accostâmes en rive droite à la douane de Villa Bella³⁹⁴, située à la confluence du río Beni avec le Mamoré qui donne naissance au Madeira. Nous avons parcouru six lieues depuis Cachuela Esperanza et étions à 10° 25' de latitude S.

Je dois confesser que c'est avec soulagement que je mis pied à terre car j'en avais enfin terminé avec la navigation sur le Beni, qui m'avait fait souffrir tant de contretemps.

Les mœurs du milieu du caoutchouc

Je demande qu'il me soit permis d'exprimer quelques observations générales sur le río Beni avant de le quitter pour toujours.

Concernant son aspect, je dois dire qu'il est terriblement monotone : de la forêt et toujours de la forêt, sans aucun relief ni une fleur rompant

la monotonie du vert. Ce couvert forestier s'étend vers l'intérieur des terres sur plusieurs lieues, de part et d'autre des berges. Quand la forêt s'achève, commence la pampa, c'est-à-dire un terrain plat couvert seulement d'une herbe haute³⁹⁵. Du reste, la largeur et la densité de la forêt-galerie varient beaucoup.

C'est dans cette forêt que l'on rencontre les secteurs à hévéas, dits aussi îlots de *Siphonia*. Ces bois voient leur richesse en hévéas quasiment épuisée car ils sont les plus proches des ríos. On les exploite depuis de nombreuses années, sans se préoccuper de la conservation des arbres, et en les saignant le plus possible.

D'où il découle que la plupart des patrons du caoutchouc sont déjà obligés de chercher la gomme à plusieurs lieues des rives du Beni et, même, de franchir la pampa, au-delà de la partie boisée, jusqu'à rencontrer différents pans de la forêt riveraine des affluents du Madre de Dios, à gauche, ou des ríos Biata ou Genesuaya, à droite.

Aujourd'hui, sur le Beni, tout comme sur le Madre de Dios, il existe des exploitations riveraines, ainsi est-il aisé de deviner qu'un jour ou l'autre, les collecteurs de ces deux ríos se rencontreront, ce qui posera la question de la propriété³⁹⁶ des forêts riches en hévéas. Et alors, comme à l'accoutumée, on proposera de régler ces litiges par des duels à l'arme à feu.

Il est indubitable que, si l'on doit aux patrons du caoutchouc l'exploration³⁹⁷ du Beni et de ses affluents, une conséquence de leur travail dans les forêts riches en hévéas est le dépérissement [démographique] des villages de Reyes, Tumupasa, San José et de quelques-uns encore dans le pays de Mojos³⁹⁸. Nombre d'Indiens meurent de fièvres dans les estradas ou lors des voyages par les rapides du Madeira. Faute de femmes, d'autres sont condamnés au célibat, d'où une diminution de la population de cette partie de la Bolivie au lieu de son augmentation. En évoquant les barracas, j'ai toujours donné le nombre d'hommes actifs dans les estradas mais, pour en calculer approximativement la population, il est nécessaire de doubler ces chiffres pour y inclure les femmes³⁹⁹, les autres employés, etc.

La majorité des patrons des barracas est originaire de Santa Cruz de la Sierra. J'ai décrit auparavant les principaux vices de ces gens-là : l'alcoolisme et le jeu. J'ai déjà dit que, sur le río Beni, il n'existe pas de lois mais « qui a la force a le droit ». Certes, je ne chercherai pas à défendre les Indiens employés aux tâches du caoutchouc. Détruits par les Blancs et les curés, pleins de vices, ils sont incapables d'avoir ni énergie pour se défendre, ni gratitude envers ceux qui les traitent correctement ; et ils sont toujours prêts à abandonner un maître pour en suivre un autre peut-être pire que le précédent⁴⁰⁰. Bien qu'elle me répugne, je comprends la peine du fouet⁴⁰¹, faute d'autre moyen de correction, mais je n'admets ni la tromperie, ni les actes de pure barbarie commis par les Blancs sur le río Beni. Je pourrais dénoncer des grands patrons du caoutchouc qui paient leurs

péons avec des fiches métalliques qu'ensuite ils changent en bon argent avec 10 % de décompte⁴⁰² ! Je pourrais aussi dénoncer les gens qui ont tué à coups de fouet des individus, certes coupables, mais qu'ils n'avaient pas le droit de martyriser ; tout comme ces gens qui, égarés dans leurs orgies alcooliques, ont fait fouetter par pur caprice des hommes des centaines de fois⁴⁰³...

Un jour, j'observai le jeu des enfants dans une barraca. L'un d'entre eux simulait un péon qui fuyait et les autres le poursuivaient. Ils le rattrapèrent, l'étendirent sur le sol et lui appliquèrent le fouet... Celui qui incarnait le patron était le fils du maître du lieu, et c'est en jouant qu'il ordonnait le fouet. Il n'avait que quatre ans...

Je me souviens d'une fête à laquelle j'avais assisté dans la capitale du Paraguay à l'occasion de la proclamation de l'abolition de l'esclavage au Brésil [le 13 mai 1888⁴⁰⁴]. Perdu dans la foule, je souriais à ce moment-là en mon for intérieur car je pensais aux péons des plantations d'herbe à maté du Paraguay – qui restaient en réalité des esclaves – et j'aurais souri bien plus si j'avais connu alors le Beni et ses gomales. En effet, c'est en vain que ces messieurs du caoutchouc mentent en disant qu'ils sont prêts à laisser partir, libre, un péon qui a payé ses dettes. On connaît des patrons qui firent donner à leurs péons plusieurs centaines de coups de fouet pour le seul délit de demander à voir leur compte car ils croyaient avoir presque fini de payer leur dû – quels malappris pour agir de cette façon-là !

Des rives du Madre de Dios, on exporte sans cesse de jeunes sauvages aronaas et toromonas que l'on vend 800 ou 1 000 livres [soit entre 320 et 400 bolivianos] aux patrons des barracas⁴⁰⁵. Quand l'exploitation débuta sur ce río, ces Indiens se présentaient volontairement pour travailler. Ils furent complètement abusés. Et, non content de vendre les enfants confiés aux bons soins des patrons, on organisa des rapt. Bien que la nature de ces Indiens soit d'une grande placidité, leur sacro-sainte vengeance finira par éclater un jour et ensuite, de l'autre côté, chez les Blancs, on pestera contre les sauvages.

Les employés des barracas sont indignes en général d'occuper un quelconque emploi⁴⁰⁶. Je connais une barraca fort importante dont, j'ose dire, les travailleurs formeraient une magnifique collection de délinquants bons pour le bagne, mais ils conviennent à leur patron, qui est digne d'eux car, selon son bon vouloir, il les roue de coups de bâton tels des chiens.

Cela s'explique facilement : avec des patrons de moralité douteuse, il ne peut exister d'employés modèles. Toutefois, il leur faut accepter ensuite le rare personnel qu'ils trouvent, sans pouvoir le choisir. Enfin, c'est un vice trop commun dans ces contrées : on ne demande jamais à quelqu'un d'où il vient, ni ce qu'il a fait auparavant.

Quant aux quelques employés européens⁴⁰⁷ qui vivent sur ce río, on doit reconnaître que, à part être de bons ouvriers, ce sont soit des fous

soit des canailles notoires ; dans des pays plus civilisés, ils pourraient gagner beaucoup plus d'argent et avoir une vie meilleure. Durant mon séjour dans le río Beni, j'en ai connu quelques-uns fuyant d'une barraca à l'autre, vendant dans l'une ce qu'ils avaient volé dans l'autre.

Monopole du caoutchouc

Le caoutchouc est l'unique produit d'exportation du Beni. D'autres, tel le cacao – si abondant et de la meilleure qualité –, ne sont pas exportables à cause du coût élevé du transport. Les produits importés comprennent des articles pour les Indiens. Il s'agit en général de toile de cotonnades anglaises, d'armes, de vivres et d'alcool en abondance.

Plusieurs commerçants ont leurs entrepôts à Riberalta ou à la douane de Villa Bella et font du colportage sur le río Beni pour vendre leurs marchandises et acheter le caoutchouc qu'ils revendent au Para⁴⁰⁸ ou en Europe.

Il est à relever que la gomme du type cernambi vaut presque le prix du caoutchouc normal au Para alors que, ainsi que je l'ai déjà dit, elle se paie au producteur local la moitié du prix du caoutchouc de qualité. Il en résulte que les commerçants de cernambi réalisent un important profit. Les marchandises vendues sur le río Beni sont très chères, ce qui s'explique en grande partie par le bénéfice abusif⁴⁰⁹ auquel les négociants prétendent. Ce renchérissement se justifie partiellement par le coût exorbitant du fret depuis San Antonio (le dernier rapide en aval sur le Madeira brésilien) jusqu'au río Beni, qui correspond aux risques encourus sur les nombreux rapides : pertes de marchandises⁴¹⁰ et équipages décimés par les fièvres endémiques.

Mieux vaut couvrir d'un voile pudique les mœurs sexuelles de ces rives : l'amour libre y règne, tout comme à Reyes, une caractéristique que j'ai déjà soulignée en son temps.

Pour terminer, je m'empresse de mettre en exergue une bonne chose qu'au milieu de tant de turpitudes j'ai rencontrée : la généreuse hospitalité⁴¹¹ dont je serais toujours reconnaissant aux personnes qui, gentiment, me l'ont offerte.

Villa Bella : capitale du caoutchouc

La douane de Villa Bella⁴¹² est un groupe de nombreuses maisons aux toits couverts de feuilles de palmier, en général celles du cuzzi ou de l'*Attalea speiosa*, qui donnent des feuilles très grandes et des fruits de la taille d'un poing. On appelle *palla*** – un nom brésilien – la palme couvrant les cabines des barques, qui est plus élégante et plus résistante que celle du palmier motacú. Face aux maisons donnant sur le río Beni, on voit deux îles voisines l'une de l'autre, couvertes de bananiers.

Juste en aval de la pointe où se mêlent les eaux du río Beni et du Mamoré, il y a plusieurs autres îles qui précèdent le premier rapide de la nouvelle rivière, le puissant Madeira⁴¹³ (illustration XXX⁴¹⁴). Ce rapide s'appelle précisément Madeira et son grondement s'entend, tout proche, pendant la nuit. Le site de Villa Bella est exécrable, l'eau recouvre tout, y compris les passages entre les maisons. Néanmoins, il n'y a pas de moustiques, pas plus que dans le rapide de Cachuela Esperanza, et les simulies tourmentent quelque peu les gens mais seulement de jour. On y dort sans moustiquaire !



XXX. Le confluent des ríos Beni et Mamoré.

et leurs affluents. La population est fluctuante, car formée en majorité par les équipages des barques qui sont continuellement en déplacement.

Par Villa Bella doit transiter⁴¹⁵ tout le caoutchouc produit sur le bassin du Beni et exporté vers l'Europe, via le Madeira puis l'Amazone (illustration XXXI⁴¹⁶). De même, toutes les marchandises importées doivent entrer en Bolivie par cette voie. Toutefois, la douane a seulement perçu 11 670 bolivianos en 1884 (1 boliviano correspond approximativement à 2,50 livres⁴¹⁷).



XXXI. Transport du caoutchouc par bateau vers le Madeira.

STATISTIQUES DU COMMERCE DU CAOUTCHOUC DE LA DOUANE DE VILLA BELLA
(EN BOLIVIANOS, D'APRÈS BALZAN)

1885	1886	1887	1888	1890	1891	1892
26 880	17 880	30 520	36 000	45 900	74 640	94 100

En 1890, les droits d'importation des marchandises correspondaient à 40 500 bolivianos et ceux des exportations du caoutchouc, taxés de 80 centimes ou *centavos** par arrobe de gomme (environ 11 kg), s'élevaient à 34 200 bolivianos. En 1891, on a enregistré 63 500 bolivianos pour les importations contre 31 000 pour les exportations.

En 1890, on a exporté au total 518 t de caoutchouc de qualité et de cernambi puis, en 1891, 428 t du premier produit et 48,7 t du second. Les droits perçus par cette douane vont à Trinidad, capitale du département du Beni. Autour de 60 000 bolivianos participent au budget annuel du département et le reste va au gouvernement central⁴¹⁸.

Ici, je mets un point final [à cette cinquième partie]. Je partirai dans quelques jours pour Santa Ana de Yacuma. Ce sont environ vingt-deux jours de navigation en remontant le Mamoré. Le voyage est fort fastidieux et dangereux car les sauvages attaquent, depuis quelque temps, à partir de la rive [droite] brésilienne que les embarcations doivent longer pour remonter le río. Le patron de la barraca Progreso, riveraine du río Beni, a été attaqué de nuit, alors qu'il dormait à terre sans aucune précaution. Les Indiens ont tué quatre personnes et en ont blessé sept ⁴¹⁹. Je l'ai rencontré, à peine convalescent, à Villa Bella et il m'a fait cadeau de quelques-unes de ces flèches qu'il avait trouvées dans la barque, encore tachées de sang. Elles sont petites et bien travaillées.

En ce qui me concerne, je crois qu'en étant un peu vigilant on peut voyager presque en sécurité. Toutefois, il faut se charger de la surveillance car les Indiens de l'équipage, à demi civilisés, ont une peur terrible des sauvages.

Une barque, partie voilà un mois, fut attaquée de jour, mais seul son pilote fut légèrement blessé. Il me semble que les assaillants étaient des Indiens abaris ⁴²⁰.

En vous priant de m'excuser pour la grande longueur de ce texte, je vous l'accorde, peu divertissant, je me déclare votre très dévoué serviteur.

LUIGI BALZAN.

De Villa Bella (frontière brésilienne) à Trinidad (Bolivie) ⁴²¹

*Padoue (Italie du Nord),
entre mai et septembre 1893.*

J'écrivais dans mon précédent rapport, envoyé à la Société géographique depuis Villa Bella en Bolivie, que le mois de janvier 1892 avait été exceptionnellement sec dans le pays. En revanche, au cours du mois de février que je passai en partie à la barraca de Cachuela Esperanza, et ensuite en voyage, il y eut des averses quotidiennes, souvent accompagnées de vents très violents. Durant presque tout le mois de mars, alors que je me trouvais à la douane de Villa Bella, les pluies continuèrent. Contraint d'attendre la première barque partant pour le Mamoré, j'étais obligé de rester et ainsi de passer les derniers jours du carnaval en ces lieux.

Les manifestations festives se limitèrent au défilé, en chansons, de plusieurs groupes de dames et de messieurs, des commerçants, dans l'unique rue de la bourgade, à deux ou trois bals qui s'achevèrent en beuverie générale (il n'y a pas à s'étonner de cet épilogue), et à des jeux, avec des farines et de l'eau colorées. La farine d'amidon, teintée par des colorants et vendue en petits cornets, était jetée au visage et sur les vêtements des participants à ces festivités comme sur ceux qui tentaient d'y échapper, aussi voyait-on de drôles de visages peinturlurés et dignes d'un clown.

Au fil de l'eau vers Trinidad

Le 22 mars [1892], je pus finalement partir grâce à l'une des deux barques de la maison Suárez (la plus importante du Beni), qui allait à Trinidad. Nous partîmes, en fait, à 3 h 40 de l'après-midi. Mon embarcation transportait 350 arrobes, soit environ 40 quintaux, et seul le plat-bord supérieur dépassait le niveau de l'eau. L'équipage (de huit hommes) était formé d'Indiens itonamas originaires du village de Guacaraje de la province

de l'Itenez de Mojos, fins et fluets, avec une musculature grêle. Ils parlent une langue sonore et hachée où se fait entendre parfois un *k* très fort.

L'autre barque, beaucoup plus grande, possédait un équipage d'Indiens cayubabas⁴²², hommes très vigoureux et les meilleurs rameurs de ces ríos.

Nous remontâmes les eaux du Mamoré. Vers 4 h 30, nous vîmes les premiers signes de l'approche des rapides du río. Alors que nous naviguions naturellement près de la rive gauche, nous rencontrâmes un fort courant occasionné par plusieurs rochers affleurants. Un des hommes de proue se jeta alors à l'eau et réussit à attacher une corde à un arbre, loin du courant ; mais cela fut inutile et il ne fut pas possible de passer ; aussi avons-nous traversé le río pour entrer dans un labyrinthe d'îlots entre lesquels on voyait de petits rapides.

Remonter un cours d'eau en batelón s'avère très pénible pour l'équipage, sans compter qu'il faut toujours forcer sur les rames. Parfois, il y a des passages encombrés par un arbre déraciné et l'on doit alors s'éloigner de la rive car on ne peut passer à la rame. Il est nécessaire de se tenir aux arbres et arbustes avec un crochet fixé sur une espèce de gaffe en bois attachée à une perche longue et flexible. Avec cette gaffe, les rameurs s'accrochent aux branches, tirent et s'accrochent ensuite à une autre, et ainsi de suite. Parfois, lors de ces manœuvres, on touche des ruches de guêpes si abondantes sur les berges, aussi les mouvements brusques de ces pauvres Indiens sont-ils punis par d'atroces piqûres. Cet archipel franchi, les embarcations accostèrent sur une petite plage en rive droite où nous passâmes la nuit. Il faisait déjà sombre et le río était agité à cause de la proximité du rapide.

Le 23, nous partîmes à 5 h 30, sous une bruine fine, pour arriver en peu de temps au débarcadère du bas qui est appelé Lajo⁴²³. Le lit du río est assez étroit et occupé entièrement par le rapide. Une grande île émergeait à proximité de la rive gauche et divers îlots et écueils étaient apparents au milieu du río qui avait fortement grossi. Pour arriver au mouillage, on entra dans un bras étroit, avec un fort courant, passant entre un îlot et la rive droite ; il y avait là de gros rochers affleurant.

Nous déchargeâmes nos malles et les marchandises, puis les transportâmes vers le mouillage du haut par un sentier forestier jusqu'à une plage étroite, mais très commode car abritée du soleil par de grands arbres. Pendant ce temps, les Indiens firent passer les barques vides avec beaucoup de peine, en les tirant et les poussant entre les petits rapides. En face, nous avions deux îles. Vers 11 h 30, nous repartîmes après avoir rechargé et déjeuné.

Entre la rive et une des deux îles dont je viens de parler, je vis de forts courants occasionnés par les rochers à fleur d'eau et, pour les franchir, nos hommes durent user du crochet. À 3 h 15, nous étions au mouillage du bas du rapide, Palo Grande. Nous dûmes y entrer, parmi des arbres à demi submergés, puis nous fûmes obligés de reculer un peu à cause de notre trop faible hauteur de flottaison qui nous faisait courir le risque d'embarquer l'eau des vagues provoquées par la proximité du rapide.

Nous accostâmes sur une plage de la rive gauche et, après le déchargement et le transport des caisses au mouillage du bas par un court chemin pentu et pierreux, nous nous préparâmes à passer la nuit sur la petite plage. Durant le transport de mes malles, mes Indiens itonamas commencèrent à faire disparaître une grande partie de mon biscuit !

Le 24, de bon matin, les équipages firent passer les batelones en les halant avec des cordages par un bras étroit du río parcouru par un fort courant, jusqu'au mouillage du haut. La rive était très haute. On rechargea les caisses pour partir à 8 h 30 du matin.

Le bras d'eau que nous empruntions était très pittoresque, avec ses rives élevées et la très belle végétation du bois couvrant la rive gauche et l'îlot (illustration XXXII). Peu après, nous entrâmes de nouveau dans le lit principal du río et nous poursuivîmes par la rive droite. À dix heures, nous étions en face de la barraca Yata qui est installée en aval de la confluence d'un ruisseau portant ce même nom et du Mamoré où il se jette par la gauche.



XXXII. Puissance de la nature en pleine jungle.

On travaille ici le caoutchouc et les péons sont tous brésiliens⁴²⁴. Tout près, nous passâmes à la cordelle un petit rapide encombré de grands rochers. Il est vraiment proche de la rive droite, et même il la borde, sous ces gros ficus qui sont si abondants tout le long du río. Nous fîmes une halte de quelques minutes pour repartir de nouveau à midi. À 2 h 30, nous aperçûmes un petit rapide au milieu du río et, en aval, une petite colline. À la tombée du jour, on quitta la rive droite brésilienne et on passa à celle de gauche, la bolivienne, faisant peu après une halte sous de grands arbres et des palmiers, dans un endroit connu de nos hommes. Nous étions en vue du rapide de la cachuela Bananeira, le plus important des cinq qui coupent le Mamoré.

Le 25, nous partîmes à cinq heures du matin et, à six heures, nous entrions dans un bras, situé entre la rive gauche et une île, en suivant la berge de cette dernière. Nous passâmes par le chenal étroit qui séparait la première île d'une seconde dont nous suivîmes un peu la rive avant d'arriver au mouillage du bas du rapide. À côté, on voyait un petit rapide formé par les rochers qui encombraient le bras du río.

Il pleuvait beaucoup et les épouvantables *mariguais*^{*425} ou similies pul-lulaient, des moucherons très désagréables car ils piquent beaucoup plus fort que les moustiques en laissant une marque noire. Dès que la pluie cessa un peu, on achemina toutes les caisses au mouillage du haut, par un chemin empierreé assez commode. Durant ce portage, une autre

partie de mon biscuit disparut ! Plus tard, on m'a dit que les Itonamas sont les Indiens qui ont le plus d'inclinaison pour les petits larcins sans effraction...

Nous dûmes dresser la tente car la pluie continuait à tomber. À peu de distance se trouvait la tombe en maçonnerie édifée par un riche commerçant du caoutchouc à sa fille, morte très jeune, et qui avait souhaité reposer en ce lieu poétique.

Dans la matinée du 26, les six embarcations dans lesquelles nous avions embarqué furent tirées à la main puis furent prêtes, au mouillage du haut, pour le chargement. Le passage ici est très dangereux. En effet, il faut traverser en ligne droite jusqu'à la pointe de l'île d'en face. À droite, il y a un bras, avec un fort courant et des rapides. À gauche se trouve le canal principal du río, avec le grand rapide ; aussi peut-on être entraîné vers l'un ou l'autre côté. Les Cayubabas passèrent les premiers avec succès et nous les suivîmes en forçant sur les rames. Nous continuâmes toute la journée par des chenaux étroits entre les îles – un véritable archipel – en devant recourir à plusieurs reprises à la cordelle pour franchir les petits rapides.

En soirée, nous franchîmes pour la dernière fois un obstacle à la cordelle et nous jouîmes de la vue de la tête du rapide aussi large que la croupe du río⁴²⁶. Nous continuâmes en suivant le rivage d'une île à gauche et, enfin, nous traversâmes le río pour camper sur la droite face au bras formé par la première île de la cachuela Bananeira.

Le 27, nous partîmes alors que l'aube pointait à peine.

Nous suivîmes la rive droite, sur une courte partie, ensuite, une fois franchi le bras formé par l'île, nous retournâmes à gauche. À deux heures de l'après-midi, après avoir perdu environ deux heures pour déjeuner, nous arrivâmes à Guayaruaguazu, un rapide de peu d'importance.

On apercevait des îles. Nous accostâmes à la gauche du río pour décharger la moitié des caisses. Elles furent transportées ensuite au mouillage du haut où nous passâmes la nuit, non sans avoir halé les embarcations à la cordelle et les avoir chargées à nouveau.

Le 28, nous partîmes de bonne heure, nous maintenant toujours à gauche du río, et nous passâmes à la cordelle plusieurs forts courants.

À 9 h 30 du matin, on força, toujours à la cordelle, un petit courant d'une brasse, sur la gauche, où se trouvait une grande pierre émergeant de l'eau ; c'était le dernier rapide du Mamoré, Guayaramirin⁴²⁷, qui est insignifiant lorsque la rivière est grosse.

Nous accostâmes à proximité et préparâmes nos armes, car nous entrions dans une région infestée de sauvages et nous devons y séjourner pendant de nombreux jours.

La navigation du Mamoré, une fois les cinq rapides dépassés, devient beaucoup plus aisée et moins pénible pour les équipages. Il n'y a plus d'obstacles à l'exception de quelques forts courants de peu d'importance provoqués par des arbres tombés dans l'eau et qui obligent à abandonner

la rive ou à recourir, en de rares fois, au crochet pour s'en écarter. La barque des forts et vigoureux Cayubabas passait toujours facilement les courants à la rame, tandis que nos Itonamas restaient bien en arrière, même dans les plus faibles. La quantité épouvantable de mariguais, qui nous avaient tant tourmentés dans les rapides, allait diminuant mais, en échange, commençaient les attaques des *zancudos** qui semblent fuir les rapides, ainsi que je l'avais déjà noté à Villa Bella ⁴²⁸.

Chaque jour, on commence à ramer vers cinq heures ou cinq heures et demie du matin, puis, à neuf heures, on se repose quelques minutes et, durant ce bref laps de temps, les rameurs indiens se jettent à l'eau puis se désaltèrent, avec un verre de farine de manioc allongée. Cette boisson se nomme le *chivé*. Ensuite, on recommence à naviguer, jusqu'à 11 h 30 ou midi, puis on descend à terre pour une heure et demie afin de prendre du repos et s'alimenter. En période de hautes eaux, les terrains secs sont rares, ce qui fait que trouver une halte devient compliqué. À trois heures de l'après-midi, on fait une autre brève pause, avec toujours un plongeon dans l'eau et un verre de chivé, et ensuite on continue à ramer jusqu'à sept ou huit heures du soir. Et cela durant vingt-cinq ou trente jours ! S'il pleut, ce qui arrive plusieurs fois par jour, les Indiens ôtent leurs habits et restent presque nus.

L'aspect des rives est très monotone : toujours les mêmes forêts, la même abondance de cannes charo – appelé *chiuchiu* ^{**429} par les Espagnols – de grands ficus et des ambaibas (*Cecropia*), ainsi qu'une légumineuse au fruit pulpeux que j'ai déjà vue dans les Yungas et que l'on nomme pacay. On aperçoit souvent des bandes de singes sur les arbres, et il n'est pas rare d'entendre passer, près de la rive, une troupe de pécaris bruyants. Les perroquets et les aras sont extrêmement nombreux et l'on découvre parfois des crax qui sont de très beaux gallinacés à la chair exquise, qui, si on peut les tuer, donnent une variante très appréciée à l'immuable menu : riz et viande séchée.

Une fois les rapides franchis, ce sont les grands dauphins d'eau douce ⁴³⁰ de couleur rose et gris cendré qui retiennent le plus l'attention du voyageur dans ce río et de ses affluents ; ils escortent les barques, parfois lentement, parfois en faisant de grands sauts et, quelquefois, de si près qu'ils aspergent d'eau l'embarcation.

Le 29 mars, très tôt, nous laissâmes derrière nous les îles de Pacanova. Les 30, 31 mars et les 1^{er} et 2 avril s'écoulèrent sans nouveautés. Nous reconstrûmes seulement trois barques descendant à Villa Bella et on procéda aux salves habituelles de salutations et on hissa le drapeau. C'est dans ces parages, en amont des rapides et en rive gauche, qu'apparaissent habituellement les sauvages sinabos ⁴³¹, appelés aussi « gueulars » car, lorsqu'ils rencontrent une barque, ils poussent de grands cris d'appel. Ils n'ont jamais nui à quiconque et l'on assure qu'il s'agit d'un clan des Pacaguaras ⁴³², jadis si nombreux sur les deux berges du río Beni.

Le 4, dans la soirée, nous étions en vue de la confluence Mamoré-Guapore [ou Itenez]. Ce río, né dans le Mato Grosso, se jette à droite dans le Mamoré. Ses eaux sont très claires.

À la confluence, on voit des bosquets bas et inondés et, un peu en aval de la confluence, sur la droite, deux collines basses boisées. À leur pied, sur la rive, il y a un emplacement pour camper que l'on nomme génériquement pascana et ici Los Bibosis, à cause des grands ficus qui s'y trouvent. L'endroit est très dangereux car plusieurs voyageurs y furent tués par des sauvages. Toutefois, les responsables ne furent pas les Abaris⁴³³, ainsi que je l'ai écrit à tort plus haut dans mon journal, mais les Itenez⁴³⁴. Il s'agissait des mêmes Indiens qui avaient attaqué la barque observée à Villa Bella et qui utilisent des petites flèches de 60 à 80 cm de long, avec la pointe garnie de gros crochets. En poursuivant par la rive gauche, nous entrâmes dans le Mamoré après avoir lutté contre un fort courant. Les eaux du Mamoré, si elles ne peuvent se comparer par leur limpidité de celles de l'Itenez, ont un meilleur aspect que celles du Beni. Les zancudos nous tourmentèrent jour et nuit, mais les mariguis avaient presque disparu.

Les 5, 6, 7, 8, 9 et 10 avril, il n'y eut rien à signaler : toujours les mêmes forêts et les mêmes plantes. Les dauphins apparaissaient fréquemment et nous devions lutter quelquefois contre de forts courants, aussi étions-nous toujours retardés.

De nuit, nous dormions tous dans les barques, pour ne pas être surpris par les Indiens itenez. En cas d'attaque, nous n'aurions pu compter sur nos propres Indiens, profondément terrifiés. À midi, le 10, nous préparâmes le repas face à l'embouchure du Matucaré, un petit río qui débouche à droite du Mamoré et qui, si on le remonte, conduit au village de San Joaquin. Sur la rive gauche, on vit en soirée une pampa ouverte. Il y a très souvent des *bañados** ou marécages qui sont des emplacements où, en saison sèche, apparaissent des plages mais qui, en cette période, sont couverts d'herbes flottantes ; nous en rencontrâmes encore beaucoup le 11, ainsi que plusieurs parties de berges sans couvert forestier. Dans la soirée, nous coupâmes à travers les méandres, pour économiser du chemin car c'était possible, tout étant inondé ; cela se nomme « *dar un corte** » ou « prendre un raccourci ».

Les sauvages Itenez arrivent jusqu'à ces parages.

Le 12, de nuit, vers neuf heures du soir, nous aperçûmes sur la rive gauche, après vingt-deux jours de voyage, les cabanes des champs cultivés des Cayubabas. Le 13, nous mangeâmes sans sel car nous avions achevé notre provision et, finalement, le 14, nous arrivâmes à Exaltación, après avoir traversé la lagune Madre, formée par le río à l'intérieur des terres, et au fond de laquelle les pilotis du port du village sont fichés.

Escale à Exaltación

Exaltación de La Cruz est aujourd'hui un village très pauvre (illustration XXXIII⁴³⁵). Cette mission fut fondée par les jésuites et les Indiens cayubabas en 1700 sur la rive gauche du Mamoré. Ces Indiens, au caractère très pacifique, sont forts et vigoureux, bien que de taille plutôt petite.

S'il est vrai que peu de ses habitants ont été emmenés au travail du caoutchouc, les autres sont presque toujours absents car occupés à voyager de Villa Bella au Madeira ou à Trinidad ; en effet, ce sont les meilleurs rameurs du río. La localité se présente sous l'aspect de



XXXIII. Place de la mission d'Exaltación.

simples cases couvertes de paille dont certaines sont en train de s'effondrer, avec des rues se coupant à angle droit⁴³⁶. Ce que j'ai vu de plus remarquable à Exaltación, mais qui mériterait vraiment d'être en d'autres mains, réside dans les travaux de gravure et de sculpture du bois de l'autel principal comme de toute l'église, qui furent exécutés par les Indiens sous la direction des jésuites. Je vis aussi deux coffres sur lesquels étaient gravés la naissance de Jésus et le massacre des Innocents ; ils étaient complètement décorés de figurines : un véritable miracle de patience.

Mon arrivée eut lieu au moment de la Semaine sainte et je fus aimablement invité, par un notable du village, à me loger chez lui pendant ces jours de fête car il n'était pas possible alors de trouver des moyens de transport et donc de voyager.

La nuit du Vendredi saint, j'assistai à un spectacle curieux dans l'église, au moment du sermon de la Passion. En chaire, le prêtre commença à prêcher puis, à un moment donné, il ordonna à plusieurs Indiens, âgés et portant des gants (!), d'ôter au Christ, d'abord sa couronne, puis les clous de la croix et, enfin, de placer le tout sur une couche. Tous les objets ôtés du Christ avaient été présentés auparavant à une Vierge placée à côté du grand crucifix orné de bananiers.

Tous les Indiens, surtout les femmes, commencèrent alors à se frapper le visage et à crier de telle manière que cela ne pouvait que provoquer chez nous, les spectateurs, l'hilarité.

Ensuite à un certain moment, le curé, lassé de tous ces bruits et qui devait poursuivre son sermon, donna l'ordre de se taire, mais ce geste fut mal compris et il provoqua une salve de cris encore plus désespérés.

Le prêtre apostropha alors les Indiennes, avec des mots grossiers⁴³⁷, tandis qu'il rentrait à la sacristie. Puis ils sont tous sortis en procession. Ici, c'est un honneur recherché que d'être le porte-étendard de l'église et, cette fois-là, il avait été attribué à un candidat du parti officiel⁴³⁸ aux prochaines élections. En échange, le sous-préfet de la province du Secure portait la clef du Paradis à son cou. Je ne parlerai pas du clergé de ces localités car il faudrait alors écrire un livre entier.

Il suffit de dire que l'actuel président bolivien⁴³⁹, pourtant un clérical bon teint, fit parvenir à Rome, il y a quelques années, une demande d'abolition de certaines prérogatives du clergé en alléguant de sa gigantesque et incroyable corruption.

À Exaltación abondent les tamariniers. Bien que nombre d'entre eux aient été abattus, il en reste encore beaucoup⁴⁴⁰.

Vers Trinidad

Le 21 avril, je pus repartir à huit heures du matin sur une montería ou petite embarcation d'un Blanc de Santa Cruz. Après avoir remonté le Mamoré tout le jour, nous prîmes, à six heures du soir, un raccourci pour économiser du chemin. Le mauvais temps venu du sud s'annonçait, un phénomène qui est fréquent dans ces régions, surtout en saison sèche.

Nous empruntâmes un chenal, mais comme l'obscurité arrivait promptement, nous ne pûmes trouver le passage traversant la forêt, aussi passâmes-nous la nuit amarrés à un arbre, mais dévorés par les moustiques et avec l'ouragan au-dessus de nos têtes.

Le matin, nous rencontrâmes enfin la bonne entrée du chenal s'ouvrant dans la forêt et nous l'empruntâmes, mais le río avait baissé de niveau ces derniers jours, aussi la barque arriva à un point qu'elle ne put franchir. Nous dûmes la décharger en partie et la pousser jusqu'à un endroit, où il y avait un peu plus d'eau, à partir duquel nous repassâmes au Mamoré. Enfin, vers deux heures de l'après-midi, nous abandonnâmes cette rivière pour rentrer dans le Yacuma, un affluent de gauche qui naît dans les pampas de Reyes. Ce río est très tortueux, mais riche en gibier, avec un boisement clairsemé, aux arbres bas sur ses rives. À ce moment, les eaux débordaient largement, ce qui nous permit de prendre plusieurs raccourcis en naviguant dans les pampas inondées, tout en apercevant plusieurs habitations. Ce fut précisément dans une de ces plaines d'inondation que nous vîmes une profusion de Victorias⁴⁴¹, avec des feuilles rondes d'au moins un mètre de diamètre, aux bords rehaussés et portant des fleurs roses magnifiques. La nuit tombée, à 8 h 30, nous arrivâmes au port où il y avait, tirés à terre, de nombreuses barques et canoës. Pour atteindre le village, on emprunte une sorte de terre-plein d'un kilomètre de long environ. Le jour suivant, le 23 avril, je m'installai dans la maison des Suárez, une très aimable famille du cru où m'attendait du courrier, depuis novembre de l'année précédente.

Une autre mission en décadence

Santa Ana⁴⁴² est une ancienne mission jésuite fondée en 1700, sur la rive gauche du Yacuma, à une lieue à l'ouest de son site actuel. Les Indiens chez lesquels s'est établie la mission étaient les Movimas ; il s'agissait du plus beau de tous les groupes qui habitaient et peuplent encore les plaines du Beni. J'ai vu des Indiens mesurant plus d'1,80 m et bien râblés. Les femmes ont aussi un physique impressionnant, mais peut-être sont-elles trop viriles. Néanmoins, malheureusement, ils sont plutôt paresseux, et leur caractère, du moins de nos jours, n'est pas très pacifique, ainsi que l'assurent les Blancs. D'autre part, vu la conduite despotique de ces derniers, je ne sais pas qui pourrait être qualifié par ces gens-là de douce personne ! Ces Indiens parlent leur langue⁴⁴³, comme toutes les tribus où se fondèrent les missions du Beni, et elle est fort sonore avec une abondance de s très accentués.

Ils se consacrent à l'élevage dans les domaines ou estancias des Blancs ou s'engagent comme hommes d'équipage, bien qu'ils soient peu recherchés pour ce travail. Ils fabriquent des nattes rustiques très belles et des objets en céramique. Les hommes portent le tipoy blanc en toile de coton grossier, souvent tissé par les femmes, et identique à celui des Cayubabas. Les femmes aussi portent le tipoy, mais en cotonnade anglaise de couleur, et elles aiment à la folie les bandeaux de soie qu'elles mettent dans leurs tresses très noires. En ce qui concerne les relations entre Blancs et Indiens, je ne peux que répéter ce que j'ai déjà dit au sujet de Reyes.

À partir de Santa Ana, on peut atteindre Reyes en remontant en barque le Yacuma jusqu'à son débarcadère, qui se trouve à 80 km de Reyes lui-même, ou bien, à la saison sèche, à cheval par voie de terre en longeant le río pendant environ 200 km. Dans ces immenses prairies, il y a quarante ans encore, il existait de gigantesques troupeaux de bovins sauvages, appartenant jadis aux missionnaires⁴⁴⁴, mais le gouvernement bolivien autorisa les particuliers à les capturer en payant à l'État l'énorme somme de 80 centimes de notre monnaie par tête⁴⁴⁵ ! Bien sûr, beaucoup payèrent pour cent bêtes et en prirent deux cents ou trois cents pour les conduire dans leurs enclos. Aujourd'hui, ce bétail se trouve dans des propriétés privées et il ne vaut pas cher : 20 livres par tête, voire encore moins. Les éleveurs en font du charque destiné aux stations du caoutchouc.

Le village de Santa Ana est tombé en complète décadence. La place centrale n'a plus ses quatre côtés car deux maisons ont brûlé et personne ne songe à les reconstruire. Le bâtiment à deux étages de la sous-préfecture est en ruine. Dans la soirée, les jeunes du village tiraient à blanc avec les Winchester contre les murs donnant sur la place. Dans les salles abandonnées dormaient les vaches et les bœufs de retour des champs ! Peut-être ces tirs à blanc d'intimidation expliquent-ils que le sous-préfet, disposant pourtant de cinq hommes commandés par un caporal, n'intervint pas lors des élections qui se déroulèrent lors de mon passage, et cela lui coûta sa place.

Santa Ana est la capitale de la province de Secure qui comprend aussi deux autres villages : Reyes et Exaltación, plus de nombreux domaines d'élevage éparpillés dans les plaines.

Les Blancs du cru sont très amateurs de combats de coqs ; aussi, matin et soir, se forment des attroupements de personnes s'adonnant à cette compétition. Il faut voir comment ils soignent leurs coqs dans leurs habitations, les palpant et les pesant à tout moment ⁴⁴⁶.

Retour au río

Pendant ce temps se rapprochait la date choisie pour gagner Trinidad, la capitale du département, où je devais récupérer l'argent et les caisses que l'on devait m'avoir envoyés depuis La Paz, pour continuer ensuite vers les missions des Guarayos ⁴⁴⁷ où je pensais demeurer plusieurs mois. Je m'adressai aux très serviables MM. Suárez, qui m'avaient offert une hospitalité exquise, pour obtenir une embarcation de type monteria, avec quatre hommes d'équipage et un capitaine. En peu de jours, tout fut prêt et, le 31, je m'embarquai au port de Santa Ana proprement dit, car celui où nous étions arrivés, à cause de la baisse des eaux, était devenu impraticable.

Nous partîmes à onze heures du matin et, à douze heures, nous laissâmes sur la rive droite le Rápulo, un affluent du Yacuma où je m'étais rendu plusieurs fois, mais toujours vainement, pour pêcher le dauphin. À deux heures, nous arrivâmes à Copacabana, une propriété d'élevage, appartenant à mes aimables amphitryons, les Suárez. Nous repartîmes de nouveau à quatre heures. À 4 h 30, nous laissâmes à droite une lagune formée par le río qui, à partir de ce point, a un cours plus large et moins méandreux et, à 5 h 45, nous arrivâmes au Mamoré. Les bancs de sable de la confluence Yacuma-Mamoré étaient envahis d'échassiers et d'autres oiseaux ⁴⁴⁸ affolés tandis que nous tombait dessus le souffle d'un ouragan venu du sud, accompagné de températures très froides ⁴⁴⁹. Le 1^{er} juin, nous n'avancâmes guère, en remontant le Mamoré vers le sud, à cause d'un fort vent contraire et toujours très froid : il bruina et deux de mes hommes, de vieux Indiens, paraissaient à moitié morts de froid. Le 2, à six heures du matin, nous doublâmes sur la gauche du fleuve un affluent, l'Apere, au milieu de bancs de dauphins.

L'aspect du Mamoré avait complètement changé avec sa forte décrue : à ce moment-là, le río courait entre de nombreuses terrasses en partie éboulées en charriant des arbres et des roseaux. On voyait de nombreuses plages, avec beaucoup d'oiseaux aquatiques et d'alligators ⁴⁵⁰. Le 5, à 9 h 15, nous laissâmes en rive gauche du fleuve la confluence Tiamuchi [ou Tijamuchi] et, à 4 h 30 de l'après-midi, sur la droite du Mamoré apparut le port de San Pedro.

Le 6 mai, nous arrivâmes à six heures du matin au nouveau port de San Pedro dit El Nuevo, qui est situé sur une haute terrasse, à droite

du río, et au pied de laquelle étaient amarrées de très nombreuses pirogues. De là, on arrive en peu de temps au village de San Pedro, une ancienne mission jésuite formée avec les Indiens canichanas⁴⁵¹, très belliqueux à l'époque. San Pedro fut, durant de longues années, capitale du Mojos⁴⁵², mais perdit ce privilège à cause d'un soulèvement des Indiens dû aux mauvais traitements qu'ils subissaient de la part des Blancs⁴⁵³ qui avaient succédé aux jésuites.

À une heure de l'après-midi, nous arrivâmes au río Temuco où j'eus la satisfaction d'admirer, après tant de mois sans modernité, un beau vapeur affrété par une importante maison de commerce du Beni : le *Mamoré*, et qui avait déjà effectué sa période d'essais. Il est destiné à naviguer depuis les rapides du Mamoré jusqu'à Trinidad, et peut-être maintenant est-il en service ; néanmoins, je doute que les Chavez⁴⁵⁴, ses constructeurs et armateurs, puissent en obtenir des bénéfices tant à cause du peu de mouvement commercial régional que du manque de gens connaissant la navigation sur le río.

À dix heures, le 7 mai, nous avons quitté la rive gauche du Mamoré pour entrer dans un de ses affluents de rive droite, l'Ivari. Après plusieurs heures de navigation d'une petite rivière tortueuse et très encaissée entre de hautes terrasses boisées, nous accostâmes en rive droite dans une des nombreuses propriétés qui se voyaient sur les berges. C'était le terminus et, de là, je gagnai, par voie de terre, Trinidad distante d'environ 15 km.

Le 8 mai, dans l'impossibilité de trouver un cheval, je partis à pied de bon matin pour atteindre le village. Le chemin était en bon état car il n'avait pas plu depuis longtemps et il courait dans une pampa aux arbres bas et espacés⁴⁵⁵.

Trinidad : sang et ombres

Vers dix heures, j'étais à Trinidad, la capitale du département du Beni. Elle fut fondée en 1687, par les jésuites et les Indiens mojos, dans une plaine où court une petite rivière navigable en saison des pluies et qui est un affluent de la rive droite de l'Ivari. Les jésuites expulsés [en 1767], le pays fut dirigé par les Blancs et, suite à la révolte des Indiens canichanas à San Pedro⁴⁵⁶, Trinidad fut érigée en capitale de la province de Mojos en 1824. Avec la création du département du Beni en 1842⁴⁵⁷, elle en devint la capitale et le siège préfectoral.

L'aspect de l'agglomération, qui compterait à peine 1 000 habitants⁴⁵⁸, est misérable : deux ou trois maisons de trois étages avec des vérandas en bois, énormément de magasins de toiles de coton, rubans et articles divers, mais en trop grand nombre pour les besoins de la localité. Sur un côté de la place, mitoyenne de la préfecture, se trouve l'église avec l'habituel petit clocher latéral, un bâtiment pauvrement décoré et très détérioré par le temps.

Les Indiens mojos ne sont pas très grands et plutôt râblés, et ils sont, après les Cayubabas, les meilleurs rameurs des fleuves de la région⁴⁵⁹. Les femmes ont les hanches larges, avec des pieds et des mains menus, et, comme c'est courant par ici, les cheveux et les yeux très noirs. Leur peau est bronzée, de même que chez toutes ces nations ou tribus.

Le caractère des Mojos devait être très pacifique ; accoutumés par leur état primitif à une religion remplie de superstitions et de sacrifices, ils avaient adopté immédiatement les pratiques imposées par les jésuites et, dans les processions de l'époque, ils se flagellaient jusqu'au sang⁴⁶⁰. Ils étaient industriels et fabriquaient de belles cotonnades tissées. Les jésuites expulsés, ces pauvres malheureux furent l'objet de toutes sortes de cruautés de la part des Blancs et des curés séculiers, qui les opprimèrent si fortement qu'ils se soulevèrent, il y a peu d'années, en 1887, et se réfugièrent sur la rive gauche du Mamoré, à de nombreux kilomètres à l'intérieur des terres⁴⁶¹.

Une expédition, envoyée pour les retrouver, fut mise en déroute par ces Indiens, mais, après plusieurs embuscades et traquenards, ils furent surpris dans l'église de Trinidad, lors de la messe. Les soldats les encerclèrent, les capturèrent et une quinzaine d'entre eux, au moins, mourut sous le fouet. Certains reçurent jusqu'à mille deux cents coups ! Quelle honte que de capturer par trahison, dans une église, des malheureux qui n'avaient agi, finalement, qu'en légitime défense, alors qu'ils pratiquaient la religion que nous, les Blancs, les civilisateurs, leur avions imposée ! Et quelle moralité que celle de ces curés-là ! Quelle charité chrétienne !

Leurs survivants vivent toujours dans de petits hameaux, loin, à des kilomètres de la rive gauche du Mamoré, où ils ont construit de petites chapelles et se consacrent, libres et heureux, à l'agriculture et à l'élevage. D'ailleurs, quelques jours avant ma venue, le préfet, un saint homme, ne manquant pas une messe ni une procession (j'en comptais plus de quarante en quatre mois), et qui disait que, hors de la religion catholique, il n'y avait point de salut, « vendit » à un exploitant du caoutchouc cent de ses administrés pour la très belle somme de 80 000 livres italiennes. Comme quelques-uns de ces pauvres diables refusaient de partir, il fit encercler l'église par la troupe, dont il disposait pour maintenir l'ordre public, et il fit arrêter ceux qui pouvaient lui procurer le meilleur bénéfice. Je l'ai vu faire de mes propres yeux, quelques jours après mon arrivée⁴⁶².

Le 12 juin, on célébra la fête de la Trinité, la « patronne⁴⁶³ » du village, et il y eut des réjouissances durant trois jours, accompagnées d'une grande profusion de chicha, avec les habituelles beuveries collectives, bals, parades militaires, processions et courses de taureaux. Ces dernières donnent lieu au spectacle le plus répugnant auquel on puisse assister.

On clôture la place par une palissade, on y introduit les taureaux et l'on attache sur eux un caparaçon⁴⁶⁴ de couleurs vives où l'on suspend des monnaies d'argent de faible valeur et d'autres breloques. Le taureau est laissé libre sur la place et les Indiens, vêtus de tipoys blancs, le poursuivent

en essayant de lui enlever son caparaçon, qui appartiendra à celui qui s'en emparera. Parfois, un ivrogne est malmené par le taureau ; même les femmes ne manquent pas au milieu des hommes. Si le taureau ne veut pas courir, il est alors attrapé, renversé et jeté à terre et, en présence des autorités publiques et intellectuelles, il est sans pitié émasculé...

Le dernier taureau est réservé aux Indiens, qui le travaillent en essayant de lui couper les jarrets à coups de couteau ; la pauvre bête, renversée à terre, est dépecée vivante et l'on voit ses morceaux de chair, encore palpitante, jetés en l'air ou trainés dans la poussière. Quel charmant spectacle ! Et le préfet, impayable bigot, fait porter devant l'église un grand baril d'alcool de canne qui est distribué aux Indiens pour qu'ils soient plus vaillants. C'est après ces libations qu'arrivent des malheurs, car souvent on laisse sur la place deux ou trois taureaux dont quelques-uns, paraissant pourtant très doux jusque-là, chargent à l'improviste et blessent plusieurs Indiens.

L'unique chose digne d'être vue lors de ces festivités est la danse des machettes⁴⁶⁵ ou des grands couteaux (ici en bois) que l'on porte lors de ce ballet. L'habit est l'habituel tipoy blanc, très large, ajusté aux hanches et tenu par une ceinture ; parfois les danseurs portent aux chevilles des *cascabeles** ou bandeaux où sont attachés des vibreurs métalliques.

Comme couvre-chef, ils arborent un très bel ornement : c'est un demi-soleil fait de plumes rouges d'aras dressées sur une armature en roseau ; les plumes, fixées derrière la tête et celles qui sont sur la partie antérieure de l'armature, proviennent soit de perroquets de couleur verte soit d'aras jaunes. Derrière la nuque, d'où partent les plumes rouges qui forment le soleil, retombe une queue confectionnée avec des plumes de toucan.

La danse se déroule lors des processions, juste avant le passage des simulacres⁴⁶⁶ des saints qui sont portés sur les épaules par leurs compagnons. La troupe avance, accompagnée de tambours qui débentent par quelques battements secs qui se font de plus en plus rapides jusqu'à ce qu'ils trouvent la cadence de cette chorégraphie : tan, tan, tan ; tan, tan, tan, et cela continue ainsi.

À chaque ritournelle, les danseurs font des pirouettes, avancent et reculent en tenant toujours au poing une machette de bois ; c'est donc une danse à la fois religieuse et militaire. Quand la procession est achevée, ils dansent encore pendant des heures devant la porte close de l'église.

Les vieilles du pays, nommées les « abbesses », précèdent en petits groupes les représentations des saints en répandant des fleurs sur leur passage. Quant à la fête des Blancs, reportez-vous à celle de Reyes : la même coutume de boire dans le même verre, du matin au soir, jusqu'à ce que le divertissement s'achève en souleries phénoménales, avec de possibles complications provoquées par des jalousies qui entraînent des saynètes surprenantes et piquantes, et parfois quelques bastonnades.

Les femmes en général, Blanches ou Indiennes, s'abandonnent aux besoins sexuels⁴⁶⁷ dès qu'ils se font sentir. Le concubinage est plus répandu

que le mariage, aussi on ne comprendrait pas qu'un homme visite une famille où se trouvent des jeunes filles sans prétendre à leurs faveurs.

Chez les Indiens aussi, la corruption des mœurs est générale et je crois que les maladies sexuelles n'y sont pas rares.

Les vivres sont fort chers à Trinidad. Durant mon séjour, à cause de la sécheresse, des centaines et des centaines de bovins mouraient par manque d'eau et de pâturage. Quant à l'eau potable, il fallait l'envoyer chercher au río Ivari, à dix kilomètres de là, en la payant cher, et les jardins potagers riverains ne produisaient que bien peu de chose, voire rien du tout.

J'assistai à plusieurs combats de coqs, toujours présidés par le préfet, qui, même dans ce cadre, imposait son autorité. À propos de ce personnage, je me souviens qu'il prit pour de la dynamite un morceau de savon laissé près de sa résidence, ce qui coûta les fers de la prison à trois pauvres diables du parti libéral !

Les gens sont très friands de séances de spiritisme et ils appellent les pauvres esprits pour leur demander s'il pleuvra, ou quel coq gagnera lors du prochain combat.

Ici, le parti libéral⁴⁶⁸ est dominant, surtout chez les femmes qui, toutes, s'adonnent à la politique et qui étaient alors en lutte contre le préfet clérical !!! Cependant, on ne peut pas discuter avec elles du sujet du mariage civil qui, dans ces contrées, est confondu avec un contrat temporaire !

Pour revenir à ce qui me concernait, je ne trouvai à Trinidad ni l'argent attendu ni mes caisses. Je dus attendre quatre mois pour recevoir mes lettres de change et, quant à mon bagage, il ne m'arriva qu'encore plus tard. Ce fut le fait de la gentillesse de certains chargés d'affaires, des Italiens, qui n'eurent même pas la courtoisie de me faire dire : « Nous ne voulons plus rien savoir de vos affaires⁴⁶⁹ ! »

Par chance, je rencontrai une bonne famille, les Oyola ; ses membres, qui avaient voyagé en Europe, me donnèrent les moyens nécessaires à ma subsistance et à la poursuite de mon voyage car, lorsque les lettres de change arrivèrent finalement en octobre, je ne pus les négocier en ville. L'hospitalité, dans ce pays, est véritablement chaleureuse, comme je l'ai déjà dit, et, grâce à la faiblesse de l'immigration, on garde encore confiance en l'étranger de passage. Vraiment, il ne serait pas facile de rencontrer chez nous [en Italie] quelqu'un qui confierait à peu près 1 600 lire à un inconnu en lui disant : « Vous rembourserez dans un mois à sept cents kilomètres, après votre arrivée à Santa Cruz ! »

La sécheresse continuait sans trêve. J'achetai une mule pour 400 lire (elles sont très chères à cause de la peste qui les décime chaque année) et, après avoir envoyé en charrette mes malles à Loreto, je me préparai à les rejoindre avant de poursuivre vers Guarayos. Ayant pris congé de mes amis, je laissai Trinidad le 14 octobre, après quatre mois d'un séjour forcé et inutile.

SEPTIÈME PARTIE

De Trinidad (Bolivie) à Asunción (Paraguay)
via Santa Cruz de la Sierra (Bolivie) et Corumbà (Brésil)

*Padoue (Italie du Nord),
entre mai et septembre 1893.*

Il était 2 h 30 de l'après-midi, le 14 octobre 1892, quand, sous un soleil écrasant, je montai sur ma petite mule, accompagné par un Blanc retournant à Loreto⁴⁷⁰. Je me préparais à parcourir les cent vingt-six lieues (environ 700 km) séparant Trinidad de Santa Cruz de la Sierra, la ville où je me dirigeais directement pour récupérer mes malles, en laissant de côté les missions de Guarayos.

Loreto, l'ancienne capitale des jésuites

Après 3 h 30 de route, dans des pampas extrêmement arides, jonchées de carcasses de nombreux bovins morts de soif et où se détachaient plusieurs îlots de bosquets peu élevés, nous arrivâmes à l'estancia San Pablo, où nous passâmes la nuit. Un ouragan s'était déchaîné nuitamment, suivi d'une forte averse, une des premières de la saison, qui dura jusqu'au milieu du jour suivant. Nous repartîmes quand la pluie cessa. Après environ une lieue, nous traversâmes le gué de l'Ivari, puis, en parcourant encore trois lieues et demie à travers pampas et bosquets, nous arrivâmes au village de Loreto.

Loreto, une mission jésuite, fut fondée en 1684. C'est la plus ancienne des missions de la province, mais elle changea plusieurs fois d'emplacement. Comme Trinidad, elle a été fondée avec des Indiens mojos dont les descendants habitent toujours le village. Elle est maintenant située entre les ríos Ivari et Tico, ce dernier se jetant ensuite dans le premier, sur sa rive gauche. Le Tico coule derrière les dernières maisons de la localité qui se trouve véritablement en ruine. L'église s'est écroulée depuis plusieurs années et les fonds manquent pour la reconstruire⁴⁷¹.

Je me logeai dans la maison d'un Italien, un des cinq ou six étrangers demeurant à Mojos, et qui fut très aimable. Je retrouvai là mes bagages envoyés de Trinidad depuis plusieurs jours. Après quatre journées de recherches vaines d'une charrette pour continuer le voyage, je la trouvai finalement par l'intermédiaire de l'Italien, qui me rendit ainsi un grand service. Le 19 octobre, je repartis vers midi, en suivant ma charrette tirée par quatre bœufs et conduite par deux Indiens mojos embauchés pour l'occasion. C'est une chose vraiment fastidieuse que de suivre à cheval le pas des bœufs, sous le soleil ardent de ces plaines ! Nous passâmes par l'estancia San Ignacio et nous dormîmes cette nuit-là à l'estancia Santa Rosa.

Le 20, à onze heures, nous arrivâmes sous une pluie battante à l'estancia San Andrés où nous déjeunâmes. Nous repartîmes pour arriver de nuit à l'estancia Concepción, après avoir perdu notre chemin et fait un détour qui nous coûta environ deux heures.

Le 21, nous franchîmes de nouveau un gué de l'Ivari à une lieue de Concepción et arrivâmes à midi à l'estancia Aparejo où nous restâmes tout le reste de la journée. Cette matinée-là, nous nous perdîmes encore, à plusieurs reprises, au milieu de grands maquis de palmiers caranday.

Le 22, nous n'avancâmes que de trois lieues, car nous nous arrê tâmes le matin à l'estancia Arujije pour changer l'axe de la charrette prêt à rompre. Nous dormîmes à l'estancia Guaysuma, où nous étions arrivés quelques minutes avant que ne se déchaîne un furieux orage. La saison des pluies avait vraiment commencé.

Le 23, nous dormîmes à l'estancia Tajibo. Le 24, nous déjeunâmes à Caimanes, puis arrivâmes le soir à l'estancia La Cruz qui appartient aux frères de la mission des Guarayos, et où je vis plusieurs de ces Indiens.

Le 25, nous étions à Los Cuzis, lieu-dit nommé ainsi à cause de la grande quantité de ces très beaux palmiers qui y croissent. De là, nous retournâmes à l'estancia Santa Barbara où je devais changer de charrette et d'Indiens pour me conduire au-delà.

Dans ces propriétés, des maquignons viennent tous les ans de Santa Cruz pour y acheter du bétail ; il se vend à des prix élevés, peut-être supérieurs à ceux de Santa Ana et de Reyes. Toutefois, tout le bénéfice des éleveurs se perd, car, chaque année, ils doivent se doter de nouveaux chevaux et de mules ; en effet, les montures sont décimées par « la maladie des hanches⁴⁷² », or elles sont indispensables pour le déplacement des bouviers car le bétail vit en liberté dans les prairies. Celui qui fait une bonne affaire, c'est le maquignon, qui vient de Santa Cruz accompagné de chevaux de peu de valeur qu'il échange sur place contre du bétail qu'il revend le double à la ville !

Les dangereux Sirionos

Je dus rester à Santa Barbara jusqu'au 29 afin d'obtenir une charrette et un péon, un semi-Blanc à moitié crétin. De retour à Los Cuzis, nous nous dirigeâmes vers l'entrée de la forêt, le bois de San Pablo. Cette forêt est très redoutée, à juste titre, car elle est infestée de Sirionos⁴⁷³, des sauvages de race guarani, qui utilisent des flèches de 3 m qu'ils lancent avec un arc d'au moins 2 m de long. Ils attendent, embusqués derrière les arbres, les voyageurs isolés, et ils en tuent et blessent de nombreux.

Ma situation était périlleuse car j'étais obligé de suivre, pas à pas, la charrette qui avançait très lentement et d'encourager mon péon et une vieille femme qui l'accompagnait. Par chance, la terrible sécheresse de 1892 avait provoqué un grand incendie dans la forêt qui avait brûlé les taillis, aussi on y voyait de fort loin. Nous entrâmes dans le bois à cinq heures du matin, le 30. Le chemin mesurait environ 2 m de large. Cet imbécile de péon semblait faire exprès de pousser les bœufs à aller buter contre les arbres, si bien que l'on perdait beaucoup de temps. Comme cela, on arriva, après sept heures de marche, au *corralito*, un corral dans la forêt où les maquignons font étape et parquent leur bétail car il y a, tout proche, un ruisseau abondant. Nous déjeunâmes et repartîmes à trois heures de l'après-midi. Nous avons parcouru 32 km et il en manquait 18 pour arriver au río [San Pablo], mais, les bœufs étaient si épuisés que, de trois heures jusqu'à 8 h 30, seulement 9 km purent être effectués. Nous dûmes dormir sur le bord du chemin, dans la forêt, et sans pouvoir abreuver nos bêtes. La nuit ne fut pas des meilleures à cause des pleurnicheries de la vieille qui faisait des cauchemars à propos des Sirionos.

Le 31, de bon matin, nous reprîmes la marche pour couvrir les neuf kilomètres restants, à travers une forêt devenue maintenant une bambouseraie, pour arriver au río San Pablo. L'eau était très basse et courrait dans un lit encaissé entre des rives verticales, aussi fut-il nécessaire de décharger la charrette et de passer à gué. Nous déjeunâmes sur l'autre rive. Nous avons déjà quitté le département du Beni pour entrer dans celui de Santa Cruz. Je laissai en arrière la charrette et je fis seul les 17 km qui me séparaient de la première des missions des Guarayos [Ascención]. Quel chemin ! Il passait par la forêt, parfois au milieu de la boue, parfois avec de l'eau jusqu'au poitrail de la mule sur des centaines de mètres. Mais ma petite mule se débrouilla très bien, et j'arrivai sans encombre au río Saapocó que je traversai à gué.

Les bonnes missions des Guarayos

Au-delà commençaient les collines des Guarayos et le terrain était ferme, si bien qu'en peu de temps j'aperçus la mission d'Ascención.

Quelle vue superbe ! D'abord, je me retrouvai entre des petites collines entièrement couvertes de palmiers cuzis, puis, alors que j'arrivais dans une grande vallée boisée, la mission se présenta à moi, en face, sur une colline,

avec les jardins, l'enceinte du couvent, l'église et les cases. Sur les pentes de la colline, des groupes d'Indiens transportaient des briques et des tuiles pour l'église. Par le côté où j'accédai, au pied de la colline, se trouvaient une lagune et des forêts à perte de vue. Je montai l'éminence et je parvins au couvent, une construction de deux étages extrêmement bien tenue. J'y fus aimablement reçu par deux missionnaires franciscains, un Autrichien, titulaire du poste, et un Italien de passage, un Génois.

Les missions des Guarayos⁴⁷⁴ ne sont pas très anciennes. Après de nombreuses vicissitudes, elles ne furent solidement établies que vers le milieu de ce siècle [le XIX^e s.]. Elles étaient et sont à charge des franciscains, les maîtres absolus. Il y a actuellement quatre établissements : Ascención, Yaguarú « tigre noir », Urubichá « eau abondante » et Yotaú.

Les Indiens qui la peuplent sont des Guaranis, comme j'ai dit, mais qui parlent cette langue avec de légères modifications. L'expansion de ce parler est étonnante car elle s'étend depuis le Paraguay jusqu'aux dernières pentes des Andes avant le Grand Chaco, où se trouvent les Chiriguanos avec leur grande diversité, et ici, plus loin encore, avec les Guarayos et enfin les Sirionos (qui du moins se prétendent guaranis).

Les Guarayos devaient être jadis des guerriers redoutables et ils restent toujours d'incomparables archers. Les flèches qu'ils utilisent mesurent environ un mètre de long, avec des pointes de lance pour celles faites en roseau, ou bien avec des barboles qui s'accrochent fort pour celles qui sont faites en palmier. Les Sirionos sont leurs ennemis mortels⁴⁷⁵ et, des combats qu'ils se livrent, ils sortent presque toujours vainqueurs car, en bons sauvages, ils ont conservé le savoir-faire des déplacements en forêt où leurs armes sont parfaitement adaptées, étant plus maniables.

Les Guarayos d'Ascención et de Yotaú sont plutôt petits et fins, au contraire de ceux de Yaguarú et d'Urubichá qui, vivant presque toute l'année de chasse et de pêche, sont corpulents et vigoureux, mais sont restés plus primitifs car le chemin qui va de Mojos à Santa Cruz ne passe pas par leurs deux missions. En général, le Guarayo est un marcheur infatigable, qui parcourt 40 à 50 km par jour, à pied, tout en portant 33 kg sur les épaules⁴⁷⁶, dans une sorte de sac à dos en feuilles de palmier qu'il confectionne lui-même. À la saison sèche, les Guarayos assurent le service du courrier de Santa Cruz à Trinidad, soit environ 700 km.

Je dois préciser que les missions des Guarayos sont très utiles car, sans leur existence, leurs Indiens seraient restés à l'état sauvage alors qu'au contraire ils escortent les voyageurs dans des lieux hantés par les Sirionos, et aussi parce que l'on peut rencontrer chez eux de quoi s'approvisionner en vivres ou autres choses, à des prix très avantageux. Si les Blancs s'élèvent contre l'existence des missions⁴⁷⁷, c'est pour pouvoir s'emparer des Guarayos et les vendre comme les autres Indiens, mais je crois que ce ne leur sera pas très facile.

Ascención [de Guayaros] est située sur une colline. Au sud, on découvre les hauteurs de Yotaú et de Velasco, au nord celle de Yaguarú et, à l'ouest,

les immenses plaines de Mojos. Elle fut fondée en 1826, puis confiée aux franciscains en 1850. Les habitations de certains quartiers sont en paille, mais on s'efforce de mettre des tuiles dans tout le village. C'est la localité la plus peuplée de l'ensemble de ces missions, avec 2 300 âmes. Lors des quelques jours de ma présence, une toux convulsive occasionna de nombreuses victimes chez les enfants.

Le 1^{er} novembre, j'allai à Yaguarú, à 45 km de distance, mission située entre des collines couvertes de bosquets de cuzis. J'étais accompagné de deux Guarayos qui, fatigués de marcher lentement, ont fait courir ma pauvre mule. Yaguarú, fondée en 1844, possède les meilleures constructions et compte environ 1 500 habitants. Toutes les maisons sont couvertes de tuiles, celle du curé dispose de deux étages et est très solidement bâtie. La mission a trois églises. Elle est riveraine d'une lagune de 5 km de long sur environ 2 de large, riche en poissons et faune aquatique. L'endroit n'est pas très sain car il s'y trouve une extraordinaire abondance de moustiques. Je repartis le 2 dans la soirée, et je parcourus seul, en compagnie de la lune, les bois de cuzis : l'effet était enchanteur. À minuit, j'arrivai à Ascensión, où naturellement, tout était silencieux. Le 3, je me dirigeai vers Yotaú, à 45 km de là, en compagnie de son missionnaire qui était venu visiter Ascensión. Le chemin était très bon et nous rencontrâmes plusieurs estancias appartenant aux missions.

Yotaú fut d'abord fondée en 1858, au lieu-dit San Fermín, à 45 km au sud du site actuel. La mission fut transférée en 1873 à son nouvel emplacement et elle compte maintenant environ 700 habitants. Le religieux qui la dirige est un Autrichien⁴⁷⁸ du Tyrol, jeune homme progressiste et instruit qui la fera grandement avancer. Il a fait construire une scie hydraulique et venir des maîtres d'ouvrage pour qu'ils enseignent à ses Indiens un métier manuel car – ce sont textuellement ses mots – : « Je veux qu'ils deviennent des hommes debout, qu'ils n'aient pas besoin de se vendre comme esclaves, si un jour, nous les frères, nous étions renvoyés⁴⁷⁹. » À la bonne heure, si tous pensaient ainsi !

En route vers Santa Cruz

Le 5, je restai à Yotaú, et, le 6, je quittai la mission, sur ma pauvre mule, profitant d'une charrette qui partait pour Santa Cruz, et accompagné par un missionnaire qui se rendait aussi à cette ville. Cette nuit-là, après avoir passé plusieurs estancias, nous dormîmes dans un rancho ou petite agglomération nommée El Puente. Le 7, nous arrivâmes jusqu'à l'estancia San Fermín, en n'ayant parcouru que 11 km. À côté se trouve l'ancienne localité de Yotaú, et ici s'achève le territoire des missions [franciscaines des Guarayos]. Le 8, nous passâmes par plusieurs estancias pour arriver dans la soirée au rancho Coronación. Dans la nuit, ma mule prit la fuite et je dus attendre toute la journée tandis qu'on

la recherchait ; on la retrouva dans la soirée et nous repartîmes pour arriver, après 8 km, à une maison appelée Santa Rosa d'où part le chemin menant aux placers d'or de La Mina⁴⁸⁰. Le chemin continue tantôt entre des petites collines, tantôt dans des bois, tantôt en plaine.

Le 9, nous déjeunâmes au rancho San Ramon, puis nous dormîmes dans une maison proche du río San Julian, celui que nous avons déjà passé sous le nom de San Pablo. De là, on voit les dernières collines de Velasco en direction de l'est.

Le 10 novembre, nous passâmes à gué le río, qui était bas et étroit, puis nous pénétrâmes dans la forêt où commençait à nouveau le domaine des Sirionos. Ce bois se nomme Monte Grande, mais c'est la continuation de celui de San Pablo et donc un pan de la grande forêt qui est comprise entre les ríos San Julian, San Pablo et Grande. Nous dormîmes dans un pâturage herbeux appelé La Cruz, situé dans un bois, et où la charrette suivie par les Guarayos nous avait rejoints.

Le 11, nous entrâmes véritablement dans le cœur de la forêt. On arriva en un lieu nommé Quita Calzón⁴⁸¹, difficile à franchir en saison des pluies. Nous avons dormi dans un endroit où se trouvait un peu d'eau croupie, mais c'était la seule disponible en chemin, et nous eûmes la chance de tuer plusieurs dindes, c'est-à-dire de grands gallinacés. La quantité de petites abeilles noires était telle qu'elles se logeaient dans les yeux et se posaient partout sur la peau si bien que nous avons été obligés d'entrer dans la moustiquaire durant le jour, mais où nous suffoquions presque de chaleur. Dans cette forêt, quelques jours auparavant, un Guarayo qui revenait de Santa Cruz, avec ses compagnons, fut blessé par une flèche siriono. Le trait avait 2,50 m de long.

Le 12, nous poursuivîmes par les bois pour arriver à un site nommé Las Madres, où se trouve une grande lagune à droite du chemin. Là, on se reposa et se désaltéra, tout en abreuvant les animaux qui étaient vraiment assoiffés après presque deux jours sans boire. Après 3 km, nous nous éloignâmes du dangereux Monte Grande ; nous avons parcouru 65 km. Nous traversâmes encore 11 km de pampa, puis nous passâmes la nuit dans une estancia où nous avaient rejoints les Guarayos avec la charrette.

Le 13, après avoir franchi 11 km de plus dans la pampa, nous arrivâmes au río Grande qui fut traversé à gué avec la charrette déchargée. Les caisses furent passées dans des pelotas, ou peaux de bœufs tannées, sur lesquelles on place les malles en nouant ensuite les quatre coins. Un homme, ou deux ou trois, cela dépend du débit du río, tire cette étrange barque. Nous avons dormi sur la rive gauche.

Le 14, nous laissâmes la charrette et effectuâmes 37 km en suivant la rive gauche du río entre les bosquets. On rencontrait souvent des maisons. Il n'avait pas encore plu et la poussière, issue des limons boueux que dépose le río en se retirant, nous asphyxiait presque. Après donc ces 37 km,

le chemin tournait vers l'ouest. On traversa un beau bois riche en fruits de la forêt pour arriver à un lieu-dit La Pampa, où se trouvent plusieurs maisons et où nous passâmes la nuit. Nous étions à seulement 55 km de Santa Cruz, avec uniquement des pampas et des bosquets devant nous. Le 15 [novembre 1892], vers deux heures de l'après-midi, nous étions enfin dans la ville, après trente et un jours de voyage et 700 km de route.

Santa Cruz, capitale de l'orient

Je me rendis sur-le-champ au consulat d'Espagne, qui était aussi chargé des intérêts des Italiens, où je fus reçu très cordialement. Il me fallait d'urgence mes malles, mais elles n'étaient toujours pas arrivées alors que, selon une lettre reçue de La Paz, elles auraient dû être là depuis deux mois !

Santa Cruz de la Sierra, capitale du département et siège de la préfecture et d'un évêché, doit compter actuellement 15 000 habitants⁴⁸². Elle fut fondée en 1557, par Nûflo de Chavez⁴⁸³ qui sortit d'Asunción du Paraguay avec 300 Espagnols. Il établit le site dans un lieu proche de San José de Chiquitos, soit à 350 km à l'est de son emplacement actuel. Toutefois, les Espagnols, abusant de la docilité des Indiens chiquitos⁴⁸⁴, provoquèrent leur révolte et leur alliance avec les Chiriguanos⁴⁸⁵, ce qui entraîna plusieurs victimes chez les Blancs. Ce fut alors que le vice-roi du Pérou⁴⁸⁶ ordonna au gouverneur de Santa Cruz, Suárez de Figueroa, de fonder⁴⁸⁷ une ville nouvelle à mi-chemin de l'ancienne Santa Cruz et de Sucre⁴⁸⁸, afin d'assurer la sécurité de la capitale de l'audience de Charcas⁴⁸⁹. Il visita ensuite le lieu et chargea le capitaine Holguin d'établir la ville dans la plaine de Grigota⁴⁹⁰, en la nommant San Lorenzo de La Frontera. Cela se passait le 2 octobre 1592. L'actuelle Santa Cruz se trouve ainsi à 90 km des ultimes contreforts orientaux des Andes, à 17° 24' de longitude S et à 49° 41' de latitude O de Tenerife, et à 450 m d'altitude⁴⁹¹.

Je crois que peu de villes ressemblent autant à Asunción du Paraguay que Santa Cruz, avec le même terrain sablonneux. Le marché est semblable, sauf que la langue guarani ne se parle pas ici, mais il y a les mêmes femmes enveloppées dans des mantas ou châles blancs, assises sur le sol, vendant du manioc, un peu de fruits de la campagne, quelques cigares et d'autres produits. Ce qui abonde ici et fait défaut au Paraguay, ce sont les *chicherias** locales où l'on fabrique cette boisson fermentée tirée du maïs qui plaît tant aux gens du peuple et aux Cochabambinos⁴⁹² quechuas qui arrivent ici avec leurs troupes d'ânes et de mules, portant les marchandises depuis Cochabamba.

Les maisons de Santa Cruz sont en général d'un étage et portent un toit de tuiles. Quelques-unes sont à deux étages, surtout sur la place centrale et à ses alentours. Cette place est grande, avec au centre un jardin de palmiers et de grands arbres⁴⁹³. Sur un côté se trouve le siège de la

préfecture (de deux étages), la poste et la nouvelle cathédrale avec deux tours, mais dont on ignore quand elle sera achevée.

L'ancienne cathédrale est une grande bâtisse ne convenant guère à son office⁴⁹⁴ et il vaudrait mieux qu'elle soit détruite, tout comme le collège national⁴⁹⁵ qui est à côté. Les rues ne sont pas empierrées et, quand il pleut, certaines se transforment en rivière. Pour passer d'un trottoir à l'autre, on utilise de grandes planches reposant sur le sol et sur lesquelles on chemine en faisant de l'équilibre. L'éclairage public est au pétrole.

Le commerce d'importation se résume à divers articles de consommation courante tandis que celui d'exportation repose sur le sucre. Dans le voisinage de la ville, il existe des trapiches ou distilleries⁴⁹⁶ où l'on fabrique du bon sucre en grande quantité. Ce sucre paie un petit droit d'exportation et il est transporté à la ville à dos de mule. Cet article d'exportation a subi un coup dur à cause de l'importation de sucre péruvien ; aussi ne cherche-t-on plus à Santa Cruz que celui de qualité supérieure. En agissant de cette manière, le gouvernement dessert les départements de Santa Cruz et du Beni dépourvus de ressources minérales (tous les gouvernants boliviens sont des propriétaires de mines), car il se soucie seulement d'ouvrir des routes vers le Pacifique, pour transporter vers la côte les produits miniers⁴⁹⁷.

Ces derniers temps, des plantations de café ont fait leur apparition dans la région où cette culture vient très bien. Sur une superficie de 10 000 varas carrées (0,70 ha), on sème mille plants de café espacés de 3 varas et l'on y récolte en moyenne, après cinq ans, 900 kg de café l'an. Ce café est consommé localement ou exporté via Corumbà et, malgré le coût du transport, il laisse un bon bénéfice⁴⁹⁸.

On consomme aussi à Santa Cruz beaucoup de *guaraná*** en pâte très dure, vendue en pains cylindriques ; elle est faite avec les graines d'une plante qui croît sur le bas Madeira et dont le prix est élevé. On la pèle avec une râpe et on la boit avec de l'eau sucrée car c'est un bon stimulant.

À deux lieues de Santa Cruz, court une rivière au lieu-dit appelé El Palmar (La Palmeraie, mais où je n'ai pas vu de palmiers !) où les familles, en été, se rendent pour prendre des bains. À une lieue et demie à l'ouest court le río Pirai dont les rives sont bordées de nombreux jardins et de cultures.

Les habitants de Santa Cruz sont fort aimables⁴⁹⁹ avec les étrangers et bien plus accueillants que leurs compatriotes installés au Beni, tels que je les ai connus. Aussi je n'oublierai jamais les gentilleses dont je fus l'objet durant mon séjour dans cette ville.

Néanmoins, j'étais pressé de repartir, car les pluies étaient maintenant incessantes et je craignais que le chemin⁵⁰⁰ à parcourir jusqu'à Corumbà ne devint infranchissable. Tous les quinze jours, je recevais des lettres de La Paz dans lesquelles on m'annonçait l'envoi de mes malles et d'une caisse expédiée par le musée de Gênes, qui étaient stockées dans cette ville depuis un an et demi, mais rien n'arrivait ! Aussi, je décidai

de prendre sur moi d'envoyer des mules pour les chercher à Cochabamba et, enfin, le 1^{er} janvier 1893, je reçus mes affaires ! J'avais loué cinq mulets et deux hommes pour le voyage, et en les payant cher parce que la saison des pluies était déjà avancée.

Finalement, le 3 janvier, accompagné jusqu'à la sortie de la ville par quinze à vingt amis dont le consul d'Espagne, à qui je devais une très aimable hospitalité, je partis vers 3 h 30 de l'après-midi.

Les anciennes missions du sud de la Chiquitania

En sortant de Santa Cruz, aussi bien en direction de Mojos, de Chiquitos ou de Corumbà, on passe par un chemin très large de cinq kilomètres de long, bordé de jardins, pour arriver rapidement à un lieu-dit sans arbres, La Isla. De là, le chemin est le même que celui que j'avais fait en venant de Mojos : pampas et bosquets bas. On rencontre des cabanes et de petites estancias. À sept heures du soir, nous arrivâmes à un rancho appelé Itapaji où nous dormîmes. Le matin du 9, nous repartîmes avec un vent froid du sud apportant la menace de la pluie. On chemina vers l'est, entre des plaines et des bosquets. Deux lieues avant le río Grande, on pénétra dans un bois épais où l'on rencontra des ranchos et des cultures. À 1 h 30, nous étions arrivés sur la rive gauche du río Grande que nous dûmes passer à gué. Depuis Santa Cruz, nous avons parcouru 55 km. Le río était en train de grossir et se divisait en deux bras, avec une île au milieu. On commença à faire passer les malles sur les pelotas, mais quand ce fut le tour des mulets, ils chutèrent et cela coûta beaucoup d'efforts aux passeurs pour les sortir du río.

Moi-même, je passai en pelota jusqu'à l'île où nous fûmes obligés de recharger les mulets, mais ils s'embourbèrent à nouveau avec les malles. Nous les déchargeâmes et il fallut recommencer avec les pelotas. Cela se faisait de nuit, aussi une des pelotas fut presque emportée par le courant. La dernière était partie à 6 h 30, et j'attendis jusqu'à 10 h 30, seul sur un banc de sable au milieu du río que sortit la lune et que l'on vint me chercher.

Nous dormîmes sur la rive droite et à six heures du matin, le 5, nous reprîmes la piste qui pénètre dans la grande forêt⁵⁰¹. Le chemin était très bon, voire trop bon car on devinait qu'il n'y avait pas plu une seule goutte depuis six mois. Aussi, à midi, nous étions totalement couverts de poussière lors de notre arrivée à Cañada Larga, un hameau de deux ou trois cases, où aboutissent d'autres chemins venant de divers points le long du río Grande. Nous étions 45 km au-delà de ce grand cours d'eau.

Même en ces lieux, la sauterelle menaçait de ruiner les quelques jardins existants comme de manger le peu de verdure qui avaient poussé, suite aux premières pluies. Durant l'été 1892, les sauterelles essaimèrent partout en Bolivie, en Argentine et dans d'autres pays où elles détruisirent les récoltes. Nous repartîmes à 3 h 30 de l'après-midi et, après avoir

parcouru 22 km, nous arrivâmes à sept heures du soir dans une clairière de la forêt, proche d'une lagune, où nous accrochâmes nos hamacs pour passer la nuit.

Le 6, à 1 h 30 du matin, nous étions sur pied et à 2 h 30 à cheval. Le chemin dans la forêt était toujours bien sec. À 7 h 30, nous fîmes halte dans une pascana, ou clairière ouverte dans les bois, nommée Hormiguero [fourmilière], où nous déjeunâmes. Nous repartîmes ensuite sous les premières gouttes d'un fort orage. Après 16 km, nous passâmes les deux fossés du Pozo del Tigre⁵⁰² pour arriver, à 5 h 30, à la clairière du Colla-muerto où nous dressâmes la tente pour passer la nuit. La quantité de jevenes était incroyable et leurs atroces piqûres nous rendaient comme fous.

Après avoir mangé leur ration de maïs – car, de toute façon, il n'y avait pas de pâturages –, nos mulets ont dormi attachés à un arbre. Ce jour-là, nous avions parcouru 75 km. Le 7, nous partîmes à 2 h 30 du matin pour pouvoir arriver à un autre hameau afin d'y passer la nuit suivante. Nous traversâmes plusieurs clairières et nous nous arrêtâmes là où se trouvaient des pâturages et de l'eau pour abreuver les mulets, mais il y avait foisonnement de jevenes pour nous ! En chemin, nous avons rencontré, après plusieurs kilomètres, le passage nommé Barros Bravos ou « les mauvaises boues », qui est infranchissable à certaines époques car il s'étend sur plusieurs centaines de mètres. À 2 h 30 de l'après-midi, nous arrivions à la lagune ou curichi Tuna **, que nous traversâmes en faisant un détour pour passer au sec. Quelque huit kilomètres plus avant, nous étions au cerro, un rancho au pied des premières collines de Chiquitos⁵⁰³, avec plusieurs cases et des plantations. Ici aussi pullulaient les atroces jevenes et, pour se libérer d'eux, on brûle du *Quayacum sanctum* ** dans les maisons. Nous avons parcouru environ 65 km.

Le 8, nous franchîmes 32 km, avec des montées, entre des bosquets peu denses (comme ceux de Velasco) et des rochers, jusqu'à ce que nous atteignîmes le rancho Lequito, qui est situé au milieu d'une palmeraie très étendue.

Le 9, nous prîmes la route à cinq heures du matin. Nous traversâmes le río Quimome, complètement tari, d'où l'on voit un pont en ruine. On chemina à travers une belle forêt, en longeant les collines qui se trouvent au sud. À midi, nous étions à Piococa, un rancho qui vit de la production de sucre. Les péons y sont des Chiquitanos. Au sud, on découvre des collines aux sommets escarpés. Vers trois heures se déclencha un orage d'une telle force qu'il nous obligea à camper là. Nous avions fait 43 km.

Le 10 janvier, nous partîmes à cinq heures du matin et, après environ 32 km de chemin sablonneux dans les bois, avec de nombreux trous d'eau, nous arrivâmes à la bourgade de San José, capitale de la province de Chiquitos et siège sous-préfectoral.

San José fut la capitale des missions jésuites de Chiquitos. Les jésuites réussirent à faire ici ce qu'ils ne purent réaliser à Mojos : imposer

la langue la plus parlée, celle d'une seule tribu, à toutes les autres⁵⁰⁴. L'agglomération est divisée en trois parties, celle du nord, du sud et de l'ouest qui est en ruine (cette dernière est aujourd'hui déserte car elle fut habitée, je crois, par des Penoquiuias qui, une nuit, s'enfuirent et qui, depuis, vivent indépendants au sud). Le quartier des jésuites est encore debout car construit en pierre de taille, avec une tour au milieu de la façade de style baroque, et il est fort élégant pour ces contrées. Sur une pierre, il y a, gravée, la date de 1748. C'est dans ce quartier que réside le sous-préfet. Le Chiquitano, de taille plutôt petite, est un grand marcheur. Les femmes portent le tipoy, avec un châle par-dessus. Je notai que certaines portes des cases des Indiens n'ont pas plus d'un mètre de hauteur⁵⁰⁵.

Une chaîne de collines aux crêtes dénudées ferme l'horizon, au sud et à l'ouest. Au sud se trouve la colline de San José, de forme conique et élevée, tandis qu'au nord on voit, au loin, de petites croupes espacées.

Le 11 janvier, nous partîmes à onze heures du matin sous un ciel menaçant. Nous marchâmes entre bois et étendues sablonneuses jusqu'à l'arrivée, après environ 38 km, à un gros rancho possédant une place en son centre. C'était une estancia d'Indiens chiquitanos du nom de Dolores. Nous y passâmes la nuit alors qu'il pleuvait.

Le 12, nous quittions Dolores à 5 h 30 du matin. Le paysage est toujours caractérisé par des sables rougeâtres et de petites prairies. La végétation a complètement changé ; on voit des arbustes couverts de fleurs jaunes, roses et blanches. Nous nous arrêtâmes pour la collation aux ruines de Las Taperas de San Juan : de simples cases à toits en paille et à l'abandon. Le village de San Juan était tout proche, mais il fut aussi déserté à cause de la proximité des sauvages⁵⁰⁶. Ensuite, nous poursuivîmes toujours par des collines ou lomas sablonneuses et couvertes d'arbustes, avec toujours en vue la chaîne de collines escarpées au sud. Nous descendîmes jusqu'à un curichi que nous franchîmes à gué à un point nommé San Lorenzo et, de là, nous reprîmes le chemin des hauteurs sablonneuses pour revenir au même curichi qui, en ce point, se nomme Ipias, le passant à gué à nouveau. Après avoir effectué 50 km sous un ciel très menaçant, nous fîmes halte et nous dûmes dresser la tente. On entrevoyait au sud, entre les nuages, une colline abrupte et escarpée, d'une forme étrange.

Le 13, nous laissions l'Ipias à quatre heures du matin. Après 15 km de collines sablonneuses, nous entrâmes dans un ravin formé par les collines du sud qui laissent un couloir qu'emprunte le chemin traversant la chaîne. On note des collines escarpées à droite et une autre à gauche, le lieu est très boisé et pittoresque. C'est alors que nous surprit une pluie si terrible qu'il ne fut pas possible de penser à nous arrêter pour manger, et cela a duré jusqu'au tour de deux heures de l'après-midi. Dans le bois où nous avions pénétré, nous traversâmes à plusieurs reprises un torrent

appelé Cochi. Après avoir cheminé sans trêve 75 km, trempés jusqu'aux os, nous arrivâmes à une case nommée San Pedro. Ici, les travailleurs des plantations nous donnèrent quelque chose à manger et un peu de feu pour nous sécher et nous réchauffer.

Le 14, nous partîmes à midi. Sur le chemin sablonneux et bordé de grands bois, on rencontra des ruisseaux et torrents qui se franchissaient à gué facilement jusqu'au dernier, le Tayoi⁵⁰⁷, où on laissa le chemin pour prendre un sentier à gauche qui grimpe jusqu'à une hauteur, couverte d'arbres espacés et d'une herbe dense parsemée de belles fleurs. Par moments, on voyait à gauche une chaîne de collines aux sommets tabulaires, dénudés et escarpés qui étaient très curieux ; c'étaient les mêmes qui, depuis San José, se trouvaient à notre droite et maintenant étaient à gauche depuis que l'on avait passé le ravin dont j'ai parlé. En laissant derrière nous des prairies magnifiques, avec de l'herbe très verte et une vue étonnante, on arriva au village de Santiago. Nous avions fait 35 km.

Santiago est une ancienne mission jésuite d'Indiens chiquitanos, mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un village très pauvre, avec à peine 200 habitants⁵⁰⁸. Les maisons sont presque toutes en ruine ainsi que l'ancien internat où nous logeâmes. L'église⁵⁰⁹ est totalement détruite. La situation du village est magnifique car il est entièrement entouré de belles prairies, avec les collines boisées dont j'ai parlé. Le climat est délicieux, sans moustiques ni jeenes. Aux alentours, on produit un café qui rivalise avec celui des Yungas. Le village est à 550 m d'altitude.

Les Indiens qui vivent ici sont d'une belle prestance, vigoureux et belliqueux. Ils ne redoutent pas les sauvages potoreras⁵¹⁰ qui vivent au sud-est du village, aussi sont-ils heureux quand on annonce leur arrivée et, aussitôt, ils partent en courant pour aller les combattre.

Nous sommes restés trois jours à Santiago pour faire reposer les mulets et voir si le temps changeait car, depuis un moment déjà, il nous régalaît tous les jours de ses grandes eaux.

Ultime et exténuante étape vers le Paraguay

Le 18 janvier, nous repartîmes afin de conclure ce voyage. Il nous restait le pire tronçon, sur lequel nous avions reçu de fort mauvaises nouvelles de la part des transporteurs rencontrés en chemin. En charrette, ils mettent trois mois, voire plus encore, pour effectuer le trajet aller Corumbà-Santa Cruz. Nous partîmes à dix heures du matin, gravîmes une hauteur et, après avoir descendu la butte de Santiago, commençâmes à emprunter une mauvaise piste caillouteuse et bordée par des bois. À un certain moment, d'un emplacement dégagé, on découvre un horizon d'une beauté enchanteresse : d'immenses forêts qui s'étendent depuis les montagnes de Chiquitos jusqu'au río Paraguay.

Nous continuâmes à descendre jusqu'à rejoindre la piste principale que nous suivîmes entre de petites collines sablonneuses et des bosquets aux arbres bas, en laissant derrière nous plusieurs cases, jusqu'à un point nommé San Andrés, à 43 km de Santiago. Cette localité inhabitée étant pourvue d'eau et de bon herbage, nous y campâmes pour la nuit.

Le 19, nous continuâmes toujours par les collines sablonneuses, dans des bosquets aux arbres bas, et des petites vallées herbeuses où coulent des ruisseaux. Nous arrivâmes en soirée au río Tucabaca [ou Tucavaca], que l'on passa à gué, et nous montâmes le campement à peu de distance de la rivière.

Il y avait tant de jevenes que l'on ne pouvait pas vivre sans moustiquaire. 48 km avaient été parcourus dans la journée.

Quand je me réveillai le 20 janvier, j'appris une bonne nouvelle ! Deux mulets s'étaient échappés et un des hommes était parti à leur recherche. Nous patientâmes jusqu'à 3 h 15 de l'après-midi, le moment où mon homme réapparût avec les bêtes qu'il avait retrouvées à trente-cinq kilomètres de l'endroit où nous campions sur le río Tucabaca. Nous chargâmes les mules, puis transportâmes nos bagages jusqu'au río et préparâmes les pelotas. L'enveloppe de cuir de l'une d'elles, poussée à l'eau, se rompit à notre insu et, au milieu du río, elle et mes malles se remplirent d'eau. Imaginez ma mauvaise humeur quand, le río franchi, je les ouvris et que je trouvai leur contenu en piteux état. C'était nuit noire, je fis allumer un grand feu et nous commençâmes à faire sécher les affaires, opération qui dura jusqu'à deux heures du matin. Toutefois, plusieurs insectes de collection, les planches photographiques et d'autres petites choses étaient définitivement perdus !

Le 21, nous partîmes à sept heures du matin et, après 26 km, nous arrivâmes à une maison du nom de Santa Ana, la dernière habitée de façon permanente avant Corumbà. Il y a là des cultures et une estancia. Le chemin est entièrement sablonneux et, en gravissant les collines qui se voient en arrivant au río Tucabaca⁵¹¹, on jouit de la vue des montagnes de Chiquitos vers le nord-ouest. Ensuite, on continue en descendant et l'on aperçoit, vers l'est, les dernières montagnes de tout le voyage.

Au-delà de Santa Ana, on ne pouvait plus continuer avec les mulets car le dernier tronçon de la piste, jusqu'au río Paraguay, était horrible. Aussi, je louai trois bœufs de monte et je laissai à Santa Ana les trois mulets qui avaient le pied le moins sûr.

Le 22, nous quittons Santa Ana. Je chevauchai un bœuf. Quelle allure ! À peine sorti de la localité, on commença à descendre un peu et on entra dans le bois de Santa Ana qui, par chance, n'a que 2,5 km d'extension. La boue y est si profonde et collante que parfois les charrettes mettent une à deux semaines pour le franchir, aussi faut-il alors atteler jusqu'à dix paires de bœufs pour avancer.

Le bœuf a le pied très sûr pour passer dans la boue car il ne tombe jamais. Une fois franchi le bois, à travers des nuées de moustiques, commence un

chemin sablonneux jusqu'au lieu-dit El Carmen, où il existe un emplacement bien dégagé et donc commode pour camper. De plus, à partir de la colline, à la gauche du chemin, jaillit une eau cristalline, la meilleure du chemin. Nous repartîmes vers trois heures de l'après-midi pour parcourir quelque 4 km d'un chemin infâme, appelé la route de la forêt de Guapumjito, où les bêtes de trait s'engluaient dans la boue, tandis que les moustiques volaient en nuées. Ensuite, nous rencontrâmes un sentier meilleur, bien qu'avec de nombreux trous d'eau, et nous campâmes à minuit au lieu-dit Potrerito. Nous avons parcouru environ 45 km.

Le 23, nous partîmes tôt et avançâmes sous de grandes futaies, la piste était parsemée de nombreux trous d'eau et d'innombrables moustiques couvraient entièrement nos pauvres animaux, comme nos mains et nos figures. Nous arrivâmes à Los Giacuzis, où un toit nous permit de nous abriter lors d'un orage terrible tandis que nous préparions le déjeuner (le menu habituel depuis vingt jours était riz et viande séchée). À peine la pluie faiblissait que nous repartions, pour atteindre vers minuit une clairière avec des palmiers nommée El Tamaral. Il y avait là tant d'eau que je m'inquiétais, ne sachant pas comment nous terminerions car, après quelques centaines de mètres, l'eau arriva au poitrail des mules et des bœufs. Par chance, la profondeur n'augmenta pas et, après une heure de pénible cheminement avec les jambes dans l'eau, nous trouvâmes un terrain plus élevé et au sec, où nous campâmes.

Il était une heure du matin, nous avons parcouru 48 km. Il ne restait qu'un jour de voyage, mais le plus mauvais. De fait, le 24, de bon matin, nous entrâmes dans la forêt du Tamaral. Je dirais seulement que ce sont environ 40 ou 42 km de chemin dans un bois très dense, où l'on rencontre difficilement un bout de terrain au sec lors de la saison des pluies. Tout n'est que boue, une boue si profonde que les bœufs s'enfoncent jusqu'au ventre. À mi-chemin, nous rencontrâmes plusieurs charrettes qui étaient parties de la douane de la lagune Cáceres⁵¹² (distante de 20 km du point de notre rencontre) dix-neuf jours auparavant !

Arrivés à la clairière de La Desgracia, nous abandonnâmes le chemin de la forêt pour descendre à la lagune Cáceres qui s'étend jusqu'ici. Elle était encore en grande partie asséchée, ce qui permet de la traverser entre de très hautes herbes, en jouissant d'un superbe panorama : d'un côté, la ville de Corumbà, à laquelle de hauts sommets couverts de nuages servent de toile de fond ; et, de l'autre côté, vers le nord, les lointaines collines de Los Dorados. Nous avons poursuivi par le bois entourant la lagune jusqu'à arriver aux premiers bâtiments de la douane, presque tous habités par des Noirs.

De là, nous avons atteint rapidement Puerto Suárez⁵¹³ ou Piedra Blanca, poste douanier bolivien à la frontière du Brésil. Il se compose de plusieurs habitations et magasins de la douane ainsi que de maisons de commerce boliviennes et étrangères. De petits vapeurs ou de grandes

chaloupes arrivent ici de temps en autre, depuis Corumbà, apportant des marchandises destinées à Santa Cruz de la Sierra et qui, ainsi que je l'ai dit, demandent trois mois de transport en charrette pour arriver à leur lieu de livraison.

Le 25, je restai à Puerto Suárez et, le 26, je me rendis à Corumbà en barque, longeant la lagune [Cáceres] tout encombrée d'herbes flottantes. Cette petite ville brésilienne, construite sur une terrasse élevée en rive droite du río Paraguay, n'a pas une grande importance commerciale. Les grands bateaux à vapeur venant de Buenos Aires ou de Montevideo y font escale et, de là, ils sont relayés par des petits navires, toujours à vapeur, jusqu'à Cuyaba, capitale de la province ou plutôt de l'État de Mato Grosso. Ces gros navires attendent dix ou onze jours à Corumbà, le retour du vapeur de Cuyaba avec le courrier pour Río de Janeiro, la capitale⁵¹⁴. Un coup de canon annonce l'arrivée de chaque navire. Comme il pleuvait tous les jours sans arrêt, je ne pus descendre en ville que deux fois, m'étant logé à bord du grand vapeur brésilien *Humaità* avec lequel je devais descendre le río.

Retour sur le río Paraguay

Le 30 janvier, à cinq heures de l'après-midi, on leva l'ancre. Après deux ans et un mois d'absence, je sillonnai les eaux du río Paraguay une fois de plus. Trois quarts d'heure plus tard, nous passâmes devant l'arsenal de Ladario⁵¹⁵ qui est situé sur la rive droite du río. Le site est très beau mais abandonné, bien qu'il soit pourvu des installations nécessaires pour tout type de réparations navales. Néanmoins, au milieu du río, il y avait quatre navires de guerre brésiliens.

Le 31, nous passâmes devant le fort de Coimbra, situé sur les flancs d'une colline, et qui est construit entièrement en pierre. Il est défendu par de nombreux canons. À midi, nous arrivâmes à Puerto Pacheco⁵¹⁶ qui se réduit à un groupe de cases sur la rive droite du río. Il fut un temps bolivien, mais il est occupé depuis plusieurs années par les Paraguayens. Nous restâmes jusqu'à 5 h 30 pour charger du bois. Les Indiens chamacocos⁵¹⁷ font ici commerce de plumes et autres objets qu'ils dérobent aux tribus de l'intérieur, avec lesquelles ils sont en guerre perpétuelle, mais qu'ils dominent grâce à leurs vieux fusils.

Le 1^{er} février, nous doublâmes Fort Olimpo⁵¹⁸, appartenant au Paraguay, et qui est situé sur une colline, sur la rive droite et la Feça dos Morros, avec la colline du Pain de sucre, à gauche du río qui court ici encaissé entre les collines. À minuit, nous fûmes à Apa, la limite septentrionale du Paraguay avec le Brésil. Le 2, nous touchâmes Puerto Casado⁵¹⁹ sur la rive droite du Chaco Boréal, puis Colonia Riso sur la gauche ainsi que Peña Hermosa, qui est une île du río Paraguay que j'ai connue en 1887. Ensuite, à droite, nous doublâmes Barranca-la-Nouvelle et, à trois heures, nous fûmes à Villa Concepción⁵²⁰ sur la rive droite, centre de production

de l'herbe à maté. Le 4, à une heure du matin, nous jetâmes l'ancre dans le port d'Asunción du Paraguay, deux ans et deux mois après mon départ. Ici, je mets fin au bref récit de mon voyage.

Je suis de plus en plus convaincu qu'il y a beaucoup à faire en Amérique du Sud et qu'il y a beaucoup encore à explorer, mais cela nécessite de puissants moyens dont je ne dispose point.

Je remercie, une fois de plus, notre estimable Société de géographie pour m'avoir fourni ceux de réaliser modestement ce voyage, et je fais des vœux pour en réaliser d'autres, dans de meilleures conditions et avec une meilleure connaissance, afin de faire découvrir ces régions peu connues.

LES APPORTS DU VOYAGEUR ET NATURALISTE ITALIEN
LUIGI BALZAN
À LA CONNAISSANCE DE L'ORIENT DE LA BOLIVIE ⁵²¹

par

ALBERTO GUARALDO
(anthropologue à l'université de Turin)

Un voyageur solitaire et méconnu

L'existence de Luigi Balzan aura été brève, intense et hasardeuse. Pendant le peu d'années que le destin lui concéda, ce naturaliste témoigna du meilleur qu'il aurait pu continuer à offrir, pour la connaissance de l'Amérique du Sud ⁵²², si la vie ne lui avait pas été ôtée au cœur d'une activité débordante pour la science.

Luigi Balzan fut un voyageur solitaire et modeste, peu enclin à mettre en avant les risques, les efforts comme les succès de son long et périlleux voyage. Néanmoins, sa mission donna des résultats intéressants, non seulement pour les sciences naturelles – son champ d'action professionnel ⁵²³ –, mais aussi pour la géographie, l'histoire locale et – ce qui ici nous intéresse plus particulièrement –, l'ethnographie et l'ethnohistoire.

Balzan naquit en janvier 1865, à Badia Polesine sur le fleuve Adige, dans le triangle formé par les villes de Vérone, Padoue et Ferrare. Son terroir d'origine se situe dans la plaine du Pô, là où le plus grand des fleuves italiens se ramifie en une centaine de diverticules agités avant de s'unir aux vagues tranquilles de l'Adriatique. Sa terre natale a donc été une contrée fréquemment inondée et, pour longtemps, elle fut un berceau d'émigrants : pêcheurs, bateliers, paysans, manœuvres et bourgeois dans la gêne. Des situations physiques et sociales qui durent influencer sur les centres d'intérêt et la sensibilité de Balzan, resté très attaché à son pays natal.

Il décéda à Padoue, à la fin de l'été 1893, à l'âge de vingt-huit ans, victime d'une attaque de fièvre, cinq mois après son retour d'Amérique du Sud, et au moment où il se préparait à revenir dans le Nouveau Monde pour entreprendre de nouvelles explorations (Fraccaroli, 1931 : XVIII). De retour dans sa patrie, Balzan avait eu le temps de compléter la série d'articles envoyés lors des étapes de son périple à la Société de géographie italienne, comme d'écrire et de remettre – il l'acheva à Padoue, le 22 mai 1893 – un essai synthétique et ponctuel concernant

les tribus indigènes du Paraguay et de la Bolivie, les pays qu'il avait le mieux connus (Balzan, 1894).

Cet article connut une édition posthume, l'année suivante, dans la publication anthropologique la plus connue d'Italie, la revue de Paolo Mantegazza, l'anthropologue positiviste alors à la mode dans la péninsule et qui avait aussi suivi l'« initiation » à l'identité culturelle de l'Amérique du Sud du jeune Balzan, une dizaine d'années auparavant (Mantegazza, 1858-1860). Dans ces quelques mois, entre mai et septembre 1893, Balzan put encore présenter les résultats de ces deux années de pérégrinations au cours de conférences données à Rome, Padoue et Badia Polesine. En plus des savoirs et sensations inoubliables connus au cours de son périple, il avait acquis de nombreuses pièces indigènes d'intérêt ethnographique. Il remit au musée des Sciences naturelles de Gênes les spécimens d'animaux et de plantes rapportés par ses soins de ces terres lointaines⁵²⁴ (Balzan, 1931 b : 366 ; Barbagli *et al.*, 2000 ; Fraccaroli, 1931 : XVIII ; Perugia, 1897).

Luigi était issu d'une famille aisée de propriétaires fonciers mais qui s'était trouvée ruinée par l'inondation de ses terres alors qu'il avait dix-sept ans⁵²⁵ et par la prodigalité paternelle⁵²⁶. Ainsi furent créées les conditions pour que, trois ans plus tard en 1885, le jeune homme choisît le chemin de l'émigration (Fraccaroli, 1931 : XI).

Le moralisme laïc de son éducation et les expériences de la vie façonnèrent une attitude « progressiste », non seulement au niveau théorique car ses écrits démontrent son indignation et son aversion sincère envers les abus et injustices, mais aussi une solidarité charitable envers les opprimés surtout lorsqu'il s'agit des indigènes⁵²⁷.

Il était grand, bien bâti, avec des cheveux tirant sur le brun, une barbe fournie et noire, et son visage comme ses manières inspiraient le respect. Il parlait et écrivait bien l'espagnol pour avoir vécu, avant son dernier voyage, quelques années en Argentine et surtout au Paraguay où, devenu professeur de sciences naturelles, il put satisfaire sa soif de connaissances en effectuant plusieurs tournées dans le pays⁵²⁸.

En terre bolivienne, il fut partout bien accueilli et il ébaucha des amitiés malgré l'antipathie et la méfiance qu'il témoignait en général aux Blancs du cru. Nulle part, apparemment, il ne manqua d'interlocuteurs avec qui satisfaire sa grande curiosité tout en communiquant informations et éclaircissements. Lui-même, il se moquait de l'« armée bien trop nombreuse de faux voyageurs », de ceux qui n'étaient que des cuistres ou des fanfarones, les mêmes qu'il connut en Amérique du Sud.

Pour sa part, il s'était fixé la règle de se prémunir de tout « sensationnalisme », en se fondant, d'abord, sur ce qu'il avait observé personnellement, ou, à défaut, sur ce qu'il avait écouté de personnes dignes de confiance ou encore lu dans des textes de référence⁵²⁹ (Balzan, 1894 : 17-18).

L'œuvre de Balzan est restée ces dernières décennies dans l'ombre en Amérique du Sud et en Italie. Son nom est absent du dictionnaire biographique

des Italiens. Ses découvertes en Bolivie n'ont pas laissé de traces dans l'imposante encyclopédie italienne des années 1930 où ses études sur la faune du Paraguay sont citées brièvement (Malesani, 1935 : 282).

Les rapports détaillés qu'il avait envoyés restèrent oubliés, pendant près d'une quarantaine d'années, ensevelis dans les pages du bulletin de la Société de géographie italienne⁵³⁰. Ils furent réunis pour la première et unique fois dans un ouvrage publié en 1931 dans le cadre de la politique d'exaltation des héros italiens dans le monde, mise en avant par le nationalisme fasciste (Balzan, 1931 b).

Des pièces de valeur ethnographique qu'il avait rapportées d'Amérique du Sud se trouvent rangées dans les réserves du musée Pigorini de Rome (Donatella Saviola, comm. pers. à A. Gioda).

En Amérique latine, une partie du journal de voyage de Balzan – celle qui traite du cours moyen et inférieur du Beni – fut publiée en espagnol sur l'initiative du père Armentia et de M. V. Ballivián (Balzan, 1893). Quant à l'article posthume de portée ethnologique sorti en Italie en 1894, il fut traduit en Bolivie plus d'un siècle après sa rédaction (Balzan, 1997).

Le grand voyage

Lorsqu'il entreprit son voyage les tout derniers jours de l'année 1890, Luigi Balzan ne s'estimait plus un novice en Amérique du Sud. Il avait laissé l'Italie pour émigrer en Argentine en 1885, à l'âge de vingt ans ; de là, il passa vite à Asunción du Paraguay où, durant près de cinq années, il occupa le poste de professeur de sciences naturelles au collège national, une institution créditée d'une véritable réputation universitaire. Il eut ainsi l'opportunité de visiter plusieurs régions, ainsi que certaines des communautés indigènes du Paraguay, recueillant des notes qui ensuite se retrouveront reprises pour part dans sa conférence de 1889 (Balzan, 1889) et, surtout, dans l'article posthume déjà cité⁵³¹ (Balzan, 1894).

Le grand voyage de Balzan, fait avec le soutien de la Société géographique italienne⁵³², dura deux années et deux mois, entre le 30 décembre 1890 et le 4 février 1893. Balzan accomplit ainsi un ample périple autour du tropique du Capricorne, passant par l'Argentine, le Chili, la Bolivie, et ensuite revint à son point de départ, Asunción du Paraguay, pour regagner peu après l'Italie. De retour dans sa patrie, il décéda rapidement⁵³³.

Dans ses déplacements, Balzan expérimente tous les moyens de locomotion disponibles à l'époque : navires à vapeur, trains, diligences, radeaux, batelones et autres types variés d'embarcations à rames, mais aussi des charrettes, des chevaux, des mules, des bœufs à chaise ou de monte, et enfin ses propres jambes. Il s'accommodait de simples abris de fortune, passant la nuit quelquefois dans des haciendas, des maisons, des cabanes, des tentes, et même dans un bateau amarré au pied d'un arbre ou bien

ancré au milieu d'une rivière. Bon gré mal gré, il côtoyait quotidiennement muletiers, charretiers, piroguiers, guides, collecteurs de caoutchouc, paysans, propriétaires terriens, marchands, péons, religieux, intellectuels, aventuriers, etc.

Dans ces deux années et deux mois, il eut tout le loisir de se frotter à tous les types de gens et à discerner leur caractère : des généreux, des violents, des ivrognes, des tartufes, des domestiques zélés, des vagabonds, des femmes belles comme de vieilles geignardes, des orgueilleuses ou de vieilles personnes pleurnichardes, mais aussi des Indiens, beaucoup d'Indiens, différents entre eux par l'aspect, la culture et la langue.

Les écrits de Balzan comportent aussi des faits et remarques issus de la lecture de publications : par exemple, un texte du père Armentia (probablement de 1883) et une carte dessinée par Heath (1883), car les deux hommes avaient exploré le Beni une dizaine d'années auparavant. Il signale aussi le dictionnaire de Ballivián (1890) ou l'atlas du grand géographe August Petermann⁵³⁴. Dans l'essai qu'il écrivit, peu avant sa mort, Balzan cite « le livre intéressant » du père Cardús (1886) « qui décrit beaucoup de tribus sauvages » (Balzan, 1894 : 22, note 1), et il est probable qu'il a puisé dans cet ouvrage pour confirmer ou enrichir une partie de ses observations. Dans le même article, il rappelle une opinion de d'Orbigny sur les affinités entre les langues bien qu'il ne cite pas directement l'œuvre d'où il a tiré l'information (peut-être d'Orbigny 1839 a et b ; 1845 a ; 1880).

Probablement existe-t-il d'autres informations puisées par Balzan chez divers auteurs, mais exemptes de citations⁵³⁵. Cependant, à lire ses écrits – surtout les relations directes du grand voyage de 1891-1893 –, l'impression qui domine est qu'une large part de son récit provient de ses expériences personnelles ou d'informations de terrain.

Notre intérêt porte ici sur la partie du voyage de Balzan qui se déroule à travers l'immense Amazonie bolivienne, soit le parcours le plus long et le plus important, et dont l'intérêt n'est pas seulement ethnographique. Le voyageur italien consacre en effet au bassin hydrographique amazonien presque vingt-deux des vingt-six mois que dura l'intégralité du voyage. C'est 85 % de son temps depuis son entrée dans les Yungas, le 2 mars 1891, jusqu'au gué du río Quimome, près du chaînon montagneux de San José de Chiquitos, le 9 janvier 1893. À cette dernière date, il passe dans le bassin versant du Río de la Plata pour rejoindre Asunción.

Durant ce long parcours amazonien, Balzan a eu un contact personnel avec de nombreux groupes indigènes rencontrés sur sa route et qui étaient pacifiques ou devenus inoffensifs. Pour la majorité d'entre eux, il s'est attaché à produire de brèves notes historiques et linguistiques.

Tout au long de sa descente fluviale des vallées escarpées du pays des MoseTENES, Balzan fournit des informations détaillées sur la structure et la construction de leurs embarcations (balsas et callapos) ; de même, il cite de nombreux termes techniques de la langue mosetene. Ces observations

sont issues de sa connaissance directe des tâches d'assemblage selon ce qu'il écrit, comme elles reposent – ainsi que nous pouvons l'imaginer – sur les réponses des indigènes consultés directement ou par le truchement du missionnaire qui les accompagnaient (Balzan, 1931 b : 130-134 ; 136-138).

Grâce à ces soigneuses observations, – et peut-être à cause de l'intérêt ou de la passion que Balzan portait aux rapports existant entre l'homme et l'eau⁵³⁶ –, on lui doit de bonnes descriptions des techniques indigènes de navigation fluviale, surtout avec l'ensemble des manœuvres utilisées pour vaincre les tourbillons et passer les coudes tortueux de certains rios comme les techniques usitées pour remonter les courants (Balzan, 1931 b : 138-156).

De même, il est caractéristique de l'œuvre de Balzan, surtout pour cette phase du voyage, de relever soigneusement la notation de nombreux toponymes indigènes, tout en essayant – pour eux comme pour d'autres termes – de reproduire graphiquement leur prononciation ou bien d'introduire des notations phonétiques simples.

On doit souligner ici que, dans les textes de Balzan – comme cela peut se produire dans les mémoires des voyageurs scientifiques et surtout de ceux voyageant afin de décrire le pays et la nature –, les matériaux utiles concernant la religion, la magie et en général la symbolique, les systèmes de croyances ou la parenté, sont plus réduits et superficiels que ceux qui se réfèrent à la culture matérielle, l'existence quotidienne ou l'histoire locale.

Il est probable aussi que, chez Balzan, le désintérêt qu'il manifeste envers les croyances indigènes, plutôt qu'une marque d'incompétence, s'expliquait par des raisons idéologiques comme par le dédain que lui, ainsi que tout bon scientifique positiviste, devait manifester envers les « superstitions ». De cette position doctrinale viennent le ton ironique et la superficialité de quelques-uns de ses commentaires⁵³⁷.

On peut noter qu'à diverses occasions, en n'hésitant pas apparemment à contredire d'autres observations qu'il émet à propos du bonheur et de la liberté des Indiens « sauvages », Balzan paraît reprocher aux missionnaires de ne pas avoir éduqué leurs convertis « ni pour l'industrie, ni pour la morale ». « Sans la peur du curé et de l'enfer, écrit-il par ailleurs, peut-être redeviendraient-ils les sauvages qu'ils furent. » Ce constat signifie, bien qu'indirectement, la reconnaissance de la résistance de la culture indigène traditionnelle.

Il nous fournit cependant, ici comme plus en avant dans ses récits, des informations détaillées sur l'histoire, la structure et les modes de vie spécifiques des missions de l'époque (Balzan, 1931 b : 159-165 ; 172-176 ; 195). À ce propos, il me paraît que l'opinion peu favorable de l'auteur sur les missions religieuses n'affecte pas sensiblement la qualité de sa relation comme l'intérêt des faits rapportés⁵³⁸.

Dans la peinture de la vie sociale de Reyes, la « ville des ivrognes⁵³⁹ » (Balzan, 1931 b : 215), les couleurs sombres dominant (Balzan, 1931 b : 215-226). Corruption, immoralité, exploitation, violence, bigoterie

hypocrite et intolérante affectent l'existence de toutes les ethnies et classes sociales. Aussi engendrent-elles une ambiance insupportable pour un Européen « qui s'est gardé comme tel » (Balzan, 1931 b : 226), et surtout pour l'intellectuel et libre-penseur qu'il estimait être⁵⁴⁰.

Malgré une certaine ironie amère comme un détachement dû à un sentiment de supériorité, un autre trait marquant des écrits de Balzan reste sa compassion qui transparait envers les victimes : les Indiens et surtout les femmes. Notre Italien impute la dégradation des mœurs indigènes aux Créoles dominants : grands propriétaires, autorités religieuses et politiques. Tous favorisent les « vices » et surtout les dépenses irréfléchies des Indiens afin de les dominer et de les exploiter, jusqu'au point de les pousser, écrasés par les dettes, à vendre leurs propres enfants et à devenir eux-mêmes « esclaves » de leurs créanciers ; aussi écrit-il qu'il est « rare de rencontrer à Reyes un Indien libre » (Balzan, 1931 b : 222).

Les femmes d'humble condition, et surtout les indigènes, étaient celles qui souffraient le plus de l'injustice (Balzan, 1931 b : 224), car épuisées par leur labeur et leurs enfants et subissant les fréquentes corrections infligées par leurs malheureux époux (Balzan, 1931 b : 224). Et pourtant, c'est à elles que l'on devait le peu de choses que l'on pouvait estimer intéressantes à Reyes !

Dans les terres de l'enfer du caoutchouc

En entrant dans le cœur de la contrée du caoutchouc formée par le cours moyen et aval du Beni et la partie inférieure du Madidi, Balzan parcourt la région dite de Caupolicán et cela durant plus de trois mois et demi, entre novembre 1891 et février 1892 (Balzan, 1931 b : 240-302).

Pendant un bon trimestre, il put connaître les Indiens, engagés sous contrat par les collecteurs de caoutchouc, c'est-à-dire surtout les Maropas-Reyesanos – qu'il avait déjà fréquentés auparavant – et les Tacanas de Tumupasa et Ixiamas qui représentaient aussi le dernier groupe installé entre Tumupasa et le haut Madidi, dans une zone où actuellement on rencontre des locuteurs qui parlent toujours cette langue⁵⁴¹ (Diez Astete, 1986 ; INE Bolivie, 1996).

La vie dans les forêts riches en hévéas confirmait chaque fois un peu plus les tares sociales qui avaient déjà rebuté Balzan dans le haut Beni, avec la loi de la violence, les abus et la tromperie. Ici aussi, dans les concessions ou stations du caoutchouc (les barracas), fonctionnait une économie fondée sur la spéculation et l'endettement chronique, les maîtres profitant du peu de loisir de leurs travailleurs indigènes d'utiliser leur argent, tandis que les indigènes profitaient de la moindre occasion pour en finir avec ce cauchemar en fuyant vers la forêt (le monte) ou une autre barraca. Il en résultait le long et sanglant cortège d'oppression, de conflits, d'horribles châtiments et de vengeance qui affligea tant Balzan.

Il employa ses mois d'attente entre deux voyages, d'une cité à l'autre, à de nombreuses observations et descriptions des modes d'exploitation et de production des différentes variétés de caoutchouc, comme des divers types de contrats de travail.

À propos des indigènes, Balzan nota que tous, y compris ceux travaillant aux tâches du caoutchouc, conservaient toujours un contact avec le milieu naturel forestier grâce à la chasse. C'était une activité qui leur était bénéfique car, en plus d'améliorer leur alimentation, elle leur permettait de préparer une fuite éventuelle avec les meilleures chances de réussite (Balzan, 1931 b : 256).

À l'occasion des fêtes de la Chandeleur – les 2 et 3 février 1892 –, Balzan assista à la préparation de la chicha ou bière de maïs par les femmes (Balzan, 1931 b : 281-282) ; ensuite, il participa, bien que de fort mauvaise humeur, au spectacle des bals populaires. Il y avait celui des gens de Reyes qu'il connaissait déjà – et qui l'ennuyait –, avec le *puli-puli* d'origine quechua qu'il jugea ridicule et le « bal des machettes », une danse en armes d'origine européenne, qui lui parut, en revanche, des plus intéressantes (Balzan, 1931, b : 282-283). Balzan assista encore à cette danse à Trinidad où il fut surtout très impressionné par les pittoresques couvre-chefs en plumes d'ara et de toucan portés par les danseurs (Balzan, 1931 b : 326-327).

À Trinidad toujours, il recueillit aussi des informations sur la révolte des Mojos, qui s'était déroulée quelques années plus tôt, en 1887, et sur son tragique épilogue : un traquenard perpétré par les militaires durant la messe, et l'horrible mise à mort qui s'ensuivit de quinze Indiens sous le fouet. Seule une partie de ces rebelles put fuir vers l'ouest pour y vivre « indépendants ». Ici aussi, l'indignation de l'Italien explose car il rappelle les circonstances qui aboutirent à cette révolte.

Après l'expulsion des jésuites, en 1767, le pays passa sous la domination des curés séculiers et des représentants des autorités civiles, gens dévoyés et vicieux, qui considéraient l'Indien comme un animal dont ils se prétendaient les maîtres absolus. Les indigènes furent tellement persécutés durant plus d'un siècle qu'ils se révoltèrent en 1887 mais, vaincus, « les chefs furent tués à coups de fouet »... (Balzan, 1894 : 25.)

À Trinidad l'attendait encore le spectacle offert par la fête patronale du 12 juin qui dura trois jours (Balzan, 1931 b : 325-328). La seule chose qui lui parut digne d'intérêt fut la danse des macheteros accompagnant la procession des saints ; elle était précédée par les anciennes ou « abbesses » jetant des fleurs selon la tradition européenne.

Une autre réjouissance festive à laquelle il assista fut la « course de taureaux » se déroulant dans les rues et sur la place centrale, dans le style de la San Fermín de Pampelune. L'Italien jugea qu'elle était « un des spectacles les plus répugnants » qu'il avait jamais connus (Balzan, 1931 b : 325).

Les observations de Balzan indiquent que les acteurs de ces deux fêtes – typiquement européennes et encore célébrées en Espagne et en Amérique

latine – étaient les indigènes, eux-mêmes accoutumés à y participer par leurs colonisateurs, un phénomène fréquent dans la dynamique culturelle. L'autre divertissement que Balzan attribue aux Blancs – à part les combats de coqs dont la passion est partagée aussi par les Indiens (Balzan, 1931 b : 328) – se trouve dans les souleries collectives bien connues et obligatoires (Balzan, 1931 b : 327).

Au sujet des Indiens mojos, Balzan manifeste une fois de plus son inaptitude ou son absence d'intérêt à approfondir les rites et systèmes symboliques propres aux cultures indigènes. À Trinidad, par exemple, il a été témoin de l'engouement des Indiens pour le chamanisme et la divination ; mais, malgré l'importance de ces phénomènes, il les traite de « séances de spiritisme » et ne leur concède pas plus que quelques phrases moqueuses (Balzan, 1931 b : 328).

Les deux autres groupes qu'il connut avant son arrivée à Santa Cruz, les Guarayos et les Sirionos, sont les derniers qui sont typiquement amazoniens ; il les a rencontrés et observés et ils figurent en bonne place dans ses pages.

À Santa Cruz de la Sierra comme dans l'itinéraire qui, de cette cité, le porte à la frontière du Brésil, notre voyageur entendit parler ou rencontra d'autres groupes ethniques, mais dont les territoires se situaient hors des limites de l'immense bassin hydrographique de l'Amazone : Chiquitos, Chiriguanos, Penoquiquias, Potureros. Aussi ne les aborderons-nous pas dans ce développement.

Les sauvages : indépendants et heureux

Les groupes indigènes au sujet desquels Balzan fournit des informations furent directement rencontrés, mais il recueillit aussi les renseignements d'origine extérieure qui lui semblaient les plus sûrs. Il s'agit d'Indiens déjà « pacifiés » ou « gentils » et qui collaboraient avec les Blancs comme guides, bateliers, domestiques et péons ou, pour parler franchement, vivaient sous le fouet des maîtres.

À plusieurs occasions au cours de son voyage, l'explorateur italien entendit parler de « sauvages » ou d'« Indiens indépendants » ; il s'agissait, en fait, de groupes indigènes plus ou moins connus, plus ou moins redoutés, et à propos desquels, ainsi que cela se produit lorsqu'on les traite en ennemis, les légendes se mêlent avec la réalité. Comme bien des voyageurs européens, Balzan n'eut à aucun moment l'occasion de les rencontrer. Aussi dut-il se fier aux seules informations qu'il recueillit lors son voyage et, occasionnellement, il put obtenir des objets culturels de ces populations.

Au sujet des Mosestenes ayant fui les missions, ceux qui vivaient en « marrons⁵⁴² » sur le río Manique ou ayant échappé à la répression de 1887, il s'agirait d'Indiens « pacifiés » qui, ensuite, fuyant les persécutions des

Blancs, seraient retournés vivre librement. Au sujet des Araonas, Balzan précise dans son essai ethnologique écrit en Italie que « jadis, ils étaient nombreux, mais ils furent quasi éliminés par les épidémies de variole et autres maladies », si bien qu'il ne survit que de rares individus : « ne se trouvent que seulement quelques tentes sur le Madre de Dios et ses affluents » (Balzan, 1894 : 28).

Nous savons aussi que, dans la région du Madidi où Balzan séjourna longuement, il caressait l'idée proprement suicidaire de prendre contact avec les mystérieux Guarayos dissimulés dans la jungle, et qui hantaient les sources de cette rivière. Ces Indiens, restés non identifiés – leur ethnonyme signifie simplement « sauvages » –, menaçaient les postes des colons (Balzan, 1931 b : 246) au point de provoquer, quelques années avant son passage, la fuite des habitants de la mission de Cavinás (Balzan, 1931 b : 247, 258).

La seule chose que Balzan put connaître d'eux – car il séjourna seulement sur le bas Madidi – se résume à une douzaine de canoës arrachés à eau basse par le courant (Balzan, 1931 b : 260). Selon le voyageur, à cette époque aucun Blanc, ni Indien « pacifié » des barracas, n'avait connu directement les Guarayos, pas plus que leur langue (Balzan, 1931 b : 249).

Aujourd'hui, nous savons que, dans la zone signalée et qui est proche de la frontière péruvienne, vivaient des Indiens nommés Chamas ou mieux Ese-Ejja dont il subsisterait actuellement en Bolivie de 400 à 1 000 individus (Diez Astete, 1986 ; Grimes, 1996), voire moins encore selon d'autres sources : au maximum 500 selon López (2000 : 9) ; 415 selon l'INE (1996).

Le récit de Balzan reste une description directe et sans complaisance d'un front pionnier, spéculatif et violent qui s'inscrit dans le processus de mondialisation des ressources naturelles nécessaires aux pays industriels. Il nous apporte ainsi une somme de connaissances au sujet du savoir-faire indigène dont l'intérêt est de nous restituer les bases de sa vie matérielle, de son quotidien, de ses techniques savantes, toutes choses disparues avec l'arrivée massive des produits manufacturés. C'est, enfin, une réflexion sur des sociétés indigènes soumises à un processus irréversible d'acculturation, aussi bien dans leurs modes de pensée, leurs structures sociales et familiales que dans leurs principes économiques. Ce faisant, le récit de Balzan, écrit et pensé avec la modestie d'un non-professionnel des sociétés premières, nous restitue des fragments du vaste panthéon des tribus défuntes du bassin amazonien, comme des moments intenses de leur « vouloir vivre ».

LUIGI BALZAN, LES RIVIÈRES ET LE CLIMAT
DE L'ORIENT BOLIVIEN
DANS LA PRESSE DE SON TEMPS

par

ALAIN GIODA

et

ANA FORENZA

(archiviste e. r., Archives et Bibliothèque nationales de Bolivie, Sucre)

Des recherches pour retrouver les éventuelles relations du passage du naturaliste Luigi Balzan dans l'orient bolivien ont été faites dans la presse locale de l'époque. Les résultats sont maigres concernant le département du Beni où l'on ne retrouve, conservés à la Bibliothèque nationale de Sucre, que douze périodiques édités courant du XIX^e siècle.

Cela s'explique par la modestie de sa population car Trinidad, la capitale administrative, ne comptait alors que 3 000 âmes environ⁵⁴³ et l'ensemble du Beni de 25 000 à 30 000 habitants. Ce département jouissait, par ailleurs, d'une fort mauvaise réputation de « petite Sibérie bolivienne », car il était surtout connu comme un lieu d'exil, celui des opposants politiques au gouvernement.

Cependant, si la presse du Beni paraît méconnaître le périple de Balzan, les journaux de Santa Cruz et en particulier *La Estrella del Oriente* font une place à l'annonce de son passage dans cette ville d'environ 18 000 habitants en 1900, l'unique cité digne de ce nom de l'orient bolivien.

LES TRACES DES SCIENTIFIQUES ET DES MISSIONNAIRES

L'indication du passage de Balzan à Santa Cruz est succincte : « Il y a quelques jours est arrivé dans notre ville le Prof. Luigi Balzan [...] venu en Bolivie pour récolter des données sur notre pays pour le compte de la Société géographique italienne... » (*La Estrella del Oriente*, 17 novembre 1892.)

Luigi Balzan y résida du 15 novembre 1892, venant de Trinidad, au 3 janvier 1893, date à laquelle il partit pour Asunción via Corumbà.

Il est à noter que Santa Cruz attire alors différents voyageurs distingués. Quelques mois avant l'arrivée de Balzan, un autre scientifique, le botaniste Otto Kuntze, est signalé par *La Estrella del Oriente* (16 juin 1892). Un autre voyageur important est le frère Pablo Fernández, un franciscain,

qui effectua, à la même époque que Balzan, un périple similaire. Toutefois, il termina son voyage en rentrant à La Paz et non pas, comme Balzan, en se dirigeant vers Santa Cruz puis Puerto Suárez. Frère Pablo avait visité, à partir du 1^{er} juin 1892, les missions du Bopi et du Beni : Covendo, San José, Santa Ana, Tuamas, Reyes et Tumupasa. Il administra la confirmation à plus de mille personnes à Reyes, ce qui confirme bien l'état de déchristianisation, évoqué par certaines sources d'époque, comme la dégradation morale que déplore Balzan.

On peut en conclure que les voyageurs de ces régions orientales, qu'ils obéissent à des raisons scientifiques ou religieuses, étaient suffisamment rares et considérés comme importants par le microcosme de la bourgeoisie locale pour que leur passage soit évoqué systématiquement dans une presse dont l'audience ne touchait qu'une élite économique dans la Bolivie de la fin du XIX^e siècle.

Cette recherche dans la presse ancienne a permis aussi de retrouver un texte émanant de Pedro Suárez, député du département du Beni – toujours inséré dans *La Estrella del Oriente* des 30 novembre, 7 et 10 décembre 1892. Il présente un indéniable intérêt pour l'approche de l'hydrographie du Beni et des régions voisines du Brésil ; il est contemporain du voyage de Luigi Balzan : il se rapporte aux mêmes régions, et, surtout, il est écrit par un Bolivien, fin connaisseur de la zone.

LES RIVIÈRES DE L'ORIENT BOLIVIEN

En préambule, Suárez exprime son credo par une citation : « Chercher les rivières qui sont les chemins que Dieu ouvrit afin que l'Homme connaisse le Monde », empruntée au Français Louis Blanc⁵⁴⁴. Puis il enchaîne : « L'exploration et la navigation sur les principales rivières de Bolivie sont appelées à produire une grande transformation sociale et économique de la République, en ouvrant de nouvelles perspectives de transformation économique et sociale. » (*La Estrella del Oriente*, 30 novembre 1892.)

Pedro Suárez présente ensuite le plan de son long article qui comprend trois parties : la première sur l'hydrographie ; la deuxième, sur les peuples des « Indiens sauvages » ; quant à la troisième, elle correspond à un plaidoyer *pro domo* pour son travail de député. Nous en produisons et commentons ici les passages les plus significatifs.

*Le Purus*⁵⁴⁵

« Je m'occuperai, en premier lieu, de cette rivière car elle est le débouché principal des produits de notre pays vers les marchés étrangers. Cette grande activité économique est due à la facilité de la navigation à vapeur dans ses eaux. En 1865, son bassin et ses rives n'étaient pas encore peuplés [pour Suárez, les Indiens de la forêt amazonienne sont

quantité négligeable] jusqu'à ce que William Chandless, envoyé par la Société géographique de Londres, explore son cours en levant une carte topographique. Au début de 1872, une population de 2 000 personnes colonisait déjà ses rives. La première compagnie fluviale fut la *Compañía Fluvial del Alto Amazonas* qui effectua son premier voyage en décembre 1869, mais alors le fret transporté généra seulement 200 000 reis brésiliens correspondant à 100 pesos ou bolivianos.

De 1870 à 1890, la population riveraine augmenta beaucoup à cause de l'exploitation des hévéas et du commerce du caoutchouc favorisés par la facilité de la navigation. Tout cela pour le plus grand profit du Brésil. Aujourd'hui [en 1892], le bassin du Purus a plus de 67 000 habitants, sans compter les Indiens (environ 100 000), disséminés sur ses 600 km de berges. Le Purus ne possède pas de véritable agglomération structurée, hors des exploitations d'hévéas et de sa transformation locale en caoutchouc. Ces dernières rapportent en moyenne de 500 000 à 600 000 pesos lourds par an. Le Purus est desservi par trois grandes compagnies fluviales, toutes brésiliennes (en dehors des nombreux vapeurs armés par des entreprises artisanales) : *Amazonas Limitada*, *Pará y Amazonas* et *Manaos*. Chacune des trois grandes compagnies arme un vapeur par mois mais, dans de nombreux cas, c'est insuffisant du fait du grand tonnage à transporter, et de petits armateurs sont alors contractés. Le Purus génère un commerce extérieur de plus de 5 000 000 de pesos lourds et importe pour 4 000 000 de denrées. Le volume de caoutchouc raffiné qui est exporté dépasse 2 000 t par an. Ce caoutchouc passe par le Para, sans compter celui qui s'expédie de Manaus vers les marchés des États-Unis et d'Europe. Selon la douane brésilienne de Manaus, on a exporté les tonnages suivants : en 1883-84, 1 952 ; en 1884-1885, 1 648 ; en 1885-1886, 1 967 ; [...] 2 143 ; en 1889-1890, 2 175. Depuis 1890, la dernière fois que je me suis rendu au Brésil, l'exportation de caoutchouc a dû augmenter fortement du fait de l'afflux de la main-d'œuvre de l'État [brésilien] du Ceará sur les berges du Purus. »

Pedro Suárez ajoute dans sa conclusion sur le Purus : « ... En tant que représentant élu du département du Béni, en 1890, j'ai sollicité, à la Chambre des députés, l'implantation d'un bureau de douane bolivien sur le Purus puisque, de nos jours, le seul à percevoir les droits à l'exportation et à l'importation des produits est le gouvernement brésilien. » (*La Estrella del Oriente*, 10 décembre 1892.)

L'Acre ou l'Aquiri

L'Acre, de nos jours, forme un grand cours d'eau qui donne son nom à un État du Brésil, république fédérale, depuis la perte de ce territoire par la Bolivie en 1903.

« Cette rivière, durant la saison des pluies et spécialement de décembre à mai, est navigable par des bateaux de fort tonnage qui la remontent,

jusqu'à la confluence avec le Yari, sur une longueur de 360 km. En amont de cette confluence, des bateaux plus petits peuvent encore la remonter sur 200 km. L'Aquiri naît dans la cordillère orientale des Andes et c'est un affluent du Purus, de plus de 800 km de long. De son bassin, sont exportées plus de 700 t annuelles de caoutchouc et cette quantité augmente chaque jour. Son commerce s'appuie sur plus de 15 grands bateaux à vapeur et de nombreuses embarcations plus petites. L'Aquiri a 12 000 habitants sur ses berges, hors ceux de la race indigène. Cette rivière fait partie intégrante du territoire bolivien pour la plus grande partie de son cours et il est nécessaire donc qu'une petite douane y soit installée pour la perception des taxes de l'État. »

Pedro Suárez renchérit dans sa conclusion :

« ... D'après les données que j'ai recueillies à la douane de Manaus et chez des industriels du Purus et de l'Aquiri, l'exportation du caoutchouc par ces deux rivières génère plus de *1 000 000 pesos lourds* [en italique dans le texte original pour montrer l'importance de la somme] et, à la Bolivie, il reviendrait, de plein droit, un tiers (voire plus) de cette somme. Il n'est pas possible que le gouvernement du pays néglige cet aspect financier d'une importance considérable pour le futur de la Nation. » (*La Estrella del Oriente*, 10 décembre 1892.)

Le Beni ou le Manubeni, rivière du Vent

« Cette rivière est l'une des plus connues du pays et le département homonyme [dont Suárez est le député] bénéficie largement de ses exportations. Tout son cours qui se développe sur 1 600 km est connu depuis les années 1879-1880 quand l'explorateur Nord-Américain Edward Heath. Son lit atteint 550 m de large. Il est navigable par les bateaux à vapeur en amont des rapides de Cachuela Esperanza (dont la chute est de 10 m et qui sont à 18 km avant sa confluence avec le Mamoré) jusqu'à Puerto Salinas dans le canton de Reyes. Une petite barge de la société Braillard & C^{ie} (fondée par un Français) y navigue de façon permanente. Les principaux établissements commerciaux et de transformation du caoutchouc sont les suivants : à Cachuela Esperanza, Suárez & frères ; sur l'Orton, Antonio Vaca Diez ; à Riberalta, Braillard & C^{ie}, Suárez & Mancilla, Velasco & C^{ie} et deux autres entreprises ; et, en remontant le Beni, Augusto Roca & Frères, Fabián Roca, Antonio Roca, etc. »

Le poste de Riberalta sera choisi en 1893 comme siège de la nouvelle capitale régionale des délégations du Territoire des colonies du Nord-Ouest. L'agglomération était née spontanément, seulement une dizaine d'années auparavant, en 1882 (Crespo, 1909). Sa croissance rapide fut favorisée par son site qui est abrité des crues, une caractéristique rare dans toute la région. Son nom, « rive haute », souligne le fait que la terrasse est à vingt ou vingt-cinq mètres au-dessus des basses eaux du Beni

(*La Revista Colonial*, 20 septembre 1894). La population totale riveraine du Beni est de 2 000 habitants et Suárez ne donne aucune estimation du nombre des Indiens de la forêt.

En 1890, le nom des exploitations, celui de leurs propriétaires et le nombre de leurs travailleurs était connu, d'après Felipe Valdivieso (*El 15 de Abril*, 9 novembre 1890). Au total, le río Beni disposait alors de 22 exploitants du caoutchouc, avec 1 398 employés⁵⁴⁶ ou péons. Mais le plus important était le roi du caoutchouc, le D^r Vaca Diez qui disposait à lui seul de 450 travailleurs.

Le Madre de Dios ou le Manutata, rivière Père

« Cette rivière est le plus grand affluent du Beni et sa largeur est même supérieure à ce dernier. Elle naît au Pérou dans le département de Cuzco, au sein de la cordillère andine de Carabaya, et son cours est de 1 500 km. Son lit comporte quelques îles, mais ces dernières n'empêchent pas la navigation, et les bateaux à vapeur le remontent sur 500 km pour le plus grand profit de la Bolivie et du Pérou car, en plus du caoutchouc, son bassin est riche en noix du Brésil, *sarza* (salsepareille), *copaibo* (ivoire végétal), fèves de cacao, etc. Les berges de cette rivière sont d'accès difficile car elles sont inondées généralement en période de hautes eaux. Les principales exploitations industrielles du caoutchouc sont celles d'Augusto Roca & frères, Nicanor Salvatierra, Cárdenas, Mariaca et de Farfán. La population du Madre de Dios bolivien dépasse 2 500 personnes. »

En 1890 et en descendant la rivière, l'effectif des propriétaires était de 8, qui employaient 830 personnes, mais un seul dominait, Roca & frères, avec 400 employés. Quant à la douane de Villa Bella (confluence Mamoré-Beni), elle comptait alors une population de 80 personnes.

Selon le recensement des propriétaires des exploitations du caoutchouc, le nombre total des habitants des ríos Beni et Madre de Dios était, en 1890, d'environ 2 500 (*El 15 de Abril*, 1890) et donc inférieur de presque 50 % à l'estimation de Pedro Suárez (4 500). Sur le seul Madre de Dios, la population des stations ou barracas du caoutchouc aurait été de 870 habitants en 1890 contre 2 500 en 1892.

L'Orton ou le Datimanu, rivière des Tortues

Le río Orton ou Orthon était devenu, à partir de 1880, le fief d'Antonio Vaca Diez qui y avait transféré ses activités pour répondre à l'appel des Indiens caripunas. Sur ses berges, il exploitait de très riches gisements d'hévéas.

« Cette rivière coule parallèlement au nord du Madre de Dios, à une distance variant entre 25 et 40 km de ce dernier. Il semble qu'elle naisse près de Carabaya et que son cours mesure 800 km de long. Elle est navigable

sur 500 km et son bassin est riche en hévéas et le dernier établissement industriel se trouve à 200 km en amont de sa confluence avec le Beni. »

Vaca Díez y contrôlait tout le commerce. La barraca Orton, la plus prospère et installée en rive gauche à la confluence Orton-Beni, comptait 450 habitants en 1890, ce qui en faisait aussi la plus peuplée de toutes les exploitations du caoutchouc⁵⁴⁷. Les autres affluents du Beni dont les bassins produisent du caoutchouc sont l'Ivón, le Genejuaya ou Gene-Guaya ou encore Geneshuaya et le Madidi (où existe une mission).

L'Abona ou l'Abuná

« Les sources de cette rivière sont inconnues et l'Abona se jette, après plus de 900 km de cours, dans le Madeira qui correspond lui-même à la Haute Amazone. Ce sont ses derniers 500 km qui sont intéressants car alors il est assez large pour la navigation quand son lit atteint 70 m au minimum. L'Abona est navigable, mais il comporte aussi des rapides, selon les tribus sauvages. Son potentiel économique est important du fait de la richesse de ses ressources naturelles. »

LE MYTHE D'UNE NAVIGATION AISÉE DANS L'AMAZONIE BOLIVIENNE

Peut-être le fondateur involontaire de ce mythe est-il le scientifique français Alcide d'Orbigny, qui parcourut et décrivit une grande partie de la Bolivie, entre 1830 et 1833, sauf la région de Caupolicán, aujourd'hui le bassin du haut Beni, où il se contenta de sources de seconde main.

Néanmoins, d'Orbigny écrivit et publia, avec toute son autorité de fils spirituel de Humboldt, des observations très catégoriques :

« Caupolicán est peut-être, sous le rapport des voies de communications, la plus favorisée de toutes les provinces [de Bolivie], étant arrosée par des rivières navigables, auxquelles on ne paraît pas avoir songé... Conçoit-on [...] qu'ayant à sa disposition une magnifique rivière comme le Beni on ne se soit servi jusqu'à présent, d'Isiamas [Ixiamas] à Cavinás, que de simples radeaux, tandis qu'à Mojos on naviguait, depuis un siècle et demi, avec des pirogues ? Il n'est pas douteux que cet état arriéré de Caupolicán, même relativement aux provinces voisines, ne provienne que du manque de communications... Avec des moyens, aussi faciles que la navigation, on peut juger ce que deviendront Cavinás, Isiamas et Tumupaza [Tumupasa], quand des bateaux à voile ou à vapeur pourront transporter leurs produits, quel que soit le poids, d'un côté jusqu'à Apolo, par le Tyché [Tuichi], de l'autre, jusqu'à peu de distance de La Paz, par les ríos Mocéténès [Mocetenes] et Bogpi [Bopi ou Boopi]. » (1844, t. 3 : 395.)

D'Orbigny ne considérait que la remontée par les bateaux à vapeur venant de l'Amazone et du Madeira. Ainsi les Brésiliens remontèrent,

dès 1869, jusqu'aux rapides les plus en aval, avec l'expédition des frères Keller. Toutefois, en descendant le cours des rivières issues des sommets de la cordillère orientale des Andes, soit simplement des villes de la plaine comme Santa Cruz de la Sierra et Trinidad, cette facilité de navigation était illusoire. La situation était identique, avec une navigation très difficile sur les voies fluviales entre le Pérou et la Bolivie.

Les voyages sur le Béni et le Mamoré étaient très lents en 1832, lors du passage de d'Orbigny dans l'orient bolivien, et ils restaient encore bien problématiques, du temps du voyage de Balzan : « ... Il est évident que ce voyage en descendant la rivière de Riberalta jusqu'à San Antonio par les rapides de Cachuela Esperanza, Riberon, Girao [déjà sur le Madeira] et Calderon del Infierno qui dure de douze à quinze jours pourrait se faire en trois ou quatre jours sans ces obstacles naturels. » (*La Revista Colonial*, 10 septembre 1894.)

Les communications fluviales dans l'ancienne province de Caupolicán étaient tellement difficiles que l'on dut attendre 1894 pour trouver un passage, un isthme terrestre de quelques kilomètres, entre le Pérou et la Bolivie. Ce passage étant encore donc inconnu du temps de Balzan et ce dernier ne se déplaça pas en direction du Pérou. Voici comment *La Revista Colonial* du 20 septembre 1894 reporta la découverte de cette nouvelle voie de communication :

« Le 31 août, les entrepreneurs de l'exploitation El Carmen du Madre de Dios furent surpris par la visite du Péruvien Carlos Fermín Fitzcarrald ou Fitzcarraldo [un personnage devenu mythique dans le monde des explorateurs pour sa traversée, en bateau démonté, de cet isthme de l'Amazonie]. Fitzcarrald, après son retour d'Europe, importe des denrées d'outre-mer pour les distribuer dans les différentes exploitations de caoutchouc à la confluence de l'Urubamba et du Tambo et à celle du Cerjali et du Manu [un gros affluent du Madre de Dios]. Le point de départ de Feiscarrald fut un petit affluent de l'Urubamba [le fleuve qui draine la vallée sacrée des Incas au Pérou]... Sa route lui fut indiquée par les Indiens sauvages piros qui accompagnèrent Feiscarrald jusqu'au Manu. La navigation peut se faire en peu de temps, avec des gros bateaux à vapeur jusqu'à la confluence Urubamba-Camisea. En remontant ce dernier, Feiscarrald arriva à un petit isthme de seulement deux miles environ de large et, là, en cinquante minutes, il put tirer sur la terre ferme, grâce à ses alliés indiens, ses embarcations et chargements jusqu'aux eaux du Cerjali, un affluent du Manu où se trouvent ses exploitations de caoutchouc. »

La conclusion de l'article de *La Revista Colonial* est triomphaliste : « Le Beni s'ouvre au Monde entier et il attend seulement la nécessaire impulsion des gouvernants. » Toutefois, aujourd'hui encore, les rapides empêchent le désenclavement fluvial du Beni et du Mamoré, après l'abandon du chemin de fer Madeira-Mamoré⁵⁴⁸, et l'isthme de Fitzcarrald est retourné à la forêt vierge. Rêve et réalité ne concordèrent pas toujours dans l'histoire de la Bolivie orientale...

LE CLIMAT ET LA NATURE DU BENI ET DE L'ORIENT

L'article de Pedro Suárez (*La Estrella del Oriente*, 30 novembre, 7 et 10 décembre 1892) donne aussi une description du climat :

« Le climat des régions baignées par le Beni, Madre de Dios, Orton, Abona et Aquiri, qui sont localisées entre les parallèles 9° et 12° de latitude S, est perçu comme humide car les eaux débordent de plusieurs kilomètres de leur lit lors des crues de saison des pluies qui sont importantes. Il ne se rencontre que très peu de points hauts et l'impression pour le voyageur est celle d'une grande monotonie. Les rivières et leurs rapides deviennent les principaux accidents topographiques. Le sol est en général argileux et de couleur jaune. Les températures diurnes des mois de mai jusqu'en août sont fraîches et agréables allant de 16° à 22° C de 5 à 6 h et de 26° et 30° C entre 10 et 16 h. Les nuits sont humides. Le climat n'est pas aussi délétère que l'on veut bien le dire car le paludisme se soigne facilement avec la quinine. »

Dans cet extrait, Pedro Suárez, dont les intérêts sont intimement liés à ceux des maîtres du caoutchouc, omet d'évoquer la forte mortalité dans les exploitations d'hévéas et de transformation de la matière première.

Dans la bouche d'un autre député, M. Ballesteros, élu de La Paz, l'environnement des délégations du Purus et du Madre de Dios⁵⁴⁹ est magnifié en termes emphatiques lors de la session parlementaire du 2 octobre 1900 :

« Bien que toutes les régions de la République soient favorables à la colonisation [des Blancs]... aucune n'est plus favorisée que la grande région du nord-ouest par la richesse de ses sols, la facilité de la navigation sur ses rivières qui ont un accès direct à l'Atlantique, la bonté de son climat et la variété immense de ses fruits, sa flore et sa faune d'une diversité exubérante. » (Collectif, 1901.)

Cette déclaration fut faite juste quelques mois après la publication du décret suprême du 8 mars 1900 qui créa le Territoire national des colonies du Nord-Ouest (embryon du département actuel du Pando). Bref, il est clair que le député Ballesteros n'a jamais foulé la région et Pedro Suárez était plus près des réalités du terrain, huit années auparavant, en écrivant que la Bolivie avait complètement oublié les deux délégations du Purus et de la Madre de Dios. Les premiers administrateurs boliviens, Guttierrez et Manuel Ballivián, ne seront d'ailleurs envoyés qu'en 1893, soit postérieurement au passage de Balzan (Crespo, 1909).

Le climat de toute la région, comprenant les deux délégations du Purus et du Madre de Dios et les départements du Beni et de Santa Cruz de la Sierra, était tellement « bon » que d'Orbigny notait en 1833 au sujet de la petite mission de Santa Cruz del Valle Ameno ou de Apolobamba, située à Caupolicán : « Les fièvres intermittentes se sont maintenant emparées du bourg. » (T. 3 : 375.)

Les conditions climatiques de toute cette vaste région de plus d'un million de kilomètres carrés étaient si irrégulières que Balzan eut à souffrir une grande sécheresse dans l'orient du pays, celle de 1892. Cette sécheresse avait commencé déjà en 1891, dans la grande province de Cordillera, au sud de Santa Cruz, que l'explorateur italien ne visita pas, mais qui fournissait une part non négligeable des Indiens emmenés de force au Béni (ou Apolobamba) et souvent mis en esclavage pour dettes par les propriétaires d'exploitations du caoutchouc⁵⁵⁰.

La sécheresse de 1891-1892 correspond aussi au dernier grand soulèvement des tribus des Guaraní-Chiriguanos dans la province Cordillera, en janvier de 1892. En effet, la presse de Santa Cruz rapporte que l'absence totale de pluies alarmait les propriétaires terriens de la province de Cordillera où la sécheresse était telle que des rivières avaient tari. Or, de mémoire d'homme, jamais un seul de ces cours d'eau ne s'était asséché complètement. Les prévisions agricoles, par conséquent, étaient très mauvaises (*El Guapay*, 1^{er} novembre 1891).

Les Guaraní-Chiriguano de la province de Cordillera furent définitivement vaincus le 28 janvier 1892 à Kurujuky, près de Monteagudo. Cette ultime bataille sonna le glas de près de quatre siècles de farouche résistance du dernier réduit d'Indiens restés libres dans les Amériques. Leurs chefs furent exécutés en février 1892 (Pifarré, 1989). Cet écrasement facilita la mise en esclavage (à peine déguisé) car de nombreux guerriers et leurs femmes furent déportés vers les concessions d'hévéas du Beni et du Purus (*La Estrella del Oriente*, 28 décembre 1892).

Dans cette province de Cordillera, la sécheresse se poursuivra en 1892, atteignant ensuite les villes de Santa Cruz de la Sierra et de Tarija et leurs campagnes qui en souffrirent beaucoup. Si cet épisode caniculaire n'apparaît pas explicitement dans les informations de la presse provinciale, l'explication en réside dans la priorité accordée à l'ultime soulèvement guarani et à la grande peur qu'il provoqua chez les colons créoles (*La Estrella del Oriente*, 2 novembre 1892).

Cette sécheresse, qui gêna l'avance de Balzan depuis Trinidad jusqu'au río Paraguay, se retrouve dans la presse de Santa Cruz, qui évoque ainsi la province de Chiquitos que traversa ensuite le scientifique italien : « L'absence des pluies dans cette province cause d'immenses dommages car les champs ont été brûlés par le soleil et le bétail, faute de pâturages, est en train de périr en grand nombre... » (*La Estrella del Oriente*, 3 septembre 1892.)

Une vingtaine de jours plus tard, on lit encore : « À Santa Cruz, à cause de la saison tellement déficitaire en pluies et des difficultés actuelles, il est indispensable, sans possibilité de report ultérieur, d'assurer la réalisation d'un réseau urbain de distribution d'eau potable... » (*La Estrella del Oriente*, 21 septembre 1892.) Cette sécheresse durera jusqu'à la fin de septembre 1892 à Santa Cruz (voir la documentation des archives de la cathédrale de Santa Cruz in Pifarré, 1989) et jusqu'en octobre 1892 dans

la zone de Loreto, au Beni (Balzan, 1894). Elle touchera aussi le département limitrophe de Tarija, situé plus au sud de la province Cordillera, où « la sécheresse est alarmante jusque dans les campagnes », mais elle y cessera à la fin de novembre (*La Estrella del Oriente*, 26 novembre et 24 décembre 1892).

On doit ajouter, à ces conditions on ne peut plus défavorables, la précaire liaison terrestre existant entre Santa Cruz et Puerto Suárez lors du voyage de Balzan, et qui explique bien des difficultés physiques rencontrées par celui-ci à la fin de son périple. Ainsi, le trafic commercial était-il déjà très difficile entre Santa Cruz et Corumbá en septembre 1892 avant d'être bloqué en octobre et novembre (*La Estrella del Oriente*, 3 septembre et 2 novembre 1892). Néanmoins, Balzan força le passage au prix de mille difficultés qu'il conte dans son journal.

LE CLIMAT ET LA MALADIE, CAUSES DU DÉCÈS SUBIT DE BALZAN ?

La zone parcourue en orient par Balzan était dangereuse. Ainsi lit-on dans *La Revista Colonial* du 20 septembre 1894 : « Le Français Éric Jeanssens qui devait se charger des travaux du chemin Riberalta à Villa Bella est toujours porté disparu dans les forêts de Concepción⁵⁵¹ depuis plus d'un mois, malgré les recherches qui ont été faites. » La traversée des secteurs occupés par les Sirionos était un défi que Balzan a accepté peut-être légèrement si l'on prend en compte les récits d'antan.

Un autre écueil, qu'il ne faut pas occulter car il fut lourd de conséquences, fut la faiblesse de ses ressources financières et le fait que son second subsidé de la part de la Société géographique italienne ne lui parvint jamais à Trinidad pour boucler dans de meilleures conditions son voyage jusqu'à Asunción, au Paraguay. Luigi Balzan attendit quatre mois à Trinidad en 1892 et il ne put négocier, lorsqu'elles arrivèrent enfin, ses lettres de change⁵⁵². Il en découla privations et souffrances pour le voyageur qui put s'en trouver la santé affaiblie, selon sa nécrologie écrite et publiée rapidement après son décès le 26 septembre 1893 par la Société géographique elle-même⁵⁵³ (anonyme, 1893).

Cette hypothèse fut acceptée par Fraccaroli (1931 : XVIII) et nous-même à partir de déductions faites uniquement en Bolivie (Gioda et Forenza, 2003), soit un décès causé par une reprise d'une fièvre contractée en Amazonie bien que Balzan (peut-être par orgueil) ne fasse guère allusion dans ses récits à des maladies graves qui l'auraient affecté durant son long périple. Luigi Balzan avait sans doute contracté un paludisme à *Plasmodium falciparum* ou *virax* durant son voyage en Bolivie ou en Amérique du Sud, mais il avait acquis une faible immunité.

En faisant lire les deux pages de sa nécrologie (anonyme, 1893) à un collègue entomologiste médical, Didier Fontenille, afin d'expliquer sa mort foudroyante à Padoue le 26 septembre 1893, à l'âge de vingt-huit ans, la

nouvelle hypothèse suivante peut être avancée : Luigi Balzan aurait attrapé à son retour, quelques jours seulement avant son décès, cette maladie dans les basses plaines du Pô et de l'Adige où elle était alors endémique. Une mort foudroyante correspond bien avec une maladie contractée récemment, or le paludisme à *falciparium* est mortel dans de nombreux cas. Les médecins italiens le connaissaient bien et le redoutaient, dès cette époque de la fin du XIX^e siècle dans la région natale de Balzan, et septembre était un mois de forte prévalence de la maladie dans le Polesine.

Ce qui fait pencher encore plus Didier Fontenille vers une cause locale de cette maladie fatale, c'est que Luigi Balzan se préparait alors à repartir en Amérique, après un séjour de quelques mois en Italie dont le point d'orgue fut la conférence du 23 mai 1893 à Rome devant le public de la Société géographique italienne (anonyme, 1893). Puis Balzan donna des conférences à Padoue et à Badia Polesine ; or, s'il était malade bien auparavant, il aurait dû penser à rester en Italie pour se soigner plutôt que de rédiger vite, après son retour en Italie, la fin de son voyage, disserter en public et *a fortiori* préparer un nouveau départ pour le Paraguay. Et tout cela en cinq mois seulement ? Non, un homme malade n'aurait pas eu cette énergie.

Est-ce dire que le voyage de Balzan en Bolivie orientale fut un lit de délices ? Que nenni, car il suffit de connaître l'odyssée de la construction des 400 km du « chemin de fer du diable » ou le Madeira-Mamoré entre 1907 et 1912, après des premières tentatives dès 1872, pour apprécier les difficultés rencontrées et surmontées. La construction de cette ligne en pleine forêt amazonienne pour faciliter la sortie du caoutchouc entre Guajaramirin et Porto Velho, sur la rive brésilienne, n'eut qu'un pendant, en terme de tragédie : celui du chemin de fer Congo-Océan, dénoncé par André Gide dans son *Voyage au Congo* publié en 1927.

Reste que mourir dans la basse plaine du Pô d'un paludisme à *falciparium* contracté localement ferait presque sourire quand on sait les dangers du grand voyage de Balzan. Ainsi, peu d'années après la mort de Balzan, deux jeunes Boliviens, explorateurs et membres de la Société géographique de La Paz, décédèrent, à moins d'un an d'intervalle, dans l'enfer vert : Pedro Kramer à Manaus, le 20 décembre 1899, José Zarco à Puerto Acre, le 1^{er} novembre 1900. Leur épitaphe est significative : « La Nature qui les avait réunis au sein d'une même famille, celle de ses amoureux, les a faits aussi frères, ô ironie du destin, en coupant le fil de leurs vies dans les terres inhospitalières du Nord-Ouest... » (Palma y V., 1901.)

D'Orbigny, dès qu'il pénètre dans la plaine de Santa Cruz, la porte de l'orient bolivien, note dans son journal de voyage en novembre 1830 :

« En y entrant [en venant de la région andine]... mon admiration dura peu, atténuée qu'elle fut par les piqûres de mareguis [simulies] et des myriades de moustiques⁵⁵⁴ qui, toute la soirée, ne me laissèrent pas un instant de repos. » (1839-43, t. 2 : 519.)

Cet autre passage, extrait du voyage de d'Orbigny, donne une idée des difficultés rencontrées par Balzan qui, courageusement, les accepta :

« ... Entre Santa Cruz de la Sierra et San Javier, juin 1831. J'avais éprouvé des difficultés sans nombre à parcourir les montagnes... mais jamais je n'aurais cru en rencontrer de telles au sein des plaines... À chaque pas, nouvel obstacle, car il faut se coucher sur son cheval pour passer sous les branches croisées et sauter par-dessus des troncs d'arbres ; le tout sans compter les fondrières et les marais. Pendant six mois, les communications sont complètement interrompues, par suite de l'inondation, tandis que, en la saison sèche, il y a trois journées de marche sans herbe pour les montures et à peu près autant sans eau pour les voyageurs. » (D'Orbigny, 1839-1943, t. 2 : 582-83.)

Il surenchérit un peu plus tard, toujours dans la grande plaine de Santa Cruz au sujet d'une localité que Luigi Balzan traversa, entouré de nuages de moustiques, le 10 janvier 1893 :

« San José de Chiquitos, septembre 1831. Dans ces régions, les premiers mois de printemps, avant la saison des pluies, sont les plus difficiles à supporter. Une chaleur sèche, sans vent, vous fait respirer sans cesse un air enflammé, que ne tempère même pas la fraîcheur des nuits des autres saisons. » (D'Orbigny, 1839-43, t. 2 : 627.)

Nous savons que Balzan en 1892 dut affronter une très grande saison sèche qui perdura jusqu'à fin octobre alors que celle de 1831, correspondant à cet extrait d'Alcide d'Orbigny, fut tout à fait normale dans l'orient bolivien. Néanmoins, l'explorateur survécut à son voyage dans l'enfer vert de l'Amazonie et les pampas desséchées, ne fut guère malade durant son périple, ne se noya pas dans les grands fleuves et les torrents andins... pour être vraisemblablement fauché en septembre 1893 par un paludisme mortel à *falciparium*, contracté quelques jours auparavant, lors de son retour dans son pays natal, la basse plaine de l'Adige où cette maladie était endémique.

NOTES ETHNOBOTANIQUES
À PROPOS DU TEXTE DE LUIGI BALZAN

par

GENEVIÈVE BOURDY
(ethnopharmacologue à l'IRD)

ACHOHÓ*, soliman

Le nom cité par Balzan pour cette espèce, ACHOHÓ ou soliman, continue à être usité dans tout l'orient bolivien et désigne l'espèce *Hura crepitans* (Euphorbiaceae).

Ce grand arbre de forêt primaire possède effectivement, ainsi que le note notre explorateur, un latex très toxique pouvant entraîner une cécité temporaire et des brûlures s'il est mis en contact avec les yeux ou la peau. Ce latex est également un puissant ichtyotoxique, mais qui est rarement utilisé car les poissons ainsi empoisonnés présentent une certaine toxicité pour l'homme se manifestant par des troubles digestifs plus ou moins importants. Dans un sens secondaire, soliman signifie aussi « poison » en espagnol du XVI^e siècle (voir également barbasco).

adianto, voir culantrillo.

ajo ajo

En Bolivie, le nom espagnol de ajo ajo sert à désigner différentes espèces d'arbres à l'odeur aillée. Cependant, à partir des usages de la plante tels qu'ils sont expliqués par Balzan, il s'agit sans aucun doute de l'espèce *Gallesia integrifolia* (Phytolaccaceae) dont l'écorce et les fruits sont riches en potasse. L'arbre est brûlé entièrement, puis ses cendres sont récupérées et placées dans un tamis. On passe de l'eau bouillante sur ces dernières afin d'obtenir une solution alcaline qui est ensuite mélangée à de la graisse animale pour fabriquer des savons possédant des propriétés médicinales, en particulier pour traiter les dermatoses.

* Les mots en petites capitales sont d'origine indienne.

alfa alfa

Il s'agit de la luzerne *Medicago sativa* (Fabaceae), d'introduction coloniale, servant de fourrage pour l'alimentation du bétail d'origine européenne.

ALKEKENGI

Il s'agit certainement d'un *Physalis* sp. (Solanaceae), espèce indigène.

AMBAIBA, *Cecropia palmata*

Le nom vernaculaire d'origine brésilienne d'AMBAIBO est cité par Fray Vincente del Salvador (1627) in Cárdenas (1989). Il est connu dans toute la Bolivie où il désigne diverses espèces de *Cecropia* qui sont des espèces pionnières des formations forestières secondaires et de clairières naturelles. On les rencontre en abondance au bord des routes. La forme et la couleur de leurs feuilles en parasol, ainsi que leur architecture et leurs tiges grêles dénudées, permettent de les reconnaître facilement. Des glandes spécialisées, appelées corpuscules de Muller et situées à des intervalles réguliers sur le tronc, sont gorgées d'éléments nutritifs qui attirent les fourmis. Le tronc qui est creux sert d'abri à ces dernières. Ces arbres ne pouvaient pas passer inaperçus aux yeux du naturaliste curieux qu'était Balzan.

AMISCHI

C'est un nom mosetene désignant l'espèce *Abelmoschus moschatus* (Malvaceae). Ses graines dites graines d'ambrette ou graines de musc ont effectivement une odeur musquée assez forte, ainsi que Balzan le note. Actuellement, elles donnent une huile essentielle utilisée en parfumerie.

APAINA

Ce nom vernaculaire tacana (langue où INA veut dire feuille) désigne les feuilles de diverses espèces végétales telles *Phenakospermum guyannense* (Strelitziaceae) et *Calathea lutea* (Marantaceae), qui sont toutes larges, ovales, de texture papyracée et résistantes. Les feuilles, ressemblant en plus petit à celle du bananier, citées par Balzan, utilisées pour envelopper et cuire des aliments à l'étouffée, correspondent certainement à l'espèce *Calathea lutea*. Les Tacanas continuent d'ailleurs à les utiliser de la même manière (voir également platanillo, arbre du voyageur).

ARACACHA

Arracacia xanthorrhiza (Apiaceae) est une espèce cultivée native des Andes qui croît du Venezuela jusqu'en Bolivie. Bien que fournissant un tubercule de saveur douce et parfumée, très agréable à consommer, elle fut négligée par les Espagnols et ce n'est que trois cents ans après la conquête qu'un binôme latin lui a été assigné ! Comme le note Balzan, on augmente le temps de conservation de ce tubercule tendre, comme d'ailleurs sa teneur en sucre, en le débitant en rondelles séchées au soleil.

ARICHTÍ, ARITCHÍ, CAANÁ, MARAYAHÚ, MARACAYÚ, WARAYAHÚ
 Les espèces de palmiers décrites par Balzan sous ces noms appartiennent toutes au genre *Bactris*. Cependant l'imprécision des noms vernaculaires et l'absence d'échantillons d'herbiers ne nous permettent pas d'en savoir plus. Il semble donc légitime de supposer que Balzan a observé au cours de son périple plusieurs espèces de *Bactris*.

ASSAHY, voir BAGNOIGÉ.

AVRI(C)RÉ, voir CHARO.

BAACNÁ

Ce coton *Gossypium barbadense* (Malvaceae) est d'origine américaine. Selon la forme du fruit et la qualité des fibres, on distingue plusieurs variétés sélectionnées et cultivées dans les jardins vivriers.

BAGNOIGÉ, ASSAHY, *Euterpes edulis*

Sous ces noms vernaculaires, Balzan décrit le palmier *Euterpe precatoria*, espèce au cœur (jeunes feuilles) très apprécié et dont les fruits fournissent aussi un « lait », boisson épaisse et parfumée extrêmement goûtée. Ce palmier est aussi doté de nombreuses vertus médicinales mises à profit par les populations indiennes. Enfin, il sert de matériel de construction. Il est intéressant de remarquer que les palmiers sont, toujours de nos jours, parmi les espèces les plus utilisées et recherchées par les populations indigènes pour satisfaire leurs besoins en construction, ameublement, nourriture et santé. Cette grande variété d'usages des palmiers ne semble pas avoir été perçue par notre explorateur qui doit avoir privilégié les conversations avec des personnes étrangères à la zone (missionnaires et hommes d'affaires), certainement moins au fait des usages locaux des plantes.

balsa, CA(HA)GNERÉ, palo de balsa

Le palo de balsa, *Ochroma pyramidale* (Bombacaceae), possède un bois extrêmement léger (le balsa en français) et son usage dans la construction de bateaux (dits balsas au féminin) naviguant sur les rapides, est minutieusement détaillé par Balzan. Les fibres du tronc servent aussi à fabriquer des cordes très résistantes pour haler ces mêmes bateaux. C'est une espèce abondante, facilement reconnaissable, d'ample distribution géographique et qu'on trouve souvent en bordure de rivière ou de route, en zone dégradée. Sur le lac Titicaca, le terme de balsa peut aussi désigner une embarcation faite à partir de TOTORA (voir ce terme).

barbasco

Ce terme, courant dans l'orient bolivien, sert à désigner l'ensemble des plantes utilisées comme ichtyotoxiques, donc servant à paralyser ou à empoisonner les poissons. Dans la zone parcourue par Balzan, les espèces

les plus communes sont aujourd'hui : *Tephrosia sinapou*, *T. vogeli* (Fabaceae), *Phyllanthus acuminatus* (Euphorbiaceae), *Serjania* spp., *Paullinia* spp. (Sapindaceae). Un autre barbasco est le soliman ou ACHOHÓ, également cité par Balzan. Bien que leurs principes actifs soient différents, ces plantes s'utilisent toutes de la même manière. Elles sont soigneusement écrasées, la bouillie ainsi obtenue est jetée telle quelle, par paquets, dans les trous d'eau. Le poisson paralysé remonte à la surface et il est alors facile de l'attraper. Ainsi pêché, il ne présente aucune toxicité pour les mammifères, sauf si l'on utilise le soliman (voir ce terme).

barriguda, voir OCDÓ.

BIATA

Les palmiers décrits sous ce nom d'origine tacana appartiennent au genre *Chelyocarpus*.

BIBOSÍ

En Bolivie, le nom vernaculaire de BIBOSÍ désigne de nombreuses espèces de *Ficus*, et également une espèce de *Brosimum*, *B. utile* (Moraceae). Certains de ces ficus (*Ficus insipida* subsp. *insipida*, *F. killipii*, *F. maxima*, etc.) ainsi que *B. utile* sont particulièrement prisés pour leur liber de couleur blanchâtre se détachant facilement et se prêtant à la confection de pièces de tissus végétaux.

Cardús (1886) décrit ces ficus ainsi : « Il existe trois à quatre variétés de cet arbre qui se distinguent seulement par la taille du fruit et la couleur interne de l'écorce. Celle-ci, chez tous les BIBOSÍ, est très fibreuse et molle et les Guayayos et les autres Indiens s'en servent pour faire leurs vêtements ou chemises. À cette fin, ils tirent en long une bande d'écorce de la largeur et longueur désirées. Et, profitant de ce qu'elle est encore tendre, ils la battent légèrement mais de manière répétée, avec un petit morceau de bois à stries transversales. Au fur et à mesure qu'ils frappent, l'écorce s'assouplit et s'amincit, et à la fin, elle est comme un morceau de lin, avec la particularité que, si auparavant cette écorce avait une taille d'une main de large, à la fin, elle en fait trois. À cette bande d'écorce ainsi travaillée, on fait une ouverture au milieu pour passer la tête. On la plie en deux, on coud les côtés, et cela fait une chemise large et sans manche, c'est leur vêtement. La couleur de certaines chemises en écorce est blanche, d'autres sont lie-de-vin ou rougeâtres. » (P. 334.)

Ce fut la première version du TIPOY, dès le XVII^e siècle, avec lequel les missionnaires obligèrent les Indiens convertis à s'habiller. Ces fibres, ainsi que Balzan le précise, servent aussi d'étope pour calfater les bateaux. Cependant, elles résistent mal à la pluie et c'est pourquoy on leur verse dessus un imperméabilisant, le mascajo (voir ce terme) porté à ébullition.

CAANÁ, voir ARICHTÍ.

cacao

Le nom de cacao désigne plusieurs espèces de *Theobroma* telles *T. cacao*, *T. speciosum* (Sterculiaceae). La plus connue est *T. cacao*, donnant les graines servant à la fabrication du chocolat. Toutefois, il est fort probable que Balzan ait observé d'autres espèces sylvestres similaires comme *T. speciosum*. Le cacao fut cultivé depuis l'époque missionnaire jusqu'à l'exploitation du caoutchouc en 1880 et il a été l'une des rares ressources économiques régionales faisant l'objet d'un commerce lucratif avec l'Altiplano. Ensuite, la culture du cacao tomba en semi-abandon, mais son ample dissémination fut assurée par les singes suçant la pulpe acidulée des graines. De nos jours, une petite quantité de cacao s'exporte à nouveau dans le cadre du commerce équitable.

CA(HA)GNERÉ, voir balsa.

caigua

La caigua *Cyclanthera pedata* (Cucurbitaceae) est aussi connue sous le nom de caihua dans les Andes. Selon Cobo [1653], le nom vernaculaire de caigua ou caygua serait d'origine haïtienne. En Bolivie, actuellement la caigua se nomme sur les marchés avec son nom quechua d'ACHOKKCHA ou ACHOCHA. Son origine serait sud-américaine et caraïbe. La caigua est une espèce lianescente annuelle maintenant cultivée de l'Amérique centrale jusqu'au nord-ouest de l'Argentine. Elle a des fruits de forme conique, d'environ 10 cm de long et 5 cm de large, de couleur vert clair à maturité ressemblant à ceux des piments, comme Balzan le note, bien que n'appartenant pas à la même famille. L'intérieur des fruits est spongieux. Les fruits entrent dans la composition de nombreux plats populaires. Découpés en tranches, ils sont un ingrédient des soupes, ainsi que Balzan a pu le remarquer, et peut-être en a-t-il consommé.

camalote, jacinthe d'eau

Il s'agit de *Eichhornia crassipes* ou de *E. azurea* (Ponteridaceae), plantes aquatiques flottantes, de distribution pantropicale et à propagation très rapide à tel point qu'elles sont considérées dans maints endroits comme des mauvaises herbes envahissantes rendant impossible la navigation des cours d'eau.

caranday

Il s'agit du *Copernicia alba*.

CAZZAN(R)É

Il pourrait s'agir d'une espèce de palmier appartenant au genre *Astrocaryum*.

cercus

Les *Cercus* (ou *Cereus*) sont des Cactaceae. Certaines espèces de forme colonnaire peuvent atteindre plusieurs mètres de haut.

CHAMEIRO

L'origine du nom de CHAMEIRO n'est pas très claire. Toutefois, « il est possible que ce mot soit d'origine quechua... Dans ce cas, CHAMEIRO signifierait "mèche de joie" à cause de l'euphorie que provoque sa mastication » (Cárdenas 1989).

Ce nom vernaculaire sert à désigner deux espèces de *Mussatia*. La première est *M. hyacinthina* (Bignoniaceae) tandis que l'autre reste indéterminée à ce jour, mais représente probablement une nouvelle espèce de *Mussatia*. Une seule est valorisée, celle originaire des montagnes et dont l'intérieur de l'écorce change de couleur et devient foncé par oxydation à l'air, soit *M. hyacinthina*. L'autre, se rencontrant sur les rives du Beni et du Madre de Dios, n'est pas autant recherchée.

Le CHAMEIRO est une plante de grande importance culturelle, utilisée principalement comme adjuvant à la coca par les Tacanas et les Quechuas qui vivent dans cette région. En effet, son écorce externe possède la particularité de modifier la perception du goût : au premier abord, sa mastication laisse une forte amertume en bouche puis, après quelques instants, les aliments consommés paraissent sucrés. De plus, son usage comme adjuvant de la coca serait aussi justifié par ses propriétés légèrement euphorisantes, déjà mentionnées par Cárdenas.

L'écorce râpée, ainsi que le mentionne Balzan, possède également des vertus médicinales et elle est toujours utilisée dans cette région sous forme d'emplâtre sur les plaies et les blessures profondes. Son infusion aurait également un effet protecteur sur la muqueuse gastrique.

Les tiges entières de CHAMEIRO, ligneuses et dures, comme le fait remarquer Balzan, peuvent aussi servir de cordes rustiques, pour assembler les différentes parties d'une maison par exemple.

chancaca

La chancaca est un bloc de sucre de canne, non raffiné.

CHARO, AVRI(C)RÉ, CHUCHIO, CHIUCHIU, ginereum, SCIRÍ, DOCCIUCCHIC'

Tous ces noms vernaculaires, mentionnés maintes fois par Balzan, désignent la même espèce *Gynेरium sagittatum* (Poaceae). Le CHARO est effectivement une des espèces végétales localement les plus utilisées, extrêmement abondante et des plus faciles à reconnaître. Cette herbe géante se rencontre près des rivières au lit sablonneux et elle peut pousser sur plusieurs kilomètres carrés. Les tiges dressées atteignent jusqu'à 10 m de haut et sont terminées par de longues feuilles engageantes, disposées en éventail, au limbe finement

serrulé. L'inflorescence blanche et longue est remarquable par sa forme en panache. Balzan a suffisamment mentionné les usages des feuilles et des tiges de charo dans le domaine de la construction et de la réalisation de certains objets utiles pour que nous ne revenions pas là-dessus.

Il nous semble cependant pertinent de faire remarquer, en accord avec le père Armentia, que les pointes de lances, utilisées pour chasser les grands mammifères, ne sont pas confectionnées à partir d'éclats de tiges de charo, mais à partir d'éclats de bambous, bien plus résistants et coupants, ou encore à partir du tronc des palmiers *Astrocaryum gratum* ou *Bactris gasipaes*. C'est d'ailleurs ce que relate la tradition orale actuelle mosetene et tacana. En ce qui concerne la confection de flèches à partir du rachis des fleurs, il est dit que l'on doit utiliser une variété domestiquée et cultivée spécialement à cet usage, et non pas celle sauvage.

Enfin, outre le panorama des usages répertoriés par Balzan, le CHARO est aussi une espèce médicinale, utilisée contre certaines dermatoses chez les Tacanas et contre les parasitoses cutanées liées à la présence de *Dermatobia* sp. chez les Mosetenes. On applique sur la peau le jus exprimé des jeunes feuilles naissantes.

CHERCHERI, CHERICHERIJA

Ce sont les graines dures d'un beau rouge vif taché de noir provenant d'arbres du genre *Ormosia* (Fabaceae). Elles sont utilisées encore actuellement dans la confection de colliers et sont supposées porter chance.

Dans le texte de Balzan, CHERICHERIJA est le nom d'un ruisseau dont les rives sont sans doute bordées de ces arbres.

chicha

Balzan détaille bien la manière de préparer la chicha de maïs, boisson des plus populaires en Bolivie, avec la chicha de manioc. La chicha est une boisson faite à partir de divers féculents (maïs, manioc) ou à partir de fruits ou feuilles très jeunes de palmiers, mis à bouillir durant plusieurs heures. Elle est accompagnée ou non de cannelle et de sucre. Le mode de préparation dépend du lieu et de la partie de la plante employée. La chicha peut subir aussi un processus de fermentation.

La préparation de la chicha de maïs fermentée résulte d'un processus élaboré, durant lequel des grains de maïs maltés (germés) sont mis à cuire dans de l'eau, la fermentation du liquide étant obtenue en ajoutant à cette préparation une pâte de farine de maïs triturée dans la bouche humaine et bien insalivée.

La transformation de l'amidon en sucre se fait donc grâce à l'action des enzymes contenus par la salive humaine. Après une cuisson de plusieurs heures et un repos de quelques jours, le degré alcoolique de cette boisson peut être assez élevé. Cependant, ce processus de fermentation se produit seulement sous certaines conditions de température, c'est pourquoi la chicha

ne peut être confectionnée sur l'Altiplano et dans les plus hautes vallées andines. En zone tropicale basse, elle se gâte très vite. (C'est ce que Balzan note au sujet de la putréfaction rapide de ce breuvage, malgré tout très consommé !) En réalité, les conditions optimales climatiques sont réunies à Cochabamba, ce qui fait de cette ville un des hauts lieux de la chicha et où les débits de cette boisson sont les plus nombreux. La chicha morada se fait avec du maïs morado, comme l'api, boisson traditionnelle non fermentée. Selon Balzan, chez les Mosetenes, « la chicha de maïs se nomme TA(N)RA SCIOC(N)GÈ et celle du manioc HOÍ SCIOC(N)GÈ ».

CHILA

C'est un terme, vraisemblablement d'origine tupi-guarani, qui désigne un mode de conservation des aliments, consistant à peler des tubercules ou des bananes, puis, éventuellement, à les laver et à les laisser sécher ensuite au soleil tels quels, sans les découper, jusqu'à un état de dessiccation poussée. Le terme de CHILA s'utilise surtout pour les bananes et le manioc.

CHIOOMI, CHIOMMI

Ce palmier pourrait être une espèce appartenant au genre *Bactris* sp.

CHIRIMOYA, anone

Selon Cárdenas (1989), le nom vernaculaire CHIRIMOYA serait dérivé du quechua et signifierait froid (CHIRI) et plante (MOYA), signalant par là les préférences écologiques de cette espèce. Bien qu'en Bolivie le nom vernaculaire de CHIRIMOYA désigne plusieurs espèces d'annonces (*Annona cherimolia*, *A. nutans*, *A. hypoglauca*), il est fort probable que Balzan décrive l'espèce la plus connue pour les qualités gustatives de son fruit fort apprécié, soit *A. cherimolia*.

CHONTA, CHONTA FINA, V(U)AI, CSEROC

C'est le palmier *Bactris gasipaes*. Son tronc, très résistant et élastique ainsi que le note Balzan, en fait une matière première de choix dans la fabrication d'arcs, de flèches et de divers objets. Signalons également que ses fruits sont comestibles et extrêmement appréciés.

CHONTA LORO, CSIBÓ, SCIBÓ, SCIIBÓ

Le nom vernaculaire de CHONTA LORO désigne le palmier *Astrocaryum gratum* qui possède de nombreuses épines situées à la base des pétioles de feuilles chez les individus jeunes. Chez les plus âgés, ces épines s'étendent jusqu'à recouvrir tout le tronc. Il est très fréquemment rencontré en forêt. Outre les usages mentionnés par Balzan, il convient d'ajouter que le tronc de cette espèce est très utilisé comme matière première pour la construction de poteaux de maisons car ne pourrissant pas même enterré dans le sol. C'est aussi une espèce médicinale et alimentaire dont on consomme le cœur.

CHIUCHIO, CHIUCHIU, voir CHARO.

CHUÑO, TUNTA, TUNTILLA

La description du mode de préparation du CHUÑO par Balzan est quelque peu succincte et approximative. On peut imaginer qu'il s'agit d'informations de seconde main et qu'il n'a pu observer lui-même la technique employée. Le CHUÑO est également cité par d'Orbigny (1839-1843) dans son *Voyage dans l'Amérique méridionale* où il est qualifié par cet explorateur « d'aliment assez médiocre ». Le botaniste Hugues Weddell, dans un article de la *Revue horticole* de 1852, s'attache également à expliquer le mode d'obtention du CHUÑO (Cárdenas, 1989). Le CHUÑO est une pomme de terre congelée et déshydratée qui se fabrique sur l'Altiplano. La préparation du CHUÑO permet d'obtenir un produit sec et léger, pouvant se conserver plusieurs années. Le terme de CHUÑO est d'origine quechua. Ainsi que Balzan le mentionne, il existe deux types de CHUÑO : le CHUÑO negro « noir » ou CHUÑO proprement dit ; et la TUNTA, terme d'origine aymara que Balzan dénomme également CHUÑO blanco ou « blanc » et MURAI (ce dernier terme étant inexact pour parler de la TUNTA).

Le vrai CHUÑO s'obtient à partir de variétés de pommes de terre de taille petite ou moyenne. Il s'élabore dans les endroits les plus froids de l'Altiplano où il gèle presque quotidiennement. Les pommes de terre sont ramassées et déposées dans des trous de faible profondeur creusés dans la terre et elles sont recouvertes de paille. En deux ou trois nuits, selon leur taille, les pommes de terre se congèlent et prennent une couleur brun noir. L'eau congelée contenue dans la pomme de terre est ensuite exprimée par piétinement, ce qui entraîne une réduction importante de la taille du tubercule et permet également de se débarrasser de sa peau. Devenu spongieux après cette opération de congélation et de déshydratation, le tubercule est ensuite exposé au soleil. On répète ces opérations alternées de piétinement et de dessiccation durant une quinzaine de jours, jusqu'à ce que la pomme de terre soit devenue complètement sèche et dure.

La TUNTA ou CHUÑO blanco, « blanc », s'obtient en utilisant des variétés de pommes de terre de gros calibre. Les pommes de terre sont récoltées, pelées et quotidiennement immergées dans l'eau courante durant une dizaine de jours jusqu'à ce que le tubercule soit complètement blanchi. Elles sont ensuite séchées à l'ombre durant quelques jours. Le produit final, la TUNTA, est très léger.

Le CHUÑO de banane s'obtient en utilisant des bananes plantain bien vertes et parfaitement saines que l'on coupe en rondelles et que l'on laisse sécher au soleil. Quand les rondelles sont très sèches, elles sont battues et les fragments obtenus sont des éclats de chuño de banane qui servent à la préparation de nombreux plats populaires tels ragoûts, soupes, etc. Dans sa description, Balzan assimile à tort la MURAI à la TUNTA. Ces deux manières de préparer les pommes de terre sont différentes comme les plats qui en sont issus (voir le terme de MURAI).

CHUSI-CHUSI

Le nom vernaculaire aymara de CHUSI-CHUSI est usité sur les berges du lac Titicaca pour désigner plusieurs espèces de graminées de la famille des Poaceae ou des Cyperaceae utilisées comme pailles. En l'absence d'échantillons d'herbier et de données complémentaires, il est difficile de proposer des déterminations plus précises. CHUSI-CHUSI désigne aussi une sorte d'édredon épais ou de couverture de lit faits de plusieurs morceaux de tissus mis bout à bout puis cousus – soit un patchwork. Il se pourrait donc que le terme de CHUSI-CHUSI, employé pour le paillage qui protège les semis de plantation de coca, soit directement dérivé de ce mot du fait de sa fonction couvrante.

CHUTTA,

Le mot CHUTTA en aymara désigne les cendres fortement compactées provenant de diverses plantes. Ces cendres sont insalivées avec les feuilles de COCA. C'est aussi ce que l'on appelle la *lejía* en espagnol. Parmi les plantes les plus utilisées sur l'Altiplano pour sa fabrication se trouve la quinoa (plus précisément la racine de *Chenopodium quinoa*, Chenopodiaceae), ainsi que plusieurs espèces de cactées, telles *Cereus* spp. ou *Cleistocactus herzogianus* (Cactaceae). Les cendres sont soit mélangées à un peu d'eau pour donner une pâte soit agrégées grâce à un liant, pouvant être de la purée de pommes de terre, avant d'être remises sur le foyer pour être durcies.

Riche en substances alcalines, le morceau de CHUTTA facilite l'extraction des alcaloïdes actifs contenus dans la feuille de COCA, soit l'inverse de ce que pense l'ingénu Balzan.

Cineraria

Les cinéraires, de la famille des Asteraceae, appartiennent au genre *Senecio*. Ces espèces se caractérisent par leur floraison abondante, de couleur vive.

COCA

La COCA *Erythroxylum coca* var. *coca* appartient à la famille des Erythroxylaceae qui comprend près de 200 espèces. Parmi celles-ci, la COCA est la plus connue par son usage traditionnel ancestral car pré-incasique. Ses terrains de prédilection se trouvent sur les contreforts andins orientaux disposant d'un climat tropical humide et chaud, depuis la Colombie jusqu'à la Bolivie. Selon les témoignages anciens, le Pérou fut l'aire privilégiée de la culture de la plante sacrée. L'importance culturelle de la COCA est très marquée : pour certains auteurs, mastiquer des feuilles de COCA serait la plus profonde expression de la culture andine. Son influence s'étend aussi bien loin de son lieu d'origine.

Nous nous étonnons donc que Balzan reste si succinct au sujet de cette plante extrêmement présente dans la culture indienne, qu'il décrit d'ailleurs avec une certaine imprécision. En effet, les fruits de la COCA ne sont pas

des gousses. Ceci dit, il convient de préciser, à la décharge de l'auteur, que la COCA cultivée présente une grande variabilité morphologique, et cela précisément dans la forme de ses fruits. Balzan a peut-être observé un plant aux fruits allongés, d'où son erreur.

En Bolivie, on distingue principalement trois variétés de COCA propres à la consommation. Ces variétés portent les noms de COCA PACEÑA (cultivée dans les Yungas), COCA BANDIOLA (au large feuillage, cultivée entre Cochabamba et Sucre, au-delà de Mizque) et COCA TOTORA (aussi appelée COCA du Chapare, d'après la petite ville de Totora). La COCA PACEÑA, aux feuilles d'un beau vert vif, est traditionnellement la plus prisée.

Cette plante et ses propriétés étaient déjà connues en Europe à la date où Balzan rédigeait son journal puisque c'est en 1859 en Autriche – voire à La Paz au début des années 1850 (Mendoza, 1993) – que fut isolé le chlorhydrate de cocaïne. Jusqu'au début du XX^e siècle, on pouvait acheter en Europe et en Bolivie (!) des spécialités pharmaceutiques comme le vin de COCA Mariani, fabriqué en France par le Corse Angelo Mariani.

Dès l'époque coloniale, la culture de la COCA s'intensifia dans les Yungas de La Paz pour subvenir à la consommation des mineurs indiens de l'Altiplano travaillant dans des conditions harassantes, parfois à près de 5 000 m d'altitude. Cette zone des Yungas a été et reste jusqu'à nos jours un des greniers agricoles de la Bolivie grâce aux cultures vivrières associées à la COCA. À partir des années 1970, à l'instigation des cartels colombiens, la culture de cette plante s'est étendue au Chapare, zone vierge proche de Cochabamba pour donner lieu jusqu'à nos jours à un lucratif commerce d'exportation sous forme de cocaïne. La Bolivie est devenue le troisième producteur mondial de COCA quant aux surfaces cultivées. Voir Mortimer (1901) pour l'information de base et les données anciennes.

COCOPE

Espèce non identifiée.

COHOKA

En Bolivie, le nom vernaculaire de COHOKA désigne des espèces appartenant au genre *Piptadenia*. Les graines pulvérisées et administrées en prise nasale de certains *Piptadenia* ont des propriétés narcotiques marquées : « Avec le nez, ils aspirent une certaine poudre, nommée COHOKA, qui les soûle à tel point qu'ils ne savent plus ce qu'ils font... » (Colón, [1509].)

En Bolivie, les graines pulvérisées des *Piptadenia* peuvent aussi être ajoutées à des boissons comme la chicha de manioc et consommées par voie orale comme aphrodisiaque. À plus forte dose et bouillies dans l'eau, elles servent à préparer une boisson hallucinogène (Girault, 1984).

Cependant, d'après la description de Balzan, ce sont les feuilles de COHOKA (et non de graines) qui sont utilisées, et de plus elles ressembleraient aux feuilles de COCA, sans les deux nervures convergentes, ce qui n'est pas le cas

du tout le cas des feuilles des *Piptedania*, fines et découpées. C'est pourquoi, à moins de penser que Balzan ait fait une erreur de transcription dans l'usage de la COHOKA et dans sa description, cette espèce nous reste inconnue.

Une autre hypothèse serait que le mot COHOKA désigne d'autres espèces sauvages de *Erythroxylum*, telles *E. pauciflorum*, *E. subrontundum* ou *E. ulei*, arbustes croissant dans les Yungas, d'aspect très similaire à la COCA, et dont les feuilles, effectivement, ne présentent pas de nervures convergentes. Le nom de COHOKA pourrait alors être une déformation de COCA. Toutefois, nous n'avons retrouvé aucun témoignage écrit ou oral permettant de valider cette supposition.

Convolvulus

Espèce lianescente de la famille des Convolvulaceae. En Europe, les *Convolvulus* sont appelés liserons.

CSEROC, voir CHONTA.

CSIBÓ, voir CHONTA LORO.

culantrillo, adianto

Cette gracieuse fougère, se plaisant dans les lieux humides, où il existe un ruissellement d'eau permanent, appartient au genre *Adiantum*. Son nom de culantrillo vient de la forme de ses frondes, rappelant les feuilles de coriandre très découpées.

CUZI

Le nom vernaculaire de CUZI correspond au palmier *Attalea speciosa*.

DOCCIUCCHIC', voir CHARO.

equisetum

Les equisetum sont plus communément appelées « prêles » en français ou « queues de cheval ». Elle appartiennent à la famille des Equisetaceae.

eucalyptus

Originaire d'Australie, cet arbre à croissance rapide et adapté au climat semi-aride a été introduit avec succès en Bolivie à la fin du XIX^e siècle pour, à l'origine, confectionner les traverses des chemins de fer. Très populaire auprès des paysans pour la facilité de la commercialisation de son bois et des programmes de reforestation pour sa plasticité, il est décrié par les écologues à cause des substances toxiques émises par ses racines, de sa forte consommation en eau, de son rôle de repoussoir pour la nidification des oiseaux andins, etc.

garronuda, voir VICHIRÍ.

gavetillo

Il pourrait s'agir de *Aspidosperma ramiflorum* ou de *A. rigidum* (Apocynaceae). Outre ces espèces citées par Balzan pour fumer la boule de caoutchouc, il était également brûlé des troncs de *Protium* spp. (Burseraceae), riches en résine.

gavia, cassier

Le cassier dont parle Balzan est certainement une légumineuse, du genre *Cassia*, ou *Senna*.

GEITGNE

Espèce non identifiée.

ginereum, voir CHARO.

guaraná

Le guaraná, *Paullinia cupana* (Sapindaceae), est un arbuste ou un arbre dont les graines contiennent en effet un fort taux de caféine et sont donc consommées traditionnellement sous forme de boisson pour leurs propriétés stimulantes. Des boissons gazeuses élaborées à base de graines de guaraná représentent actuellement une grande part du marché mondial, en particulier au Brésil et en Bolivie.

guarapo

Le guarapo est une boisson faite à partir du jus de canne à sucre. Il en existe deux sortes. Le guarapo cuit est obtenu en faisant bouillir, jusqu'à l'obtention d'une couleur rosée, le jus qui est ensuite filtré puis laissé reposer durant dix à quinze jours à l'obscurité. Le guarapo cru est un jus de canne simplement filtré et laissé à l'obscurité durant quatre jours. On obtient une boisson plus alcoolisée dans le premier cas. Selon Cárdenas (1989), le guarapo pouvait aussi se faire avec les tiges du maïs exprimées produisant aussi un jus sucré.

ITAPASCI

Ce palmier, plus connu en Bolivie sous le nom de SIYAYA, correspond à *Chamaedorea angustisetca*. C'est une espèce monoïque, ce qui veut dire que les pieds sont mâles ou femelles. Les fleurs jaunes, délicieusement odorantes, observées par Balzan sont celles des individus mâles. Elles sont effectivement réputées et utilisées pour leurs propriétés stomachiques, antiémétiques, antidiarrhéiques et antihémorragiques. Elles faisaient l'objet d'un commerce jusque dans les années 1950.

ITAUBA

Ce nom vernaculaire désigne plusieurs espèces d'arbres du genre *Heisteria*, toutes au beau bois très dur et résistant utilisé en menuiserie : *H. spruceana*, *H. ovata*, *H. nitida* (Olacaceae).

KEAJO

Le nom vernaculaire de KEAJO, d'origine aymara ou quechua usité dans les Yungas, désigne certaines espèces de *Cecropia* spp. (Moraceae), localisées dans les régions subtropicales et poussant jusqu'à 2 400 m.

MACO

Le nom de MACO ou plus exactement MAJO, tel qu'il est prononcé actuellement, correspond à l'espèce *Jessenia batava*. Outre l'utilisation de son tronc pour fumer la boule de caoutchouc, ce palmier donne des fruits aux graines riches en huile comestible d'excellente qualité. Avec le péricarpe de ces mêmes fruits, on prépare une délicieuse boisson reconstituante, le lait de majo. Enfin, cet arbre, à l'instar des autres palmiers mentionnés, est une espèce médicinale très utilisée.

manioc, voir yuca.

MANNAL, voir MOTACÚ.

MARACAYÚ, MARAYAHÚ, voir ARICHTÍ.

mascajo

Le mot mascajo sert à désigner le latex coagulé obtenu en saignant deux espèces d'arbres *Clarisia biflora* et *Batocarpus costaricensis* (Moraceae), à la façon de l'hévéa. Il se présente sous forme de boules dures de latex séché et durci. Pour l'utiliser, il suffit de le faire chauffer jusqu'à ébullition, moment où il reprend son état liquide et visqueux. Il est ainsi épandu sur les objets que l'on désire coller ou imperméabiliser, car en refroidissant il devient très fortement adhésif. (Voir TINÁ.)

mate del Paraguay, *yerba paraguaya*

La *yerba* ou maté ou herbe du Paraguay donne une infusion indissociable de la vie quotidienne des populations indiennes et citadines de l'orient bolivien, du Paraguay, de l'Uruguay, de l'Argentine et de certaines régions du Brésil (Mato Grosso). Elle est consommée plusieurs fois par jour par des millions de personnes. Le botaniste français Aimé Bonpland, compagnon de Humboldt entre 1799 et 1804 lors de son grand voyage en Amérique latine puis installé définitivement en Argentine à partir de 1817, a beaucoup fait pour sa popularisation au XIX^e siècle.

Le maté s'obtient à partir des feuilles d'un *Ilex*, *I. paraguariensis*, arbre faisant actuellement l'objet d'une culture extensive. Les feuilles et les rameaux de cet arbre sont séchés, légèrement torrifiés et broyés pour obtenir une

poudre vert clair mélangée à des petits bouts de bois blanc et à la bonne odeur caractéristique.

Cette poudre est introduite dans un petit récipient qui peut être un fruit évidé de *Lagenaria siceraria*, Cucurbitaceae, du sucre est éventuellement ajouté, et le tout étant recouvert d'eau frémissante. L'infusion se boit à l'aide d'une paille fermée, mais percée de petits trous afin d'empêcher l'absorption des débris végétaux. Cette boisson froide est le *terere* des Paraguayens.

mimulus

Espèce herbacée, appartenant à la famille des Scrophulariaceae.

MOTACÚ, MANNAI

Outre les usages mentionnés par Balzan, c'est-à-dire la construction de toits et la réalisation de paniers, le palmier *Attalea phalerata*, appelé MOTACÚ en Bolivie, a toujours été prisé pour l'huile extraite de ses graines aux nombreuses propriétés médicinales et cosmétiques.

MOTACUCHI, MOTACUSI

C'est le nom désignant habituellement le palmier *Allagoptera leucocalyx*.

MURAIA, MURAYA

Ce terme aymara de MURAIA est d'abord un adjectif qui décrit l'état des légumes et des fruits légèrement ramollis en surface, à la suite d'une contamination par une pourriture ou l'action du gel. Il qualifie encore les fruits ou les légumes après un passage rapide dans l'eau bouillante. Par extension, ce terme désigne un mode de préparation alimentaire dans lequel des légumes ou des fruits légèrement ramollis en surface sont découpés en gros morceaux, légèrement aplatis, puis séchés au soleil. La MURAIA entre dans la composition de plusieurs préparations culinaires.

La MURAIA de pommes de terre – que Balzan mentionne en l'assimilant à tort à la TUNTA – est un plat fait à partir de tubercules exposés au gel durant une à deux nuits puis piétinés afin de les diviser en éclats et d'en ôter la peau. Ces tubercules ne sont soumis à aucun séchage et ils sont cuisinés directement après leur division. Le plat cuisiné est homonyme de ce mode de transformation, et s'appelle donc MURAIA.

Pour en revenir au journal de Balzan, il faut donc préciser que la base de la préparation de la MURAIA ou du CHUÑO de banane est différente : la première utilise des végétaux légèrement altérés car ramollis et la seconde des végétaux indemnes de toute transformation. Ceci contredit quelque peu l'explication de l'explorateur assimilant ces deux modes de préparation.

nicotania

La plus fameuse des *Nicotania* est... *Nicotania tabacum* ! Le tabac, originaire d'Amérique du Sud. C'est une espèce de la famille des Solanaceae.

noix du Brésil

L'espèce *Bertholletia excelsa* (Lecythidaceae) est mieux connue sous les noms commerciaux de ses graines comestibles qui sont appelées châtaignes du Brésil, noix du Brésil ou noix d'Amazonie. Elle était déjà mentionnée par des explorateurs ayant précédé le naturaliste italien, tels d'Orbigny (1845 b), Cardús (1886) et Armentia (1897).

Il est intéressant de noter que ces derniers, exaltant la valeur gustative des graines oléagineuses de cette espèce, lui promettaient un brillant avenir économique. Actuellement, les deux premiers exportateurs mondiaux de ces noix sont la Bolivie, suivie du Brésil. Nous soulignerons ici les qualités ethnographiques de Balzan qui est le seul explorateur à avoir remarqué l'emploi des fibres issues de son écorce comme étoupe pour calfater les bateaux, technique encore pratiquée dans l'orient bolivien.

OCCOJA, palo de cordel

L'espèce décrite par Balzan est certainement un *Pseudobombax* : *P. longiflorum* ou *P. marginatum*. Les troncs de ces deux espèces, en particulier la dernière, fournissent des fibres extrêmement résistantes qui servent de fils de pêche et à la confection d'épais cordages utilisés pour attacher les charpentes des maisons.

OCDÓ, barriguda

Le nom vernaculaire OCDÓ correspond à *Iriartea deltoidea*. Les feuilles de ce palmier s'utilisent encore de nos jours de la même manière que Balzan le relate. De plus, c'est une espèce alimentaire dont on consomme le cœur.

Oxalis

Les *Oxalis* (famille Oxalidaceae) sont bien représentées en Amérique du Sud. De nombreuses espèces de ce genre sont faciles à reconnaître, grâce à leur feuilles en forme de trèfle. Les tubercules bouillis d'*Oxalis tuberosa* (appelé OKKA en quechua) au léger goût carotte sont consommés et fort appréciés dans les Andes.

pacay

Le pacay ou plutôt les pacays, car il en existe de nombreuses espèces appartenant tous au genre *Inga*, sont effectivement de la famille des Légumineuses. Ainsi que le mentionne Balzan, la pulpe blanche et douce qui enveloppe leurs graines se suce et elle est de goût très agréable. Parmi les pacays, au moins deux espèces sont fort appréciées et répandues : *I. edulis* et *I. feuillei*.

PALLA

PALLA est un nom vernaculaire usité pour désigner le palmier *Attalea butyracea*.

palmier royal

Il s'agit du palmier *Roystonea oleracea*.

palo amarillo

Il est difficile de savoir quelle espèce a pu observer Balzan. En effet, le palo amarillo ou « bois jaune » correspond dans cette région à deux espèces d'arbre : l'une, *Vochysia mapirensis* (Vochysiaceae), à l'écorce dure, est bien connue ; et l'autre, *Maclura tinctoria* (Moraceae) fournit un bois résistant.

palo de balsa, voir balsa.

palo de cordel, voir OCCOJA.

palo de poros, sciuccú

En Bolivie, le nom vernaculaire de PORO sert actuellement à désigner les fruits de deux espèces : *Lagenaria siceraria* (Cucurbitaceae) et *Crescentia cujete* (Bignoniaceae), utilisées pour fabriquer des récipients.

La première, *Lagenaria siceraria*, est une espèce lianescente, originaire de l'Ancien Monde qui atteint l'Amérique à une époque très reculée grâce à ses fruits flottants au gré des courants marins, bien avant la conquête espagnole, ce qu'attestent plusieurs évidences archéologiques. La seconde espèce, *Crescentia cujete*, est un arbre, originaire du Nouveau Monde, et c'est celle-ci dont Balzan nous parle en décrivant deux variétés qui diffèrent par la forme de leurs fruits utilisés comme récipients.

Cependant, en ce qui concerne la confection de colliers que Balzan a pu admirer, elle se fait avec des fruits de petite taille de *L. siceraria*, polymorphes et d'aspect très décoratif.

palo maria

Ainsi que Balzan le note, l'imperméabilité et la résistance du bois de *Calophyllum brasiliense* (Clusiaceae), comme la grande taille des troncs adultes, le font préférer entre tous pour la confection de bateaux. Cet usage perdure.

palo santo de hormigas, palo de hormiga

Le nom de palo santo (de hormigas), quelquefois aussi appelé palo diablo, désigne *Triplaris americana* (Polygonaceae), sans confusion possible. C'est une espèce médicinale très connue et utilisée régionalement. Les observations de Balzan au sujet des féroces fourmis qu'héberge cet arbre sont justes.

papayer

Plusieurs papayers sylvestres, des espèces à l'allure et aux fruits similaires à ceux de la papaye comestible, croissent en forêt. *Carica glandulosa* et *C. microcarpa*, petits et gracieux arbres, correspondent bien à la description succincte qu'en fait Balzan.

paraiso

Cet arbre dénommé « paradis » (en espagnol) est *Melia azedarach* (Meliaceae), espèce originaire de l'Inde, que l'on retrouve maintenant plantée comme ornementale dans toutes les zones basses d'Amérique du sud.

para-todo

Il est fort probable que l'espèce rencontrée par Balzan près de Rurrenabaque soit *Tabebuia aurea* (Bignoniaceae) qui est abondante localement. C'est la même que celle appelée para-todo au Paraguay. Le nom de para-todo, « sert à tout », aurait été donné à cet arbre en raison de la grande variété d'usages médicinaux de son écorce, dont certains ont été validés scientifiquement.

platanillo, arbre du voyageur

Il s'agit certainement de *Phenakospermum guyannense* (Streliziacae). Cette espèce est originaire d'Amérique du Sud, et elle est aussi dénommée APAINA (voir ce terme) par les Tacanas. Outre la providence qu'elle représente pour le voyageur assoiffé, ses grandes feuilles peuvent aussi servir de couverture pour les toits des maisons.

POGNIPÚ, voir URUCÚ.

POROS, voir palo de POROS.

quayacum sanctum

Ce nom désigne un bel arbre, *Bulnesia sarmientoi* (Zygothylaceae), abondant dans la région traversée par Balzan. Son bois est très prisé en menuiserie et en ébénisterie car il est dur et possède un grain fin. De plus, il contient une résine aromatique, à forte teneur en huile essentielle, dotée de propriétés insectifuges, ce qu'a pu observer notre naturaliste. L'écorce est également fort recherchée comme remède parce que c'est un sudorifique puissant, utile dans de nombreuses affections.

quinquina

Les écorces de quinquina exploitées en Bolivie provenaient de différents *Cinchona*, telles *C. calisaya*, *C. micrantha* et *C. pubescens* (Rubiaceae). L'espèce dont parle Balzan semble correspondre à *C. calisaya* dont l'écorce fournit le rendement le plus élevé en quinine.

La récolte intensive de l'écorce de quinquina avait débuté en 1825 grâce à cette espèce propre à la Bolivie dont la qualité supérieure avait supplanté celle récoltée jusqu'alors dans les vallées des Andes orientales du Pérou, de l'Équateur et de la Colombie. Contrairement à ce qu'écrit Balzan, sa cueillette eut lieu surtout dans les provinces du nord du département de La Paz (F. Tamayo et A. Iturralde) et non dans les Yungas. Ce n'est que plus tard qu'on tenta de réaliser dans cette région des plantations de quinquina.

Toutefois, la surproduction, la vente en contrebande de produits frelatés et la découverte en Colombie d'une nouvelle variété dite rouge entraînent la ruine définitive de cette activité. De 1825 à 1875, cette récolte fut une source de bénéfices importants variant au gré des boums.

Le quinquina a été étudié très tôt par le botaniste Hugues Weddell (1849). Pour une approche récente de son histoire économique et des conséquences démographiques de son exploitation, voir Oviedo et Roux (1995).

romaza

Ce nom espagnol désigne plusieurs espèces de *Rumex* telles *R. cuneifolius* et *R. crispus* (Polygonaceae).

Rhus

Les *Rhus* sont des espèces appartenant à la famille des Anacardiaceae. Une espèce de *Rhus* européenne (*R. coriaria*) est connue sous le nom de « sumac ».

SCIUCCÚ, voir palo de POROS.

SCIBÓ, SCHBÓ, voir CHONTA LORO.

SCIRÍ, voir CHARO.

Siphonia elastica, siphonia

Diverses espèces d'hévéa dont *Hevea brasiliensis* (Euphorbiaceae) regroupant effectivement des variétés et formes hybrides naturelles ont été exploitées.

SIQUILI

SIQUILI est un nom aymara, usité dans les Yungas, et qui correspond à différentes espèces de *Inga*, telles *I. adenophylla* (Fabaceae). Ce sont des arbres à croissance rapide utilisés comme plante d'ombrage pour les jeunes plants de COCA, de café, et pour d'autres cultures. De plus, les planteurs prétendent que l'ombrage des *Inga* permet aux plants de COCA d'avoir des feuilles plus foncées et plus épaisses.

soliman, voir ACHOHÓ

Solanum

Les *Solanum* (famille des Solanaceae), sont des espèces facilement reconnaissable de par leurs fleurs en étoile, ce qui a donc permis à Balzan de les identifier facilement. Appartiennent au genre *Solanum* la pomme de terre et la tomate, originaires d'Amérique du Sud.

TACUARÁ

Le nom vernaculaire de TACUARÁ, usité dans tout le pays, sert à désigner diverses espèces de bambous telles *Guadua angustifolia*, *G. paniculata*,

G. sarcocarpa subsp. *purpuracea*. En Bolivie, à l'instar des autres pays dans lesquels ils se rencontrent, les bambous sont des matériaux de construction fort utilisés.

TAJIBO

Ce nom vernaculaire désigne plusieurs espèces d'arbres du genre *Tabebuia* : *T. heptaphylla*, *T. roseoalba*, *T. serratifolia*, *T. chrysantha* (Bignoniaceae).

(T)CÉ

C'est la corde des arcs observée par Balzan qui a été vraisemblablement fabriquée à partir de différentes espèces de *Pourouma* spp., en particulier *P. cecropifolia* (Moraceae), car des fibres extrêmement élastiques et résistantes servant spécifiquement à cet usage sont encore extraites du tronc de cet arbre.

TINÁ

Cette laque noire, servant à coller fortement une lanière de peau d'oiseau encore garnie de ses plumes sur l'extrémité de la hampe des flèches, s'obtient de la manière suivante : à partir des troncs des arbres de Balsa (*Ochroma pyramidale*) réduits en cendres. On obtient un charbon noir qui est délayé avec l'huile épaisse extraite des graines de MOTACÚ (*Attalea phalerata*), le tout étant ensuite intimement mélangé avec du mascajo (voir ce terme) et de la cire noire d'abeille. La résine utilisée habituellement, non colorée, est simplement du mascajo utilisé tel quel.

TIPOY

Le TIPOY était un vêtement, généralement confectionné avec une toile végétale obtenue à partir du liber du BIBOSÍ (voir ce terme). Ce fut la première version du TIPOY au XVII^e siècle et au-delà, qui désigne la blouse avec laquelle les missionnaires obligèrent les Indiens à s'habiller. Ensuite au XIX^e siècle, il fut remplacé par un habit en coton grossier de couleur écru, appelé toujours TIPOY, qui reste encore répandu chez les populations indiennes des régions marginales et pauvres.

TOTORA

La TOTORA, un mot aymara, est une Cyperaceae aquatique *Scirpus californicus* subsp. *tatora* surtout connue pour son utilisation dans la fabrication des barques typiques du lac Titicaca. L'explorateur Thor Heyerdal, au XX^e siècle, fit construire une très grande embarcation de ce type pour un périple qui lui permit d'atteindre l'île de Pâques en Polynésie, soit une traversée de 4 000 km depuis le Pérou. La TOTORA sert aussi à fabriquer divers objets usuels. Cette espèce est également une plante alimentaire. En effet, la partie basale de la tige blanche et pulpeuse est appréciée par les Indiens riverains du lac : son goût rappelle celui du jeune céleri.

Tropaeolum

Un des *Tropaeolum* (famille des Tropaeolaceae) les plus connus est la capucine ! Dans les Andes il existe une autre espèce, *T. tuberosum* (appelée mashua ou isaño) dont on consomme le tubercule.

TUNA

La TUNA, notre figue de Barbarie, est le fruit du cactus *Opuntia ficus-indica*, cultivé pour la consommation humaine dans les régions sèches et chaudes de Bolivie des départements de La Paz et Cochabamba. On distingue plusieurs variétés de tuna, selon la couleur du fruit.

TUNTA, TUNTILLA, voir chuño

URUCÚ, *Bixa orcilana*, POGNIPÚ

Le nom scientifique de l'URUCÚ, *Bixa orellana* (Bixaceae) viendrait de BIJA, nom de la plante chez les Indiens embijados des Caraïbes, et Orellana est le nom d'un des premiers explorateurs de l'Amazonie, Francisco de Orellana (Uscategui-Mendoza, 1961). L'URUCÚ, espèce originaire d'Amérique tropicale, est un arbuste dont les graines sont recouvertes d'une substance rouge vif aux propriétés tinctoriales.

Très anciennement connue des populations amazoniennes, qui l'employaient pour réaliser des peintures corporelles, cette pâte rouge vermillon était aussi appliquée en mélange à de l'huile de Carapa (*Carapa* spp., Meliaceae), un répellant des insectes.

Les graines d'URUCÚ ont été importées en Europe dès le XVI^e siècle par les Portugais, sous le nom de *terra orina*. Ses principes colorants sont toujours utilisés par les industries alimentaires, pharmaceutiques, textiles, etc.

VICHIRÍ, garronuda

Il pourrait s'agir de l'espèce *Socratea exorrhiza*, fort commune dans la région visitée par Balzan, aux longues racines échasses facilement reconnaissables. Le tronc, fendu en deux et ouvert, reste actuellement une des matières premières les plus utilisées pour réaliser étagères, parquets, etc.

violette

Nous suggérons que la violette des Andes dont parle Balzan serait *Viola boliviana*, espèce fréquemment rencontrée dans les Yungas.

V(U)AI, voir CHONTA.

WALUSA

Le nom aymara et quechua de WALUSA désigne différentes espèces de *Xanthosoma* telles *X. sagittifolium* (Araceae). Ces espèces ont des feuilles semblables aux *Arum* qui sont de la même famille botanique. Les *Xanthosoma*

sont d'origine sud-américaine et représentent en quelque sorte l'équivalent du taro du Pacifique (*Colocasia esculenta*). Certaines espèces de WALUSA sont cultivées tandis que d'autres se rencontrent à l'état sauvage en forêt. Les espèces cultivées ont un rhizome charnu et comestible. Les jeunes feuilles peuvent être aussi consommées, une fois cuites, comme légume d'accompagnement.

WARAYAHÚ, voir ARICHTÍ

yuca

C'est le tubercule du manioc *Manihot esculenta*, une espèce originaire d'Amérique du Sud, dont il existe de nombreuses variétés qui se partagent entre douces et amères et qui sont comestibles telles quelles ou après leur détoxification. Le manioc est une plante extrêmement importante pour l'alimentation quotidienne et qui est consommée de multiples façons.

ZAVETH(T)

Il s'agit de *Carludovica palmata* (Cyclanthaceae). Les jeunes feuilles de cette espèce – qui n'est pas un palmier – sont employées pour tresser des chapeaux de qualité après leur léger séchage au soleil. C'est la matière première des « panamas ».

GLOSSAIRE DES MOTS USUELS *
D'ORIGINES ESPAGNOLE, LATINO-AMÉRICAINNE,
PORTUGAISE (DU BRÉSIL) ET INDIENNE
(QUECHUA, AYMARA, MOSETENE, TACANA, ETC.)

andenes : « andin », mot technique : terrasse avec muret en pierre utilisée pour retenir la terre cultivable sur les fortes pentes (le plus souvent au pluriel).

APARAPITA ** : portefaix (aymara), littéralement « porte-moi quelque chose ».

balsa : dans le texte, désigne souvent une embarcation faite à partir du bois de balsa (*Ochroma pyramidale*), très léger. Sur le lac Titicaca, la balsa est une embarcation faite avec de la totora (*Scirpus californicus* subsp. *titora*).

bañados : marécages (latino-américain, toujours au pluriel).

bandeirante : jadis, conquistador mandé par le roi du Portugal utilisant une bannière pour se faire reconnaître (portugais). Depuis le XVIII^e s. en Amérique du Sud espagnole, son nom est associé au pillage et à la chasse à l'esclave.

barbarito : enfant indien adopté par une famille créole, littéralement « petit barbare » (latino-américain). Voir aussi *criado*.

barraca : station ou centre d'exploitation du caoutchouc (latino-américain).

batelón : embarcation traditionnelle.

bolacha : boule de latex récoltée par le péon (latino-américain). Elle est aussi appelée *pelota* ou *churuño*.

boliviano : monnaie bolivienne, toujours en usage de nos jours.

caballero : monsieur, utilisé dans un sens déférent.

cachuela : rapide des cours d'eau (portugais mais aussi utilisé en Bolivie).

callapo : radeau double formé par l'accouplement de deux *balsas*.

* Ne sont pas repris dans le présent glossaire les termes qui font l'objet d'une note ethno-botanique.

** Les mots en petites capitales sont d'origine indienne.

camellones : « ados », mot technique : levées de terre mises en place pour à la fois favoriser les cultures et le drainage des zones humides (en général, au pluriel).

capiguara : le plus gros rongeur au monde (*Hydrochaeris hydrochaeris*) de la taille d'un chien moyen et au mode de vie aquatique.

carretón : charrette à deux roues non ferrées tirée par des boeufs.

cascabeles : ce n'est pas ici le serpent à sonnette, mais un instrument à musique constitué de grelots attachés ensemble (dans ce sens, toujours au pluriel).

cascañero : collecteur de quinquina. Se dit aussi *quinero* (latino-américain).

cauchero : collecteur de caoutchouc (portugais). Voir *gomero*, *seringuerero*.

cazuela : marmite.

centavo : centime de boliviano, la monnaie de Bolivie toujours en usage.

cernambi : variété de caoutchouc, s'écrivant plus couramment *sernambi* (portugais).

chacra : lopin de terre destiné à la culture potagère.

charango : petite guitare à dix cordes (latino-américain).

charque : viande séchée de bœuf (latino-américain).

charquican : un plat régional de l'Altiplano fait autour de la viande de *charque* (latino-américain).

chicheria : estaminet où l'on sert la chicha (latino-américain).

cholo, *chola* (fém.) : nom donné en Bolivie et au Pérou à l'Indien métissé ayant adopté un mode de vie créole. Ce terme est devenu péjoratif.

CHUNCHO : Indien natif d'une zone forestière du piémont andin (quechua). Le terme a pris au Pérou la connotation de « sauvage ».

churuño : boule de latex récoltée par le péon. Elle est aussi appelée *bolacha* ou *pelota*.

ciénaga : grande fondrière (latino-américain).

cocal : terrain de culture de la coca (latino-américain).

compadre, *comadre* : témoin de baptême et aussi ami de toujours ou aîné.

Le *compadrazgo* ou solidarité fraternelle liant des individus (femmes et hommes) a une grande valeur sociale en Amérique latine.

contratado : travailleur sous contrat, endetté souvent à vie auprès de son patron.

corregidor : jadis, délégué administratif royal. Du temps de Balzan, c'était le représentant du gouverneur et il jouait le rôle administratif de maire avec pouvoir de police.

correria : chasse à l'homme, ici appliquée à l'Indien (latino-américain).

corte : coupure du pédoncule d'un méandre où un chenal a été aménagé pour mieux avancer en période d'inondation quand on peut éviter les tortuosités de la rivière ; *dar un corte* : en batellerie locale, couper un méandre à la pagaie en profitant des hautes eaux.

crax : espèce de gallinacé sauvage. Voir *pava*.

criado : enfant de Créoles, adopté et travaillant dans la maison, littéralement « élevé » (latino-américain). Voir aussi *barbarito*.

criollo : dans ce sens, cheval de petite taille souvent élevé en semi-liberté (latino-américain).

cueca : danse de couple exécutée sans que les deux partenaires ne se touchent, d'origine espagnole, très populaire dans les Andes et sur la côte et présentant de nombreuses variétés régionales (latino-américain).

curichi : assimilable au terme de *laguna* localement. C'est un bras mort de cours d'eau méandreux des plaines de l'Amazonie et du Río de la Plata.

desecho : sentier.

desfumador : fumoir à caoutchouc (latino-américain).

doctorcito : petit docteur, terme péjoratif désignant un intellectuel prétentieux (latino-américain).

encañada : gorge, vallée encaissée.

enganche : recrutement, littéralement « crochetage », terme définissant le contrat d'embauche d'un Indien.

espundia : ulcère, conséquence de la leishmaniose ou d'autres maladies, telle la syphilis.

estancia : propriété dédiée à l'élevage.

estanciero : patron d'une estancia.

estrada : ce terme important (portugais) a deux sens. C'est, d'abord, un sentier d'exploitation dans un bois riche en hévéas et, ensuite, une unité de superficie empirique désignant légalement l'emprise foncière concédée par l'État à un exploitant. Dans les faits, c'était une aire contenant entre vingt et cent hévéas ; mais surtout l'estrada correspondait à la distance parcourue durant une journée de travail par le collecteur.

fabrico : terme local pour la récolte annuelle de latex par estrada.

finca : grande propriété. En Bolivie, elle est consacrée surtout à l'élevage bovin.

fletero : transporteur, désigne l'Indien assurant le transport des marchandises en conduisant ses bêtes de bât.

fregues : terme dont la signification est proche de « sous-traitant » (portugais).

garitea : grande embarcation pouvant transporter de 22 à 33 quintaux sur le Beni.

gomal : terme générique utilisé en Amazonie pour indiquer les zones d'exploitation du caoutchouc (latino-américain).

gomero : collecteur de caoutchouc (latino-américain). Voir aussi *cauchero*.

gringo : mot d'origine mexicaine ayant pris une connotation péjorative et désignant les Nord-Américains, puis les Blancs en général.

guanaco : camélidé sauvage des Andes, proche du lama domestique.

guaracia : treillage de bois de CHARO ** aux multiples usages : sommier, piège à poisson, claie de séchage.

guasó, guazo : poncho chilien ; désigne aussi un employé agricole au Chili.

hacienda : grande exploitation agricole en Amérique latine.

jejene : phlébotome, un diptère piqueur transmettant la leishmaniose, de taille très petite, d'où son nom local de *polverín* (fin comme la poussière).

KATO ou CATO : c'est l'unité de surface des *cocaleros*. Elle équivaut à 2 000 m² soit 0,20 ha (quechua).

ladera : versant ou chemin parcourant le versant, selon le contexte.

llamar la leche : faire sortir le lait de latex de l'hévéa en le saignant.

llanos : savanes naturelles, un terme générique se rencontrant du Venezuela à la Bolivie (toujours au pluriel).

LOKA : unité locale de surface propre à la culture de la coca, largement inférieure au KATO mais que nous n'avons pu évaluer précisément (quechua ?). Voir KATO.

loma : colline.

loro : perroquet, mais signifie aussi très coloré.

machadiño : machette ou sabre d'abattis et, aussi, le travailleur qui l'utilise.

machetero : travailleur utilisant principalement la machette.

manga : en forme de tache (portugais) ou de peuplement végétal dominant. Cela concerne les bois riches en hévéas.

manta : couverture de laine ou de coton colorée ou brodée.

marigui : maringoin ou simulie, respectivement au Québec et en Afrique.

Petite mouche hématophage de la famille des diptères très gênante et présente le long des cours d'eau.

meseta : grand et haut plateau de l'Espagne centrale.

monte : la brousse, correspondant soit à la montagne soit à la forêt, selon le contexte.

monteria : grande embarcation d'environ 22 quintaux sur le Beni.

MUNTUN : Cracidae (*Mitu tuberosa*), une espèce d'oiseau entre la dinde et le faisan, dit *hokko tuberculé*. Voir *pava* et *crax*.

ojota : ceillet de chaussure ou de sandale.

paceño, paceña : originaire de la ville de La Paz (Bolivie)

pascana : relais, étape avec des abris aménagés. Ici, à prendre également dans le sens de clairière.

pava, pava colorada, pava campanilla, pava guracacha : les pavas sont des gallinacés sauvages américains, à la chair très appréciée, dont la taille varie entre le faisán et la dinde (la seule pava domestiquée).

pelota : boule de latex appelée également *bolacha* et *churuño* ; et aussi, dans un autre contexte, l'emballage de cuir protégeant les bagages.

pique : diptère du sous-ordre des aphaniptères, sorte de puce à longue trompe.

platanal : plantation de bananiers.

poncho : vêtement traditionnel sans manche en laine (latino-américain).

Appelé également *guasó* au Chili.

PONGO : homme de peine, au statut social proche du servage. Vient de PUNCO (qúcchua).

puchero : marmite, mais aussi pot-au-feu, c'est-à-dire le plat se faisant dans une marmite.

pués : « bien » ou « ah bon ! » Une expression usuelle dans les Andes, ponctuant toutes les conversations.

puna : steppe à graminées des Andes, en général à partir de 3 500 m d'altitude.

quebrada : ravin.

quinero : collecteur de l'écorce de quinquina (latino-américain).

rancho : petite propriété d'élevage.

riacho : bras de cours d'eau.

roto : métis d'Indien, au Chili.

rumbeador : marcheur et donc guide.

sabalo : poisson à la chair très appréciée, atteignant 50 cm de long, de l'espèce *Prochilodus nigricans* ou son synonyme *P. labeo*.

sendeador : littéralement celui qui ouvre la sente, le sentier.

seringuero : collecteur de caoutchouc. Voir *gomero*.

siringal : bois riche en hévés. Voir *gomal*.

sol(es) : monnaie péruvienne, toujours en usage. Son nom fait allusion au soleil, une grande divinité inca.

soroche : mal des montagnes, fréquent à partir de 3 500 m d'altitude, dû à la raréfaction de l'oxygène.

surco : layon ou sente. Cela concerne les ouvertures dans les bois riches en hévés.

SURUCUCÚ : « maître de la brousse », un grand crotale à la morsure fatale.

tarea : tâche ou travail, mais ici une unité de mesure.

tichela : godet métallique de collecte du latex.

tinterillo ou *cagainta* : soit « pisse-couleur » soit pisse-copie (latino-américain).

TIPOY : sorte de chemise.

tojo : geai sud-américain ou urraca fort commun. Voir UCHI.

toldo : abri de bateau constitué d'une toile de tente.

trapiche : moulin à canne à sucre.

trapichero : bœuf de travail affecté au trapiche qu'il fait tourner.

tuna : groupe de musiciens universitaires, donnant des aubades en ville.

Cette coutume espagnole existe localement encore en Amérique du Sud. (Ne pas confondre avec tuna **.)

UCHI : oiseau commun, proche de la pie et du geai, du genre *Cyanocorax*.

Les Argentins l'appellent *urraca*.

vara : unité de longueur, d'origine coloniale, correspondant à 83,6 cm.

venado : petit cervidé des Yungas, peut-être un *venado de monte* (*Mazama chunyi*).

zampoña : flûte traditionnelle des Andes faite de plusieurs embouts comme celle de Pan (latino-américain).

zancudo : moustique (latino-américain).

*HISTOIRE D'UNE REDÉCOUVERTE :**LE JOURNAL DE VOYAGE DE LUIGI BALZAN*

1. Cette carte illustrant le voyage est la seule présente dans l'édition originale.

2. La Société géographique italienne avait été créée en 1867 par plus de 200 scientifiques avec le parrainage du ministère de l'Éducation nationale. Balzan reçut son soutien sous les présidences des sénateurs et marquis Francesco Nobili Vitelleschi (1887-1891) et Giacomo Doria (1891-1900). Ce dernier, descendant d'une famille patricienne de la ville de Gênes, dont il fut le maire entre 1889 et 1891, était le principal protecteur du jeune Balzan. Il publia une partie de ses travaux dans la revue du musée d'Histoire naturelle de Gênes qu'il avait créé de toutes pièces en 1867, et il recueillit une partie des collections Balzan. Le musée municipal Doria existe toujours à Gênes (www.museodoria.it).

3. Le voyageur italien s'attarda longuement en Bolivie, plus précisément dans le pays du caoutchouc, pendant seize mois de 1891 à 1892. Il utilisa surtout la voie d'eau, la seule possible dans la jungle, puis il chemina souvent à côté des chars à bœufs pendant un millier de kilomètres dans les savanes ou pampas pour prendre sur le río Paraguay le bateau pour Asunción. Les limites internationales correspondent aux frontières actuelles : elles sont différentes de celles du temps du voyage de Balzan.

4. Son épopée fut chantée par le cinéaste allemand Werner Herzog dans le film *Fitzcarraldo*, sorti en 1982 avec Klaus Kinski dans le rôle-titre.

5. Tableau dressé à partir de García Jordán (2001) et López Beltrán (2002) sur le site Internet du PNUD-Bolivia. Nous avons ajouté Fitzcarraldo comme Chandless, de la Royal Geographic Society de Londres, qui explora les cours des ríos Purus et Acre, alors boliviens (Roux, 2000).

*LUIGI BALZAN : UN REGARD AIGU**SUR UN FRONT PIONNIER AMAZONIEN*

6. Le cliché a été pris vraisemblablement à la fin des années 1880 au Paraguay.

7. Nous devons ajouter aussi l'ingénieur-topographe Bertrès, d'origine française, venu au service du président J. Ballivián, qui le chargea d'explorer l'orient et de publier la première carte de Bolivie en 1843.

8. La cueillette du caoutchouc débute en 1860 en Amazonie brésilienne puis elle déborde peu à peu vers les piémonts andins du Pérou et de Bolivie à partir de 1875.

9. Ou *Siphonia elastica*.

10. Le père Armentia (1845-1909) était un missionnaire franciscain espagnol qui arriva en 1866 en Bolivie et qui fut un explorateur entreprenant du río Madre de Dios. Il se consacra à l'évangélisation des Indiens de l'orient qu'il parcourut aussi comme explorateur. Devenu évêque, il défendit, parfois avec des arguments et des procédés déloyaux, la souveraineté de la Bolivie sur les confins contestés riches en caoutchouc. Il a laissé de nombreux ouvrages intéressants, notamment au sujet de l'œuvre des missions.

11. M. V. Ballivián fut le fondateur de la Société de géographie de La Paz. Il naquit à Arequipa au Pérou, où sa famille s'exila durant la dictature du président Belzú. Il étudia à Paris en 1870, puis il voyagea en Italie. De retour en Bolivie, il s'attacha, dans son œuvre administrative et politique et ses nombreuses publications érudites, à la défense de l'orient bolivien dont il s'efforça d'assurer la mise en valeur en créant la Oficina de inmigración, estadística y propaganda geografica (Office des statistiques, de la colonisation et de l'immigration) à La Paz, qui prit en charge l'impulsion de la colonisation dans laquelle il se révéla un bon homme d'affaires. Érudite, il assura la traduction et la publication de nombreux textes intéressants.

12. Une légende courut : le fantasque Melgarejo, tyran qui gouverna de 1864 à 1871 la Bolivie en tenant des discours délirants et en imposant une série de mesures catastrophiques, aurait accepté un magnifique cheval offert par le Brésil en échange d'un pouce de territoire pris sur la carte utilisée pour les discussions diplomatiques. Il apparaît dans la correspondance qu'en fait Melgarejo était tout à fait conscient de la difficulté de résister au Brésil.

13. Heath était un médecin nord-américain travaillant auprès de la première compagnie chargée dans les années 1870 de la construction du chemin de fer Madeira-Mamoré, qui fut un échec. Il se livra, en amateur sportif et avec des moyens très limités (sur une petite barque et accompagné d'un seul guide indien), à des explorations fluviales. Il mit en évidence entre 1880 et 1881 la navigabilité du cours du río Beni (ce qui réduisait sensiblement l'itinéraire de livraison des produits) comme l'existence de forêts riches en hévéas sur ses berges. Il est à noter que Heath, de retour aux États-Unis, resta jusqu'à ses derniers jours à Philadelphie consul de Bolivie (Barnadas et al., 2002).

14. En 1882, Heath écrit que 25 000 km² de gomales sont exploités, avec de 10 000 à 30 000 péons, estimation qui paraît nettement exagérée.

15. En 1900, les 100 livres de caoutchouc, soit 45,3 kg, valaient entre 128 et 134 bolivianos contre 25 en 1882, selon Indian Rubber World.

16. En 1890, légèrement en amont sur le Beni, il y avait Telésforo Salvatierra à la barraca Bella Brisa et, plus proche encore dans le bas Madre de Dios, Nicanor Salvatierra de la barraca San Pablo, dont les bois jouxtaient ceux de Vaca Diez dans le bassin du río Orton (Gioda et Forenza, 2003).

17. Fitzcarraldo avait découvert un isthme reliant les bassins du Madre de Dios et de l'Ucayali et permettant d'éviter la voie du Madeira (Roux, 1994).

18. Mouton est cité plusieurs fois pour ses excès, mais son curriculum vitae reste inconnu. Le dossier Mouton des archives de l'ambassade de France à La Paz fournit des informations inédites sur son assassinat en 1896 (Roux, 1998).

19. Il s'agit de la tache blanche correspondant aux régions inexplorées par les

Blancs où la cartographie était encore à faire, un type de représentation courant au XIX^e siècle.

20. Le Français Aimé Bonpland (1773-1858) fut le compagnon de Humboldt lors de son grand voyage sud-américain (1799-1804). Fort de son amitié avec Bolivar et les nouveaux dirigeants sud-américains, il revint s'installer définitivement en 1817 en Argentine, emportant avec lui beaucoup de plantes. Puis il se transféra à la frontière du Paraguay pour y créer une belle plantation d'herbe à maté. Il y fut enlevé très violemment par les soldats du président José de Francia en 1821 et gardé au Paraguay durant dix ans sous étroite surveillance. Voir son odyssee romancée dans l'esprit malade du « Dictateur perpétuel » (Roa Bastos, 1993 : 353-355, 365-366).

LE VOYAGE EN AMÉRIQUE DU SUD DE LUIGI BALZAN

21. Publié en italien en deux parties dans le *Bolletino della Società geografica italiana*, juin 1891 : 452-472 et 561-580.

22. Balzan a résidé au Paraguay à partir de 1885-1886, il y enseignait les sciences naturelles dans un collège réputé.

23. Le 7 juillet 1885, le Paraguay promulgua une loi favorisant la vente des terres du domaine public, qui lui permit de négocier à Londres un « arrangement » de l'énorme dette du pays, contractée lors de la guerre de la Triple Alliance (1865-1870), qui avait provoqué un désastre démographique et économique.

24. Le lecteur notera le caractère récurrent des crises financières et monétaires qui affectent l'Argentine depuis qu'elle est devenue, à la fin du XIX^e siècle, un pays vivant de ses exportations agroalimentaires.

25. Petit pays enclavé entre deux puissants voisins, l'Argentine et le Brésil, le Paraguay n'a disposé pendant longtemps que de la rente de ses productions agricoles.

26. *Cavaliere* est le titre de politesse donné en Italie à une personne ayant un bon niveau social, mais sans diplômes universitaires.

27. L'entomologiste français Germain (décédé en 1899) arriva au Chili en 1850. Il participa à la création du Muséum de Santiago, puis il repartit en France en 1865. Il retourna en Amérique du Sud vers 1885. Après un séjour forcé de trois mois à Corumbá (poste fluvial brésilien du Paraguay), dû à une épidémie de choléra, fin 1886 et début 1887, il atteignit Asunción où un de ses compatriotes fit publier ses récits de voyage dans un journal de la ville. Il devait rencontrer son ami Balzan à la Colonia Riso, où il se trouvait de passage pour y préparer l'exposition de Barcelone.

28. Il s'agit d'une confusion de Balzan ou d'un quiproquo, car il n'existe pas de río Chaco. À l'inverse, les ríos Pilcomayo et Bermejo traversent le Chaco central et se jettent dans le río Paraguay.

29. Mato Grosso : nom à la fois d'une vaste région naturelle et de deux États brésiliens frontaliers du Paraguay et de la Bolivie. Il fait partie du bassin hydrographique du Río de la Plata incluant le río Paraguay, qui collecte aussi les eaux des ríos Cuiaba et Corrientes.

30. Formosa : capitale de la province du même nom située en bordure du río Paraguay et à proximité du Chaco. La ville fut fondée en 1879 par le colonel J. L. Fontana, qui explora le Chaco et publia ensuite ses mémoires.

31. Le Chaco est divisé en trois régions naturelles dites respectivement boréale, centrale et australe. Deux grands cours d'eau le traversent : le Pilcomayo

et le Bermejo, ayant leurs sources en Bolivie et en formant de nombreux méandres. Sa végétation est xérophile, avec un arbre caractéristique, le *quebracho colorado chaqueño*, à l'écorce dure et riche en tanin ; son exploitation fut longtemps la seule industrie du pays. Le Chaco est resté inexploré durant l'époque coloniale à cause de la farouche résistance de ses tribus. Il fut ensuite partagé entre l'Argentine, la Bolivie et le Paraguay, mais sa délimitation entre ces deux derniers pays donna lieu à la guerre du Chaco. Aujourd'hui, seule la région conservée par la Bolivie est devenue une grande productrice de gaz naturel et, à un niveau moindre, de pétrole alors que, ironie de l'histoire, rien n'a été trouvé dans le Chaco annexé par le Paraguay en 1938 lors du traité de paix.

32. Le Bermejo a un cours parallèle à celui du Pilcomayo et il traverse les steppes du Chaco central argentin. La souveraineté sur son cours central a été, au milieu du XIX^e siècle, un sujet de discordance entre Sucre, Asunción et Buenos Aires. Finalement, l'Argentine obtint le contrôle de l'essentiel de son cours, car seuls les 120 km de la partie amont restèrent acquis à la Bolivie.

33. Le Pilcomayo traverse le Chaco central. Remonté jusqu'à sa partie centrale par le jésuite Patiño en 1726, son cours amont ne fut reconnu qu'à la fin du XIX^e siècle, par des missions scientifiques argentines dont celles de Storm (1892).

34. Les López gouvernèrent sans interruption le Paraguay de 1841 à 1869, en exerçant un pouvoir despotique. Ils avaient succédé le farouche et isolationniste tyran José de Francia (1814-1840), le président-dictateur mis en scène dans le grand roman de Roa Bastos (1993). Carlos A. López s'efforça de sortir le pays de son strict isolement et de développer les activités économiques. Son fils, Solano López dit le Second, lui succéda en 1862 et reprit les efforts d'ouverture de son père. Inquiet des revendications ou des pressions de ses grands voisins, l'Argentine et le Brésil, il entama une politique d'armement et, en 1864, il lança une attaque couronnée de succès contre les positions brésiliennes du nord du río Paraguay. Toutefois, le 6 mars 1866, le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine formèrent la Triple Alliance et commencèrent une guerre totale contre le Paraguay. Solano López fut tué à la bataille du Cerro Cora, où il s'était retranché avec ses dernières troupes, le 1^{er} mars 1869. Cette défaite mit fin, par l'écrasement définitif du Paraguay, à la guerre de la Triple Alliance.

35. Balzan fait ici encore allusion à la guerre de la Triple Alliance, qui détruisit l'économie du Paraguay et décima la majorité de sa population.

36. Nom d'un président de la république Argentine.

37. Carlo Spegazzini : professeur de botanique à l'université de Buenos Aires (Bourgade de La Dardye, 1889).

38. Florentino Ameghino (1854-1911) fut un naturaliste, anthropologue et paléontologue argentin réputé. Cet universitaire découvrit six mille fossiles dont le glyptodon, un mammifère éteint depuis dix mille ans.

39. La cité argentine de La Plata (à ne pas confondre avec la vieille ville coloniale homonyme de Bolivie devenue aujourd'hui Sucre) fut fondée en 1882 en raison de la nécessité de donner une capitale à cette province car Buenos Aires, après une longue guerre civile, avait été choisie définitivement comme capitale fédérale. Le site fut choisi par Dardo Rocha et le plan architectural de la ville nouvelle fut dressé par le Français Pierre Benoît qui construisit sa cathédrale. Le port se développa grâce au chemin de fer et la ville fut à l'avant-garde du progrès, avec le premier réseau électrique urbain.

40. Il fut aussi professeur d'université à Asunción.

41. La crise de 1890 fut marquée par un krach provoqué par une inflation démesurée due à de très fortes émissions de papier-monnaie, et à l'incapacité du pays d'honorer sa dette extérieure. Elle provoqua des émeutes entraînant la démission du président Celman et son remplacement par le vice-président Pellegrini, qui négocia un emprunt avec les banques anglaises et fit de la Banque nationale l'outil de la nouvelle politique économique.

42. Devenu indépendant en 1822, le Brésil était initialement un empire, avec des souverains issus de la monarchie portugaise des Bragance, jusqu'en 1889, date de la proclamation de la république.

43. Il s'agit de la lieue carrée espagnole de 5,5 km de côté (soit 28 km² de superficie), une indication qui montre l'importance des propriétés qui se constituèrent à la fin du XIX^e siècle.

44. La Recoleta : aujourd'hui, l'un des quartiers chics de Buenos Aires.

45. Belgrano : ville située à 160 km de Buenos Aires qui s'est développée avec le chemin de fer.

46. Mendoza : ville importante du piémont andin argentin, située à 1 050 km de Buenos Aires.

47. Le peuplier d'Italie est un arbre diffusé en Amérique dès le XVII^e siècle.

48. San Luis : ancienne ville fondée en 1594 et devenue aujourd'hui un important centre de transformation de produits agricoles.

49. Il semble s'agir de blocs d'adobe plutôt que de briques.

50. Il s'agit du tremblement de terre de 1861 qui détruisit totalement la ville, en tuant le tiers de ses habitants. La nouvelle Mendoza s'est construite tout à côté de la précédente. Les ruines de l'église jésuite sont toujours debout et préservées de nos jours.

51. Balzan écrit une herbe ligneuse car un « arbuste herbacé » est une définition incorrecte en botanique.

52. Partout où Balzan écrit *osteria*, la traduction correcte est « bistrot » ou « troquet », mais, comme on y dort aussi, « relais » ou « gîte » ont été choisis, « auberge » faisant trop luxueux et donc hors de propos. Disons que, si on y dort un peu, on y mange et... on y boit beaucoup. Quand Balzan utilise, bien plus rarement, les mots *albergo* ou *locanda*, nous les traduisons par « auberge ».

53. L'Aconcagua, le point culminant des Amériques (6 959 m), est situé en Argentine.

54. Balmaceda, né en 1838, devint le chef du parti libéral et dirigea le Club de la réforme. Cet aristocrate conservateur assura la modernisation du pays par de grands travaux et des réformes de l'éducation et du rôle du clergé. Devenu président en 1887, il s'opposa au parlement et voulut gouverner sans faire approuver le budget par cette assemblée devenue hostile. Cette situation provoqua la révolution de 1891 où la marine prit position pour le Congrès, qui s'était réfugié à Iquique, tandis que l'armée de terre soutenait le président. Une dure guerre civile en découla et vit les insurgés s'emparer finalement de la capitale. Balmaceda, réfugié à l'ambassade d'Argentine, y attendit la fin de son mandat, désigna comme successeur le vice-président, écrivit son testament, puis se suicida.

55. Il était probablement originaire de la ville de Valdivia.

56. Les Araucans constituaient un grand groupe indien occupant le littoral du Chili actuel, au sud du río Bio-Bio, et les contreforts andins. Ils opposèrent une farouche résistance, aussi bien aux avancées des Incas qu'aux Espagnols qui ne purent les refouler au sud, puis enfin aux colons et aux militaires chiliens.

Ils furent écrasés au XIX^e siècle et confinés dans des réserves. Sous la plume de Balzan, le terme araucan qualifie des barbares aux goûts particulièrement frustres.

57. Le nitrate avait été découvert dans les années 1840 dans le désert très inhospitalier d'Atacama et il en devint la richesse vite disputée entre le Chili, le Pérou et la Bolivie. Il sera un des enjeux de la guerre du Pacifique (1879-1884) entre ces trois pays.

58. Santa Rosa : aujourd'hui nommée Los Andes.

59. Place centrale commune aux capitales et villes d'Amérique du Sud et où se déroulent les actes commémoratifs, les défilés, etc. La place d'armes sert de lieu de promenade.

60. Arturo Prats (1848-1879), amiral chilien qui, à bord du *Esmeralda* en perdition, coula le *Huascar*, mais il ne survécut pas au combat.

61. Le *Huascar*, orgueil de la flotte péruvienne, préfigurait les premiers petits cuirassés et le Pérou espérait, grâce à lui, pouvoir asphyxier l'économie chilienne par un blocus naval.

62. Le *Vengeur*, bateau français de la Révolution coulé par la flotte anglaise durant une bataille inégale face à Brest le 1^{er} juin 1794.

63. Alfredo Cappellini : ce marin italien, né en 1828, embarqué dès la guerre de Crimée, puis capitaine du *Veloce* et enfin de la canonnière *Palestro*, coula avec son navire en 1861 à la bataille de Lissa face au *Drache*, cuirassé autrichien bien plus puissant. C'est un héros national italien.

64. À la fin du XIX^e siècle, les relations diplomatiques étaient très tendues entre les deux pays à cause des litiges territoriaux au sujet de la Patagonie et de la délimitation de la frontière de la cordillère andine, mais Santiago dut renoncer au gros de ses prétentions, au moment du début de la guerre du Pacifique en 1879, avec le Pérou et la Bolivie.

65. L'amiral péruvien Grau commandait le *Huascar* et il refusa de l'abandonner lorsque son bateau allait couler, touché par l'ennemi. Il choisit une mort certaine et héroïque. D'où son surnom de « Chevalier des mers ».

66. Moniteur : premier nom donné à la série des nouveaux petits cuirassés construits selon le modèle du célèbre *Monitor* anglais.

67. Elles obéissent à un plan en damiers, avec des rues se coupant en angle droit et une grande place centrale.

68. Ou mieux dit anglicane.

69. Les mutins attendaient un appui financier et militaire des milices des mineurs du désert d'Atacama exploitant le nitrate.

70. Dans le cadre d'un régime où le président dispose du pouvoir exécutif.

71. Ou *toque de queda*, qui suspend les libertés constitutionnelles.

72. Balzan fait ici allusion à la lutte qui s'engagea en Argentine, à partir de 1825, entre les tenants d'un État centralisé (« les Sauvages unitaires ») et ceux d'une large autonomie fédérale. Rosas a été un président argentin de cette période troublée.

73. La Bolivie, à son indépendance, disposait d'une façade maritime sur la côte du Pacifique. Négligée, elle ne comptait que 5 600 habitants au recensement de 1876, avec deux ports : Mejillones et Cobija. La découverte, à partir des années 1840, d'importants gisements de guano, explique l'intérêt du Chili pour cette zone déserte qu'il annexa en 1904 à l'issue de la guerre du Pacifique (1879-1884).

74. Huanchaca : importantes mines d'argent situées en Bolivie, dans le département de Potosi, et qui connurent un nouvel essor de 1873 à 1895.

75. Ce chemin de fer fut la première ouverture extérieure de la Bolivie. Il permit l'acheminement, dans des conditions devenues rentables, de son minerai d'argent puis d'étain.

76. Des otaries, en vérité.

77. Arica : port créé sous la colonie et qui servit de débouché commercial à l'audience de Charcas qui dépendait de la vice-royauté de Lima. En 1825, il devint péruvien (car il dépendait de l'audience des vice-rois), malgré les protestations de la Bolivie qui s'était proclamée indépendante unilatéralement. Arica a été annexé par le Chili en 1884 à la fin de la guerre du Pacifique.

78. La côte du nord du Chili est très aride. Toutefois, à partir du milieu du XIX^e siècle, l'exploitation de très importants gisements de guano fit sa fortune, puis celle des nitrates et de l'argent entraîna la guerre du Pacifique. Le Pérou et la Bolivie, unis contre le Chili, s'opposaient aux empiètements économiques des sociétés d'exploitation minières chiliennes, mais aussi anglaises et françaises (De Laborde et Pedelahore, 2000).

79. Mollendo : port du sud du Pérou qui joue actuellement un rôle de plaque tournante pour le trafic vers la Bolivie.

80. Puno : ville péruvienne proche du lac Titicaca.

81. Cette absence de pluies sur la côte du désert d'Atacama, et qui se prolonge jusqu'à Lima, s'explique par un contraste thermique brutal dû au courant froid de Humboldt, qui à la surface de l'océan empêche toute évaporation importante. C'est un des déserts les plus arides et inhospitaliers du monde. La grande barrière des Andes bloque toute venue des pluies du côté amazonien et du Río de la Plata. C'est aussi un désert d'abri.

82. Balzan évoque ici la cruauté de la guerre du Pacifique et l'ampleur des dévastations commises par l'armée chilienne, qui pratiqua la politique de la terre brûlée. Lima fut sauvée de la destruction par l'intervention du commandant de la flotte française du Pacifique, l'amiral Dupetit-Thouars ; une grande artère de la ville conserve son nom.

83. Il s'agit d'un des plus hauts chemins de fer du monde, empruntant des cols dépassant 4 000 m d'altitude.

84. Arequipa, ou la ville blanche, garde encore aujourd'hui un fort caractère de type créole colonial, ce qui contraste avec les autres grandes villes du Pérou, aux populations très métissées.

85. L'aymara est une langue indienne de l'Altiplano (région de La Paz et d'Oruro), toujours vivante.

86. Le quechua est une langue toujours assez largement parlée en Bolivie. Son extension actuelle couvre une partie du Pérou rural et les Andes de l'Équateur et du nord argentin, soit environ 9 000 000 de locuteurs.

87. Il s'agit d'une information à relativiser car les Incas unifièrent leur empire avec la langue quechua.

88. Les Aymaras forment un des anciens peuples de la Bolivie ; leur assise géographique est au nord et au centre de l'Altiplano.

89. Foulques : plus connues sous le nom de poules d'eau. Ce sont des animaux que l'on trouve presque dans le monde entier.

90. Le lac Titicaca est partagé entre Pérou et Bolivie. C'est le plus haut au monde (3 835 m) et le berceau de la culture inca, avec une superficie de 8 300 km².

91. On peut rappeler que l'explorateur Thor Heyerdal, au XX^e siècle, fit construire une embarcation identique pour son périple qui lui permit d'atteindre,

à partir de la côte péruvienne, l'île de Pâques, en Polynésie, soit une traversée de 4 000 km.

92. Les célèbres balsams en paille de totora, et non pas de roseau, existent toujours pour la pêche, mais aussi pour les promenades de touristes.

93. En vérité, grâce aux polders et ados bordant le lac, l'agriculture, de tous temps, a été très riche dans ce secteur.

94. Sorata ou Illampú (6 421 m).

95. Le Huayna Potosí atteint une altitude de 6 088 m.

96. Illimani : le plus élevé de la cordillère de La Paz avec 6 322 m.

97. Balzan se réfère très probablement à l'île du Soleil.

98. Selon les célèbres mais embellis *Comentarios Reales* de Garcilaso de La Vega (1945 [1609]).

99. Chililaya : aujourd'hui appelé Puerto Pérez.

100. Le *Méloé* est un coléoptère noir, aux reflets bleutés, aptère et aux élytres très courts.

101. Républiques de La Plata : Argentine, Uruguay et Paraguay.

102. Les tailleurs utilisent la craie blanche pour dessiner les patrons.

103. Germain avait séjourné en Bolivie et fourni des descriptions intéressantes, notamment au sujet des Yungas.

104. L'Altiplano bolivien, haut plateau montagnard situé entre 3 700 et 4 100 m d'altitude, se développe sur 800 km du nord au sud et sur 50 à 100 km d'est en ouest.

105. Le torrent La Paz : appelé aussi río Choqueyapu, il traverse la ville ; les premiers Espagnols y découvrirent de l'or alluvial.

106. L'ancienne place d'armes, aujourd'hui la place Murillo.

107. La Bolivie était peuplée de moins de 2 000 000 d'habitants, sans compter les Indiens non recensés, indépendants ou sauvages comme ceux fuyant les avancées de la colonisation des terres dites vierges.

108. La place Murillo, ancienne place d'armes, s'est agrandie avec la construction du nouveau palais présidentiel au début du XX^e siècle.

109. Manuel Vicente Ballivián incarne le prototype du lettré bolivien, haut fonctionnaire et ministre au service de sa vision – avancée pour l'époque – du devenir des terres orientales. Ce brillant intellectuel, à l'ample production scientifique, devint aussi propriétaire de vastes concessions en orient qu'il sut, avec la spéculation d'alors, négociier au mieux.

110. La comparaison qu'établit Balzan entre la Bolivie et le Paraguay est quelque peu arbitraire. Au Paraguay, avec le carnage résultant de la guerre de la Triple Alliance (1865-1870), la population civile fut décimée, surtout les hommes. Aussi le métissage, qui était déjà très sensible, devint général, d'autant plus que les indigènes avaient reçu, dès 1848, la citoyenneté. Le clergé lui-même prit l'initiative d'encourager la polygamie pour repeupler le pays dont la population totale, après les massacres – un quasi-génocide – de la guerre de la Triple Alliance, était descendue à 240 000 habitants contre environ 800 000 en 1869 (Bourgade de La Dardye, 1889). En Bolivie, bien que le métissage soit aussi ancien que la colonisation, il ne fut pas valorisé socialement et les publications anciennes, dont le recensement de 1900 effectué par M. V. Ballivián, sont parfois émaillées d'un parti pris à tonalité raciste contre l'élément autochtone, pourtant largement majoritaire dans un pays sous-peuplé.

111. Si les costumes traditionnels ont presque disparu des rues de La Paz, ils restent fréquents dans les provinces andines les plus marginales.

112. Il s'agit d'une forme de servitude traditionnelle des paysans pauvres se livrant par endettement ou volontairement à ces activités.

113. La chaux des cendres active – et non pas atténuée comme le pense l'ingénu Balzan – les alcaloïdes contenus dans la coca.

114. Ce marché typique existe toujours à La Paz.

115. Les langues indiennes conservent une sensible influence dans une partie des provinces les plus marginales et d'économie rurale traditionnelle du massif andin. En ville, leur audience est limitée au milieu des migrants récents.

116. Le Prado reste l'artère principale du centre de La Paz, par son activité commerciale, et comme lieu de promenade.

117. Cette statue a été remplacée, à la sortie nord du Prado, sur la place San Francisco, par un ensemble de sculptures plus modernes. Balzan fait ici la confusion entre la culture inca et celle bien plus ancienne de Tiwanaku ou Tihuanaco.

118. Il s'agit de l'adaptation de l'ancien système espagnol des *serenos*.

119. Souvent recrutés au cours de véritables rafles dans les villages, alors que les citadins s'arrangeaient pour être exemptés de ce service.

120. Il s'agit de la bride du képi introduite dans l'armée espagnole par le général Ros de Olano.

121. C'est une excellente observation de Balzan, qui a aussi perçu le mimétisme des bergers des caravanes de lamas qui s'identifient, par leur marche, au pas de leurs bêtes.

122. Les sociétés de commerce, toutes étrangères, avaient leur siège à Arica, port colonial devenu péruvien en 1825, puis chilien à partir de 1884. C'était le grand exutoire de l'économie bolivienne, ce qui explique les conflits avec le Pérou pour son contrôle (Pentland, 1826).

123. Avant les fastes de sa carrière de prélat, qui correspond à son retour en 1886 à La Paz dont il devint l'évêque en 1901, le franciscain espagnol Nicolás Armentia fut un missionnaire de terrain dans le haut bassin du Beni dans les années 1870 – notamment à Covendo en 1873 (Barnadas *et al.*, 2002). De plus, ce fut un voyageur courageux de l'Amazonie, qu'il explora à partir de 1880 et dont il devint un croisé en tant que défenseur de la présence bolivienne.

124. La ville de La Plata (à ne pas confondre avec la ville argentine du même nom), rebaptisée Sucre, ancien siège de l'audience de Charcas et proche des mines d'argent de Potosi, devint la capitale de la Bolivie. Néanmoins, peu à peu, conséquence de la crise minière et de l'ascendant économique pris par La Paz comme des difficultés inhérentes aux communications, le Congrès prit l'habitude de se réunir dans d'autres villes comme Oruro ou La Paz. Le déclin économique de Sucre s'aggravant, la bourgeoisie d'affaires voulut imposer La Paz et fit avec succès la guerre fédéraliste en 1899. La Paz devint le siège du gouvernement et du parlement, mais Sucre conserva les archives et la bibliothèque nationales comme la cour suprême et donc le pouvoir juridique, ce qui maintint une fiction de son rôle réel. D'où le fait que la Bolivie compte officiellement deux capitales (Schoop, 1991).

125. Yungas : région des vallées chaudes du versant andin oriental où se développa, à partir de la colonie, une importante activité agricole, notamment avec la culture de la coca, produit indispensable aux mineurs de l'Altiplano.

126. Ce col se nomme La Cumbre ou « le sommet » du chemin.

127. Balzan, cela apparaîtra plus clairement dans la suite du récit, était athée et critiquait facilement en ironisant les hommes d'Église comme les pratiques religieuses démonstratives.

128. Ce dessin du grand voyageur en Bolivie que fut Alcide d'Orbigny permet d'imaginer, au XIX^e siècle, les difficultés inhérentes face à ces obstacles naturels qui se dressaient contre toute intrusion humaine. Il s'agissait de descendre presque 4 500 m de dénivelé en guère plus de 250 km à vol d'oiseau et par de méchants chemins muletiers dans un environnement pour une bonne part hyperhumide et forestier. La traversée des innombrables et puissants torrents était particulièrement risquée car faite soit à gué, soit sur des ponts de fortune.

129. Il existait, depuis les Incas et conservé par la colonisation espagnole puis la république, un système de corvées fournies par des prestations de paysans réquisitionnés ; elles étaient censées entretenir au minimum les pistes et des péages étaient perçus à cet effet.

130. Une petite population noire d'origine africaine s'est installée dans les Yungas après son émancipation de l'esclavage en 1826. Elle comptait 27 941 personnes en 1846 selon Dalence, mais seulement 3 945 lors du recensement de 1900.

131. On peut supposer que le destinataire, le secrétaire de la Société géographique italienne, était Giacomo Doria, devenu son président depuis quelques mois.

132. Majordome : personne qui gère une propriété en lieu et place du propriétaire. C'est un terme courant en Amérique latine.

133. Cette unité italienne s'appelle aussi *brazza* en espagnol et elle correspond à une longueur de deux varas ou 1,67 m. En France, la longueur de la brassa ou toise était différente.

134. On doit noter que la superficie de 12 lokas donnée par Balzan pour un *cato* est erronée.

135. Il s'agit du contrat-type propre aux péons des haciendas.

136. L'arrobe pèse de 10 à 15 g selon les régions. Le poids le plus courant en Bolivie est 11,5 kg pour une *arropa*, ancienne mesure espagnole toujours en usage.

137. Un autre des jugements rapides et erronés qu'émet parfois Balzan.

138. Au sujet des Indiens, Balzan reprend ici, en toute innocence probablement, les thèses extrémistes de certains milieux économiques boliviens qui, favorables à une politique d'émigration et de colonisation européenne, dénonçaient le milieu indien comme un facteur de retard et d'immobilisme économique. Les attendus de M. V. Ballivián dans le recensement de 1900 sont édifiants à ce sujet.

139. La Vega : zone plane, humide, proche des plans d'eau et favorable à l'agriculture.

140. Ici aussi les annotations de Balzan marquent une absence totale de curiosité envers ce groupe original de Noirs des Yungas.

141. Balzan évalue la lieue bolivienne à 5 500 m, comme M. V. Ballivián.

142. Le *Diccionario geográfico del departamento de La Paz* a été publié en 1890 à La Paz, par M. V. Ballivián. C'est une œuvre rare à rencontrer, riche en indications sur la situation géographique et le statut juridique des lieux habités : haciendas, propriétés d'élevage (*estancias*) et communautés rurales.

143. Habitants des Yungas.

144. Balzan est peu sensible à l'humour caustique comme aux formes d'ironie des Boliviens, qui adorent les diminutifs souvent affectueux. De même, le chemin royal veut dire, dès le temps de la colonisation espagnole, que c'était une voie importante mais pas du tout une voie royale.

145. Espèce de grand perroquet au plumage de couleurs intenses.

146. Bien que, depuis l'indépendance, la monnaie soit le boliviano, perdue

la coutume de parler de pesos comme au temps ancien de la colonie espagnole, un trait qui persiste encore de nos jours.

147. Cette danse andine est très populaire. Un folkloriste en donne une description détaillée (Paredes, 1970).

148. C'est une danse, le *auqui-auqui*, qui est une parodie des vieux Espagnols marchant tout courbés, appuyés sur leur canne.

149. Une manifestation appelée aussi danse des *waka-tokoris*.

150. Ici, Balzan confond les musiciens de rue, liés en Espagne aux jeunes universitaires, avec des bons à rien ; le charango possède dix cordes et *Blanca Palomita* est quasiment un hymne national !

151. Il s'agit d'une information intéressante car elle rappelle le succès des plantations coloniales de quinquina d'Asie du Sud-Est après le vol de semences sud-américaines, dont le marché a disparu ensuite (Markham, 1901).

152. Bien plus que par le manque de communications, la crise du quinquina a été causée par une constante surproduction, puis par la concurrence de pays voisins, le Pérou et la Colombie, enfin par la diminution des achats européens en Amérique du Sud avec le succès des plantations asiatiques à partir de semences débrobées par des agents commerciaux anglais.

153. À l'époque du voyage de Balzan, un réseau ferroviaire se construisait vers la côte devenue chilienne et recevait près de 9/10 du trafic d'import-export de la Bolivie. Certes, cela renforçait la dépendance économique et géopolitique de La Paz avec Santiago, mais c'était le seul moyen de sortir la Bolivie d'un enclavement complet.

154. Il s'agit de l'ours à lunettes ou de Cuvier, le seul ursidé sud-américain, dont les jeunes étaient et sont encore élevés comme animaux de compagnie.

155. Un des rares colons français établis dans ce secteur. Selon les sources du consulat de France de Bolivie, il pourrait s'agir de Charles Bridoux et de sa famille.

156. C'est-à-dire le paludisme ou malaria.

157. Balzan fait très certainement allusion aux placers d'or de Guanay et de Mapiiri, exploités depuis les Incas jusqu'à nos jours.

158. Néophytes : Indiens passés sous l'autorité des missions et baptisés. Ils étaient aussi nommés convertis.

159. Groupe ethnique installé dans le bassin du Beni, depuis Cotacajes, Bopi, Inicua, Quiquibey jusqu'à Rurrenabaque.

160. Signalons que ce chapitre a été traduit en espagnol par Armentia (Balzan, [1892] 1898).

161. Bopi : un des grands cours d'eau boliviens, qui naît dans la zone du glacier de Chacaltaya, dans la Cordillère royale. Il achève son cours en s'unissant au Mamoré, pour former le Madeira, affluent direct de l'Amazone. Son cours est de 1 100 km et devient navigable à partir de Puerto Linares. En saison des pluies, il déborde et forme de nombreux marécages qui occupent les savanes riveraines.

162. Beni : un des grands cours d'eau de la Bolivie orientale, avec 970 km de longueur, qui arrose uniquement le pays et qui a donné son nom au département du Beni.

163. Petermann : il fournissait depuis 1855 de nouvelles cartes dans chaque livraison de la revue allemande *Geographische Mitteilungen*, pour laquelle il était le cartographe attitré des explorateurs (voir aussi la note 534).

164. Voir la note 158.

165. Les franciscains appartiennent à l'ordre des Frères mineurs (OFM), un ordre mendiant. Il est plus correct d'en saluer un avec le nom de frère plutôt que de celui, plus solennel, de père, que pourtant Nicolás Armentia, devenu un évêque prestigieux, revendiqua.

166. Chacaltaya : petit glacier de la Cordillère royale à environ 5 200 m d'altitude qui, de nos jours, a quasiment disparu, victime du réchauffement climatique. C'était la fort modeste station de ski de La Paz.

167. Ce sont les seuls dessins de la plume de l'explorateur qui illustrent son voyage. L'importance de la batellerie pour réussir un tel voyage est indirectement soulignée. Il est à relever que ces balsas ou embarcations en bois n'ont rien à voir avec celles très légères du lac Titicaca (cf. Illustration VI).

168. Aujourd'hui, le callapo – un grand radeau fait par assemblage de plusieurs balsas – est rare sur les cours d'eau car il est supplanté par le bateau à moteur.

169. Le village de Miguilla, très isolé, compte aujourd'hui environ 1 500 habitants, dans un état sanitaire médiocre, vivant du charbon de bois vendu à La Paz.

170. Ce sont les agents du paludisme.

171. Ce type de manœuvre se nomme « à la cordelle » en terme de marine.

172. Il s'agit ici, en accord avec l'idéologie colonialiste de l'époque, de ce tropisme mêlant exploration et nationalisme étroit...

173. Las Tres Cruces : il s'agit d'un des massifs de la Cordillère orientale dite aussi Cordillère royale des Andes.

174. Le halage des embarcations par des cordages pour franchir les zones de rapides était un rude labeur exigé certes des équipages, mais aussi des passagers.

175. Débouche aussi le Totorá, quelques kilomètres avant son embouchure avec le río La Paz qui est identique au Tamanpaya.

176. Il y a eu dans cette région un boum du quinquina de 1825 à 1875.

177. Dans de nombreux sites fluviaux s'est déroulée, en permanence ou temporairement, une exploitation des placers d'or alluvial qui étaient connus depuis l'époque pré-incasique. Elle se poursuit de nos jours dans la province de Larecaja.

178. La colonie – à ne pas confondre avec la colonisation espagnole (1535-1824) – fut très importante jusqu'aux années 1940 dans les terres chaudes. Pour les grands propriétaires, la colonie sera, dans l'orient bolivien et la zone forestière, l'équivalent de l'hacienda dans les vallées et hauts plateaux andins.

179. Dans son texte original, Balzan note qu'il a retranscrit les noms des rapides importants en mosetene, aussi les écrit-il en majuscule dans son texte, ce que nous n'avons pu faire, pour des raisons de lisibilité.

180. Loutre : la seule espèce en Bolivie est *Lutra longicaudis* (Ergueta et Morales, 1996).

181. Hépatiques : genre de plantes de la famille des *Ranunculaceae*.

182. *Brachinus* est un genre d'insectes coléoptères.

183. Les déplacements des sites des localités étaient monnaie courante depuis le début de la colonisation car les constructions étaient légères et donc démontables, mais surtout bien des premiers choix furent éronnés car fixés par des Blancs dans des pays où le nomadisme et l'habitat dispersé étaient la règle. Citons les nouvelles Reyes, Cavinás, Santa Cruz de la Sierra, etc.

184. Cardús (1886) rapporte sa fondation en 1842, mais ses derniers habitants avaient abandonné en 1862 le site originel. La mission a ensuite déménagé à plusieurs reprises et elle a été incendiée deux fois. Elle comptait 370 âmes lors de la visite du père Cardús au début des années 1880.

185. Notons que le père Armentia a écrit : « Que cette peste de toux ou catarrhe soit contagieuse est une croyance générale sur les ríos Beni et Madre de Dios, fondée sur des faits plus ou moins avérés. En juillet 1895, j'eus l'occasion d'observer cette épidémie chez les barbares Araonas, et elle fut si générale que personne n'y échappa, mais avec la différence que, si les Blancs s'en remettaient avec les inconvenients connus, les barbares succombaient en grand nombre. Je ne saurais dire si cette maladie est véritablement contagieuse ou bien répandue dans l'atmosphère. »

186. Le collège des missions de La Paz appartenait à l'ordre franciscain qui se consacrait à l'évangélisation du Beni et de la province de Caupolicán, au nord de La Paz. D'autres collèges franciscains étaient en charge de l'évangélisation de la région de Santa Cruz, du Chapare et du Chaco avec les collèges de Tarata, de Potosi et de Tarija.

187. Marques de l'anticléricalisme militant de Balzan : l'auteur écrit « le gouvernement *passé* ou *donné*... au missionnaire 25 bolivianos » et « le préfet des missions... *jouit* de 20 bolivianos supplémentaires ». Il ne parle jamais de salaires.

188. Balzan, pur produit de la jeune Italie progressiste et violemment anticlérical, surtout depuis la prise de Rome en 1870 par l'armée italienne et la successive excommunication de son roi par le pape, n'aimait pas l'Église, symbole de l'arriération dans la péninsule, d'où certains de ses avis excessifs. Il est indéniable que le régime missionnaire a pratiqué, dans certaines de ses implantations et selon la personnalité de ses membres, des abus patents, que ce soit pour le travail des ateliers de tissage, les cultures et l'exploitation de certains produits tels que coton, cacao, quinquina, riz... Bien d'autres critiques, inhérentes aux communautés soumises à une emprise totalitaire, ont été faites au système missionnaire et elles ont provoqué des réactions de rejet marquées par la fuite ou la révolte des convertis. Lire à ce sujet *Candide* de Voltaire et ce qu'il écrivait sur la théocratie jésuite du Paraguay (et de la Bolivie orientale).

189. Les vampires, ou chauves-souris hémato-phages, sont communs dans bien des régions de l'orient bolivien dont le Beni.

190. Grave maladie, à complications cérébrales, transmissible à l'homme par la consommation de viande de porc. Les cysticerques sont un stade larvaire de vers parasites des muscles.

191. Octavin : petite flûte courte dont le son est très aigu, supérieur d'une octave par rapport aux autres flûtes.

192. Cacique : chef de tribu.

193. Capitaine : chef de guerre, adjoint au cacique.

194. Majordome : chef de travaux, dans ce sens, ou celui qui commande, ou encore *mandón* en espagnol, comme dans le texte de Balzan. Voir la note 132.

195. La collecte de la cire fut longtemps l'objet d'un fructueux commerce organisé par les missionnaires ou les curés, car une partie de la récolte, faite gratuitement par les fidèles, était revendue.

196. Bâton de commandement : insigne distinctif des chefs de village qui devint, sous la colonie espagnole, signe de richesse, car souvent les sceptres de ce genre étaient richement ornés d'objets en argent, voire faits entièrement en argent massif.

197. Il y a une forte similitude avec les méthodes d'administration des jésuites, dans les anciennes missions du Beni, et celles des franciscains qui les remplacèrent dans cette région de l'orient bolivien bien après leur expulsion de 1767 (Roux C., 2003).

198. Selon les spécialistes, ils appartiennent au groupe ethnique guarani.
199. Ce sont les deux missions franciscaines de Santa Ana et de Muchanes que Balzan visitera successivement après son séjour à Covendo.
200. Il pourrait s'agir du *labarazo*, ou lèpre blanche, ou encore de la leishmaniose.
201. Cet usage a une double justification : assommer l'oiseau pour éventuellement le mettre en cage, et surtout ne pas abîmer son plumage.
202. Ce sera, à la fin du XIX^e siècle, un des reproches fréquents fait par les autorités au système des missions, mais pour les missionnaires l'apprentissage de l'espagnol pouvait être nocif car il facilitait l'émigration de leurs ouailles et les contacts, peu souhaités, avec les Blancs.
203. C'est une autre critique récurrente que celle de la mauvaise qualité de l'enseignement dispensé.
204. Les jésuites, soucieux d'éviter le libertinage des adolescents, instituèrent les mariages précoces arrangés.
205. Si une forte mortalité infantile existait, les causes en étaient multiples, mais il est évident aussi que les missions ont servi de cadre à un renouveau démographique indien au XVIII^e siècle alors que, lorsqu'elles furent placées sous le régime général puis républicain après l'expulsion des jésuites en 1767, on nota un effondrement de leur population. Alcide d'Orbigny put le constater en 1831 lors de ses longs séjours dans de nombreuses missions.
206. Reyes est une ancienne mission de l'actuelle province J. Ballivián. Au cours du XIX^e siècle, ce port fluvial naturel connut une activité commerciale notable avec le transport du quinquina vers le río Madeira. Le président J. Ballivián, le fondateur du département de Beni qu'il détacha en 1842 de celui de Santa Cruz, voulait y installer la capitale départementale mais, pour des raisons de commodité, on conserva Trinidad qui occupe une position plus centrale.
207. Bractée : feuille fréquemment colorée qui accompagne la fleur ou son inflorescence, selon *Le Robert* ; gaine : le terme botanique adéquat est spathe.
208. Inerme : il ne porte pas d'épines.
209. Discodactyle : terme utilisé par Balzan, mais ne figurant pas dans le dictionnaire de la langue espagnole dans sa dix-septième édition de 1970. D'après l'étymologie, il s'agit de batraciens aux pattes terminées par des ventouses, en forme de disque, qui leur permettent d'assurer leur adhérence, comme les rainettes communes, dans les arbres.
210. Appelé tacuará, d'après Armentia.
211. Corcovado : vraisemblablement, un gallinacé de la famille des *Cra-
cidae* ou *pavas de monte*, voire des *Tinamidae*, comptant aussi de grosses perdrix.
212. Acuminé : dont l'extrémité se termine en pointe fine et allongée, selon *Le Robert*.
213. Didynames : terme usité en botanique et signifiant deux lobes égaux disposés symétriquement.
214. Anthère : partie supérieure de l'étamine, renflée et contenant ordinairement deux loges polliniques.
215. Supère : se dit de l'ovaire quand il s'attache au sommet du pédoncule floral, au-dessus des autres parties de la fleur.
216. Paripennée : se dit de feuilles pennées se terminant par deux folioles opposées.
217. Soit environ 33 km.
218. Hayopaya s'écrit Ayopaya de nos jours.

219. Santa Ana : une mission franciscaine du haut Beni située entre les localités de Palos Blancos et Suapi.

220. Muchanes a été fondée en 1804 par les franciscains et dévastée par la « peste » en 1887, et non en 1889 comme l'écrit Balzan.

221. Dans ce passage, Balzan mélange termes scientifiques et noms communs, rendant la lecture difficile. Les chiroptères sont des chauves-souris et le « lièvre » est en réalité un rongeur sud-américain aux grandes pattes, tel le paca, mais de plus petite taille.

222. Probablement un opossum ou sarigue, de la famille des didelphidés, le seul marsupial américain. Voir aussi la note 226.

223. Le jugement de Balzan est ici de pur parti pris car il ramène le rôle des missions à celui d'étapes commodes pour le trafic commercial du quinquina, ce qui démontre soit une absence de connaissances historiques soit une déformation très tendancieuse de la réalité de terrain. L'œuvre missionnaire présente de graves déficiences de tous les genres, moraux et économiques, mais il n'en reste pas moins qu'elle a assuré une protection, certes bien imparfaite, des groupes indiens. Surtout, à la fin du XIX^e siècle, les missions servirent de refuge aux Indiens traqués par l'avancée des fronts pionniers. D'ailleurs, Balzan incidemment reconnaît cette réalité en pays guarayo.

224. Dans ce passage, il est clair que Balzan n'est pas à même de comprendre la mentalité des Indiens (cf. le texte d'Alberto Guaraldo qui explique le pourquoi de l'attitude de ce chef de famille).

225. Le père Cardús, de son côté, donne la date de 1804.

226. Les plus gros atteignent la taille d'un chat et ils constituent un groupe morphologiquement très homogène, avec leur museau pointu, leur belle fourrure recherchée et leur queue longue, nue et préhensile.

227. Les Indiens lejos, ou plus probablement lecos, vivaient au nord du département de La Paz, dans la province de Caupolicán, selon le recensement de 1900. Ils doivent leur nom à Cabello de Balboa en 1594, mais on les nomma aussi lapa-lapa. Ils eurent des contacts avec les Incas, puis connurent les missions franciscaines et augustiniennes. D'Orbigny les cite, comme plus tard Armentia.

228. Guanay est une localité de la province de Larecaja connue pour son ancienne exploitation de l'or alluvial.

229. Des traces, toujours, de l'anticléricalisme de Balzan.

230. C'est sans doute une erreur de Balzan. Très vraisemblablement, il s'agit des *guacharos* (*Steatornis caripensis*), de gros oiseaux de la taille d'une poule mais proches des engoulevents, au mode de vie unique : actifs la journée dans les cavernes où ils nichent en grandes colonies, d'où leurs cris bruyants, mais sortant la nuit pour s'alimenter des fruits des nombreux palmiers de la forêt.

231. Caupolicán est le nom d'une ancienne province, formée par le nord du département de La Paz et une partie du Beni, qui fut créée en 1842 par le président de la Bolivie J. Ballivián et intégrée au nouveau département du Beni, dont elle fut détachée et démembrée ultérieurement pour former deux nouvelles provinces du nord de La Paz, celles de Frantz Tamayo et d'Abel Iturralde.

232. La spatule rose *Platalea ajaja* est un échassier sud-américain très spectaculaire.

233. Le cougar ou cougar est l'équivalent nord-américain du puma, et c'est donc la même espèce, *Felis concolor*. En Bolivie, on dit puma ou *león* pour le distinguer du tigre ou jaguar.

234. Rurrenabaque, en langue tacana, signifie « petits canards sur l'eau ». Appelée plus populairement « Rurre », c'était, au XIX^e siècle, une petite localité d'Indiens tacanas connue sous le nom de Port d'en face, à cause de sa situation vis-à-vis de San Buenaventura, localité plus importante. De 1840 à 1870, un petit trafic d'exportation de quinquina y fixa une base fluviale permettant d'atteindre le Madeira, puis, après 1880, un regain d'activité eut lieu avec l'essor de la collecte du caoutchouc. Le président J. Ballivián voulait en faire la capitale du Beni, ce qui se justifiait par sa position proche du piémont andin et de la piste conduisant à Caranavi, puis à La Paz. Toutefois, ce poste était très excentré au sud par rapport à l'ensemble du département du Beni et avec Trinidad, qui est restée sa capitale. La localité a retrouvé, à la fin du XX^e siècle, une certaine vie dans le développement de l'élevage et avec l'amélioration de la piste vers Caranavi et La Paz.

235. Dans le village inondé par le Beni se dresse, à gauche, le tout nouvel hôtel utilisé surtout par les hommes d'affaires de l'industrie du caoutchouc.

236. Une piste qui servit de chemin de sortie du quinquina jusqu'en 1875. Sa viabilité reste aléatoire encore de nos jours.

237. Cette carte, probablement incluse dans la première version anglaise, ne figure pas dans l'édition espagnole.

238. Cette carte fragmentaire de 1883 confirme le côté tardif de l'exploration du bassin du Beni comme de la majeure partie de l'Amazonie qui dépendait jusqu'en 1903 de la Bolivie, c'est-à-dire avant la guerre de l'Acre gagnée par le Brésil. Dessinée par Heath à partir des relevés de son voyage – de Reyes (3 août 1880), en descendant tout le cours inférieur du Beni, puis en remontant le Mamoré, jusqu'à Yacuma, et en rentrant à Reyes (11 décembre 1880) –, elle a certainement guidé le parcours de Balzan.

239. Il s'agit d'alcool à 90 % volumique pour la conservation des spécimens d'animaux et non pas de boissons alcoolisées, qui ne manquent jamais en Bolivie.

240. On retrouve aussi cette croyance dans la région d'Apolo et en orient péruvien.

241. Coléoptères de la famille des scarabées. Les coléoptères ont en général un vol bruyant.

242. Les bœufs étaient les auxiliaires lents mais indispensables du transport, surtout avec les fondrières et la boue des vastes plaines d'inondation. On pouvait même les chevaucher là où aucun autre animal ne passait.

243. Soit de 300 à 350 kg environ.

244. Au début du XVIII^e siècle, l'Espagne attribua aux jésuites l'administration des provinces de Mojos et de la Chiquitania, privilège qui cessa en 1767, avec l'expulsion de l'ordre de l'Amérique latine, quelques années avant sa suppression par le Vatican.

245. À cause du trafic du caoutchouc et des déplacements des équipes. On distinguait les saisons sèche et humide, consacrées respectivement à l'exploitation et aux travaux d'entretien.

246. Le boum du quinquina avait attiré, à partir d'environ 1840, des cueilleurs d'écorce de la région de Santa Cruz. Ces cascarilleros entrepreneurs, parfois brutaux et souvent dénués de scrupules, étaient mal supportés par les Créoles et les Indiens locaux, habitués à un autre rythme de vie. À partir de 1870, un autre boum commence avec les débuts d'exploitation des hévéas, qui attire de nombreux travailleurs, aventuriers, trafiquants, colporteurs (comme la célèbre famille des Suárez ou celle de Vaca Díez, les futurs rois du caoutchouc), etc. Aussi,

les tensions sociales ne pouvaient que s'accroître, d'autant plus que l'alcool et l'argent coulaient à flots.

247. Eau-de-vie restée de consommation courante notamment dans les cités minières.

248. Ce terme était d'usage courant pour différencier la population chrétienne de celle dite sauvage, c'est-à-dire indienne pure.

249. La coutume de diffuser des libelles était chose courante, dans le milieu créole des petites localités, parmi les notables qui s'affrontaient lors des élections locales.

250. C'est-à-dire du port de Belem de Para, sur la côte atlantique du Brésil, à l'embouchure de l'Amazone.

251. Les bénéfices prélevés oscillaient entre au minimum 50 % et 100 %.

252. En vérité, il y eut, par la persuasion, la tromperie ou la force, une véritable chasse à la main-d'œuvre locale, qui s'épuisa vite ; ce qui nécessita de ratisser les vallées andines, puis l'Altiplano (Roux, 2000).

253. Notamment lors de la signature du contrat d'embauche par l'Indien illettré, un contrat d'ailleurs nommé en espagnol *enganche*, c'est-à-dire « crocheteage ». Bien que le colonel anglais Fawcett (1974 [1911]) rapportât, au début du XX^e siècle, des punitions ou plutôt des tortures allant jusqu'à 300 coups de fouet, la bonne société et les milieux officiels de La Paz le taxèrent d'exagération.

254. Lors de la création du département du Beni en 1842, le président José Ballivián prit une série de mesures en faveur des Indiens, dont une interdisait le recours à des punitions corporelles.

255. Balzan utilise le mot *chacrarero*, littéralement travailleur de chacra, un terme intraduisible en français.

256. Le père Barrace, un jésuite, introduisit le premier troupeau en 1687, qui se développa et s'ensauvagea.

257. L'élevage se faisait en plein air, d'où l'état semi-sauvage de nombre de troupeaux.

258. Nicolás Suárez, un des rois du caoutchouc, avait créé un grand élevage bovin, près de Trinidad, pour ravitailler les hommes de ses exploitations et il vendait aussi aux Brésiliens de l'Acre.

259. Affirmation bien pessimiste car Reyes est aujourd'hui un relais important de la route des Yungas vers Trinidad ou Riberalta.

260. Coléoptère dont les larves se nourrissent de cadavres.

261. Soit environ 33 kg.

262. Balzan écrit *compadre*.

263. Balzan a bien saisi la difficulté d'appliquer la justice sérieusement – situation qui perdure de nos jours.

264. Faible démographie, pression lâche de l'Église, mollesse ou absence d'emprise de l'État et de son corpus législatif peuvent expliquer sociologiquement cette situation. Plus prosaïquement, on peut aussi affirmer que les amours ancillaires, le machisme ambiant et le maintien d'une psychologie de nomade, coureur des savanes, expliquent aussi cette coutume restée toujours forte.

265. Comme dans le reste de l'Amérique espagnole, certains membres du clergé vivaient en concubinage notoire, situation qui, en milieu rural, ne soulevait pas de critiques de fond, et les enfants des curés n'étaient pas frappés d'ostracisme. Selon le fin observateur que fut Ciro Bayo (1911), un « fils de curé » et élu du parlement voulut faire voter, autour de 1890, une loi moralisant les

mœurs décadentes, mais un opposant malicieux exigea alors qu'elle s'applique aussi aux curés et à leur descendance.

266. Chose qui a dû arriver à Balzan,

267. Cette pratique était courante à l'époque et ne signifiait nullement, comme l'écrit Balzan, un abandon familial, mais plutôt un placement, durable ou provisoire. S'ils provenaient du milieu créole, les enfants reçus ou adoptés dans les familles qui les demandaient étaient appelés criados ou « élevés ». S'ils étaient issus du milieu indigène, on les nommait barbaritos ou « petits barbares », autre qualificatif donné aux Indiens libres. Tous étaient soumis au paternalisme domestique, non exempt d'abus, et ils étaient transmissibles par héritage, jusqu'à une date récente.

268. Le pain reste peu consommé, même de nos jours, en milieu rural.

269. Soit environ 81 degrés, selon notre échelle actuelle (exprimée % vol.), alors que Balzan espérait au moins 90. Le degré Cartier est une unité de mesure obsolète du degré volumique d'alcool, encore utilisée en œnologie. En 1771, Cartier avait fait adopter un pèse-alcool exprimant des degrés déterminés à la température de 10 °Réaumur, soit 12,5 °Celsius. En France, le degré Gay-Lussac l'avait remplacé dès 1824 et reste l'unité de référence de la législation actuelle sur les vins et spiritueux. Il exprime le titre alcoométrique volumique (% vol.).

270. Sans doute lui avait-on vendu à Chulumani, dans les Yungas, en mai 1891 de l'alcool de bas titrage.

271. Balzan évoque ici le phénomène récurrent des coups de vent froid remontant du sud et qui peuvent abaisser brutalement les températures (au-dessous de 9 °C) jusqu'au centre du Beni. Cet événement est connu localement sous le nom de *surazo*.

272. Aujourd'hui, Puerto Salinas compte une dizaine de familles.

273. Jeu de mot signifiant « cataracte de caca »...

274. Mouton & C^{ie} : il s'agissait d'une société française constituée par Albert Mouton pour exploiter le caoutchouc. Mouton était aussi associé comme gérant avec les frères Devés de Paris qui étaient, pour leur part, en relation d'affaires avec Farfán, une société bolivienne de vente de quinquina et plus tard de caoutchouc (Roux, 1998).

275. Il s'agit donc de travailleurs recrutés par contrat à La Paz – cas de Frédéric de Menditte, le Français qui assassina Mouton – et sur l'Altiplano, voire de pauvres hères rabattus dans les ports du Pacifique et abreuvés de promesses pour s'engager dans l'exploitation du caoutchouc amazonien.

276. Partout, nous préférons utiliser le nom de caoutchouc à celui de gomme, qui est vieilli.

277. Leur coque en roseau est alourdie car imprégnée d'eau.

278. Balzan a déjà signalé la présence du cacao. Il s'agit de plantations faites au temps des missions jésuites et qui furent, jusqu'au boum du caoutchouc, une des rares ressources faisant l'objet d'un commerce lucratif avec l'Altiplano. Ensuite, les cacaoyères tombèrent en semi-abandon. Toutefois, de nos jours, leur production s'exporte à nouveau dans le cadre du commerce équitable.

279. « Et même de 18 comme je l'ai vu et mesuré », selon le père Armentia.

280. Cette partie purement descriptive, suivant le grand soin du détail propre à Balzan, a été élaguée.

281. C'est la *varzea* brésilienne ou le lit majeur de rivières, au couvert forestier submergé par les ríos en période de hautes eaux. Ce phénomène de submersion

saisonnière des forêts riveraines ne s'observe presque plus dans la région depuis une vingtaine d'années.

282. Tumupasa : une ancienne mission de la province de Caupolicán, tombée en sommeil à la fin du XIX^e siècle après le boum du quinquina.

283. Singe arboricole se rencontrant de la Colombie à l'Argentine sous les noms vernaculaires de caraya, carayá, carayaca, coro, mono amarillo, mono cotudo, etc. Il est proche du singe hurleur *Mycetes palliatus* ou *araguato*, *bramador*, *congo*, *mono aullador*, *mono bramador*...

284. Les conditions de vie dans les exploitations, caractérisées par la mauvaise nourriture, les maladies, les brutalités, le manque de femmes et souvent le refus de libérer les péons ayant achevé leur contrat expliquent les révoltes dont des patrons furent parfois les victimes.

285. Daniel Alcázar, selon Gioda et Forenza (2003), d'après la presse du Beni de décembre 1890. C'était bien la première barraca en descendant le Beni et son nombre de travailleurs correspond à celui avancé par Balzan.

286. Qui, par humour parigot (Mouton se disait né à Paris), se nommait Mirlitonville.

287. Mouton s'était installé en 1890 sur le río Madidi, d'après les sources de l'ambassade de France à La Paz.

288. C'est le début du piémont andin.

289. Mouton avait réalisé, comme tous les patrons d'exploitation, une reconnaissance pour déterminer les zones les plus propices à l'installation de ses équipes de collecteurs et pour ratisser de la main-d'œuvre indigène.

290. Probablement pour trouver de la main-d'œuvre plus que par curiosité ethnologique.

291. En 1887 fut publiée à La Paz la carte dressée par les pères Sanz et Armentia. Néanmoins, son exactitude est sujette à caution car Armentia modifiait – on peut même dire trafiquait – la cartographie pour appuyer les thèses boliviennes afin de parer aux revendications territoriales du Brésil et du Pérou...

292. La carte des franciscains Rafael Sanz et Nicolás Armentia est une des premières qui furent dressées pour la partie nord du Beni. Certes approximative, elle constitue néanmoins un progrès pour la connaissance de vastes régions restées inconnues et dangereuses. Tout à la fin du XIX^e siècle, le général Pando dessinera une carte nettement plus documentée et précise.

293. Il ne s'agit pas de la gazelle, animal africain, mais d'un cerf. Il y a plusieurs espèces de cervidés dans l'orient dont les plus courants sont *Blastocercus dichotomus* ou *ciervo de los pantanos* et *Ozotoceros bezoarticus* ou *venado de campo* ou *ciervo de las pampas*.

294. Pécarï tropero : *Tayassu pecari*, qui vit effectivement en troupes de 50 à 300 individus, voire plus encore.

295. Taitetu : *Tayassu tajacu*, qui vit en bandes de 5 à 15 individus.

296. Ancêtre du canard de Barbarie qui est sud-américain, mais qui fut introduit avec succès en Europe.

297. Pava colorada : toujours un Cracidae du genre *Penelope* dont plusieurs espèces vivent en Bolivie où elles sont chassées pour leur chair.

298. Pava campanilla : *Pipile pipile*.

299. Pava guaracacha : *Ortalis guttata*. Toutes ces espèces de gros faisans endémiques montrent bien la grande biodiversité du continent.

300. Ou amazones.

301. Vipère loro : *Bothriopsis bilineata*, appelé aussi *cobra papagayo*, vipère arboricole qui atteint 1,20 m de long.

302. Ce nom scientifique est obsolète et on lui préfère celui de *Lachesis muta*, le grand crotale très dangereux de l'Amérique du Sud.

303. Elaps : genre de serpents venimeux.

304. Balzan emploie *llagas* : cicatrices vives laissées par la leishmaniose.

305. Les auteurs concordent, de Vaca Diez à Fawcett, pour estimer de trois à cinq ans la durée de vie d'un péon dans les zones pionnières d'exploitation du caoutchouc.

306. Balzan fait allusion au système bien connu des achats aux comptoirs des stations du caoutchouc, où chaque travailleur disposait d'un compte à crédit, retenu sur sa solde. Or beaucoup étant illettrés, les patrons profitaient de leur ignorance des prix et de la valeur de l'argent pour endetter leurs ouvriers qui se retrouvaient, de fait, quasiment réduits en esclavage pour dettes.

307. Ce qui explique que certaines barracas disposaient d'une police indigène pour poursuivre les fuyards.

308. Les vols de main-d'œuvre furent fréquents entre exploitants du caoutchouc, provoquant des affrontements parfois violents.

309. C'est la danse des callawayas ou guérisseurs traditionnels de l'Altiplano.

310. Cavinás est une ancienne mission, fondée en 1764 selon Armentia, proche de la station de Mouton sur le río Madidi. Elle avait 153 habitants lors de la visite du père Cardús, au début des années 1880. L'actuelle Cavinás est située en rive droite du Beni, assez loin du río, mais l'ancienne était sur la rive gauche, selon la carte de Sanz et Armentia.

311. Soit seulement trois années avant l'expulsion des jésuites en 1767, et cela dut être leur ultime fondation en Mojos.

312. Les vicissitudes du frère Ciuret, devenu le souffre-douleur de la tribu, sont évoquées par ses supérieurs franciscains Armentia et Cardús.

313. C'est le berceau de l'actuel village de Cavinás.

314. Guarayos : cette tribu était particulièrement hostile, aussi bien aux collecteurs de caoutchouc qu'aux autres tribus et surtout aux habitants de Cavinás, ainsi qu'en font état de nombreux témoignages. En 1894, Mouton monta une expédition punitive contre un groupe de ces Indiens qui avait massacré le neveu du général Pando et l'ingénieur français Muller. L'hécatombe qui s'ensuivit lui fut reprochée par M. V. Ballivián. Voir à ce sujet le texte d'Alberto Guaraldo.

315. *Calliphris* : un genre impossible à retrouver aujourd'hui. Sans doute s'agit-il d'un gros crapaud à corne très coloré, abondant dans ces forêts.

316. Balzan donne dans la mode de l'époque, avec l'analyse des mensurations anthropomorphiques des individus et l'étude des crânes ou des dimensions des divers ossements. Tous ces efforts morphométriques s'évertuaient à étayer des théories de type comparatif, souvent suspectes d'un darwinisme simpliste.

317. On peut s'étonner de la courtoisie de Balzan envers Mouton, personnage haut en couleur et de caractère entier et violent, selon les témoignages de Menditte, son comptable qui devait l'assassiner, et d'après les rapports officiels de l'époque. De plus, Mouton prétendait avoir été pharmacien à Paris, ce qui aurait dû permettre quelques échanges avec Balzan sur la faune et la flore comme sur les maladies locales. À moins que le rude Mouton n'ait tenu à distance Balzan, un doux intellectuel, avec qui il n'avait vraiment rien de commun...

318. Barraca Guanay : non mentionnée en décembre 1890 car soit trop petite soit trop récente (Gioda et Forenza, 2003).

319. Balzan utilise le mot *picar*. Il s'agit en réalité de saignées par incision pratiquées sur les troncs des hévéas pour extraire le latex. Le terme *picar*, tel qu'il était employé dans le métier des collecteurs de caoutchouc, n'existe pas dans l'espagnol de l'Académie.

320. Elle comptait 40 employés en décembre 1890 et les autres informations données par Balzan sont justes (Gioda et Forenza, 2003).

321. Antonio Roca : un des pionniers du caoutchouc. Les informations données par Balzan à propos de cette barraca sont encore une fois justes (Gioda et Forenza, 2003).

322. Dans la forêt amazonienne, la biodiversité est très grande et le nombre d'espèces différentes par hectare sans aucune mesure avec celui des forêts tempérées et *a fortiori* nordiques. Il n'y a donc pas de bois d'hévéas, mais des bois à hévéas.

323. On dit « manga », mais Balzan traduit quelquefois en italien par « mancha ».

324. L'estrada fut instaurée comme unité légale de superficie par la loi de 1888. C'était, à l'origine, une unité de mesure brésilienne correspondant au travail journalier d'un péon. Mais, du fait que les densités d'hévéas étaient fort variables, oscillant entre 5 et plus de 100 arbres à l'hectare, les exploitants réclamèrent rapidement des estradas beaucoup plus vastes donnant une moyenne de 75 arbres, ce qui leur permettait aussi de contrôler de plus vastes superficies (Ballivián, 1908).

325. Dans l'ancien territoire bolivien de l'Acre, cédé en 1903 au Brésil après un court conflit, on trouvait ces hautes densités, sinon c'est dans la zone du río Tocantins, au Brésil, qu'on atteignait jusqu'à 180 arbres par estrada.

326. Cet avis est frappé de naïveté car les propriétaires essayaient de contrôler le plus de superficie possible. Aussi, certains demandaient des estradas très importantes, surtout le long des cours d'eau, faciles à surveiller pour empêcher l'arrivée de concurrents.

327. Le cauchero est en train de saigner soigneusement un hévéa avant de continuer sa tournée à travers bois par un layon reliant tous les arbres à latex. Certes, la viande de brousse pouvait être de bon appoint, mais on pouvait faire lors de cette tournée de mauvaises rencontres... Balzan n'a connu certainement ce travail de collecte du caoutchouc que dans une station tranquille et sans histoires. Il était en vérité pénible et dangereux.

328. Le péon travaillait du lever au coucher du soleil pour un salaire dérisoire, des conditions de logement et une nourriture souvent mauvaises et sous la surveillance directe de contremaîtres exigeants, ce que Balzan paraît avoir ignoré.

329. Buyon : mot inconnu du dictionnaire de l'Académie espagnole.

330. Cette technique du fumage était propre au caoutchouc amazonien dont elle assurait la qualité, mais elle était exigeante en temps de travail et elle fut la cause de maladies respiratoires qui contribuaient à la surmortalité dans les barracas.

331. Une autre variété d'hévéa, la plus commune ; elle est connue sous le nom de *caucho*, mais c'était la moins cotée ; de plus, elle nécessitait l'abattage de l'arbre pour en extraire le latex.

332. En effet, il y a un péon affecté à chaque estrada.

333. Appréciation toute relative et subjective car les conditions de travail, de sécurité et de vie quotidienne, l'accès à la nourriture, l'exposition aux maladies et l'attitude du patron envers son personnel étaient extrêmement variables... Pensons à une remarque du héros de J. Mendoza (1926), un médecin : « Pour lui,

la vie de la barraca était un martyre prolongé. Il haïssait cet endroit et chaque jour il se demandait : *Jusqu'à quand je resterai dans cet enfer ?* »

334. En général, on confiait aux fregueses les zones marginales, souvent disputées par d'autres exploitants ou occupées par des tribus hostiles, ou bien situées dans des régions malsaines.

335. Les cotations du caoutchouc connurent une ascension forte et régulière jusqu'en 1901, année d'une première et brève récession, due à une crise de mévente par accumulation des stocks. Puis elles reprirent leur forte ascension jusqu'en 1910. L'arrivée sur le marché du caoutchouc des plantations intensives du Sud-Est asiatique provoqua l'effondrement, brutal et sans remède, de la production amazonienne. Cette situation causa la faillite, d'abord des exploitations du Brésil et du Pérou, puis, plus tardivement en 1923, de la Bolivie. Néanmoins, cette exploitation reprit lors de la Seconde Guerre mondiale pour s'achever vers 1947.

336. Balzan n'évoque pas ici les multiples manipulations auxquelles la fixation des prix d'achat locaux donnait lieu, faute d'informations rapides et de télégraphe. Fawcett note, avec d'autres auteurs, que l'unité monétaire en usage était la livre sterling, mais avec un cours minoré localement de parfois 70 %. Ailleurs, on appliquait en période haussière les anciens cours, vieux de plusieurs semaines voire de plusieurs mois. Il ne faut pas oublier que, si les cours pratiqués connurent à partir de 1880 une hausse régulière estimée entre 500 et 550 %, celle des produits de base fut souvent supérieure, pouvant atteindre jusqu'à 1 000 %.

337. Certes, mais les hévéas se trouvant entre les 13° et 15° S ont été dépréciés à cause de la qualité inférieure de leur caoutchouc, d'où l'échec des exploitations dans le nord du département de La Paz, le Chapare et la province Velasco de Santa Cruz.

338. Ce qui s'explique le caractère itinérant de l'exploitation du caoutchouc entraînant, par ricochet, l'instabilité des frontières entre les États et les luttes entre patrons pour l'attribution des concessions.

339. La plupart des auteurs notent que le caoutchouc, pour être collecté de façon rentable, nécessitait d'importants capitaux.

340. Avec des marges de 60 % environ selon les témoins de l'époque, ce qui explique que les plus gros bénéfices obtenus avec le moins de risques étaient ceux du commerce et du transport, d'où le succès de la maison Suárez et frères, qui domina l'activité du caoutchouc en Amazonie bolivienne à partir de 1897.

341. Le raisonnement de Balzan est juste en période haussière des cours, mais l'augmentation moyenne des prix durant le gros de l'époque a dépassé nettement celle des cours du caoutchouc. Ainsi, entre 1870 et 1906, le riz augmente de 800 %, le sucre de 900 %, le tabac de 900 %, la viande séchée de 1 000 %, le café de plus de 1 000 %, le fromage de 3 000 %...

342. Le colonel Fawcett, dans les années 1910, comme d'autres auteurs, confirme cet abus généralisé de l'alcool.

343. Ajoutons aussi, bien que le pudique Balzan l'oculte, le coût de la prostitution à crédit des Indiennes ou des paysannes pauvres recrutées à Santa Cruz, placées dans des lupanars champêtres dirigés par quelques patrons faisant feu de tout bois...

344. À partir de 1880, à la suite de Vaca Díez, qui installe son exploitation sur le río Orton, les collecteurs de caoutchouc remontent vers le nord du Beni et atteignent la Madre de Dios, puis, plus tard, l'Acre et le Purus. Ces zones marginales n'avaient pas encore été touchées par la fièvre du caoutchouc et elles échappaient

à toute autorité, civile ou religieuse. Faute de moyens comme de volonté politique, l'État bolivien laissa s'instaurer le pouvoir presque exclusif de groupes d'intérêts locaux ou étrangers, qui furent à l'origine d'abus réguliers et impunis.

345. Effectivement, les statistiques douanières, certes bien incomplètes, confirment l'importance des importations de carabines Winchester (et Mauser).

346. Ce jugement est corroboré par d'autres avis : la main-d'œuvre était rare et jalousement gardée comme dans une prison sans barreau.

347. Situation identique à celle de l'assassin Menditte, qui fut transféré à Riberalta où il disparut sans procès, bénéficiant d'appuis locaux.

348. Probablement parmi celles perdues la nuit du 20 au 21 janvier 1893 en franchissant le río Tucabaca après San José de Chiquitos (cf. 7^e partie), car elles ne figurent pas dans les publications d'époque. Balzan écrit que les photographies furent alors irrémédiablement endommagées par l'eau.

349. Espèce non identifiée de serpents de la famille des crotales, mais ce nom scientifique est obsolète. Au-delà de la variation chromatique, c'est vraisemblablement un *Lachesis muta*, le grand crotale très dangereux de l'Amérique du Sud.

350. Installée sur les bords du río Orton, la tribu des Araonas fit appel à Vaca Díez pour chasser les Indiens caripunas, ses ennemis traditionnels.

351. Selon les informations, le nom de Guarayos fut donné à ces sauvages par les Indiens araonas, qui nomment par ce nom quiconque est « sauvage » et « leur ennemi ». Il existe un autre groupe d'Indiens guarayos, installé entre Trinidad et Santa Cruz, à hauteur de San Javier, et qui se nomme Guarayos, d'où le nom de l'actuelle province où ils sont installés. Ces Guarayos sont originaires du sud (Chaco ou rives du río Paraguay) et ils appartiennent au groupe guarani. Quant aux autres Guarayos, ceux du Madre de Dios, ils semblent s'être installés tardivement, mais leur origine, sans être déterminée, n'a rien de commun avec les Guarayos du sud. Voir le texte d'Alberto Guaraldo qui évoque cette question.

352. Notons que l'explorateur anglais Evans (1903) écrit qu'on les nommait Tiatinaguas et confirme leur agressivité. Le père Van den Berg (1998) n'établit pas de distinguo entre ces deux groupes et il ne cite pas les Tiatinaguas.

353. Relativement car c'est tout de même la saison des pluies.

354. La précision toute genevoise de Balzan est impressionnante, surtout dans la jungle du caoutchouc.

355. Ce type d'exploitation artisanale apparut aux débuts de la course au caoutchouc, mais il devait disparaître rapidement à cause des coûts de main-d'œuvre, du ravitaillement et de la lutte farouche entre les gros producteurs, qui accaparaient par tous les moyens les petites propriétés. Rares étaient celles subsistant en 1900. Maco n'est pas citée par Gioda et Forenza (2003) car ces derniers utilisent des sources documentaires contrôlées par des grands du caoutchouc, d'où l'intérêt du récit de Balzan.

356. Fortaleza : non citée par Gioda et Forenza (2003), mais la localité existe toujours, se développant en rive droite.

357. Ayacucho : non citée par Gioda et Forenza (2003).

358. Carnavales : son patron était Ruperto Medina et ses péons étaient au nombre de 20 en 1890 (Gioda et Forenza, 2003).

359. Santo Domingo : les patrons étaient Medina et Caso et ses travailleurs au nombre de 60 en 1890 (Gioda et Forenza, 2003).

360. California : avant son abandon en 1890-1891, son patron était Escudero Martines et ses péons étaient au nombre de 40 (Gioda et Forenza, 2003).

361. Etea : le patron était N. Limpias et ses péons étaient au nombre de 50 en 1890 (Gioda et Forenza, 2003).

362. San Lorenzo : le patron était Miguel Roca et ses péons étaient au nombre de 40 en 1890 (Gioda et Forenza, 2003). La localité existe toujours mais s'est développée en rive droite.

363. Ce n'est pas Cachuela Esperanza, localité fameuse du bas Beni et base de l'empire économique de Nicolás Suárez, mais une plus modeste barraca Esperanza qui, effectivement, n'était pas recensée en 1890 (Gioda et Forenza, 2003).

364. En effet, le temps de l'histoire était ici celui de la féroce exploitation des hommes et du milieu naturel et non pas celui de l'exploration et de l'herborisation, chère à Jean-Jacques Rousseau, comme le souhaitait Balzan.

365. Déhiscent : terme de botanique signifiant selon *Le Robert* : organes clos qui s'ouvrent d'eux-mêmes pour donner passage à leur contenu.

366. La plus connue est *Eciton burchelli* de couleur jaune. Ces fourmis légionnaires ont un mode de vie original car elles sont nomades, leur bivouac contenant de 150 000 à 700 000 individus étant déplacé de façon régulière.

367. Blancaflor : elle avait comme patron Angel Ramallo et comptait 25 travailleurs en 1890 (Gioda et Forenza, 2003).

368. L'autre était le vapeur *Mamoré* avec comme port d'attache Trinidad.

369. Le vapeur a été l'instrument idéal de pénétration, puis de communication et de transport en l'absence de pistes permanentes, un moyen que mirent à profit les Brésiliens pour remonter toutes les rivières à partir de l'Amazone. En saison des pluies, le bassin amazonien offre environ 50 000 km de cours d'eau navigables.

370. Il s'agit de la société franco-suisse Braillard frères. Établie dans le Beni d'abord pour négocier le quinquina, elle se reconvertis, à la suite de la mévente de ce produit, dans l'exploitation et le commerce du caoutchouc en développant un important comptoir de marchandises et de transport.

371. Nom qu'elle a gardé jusqu'à nos jours.

372. *Remiz pendulinus* est un petit oiseau indo-européen, connu aussi sous le nom de mésange rémiz, au très beau nid suspendu.

373. Mamorebey, ou Mamoré-rei, qui comptait 15 travailleurs en 1890 et avait comme patron Pastor Guardia (Gioda et Forenza, 2003).

374. *Atta capiguasa* est la fourmi coupeuse de feuilles, l'un des animaux les plus caractéristiques des forêts amazoniennes.

375. La barraca Copacabana de Mendez & C^{ie} comptait 60 travailleurs en 1890 (Gioda et Forenza, 2003).

376. On peut citer la barraca San Manuel, située entre Mamoré-Rei et Copacabana (Gioda et Forenza, 2003).

377. Appartenant à Angel Varques, la barraca Exaltación avait 30 travailleurs en 1890 (Gioda et Forenza, 2002).

378. Concepción : son patron était Salusto Justiniano et c'était la plus importante barraca riveraine du río Beni avant la confluence avec le Madre de Dios. Elle comptait 113 travailleurs en 1890 (Gioda et Forenza, 2003). Le village existe toujours.

379. À notre connaissance, cette carte n'a pas été publiée.

380. Lire l'intéressant ouvrage d'un des descendants de cette grande famille, J. L. Roca (2001).

381. Avis discutable, selon nos sources du moins, car ce sont les propriétés de Vaca Díez qui, à cette époque, dominaient la production. En 1872,

Calixto Roca, avec d'autres collecteurs, avait créé la première société d'exploitation du caoutchouc.

382. Riberalta, littéralement « Hauterive », fut fondée en 1880 grâce à l'essor de l'exploitation de l'hévéa. Elle fut la capitale des Territoires des colonies dès 1893, et elle reste aujourd'hui celle de la province Vaca Díez (Crespo, 1909). Elle devint la capitale du Territoire des colonies du nord-ouest, très riche en caoutchouc.

383. C'est par la voie difficile et coûteuse, à cause des dix-sept cachuelas ou rapides du Madeira, que parvenaient les marchandises et que s'exportait le caoutchouc. Pour les conditions du trafic, voir Walle (1913).

384. Il s'agissait d'une société germano-bolivienne. On peut noter, à la fin du XIX^e siècle, que d'autres sociétés allemandes, françaises ou anglaises jouent alors un rôle important dans le commerce, à côté de la maison Suárez frères qui devient dominante pour la navigation, le commerce, le ravitaillement et l'exploitation du caoutchouc.

385. Effectivement, c'est avec la ruée sur le caoutchouc que la partie aval de ce río, explorée notamment par le père Armentia, sera colonisée par quelques collecteurs vers 1870. Son cours amont au Pérou avait été reconnu bien auparavant.

386. Le río Orthon ou Orton ou Datimano des Indiens reçut ce nom d'un médecin nord-américain qui réalisa une expédition infructueuse dans cette zone en 1877 (Iturralde, 1922). La barraca Orton, créée par Vaca Díez vers 1880, était à la tête d'un réseau de postes qui exploitaient le caoutchouc sur le cours de ce río (Heath, 1882).

387. Balzan passa devant la barraca Orton (environ 450 habitants en 1894) sans y accoster. Elle fut fondée autour de 1880 par l'entrepreneur D' Vaca Díez, qui créa un empire dans le nord du Beni, où ses exploitations d'hévéas s'étendaient sur le bassin versant du río Orton (dont le Tahuamanu, son nom avant sa confluence avec le Mapuriri), faisant de lui le premier producteur bolivien. À sa mort accidentelle en 1897 par noyade avec son ami, le célèbre Fitzcarraldo, l'autre roi du caoutchouc péruvien, ses biens gagés revinrent à Nicolás Suárez, qui dominera alors le commerce du caoutchouc bolivien. Aussi, à partir de 1898, la barraca Orton s'effaça au profit de la localité de Cachuela Esperanza, la base de Suárez.

388. Antonio Vaca Díez est au centre, le quatrième en partant de gauche, en frac et chapeau haut-de-forme de baron tropical, de cette photographie prise en 1897 à Iquitos au Pérou, peu de temps avant sa disparition dans les rapides du río Ucayali. Il fut une des figures les plus en vue de l'épopée du caoutchouc. Intelligent dans ses analyses, madré dans ses comportements, expéditif dans ses actes et peu préoccupé des droits de l'homme, Vaca Díez incarne la strate supérieure du milieu du caoutchouc. Enfin, ce natif de Trinidad au Beni manifesta toute sa vie un tempérament de polémiste et de journaliste, notamment avec la création de *La Gaceta del Norte*, journal entièrement conçu et fabriqué à la barraca Orton dès 1887.

389. C'était une espèce de chalet suisse, au style incongru dans ce site tropical.

390. C'est le procédé littéraire de l'antiphrase.

391. Frontaura Argandoña (1971 : 73) argumente une thèse affirmant que c'est le préfet A. Palacios qui fut le vrai découvreur du Beni : « Il arrive à la confluence de l'Itenez ou Guapore, examine les cachuelas de Guayaramerin, Guayaraguasú, Bananera, Palo Grande. Enfin, il accomplit le grand rêve de sa vie : il découvre la grande cachuela que plus tard on nommera Cachuela Esperanza et qui en toute justice et selon les normes internationales devrait s'appeler Cachuela Palacios. »

Le père Armentia était du même avis, mais il se résigna au nom donné par Heath après une polémique célèbre.

392. Nicolás Suárez et ses frères établirent à Cachuela Esperanza le centre de leurs dépôts et de leurs activités commerciales. Autour de 1910, cette localité comptait 2 000 âmes et elle était un modèle d'efficacité et un exemple de modernité en Amazonie. Actuellement, un peu plus de 500 personnes subsistent dans les ruines, où seuls l'église et le petit théâtre restent en bon état.

393. Nicolas Suárez Callaù, sans renoncer à certaines méthodes détestables, sut se conduire en patriote en tant que gardien de la frontière face au Brésil, et en grand patron ayant une vision moderne de son activité. Ainsi, il fit tout son possible, à partir de sa base de Cachuela Esperanza, pour maintenir l'exploitation du caoutchouc bolivien après que le boum de la gomme amazonienne se fut effondré.

394. À l'époque, Villa Bella avait 2 000 habitants, mais aujourd'hui ce n'est qu'un petit poste de la marine bolivienne, avec quelques familles de pêcheurs. Villa Bella dut son importance à l'établissement d'une douane et à son rôle de port fluvial servant d'escale pour l'ensemble du trafic de la région du caoutchouc. Notons que le journal *El Beniño* (1885) déplorait, malgré un trafic devenu intense depuis 1880, que les autorités boliviennes n'effectuent aucun contrôle sur les mouvements du port alors que les Brésiliens établissaient des statistiques régulières... Cet article dénonçait aussi l'état d'abandon du poste douanier et l'absence de personnel qualifié.

395. C'est donc une forêt-galerie.

396. Cela advint réellement pour deux raisons : le choix de l'estrada comme unité de mesure de superficie entraîna le désordre le plus complet et il aggrava les litiges ; et l'épuisement des réserves en hévéas aiguïsa la compétition.

397. Bien qu'il y ait eu de tardives explorations officielles menées en Amazonie bolivienne, notamment celles de Pando et des premiers délégués, ce sont les collecteurs de caoutchouc qui ont très tôt commencé à reconnaître cette vaste contrée par la voie fluviale. Ainsi dispose-t-on de récits présentant un certain intérêt, tels ceux de Mercier, Mariaca ou Vaca Diez.

398. Il s'agit d'un abandon démographique, la main-d'œuvre étant recrutée, bon gré mal gré, pour le caoutchouc ou pour manœuvrer les embarcations, ainsi que le constatent tous les rapports.

399. En réalité bien moins nombreuses que les hommes, d'où des tensions graves et une forte prostitution.

400. Balzan, une fois de plus dans ce texte, fait étalage d'un côté pénible de sa psychologie qui est empreinte d'un puritanisme primaire, naïf, rigide et étroit. Il est étrange qu'il n'ait guère le sens du relativisme des mœurs et coutumes comme des conduites sociales, malgré son installation depuis cinq ans dans un pays métis par excellence, le Paraguay.

401. C'est une marque du racisme des Blancs à la fin du XIX^e siècle.

402. Ces fiches de métal, très courantes dans les exploitations chiliennes et boliviennes jusqu'au début du XX^e siècle, n'étaient monnayables que dans les magasins de l'employeur, d'où des abus infinis.

403. Ce comportement, aussi confirmé par d'autres auteurs, semble viser le puissant Vaca Diez.

404. Le Brésil fut le dernier grand pays à abolir l'esclavage. Officiellement, il avait disparu en 1831 en Bolivie et en 1846 du Paraguay.

405. « Pour 350 pesos... », selon Armentia. Tous ces faits sont attestés.

406. On recruta des travailleurs dans les ports de la côte pacifique, souvent parmi les déserteurs, les aventuriers, et les épaves.

407. On a recruté aussi quelques Européens plus ou moins marginaux. Certains sont intéressants par leurs écrits, tels l'Espagnol Ciro Bayo, qui devint ensuite le directeur de la Casa Velázquez à Madrid, ou le Français Robuchon, qui, lui, disparut corps et âme sur le Putumayo dans l'orient péruvien.

408. C'est-à-dire au port de Para de Belem, à la sortie de l'Amazone.

409. De 50 à 60 %, selon les textes de l'époque.

410. Les statistiques indiquent de nombreux naufrages, accompagnés de noyades ou d'attaques de pirates et d'Indiens.

411. Ce trait reste encore une qualité marquante de la population des petits centres de l'orient.

412. La douane de Villa Bella, du moins à ses débuts, connut une gestion entachée par la corruption, la falsification des documents officiels et d'importants détournements de fonds (Sanchez, 1897).

413. Le Madeira naît de la conjonction des eaux du Mamoré et du Beni, lui-même fort grossi du Madre de Dios.

414. Jusqu'à l'inauguration du chemin de fer en 1913, la barque fut l'unique moyen d'évacuation de la production du caoutchouc du Beni comme de l'Acre, par les dangereux rapides du Madeira, qui engloutirent nombre d'équipages quand ils ne contractaient pas le paludisme ou qu'ils n'avaient pas affaire aux pirates ou aux tribus indiennes insoumises.

415. Le conditionnel serait de rigueur car une très forte et durable contrebande a affecté le recouvrement des droits douaniers, y compris avec la complicité du service, ainsi que les rapports d'alors le signalent.

416. Ce convoi de barques chargées de bolas de caoutchouc est prêt au départ pour les dangereux rapides du Madeira et au-delà, à destination de Porto Belho au Brésil. Quasiment cent barques partaient tous les jours de Cachuela Esperanza entre 1906 et 1910, au temps du boum, mais elles voyageaient de conserve, à quatre ou cinq, afin de s'entraider en cas d'incident lors ce premier long voyage vers l'Atlantique.

417. Dans le récit de Balzan, le cours du boliviano face à la lire varie et il peut atteindre 1 boliviano pour 3 livres. Nous avons gardé ces variations telles qu'elles furent publiées dans l'édition originale.

418. La rente fiscale obtenue par l'État bolivien, grâce au produit des douanes sur le caoutchouc, fut intégrée au budget général de la nation bien que le Beni souffrît d'une absence régulière de ressources. Cette situation met en relief, dans les régions considérées comme marginales, l'application des règles du colonialisme interne. Le recensement de 1900, qui indique les revenus fiscaux de chaque département, l'établit clairement.

419. Balzan fait allusion aux attaques des « terribles Indiens » de l'Itenez qui menacèrent le trafic fluvial jusqu'en 1936 (Leigue Castedo, 1957).

420. Les Indiens abaris n'apparaissent pas dans le recensement de 1900.

421. Cette sixième partie et la suivante, qui clôt le voyage, furent mises au propre à Padoue par Balzan, à son retour en Italie et plus précisément après sa conférence donnée à Rome devant la Société italienne de géographie le 28 mai 1893 et bien sûr avant son décès, le 26 septembre 1893. Leur édition, légèrement posthume, est datée de 1894 (note de la Société géographique italienne).

422. Les Indiens cayubabas formaient un groupe ethnique fixé dans les environs de la mission d'Exaltación mais qui n'est pas cité dans le recensement de 1900.

423. Si Balzan écrit « Lajo », l'explorateur bolivien Palacios, lui, transcrit « Lagos ».

424. Les nombreux travailleurs venus du Brésil, souvent du Ceara, un État très pauvre du Nordeste semi-désertique, étaient les plus réputés pour le travail du caoutchouc.

425. Ici, ce sont en français des maringoins ou des simulies au Québec et en Afrique de la famille des diptères. Marigui est un nom courant en Bolivie et au Paraguay, repris d'ailleurs dans le journal de Che Guevara en Bolivie à la date du 8 novembre 1966.

426. Chaque rapide comprend la tête, le corps et la croupe et, à son pied, se trouve le *varadero* ou l'embarcadère en eau calme, après le portage de la cargaison (M. V. Ballivián).

427. Au droit de ce rapide, il existe aujourd'hui la ville homonyme bolivienne de 40 000 habitants et une cité jumelle, sur la rive brésilienne, appelée peu différemment : Guajaramirin.

428. « C'est une observation, bien que nous n'en connaissions pas les causes, de noter la disparition du zancudo dans les endroits des ríos où il y a un rapide » (M. V. Ballivián).

429. Chuchio dans la version espagnole de M. V. Ballivián.

430. Dauphin d'eau douce ou *bufeo* au Beni.

431. Les Sinabos habitaient le Beni et ils furent recensés en 1900.

432. Pacaguaras : groupe indien très connu qui occupait les berges des ríos proches du Madeira et qui a donné de bons rameurs.

433. Abarais ou Arbais, dans la version de M. V. Ballivián.

434. Le cours de l'Itenez, complété en aval par les quelque 200 km du dernier tronçon du Mamoré, sert de frontière avec le Brésil depuis 1750. Peu emprunté à l'époque, sauf par quelques convois d'embarcations brésiennes et plus rarement boliviennes, sa rive et son arrière-pays sont restés longtemps presque inconnus du côté de la Bolivie. Les Indiens y ont fait preuve d'une forte agressivité envers les tentatives de colonisation comme avec les équipages des navires, qu'ils ont attaqués jusqu'en 1936.

435. La mission d'Exaltación de la province de Mojos fut fondée en 1704 par les jésuites, comme presque toutes les grandes localités coloniales de la région de l'orient, qui visaient à sédentariser et à regrouper – on disait « réduire » – les tribus indiennes. La place est dominée par la présence de l'église, selon le plan habituel des « réductions » jésuites.

436. C'est-à-dire selon la conception jésuite des missions où l'architecture reposait sur un plan privilégiant un rapport de hiérarchie entre les lieux sacrés du culte et l'habitat des fidèles.

437. Il semblerait que Balzan ait mal interprété cette scène. Elle repose sur une complicité tacite d'un psychodrame convenu entre le prêtre et les participants où le religieux invective le peuple pour avoir laissé se dérouler le sacrifice du Christ.

438. Dans ce sens, cela signifie du parti au pouvoir, par référence à l'officisme qui est une donnée permanente et souvent source d'abus de la vie politique sud-américaine.

439. Il doit s'agir du président Aniceto Arce (1888-1892), un représentant en Bolivie des grands intérêts miniers tournés vers le Chili.

440. « Dans tous les lieux où il y eut des missions jésuites on retrouve cette plante qui s'observe aussi autour de Reyes » (M. V. Ballivián).

441. La *Victoria regia*, selon M. V. Ballivián.

442. Santa Ana compte actuellement 15 000 habitants.

443. Les jésuites s'attachèrent à conserver les différentes langues indiennes, qu'ils maniaient parfaitement. Pour certains auteurs, c'était pour éviter une unification linguistique qui aurait pu permettre aux différents groupes de se comprendre et de remettre en cause la domination des missionnaires. Pour d'autres, il s'agirait de la marque de leur respect de la culture indienne chez les peuples convertis.

444. Ces troupeaux ensauvagés étaient issus des bovins introduits par le père Barrace, du temps de la fondation des missions jésuites.

445. Une somme ridiculement faible.

446. Remarque toujours vraie, mais qui s'explique par les gains espérés de ces combats, cela grâce à des coqs les plus robustes possible et donc engraisés, bien plus que par passion ornithologique.

447. Il s'agit d'une zone d'influence des missions franciscaines, relevant depuis 1799 du couvent de Tarata dans le département de Cochabamba, et qui est devenue l'actuelle province de Guarayos.

448. Balzan parle de « *longipenne* » en italien, et cela pourrait être des bandes d'engoulevants (François-Marie Gibon, comm. pers.).

449. Vraisemblablement, un *surazo* ou vent froid venu du sud de l'Amérique méridionale.

450. Seuls caïmans et crocodiles vivent en Amazonie, tandis que l'alligator se trouve en Amérique du Nord.

451. Les Indiens canichanas ne sont pas mentionnés dans le recensement de 1900. C'est en 1699 qu'ils entrèrent dans la mission de San Pedro.

452. Ce qui ne paraît pas confirmé par les sources, car la première capitale jésuite de Mojos fut Loreto, devenue aujourd'hui une petite localité sommeillante.

453. Il s'agit du clergé séculier et du régime administratif des gouverneurs ou préfets.

454. Chavez : c'était une vieille famille de notables créoles du Beni dont certains membres furent des écrivains régionalistes dont Luis D. Leigue Castedo (1957).

455. Une savane.

456. Une révolte qui éclata à partir de 1820 et sur laquelle on dispose de peu de détails, sauf qu'elle isola Mojos du reste de l'orient et obligea les autorités à prendre des mesures d'apaisement. L'ancien gouverneur de Mojos, Matias Carasco [1832], a dénoncé la tyrannie administrative qui stérilisait les efforts économiques.

457. Il y a ici une petite erreur de Balzan, voire une coquille – notre explorateur écrivant « en 1848 » –, que nous avons corrigée.

458. Le recensement de 1900 indique une population de 4 294 personnes, chiffre repris par M. V. Ballivián.

459. Cela explique, à l'époque du caoutchouc, les abus et pressions pour leur recrutement.

460. Selon M. V. Ballivián : « Le jugement de Balzan est erroné, voire dicté par la pure passion anticléricale, quant à la compagnie de Jésus. De nombreux documents permettent de le mettre en cause. Il ressort, d'une manière irréfutable, le haut degré de culture et savoir-faire technique obtenu dans les arts plastiques pour de nombreuses activités artisanales, comme les progrès réalisés dans les activités

agricoles auxquels étaient parvenus les tribus encadrées par les jésuites qui, par ailleurs, disposaient de facultés intellectuelles très limitées et d'un certain caractère infantile que nous avons pu observer dans les quelques restes qui subsistent encore des tribus primitives. C'est aussi le jugement porté dans leurs œuvres par les personnalités respectables et impartiales que sont Alcide d'Orbigny et notre distingué compatriote don Gabriel René Moreno. Les jésuites furent expulsés en 1767 de leurs domaines américains et les missions, sans changement notable, furent gouvernées par d'habiles gouverneurs nommés par le roi d'Espagne. Arriva la république qui, à ses débuts, ne s'éloigna guère des méthodes suivies jusqu'à ce qu'apparaisse l'industrie de la gomme élastique dans les campagnes du Beni et, avec elle, la traite des personnes exécutée par les préfets du département du Beni. Se poursuit-il encore de tels abus ? »

461. Ici, Balzan fait allusion à la révolte de la Goyachería dont le chef était Andrés Guayacho. Cette rébellion de caractère messianique se déroula dans la région de Trinidad, à partir de 1887. Exaspérés par les exactions permanentes des autorités, de nombreux Indiens décidèrent d'abandonner la ville de Trinidad et de préparer une révolte qui fut réprimée par les autorités (Callau Barbero, 1950).

462. Saucedo Limpías (1959) dénonce plusieurs faits de ce style imputables aux hautes autorités du département.

463. Nouvelle manifestation de l'ignorance religieuse de Balzan, la Trinité n'étant pas une sainte.

464. Ou *gualdrapa*, une couverture large de soie ou de laine qui couvre le dos de la mule et du cheval.

465. Machettes ou, en bon français, sabres d'abattis.

466. Balzan écrit bien « simulacres des saints » et non pas images des saints. Quel anticlérical impénitent ! À la fin du XIX^e siècle, le débat sur la place de l'Église dans la société était passionnel en Bolivie, en Italie, comme d'ailleurs en France.

467. D'une moralité toute victorienne, misogyne et donc peu à l'aise avec les femmes, Balzan ne parle pas de désir sexuel mais de « nécessités sexuelles ». Le voyageur français Alcide d'Orbigny, à l'inverse, goûta fort les femmes boliviennes de l'orient et leur compagnie lors de son séjour dans les années 1830-1832.

468. Le parti libéral en Bolivie était d'essence conservatrice bien qu'ouvert aux idées du libre-échange. Il imposa, de 1900 à 1920, avec les présidents José Manuel Pando et Ismaël Montes, une réforme de l'économie qui privilégia la propriété privée et un début d'éducation indigène.

469. C'est la seule fois que Balzan s'élève dans son journal contre la Société géographique italienne. Il faut dire que cette partie du journal du voyage fut mise au propre à son retour et qu'il ne craignait plus rien d'elle ; tous les comptes avaient été soldés et les différends réglés. Les « chargés d'affaires » en question ne pouvaient être que les personnes immédiatement en dessous des deux présidents successifs, Nobili Vitelleschi et Doria, qui l'avaient mandé en mission. D'ailleurs, la société évoque ses manquements envers lui dans la notice nécrologique de Luigi Balzan (anonyme, 1893).

470. Loreto : localité située à 50 km au sud de Trinidad.

471. Une visite à Loreto montre qu'il subsiste seulement le portique de la vieille église évoquée par Balzan. Depuis, une autre petite église a été construite. L'agglomération paraît sommeillante avec des activités limitées à l'élevage.

472. La *pesta de caderna* était une épizootie qui paralysait les membres postérieurs des chevaux et des mules.

473. Sirinios : ce groupe ethnique d'origine guarani s'est opposé farouchement, jusqu'au début des années 1920, aux tentatives de colonisation. Une épidémie de peste ravagea alors cette tribu et la décida, sous l'égide d'une Église réformée, à abandonner son isolement et son hostilité systématique envers les visiteurs (Ryden, 1943).

474. La mission de Guarayos fut établie en 1844 par les franciscains (Cardús, 1886). On trouve une intéressante analyse de son évolution dans le travail du père Pierini (1907). Pour le bilan socio-économique de cette mission, lire l'analyse documentée de García Jordan (1998).

475. Ce que confirme l'Espagnol Ciro Bayo (1911), qui participa avec un missionnaire, vers 1898, à une chasse aux Sirionos menée par les Guarayos et qui s'acheva par un banquet de chair humaine.

476. Balzan n'explique pas la raison de l'usage de ce poids qui paraît réglementé, presque une unité.

477. « C'est une question d'actualité : il ne passe pas de semaine sans que la presse de Cochabamba lance des articles pour ou contre ces pères missionnaires de Guarayos. On peut maintenant calculer combien les intérêts des patrons d'exploitation sont tournés vers le recrutement de travailleurs pour les exploitations du caoutchouc avec la traite de ces êtres humains ». (M. V. Ballivián.) Ce passage est significatif d'un certain parti pris comme de l'opportunisme de Balzan. Il contredit certains de ses propos antérieurs sur la place des missions comme il indique son souci récurrent de confort et d'aise, tout au cours du récit.

478. Les missionnaires des Guarayos, mandés par le couvent de Tarata, situé dans le département de Cochabamba, étaient souvent des Autrichiens. Vers 1900, une campagne d'opinion se déclencha, les accusant de privilégié pour leurs achats les sociétés de commerce allemandes de Santa Cruz.

479. C'est une claire référence à l'expulsion par le roi d'Espagne Charles III des jésuites en 1767.

480. La zone de Santa Rosa de Las Minas a été exploitée, jusqu'à une époque récente, pour l'or et l'on y signale encore des passages de *garimpeiros* brésiliens.

481. *Quita Calzón* : littéralement « quitte-culotte », car elle se perd facilement dans la boue et il vaut mieux l'enlever auparavant !

482. Exactement 18 335 selon le recensement de 1900 (M. V. Ballivián), mais plus d'1 000 000 en 2006, ce qui en fait une des plus grandes villes boliviennes.

483. Nûflo de Chavez : un des conquistadors célèbres de l'orient bolivien qui s'épuisa en vain dans la recherche de l'Éldorado.

484. Les Chiquitos furent longtemps rebelles, puis ils s'allièrent aux Espagnols contre leurs ennemis indiens.

485. Durant tout l'empire d'Espagne, comme sous l'époque républicaine jusqu'en 1892, la nation des Chiriguanos s'opposa aux avancées des colons et éleveurs espagnols puis boliviens, effectuées à partir de Santa Cruz, de Vallegrande et de Tarija. Son territoire originel était situé sur l'actuelle province de Cordillera (Calzavarini, 1980 ; Pifarré, 1989).

486. Le vice-roi du Pérou dirigeait l'administration de l'audience de Charcas, base historique de la Bolivie.

487. Il y eut aussi et surtout le manque d'eau et l'isolement de la vieille ville de Santa Cruz qui, de plus, était entourée de tribus hostiles. La relocalisation des villes fut chose courante au début de la conquête, notamment dans le nord-ouest argentin.

488. Cette ville, seule capitale de la Bolivie jusqu'en 1899, a porté successivement quatre noms : Chuquisaca, Charcas, La Plata et Sucre.

489. Balzan donne ici un raccourci, plus que schématique, de l'histoire de la conquête espagnole de l'orient de Santa Cruz. Cette histoire est d'abord celle des rivalités entre capitaines d'aventure venant du sud, c'est-à-dire d'Asunción et de Buenos Aires, avec ceux qui étaient poussés au nord par les vice-rois du Pérou. Les Espagnols, donnant crédit à des légendes indigènes tenaces, espéraient rencontrer l'Eldorado dans les llanos et forêts de ces vastes confins, d'où l'âpreté de leurs sanglantes rivalités et les réactions hostiles des tribus guaranis.

490. En réalité, Grigota était le nom du chef indien qui donna le terrain aux Espagnols.

491. À 300 mètres d'altitude, selon les guides géographiques.

492. Cochabambinos : habitants de la ville de Cochabamba, en Bolivie.

493. La place existe toujours.

494. La cathédrale a été restaurée et elle a perdu, sans être belle, cette laideur que lui reproche Balzan. Reste son « inconvenance », mais là on retrouve l'anticléricalisme de Luigi Balzan, qui trouve indécente la richesse de l'Église.

495. Sur l'emplacement du collège national se trouvent actuellement le rectorat et la bibliothèque universitaire.

496. Balzan mélange un peu les pressoirs ou trapiches avec les distilleries d'alcool de canne à sucre, mais les deux étaient très souvent regroupés dans un même site.

497. Remarque tout à fait exacte de Balzan. Toutefois, plus que les routes, ce sont les chemins de fer des mines, orientés vers la côte chilienne, et l'exportation des minerais qui reçurent la priorité. Aussi, une politique d'importations agricoles à bon marché, via le Chili et le Pérou, aggrava l'isolement de l'orient par rapport à l'Altiplano minier.

498. « On peut penser qu'il n'en est plus de même aujourd'hui, avec l'augmentation de la production brésilienne, bien que la qualité ait baissé » (M. V. Balivián).

499. Balzan semble ne pas faire la différence entre la classe aisée urbaine et les migrants faméliques issus des campagnes misérables de l'époque qui entouraient Santa Cruz.

500. La viabilité de la route de Santa Cruz au río Paraguay, une piste mauvaise et précaire en vérité, a été un obstacle majeur jusqu'à nos jours malgré des aménagements (Suárez Arana, 1889). Le trajet exigeait alors plusieurs semaines, voire jusqu'à six mois, selon les conditions climatiques, avec des convois de chars à bœufs. Cet état explique l'échec des anciens projets de colonisation.

501. Sur cet axe, la forêt primaire a cédé la place aux grandes exploitations agricoles de la ceinture des céréales, principalement du soja, et où se trouvent de nombreuses colonies mennonites apparues à partir des années 1960, avec le boum des productions agroalimentaires de l'orient.

502. Un petit centre de peuplement très ancien.

503. Le massif de la Chiquitania ou de Chiquitos forme un ensemble de collines ne dépassant pas les 1 000 m d'altitude, caractérisé par des chaînons parallèles. Il correspond à l'affleurement du socle du Précambrien ou Bouclier brésilien.

504. Il s'agit d'un jugement mal fondé car la Chiquitania présentait un peuplement nettement plus homogène que la mosaïque de groupes humains linguistiquement plus disparates de Mojos.

505. Cette petite taille et les entrées de hauteur réduite de leurs habitations expliquent que les Espagnols donnèrent le nom de chiquitos ou « petits » aux habitants.

506. Dans les années 1920, le voyageur anglais Duguid (1931) parcourut ce secteur et nota sa pauvreté et son abandon car San Juan comptait moins de 100 habitants. Jusqu'à la décennie 1940, la région fut troublée par des bandes de pillards indiens qui remontaient du Chaco. L'agglomération est plus prospère de nos jours.

507. Tayoy, dans la traduction de M. V. Ballivián.

508. Santiago est devenue de nos jours, grâce à son rôle de ville relais, relativement active.

509. Les jésuites ont laissé de fort belles églises à Mojos et dans la Chiquitania, mais qui longtemps restèrent peu entretenues, voire étaient tombées en ruine : « Seuls subsistent onze misérables hameaux où règnent la pénurie et la misère au milieu d'une richesse insolente » (Guardia, 1900). Depuis un quart de siècle et sous les auspices de l'Unesco, une œuvre de restauration est menée à bien par les franciscains. Elle a permis le sauvetage des missions de San Javier, de Concepción, etc. (Parejas Moreno et Suárez Salas, 1992).

510. Potoreras ou Potortocras. Ce groupe indien vivait dans les marais du río Tucabaca et il resta longtemps en état de rébellion.

511. Il s'agit d'une rivière qui traverse la région d'Otuquis et se jette dans le río Paraguay. Au XIX^e siècle, on pensait que ce río était navigable, ce qui aurait permis de disposer d'une voie vers le río Paraguay favorisant la colonisation. Néanmoins, la mission Page (1859) échoua dans sa tentative de remonter le cours d'eau. Bach (1929) rappelle le passage du naturaliste français Alcide d'Orbigny dans les années 1830 à proximité du río Tucabaca.

512. La lagune Cáceres : un des méandres morts parallèles au cours du río Paraguay où la Bolivie tenta, sans succès et à plusieurs reprises, d'installer un port.

513. Puerto Suárez : ce port est resté inachevé jusqu'aux années 1950. Créé par Miguel Suárez Arana dans le cadre d'une concession de travaux publics vers 1880, il porta longtemps les espoirs de la Bolivie orientale de disposer d'une sortie vers l'Atlantique. Toutefois, le manque de tirant d'eau en saison sèche comme la difficulté à maintenir en état la route vers Santa Cruz expliquent cette longue paralysie (Mendizabal, 1927).

514. Río de Janeiro fut la capitale fédérale du Brésil jusqu'à la création de Brasília dans les années 1950-1960.

515. Arsenal de Ladario : il s'agit de la base navale brésilienne contrôlant les eaux du Paraguay et qui servit durant la guerre de la Triple Alliance. Elle fut d'ailleurs incendiée lors d'une attaque paraguayenne.

516. Puerto Pacheco : fondée par Suárez Arana en 1880, mais laissée sans garnison bolivienne, cette unique sortie en eau libre sur le río Paraguay fut occupée par le Paraguay, en 1888.

517. Indiens chamacocos : il s'agit d'un groupe guarani guerrier qui, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, pilla les établissements des colons et les convois fluviaux comme il attaquait les autres tribus voisines.

518. Olimpo ou Fuerte Borbón fut bâti par l'Espagne en riposte à la construction de Fuerte Principe de Beira, énorme forteresse édifiée par le Portugal sur l'Itenez en dépit du traité de San Ildefonso de 1777.

519. Ce nom est celui d'une famille espagnole, les Casado, qui obtinrent et mirent en valeur de vastes concessions foncières qui atteignirent jusqu'à cinq millions d'hectares dans le Chaco.

520. Villa Concepción : devenu Villa Hayes, en remerciement de l'arbitrage favorable du président des États-Unis, Rutherford B. Hayes (1822-1893), aux intérêts du Paraguay dans le Chaco alors qu'ils étaient remis en cause par l'Argentine.

LES APPORTS DU VOYAGEUR ET NATURALISTE ITALIEN

LUIGI BALZAN À LA CONNAISSANCE DE L'ORIENT DE LA BOLIVIE

521. Traduit de l'espagnol par Jean-Claude Roux et Alain Gioda. Les notes sont d'Alberto Guaraldo sauf exceptions signalées.

522. « Il revint après deux ans et demi de voyage [...], il rapportait des livres remplis de notes. Il y a de quoi étudier pour des années, lui disaient ses amis [...] » (Fraccaroli, 1931 : XV, traduction A. Guaraldo).

523. Balzan (1887-1888, 1890, 1892) ; en plus d'un texte sur les pseudo-scorpions du Parana et Paraguay, publié à Padoue en 1889, mais sur lequel on n'a aucune précision. Toutefois, il pourrait être identique à celui publié à Gênes en 1890 sur le même thème.

524. « Il avait aussi collecté d'abondants matériaux tels que fossiles, pierres, cristaux, améthystes, échantillons de marbres, un nombre incalculable d'insectes, des trophées de chasse, un riche herbier, beaucoup d'objets d'Indiens des tribus de l'intérieur » (Fraccaroli, 1931 : XV). « [...] Entre autres, il y avait une hache précieuse et très étrange de la tribu sauvage des Guajackis. » (Fraccaroli, 1930.)

525. La situation de sa famille empira en 1882, quand l'Adige inonda les campagnes de la région de Padoue (Marin, 1979 : 2). Son père, Lorenzo, était connu non seulement pour sa force herculéenne, mais aussi pour sa générosité envers ses concitoyens et son refus des injustices et des offenses (anonyme, 1931 ; Marin, 1979 : 2). On disait pareil du fils et il semble que ses écrits le confirment. Dans la colonie italienne d'Asunción circulaient des anecdotes qui illustraient le caractère enjoué et pugnace mais en même temps magnanime de Luigi Balzan (Fraccaroli, 1930). Son frère cadet, Eugenio, journaliste et directeur du quotidien milanais de référence *Il Corriere della sera*, quitta l'Italie pour s'installer en Suisse – où il consolida sa fortune – en 1933 durant l'époque fasciste (Broggini, 2001), et sa fille Angela Lina créa, en 1956-1957, la Fondation internationale Balzan, qui, entre autres, attribue un prix pour l'humanité, la paix et la fraternité entre les peuples (www.balzan.it).

526. Cette information a été communiquée à Alain Gioda le 10 décembre 2003 lors de la commémoration du cinquantième anniversaire de la disparition du journaliste Eugenio Balzan organisée par l'association des Vénitiens de Rome et la Fondation internationale Balzan dans la sacristie de Montecitorio, le palais du parlement italien.

527. Avec raison, on a signalé que Balzan « démontra posséder une liberté de jugement et une mentalité ouverte qui méritent le respect dans cette époque de colonialisme triomphant où régnait la supériorité de l'homme blanc » (Ruscica, 1978 : 225-226).

528. En Argentine, de 1885 à 1886, il travailla comme taxidermiste au musée de La Plata, puis, à Asunción (1886-1890), il fut professeur de physique et sciences naturelles au collège national. Parmi ses élèves, trois furent ensuite ministres et un autre recteur de l'université (Fraccaroli, 1930). Au sujet du Paraguay, il rédigea et lut à Rome un essai synthétique, deux ans avant d'entreprendre son voyage principal (Balzan, 1931).

529. Dans ses rapports, lorsqu'il parle de choses qui ne lui paraissent pas assurées, Balzan utilise à l'occasion des formules prudentes telles que « selon ce qu'on

m'a dit », « du moins, ainsi me fut rapporté », etc. Un exemple : « Ils me dirent que la localité doit son nom à... » (Balzan, 1931 b : 129) ou bien : « ainsi qu'on me le conta, je le rapporte ».

530. Voir les comptes-rendus et rapports rédigés entre 1891 et 1893 cités dans la bibliographie (Balzan, 1931 b).

531. On doit rappeler au passage que, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, d'autres explorateurs italiens ont parcouru l'Amérique du Sud : Enrico Festa traversa l'isthme de Darien (Panama) et l'Équateur ; Guido Boggiani voyagea entre l'Argentine, le Brésil et le Paraguay où il fut assassiné ; Antonio Raimondi au Pérou ; Giacomo Bove en Argentine, etc. Tous étaient originaires d'Italie du Nord et tous rapportèrent des informations sur les peuples indigènes. Festa et Raimondi étaient de bons naturalistes.

532. Les relations de Balzan avec la Société géographique, dirigée alors par le marquis Nobili Vitteleschi, remontent au moins à 1888-1889 car, en février 1889, Balzan y donna une conférence à Rome au sujet du Paraguay (Balzan, 1931 a). L'année suivante, la Société le chargea du grand voyage scientifique au centre de l'Amérique qui l'amena en Bolivie. Le marquis Doria devint le président de la Société royale de géographie italienne en 1891 et il était le fondateur du musée municipal d'Histoire naturelle de Gênes auquel Balzan remit plusieurs pièces (Fraccaroli, 1931 : XV). Toutes les notes du voyage furent publiées par la revue de la Société.

533. La malaria existait à cette époque dans la Polesine, l'humide région dont était originaire Balzan et où il résidait en famille avant sa crise fatale. Cette hypothèse d'une malaria fulgurante à *falciparium* attrapée dans les basses plaines du Pô et de l'Adige est plus vraisemblable pour expliquer son décès que celle d'une fièvre contractée lors de son grand voyage (note d'A. Gioda. voir p. 250).

534. Le Hollandais August Petermann, installé à Gotha, fournissait depuis 1855 de nouvelles cartes dans chaque livraison de la revue allemande *Geographische Mitteilungen*, pour laquelle il était le cartographe attitré des explorateurs. Il mettait ses cartes sans cesse à jour, grâce à l'avancée de la colonisation européenne sous les tropiques.

535. Parmi les possibles sources utilisées apparaissent des textes de Bravo (1890), Guillaume (1890), Heath (1883 b), Labre (1899), d'Orbigny (1839 a et b), Farfán (1890) et Mercier (1890) qui sont inclus dans celui de Ballivián (1890).

536. À la différence des parcours monotones qui l'attendaient dans les grandes plaines (*llanos*), la descente par les rapides qui conduisent des Andes à l'Amazonie a été vécue par Balzan quasiment avec enthousiasme. Même les accents patriotiques ne manquèrent pas : « Le drapeau italien, peut-être pour la première fois, flottait au vent dans ces lieux et sur mon callapo (embarcation) dans la rivière tortueuse » (Balzan, 1931 b : 141).

537. Ruscica (1978 : 226) est plus sévère : « Jamais Balzan n'a eu l'idée qu'il pouvait exister une culture indienne occultée par l'homme blanc et affectée par une crise d'identité. » Comme exemple des limites de notre auteur, on peut faire référence à des cas intéressants, mais à peine effleurés. Balzan a observé et n'oublie pas de rapporter divers éléments culturels, mais son intérêt et sa capacité d'approfondir dans ce domaine paraissent très limités. Alors que les bateliers s'efforcent de conjurer par des malédictions la présence dangereuse des rochers dans un mauvais passage, il n'y voit rien d'autre qu'invectives. Également, il décrit, mais sans aucun commentaire ou tentative d'interprétation comme s'il voulait simplement surprendre le lecteur, la coutume de rire à gorge

déployée en écoutant certains contes malheureux. Un épisode, qui souligne bien la dissonance entre les attitudes observées – et leur importance – et la perception qu'en avait Balzan, se déroula à Santa Ana. Le fait que l'unique Indien qui se refusa à donner des flèches à Balzan était précisément le chef de famille qu'il avait soigné avec ses médicaments ne suggère rien d'autre à notre voyageur que l'ingratitude des indigènes à qui les missionnaires n'ont enseigné « aucun sentiment moral » (Balzan, 1931 b : 195). Aujourd'hui, les anthropologues en savent plus sur la croyance que les pouvoirs d'un sorcier (chaman) peuvent diriger vers le bien comme le mal, et que celui qui soigne les maladies peut aussi les provoquer ; dans cette perspective, les pointes de flèches jouent un rôle important dans la transmission d'un pouvoir maléfique... Cela autorise à formuler des hypothèses différentes par rapport au jugement dépité de Balzan. Toutefois, Balzan ne pouvait pas l'imaginer. En effet, si son préjugé ne l'avait pas contrarié, il lui aurait paru pour le moins étonnant que seul celui qui avait connu ses pratiques médicales et en avait bénéficié ne veuille pas faire un « échange de flèches » avec lui.

538. Dans son essai de 1893, l'auteur informe de l'existence de Mosetenes « quasi indépendants », qui en 1862 s'étaient installés sur le río Manique, entre le Beni et le Mamoré, après avoir assassiné leur missionnaire (Balzan, 1894 : 29). Dans ce secteur du haut Beni, Balzan entendit parler d'autres nautoniers ou *balseiros*, les « Lejos » ou Lecos de Guanay (Balzan, 1931 b : 200), vivant à la confluence du Mapiiri et du Tipuani. C'est un groupe de langue isolée qui a survécu jusqu'à aujourd'hui dans cette contrée, bien qu'en nombre réduit (Diez Astete, 1986 ; López, 2000 : 9). Cet idiome serait éteint selon Grimes (1996). Très probablement, Balzan (1894) ne les a-t-il pas rencontrés car il ne les cite pas.

539. « [...] peu de localités au monde peuvent s'honorer d'abriter autant d'ivrognes que Reyes », bien que l'alcoolisme soit en général, « le point faible des Boliviens » (Balzan, 1931 b : 218).

540. « [...] on traite de franc-maçon (insulte horrible dans tout ce pays !), l'étranger qui n'assiste pas à la messe » (Balzan, 1931 b : 225).

541. Dans son essai plus tardif, Balzan (1894 : 28), faisant grand cas de la forte ressemblance des langues, précise que non seulement les Indiens des missions d'Ixiamas et de Tumupasa, mais aussi les Cavinatas, les Araonatas et les Toromonas n'étaient que des groupes différenciés de la grande tribu des Tacanas, qui occupait donc une aire importante.

542. C'est-à-dire en rupture avec le milieu local, par allusion aux « nègres marons » des Antilles et Guyanes qui avaient fui l'esclavage et formaient des communautés farouchement indépendantes de l'ordre colonial.

LUIGI BALZAN, LES RIVIÈRES ET LE CLIMAT
DE L'ORIENT BOLIVIEN DANS LA PRESSE DE SON TEMPS

543. Selon Balzan, elle comptait environ 1 000 habitants mais plus de 4 000 selon le recensement officiel. Ces différences s'expliquent par le caractère éminemment flottant de la population de l'orient. On peut imaginer aussi que les agents du recensement aient regroupé les habitants des environs dans la petite ville.

544. Révolutionnaire et journaliste français, Louis Blanc (1811-1882) fut membre du gouvernement sous la II^e République car depuis toujours grand défenseur des idées socialistes. Il passa près de vingt ans de sa vie en exil sous le règne

de Napoléon III (1852-1870). Ensuite, tout en ayant désapprouvé la Commune, il fut député d'extrême gauche au Parlement (1871-1876). En cette fin du XIX^e siècle, la France était le modèle du développement pour les élites du jeune État bolivien, l'emprunt d'une phrase assez vague de Louis Blanc par Pedro Suárez en est un témoignage.

545. La conséquence du traité du 27 mars 1867 conclu entre la Bolivie et le Brésil fut la modification de la frontière commune. Cette dernière, au nord de la Bolivie, devint une ligne oblique, allant du Madeira (10° 20' S – 68° 19' 3" O) jusqu'aux sources du Yavary (7° 1' 17" S - 76° 28' 41" O). Ainsi, la Bolivie perdit plus de 200 000 km² dont l'ensemble du bassin inférieur du Purus riche en forêts d'hévéas (Muñoz, 1911). Après le voyage de Balzan, à la suite de la guerre de l'Acre, un autre traité avec le Brésil fut signé le 17 novembre 1903 qui officialisa la perte de 191 000 km² supplémentaires dans le Nord-Ouest bolivien. Ce furent alors les forêts à hévéas des bassins du Purus, de l'Acre et une moitié de celles de l'Abuná qui furent cédées (Crespo, 1909).

546. La population, entre 1890 et 1892, avait certainement augmenté à cause du boum du caoutchouc, mais on peut aussi supposer que le député Pedro Suárez ait pu gonfler les chiffres (1 400 contre 2 000) pour montrer la grande importance de son département du Beni et des deux délégations du Purus et du Madre de Dios. Reste la fluctuation importante et naturelle de la population sédentaire chez ces coureurs de bois.

547. Le décès accidentel de Vaca Díez en 1897, avec son ami et associé péruvien Fitzcarraldo, entraîna la chute de son entreprise endettée, qui fut absorbée par celle de Nicolás Suárez, son créancier, qui dominera dès lors sans partage l'industrie du caoutchouc en Bolivie.

548. La construction commença au milieu de mille souffrances humaines en 1907, d'où son surnom de « chemin de fer du diable » qu'elle avait déjà gagné suite à deux tentatives avortées précédemment. Cette ligne fut finalement mise en fonction en 1913. Elle perdura jusqu'en 1972 mais, dès les années 1940, son fonctionnement était erratique et les interruptions prolongées du trafic furent nombreuses.

549. «En 1890, [...] des députés dont Pedro Suárez présentèrent le projet de la création de deux délégations dans le Purus et le Madre de Dios. Ce projet fut approuvé par le parlement bolivien en 1890, mais resta lettre morte jusqu'en novembre 1892... » (*La Estrella del Oriente*, 10 décembre 1892.) Le gouvernement bolivien était alors dirigé par le président Arce (1888-1892), un grand mineur plus intéressé par l'industrie de l'argent et de l'étain des Andes que par celle du caoutchouc de l'Amazonie.

550. Voir l'éditorial du 28 décembre 1892 de *La Estrella del Oriente*, «Vente d'esclaves !», qui s'élève contre ces pratiques courantes et aussi la revue *Boletín Beniano* du 20 août 1893 dans laquelle le préfet de Trinidad se défend d'être un commerçant de chair humaine.

551. Cette grande zone juste au nord de Santa Cruz de la Sierra était considérée comme très dangereuse, y compris par Balzan, qui la traversa dans son voyage.

552. Une des raisons de la difficulté de négocier des lettres de changes italiennes en Bolivie en 1892 serait la peur d'être payé localement en monnaie de singe, vu la crise noire traversée par l'économie italienne entre 1888 et 1894 qui fut ruinée, victime d'une lutte tarifaire inégale contre la France (Brice, 1992 : 368).

553. D'ailleurs, la Société ne censura pas le coup de gueule de Balzan à son égard, qui sortit des presses *in extenso* en 1894 dans la sixième partie du voyage dont la publication fut posthume, comme bien sûr l'ultime, la septième.

554. Vers 1840 encore, selon les connaissances du temps, la malaria venait des miasmes de l'air, de la rosée et non des piqûres des moustiques injectant le parasite.

RÉFÉRENCES

par

GENEVIÈVE BOURDY, ALAIN GIODA, ALBERTO GUARALDO,
CLARA LÓPEZ BELTRÁN et JEAN-CLAUDE ROUX

Quatre rubriques les regroupent : archives, bibliographie, hémérothèque et Internet.

ARCHIVES ADMINISTRATIVES DE LA SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE ITALIENNE
Via della Navicella, 00184 Rome

Gestions Nobili Vitelleschi et Doria – Pièces Balzan

1889 UA 41 sottof. 8 - 17/01 & 5/06, UA 42 sottof. 16 - 27/07 & 12/10, UA 45 sottof. 7/8 - 1/03 & 10/03, UA 60, sottof. 10 - 12/01, UA 61 sottof. 9 - 7/05 & 8/06.

1890 UA 62 sottof. 16 - 28/08, UA 63 sottof. 10 - 8/11.

1891 UA 66 sottof. 17 - 9/01 & 28/02, UA 67 sottof. 9 - 7/04 & 21/05, UA68 sottof. 5 - 1/08, UA 69 sottof. 14 - 5/11.

1892 UA 2 sottof. 4 - 28/04, UA 3 sottof. 9 - 22/08, UA 4 sottof. 8 - 21/11.

1893 UA 7 sottof. 5 - 23/04 & 24/06, UA 8 sottof. 3 - 27/09 [nouvelle du décès de l'explorateur par Lorenzo, son père].

BIBLIOGRAPHIE

ABERASTURI, F. (1907) – Misiones de La Paz. *Revista del Ministerio de Colonias y Agricultura*, 23 : 142-150.

ALTAMARINO, D. (1891) – *Historia de la misión de Mojos*. Publié par M. V. Balivián. El Comercio, La Paz.

ANONYME (1893) – Conferenza geografica del 23 maggio 1893 da Luigi Balzan & Luigi Balzan (necrologia). *Bolletino della Società geografica italiana*, 30 : 454 & 919-920.

ANONYME (1931) – Luigi Balzan : patriotta, scienziato, esploratore. *Il Veneto*, 230, 29 settembre 1931.

ANONYME (1995) – *Lista de las aves de Bolivia*. Armonía / BirdLife International, 4^a ed., Armonía, Santa Cruz.

ARMENTIA, N. (1883) – *Diario de sus viajes a las tribus comprendidas entre el Beni y Madre de Dios y en el arroyo de Ivón en los años de 1881 y 1882*. Tipografía Religiosa, La Paz.

- (1887-1888) – *Navegación del Madre de Dios. Viaje del Padre Armentia*. Imp. de La Paz, La Paz.
- (1897) – *Límites de Bolivia con el Perú por la parte de Caupolicán*. Oficina Nacional de Inmigración, Estadística y Propaganda Geográfica, La Paz.
- BACH, M. (1929) – Description of the New Province of Otuquis in Bolivia. 1842. Imp. Unidas, La Paz.
- BALLIVIAN, A. (1908) – *Informe del Delegado Nacional del Territorio de Colonias del N. O.* Imp. Nacional, La Paz.
- (1890) – *Diccionario geográfico del departamento de La Paz*. La Paz.
- (1890) (éd.) – *Exploraciones y noticias hidrográficas de los ríos del Norte de Bolivia*. El Comercio, La Paz.
- (1900 et 1902) – *Censo general de la población de la República de Bolivia*. Gamarra, La Paz.
- (1905) – *Geografía de la República de Bolivia*. Tip. Comercial, La Paz.
- BALZAN, L. (1887-1888) – *Chernetidae nonnullae sud-americanae. Delineavit ac descripsit Alysius Balzan*. R. Freidländer & Sohn, Asunción.
- (1888) – *Osservazioni morfologiche e biologiche sui pseudoscorpioni del bacino dei fiumi Paraná e Paraguay*. Asunción.
- (1890) – *Revisione dei pseudoscorpioni del bacino dei fiumi Paraná e Paraguay nell'America meridionale*. Annali del Museo Civico di Storia Naturale di Genova, 2a ser., IX, 29 : 401-454.
- (1891) – Voyage de M. E. Simon au Venezuela (décembre 1887 - avril 1888). Arachnides. 16. Chernetes (Pseudoscorpions). *Annales de la Société entomologique de France*, 60 : 497-552.
- (1891-1894) – Parte 1 : Da Asuncion a La Paz ; *Bolletino della Società geografica italiana*, 1891, 28 : 452-472 & 561-580 ; Parte 2 : Da La Paz a Irupina, 1891, *Bolletino della Società geografica italiana*, 28 : 725-737 ; Parte 3 : Da Irupina a Covendo, *Bolletino della Società geografica italiana*, 1891, 28 : 911-929 ; Parte 4 : Da Covendo a Reyes, *Bolletino della Società geografica italiana*, 1892, 29 : 232-261 ; Parte 5 : Da Reyes a Villa Bella, *Bolletino della Società geografica italiana*, 1892, 29 : 495-508 & 570-594 & 991-1003 ; Parte 6 : Da Villa Bella a Trinidad, *Bolletino della Società geografica italiana*, 1894, 31 : 61-74 ; Parte 7 : Da Trinidad a S. Cruz de la Sierra e Corumbá, e ritorno al Paraguay, *Bolletino della Società geografica italiana*, 1894, 31 : 695-710.
- (1893 [1892]) – *De Reyes a Villa-Bella*. Traducido por el P. R. Nicolás Armentia. El Comercio, La Paz.
- (1894 [1893]) – Un po' più di luce sulla distribuzione di alcune tribù indigene della parte centrale dell'America Meridionale. *Archivio per l'Antropologia e la Etnologia*, xxiv : 17-29 [traduction en espagnol, 1997].
- (1898 [1892]) – *De Irupana a Covendo. De Covendo a Reyes. Informes presentados a la Sociedad Geográfica Italiana*. Traducido por el P. R. Nicolás Armentia. La Revolución, La Paz, 23 p.
- (1931 a [1889]) – Caratteri del Paraguay. In : Balzan, Luigi (1931b) - *Viaggio di esplorazione nelle regioni centrali del Sud America*. Treves, Milan : 1-20.
- (1931 b) – *Viaggio di esplorazione nelle regioni centrali del Sud America*. Treves, Milan [Cette édition couvre l'intégralité du voyage de Balzan. S'y trouvent a) une introduction d'Arnoldo Fraccaroli ; b) le texte de la conférence à propos du Paraguay donnée en 1889 ; c) tous les comptes-rendus du grand voyage envoyés de Mendoza (15 janvier 1891), La Paz, (26 avril 1891), Irupana

- (21 mai 1891), Covendo (1^{er} août 1891), Reyes (15 août 1891) et Villa Bella (20 mars 1892) ; et *d*) la fin du voyage - de Villa Bella à Trinidad, Santa Cruz de la Sierra et Corumbá [qu'il révisa en 1893, après son retour en Italie et dont l'édition fut posthume].
- BALZAN, L. (1997 [1893]) – Un poco más de luz acerca de la distribución de algunas tribus indígenas... In : Ribera, Julio (éd.) (1997) – *Anotaciones sobre los Yuracaré, Bolivia*. Comisión de Pastoral Indígena, Vicariato Apostólico del Beni, Trinidad : 29-37.
- BARBAGLI, F., MARETTI, S., ROVATI, Cl. (2000) – La collezione di serpenti del Museo di Storia Naturale dell'Università di Pavia. 3^o *Congresso Nazionale Società Herpetologica Italiana*. Centro Stampa del Comune di Pavia, Pavia, Riasunti : 12.
- BARNADAS, J. (2002) – *Diccionario historico boliviano*. 2 tomes, Calvo, G. & Ticla, J. (cols.), Grupo de Estudios Históricos, Sucre.
- BAYO, C. (1911) – *El peregrino en Indias (En el corazón de la América del Sur)*. Imp. de los Sucesores de Hernando, Madrid.
- BERTÈS, F. (1901) – Descripción topográfica e histórica de Bolivia. *Boletín de la Sociedad Geográfica de Sucre*, 25-31.
- BOURDY, G. (coord.) (1999) – *Tacana : ecuanasha aqui, ecuanasha id'rene cuana, me shanapaque (Tacana : conozcan nuestros árboles, nuestras hierbas)*. Fonama / IRD / UMSA / CIPTA, La Paz.
- BOURGADE DE LA DARDYE, E. (1889) – *Le Paraguay*. Plon, Paris.
- BOURGET, M.-N., BONNEUIL, Ch. (1999) – De l'inventaire du monde à la mise en valeur du globe. Botanique et colonisation (fin du XVII^e et début du XX^e siècles). *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 322-323 : 9-39.
- BRAVO, C. (1890) – *Límites de la provincia de Caupolicán o Apolobamba con el territorio peruano*. La Luz, La Paz (avec une carte d'E. Idiaques).
- BRESSON, A. (1886) – *Bolivia. Sept années d'explorations, de voyages et de séjours dans l'Amérique australe*. Challamel, Paris.
- BRICE, C. (1992) – *Histoire de l'Italie*. Hatier, Paris.
- BROGGINI, R. (2001) – *Eugenio Balzan, una vita per il «Corriere»*. Un progetto per l'umanità. Rizzoli, Milan.
- CALLAU BARBERY, I. (1950) – La Guayocheria. *Revista de la Universidad R. G Moreno* (Santa Cruz), 8 : 177-181.
- CALZAVARINI, L. G. (1980) – *Nación chiriguana*. Los Amigos del Libro, Cochabamba et La Paz.
- CARDENAS, M. (1989) – *Manual de plantas económicas*. 2^a ed., Los Amigos del Libro, Cochabamba.
- CARDÚS, J. (1886) – *Las misiones franciscanas entre los infieles de Bolivia : descripción del estado de ellas en 1883 y 1884, con una noticia sobre los caminos y tribus salvajes, una muestra de varias lenguas...* + une carte. Librería de la Inmaculada Concepción, Barcelona.
- CARRASCO, M. [1832] – *Relaciones geograficas de Mojos*. [Texte inédit publié par Ballivián, M. V. au début du XX^e s. In : *Revista de la Oficina Nacional de Inmigración, Estadísticas y Propaganda Geográfica* : 1-21].
- CENTENO, R., FERNÁNDEZ ORTIZ, P. (1998) – *Imágenes del auge del caucho*. Estudio Jurídico Blattman / Estancias Espíritu / La Papelera / Aerosur, La Paz.
- COBO, B. ([1653] 1890-1895) – *Historia del Nuevo Mundo*. Ed. Marcos Jiménez, Sevilla.

- COLLECTIF 1901 – La Provincia de Caupolicán y el Decreto Supremo sobre la creación del Territorio Nacional de Colonias (discursos parlamentarios). *Boletín de la Sociedad Geográfica de La Paz*, III, III, 7-8 : 269-338.
- COLÓN, F. ([1509], 1932) – *Historia del Almirante Don Cristóbal Colón por su hijo*. Colección de libros raros o curiosos que tratan de América, vols. V & VI, Madrid.
- CONDARCO M., R. (1978-81) – *Historia del saber y de la ciencia en Bolivia*. Academia Nacional de Ciencias de Bolivia, La Paz.
- CRESPO, L. S. (1909) – El Territorio Nacional de Colonias. *Boletín de la Sociedad Geográfica de La Paz*, VII, 27-28-29 : 25-60.
- D'ORBIGNY, A. D. (1839-43) – *Voyage dans l'Amérique méridionale*. T. 2, P. Bertrand, Paris & Vve. Levrault, Strasbourg.
- (1839 a) – *Descripción geográfica, histórica y estadística de Bolivia*. Gide, Paris.
- (1839 b) – *L'Homme américain (de l'Amérique méridionale), considéré sous ses rapports physiologiques et moraux*. Pitois-Levrault, Paris.
- (1844) – *Voyage dans l'Amérique méridionale*. T. 3, 1^{re} p., P. Bertrand, Paris & Vve. Levrault, Strasbourg.
- (1845 a) – *Fragment d'un voyage au centre de l'Amérique méridionale, contenant des considérations... sur les anciennes missions des provinces de Chiquitos et de Moxos (Bolivia)*. P. Bertrand, Paris.
- (1845 b) – *Descripción geográfica, histórica y estadística de Bolivia*. s. éd., Paris.
- (1880) – *Idiome des Indiens baures ou bauros du nord-est de la province de Mojos (Bolivie)*. *Vocabulaire*. In : Adam, L. & Leclerc, C. (eds.) (1880) - *Arte de la lengua de los indios baures de la provincia de los Moxos, conforme al manuscrito original del P. Antonio Magio [Maggio]*. Maisonneuve, Paris : 111-118.
- DE LABORDE, Ph., PEDELAHORE, Ph. (2000) – *Alcide d'Orbigny. À la découverte des nouvelles républiques sud-américaines*. Atlantica : Transhumances, Paris.
- DE LUCCA, M. D., ZALLE, A., s.j. (1992) – *Flora medicinal de Bolivia, diccionario enciclopédico*. Los Amigos del Libro, Cochabamba.
- DEL SALVADOR, Fray V. (1627) – *Historia do Brasil*. In : CÁRDENAS, M. (1989) – *Manual de plantas económicas*. 2^a ed., Los Amigos del Libro, Cochabamba.
- DOSSE, F. (2005) – *Le Pari biographique. Écrire une vie*. La Découverte. Paris.
- DUCCI, Z. (1895) – *Diario de la visita a todas las misiones existentes en la República de Bolivia – América Meridional – practicada por el M. R. P. Sebastián Pifféri*. Tip. della Porziuncola, Assisi.
- DUGUID, J. (1931) – *L'Enfer vert. Relation d'une expédition dans la jungle bolivienne*. Payot, Paris.
- EMMONS, L., FEERS, H. (1997) – *Neotropical Rainforest Mammals. A field guide*. 2th ed., University Chicago Press, Chicago & London.
- EPSTEIN, P. R. (2000) – Salud y calentamiento global de atmósfera y océanos. *Investigación y Ciencia (edición española de Scientific American)*, 289 : 16-24.
- EVANS, J. W. (1903) – Expedition to Caupolicán, Bolivia. *The Geographical Journal*, XXII, 6 : 602-646.
- ERGUETA, P. S., Morales, C. de (1996) – *Libro rojo de los vertebrados de Bolivia*. CDC-Bolivia, La Paz.
- FARFÁN, J. (1890) – *Diario*. In : Ballivián, M. V. (ed.) (1890) : *Exploraciones y noticias hidrográficas de los ríos del Norte de Bolivia*. El Comercio, La Paz : 19-25.

- FAWCETT, P. H. (1974 [1911]) – *A través de la selva amazonica. Exploración Fawcett. Zig-zag / Rodas*, Madrid & Santiago, [édition originale en anglais datée de 1911].
- FIFER, V. J. (1981) – Los constructores del auge de la goma en Bolivia y la formación de la Casa Suárez (traduit de l'anglais, *The Empire Builders : a History of the Bolivian Rubber Boom and the Rise of the House of Suárez*). *Revista de la Universidad G. R. Moreno*, Santa Cruz, 37 : 14-44 + cartes.
- FRACCAROLI, A. (1930) – Un Italiano che vedeva lontano. *Il Corriere della sera*, Milan, 14 décembre.
- (1931) – Luigi Balzan. In : Balzan, L. (1931b) : *Viaggio di esplorazione nelle regioni centrali del Sud America*. Treves, Milan : VII-XIX.
- FRONTAURA ARGONDONIA, M. (1971) – *Descubridores y exploradores de Bolivia. Los Amigos del Libro*, Cochabamba & La Paz.
- GARCÍA JORDAN, P. (1998) – Conquista y reducción de los Guarayos, o la domesticación de la mano de obra indígena. In : *Fronteras, colonización y mano de obra indígena en la Amazonia andina*, PUC Lima & Universidad de Barcelona : 27-126.
- (2001) – *Cruz y arado, fusiles y discursos. La construcción de los Orientales en el Perú y Bolivia (1820-1940)*. IFEA / IEP, Lima.
- GARCILASO DE LA VEGA, Inca (1945 [1609]) – *Comentarios Reales de los Incas*. Lisbonne. Colección de historiadores clásicos del Perú, BEA, Lima.
- GERMAIN, P. (1899) – Voyage d'Asunción (Paraguay) a Mollendo (Perú). *Actas de la Sociedad Científica del Chile*, VII : 128-137 & VIII : 13-30.
- GIBBON, L., LEWIS HERNDON, W. M. (1991-93) – *Exploración del valle del Amazonas*. Monumenta Amazonica, Quito & Iquitos [expédition de 1851-1852].
- GIODA, A., FORENZA, A. (2003) – *Luigi Balzan, les rivières et le climat de l'orient bolivien dans la presse de son temps (1890-1894)*. Anuario 2003 del Archivo y Biblioteca Nacionales de Bolivia, ABNB, Sucre : 195-209.
- GIRAULT, L. (1984) – *Kallawaya, guérisseurs itinérants des Andes. Recherche sur les pratiques médicinales et magiques*. Mémoires 107, ORSTOM, Paris.
- GRIMES, B. F. (1996) – *Ethnologue : Languages of the World*. Americas, Bolivia. Summer Institute of Linguistics, Dallas.
- GRONDONA, J. E. (1942) – Descripción sinóptica de la provincia de Chiquitos. Mendoza G. (ed.), *Revista Universitaria de San Francisco Xavier*, 11 : 251-375.
- GUARALDO, A. (1990) – Sul fiume delle conoscenze e degli inganni : l'Amazzonia di Gaetano Osculati. In : Osculati, G. (1990 [1854]) – *Esplorazione delle regioni equatoriali lungo il Napo ed il fiume delle Amazzoni : frammento di un viaggio fatto nelle due Americhe negli anni 1846-47-48*. Il Segnalibro, Torino : 7-50.
- GUARDIA, F. (1900) – Datos para la monografía del departamento de Santa Cruz. *Boletín de la Sociedad Geográfica de La Paz*, 3, 2 : 93-115.
- GUILLAUME, Herbert (1890) – Recent Explorations in Peru and Bolivia. *Scottish Geographical Magazine*, 6 : 234-245.
- GUTIERREZ, J. R. (1868) – *Cuestiones de límites entre Bolivia y Brasil o sea el artículo 2 del tratado del 27 de marzo 1867*. 2ª ed., Imp. Paceaña, La Paz.
- HEATH, E. R. (1882) – *Informe sobre los estudios hechos en el departamento del Beni en los años 1879, 1880, 1881*. La Libertad, La Paz.
- (1883 a) – Exploration of the Beni River in 1880-81. *Proceedings of the Royal Geographical Society*, 5 : 327-341.
- (1883 b) – Dialects of Bolivian Indians. *Kansas City Review of Science and Industry*, 6, 12 : 679-687.

- HOLMBERG, A. R. (1978 [1950]) – *Nómadas del arco largo : los Sirionó del Oriente boliviano*. Instituto Indigenista Interamericano, México [éd. orig. : *Nomads of the Long Bow : The Siriono of Eastern Bolivia*. US Govt. Print. Off., Smithsonian Institution, Institute of Social Anthropology, Washington].
- INE (Instituto Nacional de Estadística) Bolivia (1996 [1994]) – *Primer censo indígena rural de tierras bajas, Bolivia*. Instituto Nacional de Estadística, La Paz.
- ITURRALDE, A. (1922) – James Orton. Explorador de Bolivia. *Boletín de la Sociedad Geográfica de La Paz*, 56 : 1-22.
- KELLER, J., KELLER F. (1870) – *Exploración del río Madera en la parte comprendida entre la cachuela de San Antonio y la embocadura del Mamoré*. Imp. Unión Americana, La Paz.
- KILLEEN, T. J., GARCÍA, E. E., BECK, S. G. (eds) (1993) – *Güta de árboles de Bolivia*. Herbario Nacional de Bolivia & Missouri Botanical Garden, La Paz.
- LABRE, A., R. P. (1889) – Colonel Labre's Explorations in the Region between the Beni and Madre de Dios Rivers and the Purus. *Proceedings of the Royal Geographical Society*, n.s., XI : 496-502 [version en espagnol : *Exploraciones del Coronel Labre en las regiones comprendidas entre el Beni y los ríos Madre de Dios y Purús*. In : Ballivián, M. V. (éd.) (1890), 1ª parte : 1-10].
- LEIGUE CASTEDO, L. D. (1957) – *El Itenez salvaje*. Col. Etnografía y Folklore, 2ª ed., La Paz.
- LIJERÓN CASANOVAS, A. (1997) – Antonio Vaca Díez : genio empresario y geopolítico boliviano. *Anuario 1997 del Archivo y Biblioteca Nacionales de Bolivia*, ABNB, Sucre : 301-323.
- LÓPEZ, L. E. (2000) – *La educación de jóvenes y adultos indígenas en Bolivia. Informe final*. Universidad Mayor de San Simón y Cooperación Técnica Alemana (GTZ), Cochabamba.
- LÓPEZ BELTRÁN, Cl. (1993) – El viaje de Luigi Balzan. Una mirada al Oriente boliviano entre 1890 y 1892. In : *Hombre-espacio-sociedad 2. El espacio territorial y los Orientes bolivianos*. Córdova, J. & Roux, J.-Cl. (eds.), UMSA/ORSTOM, La Paz, 2, 31-46.
- (2002) – Caminando hacia el Acre, las exploraciones del siglo XIX. *Cultural* (La Paz), 19 : 18-28.
- MALESANI, E. (1935) – Paraguay. Le esplorazioni. In : *Enciclopedia Italiana di Scienze, Lettere ed Arti*. Treccani, Roma, XXVI : 281-282.
- MANTEGAZZA, P. (1858-1860) – *Sulla America Meridionale : lettere mediche*. Chiusi, Milano.
- MARIN, R. (1979) – I Balzan di Badia. *Padova e la sua Provincia*, 7 : 2-4.
- MARKHAM, C. (1901) – Las hoyas del Amaru-mayu y el Beni. *Boletín de la Sociedad Geográfica de La Paz*, 9-10-11 : 499-524.
- MASON, J. A. (1963 [1945]) – The Languages of South American Indians. In : Steward, J. H. (ed.) : *Handbook of South American Indians*. New York : Smithsonian Institution and Cooper Square Publ., New York, 6 : 157-317.
- MENDIZABAL, S. (1927) – *Diario de la expedición Quesada*. Imp. de San Antonio, Sevilla.
- MENDOZA, J. (1926) – *Páginas bárbaras*. Arno Hermanos, La Paz.
- MENDOZA, J. (1993) – La verdadera historia del descubrimiento de la cocaína. *Unitas* (La Paz), 11 : 21-23 [petit-fils du précédent].

RÉFÉRENCES

- MERCIER, V. (1890) – Expedición de Antonio Rodríguez Pereira Labre y Víctor Mercier al río Acre. In : Ballivián, M. V. (ed.) (1890) – *Exploraciones y noticias hidrográficas de los ríos del Norte de Bolivia*. El Comercio, La Paz : 10-19.
- MÉTRAUX, Á. (1963 [1948]) – Tribes of Eastern Bolivia and Madeira Headwaters. In : Steward, J. H. (ed.) : *Handbook of South American Indians*. Smithsonian Institution & Cooper Square Publ., New York, 3 (Tropical Forest Tribes) : 381-454.
- MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES (2002) – *Calendrier d'Orbigny*. Paris.
- MITA, F. (2000) – *Informazioni etnografiche nell'opera di Luigi Balzan sulle regioni centrali del Sud America*. Facoltà di Scienze della Formazione, Università di Torino [mémoire de licence, inédit].
- MORENO, R. G. (1973) – *Catálogo del Archivo de Mojos y Chiquitos*. Librería Juventud, La Paz.
- MORTIMER, W. G. (1901) – *Peru. History of Coca. The Divine Plant of the Incas*. Vail & C°, New York.
- MUÑOZ, J. L. (1901) – La cuestión de límites con el Brasil. *Boletín de la Sociedad Geográfica de La Paz*, III, III, 9-10-11 : 442-446.
- NIETO, M. (2000) – *Remedios para el Imperio. Historia Natural y la apropiación del Nuevo Mundo*. Instituto Colombiano de Historia y Antropología, Imprenta Nacional, Bogotá.
- NIMUENDAJÚ, B. (1981 [1944]) – *Mapa etno-histórica de Curt Nimuendajú*. IBGE (Instituto Brasileño de Geografía e Estatística), Río de Janeiro.
- NORDENSKIÖLD, E. (1915) – *Forsknningar och äventyr i Sydamerika*. A. Bonnier, Stockholm.
- (1924) – *The Ethnography of South America seen from Mojos in Bolivia*. Erlangers, Göteborg.
- OSCULATI, G. (1990 [1854]) – *Esplorazione delle regioni equatoriali lungo il Napo ed il fiume delle Amazzoni : frammento di un viaggio fatto nelle due Americhe negli anni 1846-47-48*. Il Segnalibro, Torino.
- OVIDEO, F., ROUX, J.-Cl. (1995) – Les Hommes du quinquina : comportements démographiques et cycles de l'économie extractive dans une région bolivienne enclavée, Caupolicán (1830-1880). *Cahiers sciences humaines ÖRSTOM*, 31 (4) : 969-986.
- PAGE, Th. J. (1859) – *La Plata, the Argentine Confederation and Paraguay*. Harper & Brother, New York.
- PALACIOS, J. A. (1944) – Exploraciones – 1844 al 47–. Descripción de la provincia de Mojos. 2ª ed., Editorial del Estado, La Paz.
- PALMA Y V., J. (1901) – Pedro Kramer y José Zarco. *Boletín de la Sociedad Geográfica de La Paz*, III, III, 5-6 : 220-221.
- PANDO, J. M. (1894) – *Viaje a la región de la goma elástica (N. O. de Bolivia)*. Museo de La Plata, Buenos Aires.
- PAREDES, M. R. (1970) – *El arte folklórico de Bolivia*. s. éd. La Paz.
- PAREJAS MORENO, A., SUÁREZ SALAS, V. (1992) – *Chiquitos. Historia de una utopía*. Universidad Privada de Santa Cruz / Cordecruz, Santa Cruz.
- PERUGIA, A. (1897) – Di alcuni pesci raccolti in Bolivia dal Prof. Luigi Balzan. *Annali del Museo Civico di Storia Naturale di Genova*, 2ª ser., XIX, 38 : 16-27.
- PIERINI, F. (1907) – Informe sobre las misiones de Guarayos. *Revista del Ministerio de Colonias y Agricultura*, 23 : 101-132.

- PIFARRÉ, F., s. j. (1989) – *Los Guarani-Chiriguano. Historia de un pueblo*. Círculo, La Paz.
- ROA BASTOS, A. (1993) – *Moi, le Suprême*. 2^e éd., Éditions du Seuil, Paris.
- ROCA, J. L. (2001) – *Economía y sociedad en el Oriente boliviano*. COTAS, Santa Cruz.
- ROUX, C. (2002) – *À la recherche des cultures rencontrées par les missionnaires jésuites et franciscains XVII^e et XVIII^e siècles : une relecture de l'acculturation des Indiens de l'Orient bolivien*. Atelier national de reproduction des thèses, Lille.
- ROUX, J.-Cl. (1984) – *Amazonie péruvienne : un Eldorado dévoré par la forêt*. L'Harmattan, Paris.
- (1998) – Un roman noir des fronts pionniers de l'Amazonie bolivienne : Albert Mouton et les crimes du rio Madidi. 1890-1896. *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, 86 (324-25) : 305-327.
- (2000) – *La Bolivie orientale : confins inexplorés, battues à la main-d'œuvre et économie de pillage*. L'Harmattan, Paris.
- (2002) – *Les Orientés boliviens : de l'Amazone au Chaco (bibliographie commentée)*. Coll. Pays Enclavés, CRET-Université de Bordeaux III, Bordeaux.
- (2005) – Le périple initiatique de Luigi Balzan : des Andes aux terres chaudes de l'Orient amazonien (1891-1893). *Actes du 130^e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques*, La Rochelle, sous presse.
- RUHLEN, M. (1975) – *A Guide to the Languages of the World*. Language Universal Project. Stanford University, Stanford.
- (1987) – *A Guide to the World's Languages*. 1 : Classification. Stanford University Press, Stanford.
- RUSCICA, R. (1978) – Il contributo di Luigi Balzan alla conoscenza della Bolivia settentrionale. *Miscellanea di storia delle esplorazioni*, III : 223-236.
- RYDEN, S. (1943) – *A Study of the Siriono Indians*. Göteborg.
- SANCHEZ, D. (1897) – *Informe anual del Señor Delegado Nacional en los Territorios del NorOeste de la República*. Edición Oficial. Imp. Hamond, Riberalta.
- SANZ, R. (1888) – *Memoria histórica del Colegio de Misiones de San José de La Paz*. Biblioteca Boliviana de Geografía y Cultura. Imp. La Paz, La Paz.
- SANZ, R., ARMENTIA, N. (1887) – *Mapa para la memoria de las misiones del Colegio de San José de la Propaganda Fide*. La Paz.
- SAUCEDO LIMPIAS (1942) – *Los gobernadores de Mojos*. Imp. Salesiana, La Paz.
- SAUVAIN M., MORETTI C., RERAT C., RUIZ E., BRAVO J. A., MUÑOZ V., SARAVIA E., ARRÁZOLA S., GUITIRIEZ E., BRUCKNER A. (1997) – Estudio químico y botánico de las diferentes formas de *Erythroxylum coca* var. *coca* cultivadas en Bolivia. In : *Usos de la coca y salud pública*. IBBA, La Paz.
- SCHOOP, W. (1991) – *Ciudades bolivianas*. Los Amigos del Libro, Cochabamba & La Paz.
- STORM, O. (1892) – *El Pilcomayo y el Chaco boreal. Viajes y exploraciones*. Ed. de la C^{ia} de Billetes de Banco, Buenos Aires.
- SUÁREZ ARANA, C. (1889) – *Exploraciones en el Oriente boliviano*. González y Medina, La Paz.
- TAPIE, V. L. (1945) – *Histoire de l'Amérique latine*. Aubier, Paris.
- TOMMASELLI, C. (1933) – *Luigi Balzan. Pellegrino tra due oceani*. Paravia, Torino.
- USCATEGUI-MENDOZA, N. (1961) – Algunos colorantes vegetales usados por las tribus indígenas de Colombia. *Revista Colombiana de Antropología*, 10 : 333-340.

RÉFÉRENCES

- VACA DIEZ, A. (1894) – *El río Orton y su colonización*. El Nacional, La Paz.
- VAN DEN BERG, H. (1998) – *Bibliografía de las etnias del Oriente boliviano*. Universidad Católica Boliviana, Cochabamba.
- WADE DAVIS, E. (1983) – The Ethnobotany of Chamairo : *Mussatia hyacinthina*. *Journal of Ethnopharmacology*, 9 : 225-236.
- WALLE, P. (1913) – *La Bolivie et ses mines*. Guilmoto, Paris.
- WEDDELL, H. A. (1849) – *Histoire naturelle des quinquinas...* Victor Masson, Paris.
- WIENER, Ch. (1880) – *Pérou-Bolivie. Récit de voyage*. Hachette et C^{ie}, Paris.

HÉMÉROTHÈQUE DE L'ARCHIVO Y BIBLIOTECA NACIONALES DE BOLIVIA, SUCRE

- 15 de Abril, El* (1890) – Año 1, n° 9, 9 noviembre, Trinidad. In : PB Beni 1b.
- Beniano, El* (1885) – 30 mayo, Trinidad. In PB Beni : 4.
- Boletín Beniano, El* (1893) – Colección del año, Trinidad. In : PB 113 Beni.
- Estrella del Oriente, La* (1892) – Colección del año. In : PB 19^a Santa Cruz.
- Guapay, El* (1891) – 1° noviembre. In : PB 36 Santa Cruz.
- Revista Colonial, La* (1894) – 1 número, Ríberalta. In : RB Beni 125.

INTERNET

- Bibliografía de las lenguas indígenas del Oriente boliviano (1999) – In : www.estudiantes.ucbca.edu.bo/libros/BibliografíaDeLasLenguasDelOriente/. 11 de mayo de 1999 y www.unescoeh.org/unescoeh/indigenas/indi_links.html
- Fondazione Internazionale Balzan – www.balzan.it
- IIFPB (Information about Indigenous and First Peoples of Bolivia) (1999) – www.coord.rds.org.bo/macpio/pios/pioinfoframeseteng.htm
- Mahnert, V. (s. d.) – *The Importance, Role and Advantages of Museum Collections in Scientific Research*. www.ace.hu/tudvil/mahnerte.html
- OPS (Organización Panamericana de la Salud - Bolivia) (1989) – *Perfil del sistema de servicios de salud en Bolivia*. www.americas.health-sector-reform.org
- PNUD-Bolivia (s. d.) – *La nacionalización de la Amazonia boliviana : un juego cruzado de intereses públicos y privados*. idh.pnud.bo/webPortal/LinkClick.aspx?fileticket=TTcmFHQN4%2Bo%3D&tabid=126&mid=580

TABLE DES ILLUSTRATIONS

I.	L'explorateur Luigi Balzan (1865-1893) en 1888. <i>Musée municipal de Badia Polesine (Vénétie, Italie).</i>	7
II.	Itinéraire de Balzan d'Asunción jusqu'en Bolivie. <i>Société géographique italienne</i> in <i>Balzan (1892 in 1891-94, 29 : 992).</i>	10
III.	Itinéraire complet de Balzan en Bolivie. <i>IRD A. Gioda 2006, dessin CRH, P. Lopez</i>	12
IV.	Luigi Balzan en brousse. <i>Musée municipal de Badia Polesine (Vénétie, Italie).</i>	20
V.	Indien des Andes et son lama. <i>Wiener (1880).</i>	66
VI.	Balsas de totora du lac Titicaca. <i>Wiener (1880).</i>	67
VII.	Place d'armes de La Paz (vers 1880). <i>Bresson (1886).</i>	71
VIII.	Le géographe Manuel Vicente Ballivián (1848-1921). <i>Condarco (1978-81) a.b.s. de l'Archivo y Biblioteca</i> <i>Nacionales de Bolivia, Sucre.</i>	72
IX.	Indiens aymaras des Andes. <i>Bresson (1886).</i>	73
X.	Le père Nicolás Armentia (1845-1909), explorateur du Beni. <i>Condarco (1978-81) a.b.s. de l'Archivo y Biblioteca</i> <i>Nacionales de Bolivia, Sucre.</i>	77
XI.	Vallée des Andes orientales, dessinée par d'Orbigny (vers 1830). <i>Ministère des Affaires étrangères (2002).</i>	82
XII.	Maison de maître d'une hacienda (Yungas de La Paz). <i>Wiener (1880).</i>	85
XIII.	Schémas de Luigi Balzan d'une balsa de bois du río Beni. <i>Balzan (1891 in 1891-94, 28 : 915).</i>	102
XIV.	Callapo sur le río Beni (1903). <i>Archives du colonel Luis Velasco Crespo in Roca (2001).</i>	102

XV.	Passage des rapides à la cordelle. <i>Carl Blattman (entre 1906 et 1919)</i> in <i>Centeno et Fernández Ortiz (1998)</i> .	107
XVI.	Retour de pêche en pays mojo. <i>Bresson (1886)</i> .	120
XVII.	Hôtel de Rurrenabaque (1907). <i>Carl Blattman in Centeno et Fernández Ortiz (1998)</i> .	142
XVIII.	Edwin Heath (1839-1907), explorateur du bassin du Beni. <i>Condarco (1978-81) a. b. s. de l'Archivo y Biblioteca Nacionales de Bolivia, Sucre</i> .	143
XIX.	Carte de Heath (1883), la première du bassin du Beni. <i>Heath (1883 a)</i> .	144
XX.	Transport à bœufs dans le Beni. <i>Peter Bauer in Roca (2001)</i> .	145
XXI.	Carte des pères Sanz et Armentia du bassin du Beni (1887). <i>Sanz et Armentia (1887)</i> .	165
XXII.	Saignée d'un hévéa. <i>Carl Blattman (entre 1906 et 1919)</i> in <i>Centeno et Fernández Ortiz (1998)</i> .	175
XXIII.	Un péon du caoutchouc de retour de son travail. <i>Carl Blattman (entre 1906 et 1919)</i> in <i>Centeno et Fernández Ortiz (1998)</i> .	176
XXIV.	Indiens du bas Beni (1906). <i>Carl Blattman in Centeno et Fernández Ortiz (1998)</i> .	184
XXV.	Un bateau à vapeur bolivien du bassin amazonien. <i>Carl Blattman (entre 1906 et 1919)</i> in <i>Centeno et Fernández Ortiz (1998)</i> .	188
XXVI.	La barraca Orton. <i>Carl Blattman (vers 1910)</i> in <i>Centeno et Fernández Ortiz (1998)</i> .	191
XXVII.	Antonio Vaca Díez, le premier roi du caoutchouc bolivien. <i>Morrison, J. (1985) – Lizzie, a Victorian Lady's Amazon Adventure, BBC, London in Roca (2001)</i> .	191
XXVIII.	Nicolás Suárez. <i>Roca (2001)</i> .	192
XXIX.	Nicolás Suárez, dernier roi du caoutchouc bolivien, au milieu des siens autour de Cachuela Esperanza. <i>Carl Blattman (entre 1906 et 1919)</i> in <i>Centeno et Fernández Ortiz (1998)</i> .	193
XXX.	Le confluent des ríos Beni et Mamoré. <i>Bresson (1886)</i> .	197
XXXI.	Transport du caoutchouc par bateau vers le Madeira. <i>Centeno et Fernández Ortiz (1998)</i> .	197
XXXII.	Puissance de la nature dans la pleine jungle. <i>Centeno et Fernández Ortiz (1998)</i> .	201
XXXIII.	Place de la mission d'Exaltación. <i>Keller, Von Amazonas und Madera, de 1873</i> in <i>Roca (2001)</i> .	205

TABLE DES MATIÈRES

Histoire d'une redécouverte : le journal de voyage de Luigi Balzan par Alain Gioda et Jean-Claude Roux	9
Luigi Balzan : un regard aigu sur un front pionnier amazonien par Jean-Claude Roux	19
Le voyage en Amérique du Sud de Luigi Balzan (30 décembre 1890 – 4 février 1893) traduit par Alain Gioda, Clara López Beltrán et Jean-Claude Roux	41
I D'Asunción (Paraguay) à La Paz et Irupana (Bolivie) via l'Argentine, le Chili et le Pérou	43
II Irupana et les Yungas (Bolivie)	85
III D'Irupana à Covendo (Bolivie)	99
IV De Covendo à Reyes (Bolivie)	115
V De Reyes (Bolivie) à Villa Bella (frontière brésilienne)	147
VI De Villa Bella (frontière brésilienne) à Trinidad (Bolivie)	199
VII De Trinidad à Asunción (Paraguay) via Santa Cruz de la Sierra (Bolivie) et Corumbà (Brésil)	213
Les apports du voyageur et naturaliste italien Luigi Balzan à la connaissance de l'orient de la Bolivie par Alberto Guaraldo	231
Luigi Balzan, les rivières et le climat de l'orient bolivien dans la presse de son temps par Alain Gioda et Ana Forenza	241
Notes ethnobotaniques à propos du texte de Luigi Balzan par Geneviève Bourdy	253
Glossaire des mots usuels	275
Notes	281
Références	319
Table des illustrations	329

Dans la collection
MÉMOIRE D'HOMMES

La relève de l'escadre de Perse, 1671-1673
Voyage du navire du Roy Le Breton
PHILIPPE FABRY

Récit de captivité en Russie, 1813-1814
DÉSIRÉ FUZELIER
présentation de Raymond Fuzellier

Journal d'un voyage en Amérique, 1818-1820,
depuis la côte de Virginie jusqu'au territoire de l'Illinois
MORRIS BIRKBECK
présentation de Pascal Mongne

Récit d'un voyage à pied à travers la Russie et la Sibérie tartare,
des frontières de Chine à la mer Gelée et au Kamchatka
JOHN DUNDAS COCHRANE

Voyage au Mexique, 1858-1861
DÉSIRÉ CHARNAY
présentation de Pascal Mongne

Journal de Nathan Davidoff
Le juif qui voulait sauver le tsar
NATHAN DAVIDOFF

Au temps des cataplasmes, 1944-1968,
la France d'avant la télévision
BERNARD DEMORY

Achevé d'imprimer en décembre 2006
sur les presses de EMD S.A.S.
53110 Lassay-les-Châteaux
Numéro d'imprimeur : 16750

Dépôt légal : janvier 2007

Imprimé en France

ISBN Ginkgo 978-2-84679-045-1
ISBN IRD 978-2-7099-1619-6

Luigi BALZAN

Des Andes à l'Amazonie (1891-1893)

*Voyage d'un jeune naturaliste
au temps du caoutchouc*

Présentation et commentaires

Jean-Claude Roux, géographe à l'IRD
(Institut de recherche pour le développement)
et Alain Gioda, historien du climat
et hydrologue à l'IRD.

Collaborateurs

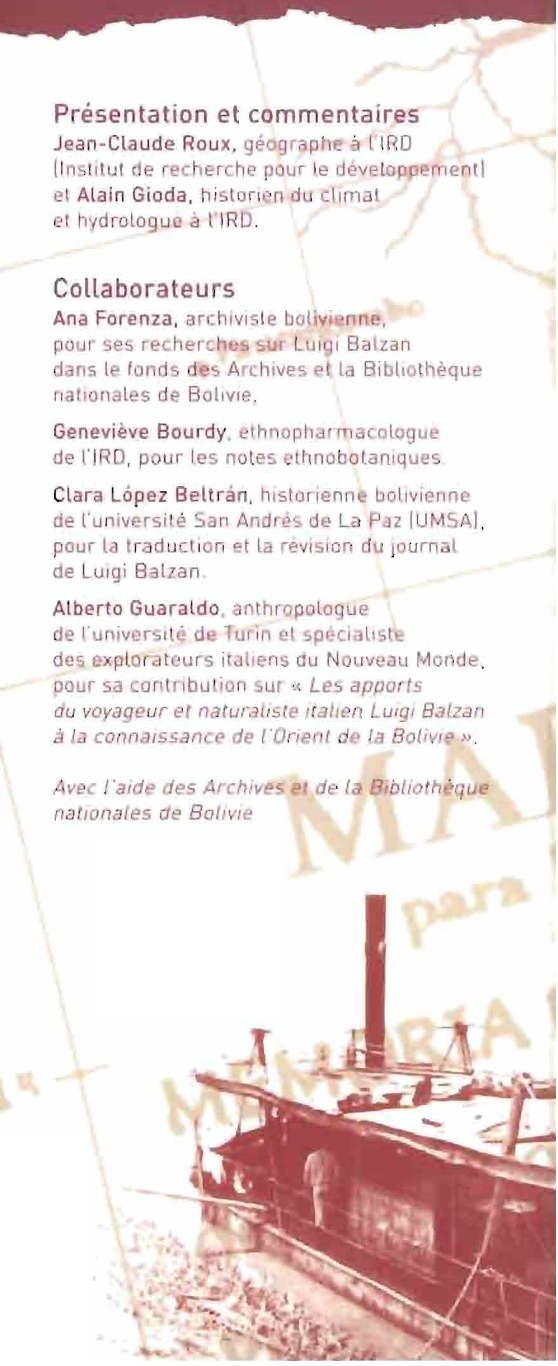
Ana Forenza, archiviste bolivienne,
pour ses recherches sur Luigi Balzan
dans le fonds des Archives et la Bibliothèque
nationales de Bolivie,

Geneviève Bourdy, ethnopharmacologue
de l'IRD, pour les notes ethnobotaniques.

Clara López Beltrán, historienne bolivienne
de l'université San Andrés de La Paz (UMSA),
pour la traduction et la révision du journal
de Luigi Balzan.

Alberto Guaraldo, anthropologue
de l'université de Turin et spécialiste
des explorateurs italiens du Nouveau Monde,
pour sa contribution sur « *Les apports
du voyageur et naturaliste italien Luigi Balzan
à la connaissance de l'Orient de la Bolivie* ».

*Avec l'aide des Archives et de la Bibliothèque
nationales de Bolivie*



Luigi Balzan, un jeune professeur de sciences naturelles, entreprend, fin 1890, un grand tour de l'Amérique du Sud, qui le mènera par la cordillère des Andes à la forêt vierge amazonienne. Voyageur solitaire et pourvu d'un équipement rudimentaire, le jeune naturaliste italien utilise tous les moyens de transport possibles et c'est en radeau, sur le Beni, qu'il arrive à « la frontière du caoutchouc », véritable Far West aux confins de la Bolivie, du Brésil et du Pérou.

Ce livre est le récit de la fantastique expérience vécue par cet homme à l'insatiable curiosité, un document exceptionnel sur la richesse et la biodiversité de cette forêt vierge saignée à blanc pour la gomme des hévéas.

Au fil des pages de son journal, Luigi Balzan jette un regard sans concession sur cette « frontière du mal » où le sordide se mêle à l'héroïque.

Témoignage rare sur cette brutale poussée de fièvre qui a saisi la forêt et ses communautés : Indiens, créoles, métis, franciscains, mais aussi desperados et autres affairistes...

Les auteurs

Jean-Claude Roux, géographe à l'IRD (Institut de recherche pour le développement) et Alain Gioda (prix Ushuaïa, Great Ice), historien du climat et hydrologue à l'IRD, ont assuré cette première traduction française, annotée et commentée, du journal de Luigi Balzan.

Geneviève Bourdy, Ana Forenza, Clara López Beltrán, Alberto Guaraldo ont apporté leurs précieuses contributions scientifiques à la présente édition.

Coédition Ginkgo / IRD
(Institut de recherche pour le développement)



ISBN 978-2-84679-045-1

Diffusion CDE - Distribution Sédis

718 206 4

Prix : 25 €